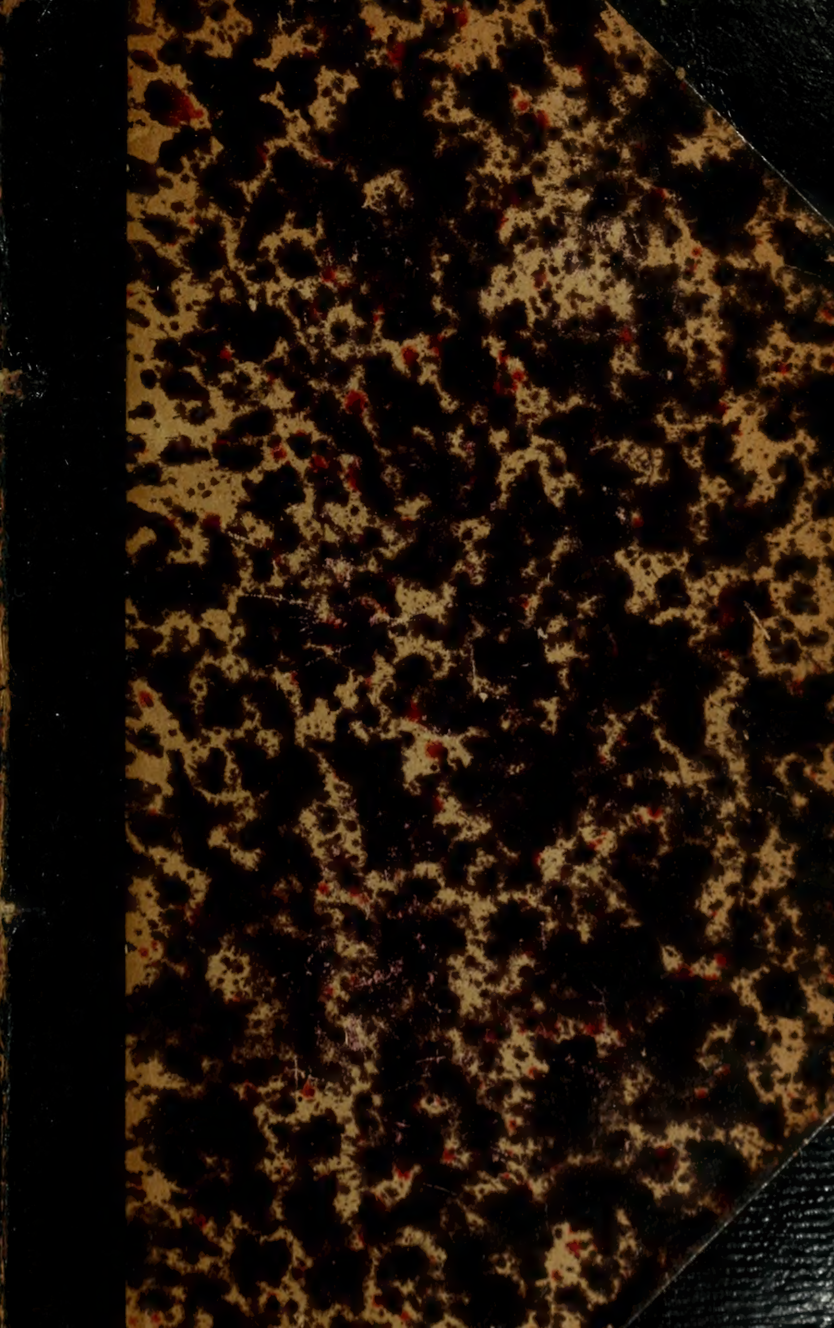



ED. LEVEILLE
& CIE.
MONTREAL
DOREURS

HISTOIRE

DES

SEPT SAINTS FONDATEURS

DE L'ORDRE

DES SERVITES DE MARIE



DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Conformément au décret d'Urbain VIII, en ce qui regarde les faits que nous racontons et les personnes auxquelles nous donnons, selon un usage traditionnel, le titre de bienheureux, nous entendons nous soumettre de la manière la plus absolue au jugement de la sainte Église.

HISTOIRE

DES

SEPT SAINTS FONDATEURS

DE L'ORDRE

DES SERVITES DE MARIE

PAR

LE R. P. SOSTÈNE M. LEDOUX

DU MÊME ORDRE

DELHOMME ET BRIGUET

ÉDITEURS

13, rue de l'Abbaye. | 3, avenue de l'Archevêche.
PARIS | LYON

1888

AVANT-PROPOS

J'ai entrepris d'écrire cette histoire pour donner la vraie physionomie et des sept Saints qui sont mes Pères, et de l'Ordre dont ils furent les premiers membres. Comme on aime, au sein de la famille, à posséder les portraits authentiques du père et de la mère que l'on chérit, ainsi j'ai voulu me procurer, pour moi-même et pour tous autres qui les désireraient, les figures réelles de ces bons patriarches et l'esquisse exacte de leur œuvre.

La tâche était difficile, car il semble que tout ait conspiré à nous voiler leurs vies. Eux, les premiers, ont apporté le plus grand soin à se dérober à nos regards. Sauf un seul, ils n'ont rien écrit. Ils ont parlé presque avec autant de réserve; et c'est à peine si on cite d'eux quelques

paroles échappées à leurs lèvres et recueillies par la postérité. Leurs âmes étaient tellement éprises de l'amour de l'humilité, de l'oubli et du silence, qu'ils ont presque tout enseveli dans le plus profond secret. La courte relation que saint Alexis avait composée à la demande de ses plus jeunes frères, a elle-même péri. Saint Philippe Bénizi, leur enfant privilégié, avait voulu retracer les origines de l'Ordre qu'ils avaient fondé et les vertus de ceux qu'il aimait tant; mais son travail a été également perdu. Enfin, de ce que les contemporains ont pu écrire, il ne nous reste qu'une chronique dans laquelle la plus faible part est pour les faits historiques.

Toutefois, en utilisant ce dont je pouvais disposer, je crois avoir reproduit les traits fidèles de ces sept figures. Au cours de mon travail, je me suis appliqué surtout à rendre ce qu'il y a de plus précieux et de meilleur dans une physionomie, je veux dire l'expression. J'ai fait en sorte qu'après avoir lu ce livre, chacun pût dire qu'il comprenait les sept Saints Fondateurs de l'Ordre des Serviteurs de Marie, les aspects principaux de leur vie, le fond intime de leurs âmes, les vrais linéaments de leur entreprise. Bien que ce fût au-dessus de mes forces, j'ai essayé de faire reluire sur leurs faces ce rayon

tout surnaturel et tout céleste qui leur donnait l'aspect d'anges exilés sur la terre. J'ai apporté le plus grand soin à mettre en relief ce cachet d'amour envers Marie qui est tellement empreint dans toutes les phases de leur existence, qu'ils ne seraient plus eux-mêmes si on le supprimait.

L'éloignement de l'époque sur laquelle j'écrivais, la rareté et l'incertitude des documents contemporains ou immédiatement postérieurs m'ont mis en présence d'un certain nombre de points obscurs. Après avoir pesé de mon mieux le pour et le contre, je ne me suis point attardé dans des discussions que j'ai voulu abandonner aux érudits ; j'ai adopté le sentiment qui me semblait cadrer davantage avec toutes les circonstances, et j'ai passé outre. Il y a dans toutes les histoires des mystères dont on chercherait en vain la clef, puisque les morts ne parlent plus. Il en est ainsi de plusieurs faits de la vie de nos sept Saints, d'autant plus que, de leur vivant, ils ont observé à l'avance sur eux-mêmes et leur œuvre une retenue voisine du mutisme de la tombe.

Voici les principaux auteurs qui m'ont servi dans la composition de ce livre :

Pietro da Todi, général de l'Ordre, troisième

successeur de saint Philippe, entré dans l'Ordre à quinze ans, vers 1295. Sa *Chronique sur les origines de l'Ordre* est le seul document venant d'un contemporain. Elle fut écrite en 1317, sept ans après la mort de saint Alexis. Elle renferme sur les sept Saints Fondateurs des notions très intéressantes, entremêlées de longues considérations élogieuses et mystiques.

Nicolas Mati O. S. M., *Giornale di ricordi* (*Journal de souvenirs*). Ce Père écrivait en 1384, à un âge déjà avancé. Il avait l'esprit et le cœur remplis des souvenirs des premiers saints de l'Ordre, et surtout des sept *beati Fondatori*. Il a raconté leur mort, en particulier, avec d'assez amples détails. C'est l'auteur qui, par la naïveté et la vivacité de son récit, reflète le mieux la physionomie des sept Saints Fondateurs. Rien n'égale le naturel et la suavité de ses descriptions et de ses réflexions. Le P. Augustin Morini a complété récemment ces souvenirs par des notes où brille la plus grande érudition.

Paul Attavanti O. S. M. vers 1456. Dans son *Dialogue à Cosme de Médicis*, écrit en latin, il donne, dans un style élégant, un certain nombre de traits de la vie des sept Saints Fondateurs.

Michel Poccianti O. S. M., *Chronique de tout ce*

qui s'est passé dans le saint Ordre des Serviteurs de la bienheureuse Vierge Marie, 1567. Ce sont les Annales en miniature. Écrite dans un latin sobre, d'un style concis, sous forme de sommaire, cette chronique est une véritable histoire de l'Ordre dans les actes et les faits essentiels qui le concernent. Rien n'y est forcé et surfait. On voit que l'auteur était plein de son sujet, et que le plus souvent il possédait la réalité, la vérité. C'est un peintre qui donne ses personnages avec leurs traits propres, leur juste expression, et toutes les circonstances au milieu desquelles ils se meuvent. Il a écrit encore avec beaucoup de grâce et de charme, en italien, une courte *Vie des sept bienheureux Fondateurs.*

Archange Giani et Louis-Marie Garbi, tous deux de l'Ordre, sont les auteurs des *Annales de l'Ordre des Servites de Marie.* La première édition, publiée par le P. Giani en 1618, fut revisée et complétée par le P. Garbi en 1719. C'est un travail gigantesque et une mine historique des plus riches, en trois volumes in-f°. Cet ouvrage est écrit en latin. Le style est dans le genre antique, plein d'ampleur et de solennité. Aussi il fait contraste, surtout aux débuts de l'Ordre, avec le genre tout différent des sept Saints Fon-

dateurs. Sauf cette nuance, les Annales forment, dans leur ensemble, l'histoire de l'Ordre la plus solide, la plus complète et la plus intéressante.

François-M. Pécoroni O. S. M. 1746, *Histoire de l'origine et de la fondation du saint Ordre des Serviteurs de Marie.* Au courant de tout ce qui fut fait pour arriver à la béatification des sept Fondateurs, et de tout ce qui fut tenté pour obtenir leur canonisation, cet auteur a résumé, dans un volume irréprochable de style, très sûr pour l'érudition, et délicieux de piété et d'intérêt, ce qu'il y a de plus saillant dans les sept Saints Fondateurs.

Pérégrin Soulier O. S. M. 1886, *Vie de saint Philippe Bénizi.* Dans cet ouvrage, l'auteur est hagiographe, historien et érudit tout à la fois. Non content d'épuiser tout ce que le passé lui a appris du Saint, il dit tant sur les origines de l'Ordre, que son livre en renferme réellement l'histoire abrégée. Ce livre marque un grand progrès dans les recherches et la critique. Le récit, plein de détails et émaillé de réflexions pieuses, et les nombreux éclaircissements donnés en notes et en appendices contribuent à faire de cet ouvrage l'un des meilleurs que l'Ordre ait produits.

En dehors de l'Ordre, j'ai puisé aussi dans la célèbre collection des Bollandistes.

Pour la période de l'histoire générale de l'Église dans laquelle vécurent les saints Fondateurs, j'ai eu recours à la belle histoire de Darras, à l'inépuisable compilation de Rohrbacher, aux résumés du savant cardinal Hergenrother, aux tableaux si lumineux de M. Brugère, mon vénéré professeur de Saint-Sulpice, et aux travaux récents de Potthast, Berger et autres sur les *Regesta* des papes du moyen âge.

Les *Chroniques* de Villani et de Malaperti m'ont été parfois utiles.

J'ai mis encore amplement à contribution, pour la partie politique de mon travail, l'*Histoire de Florence,* de M. Perrens, en regrettant que le sectaire inspirât si souvent l'écrivain.

Enfin je dois exprimer ici mes sentiments de gratitude toute fraternelle au R. P. Soulier, pour les communications qu'il m'a faites avec tant d'empressement, après ses longues et laborieuses recherches dans les bibliothèques d'Italie.

Puissé-je, ainsi aidé, avoir composé une œuvre capable de glorifier ceux qui en sont les héros, et d'édifier les âmes en quête de modèles dans le service de Notre-Seigneur et l'amour de la très sainte Vierge! En tout cas, j'ai pu adoucir pour

moi-même les douleurs et les amertumes d'un exil prolongé, et apprendre, par l'histoire de mes Pères et de mes maîtres, qu'il ne faut jamais, même ici-bas, désespérer du triomphe de la vérité et de la justice.

S[t] MARY'S PRIORY,

Fulham-Road, 264,

LONDRES. S. W.

Épiphanie, 1888.

LIVRE PREMIER

PRÉPARATION

(1198-1234)

CHAPITRE PREMIER

LE MOYEN AGE ET LES SEPT SAINTS FONDATEURS DE L'ORDRE DES SERVITES DE MARIE

(XIIIe SIÈCLE)

Les sept Saints dont nous avons à retracer l'histoire et l'Ordre qu'ils ont fondé appartiennent au moyen âge. Ils ont leur place dans la période marquée à son début et à son terme par les noms des deux grands papes saint Grégoire VII et Boniface VIII. Cette période, qui embrasse une durée de plus de deux cents ans, de 1073 à 1303, fut sans contredit la plus belle que l'histoire de l'Église et du monde ait enregistrée dans ses annales. On vit en effet alors les principes les plus chrétiens triompher dans le domaine des idées, et produire dans la pratique les résultats les plus merveilleux, bien que parfois ils aient été obscurcis par de sombres taches.

Pendant ces deux longs siècles la foi fut reine ; et la société, inclinée sous son sceptre maternel, put recueillir les bienfaits de la plus haute civilisation. L'Église catholique, parlant au nom de la foi, fut

entourée d'une considération universelle et reconnue comme la plus grande puissance morale de la terre, en même temps qu'elle fut la plus écoutée. La Papauté, par laquelle l'Église exerçait surtout son action souveraine, eut le droit d'intervenir dans toutes les questions intéressant l'humanité, et elle put donner des décisions que tous devaient accepter, les rois sur leurs trônes comme les serfs dans leurs chaumières. En un mot, la foi, au moyen de ses enseignements divins et de ses promesses éternelles, domina tout.

L'alliance du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel poursuivant ensemble le même but, le bonheur des peuples, fut durant cette période un principe sacré et inviolable. En vertu de ce principe, les deux pouvoirs, tout en se respectant mutuellement, devaient se soutenir l'un l'autre, agir de concert, et par là même pouvaient s'acquitter de leur tâche avec un plus grand succès. Cette union intime constituait le système de gouvernement le plus sage selon la raison, et le plus orthodoxe aux yeux de la foi. Elle avait l'inestimable avantage d'utiliser, pour la fin à obtenir, les efforts venant des deux côtés, et de maintenir tout sur le terrain de l'harmonie et de la paix, pour la plus grande édification des peuples.

Cette alliance était complétée par le principe de la subordination, selon laquelle les intérêts du Ciel devaient passer avant les intérêts de la terre, en conformité avec les données essentielles de la foi. L'Église, par suite, sans manquer à ses devoirs envers les sociétés temporelles, reçut d'elles la préséance. Elle eut le droit de les instruire de leurs devoirs, de les reprendre dans leurs écarts, et de les punir si elles

se montraient incorrigibles. Par une concession libre mais légitime, on alla même jusqu'à l'investir de la redoutable prérogative de déposer les princes après les avoir jugés, et de délier leurs sujets de l'obligation de leur obéir. Et ainsi fut mis en relief d'une manière éclatante le principe fondamental que l'âme l'emporte sur le corps, l'Église sur la société civile, l'éternité sur le temps.

Pour résumer les principes qui prévalurent au moyen âge, on peut dire en trois mots : que la foi était au sommet de tout, que les deux pouvoirs marchaient la main dans la main, et que l'Église, pleine de respect pour les puissances temporelles, conduisait tout vers l'éternité. C'était le système le plus vrai ; ce devait être le plus fécond, comme les événements le vérifièrent.

Sous son influence il n'y eut jamais en réalité, et dans les temps qui précédèrent, et dans les temps qui suivirent, une plus riche expansion de la vie de l'Église sous toutes les formes et dans toutes les directions.

L'Église, au commencement de cette période, était en présence des obstacles les plus gênants pour l'accomplissement de sa mission. L'esprit de vénalité était entré jusque dans le sanctuaire, et les charges saintes se conféraient à prix d'argent : c'était l'infirmité dégradante de la simonie. Ceux qui avaient le devoir strict de propager la vertu partout ne la possédaient pas eux-mêmes ; ils étaient atteints d'une lèpre honteuse qui paralysait entièrement leur ministère. Les dépositaires du pouvoir temporel, surtout en Allemagne, avaient poussé la témérité jusqu'à s'arroger

une part du pouvoir spirituel, et, par cet abus qu'on a nommé l'investiture laïque, ils prétendaient conférer des droits qui outrepassaient radicalement leur compétence.

Un Pape à l'intelligence vive, à la main de fer, et à la fois d'une sainteté consommée, entreprit, pour détrôner ces trois sacrilèges violations, des luttes gigantesques. Ce fut l'illustre saint Grégoire VII. Il mourut en exil; mais, grâce à ses efforts, l'Église avait commencé à recouvrer sa parure de sainteté et l'indépendance de son ministère. Ses successeurs continuèrent son œuvre, et achevèrent de restituer à l'Église sa beauté et sa liberté. Ceux qui se distinguèrent le plus dans cette glorieuse tâche furent Pascal II, Calixte II, Eugène III, Adrien IV, Alexandre III et Innocent III.

En même temps ces Papes résistaient avec une énergie indomptable aux prétentions qu'affectait l'empire d'Allemagne. Renouvelant les idées païennes, cet empire ne rêvait rien moins que de tout absorber et dans l'ordre temporel et dans l'ordre spirituel. Les empereurs qui se succédaient sur le trône étaient presque tous imbus de cette manie orgueilleuse à l'excès; mais ils trouvèrent dans les souverains pontifes de ce temps un rempart invincible qui protégea et sauva l'Église, et avec elle tous les droits. De plus, ils furent frappés par la main de la Providence pour les attentats dont ils s'étaient rendus coupables: Henri IV, après une vie de scandale, mourait sans signe de repentir; Henri V ne laissait point de postérité; Frédéric Barberousse était accablé de malheurs, et périssait tragiquement à la

croisade; Henri VI, détesté à cause de ses cruautés, avait une fin prématurée; Frédéric II terminait une existence impie et dissolue par une mort presque subite.

L'Église poursuivait son œuvre au milieu des nations qu'elle avait enfantées les premières au christianisme, et y enracinait de plus en plus ses institutions. Elle exerçait d'abord son zèle sur les peuples de culture grecque et romaine, que l'empire lui avait, pour ainsi dire, remis entre les mains; elle étendait ensuite son action sur les nations slaves et germaines, qu'elle avait dû envahir par ses missionnaires, instruire de la foi et arracher à leurs mœurs sauvages. Parmi ces dernières figuraient surtout les Danois et les Norwégiens, les Irlandais, les habitants des îles Fœroë, Orcades et Shetland, les Groënlandais, les peuples formés par la grande tribu des Slaves : Moraves, Bohémiens, Serbes, Polonais, Russes, Slaves d'Allemagne, les Tartares, les Chaxares, les Bulgares, les Magyars ou Hongrois, les peuples du centre de l'Asie et d'autres encore. Malgré des difficultés immenses, elle pourvoyait à tous les besoins de ces peuples d'un œil vigilant et avec une activité infatigable.

Non contente de garder les conquêtes passées, elle s'efforçait d'en faire de nouvelles, et ses envoyés de paix pénétraient toujours plus avant. Encouragés par sa parole, ils affrontaient tout, et versaient volontiers leur sang pour la cause qu'ils servaient. Quand les Ordres mendiants furent établis, ce furent alors de véritables légions d'apôtres qui s'élancèrent sur toutes les routes, à travers les terres et les mers,

pour porter à toutes les âmes la bonne nouvelle du salut.

De plus, avec la vérité descendue du ciel sur les lèvres de l'Homme-Dieu, l'Église emportait la civilisation et la semait partout où elle passait. A sa vue la barbarie fuyait épouvantée, et par son action les transformations les plus heureuses s'accomplissaient dans les rapports des classes. De sa voix pleine de persuasion elle faisait adopter aux grands des procédés plus humains à l'égard des petits ; elle décourageait les préjugés et les superstitions ; elle restreignait le trafic des hommes ; elle adoucissait les rigueurs de l'esclavage ; elle s'opposait aux combats sanglants ; elle favorisait tous les progrès utiles. Elle purifiait encore la législation de ses éléments païens et barbares ; elle imprégnait tout de l'esprit chrétien : la famille, les alliances, les communes et les États. Elle entourait d'une auréole de respect toute autorité, surtout celle des rois et des empereurs. En un mot, elle créait la civilisation partout où elle n'existait pas, et elle ne cessait plus de la perfectionner après l'avoir une fois donnée.

Aussitôt dégagée de ses grandes entraves intérieures, elle s'était appliquée à mettre dans toutes les branches de son autorité de l'ordre et de la vie, afin de rendre tout plus efficace pour l'accomplissement de son œuvre ici-bas. De ses efforts naquirent la discipline ecclésiastique, l'organisation des paroisses, les règlements de toutes sortes. En même temps elle fixait la jurisprudence, classait tous les monuments de son droit. Elle donnait aux cardinaux formant le conseil du Pape une situation plus émi-

nente. Elle régularisait, rendait plus uniforme le culte divin dans ses cérémonies extérieures. Elle propageait de tout son pouvoir les dévotions les plus fondamentales et les rendait populaires; elle s'occupait surtout des dévotions à la Croix, au très saint Sacrement, à la bienheureuse Vierge Marie. Elle ne négligeait rien de ce qui pouvait ajouter à sa beauté, et par là lui permettre d'atteindre plus efficacement les âmes.

C'était là sa préoccupation perpétuelle et la plus intense. Par tous les moyens qu'elle pouvait imaginer et employer, elle préparait, pour la charge redoutable des âmes, un clergé instruit, vertueux, digne. Sentant combien les prêtres séculiers avaient besoin d'aides dans une tâche si ardue et si grave, elle leur adjoignait avec empressement les Ordres anciens, qu'elle réformait avec soin, et surtout les Ordres nouveaux, providentiellement suscités dans ce but, qu'elle approuvait avec joie. Elle ne reculait pas devant d'énergiques répressions, quand des rangs du clergé ou des laïques s'élevaient des hérétiques orgueilleux, corrompant la foi et séduisant les simples. Pour protéger les âmes elle s'armait de ses foudres vengeresses, et même elle finissait par établir un tribunal, appelé l'Inquisition, dont l'office était de rechercher toutes les erreurs et de les condamner.

Elle était plus que jamais le foyer puissant d'une lumière qui montrait, avec un succès toujours croissant, combien la religion chrétienne est solide sur ses bases, merveilleuse dans ses dogmes, sublime dans sa morale, consolante dans tous ses enseignements et dans toutes ses dispensations. Grâce à cette

lumière, elle apparaissait comme la solution la plus parfaite du problème de la destinée humaine, et comme le principe souverain qui harmonise tout ici-bas. Aux tentatives de négation ou d'endurcissement elle répondait par six conciles œcuméniques; par les universités dont elle avait favorisé la fondation : Bologne, Paris, Padoue, Toulouse, Salerne, Montpellier, Oxford, Cambridge, Salamanque, Coïmbre; par les docteurs qu'elle avait elle-même formés : Lanfranc, saint Anselme, saint Bernard, Pierre Lombard, Albert le Grand, saint Thomas, saint Bonaventure et d'autres encore.

L'Église inspirait aussi les arts et les faisait servir à la gloire de la religion, à un tel point que, malgré tous les progrès qui devaient s'accomplir ensuite, les chefs-d'œuvre du moyen âge, dans l'architecture principalement, mais aussi dans la peinture et la scupture, ont pu être égalés, mais n'ont jamais été surpassés. Le style romano-byzantin et surtout le style ogival ou gothique, déployant leurs merveilleuses ressources, donnaient alors, à travers des variations qui ne faisaient que rehausser les beautés des œuvres produites, les vastes églises de Cluny, de Cantorbéry, de Saint-Sernin de Toulouse, de Saint-Étienne de Caen, de Saint-Remi de Reims; les cathédrales d'Amiens, de Salisbury, de Chartres, de Westminster, la Sainte-Chapelle. Ces monuments majestueux, avec leurs verrières multicolores et animées, leurs sculptures et leurs fresques élégantes, étaient comme des hymnes grandioses chantés à la gloire du Dieu auquel on en faisait hommage. Les masses, à la vue de ces monuments, prenaient de

Dieu et de son Église une idée si grande et si pénétrante, qu'elles ne pouvaient s'empêcher d'être profondément religieuses.

Toujours selon ce principe souverain que la foi devait primer tout, un enthousiasme irrésistible s'était emparé des nations chrétiennes pour courir à la délivrance du tombeau du Christ et des lieux sanctifiés par sa présence. Aussi, durant deux cents ans, aux cris de : « Dieu le veut ! » huit fois le flot des Croisés se portait vers les rivages où la barbarie musulmane avait planté le croissant et était une constante menace pour la civilisation chrétienne. Malgré l'insuccès final de ces entreprises de la foi, un bien immense en était résulté pour les peuples de l'Europe. Elles avaient retardé la marche des infidèles sur Constantinople; elles avaient uni les nations chrétiennes par un lien étroit, et suspendu les guerres qu'elles se faisaient sans cesse entre elles; elles avaient grandi l'influence de l'Église, du Saint-Siège et du clergé; elles avaient réveillé et stimulé l'esprit de foi; elles avaient fait accomplir une multitude d'actes de vertus héroïques; elles avaient même servi les intérêts matériels des nations qui les avaient entreprises, en leur créant des relations de commerce avec tous les pays de l'extrême Orient.

Dans un domaine plus pacifique, l'Église, pour tout couronner, faisait germer partout des âmes d'une sainteté incomparable : au sein des pays anciennement et nouvellement conquis, les exemples les plus extraordinaires de vertus étaient donnés à tous les degrés de l'échelle sociale et dans tous les états de vie. Jamais peut-être on ne vit une si magnifique

floraison de vies se rapprochant de si près de Celui qui est le modèle de toute perfection. C'était le temps de saint Jean Gualbert, fondateur de Vallombreuse; de sainte Marguerite, reine d'Écosse; de saint Grégoire VII, lui-même l'initiateur de ce beau mouvement; de saint Bruno, père des Chartreux; de saint Albéric, fondateur de Cîteaux; du grand docteur saint Anselme, de saint Norbert, de saint Malachie, évêque de Connor, en Irlande; du suave saint Bernard, de sainte Mechtilde, de saint Isidore le Laboureur, de l'inflexible saint Thomas de Cantorbéry, de saint Félix de Valois et saint Jean de Matha, tous deux fondateurs d'Ordres; des illustres saint Dominique et saint François d'Assise, du prodigieux saint Antoine de Padoue, de la douce sainte Élisabeth de Hongrie, de l'intrépide saint Pierre martyr, de sainte Claire, l'émule de saint François; de saint Simon Stock, du bon saint Louis, roi de France; de l'Ange de l'école, saint Thomas d'Aquin; du Docteur séraphique, saint Bonaventure; de saint Philippe Bénizi, gloire de l'Ordre des Servites de Marie; de sainte Julienne, sa disciple; des sept grands Saints dont nous avons à raconter l'histoire, et de tant d'autres qu'il serait impossible d'énumérer.

Telle fut, rappelée à grands traits, la période dans laquelle prirent place nos sept Saints. Elle eut aussi, au milieu de tant de grandeurs, des ombres douloureuses; mais elles ne firent que mettre davantage en relief la beauté et la gloire de ce temps, qui peut être appelé le grand triomphe de la foi du Christ.

Nos sept Saints avec leur œuvre furent donc une partie intégrante de cette période fameuse du moyen

âge qui a éclipsé toutes les autres. Ils y pénétrèrent juste à l'heure où elle allait atteindre son apogée, son plus grand éclat. Cette heure fut celle qui vit monter sur le trône pontifical Innocent III, dont la figure est restée comme la personnification du moyen âge dans ses plus hautes pensées et dans ses plus nobles entreprises. Le premier de nos sept Saints vint au monde l'année même de l'élection d'Innocent, et le dernier quand déjà cet illustre Pontife avait posé les principes de toutes les grandes choses qu'il devait accomplir durant son règne. Ils vécurent tous les sept sous ce Pape et sous ses successeurs, qui, animés de son esprit, continuèrent ce qu'il avait porté presque aussitôt au comble de la perfection.

Aussi il est évident que nos Saints reçurent abondamment du temps dans lequel ils commencèrent leur carrière. Dans ce mouvement extraordinaire qui se produisait au sein de l'Église, la fortifiant au dedans et la dilatant au dehors, ils furent saisis par le torrent et entraînés irrésistiblement dans son cours; l'Église leur apparut comme une manifestation éblouissante de la Divinité, et ils s'attachèrent à elle de toute l'énergie de leur volonté, heureux de combattre sous son étendard. Ils subirent son action avec docilité, se laissant pétrir par elle comme de la cire molle. Pour tous ses ministres sans exception ils professèrent un souverain respect, voyant resplendir en eux la face même de Dieu. Les Ordres religieux, les nouveaux surtout, possédèrent une véritable séduction pour leurs âmes; ils entendirent résonner à leurs oreilles les échos des merveilles opérées par leurs fondateurs et leurs premiers membres. Durant leur jeunesse,

les noms et les vertus de ces deux grands patriarches, saint François et saint Dominique, étaient dans toutes les bouches; et même tout porte à croire que plusieurs d'entre eux les virent de leurs propres yeux. Ils furent charmés par l'éclat que revêtait le culte divin, les éclairs de science que les Docteurs jetaient sur le monde, et les chefs-d'œuvre enfantés par les arts. Ils s'exaltèrent au récit des croisades, qui avaient pour objet la réalisation du vœu le plus cher à leurs cœurs : la libération des lieux sanctifiés par la présence du Christ. Ils grandirent au milieu des souvenirs laissés par les saints illustres qui étaient morts récemment, et en entendant célébrer les vertus héroïques de ceux qui vivaient encore.

Par la vertu de ces influences leur venant de l'extérieur, ils profitèrent plus amplement de la grâce divine qui opérait au dedans de leurs âmes. Ils furent, dans leurs premières années, des enfants d'une candeur et d'une innocence angélique ; durant leur jeunesse, ils purent enchaîner la fureur des passions sous le joug d'une vertu déjà forte, et, dans leur âge mûr, ils s'élevèrent sur les plus hauts sommets de la sainteté. Ils embrassèrent la vie la plus parfaite que l'on puisse mener sur la terre, la vie crucifiée par le triple renoncement absolu de la fortune, du plaisir et de la liberté; ils devinrent ainsi des religieux accomplis, capables de servir de modèles à tous les membres de la famille spirituelle qu'ils devaient fonder, et qui devait aller se propageant pendant le cours des siècles.

Mais ce que nos Saints avaient reçu du moyen âge, ils le lui rendirent avec usure. Le temps dans

lequel ils vécurent avait puissamment contribué à les faire ce qu'ils sont devenus; à leur tour, ils eurent une part dans le bien dont ils furent la source, et dans la gloire dont il s'est couvert.

En effet, ils lui fournirent ce qu'on n'avait jamais vu jusqu'alors : une pléiade de sept Saints, apparaissant au milieu de la société chrétienne avec les caractères les plus capables de ravir son admiration et de stimuler en même temps son zèle pour ce qui devrait être l'unique objet des poursuites des hommes : l'amour de Dieu sur la terre et sa possession dans le Ciel. Ils montrèrent aux chrétiens, charmés de ce spectacle, sept jeunes hommes se liant de l'amitié la plus étroite et s'en servant pour s'attacher, par des liens plus resserrés encore, au grand et dernier objet de nos affections. Ils déconcertèrent les témoins de leurs vies en accomplissant comme un seul homme tous les sacrifices à la fois; car ils échangèrent le monde, la richesse, le bien-être, la grandeur, la famille, une épouse, des enfants, toutes les joies légitimes, contre toutes les austérités possibles à l'homme. Ils édifièrent leurs contemporains non seulement par la modestie et l'humilité de leur extérieur, la rigueur des traitements qu'ils s'infligeaient, leur abandon à la divine Providence, leur indifférence totale à tout ce qui est de la terre, mais surtout par la plus grande union, la concorde la plus fraternelle, l'amitié la plus tendre, comme si ces sept cœurs et ces sept âmes n'eussent fait réellement qu'un seul cœur et qu'une seule âme. Ils étonnèrent le monde bruyant et joyeux d'alors par leur attrait pour la solitude et le désert, le silence et l'oraison, lui faisant

comprendre que le vrai bonheur de l'homme est de se fixer en Dieu pour vivre de lui.

Ces traits si beaux et si touchants de leurs vies ne furent pas le seul tribut qu'ils payèrent à leur époque, ils y ajoutèrent quelque chose qui les surpasse encore : ce fut l'établissement d'une œuvre, d'une société religieuse ayant une fin et un cachet propres, qui cadrèrent admirablement avec leur temps et y ajoutèrent un de ses plus suaves embellissements.

La Vierge incomparable qui, sans le moindre dommage pour sa pureté, a mis au monde l'Homme-Dieu, occupait au moyen âge une place éminente dans la religion; par progrès successifs, on lui avait décerné des honneurs qui, réunis, avaient constitué son culte. Au sein des Ordres religieux il y avait une émulation ardente pour l'honorer toujours davantage. Tous ces Ordres avaient un trait caractéristique qui les rattachait à la très sainte Vierge. Jusque-là nulle époque n'avait eu pour Marie les sentiments de piété naïve et de filiale dévotion du moyen âge. Toutefois il semble qu'il y avait encore une lacune à combler, et qu'un couronnement devait être apporté à tout ce que l'Église et les fidèles avaient imaginé en l'honneur de la Mère de Dieu. Il fallait quelque chose marqué de la profonde empreinte de la perfection, et capable, par sa nature, de défier les siècles en résistant à toutes les vicissitudes des temps. A la dernière phase du moyen âge était réservée cette gloire, et ce furent nos sept Saints qui la lui procurèrent.

Ce qu'il fallait, et ce qui exista grâce à eux, c'était un Ordre religieux pour lequel Marie fût tout, pour ainsi dire, tandis que lui-même devait être pour elle

l'objet de ses prédilections. Sans rien enlever à Notre-Seigneur de ce qui lui appartient, au contraire, en le lui accordant avec plus d'ampleur encore, cet Ordre devait naître pour se consacrer et vivre tout entier au service de Marie, Mère de Dieu, et pour procurer la gloire et l'honneur de cette Reine du Ciel et de la terre, au dedans par une vie sainte et des hommages spéciaux, et au dehors, parmi les fidèles, en leur inspirant pour cette Mère pleine de tendresse un amour tout filial.

Cet Ordre était destiné à réaliser dans la pratique, au moyen de toute la perfection religieuse, les sublimes théories sur la sainte Vierge que les premiers Pères des Églises d'Orient et d'Occident avaient esquissées dans leurs grandes lignes, que saint Anselme, saint Bernard surtout, le Docteur de Marie par excellence, avec Richard de Saint-Victor et d'autres, portèrent à leur plus haut point de développement, en attendant que les grands maîtres de la scolastique leur donnassent leur forme rigoureuse et complète, et que les poètes du moyen âge, Dante en tête, les chantassent dans des compositions immortelles. Cet Ordre devait être un résumé vivant de la poésie, de la théologie et de l'art agenouillés devant la très sainte et très immaculée Vierge Marie.

Le rôle de cet Ordre devait correspondre, dans un degré parfait, à celui du poète qui visite le Ciel, et auquel saint Bernard, devant le trône de Marie, dit ces paroles : « Regarde maintenant cette figure si semblable à celle de Jésus-Christ; sa beauté te disposera à le contempler lui-même. » Il devait faire sa mission de demeurer aux pieds de Marie, pour de là

contempler sans cesse toutes les grandeurs qui composent ce chef-d'œuvre de la main du Très-Haut. Il devait rester en suppliant devant cette ravissante beauté qui imprime une si vive allégresse dans le cœur de tous les saints du Paradis, afin de répandre sous ses yeux les plus ardentes prières, répétant sans se fatiguer jamais la louange qu'il lui doit : « Vierge-Mère, fille de ton Fils, femme pleine de modestie, mais élevée au-dessus de toute créature, terme de la volonté éternelle, tu as tellement ennobli la nature humaine, que Dieu n'a pas dédaigné de devenir son propre ouvrage. Dans ton sein a été rallumé cet amour dont les rayons ont donné la vie à cette fleur étincelante. Soleil à son midi, tu nous embrases d'une ardente charité, tu es la source d'une vive espérance. O Reine! tu es si grande, tu as tant de puissance, que c'est en vain qu'on recourt à la grâce si on ne t'adresse pas ses prières. Ta bonté n'exauce pas seulement celui qui l'invoque, souvent elle prévient les désirs. Tu es un prodige de miséricorde, de tendresse, de magnificence; en toi se réunissent les vertus de toutes les créatures.

« Accorde-nous assez de force pour que nous puissions embrasser la connaissance parfaite de ton divin Fils et ainsi arriver à son amour. Exauce nos vœux, dissipe par ton assistance victorieuse l'obscurité de nos facultés mortelles, et que Jésus se manifeste à nous de toutes parts. Nous t'en conjurons, ô Reine, qui peux tout ce que tu veux, après un tel bonheur conserve nos cœurs dans un état de parfaite pureté! Que ta protection nous défende contre les passions humaines! »

Cet Ordre devait aimer et vénérer tous les mystères de la Vierge, devenue comme le centre de ses attractions et le point tournant de sa vie. Tout ce qui l'avait comblé de gloire et fait surabonder de joie, depuis l'instant où elle avait été conçue sans l'ombre d'une souillure dans le sein d'Anne, jusqu'au jour ne devant finir où elle était entrée dans le sein de Dieu pour être l'objet préféré de ses complaisances infinies, devait captiver son esprit et son cœur. Mais ses regards et son amour devaient, par suite d'un désir exprimé par cette divine Mère elle-même, se fixer, avec la persévérance des siècles et toute l'énergie dont l'âme est capable, sur le grand mystère de douleur qui s'accomplit sans interruption dans le cœur de Marie, comme sur un second Calvaire, écho fidèle et perpétuel du sombre Calvaire du Christ Jésus.

Il devait assumer cette tâche, parce que l'humanité prise en masse, volage et sensuelle, ne pouvait que la négliger. Il devait perpétuer le culte de la douleur considérée en Marie et en Jésus, parce que les fidèles inclineraient davantage vers le souvenir de la joie qui en est le fruit. Il devait aimer à vivre sur le Calvaire, au pied de la Croix, en compagnie de la Mère de douleurs, parce que ses enfants, vivant au milieu du monde, préféreraient la contempler dans la pureté de son aurore à Nazareth, dans la grandeur de sa maternité à Bethléhem, dans l'exercice de sa puissance sur son trône du Ciel.

En tout cas il venait à son heure; il venait prendre sa place dans le cortège de ce XIIIe siècle qui devait réunir toutes les beautés, tous les charmes, toutes les poésies. Toutes les grandes causes avaient suscité

des âmes désireuses de se dévouer pour elles. Saint Dominique et saint François avaient pris leur large part : le premier avait choisi la vérité du Christ pour l'annoncer partout et la faire resplendir de tout son éclat; le second avait embrassé la morale du Christ pour la pratiquer dans tout son héroïsme, et la faire aimer de tous dans les suavités inénarrables découlant de ses pratiques austères. Les sept Saints Fondateurs de l'Ordre des Servites de Marie s'attacheront, comme des enfants fous d'amour et de tendresse, à Celle qui a conçu dans son sein toujours immaculé le Christ même, source de toute vérité et principe de tout bien ; à Celle qui est restée pour toujours la coopératrice inséparable de Jésus dans la rédemption des âmes; à Celle qui ne cesse de donner au monde le Verbe plein de grâce et de vérité, et le Sauveur immolé, dans son amour infini, pour le salut et le bonheur de tous.

Et ainsi, pendant que Dominique et François manifestaient le Christ aux peuples avides de le connaître et de l'aimer, les sept Saints de Florence leur ont montré la face douce et radieuse de la Vierge, de la Mère qui, de Bethléhem au Golgotha, encadre d'une auréole d'amour le grand Ouvrier de la gloire de Dieu et le grand Conquérant des âmes.

CHAPITRE II

NAISSANCES ET FAMILLES

(1198-1206)

Les sept Saints qui devaient fonder l'Ordre des Servites de Marie naquirent donc dans le temps même où le moyen âge allait briller de son plus vif éclat, c'est-à-dire à la fin du XIIe et au commencement du XIIIe siècle. Pour les donner au monde, Dieu choisit dans Florence sept familles marquantes par le nom et la position sociale, mais qui devaient s'illustrer surtout en fournissant chacune un membre à cette phalange d'héroïques Serviteurs de Marie.

Alors Innocent III, dans la force de l'âge et du génie, était assis sur la chaire pontificale, et dirigeait d'une main sûre et énergique toutes les affaires de la chrétienté. L'Allemagne était ravagée par la guerre que se livraient sans relâche Othon IV, nommé empereur par le Pape, et Philippe de Souabe, son compétiteur évincé. La France était gouvernée avec gloire par le roi Philippe-Auguste, qui, après avoir pris part à la troisième croisade, était rentré dans ses États, où il

affermissait l'autorité royale, faisait la conquête de la Normandie, du Maine, de l'Anjou et du Poitou, et s'inclinait, dans la question de son mariage, devant la juste sentence d'Innocent III. L'Angleterre avait pour roi Jean, surnommé Sans-Terre, qui, après avoir usurpé le trône, avait un règne déshonoré par l'assassinat, la félonie, la rébellion contre le Saint-Siège et des défaites répétées. L'Espagne catholique, envahie dans toute sa partie méridionale par les Arabes, sectateurs de Mahomet, cédait aux graves observations du souverain pontife touchant les unions contractées par ses princes, faisait la paix à l'intérieur et se préparait, après une longue trêve, à infliger à ses terribles ennemis, en 1202, la défaite de Las Navas, qui devait commencer la ruine de la puissance musulmane dans la péninsule espagnole.

L'Orient était toujours le théâtre de douloureux événements. D'une part, le schisme continuait à tenir enlacées dans ses filets des multitudes qui, privées de la vraie doctrine, ne pouvaient que mener une vie étiolée et dépérissante. D'autre part, après deux croisades, Jérusalem était retombée au pouvoir des infidèles, en 1187; une troisième, malgré de nombreux exploits, était demeurée presque infructueuse; une quatrième expédition était nécessaire, et Innocent III l'avait préparée et mise sous la conduite de plusieurs chefs. Mais, cette fois, c'était l'empire de Constantinople qui tombait sous les coups des Croisés, et les lieux saints n'étaient pas encore délivrés.

L'Italie n'avait point à redouter, pour le moment, l'intervention de l'Empereur d'Allemagne dans tout ce qui la concernait, car celui-ci avait assez de soutenir

la lutte contre les attaques de Philippe de Souabe. A part les États de l'Église, que le Pape administrait lui-même, et le royaume de Sicile, qui était aux mains d'une régente, presque toutes les villes importantes formaient autant de communes tendant à devenir indépendantes ou à se constituer en petites républiques. Pour la plupart ambitieuses, elles se plaisaient dans des rivalités sans fin avec leurs voisines, et vivaient en guerre perpétuelle.

Sous ce rapport, Florence se distinguait entre toutes. Se laissant aller à sa pente naturelle, elle cherchait à établir chez elle des institutions purement communales, pendant qu'elle guerroyait sans cesse au dehors pour écarter tout ce qui lui portait ombrage. Elle se gouvernait elle-même sous la suzeraineté du Pape, qui la réclamait légitimement comme faisant partie du legs de la comtesse Mathilde; mais à la fois elle devait compter avec l'empire, qui, par l'abus le plus répréhensible, ne cessait de viser à la conquête de l'Italie au lieu de se borner à la protéger. Quoique continuellement divisée par les deux grands partis qui inclinaient de préférence, l'un pour le Pape, l'autre pour l'empire, Florence avait cependant la paix dans ses murs, et elle devait la conserver jusqu'en 1215.

Ce fut à cette époque que nos sept Saints virent successivement le jour.

Bonfils Monaldi se place le premier par sa naissance, qui eut lieu en 1198, l'année même de l'élection d'Innocent III. Du sang français coulait dans ses veines, car, selon d'anciens documents, sa famille appartiendrait à la maison royale d'Anjou. Un de ses ancêtres, Roderic Monaldeschi, quittant la France,

aurait fixé sa demeure en Italie, dans la ville d'Orviéto; et, vers l'an 802, il en aurait été créé seigneur et gouverneur par Charlemagne. Dans la suite, une violente querelle ayant surgi entre cette famille et celle des Filippi ou Filippeschi, un descendant des Monaldeschi, ancêtre de notre saint, prit le parti d'émigrer à Florence; et, de fait, il s'y implanta si bien, qu'il y forma un rameau florissant sous le nom légèrement modifié de Monaldi. A partir de cette époque, cette famille figura toujours dans les premières de la cité.

On la range parmi les familles qui tenaient pour l'empire.

Les Monaldi étaient puissants à Florence; ils possédaient palais et tours, principalement dans une rue qui a retenu leur nom, car elle s'appelle encore aujourd'hui *via Monalda;* ce qui témoigne suffisamment de leur importance. Aussi, en 1201, nous voyons un des leurs, Hugues Monaldi, appelé à la charge de consul; par là, il devenait l'un des treize conseillers du magistrat suprême de la république appelé *Podestat,* et qui était toujours un étranger.

Il semble qu'au sein de cette famille prévalait plutôt un esprit de modération et de conciliation; car, en parcourant les annales florentines, on ne voit pas les Monaldi se mettre volontiers en avant dans les circonstances critiques par lesquelles Florence passa si souvent.

Ils habitaient près de l'ancienne porte appelée *Rossa*, dans le voisinage de l'église Sainte-Trinité, et sans aucun doute ils appartenaient à la paroisse du même nom, une des trente-six de la cité, et desservie

alors par les religieux de Vallombreuse. Sainte-Trinité était une ancienne église remontant au moins au IXe siècle, et relatée dans les anciens titres sous le vocable de Notre-Dame du Spasme. Ce vocable jette un jour tout particulier sur l'esprit le plus intime de l'Ordre des Servites de Marie. Il exprime, en effet, le mystère dans lequel la Vierge, mère de l'Homme-Dieu, parvenue à l'apogée de toutes ses douleurs, en ressent dans son âme, selon l'opinion de plusieurs Docteurs, un ébranlement tel, que son être physique en reçoit le contre-coup le plus terrible. C'est précisément le culte de cet excès des douleurs de Marie qui devait former plus tard le cachet caractéristique de l'Ordre de ses Serviteurs.

C'est donc à cette paroisse qu'appartient le rejeton de la famille Monaldi. Ses parents lui donnèrent, au baptême, le nom de Bonfils, exprimant ainsi un présage et un souhait qui devaient se réaliser avec tant de bonheur dans le fils bon par excellence, et destiné à devenir le fils aîné et le vrai père de la famille d'adoption de la sainte Vierge.

Bonfils Monaldi était déjà dans sa troisième année quand, en 1200, le second de nos sept Saints par l'âge, Alexis Falconiéri, fut donné à ses parents. Sa naissance combla de joie Bernard Falconiéri et son épouse; car c'était le premier fruit de leur union, qui devait être bénie encore par trois autres fils, dont Clarissime, le père de sainte Julienne, fut le dernier.

La famille Falconiéri, originaire de Fiésole, à une époque où cette dernière ville pouvait rivaliser avec Florence, était venue s'y fixer en 1012. Descendant les charmantes collines de Fiésole et traversant la

plaine cultivée qui séparait les deux villes, ils vinrent, saluant sur leur passage la petite chapelle de la Vierge de Cafaggio, se fixer à l'endroit le plus rapproché du berceau de leur famille, tout près de la porte *di Balla* et à quelques pas de Saint-Jean-Baptiste et de Sainte-Réparata, qui devaient plus tard ne former qu'une seule église.

La famille Falconiéri appartenait dès le principe aux premiers rangs de la noblesse. En 1225, son nom se voit parmi les membres du conseil suprême de la république; c'est le signe le plus incontestable qu'elle appartenait à la plus haute classe; car jusqu'alors, les emplois importants étaient demeurés entre les mains des nobles ou magnats, ce qui ne devait pas durer longtemps.

Le père d'Alexis avait un titre qui rehaussait singulièrement son nom : il était chevalier, honneur très recherché de tous les gentilshommes de Florence. Il avait satisfait à toutes les conditions prescrites; et un jour, conduit avec pompe au baptistère de Saint-Jean-Baptiste, il avait été plongé dans le bain, symbole de l'innocence nécessaire à qui devait faire profession de défendre Dieu et le droit, l'Église et la patrie. Ses parrains l'avaient revêtu de vêtements précieux, chaussé de brodequins munis d'éperons dorés, lui avaient mis sur la tête une riche coiffure, l'avaient ceint d'une épée; puis on l'avait, en grande escorte, accompagné à la place des Prieurs, où il avait prêté un serment solennel. Enfin le gonfalonier de la république l'avait embrassé et lui avait donné, au nom de la commune, un étendard, une lance et un bouclier peint aux armes du peuple; et ainsi

armé, le chevalier avait désormais le droit de porter partout, à sa ceinture, une dague enfermée dans sa gaîne d'or.

A la noblesse de race, à la dignité de chevalier, Bernard Falconiéri joignait la profession de la haute *mercatura,* car, selon les idées de ce temps, le commerce n'avait rien d'incompatible avec l'élévation du rang.

Après 1285, nous voyons les Falconiéri prendre place plusieurs fois parmi les anciens, les prieurs, et même une fois ils obtinrent la charge si honorifique de gonfalonier.

Ils étaient du parti de l'Église et du Pape, et ennemis de l'empire. Ils ne varièrent jamais dans leurs principes politiques; cependant ils ne refusèrent rien de ce qui pouvait rapprocher les partis, et, en 1279, ils furent très empressés pour signer la paix du cardinal Latin, qui devait pour un temps pacifier Florence.

Le premier-né du chevalier et marchand Falconiéri fut appelé, à son baptême, du nom d'Alexis, qu'il retint toute sa vie. Ce nom fut à lui seul, pour notre saint, comme un programme d'humilité extrême, de pauvreté et de détachement, de mortification héroïque et de pureté virginale, que l'heureux prédestiné réalisa dans toute sa perfection.

En 1203, Bonfils Monaldi commençait à faire usage de ses petites facultés, et Alexis Falconiéri à balbutier quelques paroles, quand la famille de l'Antella, ou des Antellesi, s'accrut à son tour d'un nouveau-né. C'était l'enfant auquel on donna, à son baptême, le nom de Benoît. Ce fut bien, en effet, l'enfant béni, l'enfant qui devait être l'objet et la source de bénédictions abondantes. Sa famille le décora de ce beau

nom, dont la postérité ne retint que le souvenir et la signification; car plus tard, dans sa profession religieuse, le saint préféra celui de Manetto ou Manet.

Les auteurs ne s'accordent point sur l'origine de cette famille de l'Antella : les uns la font venir de Perse; les autres veulent qu'elle soit descendue d'Allemagne en Italie. Quoi qu'il en soit, il paraît certain qu'elle ne s'établit pas immédiatement à Florence, et qu'elle demeura à la campagne, dans un village appelé Antella, dont elle avait la seigneurie. Ce serait vers 1200 qu'elle aurait quitté ce village, d'où elle avait tiré son nom, ou auquel elle avait donné le sien, pour s'établir dans la ville de Florence. Riche, elle acheta des Uberti et des Cerchi, deux familles très puissantes, des maisons qu'elle occupa désormais au quartier de la *porta San-Piero*, dans une rue qui a conservé son nom.

Les Antellesi comptaient parmi la noblesse et, de plus, avaient un nom dans la finance : ils faisaient la banque; un d'entre eux fut consul des changeurs ou banquiers, et leur descendance continua de s'appliquer au commerce de l'argent. Il faut conclure de là qu'elle possédait une grande fortune, car cette profession était alors très lucrative. De fait, elle réussit si bien dans ce genre de commerce, qu'en peu de temps elle fut à même de construire des palais, des tours et des *loggie*[1], qui pour l'époque avaient un cachet extraordinaire.

[1] Les *loggie* étaient des galeries ou arcades construites sur la façade des palais publics et des habitations particulières. Les Florentins aimaient à s'y tenir pour causer et même traiter toute sorte d'affaires.

Cette famille, une fois fixée à Florence, fut une grande ressource pour la république, qui lui demanda, durant les siècles suivants, de ses membres pour occuper les charges les plus élevées. On compte parmi eux bon nombre de gonfaloniers et de prieurs.

L'année suivante, 1204, naissait à son tour celui qui, parmi nos sept Saints, a le nom le plus éclatant dans l'histoire de son pays. C'était Barthélemy Amidéi. La famille était, pour ainsi dire, inséparable de Florence; aussi haut qu'on peut remonter dans son histoire, on la trouve unie à ses destinées. Selon les érudits, des familles qui s'attribuent une origine romaine il n'en est aucune qui ait plus de droit et de titres à cet honneur.

Outre leurs palais et leurs tours à la ville, les Amidéi possédaient un château fort dans la vallée du torrent de Grève. Ils habitaient à Florence le côté du couchant de la rue *Por San-Maria*, en face de la petite rue qui conduisait à Saint-Étienne, une des églises prioriales fondées par Charlemagne.

Ils étaient puissants et riches. Ils occupaient dans la cité une position éminente, jouissaient d'une grande considération, étaient alliés aux familles les plus importantes, et pouvaient à un moment donné exercer une influence décisive. Comme tant d'autres, ils ne dédaignaient pas les affaires, et ils s'en servaient pour ajouter encore à leur fortune. A la noblesse du nom et la richesse ils joignaient une nature chevaleresque; aussi on les avait vus prendre part aux croisades et s'y distinguer.

A l'époque de la naissance de notre Saint, ils avaient déjà donné à Florence des premiers magistrats :

en 1182, un des leurs, Bonogianni des Amidéi, était l'un des deux consuls.

Ils étaient des tout premiers parmi ceux qui se déclaraient partisans de l'empire; et c'est pourquoi on les vit prendre place à la tête des Gibelins, lorsqu'une querelle de festin alluma plus ardent que jamais le feu des discordes civiles.

Aussitôt né, l'enfant fut baptisé; on lui donna le nom d'un apôtre qui aima Dieu jusqu'à l'effusion de tout son sang : saint Barthélemy. Mais notre Saint devait l'échanger contre le nom même de sa famille, exprimant bien mieux ce qui devait être pour lui l'attrait dominant de son âme et l'unique préoccupation de sa vie: l'amour divin, qui brûla tellement dans son cœur qu'il éclatait sensiblement au dehors [1].

La même année que lui, pendant que Bonfils Monaldi, Alexis Falconiéri grandissaient, que Benoît de l'Antella sortait des langes, dans la famille des Uguccioni, qui habitaient près de la porte *di Balla*, non loin de l'église Saint-Jean-Baptiste, le cinquième des élus de la Providence faisait son entrée dans ce monde. La famille qu'il réjouissait par sa naissance était une des plus antiques et des plus nobles de la cité. On les appelait aussi Lippi et Scalandroni. Ils étaient originaires du val de Pésa, et habitaient Florence dès avant 1186, époque à laquelle l'un des leurs, Uguccione des Uguccioni, était un des trois consuls qui gouvernaient la république avec le podestat.

Cette famille appartenait à la noblesse et était également dans la *mercatura*. En 1219, un Bonaguisa des

[1] Amidéi (*amicus Dei*) signifie, par son étymologie, « amant de Dieu ».

Uguccioni était consul des marchands. C'était une charge d'une haute importance; car, à cette époque, les consuls des marchands, avec les consuls de la ville, se partageaient tout le pouvoir, et étaient les véritables administrateurs de la république.

Les noms des Uguccioni reviennent sans cesse dans les annales de la république; ils sont associés à toutes ses gloires et à toutes ses vicissitudes.

Notre Saint appartenait à une branche qui avait adopté le nom de Lippi; c'est pourquoi il fut aussi appelé de ce nom. Au saint baptême, dans lequel il recouvra la grâce divine qu'il devait si bien faire fructifier pendant tout le cours de sa vie, sa famille lui donna le prénom de Ricover, qu'il échangea dans sa profession religieuse pour celui d'Uguccione ou Hugues.

A quelque distance de la porte *di Balla*, vers le couchant, se trouvait autrefois la porte *de Spadai;* c'est là que l'opinion la plus accréditée place la demeure de la famille des Sostegni ou del Migliore, ou encore des Migliorelli. Le sixième de nos sept Saints naquit en 1205 au sein de cette famille. Sur la foi des hagiographes de l'Ordre, nous rangeons les Sostegni parmi les familles les plus remarquables de la cité; mais, en réalité, nous ne trouvons d'eux dans l'histoire que des traces rares. Sous le nom del Migliore ils formèrent trois branches, et il nous est impossible de dire à laquelle doit se rattacher notre Saint.

Quand il fut baptisé, il reçut le nom de Ghirardino, nom assez commun à cette époque, mais qu'il ne garda pas dans la suite; il le laissa pour celui de Sostène, devant signifier sans doute qu'il voulait par

sa vie, consacrée à Dieu et à sa très sainte Mère, être un soutien pour sa famille, sa patrie, la sainte Église.

Quand Benoît de l'Antella, Barthélemy Amidéi, Ricover Uguccioni-Lippi et Ghirardino Sostegni étaient encore de tout tendres enfants; quand déjà Alexis Falconiéri arrivait à l'âge de discernement, et que Bonfils Monaldi marchait vers l'adolescence, le dernier de nos sept Saints vint, en 1206, achever le groupe béni que Dieu voulait tout spécialement combler de ses faveurs. Ce fut Jean Manetti.

Il y avait plusieurs familles Manetti à Florence; toutes furent d'un haut rang et s'illustrèrent dans la république. Dans laquelle doit figurer notre Saint? Il y a controverse. Les uns pensent, et c'est la tradition de l'Ordre, qu'il appartenait aux Manetti du quartier où fut bâti l'église San-Spirito, dans le cours du XIIIe siècle. Les autres le rangent parmi les membres de la famille du même nom qui était établie dans le quartier de San-Croce. Les uns et les autres prétendaient continuer la noble maison des Benettini. Sans insister davantage sur ces détails généalogiques, nous pouvons affirmer qu'ils occupaient un rang élevé dans la cité, sans toutefois, comme les Monaldi, les Amidéi, les Antellesi, les Uguccioni, être de cette aristocratie qui avait tours à la ville et châteaux forts à la campagne. Aussi nous ne les voyons arriver aux honneurs de la république que dans le siècle suivant.

Il n'y a pas à douter qu'ils étaient dans le négoce et qu'ils avaient de la fortune, puisque c'était la règle pour tous les nobles florentins.

Notre Saint, le plus jeune des sept, reçut le nom

de Jean, nom qui rappelle aussitôt le fils le plus aimant et le serviteur le plus dévoué de Marie. Il est vrai que plus tard, dans un moment solennel, Jean Manetti abandonna ce nom, qui devait lui être bien cher; mais si, par un motif ignoré, il ne conserva pas le nom du disciple bien-aimé, du moins il en choisit un autre exprimant son heureuse fortune d'être entré dans la compagnie des Sept, pour s'y consacrer entièrement à Marie comme son serviteur; il adopta le nom de Buonagiunta ou Bienvenu.

Voilà donc, dans l'espace de huit ou neuf ans, nos sept Saints entrés dans la vie; les voilà tous au sein de leurs familles, débutant dans cette voie qui doit les conduire aux vertus les plus sublimes. Il eût été très utile, pour l'édification de tous, d'avoir sur leurs naissances de ces pieux et touchants détails qui souvent montrent, dès le principe, des âmes prédestinées à une haute sainteté; mais un voile impénétrable nous cache ce que notre légitime curiosité voudrait tant savoir. Rien ou presque rien ne nous est parvenu. Les premiers coupables sont nos Saints eux-mêmes, qui, avec une énergie d'humilité que nous ne pouvons que déplorer, ont tu si obstinément tout ce qui était à leur honneur. D'autre part, il semble que la Providence, leurs contemporains et même la postérité se soient concertés avec eux pour que cette humilité fût respectée et satisfaite; car le peu que leurs enfants spirituels avaient sauvé de l'oubli, par une suite d'événements fatals et d'accidents divers nous est parvenu tristement mutilé et réduit. Force nous est donc de nous contenter des généralités que nous avons écrites sur leurs familles.

Mais si, dans ce premier commencement, les élus nous échappent, le Maître, qui les a choisis, se montre davantage, et par plus d'un aspect nous remplit d'admiration.

Ce qui frappe tout d'abord dans cette préparation, c'est le nombre des instruments que Dieu veut pour accomplir son œuvre : il lui en faut sept. Et pourquoi sept? Ce nombre exprimant une souveraine plénitude semble indiquer que le Maître de toutes choses veut une œuvre très parfaite. D'ordinaire il ne prend qu'un intermédiaire pour la communication de ces dons, deux ou trois tout au plus, comme il a fait pour l'ordre des Bénédictins, pour les frères Prêcheurs, les enfants de Saint-François, les Ordres de la Trinité et de Notre-Dame-de-la-Merci; mais ici sept devront réaliser ce qui aurait pu être confié à un seul.

De plus, Dieu apporte comme de la recherche dans le choix des éléments qui lui sont nécessaires pour l'exécution de son plan. Fortune, grand nom, éducation soignée, noblesse de sentiments et tout ce qui en découle : il veut réuni, selon la nature, tout ce qui relève le plus les hommes aux yeux de leurs semblables. C'est pour que le travail de sa grâce trouve moins d'obstacles en opérant dans des âmes déjà préparées par un perfectionnement naturel, et à la fois éclate davantage en faisant accomplir des sacrifices plus difficiles. Dieu a souvent procédé ainsi envers les saints, mais ici il le fait avec une sorte de profusion.

Dieu encore agit avec la plus complète indépendance; il choisit qui il lui plaît. Aussi les sept familles qui auront le bonheur de prêter leurs enfants

à Dieu pour accomplir ce qu'il projette y resteront complètement étrangères; bien plus elles n'auront entre elles, pour la plupart, aucun lien particulier d'amitié ou de parenté; plusieurs même parmi elles seront opposées ou hostiles aux autres. Dieu choisira le temps et le mode d'exécution, comme il a choisi les familles et les personnes, et il conduira tout à sa fin pour l'honneur de sa Mère.

L'honneur de sa Mère, la bienheureuse Vierge Marie : voilà qui révèle d'un trait tout le plan de Dieu. C'est sa Mère qui est au fond de sa pensée et au terme de son action. Il veut pour elle quelque chose de nouveau, et comme dans son estime personne n'est au-dessus de sa Mère, il suit des voies tout inaccoutumées.

CHAPITRE III

ÉDUCATION DANS LA FAMILLE

(1198-1221)

Nos sept enfants prédestinés grandirent au milieu de leurs familles, entourés de soins et comblés de caresses. Ils passèrent les premières années de leurs vies sans incidents particuliers; du moins l'histoire garde à cet égard le plus rigoureux silence. A travers donc toutes ces naïves pétulances et aimables gentillesses qui sont le caractère de la plus tendre enfance, nos jeunes Saints arrivèrent à cet âge où la raison essaye de s'ouvrir, et la volonté de s'exercer. Ce fut alors que commença vraiment leur première éducation.

L'éducation est un composé de mille influences diverses, qui s'exercent tour à tour sur l'enfant et concourent à le rendre ce qu'il sera un jour. Celle qui l'atteint au sortir des langes, comme à l'aurore de sa vie, est souvent la plus importante, car elle peut décider de tout son avenir. Nos jeunes enfants reçurent cette première éducation surtout au sein de leur

famille. Aussi il est nécessaire, pour nous rendre compte de ce qu'elle put être, de pénétrer au foyer domestique et d'en saisir la physionomie dans ses lignes principales.

Avant tout, nous devons dire que, malgré des divergences sensibles dans le domaine de la politique, les familles de nos sept jeunes enfants étaient profondément catholiques. L'hérésie cathare était déjà implantée à Florence depuis près d'un siècle, et y séduisait un grand nombre d'âmes; mais aucune de ces familles n'était infectée de son venin, et même n'avait la moindre sympathie pour l'erreur. Bien que quelques-unes d'entre elles suivissent le parti de l'empire, elles gardaient inviolablement la foi chrétienne, et elles demeuraient pleinement soumises au pape dans les choses spirituelles. Toutes croyaient et pratiquaient. Rien dans leur estime n'était au-dessus de la vertu et des bonnes œuvres. Aussi s'appliquaient-elles, plus encore par les exemples que par les discours, à élever leurs enfants dans la crainte de Dieu, l'amour de la religion, le respect de l'Église, l'accomplissement de tous les devoirs chrétiens, le goût pour les exercices de piété.

Dans les familles de nos sept Saints, on était chrétien avant tout, mais aussi on était patriote, même à l'excès. On subissait l'engouement qui s'était emparé de tous les Florentins, et en vertu duquel tout dans la contrée devait fléchir devant leur cité. Il est vrai que, selon les deux courants qu'avaient fait naître les luttes prolongées des siècles passés entre le Sacerdoce et l'Empire, entre les Papes et l'Allemagne, on n'entendait pas de la même manière la grandeur de Flo-

rence. Comme nous l'avons déjà remarqué, les Falconiéri, les Antellesi, les Uguccioni, les Sostegni et les Manetti tenaient pour le pape, et les Monaldi avec les Amidéi étaient du parti de l'empire. La famille, par suite de ses préférences politiques, prenait, tant dans l'intimité qu'au dehors, une attitude conforme à son parti; de là pour ses membres un entraînement auquel ils avaient de la peine à se soustraire, et, à l'égard des familles d'un parti opposé, une rivalité constante qui pouvait même dégénérer en conflits sanglants. Malgré ces divisions, tous les citoyens ne voulaient qu'une chose, la gloire de leur ville; et les familles de nos Saints, en particulier, avaient toutes au cœur cette flamme patriotique, et s'appliquaient avec un grand soin à la communiquer aux leurs.

A une religion soigneusement observée et à un patriotisme ardent, les sept familles dont nous nous occupons joignaient l'honneur d'être des premières de la cité. Les noms pouvaient différer en éclat, mais ils étaient tous des noms de vraie noblesse. Le noble alors était celui qui possédait en toute propriété des domaines considérables, soit à la ville, soit à la campagne, et avait sous sa dépendance ce qu'on appelait à cette époque des détenteurs d'alleux, c'est-à-dire des hommes libres, investis par le seigneur d'un fief, et par traité obligés de ce chef à des redevances. En outre, autour du noble et des détenteurs d'alleux venaient prendre place, sous leurs ordres, les soldats pour la guerre, les artisans pour les travaux de manufacture, les métayers pour la culture des terres, et les manœuvres ou serfs faisant comme partie du domaine foncier. En supposant quelques variantes

dans l'exercice des usages féodaux, et un affaiblissement sérieux apporté déjà à tout ce système par l'esprit communal toujours en progrès à Florence, on peut se faire une idée d'une famille noble à cette époque. Elle avait le prestige du nom, qui éblouit toujours par son éclat. Elle avait la puissance, soit parce qu'un grand nombre d'individus vivant sous sa dépendance étaient comme obligés de se mouvoir dans son orbite, soit parce qu'elle était appelée à décider des affaires publiques. Elle menait un train de vie correspondant à son rang : un grand nombre de vassaux, de serviteurs, d'ouvriers, d'employés circulaient sans cesse autour d'elle, et en étaient comme l'accompagnement nécessaire.

Noblesse et richesse étaient inséparables à cette époque; aussi les familles de nos Saints étaient chacune à la tête d'une grande fortune, quoique dans des proportions diverses. On ne pouvait, en effet, habiter des palais et des *loggie* à la ville et des châteaux à la campagne, on ne pouvait porter un grand nom, sans des rentes considérables. D'où il suit que tout dans l'ameublement, les vêtements, les aliments, avait le cachet de luxe et d'abondance qui découlent de la richesse. Il faut des vertus plus qu'ordinaires pour triompher de cette inclination si naturelle à l'homme de ne rien se refuser, quand il le peut. Le climat de la Toscane, si doux et si tempéré pendant une partie de l'année, et si chaud pendant l'autre partie, n'était pas également sans influence sur la facilité avec laquelle les grandes familles adoptaient une vie large et luxueuse. Quoique retenues dans de justes limites, ces habitudes de grands seigneurs faisaient couler le

bien-être à pleins bords au foyer domestique, et il était impossible que ce milieu n'exerçât pas son action sur tous ceux qui y vivaient.

Outre les redevances féodales, une source principale de cette prospérité était le commerce, la *mercatura*, à laquelle se livraient toutes les familles de nos Saints, malgré leurs grands noms et leurs habitudes seigneuriales. Au commencement du XIIIe siècle, Florence était certainement la ville la plus industrielle et la plus commerçante du monde. L'alliance du titre avec le négoce y était quelque chose de très bien porté; aussi les parents de nos Saints dirigeaient tous quelque entreprise lucrative. Sauf les Antellesi, qui étaient banquiers, tous les autres étaient dans l'industrie proprement dite, qui consistait principalement dans l'art de la laine, l'art de *calimala* ou raffinage des draps, et l'art de la soie. Ce genre d'occupations mettait une grande animation dans les familles. Mais il y avait à la fois dans cette activité, alimentée par l'appât des bénéfices, un danger pour l'accomplissement des devoirs religieux et, par suite, pour le soin des intérêts éternels.

Un autre caractère des familles de cette époque était qu'elles réunissaient tous leurs membres en un seul groupe. Au lieu de se caser à part, les enfants même mariés demeuraient sous l'aile de leurs parents, vivaient de la même vie qu'eux, et prêtaient leur concours à tous leurs travaux. A la tête de la famille se trouvait celui que l'âge désignait pour être le patriarche vénéré auquel tous obéissaient : c'était un aïeul, un père; un frère aîné, à leur défaut. Il présidait la prière à la maison, il occupait la première

place dans les repas et partout ailleurs, il conduisait à l'église toute la famille. Aucun membre ne pouvait, sans son autorisation, changer de demeure, de quartier. La propriété était immobilisée, et demeurait indivise dans la famille; les gains et les revenus seuls se partageaient. De la sorte, la famille dans toute son extension constituait une véritable société, qu'on appelait *consorteria*, et dans laquelle les membres, qui facilement étaient très nombreux, se rencontraient dans un contact perpétuel. Cette organisation contribuait à faire d'elle un milieu encore plus vivant, dans lequel des incidents nombreux pouvaient se produire, et toutes les inclinations et toutes les humeurs se manifester. C'était comme un théâtre sur lequel on se croisait sans cesse, et où, par suite, on pouvait subir des influences multiples et très différentes; c'était comme une école où la jeunesse se formait à l'apprentissage de la vie, et où les caractères se dessinaient dans leurs traits principaux.

En général, les familles dont nous cherchons à donner une esquisse vraie se conduisaient selon la droite raison et les règles de la foi; mais pour cela on n'y repoussait pas tout ce qui était honneurs et dignités. A Florence, l'amour de la gloire selon les idées antiques était trop vif dans les âmes et était trop passé en force de loi pour qu'on n'en prît nul souci. Aussi on y briguait volontiers et on y acceptait avec empressement les offices qui mettaient en vue et jetaient sur la famille un lustre nouveau; chaque membre désirait à son tour contribuer à l'honneur du nom. La passion de la gloire est la moitié de l'histoire de Florence et des familles à cette époque.

Par suite, il y avait constamment de cette source, au sein de la *consorteria,* des préoccupations et des recherches dont tous les membres étaient témoins. Il est si naturel à l'homme de souhaiter de grandir, de s'élever, d'être distingué, qu'un haut degré d'abnégation chrétienne est nécessaire pour demeurer indifférent aux dignités, quand un bon vent de la fortune les procure ou qu'un choix flatteur des concitoyens l'impose. Les sept familles de nos Saints, quelles qu'aient été leurs dispositions par rapport aux honneurs, ne furent pas épargnées par eux; elles purent toujours y prétendre, et souvent elles les obtinrent, comme nous l'avons déjà vu.

Pour achever d'un dernier trait la physionomie des familles de nos Saints, nous dirons que, dans leurs habitudes de vie, elles étaient en harmonie avec une grande partie de la haute société florentine. Les Florentins étaient sérieux, mais ils étaient loin d'être austères; favorisés par le site, le climat et le sol, doués d'intelligence et d'activité, capables d'arriver facilement à la fortune, volontiers ils se laissaient aller sur cette pente si douce qui porte à jouir de la vie : ils aimaient, en un mot, le plaisir. Les familles de nos Saints, quoique bien réglées et éloignées des excès, subissaient l'entraînement général. Aidées par la fortune, qui est un grand incitant au plaisir, elles ne le dédaignaient pas, quand l'occasion s'en présentait. Des réjouissances modérées ne sont pas incompatibles avec la vertu; mais il y a si près, sur ce point, de l'usage à l'excès, surtout quand on a un large superflu, que les grands sacrifices ont de la peine à se concilier avec un courant universel et

ordinaire de bien-être. Aussi la sainteté y est un produit extrêmement rare.

Ce dernier trait achève de nous donner une idée de ce qu'était une famille noble à Florence au début du XIIIe siècle, et de ce que pouvaient être les familles de nos Saints. Tel fut, par conséquent, le milieu dans lequel ceux-ci passèrent leur enfance et leur adolescence, c'est-à-dire cette double période qui commence la vie et a sa dernière limite vers quinze ans; car il ne semble pas qu'ils quittèrent la maison paternelle, bien qu'il ne fût pas rare, comme cela eut lieu pour saint Philippe Bénizi, que les familles riches envoyassent leurs enfants au loin à l'étranger, soit pour étudier dans les universités en vogue, comme Bologne, Paris, Padoue, soit pour apprendre le commerce dans de grandes villes. Placés dans ce milieu, nos sept enfants y vécurent, prenant part à tous les incidents du foyer domestique. C'est donc au sein de ces familles qu'ils reçurent dans leurs âmes les premières impressions; c'est là qu'ils furent formés par tous les moyens dont disposaient de vertueux parents, et qu'ils commencèrent à développer dans le secret les germes de la sainteté qu'ils devaient manifester plus tard au grand jour.

Mais, en même temps qu'ils étaient façonnés au bien, ils n'étaient pas sans courir des dangers sérieux d'être entraînés vers le mal dans un milieu où les pensées du monde et les intérêts de la terre avaient tant de part; ils pouvaient en laisser imprégner leurs jeunes esprits, et prendre une voie tout opposée à celle qui conduit à la vertu par la fuite du siècle. L'éclat du luxe et l'appât de la richesse, avec les

séductions des vanités, pouvaient les éblouir et les empêcher de sentir une préférence bien déterminée pour tout ce qui embellit l'âme et l'enrichit des dons de la grâce. Ils étaient sans cesse exposés à s'affectionner pour ce laisser-aller, cette mollesse qui, en supprimant tout effort, enlève le souci du renoncement et aiguise l'appétit pour les plaisirs sensuels. Au contact de tant de personnes diverses, parmi lesquelles se trouvaient des gens d'une éducation négligée, et ainsi plus exposés au vice, ils pouvaient malheureusement rencontrer la pierre de scandale qui aurait été le principe de leur perte.

Nous allons voir avec quelle perfection nos sept Saints, dans un âge si tendre, surent mettre à profit les avantages et les ressources de leur position, et en éviter les périls.

CHAPITRE IV

INCLINATIONS DE JEUNESSE

(1204-1221)

Dans le milieu où ils grandissaient, nos sept enfants adoptèrent bientôt des habitudes auxquelles l'ensemble de leur vie ne semblait guère les incliner; et leurs voies prirent insensiblement une direction que le bien-être et l'opulence n'impriment pas d'ordinaire à de jeunes et ardentes natures, avides de jouir et de se distinguer. Il est frappant de voir avec quelle unanimité ils s'appliquèrent dès cette époque aux mêmes exercices : on eût dit qu'ils avaient une règle commune et concertée entre eux. Ils se rencontraient dans les mêmes attraits, comme s'ils eussent été réunis sous le même toit, guidés par le même maître, désireux d'atteindre au même but. Et cependant ils ne se connaissaient point; ils avaient pu se voir et se remarquer, surtout ceux qui habitaient un même quartier, comme de l'Antella et Amidéi d'une part, Ugucciòni et Sostegni de l'autre; mais ils n'avaient point lié de relations, et chacun d'eux avançait dans

la vie comme s'il n'avait point eu d'émules. Sans le savoir, ils se préparaient, par la similitude des aspirations, à la similitude des vocations.

Croissant en âge, ils crûrent également en vertu, et bientôt à la maison, et au dehors, ils devinrent des enfants chrétiens modèles. Fleurs choisies du parterre de la sainte Église, ils allèrent manifestant de plus en plus les charmes que la grâce répandait en eux, et embaumèrent tout alentour du parfum de leur édifiante conduite. « Ils allaient, comme le dit leur pieux chroniqueur, développant sans cesse dans leurs âmes la sève surnaturelle qui leur avait été primitivement infusée par le saint baptême, et que la pénitence avait purifiée des atteintes corruptrices de la concupiscence. Portés sur les appuis de la foi, dont le baptême avait déposé en eux la semence première, et que la pénitence avait rendue plus clairvoyante et plus généreuse, ils avaient pu contempler, comprendre et mener cette vie qui a son expression complète dans la religion chrétienne, réunion et sommaire de toutes les vertus. Unis ainsi intimement au Christ par la vertu de sa passion, ils se trouvaient parfaitement reliés à Dieu, leur fin suprême, dans le culte spirituel que lui rendaient leurs âmes. Ce travail de pénétration sanctifiante commencé de bonne heure ne s'arrêta plus, et produisit en eux des fruits constants et multiples de bien. »

Ces fruits parurent d'abord au sein de la famille, dans l'accomplissement des devoirs qu'elle impose. Nos enfants furent comme une pâte flexible entre les mains de leurs parents; ils leur étaient soumis en tout ce qui n'était pas contraire à la volonté de Dieu. Aussi on pouvait tout obtenir d'eux, excepté toutefois

qu'ils renonçassent à leurs préférences pour la piété, encore moins qu'ils agissent contrairement à leur conscience, en se mêlant davantage au monde et en prenant part aux querelles de partis.

Nous ignorons de quelle manière ils firent leurs études; mais il est certain que rien ne fut négligé pour leur rendre familières les belles-lettres et les sciences humaines, qu'on appelait alors arts libéraux. Sous ce nom général, on désignait principalement la grammaire, qui apprenait à parler correctement; la rhétorique, ayant pour objet de rendre la parole éloquente; la poétique, qui ajoutait au langage les charmes de la mesure; la dialectique, à laquelle était réservé le noble rôle de démontrer la vérité; la physique, enseignant tout ce qui regarde les corps; les mathématiques, s'occupant des quantités et des opérations auxquelles elles donnent lieu; enfin la musique, chargée de moduler de la voix les productions de la poétique. Sans pouvoir décrire minutieusement les progrès que nos sept enfants firent dans toutes les matières de ce programme, nous savons qu'ils s'adonnèrent consciencieusement à ces travaux intellectuels autant par goût que par devoir, et que, par suite, ils parvinrent à une instruction qui fut au niveau des connaissances possédées par les personnes les plus cultivées de leur temps.

Pendant qu'ils poursuivaient leurs études et participaient, selon leur pouvoir, aux entreprises de la famille, ils montrèrent par degrés des inclinations prouvant que Dieu, avec tout ce qui se rattache à son service, était devenu la préoccupation absorbante de leur vie.

Ils vivaient toujours en la présence de Dieu, emportant sans cesse avec eux sa pensée, qui s'imprimait dans leur intelligence, et s'écoulait de là dans leur cœur sous la forme des plus douces impressions. Rien n'est ravissant comme ce contact dans les âmes pures! De cette pensée de Dieu, eux ne séparaient point celle de sa Mère, parce que de bonne heure des soins pieux leur avaient fait articuler le nom si harmonieux de Marie, et savourer intérieurement toutes les grandeurs et les suavités qu'il renferme.

Par suite, leurs âmes étaient si avides de Dieu qu'elles le cherchaient partout, mais principalement dans les temples chrétiens, où il a daigné, dans son immense charité pour les hommes, faire comme une élection spéciale de domicile sur cette terre. Nos jeunes Saints pouvaient facilement satisfaire cet attrait, car il y avait à Florence un nombre considérable d'églises; chacun d'eux en avait plusieurs dans son voisinage. Aussi leurs visites y étaient fréquentes; ils y restaient longtemps, et y priaient avec une grande ferveur. Plus d'une fois ils furent l'objet de l'admiration de ceux qui les voyaient si recueillis et comme anéantis dans leurs épanchements.

De bonne heure ils devinrent familiers avec l'oraison mentale, et ils en arrivèrent bientôt à converser amicalement cœur à cœur avec Dieu. Leurs biographes nous les montrent tous comme affamés de ce saint exercice. Ils avaient hâte, nous disent-ils, de se retirer des tracas du monde et de fuir la compagnie des hommes pour vaquer à la prière, à l'oraison. Se renfermant alors dans l'endroit le plus secret de la maison, ils s'y recueillaient; puis à

genoux, les yeux humblement baissés ou levés au ciel, ils priaient des heures entières, se fondant de bonheur et d'amour, comme parle un de leurs historiens, aux pieds de Notre-Seigneur et de sa très sainte Mère.

Tout ce qui pour les gens du monde est plein d'agrément leur était insipide et insupportable. Loin de rechercher la société, ils la fuyaient. Ils ne souffraient qu'avec peine le faste et le luxe. Les jeux et les distractions ordinaires des enfants et des jeunes gens n'étaient pour eux que des sources d'ennuis. Souvent autour d'eux ils voyaient tout en liesse, car Florence goûtait fort les divertissements de toutes sortes et avait su les multiplier à tous propos. Eux craignaient trop, pour y prendre part, que le plaisir permis ne vînt à dégénérer en joie dissipante. Par toute cette conduite de réserve et d'abstention, ils échappèrent au plus grand péril que courait alors un adolescent, celui des mauvaises compagnies. La société de ce temps était emportée par bien des entraînements coupables, la rivalité, la haine, la soif de l'or, l'immoralité étaient à l'ordre du jour, et la jeunesse se ressentait profondément des mauvais exemples qu'elle avait sous les yeux. Il semble que les contemporains qui ont à décrire les mœurs de Florence n'en font jamais une peinture assez sombre. Pour couper court à tout, nos sept jeunes Saints furent inflexibles, et ne fréquentèrent point ceux de leur âge qui étaient mal famés ou qui donnaient les moindres indices d'une conduite déréglée. Ainsi ces timides colombes ne tombèrent point sous la serre des rapaces vautours.

La facilité des mœurs avait donné naissance à une littérature efféminée. Les parchemins licencieux,

écrits avec art et reliés avec soin, passaient de main en main, et étaient lus avec avidité. Les esprits et les cœurs se gâtaient à la lecture de ces récits, d'où l'honnêteté et la pudeur étaient bannies. C'est de cette façon que beaucoup perdaient la foi, tournaient en dérision les saints mystères de notre religion à l'imitation des gens sensuels, allaient grossir la secte d'Épicure, comme on appelait dans ce temps les incrédules et les impies, et finissaient par une apostasie totale, en adoptant les doctrines et les pratiques impures du manichéisme ou catharisme. Nos sept adolescents connaissaient ces livres pleins de charmes empoisonnés et en avaient horreur; ils ne les touchaient ni ne les lisaient, et ils les voyaient avec tristesse circuler autour d'eux. Ils préféraient et aimaient uniquement ces livres où la piété est enseignée avec tant de suavité que l'âme ne peut s'empêcher de s'y attacher. Ils avaient un goût particulier pour les vies des saints; au récit de leurs actions héroïques, ils s'enflammaient du désir de marcher sur leurs traces et de reproduire leurs grands exemples de vertu. C'était une de leurs plus douces et fructueuses distractions.

Ils aimaient à entendre la parole divine, ils l'écoutaient avec la plus grande attention, se laissaient facilement persuader, et aussitôt se décidaient à ce que leur conseillait le prédicateur. Le ministère de la parole évangélique s'exerçait alors avec une grande liberté, et les prêtres dans leurs sermons ne craignaient pas de censurer avec énergie toutes les erreurs et les scandales du jour. Nos saints enfants, dans leur docilité, en profitèrent, et puisèrent là une

grande force pour se protéger contre les dangers qui les entouraient.

En même temps, la fréquentation des sacrements devint une de leurs plus grandes joies. Quand, pour la première fois, lavèrent-ils dans le bain de la Pénitence leurs âmes déjà pures pour les purifier encore? Quand, pour la première fois, purent-ils se nourrir du sacrement de l'amour infini, de la sainte Eucharistie? Nous ne le savons pas; mais ce fut sans aucun doute dès leur plus jeune âge. Dès que leur raison put comprendre assez ces deux merveilleux sacrements, ils les reçurent, comme c'était l'usage de leur temps. Les annales du Livre de vie contiennent le souvenir de ces événements si doux et si importants, avec toutes leurs circonstances remplies de charme et de piété; pour nous, nous devons nous contenter de les supposer. En deux mots, nous pouvons dire qu'au jour de leur première communion, Jésus fut ravi de tant de bonne volonté et d'innocence, et que les sept cœurs de nos jeunes Saints furent transportés d'une joie enivrante qui n'avait rien de la terre.

Dans la suite, ils communièrent aussi souvent qu'il leur fut permis. A cette époque, on usait plus du tribunal de la Pénitence que de la Table sainte, et la communion de tous les mois était regardée comme fréquente. Quoi qu'il en soit, par la vertu de ce double usage, dans lequel la ferveur suppléait à la fréquence, ils continuèrent à développer en eux tous ces attraits dans lesquels le ciel était presque tout et la terre presque rien.

Un dernier trait achèvera de les peindre dans cette première phase de leur vie. Leur piété envers Dieu,

déjà si touchante, était encore embellie par un charme particulier : elle se trouvait comme enveloppée et couronnée par un amour tendre et filial pour la Vierge Mère de Dieu. Tous sentirent, de très bonne heure, cet amour prendre racine dans leur cœur ; tous le conservèrent, le développèrent si bien qu'ils ne tardèrent pas à en faire comme l'âme de leur vie. Pour eux, tout procédait de Marie, comme tout devait retourner à Marie pour arriver plus sûrement à Dieu. Florence avait une grande dévotion à la Mère de Dieu ; aussi nos sept enfants avaient pu facilement fortifier le germe naissant de leur inclination pour Marie et lui donner toute son expansion. En vérité, les vertus de leur enfance étaient toutes imprégnées des suavités de ce culte incomparable.

Tels furent les traits communs qui distinguèrent nos sept enfants dans leur jeune âge. Ils eurent tous, en outre, quelque chose de particulier qu'il importera de faire ressortir plus tard, lorsque leur physionomie se sera plus accentuée. En attendant, nous voyons les fruits portés par leur première éducation, durant leurs quinze premières années ; nous avons sous les yeux une esquisse de leurs mouvements, qui tous se renferment avec un soin jaloux dans la pratique de la piété et de la vertu, dans l'éloignement du monde et dans un commerce déjà intime avec Dieu. Les principales lignes de leur sainteté se trouvent déjà tracées : le grand Artiste qui perfectionne les âmes n'aura plus qu'à parfaire ses chefs-d'œuvre.

Qu'ils sont beaux et intéressants à voir, ces sept adolescents ! Sur leur front calme et serein brille l'innocence de leur cœur. Dans leur visage, il y a le

repos, la possession d'un âge plus avancé. Leurs yeux sont limpides comme leurs âmes. Ils sont modestes dans leurs regards, composés dans leur démarche, retenus dans leurs paroles, avenants et affables pour tous. Ils portent partout avec eux quelque chose de recueilli et de méditatif : on dirait qu'ils sont et marchent toujours dans un contact étroit avec Dieu. Ils ne manquent pas d'activité, mais elle est tempérée par les pensées qui les dominent. Ils obéissent promptement et avec le sourire sur les lèvres, et sont, en tous lieux, la source d'une véritable édification. Les impies et les libertins ne peuvent s'empêcher de les estimer tout en les ridiculisant. Leurs pieux biographes disent qu'ils ressemblaient plus à des anges qu'à des hommes; nous n'avons pas de peine à le croire : c'est ce que le cours de leur vie montrera de plus en plus, c'est surtout ce que les années où nous entrons vont mettre dans un relief saisissant.

CHAPITRE V

FLORENCE ET SES DANGERS

(1213-1225)

Ce que nos sept Saints pouvaient attendre de leurs familles pour leur éducation, ils l'avaient reçu en grande partie lorsqu'ils eurent atteint l'âge de quinze ans environ. C'était désormais un travail plus personnel qui aurait à compléter leur formation première. L'attitude qu'ils allaient prendre en particulier à l'égard du monde devait y jouer un rôle principal. De l'influence que Florence surtout exercerait sur eux devait dépendre, par la suite, le cours de leurs idées et de leurs habitudes de vie.

Qu'était donc Florence à cette époque? C'était une ville pleine d'agréments et de charmes; avec son doux climat et sa campagne délicieuse, elle ressemblait à une grande villa au milieu des fleurs. Charlemagne avait voulu qu'on l'appelât du nom qui lui revenait de droit, et depuis lors le nom de Florence, ou *ville des fleurs,* lui était resté. Resserrée dans ses remparts, moins étendue qu'aujourd'hui, elle avait tout

autour d'elle comme une couronne de jardins et de prairies qui la rendaient encore plus gracieuse.

Dans l'intérieur de ses remparts, Florence comptait une population très nombreuse, que l'on peut, pour le commencement du XIII[e] siècle, évaluer à quatre-vingt mille âmes. Elle était par là même une des villes les plus importantes de l'Italie. Elle possédait plusieurs catégories de nobles ou magnats : ceux descendus d'Allemagne à la suite des empereurs, et ceux originaires de l'Italie ou de la contrée. Après les nobles venait le *popolo grasso* ou la bourgeoisie, formée de ceux qui possédaient ou négociaient, et qui devaient rivaliser avec les magnats et leur disputer insensiblement la direction des affaires. Au bas de l'échelle sociale se trouvait le *popolo minuto,* c'est-à-dire simplement le peuple.

Ces différentes classes formaient une population très intelligente, qui avait déjà montré dans les siècles précédents ce qu'elle pouvait concevoir et exécuter; mais ce n'était qu'une aurore commençant à poindre. Le plein épanouissement devait avoir lieu dans le cours de ce XIII[e] siècle, pendant lequel Florence manifesta au grand jour toute la puissance de son esprit dans les lettres, les sciences et les arts, et donna au monde ces deux génies incomparables : Dante et Giotto.

Les Florentins aimaient sans doute tout ce qui est du domaine de l'esprit; mais ils avaient une préférence marquée pour ce qui est pratiquement utile et productif. Aussi l'industrie et le commerce étaient-ils en grand honneur parmi eux. Ils les avaient habilement organisés en corporations, sous le nom d'*arts et*

métiers; et ceux qui en étaient membres faisaient du trafic leur principale occupation. Le commerce de Florence s'étendait sur toutes les parties du globe connues et fréquentées alors. C'était pour cette ville la source de grandes richesses qui s'accumulaient sans cesse. Cette abondance fit que bientôt des objets indispensables au corps, comme les étoffes, ils appliquèrent leur génie commercial à l'argent lui-même. Ils furent, dit-on, les inventeurs de la banque, ou du moins lui donnèrent une grande perfection.

A l'activité de l'industrie et du commerce, Florence joignait encore une grande fierté lui venant du caractère même de ses habitants, de tous les avantages qu'elle possédait de par la nature, et des succès qu'elle avait obtenus jusqu'à ce jour. Il est vrai aussi qu'un souffle d'indépendance passait alors à travers toutes les cités d'Italie, qui, tout en reconnaissant assez volontiers ses suzerains, n'admettaient point de maîtres absolus. Florence se distinguait, entre toutes les autres, par ses aspirations à se constituer en commune se gouvernant par elle-même, c'est-à-dire en république. La liberté de ses mouvements dans cette direction était gênée par les seigneurs de la féodalité, indépendants dans leurs châteaux forts, et par les villes importantes de la contrée; c'est pourquoi la politique constante de Florence fut de briser ce double obstacle. Comme elle voyait dans Sienne une rivale plus capable de lui disputer la suprématie dans cette portion du territoire italien qui s'appelait la Toscane, elle ne cessait pas de la poursuivre et de lui porter des coups redoutables. Elle devait continuer cette tactique jusqu'à ce qu'elle eût définitivement

triomphé; ce qui arriva enfin après une lutte longue et acharnée.

Pour satisfaire son ambition, Florence était même devenue guerrière. Elle avait par suite une armée, des milices, des troupes d'élite, des corps de différentes armes. Dans l'organisation, l'entretien, la conduite de cette armée, elle apportait beaucoup de soin; elle en faisait parade et elle y dépensait des sommes fabuleuses. Les magnats, dans le principe, y avaient la première place, et composaient ce corps redoutable des chevaliers montés et tout bardés de fer, auquel seuls ils pouvaient appartenir. Les autres classes formaient les autres corps. Presque tous les citoyens étaient obligés de faire partie de cette armée, entretenue, au moins dans ses cadres principaux, d'une manière permanente.

En dépit de ses poursuites tout humaines, Florence ne laissait pas que d'être profondément religieuse. Elle croyait de cette foi naïve qui a été le privilège du moyen âge. Elle était attachée à la sainte Église par le fond de ses entrailles; elle se soumettait docilement à tous ses enseignements et à ses ordonnances, et redoutait ses salutaires corrections comme les plus grands des maux. Que Florence fût une ville extrêmement religieuse, on pouvait le voir aisément par ses paroisses, au nombre de trente-six; par ses chapelles, ses couvents, semés en abondance dans tous les quartiers de la ville; par la multitude de ses prêtres, religieux et vierges. Elle mêlait la religion à toute son activité. Elle tenait ses assemblées publiques dans les églises, et y réunissait le peuple pour le consulter sur les intérêts temporels de l'Etat,

le char de la guerre portait une image religieuse. Des sanctuaires, des chapelles se voyaient de tous les côtés dans la campagne, et exprimaient la dévotion des fidèles.

La religion des Florentins tendait plutôt à s'étendre qu'à se rétrécir; aussi elle y comprenait, après le culte souverain du Christ, toutes les dévotions admises par l'Église, et en premier lieu celle de la sainte Vierge. Depuis des siècles, elle avait au cœur l'amour de Marie, et elle en avait donné des signes nombreux. Une des premières églises, celle établie sur le Capitole, où la force romaine s'était retranchée sous l'égide de ses faux dieux, portait le nom de Sainte-Marie au Capitole. Ensuite les croisades, principalement la première, avaient introduit dans Florence le culte des douleurs de Marie, sous le titre de Notre-Dame du Spasme. L'abbaye, avec toutes ses dépendances, avait été construite comme un hommage à Marie auquel tous, depuis les empereurs jusqu'aux plus petits, voulaient concourir. Marie avait des chapelles par toute la ville et sur toute l'étendue du territoire florentin; ses images étaient exposées sur la façade des maisons, et l'usage s'était introduit de brûler des lampes devant ces images.

De plus, en grande majorité, Florence était attachée au pape. Sans ce groupe puissant des magnats, qui tenaient pour l'empire, on aurait pu dire que le peuple florentin était au souverain pontife de cœur et d'âme, non seulement comme chef spirituel de l'Église, mais encore comme investi par le droit public de la charge de redresser les torts même temporels des grands, et surtout comme le protecteur-né des

intérêts de toutes sortes de l'Italie, dans laquelle son siège était établi.

Les instincts et les sentiments religieux de Florence n'étaient toutefois pas assez forts pour maîtriser dans le cœur des Florentins les mauvais penchants de leur nature. Aussi ils faisaient souvent marcher de front les pratiques les plus dévotes avec des mœurs légères. Ils étaient en général très amateurs de divertissements, plaisirs et jeux de toutes sortes. Ils passaient volontiers les heures à causer. A l'imitation des Romains, ils vivaient autant au dehors qu'au dedans de leurs maisons. Ils fréquentaient volontiers tous les lieux publics, les marchés, les *loggie,* tous les endroits où il y avait animation et mouvement. Ils s'adonnaient plus que de raison aux jouissances de la table; aussi facilement, sur la pente de cette universelle indulgence, ils glissaient jusqu'à l'épicurisme.

C'était parmi ces gens de plaisir que l'hérésie faisait ses plus nombreuses recrues : nous disons l'hérésie, car, en réalité, Florence, la cité du pape et de la Vierge, était dévastée par la plus terrible des hérésies. On l'appelait d'un nom nouveau, le *catharisme;* mais, au fond, c'était l'ancien manichéisme avec quelques variantes. L'erreur cathare reposait toute sur l'admission de deux principes coexistants : l'un bon, l'autre mauvais. Par les déductions les plus subtiles elle arrivait, d'une part, à des négations des points les plus fondamentaux du dogme catholique, et, de l'autre, à l'affirmation des règles les plus immondes et les plus opposées à la morale de l'Évangile. La Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, la

maternité divine, la communion des Saints, étaient tout autant de vérités tellement dénaturées par les cathares, qu'elles n'étaient plus reconnaissables. Ils rejetaient tous les sacrements, sauf le baptême; ils refusaient d'invoquer la Vierge, les anges et les saints, de rendre hommage à la croix; ils condamnaient les temples, le sacerdoce et la hiérarchie; ils ne voulaient point du mariage; ils contestaient à l'Église le droit de posséder; ils supprimaient la splendeur du culte. Pour eux l'Ancien Testament était l'âme de l'esprit mauvais; ils mutilaient le Nouveau Testament, prenant certaines parties et rejetant certaines autres. Ils avaient recours à une sorte de sacrement de leur invention comme à un gage assuré de salut; ils appelaient ceux qui l'avaient reçu *consolés*. Il n'était pas d'horreurs qu'ils ne débitassent contre l'Église catholique. Pratiquement, sous des dehors austères, ils menaient joyeuse vie; tout en prêchant le jeûne et la continence, ils se livraient à tous les excès de la débauche. Ils étaient âpres au gain et infatigables pour réussir dans les affaires temporelles qui le procuraient. Ils avaient le zèle le plus ardent pour la diffusion de leurs doctrines, et ils se remuaient sans relâche pour faire des prosélytes. Pour le dire d'un mot, le catharisme était un pur produit de l'enfer : son âme et sa vie étaient la haine du catholicisme, et sa tendance dernière se confondait avec le plus abject matérialisme.

Depuis longtemps établis à Florence, les manichéens y étaient une puissance. Ils avaient l'appui de seigneurs riches et influents, surtout des Baroni. En temps de paix, ils célébraient ouvertement leurs

cérémonies religieuses dans les maisons des grands; mais, lorsqu'ils étaient poursuivis, ils se cachaient derrière d'épaisses murailles et dans de profonds souterrains.

Rien ne les déconcertait. Les sévérités auxquelles l'Église était contrainte de recourir pour détruire ce foyer infect de corruption n'effrayaient point les cathares florentins. Ils semblaient, au contraire, redoubler d'ardeur au récit des souffrances de leurs frères du midi de la France et du nord de l'Italie. Le coup porté contre la secte par le concile de Latran, en 1215, les émut à peine, en tout cas ne les fit point reculer. L'autorité ecclésiastique à Florence connaissait le danger et avait le plus grand désir de le conjurer; mais, en fait, ses répressions étaient rares. Aussi la gangrène gagnait de proche en proche et menaçait tout le corps social.

Beaucoup voyaient les ravages, mais presque personne ne se sentait le courage de s'y opposer. S'il faut en croire un historien grave, cette inertie devait avoir une issue fatale dans un temps rapproché : le dernier résultat devait être que, justement dans les quarante premières années du XIIIe siècle, tant d'hommes et de femmes embrasseraient le catharisme, que leur nombre total formerait les deux tiers de la cité.

A ce tableau représentant Florence à l'époque où nos sept jeunes gens sortaient de l'adolescence, il faut ajouter l'exposé de faits graves qui, après vingt-sept années de tranquillité et de paix, vinrent tout à coup rendre la situation des plus critiques. Voici comment.

En 1197, les consuls de la république avaient mis le siège devant Montebuoni, château fort appartenant à la famille Buondelmonti, et l'avaient emporté d'assaut. Cet acte d'hostilité sema la zizanie entre ceux-ci et les Uberti, qui passaient pour l'avoir conseillé. Depuis ce temps la haine couva sourdement, quand, en 1214, un Mazzingho di Figrimo Usazzinghi fut fait chevalier. Il invita à un banquet de réjouissance la jeunesse florentine pour le jour où il revêtirait les insignes de son nouveau titre dans son château de Campi. Durant le repas, le bouffon des Mazzinghi enleva le plat et la viande qui s'y trouvait des mains d'Uberto Infangati. Aussitôt un des amis de ce dernier, Buondelmonte des Buondelmonti, prit sa défense. Alors Oddo di Arrigo Fifanti se leva en faveur du bouffon, et, dans le feu de la dispute, lança à la face d'Infangato le plat et le mets qu'il contenait. A la sortie de table, Buondelmonte, emporté par la colère, blessa d'un coup de couteau Fifanti, qui, rentrant à Florence, s'empressa d'appeler à le venger ses parents, parmi lesquels se trouvaient les Uberti, les Gualandi, les Lamberti et les Amidéi.

Mais ceux-ci, au lieu d'encourager sa colère, s'efforcèrent de la calmer, et, pour faire la paix, arrangèrent une union entre Buondelmonte, l'offensé et auteur de la blessure, et la fille de Lambertuccio Amidéi, mari de la sœur d'Oddo Fifanti, l'offenseur et victime de la vengeance.

Le mariage allait se réaliser, quand la femme de Forese Donati offrit sa fille, personne d'une grande beauté, à Buondelmonte. Elle sut procurer une entrevue aux jeunes gens; et, voyant le jeune homme

fortement incliné vers sa fille, elle excita sa fierté en lui disant que ce serait un déshonneur pour lui de se marier par crainte des Uberti, qu'il était parfaitement libre dans son choix. Buondelmonte, passant par-dessus la parole donnée, finit par briser l'engagement pris avec les Amidéi.

Alors, voyant la foi promise si indignement violée, les Amidéi se sentirent profondément outragés, et, sans tarder, ils réunirent leurs parents dans l'église Saint-Étienne pour se concerter sur la vengeance à tirer de cet affront sanglant. Schiatta Uberti proposa de souffleter le chevalier déloyal, comme signe indélébile de son parjure; mais Mosca Lamberti répliqua par ces paroles violentes : « Si tu le bats, ou si tu le frappes, pense d'abord à creuser la fosse où toi-même seras bientôt étendu ; mais donne-lui, paye-le en bonne monnaie; que ce qui sera fait soit bien fait! » Quoique parlant à mots couverts, l'orateur fut compris de tous, et dès lors la mort de Buondelmonte fut décidée. Le matin de Pâques de l'année 1215 fut choisi pour l'exécution de la sentence.

Le jour de Pâques donc, au matin, monté sur un palefroi tout blanc, vêtu également de blanc, et portant sur sa tête une couronne de fleurs, Buondelmonte chevauchait, s'avançant du Pont-Vieux à travers la rue Por-San-Maria, quand les conjurés, sortant des maisons des Amidéi, se précipitèrent sur lui, le jetèrent sur le sol et le mirent à mort.

Après cette exécution sommaire et odieuse, la fiancée de Buondelmonte fit placer son cadavre sur un brancard, et parcourut la cité, montrant l'excès

de sa douleur et de son désespoir, et appelant à grands cris ses parents à venger l'attentat.

Les Florentins prirent parti les uns pour une famille, les autres pour l'autre, et bientôt, par suite de cet événement, ils furent divisés en deux factions, qui, s'animant de plus en plus, en vinrent aux mains et firent couler le sang en abondance dans les rues de la cité. C'est alors que pour trouver des appuis au dehors ils adoptèrent, selon leurs attraits et par opposition les uns aux autres, les deux grands partis qui partageaient l'Europe elle-même. Les Uberti et ceux qui marchaient après eux se réclamèrent de l'Empereur et se dirent Gibelins, nom donné par Henri IV à son parti, parce que son père était né dans le château de Wibeling; et les Buondelmonti, avec leurs adhérents, se rangèrent sous les étendards de l'Église et se déclarèrent Guelfes, nom provenant de Guelfe d'Este, duc de Bavière, opposant de Henri IV.

Ces luttes se prolongèrent quatre années durant. Avec ses six *sesti* ou quartiers, Florence donnait alors l'étonnant spectacle de six places de guerre, de six camps retranchés, où l'adversaire avait non seulement des intelligences, mais aussi ses demeures. C'étaient des masses carrées, avec d'épaisses murailles et des portes élevées fort au-dessus du sol. Elles étaient capables de soutenir un siège, et ne pouvaient être prises que d'assaut, sous une grêle de traits. On vivait ainsi chez soi constamment sur le qui-vive, derrière des fortifications mobiles : barricades, palissades, chevaux de frise, qu'on fermait, ainsi que les boutiques, au moindre mot, à la moindre menace. On ne posait les armes qu'à la

nuit; on en profitait pour relever les morts et les blessés. Le jour suivant avaient lieu les funérailles, et c'est seulement en cas de défaite que la tristesse y présidait.

Qu'on imagine par suite l'état de Florence, le trouble des esprits, les passions des cœurs : que de rancunes et de haines entretenues! que de représailles recherchées et de vengeances assouvies! La fureur des factions allait jusqu'à diviser les familles elles-mêmes et à armer les uns contre les autres ceux qui appartenaient à un même sang.

Telle était Florence, avec ses lumières et ses ombres, quand nos sept jeunes gens, dépassant quinze, dix-huit, vingt ans, ne furent plus des adolescents, et commencèrent à devenir des hommes. Ce fut au milieu de toutes ces circonstances qu'ils entrèrent dans cet âge plein de promesses et d'espérances, mais aussi fécond en dangers et en naufrages. A cet âge donc où la vie abonde, où toutes les facultés ont leur plein épanouissement, où les passions fermentent avec plus de feu, où les séductions du dehors ont plus de prise sur le cœur, où l'ambition est si facilement tentée, ils se trouvaient dans cette grande cité où tout était confondu pêle-mêle, où le bien et le mal se coudoyaient, où l'on voyait de belles vertus à côté de grands vices. Ils habitaient cette scène animée et fiévreuse; leurs familles y occupaient une position éminente, et plusieurs d'entre elles jouaient un rôle principal dans les affaires de la république. Ils étaient forcés de vivre en relations constantes avec les leurs et avec leurs concitoyens: et, dans ce commerce quotidien, ils voyaient à dé-

couvert tout ce qu'il y avait au fond de la société florentine.

Il est facile de se rendre compte de leur situation. Ils avaient des noms, de la fortune, une belle éducation; l'avenir leur souriait; la société leur tendait les bras, leur offrait ses places, ses honneurs. Leurs familles les poussaient dans cette voie, du moins elles étaient loin de les dissuader d'y entrer. Le plaisir passait sur leurs sens avec toutes ses séductions; le monde s'étalait à leurs regards avec toutes ses pompes; les tentations se faisaient jour dans leurs cœurs. Ils n'étaient privés de rien; ils avaient tout en abondance; ils étaient entourés de luxe. On les choyait et les recherchait; des apôtres du mal, pleins de perfidie, se dissimulant sous des apparences hypocrites, plaçaient subtilement des pièges sur leurs voies. Tout presque autour d'eux présentait les plus grands dangers pour leur vertu et leur innocence. Qu'allaient-ils devenir, à cet âge où il est permis de tout redouter? Leurs bonnes habitudes passées et la grâce divine leur permettraient-elles de surmonter tous les obstacles et de triompher, ou bien succomberaient-ils aux assauts de leurs ennemis conjurés?

Ce fut de 1213 à 1225 environ qu'eut lieu pour eux successivement cette épreuve suprême. Mais pour la traverser ils ne manqueront pas des secours nécessaires, et de nouveau l'étoile qui préside à leurs vies les dirigera, à travers les orages et les tempêtes, au port qui les rend impuissants et les fait oublier.

CHAPITRE IV

TRIOMPHE SUR LE MONDE

(1213-1225)

Au milieu de toutes les séductions que nos sept jeunes gens rencontrèrent, pendant le cours d'une douzaine d'années, au sein de Florence, on ne les vit point dégénérer de leur passé; et l'âge le plus critique de la vie confirma pour eux toutes les dispositions de leur enfance et de leur adolescence. Placés au centre même de cette fournaise qui s'appelait la république de Florence, ils adoptèrent une ligne de conduite qui formait un contraste saisissant avec les habitudes de la plupart de leurs concitoyens. Aussi rien n'est édifiant comme le tableau qu'ils offrent alors à nos regards.

Ils vivaient sans prendre part, autrement que par nécessité et par devoir, à toute cette agitation du dehors. Ils aimaient leur pays de toute la force de leur affection, mais ils ne pensaient pas que la patrie de la terre dût leur faire oublier la patrie du ciel.

Aussi, laissant les partis s'entre-déchirer, ils ne furent ni guelfes ni gibelins, et ne parurent point dans cette guerre des rues et des quartiers qui ensanglanta si souvent la cité.

Ils ne se sentaient également que peu de goût pour tout ce qui passionnait les Florentins dans la vie privée. Ils étaient loin de blâmer cette activité ardente de leurs concitoyens pour l'industrie et le commerce, tant qu'elle ne dégénérait pas en une passion capable de faire oublier le devoir; mais ils avaient leur esprit bien plus appliqué à ce négoce dans lequel on recherche le gain le plus beau qu'on puisse envier : la possession du souverain Bien. Toutefois, à des degrés divers, ils prêtaient leur concours aux entreprises qui occupaient leurs familles; car ils étaient des fils obéissants, dévoués, aimants, en même temps que des chrétiens pleins de ferveur.

Les honneurs ne les séduisaient pas davantage, et, malgré leur inexpérience de la vie, ils les appréciaient selon leur juste valeur. Cependant la situation occupée par leurs familles ne leur permit pas d'y renoncer entièrement, et ils durent pour la plupart, par piété filiale et considération pour les leurs, ne pas s'opposer à ce qu'on leur frayât la voie qui y conduisait. Malgré leur jeunesse, ils commencèrent donc à occuper alors dans la république des charges qui furent pour eux le premier pas vers les honneurs. En 1225, le plus âgé de nos sept Saints ne dépassait pas vingt-sept ans, et le plus jeune avait à peine dix-neuf ans; et déjà ils occupaient des emplois publics, appartenaient à ces conseils nombreux dont les membres étaient appelés à donner leur suffrage dans

certaines circonstances importantes, et se préparaient ainsi à des dignités plus élevées.

De leur temps l'armée était une carrière pour beaucoup. Un nombre considérable de capitaines, gonfaloniers, était nécessaire. Les inclinations belliqueuses de la cité florentine ne faisaient que s'accroître en raison de son ambition ; il y avait un courant guerrier en circulation permanente, surtout dans la classe des nobles ou magnats, toujours désireux de se mettre en évidence. Dans cette atmosphère de combat, nos jeunes gens, malgré l'ardeur naturelle à leur âge, qui porte vers l'extraordinaire et l'inconnu, n'avaient d'attrait que pour la paix. La guerre était à leurs yeux un châtiment, parfois un crime, toujours un grand malheur. Aussi ils demeurèrent à l'écart des expéditions qui furent entreprises pendant le temps qu'ils restèrent dans le monde, car le service militaire n'était pas encore devenu obligatoire pour tous.

En même temps, ils continuèrent de s'adonner à leurs études, autant qu'il était nécessaire dans leur position et selon les vues de leurs parents. Ils cherchèrent à s'y perfectionner, mais sans y apporter cette curiosité indiscrète et ces vues orgueilleuses qui souvent sont la triste pente de ceux qui veulent savoir. Comme fruit de leur application, ils acquirent des connaissances variées dans les sept arts libéraux. De plus, ils n'eurent pas de peine à posséder à fond la doctrine chrétienne. Ils parlaient facilement le latin de l'époque, usité dans les affaires publiques ; ils étaient aussi familiers avec le langage nouveau, qui était l'italien naissant, et que les maîtres du

Dante parlaient déjà et même préféraient. Mais ils n'allèrent guère au delà. A cette époque les études étaient courtes, car leur objet était beaucoup plus restreint. Philippe Bénizi était docteur en médecine à vingt ans, et il passait pour être très instruit. De plus, Florence était très avancée en administration; elle était une cité militaire, un centre commercial important, la maison de banque de l'Europe, un lieu de réjouissances et de plaisirs; mais elle n'était pas un foyer d'études et de science. Elle était trop agitée pour se livrer aux travaux de l'esprit qui réclament le silence et la paix : on médite difficilement sur un volcan.

Bien qu'occupés de différentes manières, nos jeunes gens se rendaient compte cependant de ce qui se passait dans Florence, et ils étaient parfaitement renseignés sur ses plaies. Quoique dissimulées, ainsi que tout ce qui est vice, elles leur apparaissaient avec toute leur laideur. S'il y avait autour d'eux des anges de pureté, il y avait aussi des démons de luxure; et, de fait, un bon nombre d'habitants dans toutes les classes menaient une vie dissolue. Mais nos sept Saints surent échapper à ce gouffre béant qui tous les jours engloutissait des âmes nombreuses.

En somme, toutes les précautions prises par nos jeunes Saints, dès qu'ils eurent atteint leur seizième ou dix-septième année, les confirmèrent dans la conduite qu'ils avaient adoptée dans leur enfance. Par degrés ils mûrirent et fortifièrent leur piété en même temps qu'ils avancèrent en âge; et ainsi les grandes lignes de leur vie se trouvèrent, par leur persévérance, comme fixées irrévocablement. Au dégoût et au mépris du monde et de ses plaisirs, à l'horreur profonde du

péché sous toutes ses formes, ils unirent une pratique de plus en plus parfaite de la prière, une affection croissante pour tout ce qui favorise le commerce le plus étroit de l'âme avec Dieu, comme sont la fréquentation des églises, l'audition de la parole de Dieu et la réception des sacrements. En même temps, les biens spirituels qu'ils avaient amassés dans le trésor de leurs cœurs se manifestèrent au dehors par toutes les vertus convenant à leur âge, si bien qu'ils étaient le spectacle le plus édifiant pour tous dans leurs familles et dans la ville. Puis ils surent harmoniser ensemble l'amour de Jésus, le divin époux de leurs âmes, avec l'amour de Marie, vers laquelle ils se sentaient de plus en plus inclinés, pour faire d'elle leur Maîtresse incomparable, leur Protectrice toute-puissante et leur Mère tout aimante et tendrement aimée.

Outre ces traits généraux et communs à tous, nous pouvons donner encore, dans une certaine mesure, la description des habitudes de chacun d'eux pendant cette période de leur vie. Malgré un certain fonds de ressemblance, elle présente le plus vif intérêt. Sans tout dire, elle fait pénétrer jusqu'à l'intime de ces sept âmes et en découvre toute la beauté à un âge où tant d'autres ont en eux l'image de Dieu mutilée et presque méconnaissable.

Voici, d'après les anciens biographes, ce portrait individuel, qui rappelle uniquement les vertus du cœur et se tait sur tout le reste.

Bonfils Monaldi, convaincu de la vanité des biens terrestres, était une âme complètement tournée vers Dieu et unie à lui par les liens du saint amour. Il

s'était consacré à son service par des promesses irrévocables. Pour mieux tenir ses engagements, il avait choisi pour modèle la divine Marie, et s'efforçait constamment de reproduire ses vertus. Sa vie était devenue si pure et si pieuse, qu'il semblait un ange dans une chair mortelle. Aussi, afin d'éviter tout danger du mal, il avait pris l'habitude d'une grande réserve et d'une grande prudence. Il y joignait un attrait tout particulier pour la vie retirée. Il se livrait fréquemment à l'oraison. Il multipliait les abstinences et les macérations, et fit si bien qu'il conserva son innocence intacte jusqu'à la mort.

Après avoir eu une enfance tout embaumée du parfum de la piété et de la pureté, qui sont deux compagnes inséparables, Alexis Falconiéri était entré dans l'adolescence, montrant un goût marqué pour les cérémonies religieuses, et se plaisant à construire de petits autels et à y représenter les offices divins. Puis il s'était appliqué à l'étude des belles-lettres et des sciences humaines pour faire plaisir à ses parents. Ses progrès y avaient été remarquables, tellement qu'il avait surpassé ses condisciples et fait l'admiration de ses maîtres. Mais ce qui avait fini par dominer en lui, ce fut d'une part l'humilité, et de l'autre un vif désir d'être compté parmi les vierges. Aussi il s'était de bonne heure lié par un vœu définitif pour s'assurer ce privilège, et depuis il n'avait pas cessé d'entourer des plus grandes précautions le lis qui si facilement se flétrit. Il s'était en même temps consacré à Marie immaculée, bien décidé à marcher sur ses traces. Comme témoignage de sa tendresse pour cette céleste Vierge, il aimait à réciter l'*Ave Maria,*

et avait même adopté la touchante pratique d'en dire cent tous les jours. Il devait y être fidèle jusqu'au jour de sa mort. La lecture de livres spirituels et l'exercice de l'oraison faisaient son bonheur. Il redoutait les compagnies dangereuses, et les fuyait comme la peste.

La pratique de la religion et de la piété était tout pour Benoît de l'Antella. Il ne pouvait supporter la dissipation, et s'éloignait de tous ceux de son âge qui en donnaient des signes. C'était une grande jouissance pour lui de lire les livres saints, de visiter les églises, de fréquenter les sacrements, et de se livrer à toutes ces charmantes industries qu'invente volontiers une ardente piété. Ses parents avaient reconnu en lui une intelligence plus qu'ordinaire; aussi ils l'avaient appliqué à l'étude des arts libéraux et de la théologie, dans lesquels il réussit admirablement. Dans ses attraits, il n'y avait rien que de conforme à une sage discrétion, et à la fois il y persévérait avec autant de fermeté qu'il y était entré. Il était doué d'une grande beauté, ce qui était un péril pour lui. Il fut par ses relations exposé encore à l'influence des mauvaises compagnies; mais il triompha de tout, et sa vertu ne fit que s'embellir.

Malgré l'animosité qui régnait dans sa famille, Barthélemy Amidéi avait reçu une éducation très chrétienne, qui avait déposé dans son cœur un fruit précieux : la crainte de Dieu, qu'il devait ensuite changer en un ardent amour pour lui. Il semblait n'avoir d'inclination que pour la piété. Jeune encore, il s'était adonné à diverses pratiques pieuses, dont il s'acquittait avec une suave onction. Ses manières

étaient si composées, qu'elles faisaient de lui un type tout à fait différent des jeunes gens de son âge. On voyait déjà poindre en lui des signes de grande sainteté. Sur l'avis de ses parents, il se livra aux études qui convenaient au rang de sa famille; il y fit des progrès; mais, pendant qu'il avançait pas à pas dans les sciences humaines, il volait rapidement sur le chemin de la perfection. Il manifestait une véritable avidité pour prier, lire des livres édifiants, recevoir les sacrements, visiter les églises, soulager les pauvres. Ses exercices de piété étaient des moments délicieux ; il se fût privé de tout plutôt que de les sacrifier. Il les faisait avec une pénétration et un goût indiquant que son cœur y était tout entier. Les causeries lui étaient à charge, et il ne prenait point de familiarité avec ceux de son âge. Volontiers il se retirait à l'écart et y demeurait. Modeste, de manières irréprochables, reflétant dans son visage la pureté de son âme, toute la cité le remarquait et lui prodiguait son admiration. Ses parents, touchés de dispositions si parfaites, n'avaient pas voulu l'impliquer dans leurs affaires domestiques, et lui avaient laissé toute la liberté de ses inclinations. Leurs vues mondaines ne les aveuglaient pas au point de refuser à la vertu la première place dans leur estime.

Ricover Uguccioni fut, dans un âge plus avancé, ce que son enfance avait fait présager. Pour lui, la vertu passait avant tout le reste. Un premier trait caractéristique de sa sainteté fut son obéissance envers ses parents et ses maîtres; il leur soumettait toute sa conduite, et se conformait au moindre signe qu'ils lui faisaient. Un autre trait fut sa tendre com-

passion pour les pauvres; c'est à pleines mains qu'il leur donnait, et quand il venait à apprendre que les domestiques avaient renvoyé des pauvres sans aumônes, il en était extrêmement peiné. Lui aussi avait le goût de la solitude, et dans le palais de sa famille il savait s'en faire une au sein de laquelle il vaquait à l'oraison, lisait des livres de spiritualité et des vies de saints. L'église était son lieu favori, et il prenait son plus grand bonheur à y assister aux prières publiques, au saint sacrifice de la messe et aux sermons. Il ne fut pas illettré; il avait même beaucoup d'esprit naturel, et savait le montrer par des trait piquants. Dans sa position élevée, il sut si bien se tenir au milieu des compagnons de son âge qu'on le proposait comme leur modèle à tous.

Le bon Gérardin Sostegni fut une âme toute perdue en Dieu. Son adolescence développa tellement son goût et sa préférence pour la vertu, qu'il sembla n'avoir pas d'autre aspiration. Il ne rêvait que pratiques de dévotion, longues heures passées dans les églises ou dans un endroit retiré de la maison, et occupées par l'oraison ou la lecture de la vie des saints. Tout modeste et tout humble, il cédait volontiers à ses aînés, à tous ceux qui étaient plus âgés que lui. Ses parents l'aimaient extrêmement à cause de sa piété. Les lettres et les sciences ne le passionnèrent point; il voulut toujours donner le pas à la vertu sous toutes ses formes. Correspondant avec flexibilité à la grâce, il tint toujours les yeux ouverts sur les dangers auxquels l'auraient exposé des compagnies mondaines, et il put ainsi s'en garder entièrement. Brillant de jeunesse, il paraissait avoir la ma-

turité d'un âge plus avancé. Prudent, expérimenté, ennemi des divertissements et des plaisirs, il chercha en Notre-Seigneur et en Marie, sa sainte Mère, tout son bonheur. Son intérieur se peignait dans son visage avec une sorte de reflet céleste qui ravissait tout le monde.

Le plus jeune de nos sept Saints, Jean Manetti, se distinguait par son éducation et sa culture intellectuelle. Il était doué d'un heureux caractère et d'un grand talent. Il avait eu du goût, dès le principe, pour la piété et la sagesse des saints. Dans son cœur, malgré tous ces dons, dominaient l'amour de Dieu et le mépris de lui-même. En même temps qu'il avait grandi, son détachement du monde et son éloignement des affaires terrestres étaient allés croissant en lui: c'était à un tel point, que ses parents n'y purent rien changer. Il y avait en lui une sorte d'intrépidité pour la poursuite des biens spirituels; l'ardeur de son âme éclatait visible dans sa personne. Une fois dans les églises, il ne pouvait s'en retirer. Il se complaisait dans la compagnie des saints en lisant leurs vies; il fuyait, au contraire, celle des jeunes gens qui avaient l'attrait du monde. Le bruit et le mouvement de la cité ne troublaient point sa solitude intérieure, qu'il protégeait au moyen de la solitude réelle. Retiré dans l'endroit le plus secret de la maison, il passait là de longues heures en contemplation, à genoux, versant des larmes, se fondant d'aise devant Dieu et devant Marie, qu'il avait choisie pour sa mère et son modèle.

Pourquoi ne nous est-il pas donné de pouvoir décrire avec des détails plus circonstanciés ces vies de nos

jeunes Saints, à cette époque où leurs âmes, dans des élans si purs et si sublimes, s'élevaient constamment vers Dieu? Comme ils furent plus soucieux de se cacher que de se montrer, tout ce qui serait le plus intéressant à connaître d'eux reste pour nous un secret impénétrable. Ces douze années, qui durent être marquées par tant d'admirables traits, demeurent pour nous l'inconnu. Nous n'avons qu'un moyen de soupçonner en quelque manière la couronne de sainteté qui ornait déjà la tête de ces jeunes nobles florentins : c'est de voir ce qu'ils ont accompli dans la suite de leurs vies. Par les fruits, nous pourrons juger ce que furent les arbres qui les ont portés.

Quoi qu'il en soit, il est un fait qui ressort de toute leur conduite, c'est qu'ils remportèrent dans l'épreuve à laquelle ils furent soumis le triomphe le plus complet. En face des dangers les plus redoutables ils demeurèrent fermes et inébranlables dans leur foi, leur piété, leur sainteté. Ils luttèrent corps à corps avec le monde, et ils le terrassèrent. Ils sortirent de cette traversée si périlleuse tout radieux d'innocence, remplis d'élan et de générosité, prêts à tout pour plaire à Celui et à Celle auxquels ils voulaient appartenir sans partage.

CHAPITRE VII

LA CONFRÉRIE DES *LAUDESI* ET INTIMITÉ DES AMES

(1213-1233)

Le culte de la sainte Vierge était alors très en honneur à Florence, comme nous l'avons vu; aussi tout ce qui pouvait contribuer à l'entretenir et à le développer était accueilli avec empressement par les âmes demeurées fidèles. Les siècles passés avaient légué un certain nombre de dévotes pratiques envers la Mère de Dieu, et toutes faisaient la consolation des bons chrétiens.

Mais depuis peu de temps une institution nouvelle était venue enrichir ce précieux trésor. Inaugurée dans le cours des siècles précédents, elle s'était répandue un peu partout dans la chrétienté. Elle consistait à réunir et à grouper les fidèles selon leur âge, leur sexe, leur condition sociale, pour leur faire rendre des hommages tout particuliers à la Reine du ciel. On formait ainsi une association véritable, dans laquelle les membres s'édifiaient et s'encourageaient mutuellement, en honorant Celle qui a tant de pou-

voir pour captiver les cœurs et les porter ensuite à la vertu. C'est ce qu'on appelait la confrérie de la Sainte-Vierge; nom charmant, mettant en saillie un des fruits les plus délicieux de cette institution, qui était d'unir et de fondre les cœurs dans la dilection fraternelle [1].

Les évêques de Florence s'étaient bien gardés de négliger ce moyen de salut, et ils avaient encouragé de toutes leurs forces, dans leur cité épiscopale, l'établissement de confréries de la Sainte-Vierge. Aussi Florence en comptait plusieurs dans ses murs. Mais, entre toutes, il y en avait une qui se distinguait par son ancienneté, la qualité des personnes qui la composaient, et le développement rapide qu'elle avait pris par le cours des années. Pierre de Todi l'appelle la *Société majeure de la Bienheureuse Vierge Marie.*

Elle remontait à l'année 1183. A cette époque les manichéens, nous l'avons dit, sous des dénominations diverses, se multipliaient dans toutes les villes de l'Italie, et formaient une armée toujours croissante en nombre, que rien ne pouvait arrêter. Remplis d'audace, ils ne reculaient pas devant les moyens les

[1] Ces confréries remontaient, en certains endroits, à la plus haute antiquité. On peut citer en particulier celle de Notre-Dame de la Confession, établie dans les cryptes de l'abbaye de Saint-Victor, à Marseille. Les auteurs s'accordent à dire qu'elle existait dans cette ville de temps immémorial, et par suite qu'elle était une des plus anciennes du monde chrétien. Grosson affirme qu'elle fut la première confrérie de la Sainte-Vierge érigée dans les Gaules. Il en est fait mention dans les chartes du XIe siècle. Elle avait un double but : le culte de Notre-Dame et l'entretien de sa chapelle; et, en second lieu, l'exercice de la charité, le soulagement des misères de l'âme et du corps.

plus violents pour propager leurs infâmes doctrines. Les enfants de l'Église étaient saisis d'effroi et se demandaient d'où viendrait le secours. C'est alors que furent fondées les confréries de la Sainte-Vierge, et en particulier celle dont nous parlons.

Cette dernière avait acquis d'autant plus de renom, qu'elle était spécialement destinée à la haute classe de la société florentine. Elle était composée de magnats et de grands marchands, qui par la fortune s'étaient élevés au rang des premiers. Tous pouvant en faire partie, il arrivait que les pères, les mères et les enfants réunissaient leurs noms sur les listes des membres, et se plaçaient comme en famille sous la protection toute spéciale de Marie. Les partis qui divisaient Florence, oubliant leurs querelles, disparaissaient ainsi aux pieds de Marie ; là tous se confondaient dans la plus douce fraternité, pour rendre d'un seul cœur et d'une seule voix leurs hommages à leur Mère du ciel.

Les membres devaient se réunir à des jours et à des heures marquées par le règlement : et dans ces réunions on priait, on entendait de pieuses instructions, et surtout on célébrait les louanges de Marie par des chants; d'où est venu à la confrérie le nom de *Laudesi*[1]. Alors les fêtes de la sainte Vierge étaient déjà au nombre de quatre : la Nativité, l'Annonciation, la Purification et l'Assomption. On les célébrait toutes avec la plus grande solennité. Cette confrérie était sous la direction d'un prêtre qui prodiguait ses soins à tous les *Laudesi*, et recherchait tous

[1] La traduction littérale de ce nom serait *louangeurs*, ceux qui adressent des louanges.

les moyens de procurer leur accroissement et leur prospérité. Elle avait son siège dans Sainte-Reparata. On montre encore aujourd'hui l'endroit où était cette chapelle, et où on lisait une inscription qui rappelait l'ancienne confrérie des *Laüdesi*. Sur son emplacement fut érigée la tour fameuse dont Giotto dressa le plan avant de mourir, et qui est un chef-d'œuvre de grâce, de hardiesse et de force. Après une quarantaine d'années, cette confrérie en était venue à posséder deux cents membres, tous appartenant à l'aristocratie florentine. C'était un nombre imposant ; car cette classe de la société ne dépassait guère le chiffre de quinze cents. En excluant les jeunes enfants, les indifférents, les impies, on voit que la confrérie comprenait la plus grande partie de la noblesse chrétienne.

Il y avait alors à Florence un jeune prêtre savant, pieux et zélé. Il s'appelait Jacques et était originaire de Poggibonzi. Il était mêlé au clergé florentin et il aimait beaucoup Marie. Aussi était-il entré dans sa confrérie majeure; car il y avait des prêtres, même des religieux qui en faisaient partie. Bientôt même, selon le dire de plusieurs, il avait été chargé de la diriger.

Telle était la confrérie des *Laudesi*, quand nos jeunes gens commencèrent à se sentir au cœur cette nostalgie céleste qui fait tant souffrir sur la terre, parce qu'on y trouve Dieu si imparfaitement. Ils étaient enclins alors à saisir avec avidité tout ce qui pouvait calmer leur insatiable besoin. Cette disposition, jointe à ce tendre amour pour la sainte Vierge, qui était toujours allé se développant dans leurs

âmes, leur fit désirer ardemment d'entrer dans cette confrérie. Rien ne leur souriait comme cette grâce. Se consacrer à cette Mère, à cette Reine, leur parut une consolation et un secours des plus ineffables au milieu de tout ce qui les faisait gémir dans le monde. Ils n'eurent qu'à se présenter pour que les rangs s'ouvrissent devant eux.

Tout porte à croire qu'ils firent de bonne heure leur apparition parmi les *Laudesi*, par conséquent de quinze à dix-huit ans; si bien que certainement, de 1225 à 1227, ils y étaient tous appliqués à leurs devoirs de congréganistes. Quelle douce satisfaction ce fut pour eux de se savoir abrités sous l'aile maternelle de Marie par une consécration irrévocable! Qui dira les joies innocentes et pures de ce beau jour qui les vit successivement entrer dans cette pieuse compagnie! Ce jour était une époque dans leur vie : il marquait une décision plus ferme de fuir le monde et d'appartenir à Dieu seul. Déjà bien des victoires partielles avaient été remportées par eux, mais c'était sous l'œil de Marie et avec l'aide de son bras maternel qu'ils devaient obtenir le triomphe définitif.

Quoi qu'il en ait été de leurs relations passées, et de l'époque à laquelle ils se rencontrèrent aux pieds de la Vierge des *Laudesi*, il est certain qu'à partir de ce moment ils se connurent, se virent et même furent amis, et amis très intimes. Sans doute leurs goûts et leurs aspirations, qui ne tendaient que vers l'amour de Dieu et de sa sainte Mère et la sanctification de leurs âmes, furent l'aimant qui les attira les uns vers les autres, et les unit par les liens les plus étroits

de camaraderie et d'amitié. Mais la Providence, qui dispose tout avec force et suavité, dirigeait aussi leurs voies et, par une action invisible et efficace, les préparait d'une manière plus prochaine au but qu'ils devaient poursuivre sans le savoir.

Ces relations, commencées par une simple inclination de l'âme et suggérées peut-être par des incidents insignifiants, devinrent bientôt et sans grand effort une amitié profonde, qui, après quelque temps, fondit les sept âmes les unes dans les autres de manière à n'en faire, pour ainsi dire, qu'une.

Pierre de Todi, qui le premier a décrit à grands traits ces liaisons, dit qu'ils ne pouvaient vivre séparés, et qu'un éloignement d'une heure était pour leur cœur une véritable souffrance. Chez eux, ce besoin extrême de se posséder n'avait rien que de louable et de parfait, car il avait sa racine uniquement dans la charité; aussi le même chroniqueur appelle cette amitié « l'amitié de la charité ». Cette affection réciproque devait durer autant que leurs vies, et même cette sainte privauté, qui tint si longtemps leurs sept âmes unies étroitement les unes aux autres, fut encore dans la suite surpassée par une autre plus intime, qui exista entre saint Hugues et saint Sostène, et que le Ciel sembla sanctionner par des signes merveilleux.

Dans ce commerce si doux et si suave, Bonfils Monaldi fut, dès le principe, la figure la plus saillante. Le plus âgé de tous, doué d'une maturité de jugement et d'une sagesse qui se remarquaient presque aussitôt, conciliant, affable, profondément pieux et entièrement détaché du monde, il avait toutes

les qualités pour prendre l'initiative et y réussir. Il est donc à présumer qu'entré le premier des sept dans la confrérie des *Laudesi*, il y introduisit tous les autres, et qu'à partir de ce moment il devint et resta leur mentor. Aussi, lorsque plus tard il s'agira de choisir un père et un supérieur, tous les yeux et tous les cœurs se fixeront sur Bonfils ; on verra dans ce moment que le choix était le résultat d'une situation acquise.

Outre l'influence de Bonfils Monaldi, il importe d'en signaler une autre : ce fut celle du jeune prêtre qui de bonne heure était entré en relations avec nos sept jeunes gens pour ne plus jamais se séparer d'eux. C'était ce Jacques de Poggibonzi, membre et peut-être aussi directeur de la confrérie des *Laudesi*, dont nous avons déjà parlé. Ce prêtre eut, en effet, toute leur confiance; ils lui ouvrirent leurs âmes, lui soumirent leur conduite, demandèrent ses conseils, firent, en un mot, de lui le guide de leur vie. Désormais rien ne devait plus se faire qu'il ne l'eût auparavant approuvé. Lui, de son côté, plein de dévouement et d'affection pour ces âmes qui l'édifiaient et le portaient si puissamment au bien, s'appliquait avec un réel bonheur à leur donner des avis, une direction, qui les aidassent à répondre de plus en plus à la grâce divine. En les voyant si dociles à ses conseils, il était encouragé dans sa tâche, qu'il regardait comme une des occupations les plus consolantes de son ministère.

Du reste, il s'entendait à merveille avec Bonfils Monaldi. Tous deux à peu près du même âge, et comprenant l'un et l'autre la responsabilité qui leur

incombait, se concertèrent afin d'obtenir plus de fruits. A cette union d'efforts dans ceux qui donnaient la direction, correspondait dans ceux qui la recevaient une émulation des plus touchantes pour tout accomplir avec cette générosité qui est le propre des âmes juvéniles et déjà exercées au sacrifice par l'innocence de la vie et l'habitude des vertus. Tous ensemble parurent dès lors conspirer pour marcher à travers tous les obstacles à la conquête de la perfection. Et tout ce groupe devint ainsi, au centre de la confrérie, comme un foyer lumineux, d'où s'échappait constamment une édification tout attrayante qui gagnait les cœurs à Dieu et à Marie, et multipliait les membres de la pieuse société.

Ces deux faits, l'entrée de nos sept jeunes gens dans la confrérie des *Laudesi* et leur intime amitié, renfermaient dans son germe tout leur avenir. Par le premier, Marie allait prendre définitivement possession de leurs cœurs, et par le second ils posaient les prémices de cette vie dans laquelle ils devaient tout faire, comme s'ils n'eussent été qu'un seul.

Les *Laudesi* furent le vrai berceau de la famille des Serviteurs de Marie; ils furent le noviciat de ses Fondateurs. C'est là que Marie s'inclina plus amoureusement vers eux, en même temps qu'ils s'inclinèrent plus résolument vers elle. Des avances faites de part et d'autre naquit cette irrésistible tendresse de la Mère pour les enfants et des enfants pour la Mère, qui, avec le temps, donna naissance à un Ordre tout consacré à Marie. Les *Laudesi* furent le lieu béni où la pensée en fut conçue, tandis que le

désert de Monte-Senario sera le lieu fortuné où elle sera mise à exécution. Mais, auparavant, le projet doit passer, dans la personne de ses exécuteurs, par des phases variées qui sembleront l'exclure totalement, afin de prouver que Marie peut, quand elle le veut, se jouer de tous les obstacles.

CHAPITRE VIII

DÉCISION DES VOCATIONS ET FRUITS DE SAINTETÉ

(1218-1233)

Cependant, au milieu du train général de leur vie, nos sept jeunes gens s'étaient occupés d'une affaire capitale pour chacun d'eux : ils avaient tranché leur vocation. Alors trois d'entre eux, résistant victorieusement aux sollicitations de leurs familles, qui désiraient les marier, conservèrent leur liberté ; quatre autres acceptèrent une union terrestre.

Alexis Falconiéri, qui dès le plus bas âge avait senti dans son cœur une affection toute particulière pour la pureté, continua dans la suite à fuir avec un soin scrupuleux tout ce qui aurait pu ternir l'éclat de cette fleur délicate. Il avait même voulu, sans attendre un âge plus mûr, prononcer irrévocablement le vœu de virginité ; et, comme s'écrie le chroniqueur Nicolas Mati en parlant de la fin de sa vie : « O le saint vieillard ! il fut toujours vierge. » Vierge en effet il vécut, vierge il mourut. Il sut si bien pro-

téger le lis fragile de sa pureté, qu'il l'emporta intact dans la tombe.

Le jeune de l'Antella avait tout ce que l'on peut souhaiter pour se placer avec avantage. Il avait le nom et la fortune; l'or était abondant dans sa famille, puisqu'elle faisait le commerce de la banque. On ajoute qu'il était d'une grande beauté. Aussi ses parents, croyant l'heure arrivée, s'étaient occupés de lui chercher une riche héritière ; ils avaient sollicité sa main et l'avaient obtenue. Le bonheur souriait donc au jeune magnat; il n'avait qu'à dire une parole pour faire tout ce bonheur sien. Cette parole ne sortit jamais de sa bouche, car son cœur avait pris l'énergique résolution de mépriser une union humaine pour aspirer à une union toute divine avec le céleste Époux des âmes. A lui seul il offrit et consacra sa jeunesse, sa beauté et ses affections, et il sacrifia tout le reste pour assurer à son âme l'amour du plus beau des enfants des hommes.

Un troisième fit comme ces deux premiers : ce fut Uguccioni. Sans connaître les incidents qui accompagnèrent sa résolution de demeurer dans le célibat, nous savons qu'il ne se maria point. Il eût cependant pu le faire très avantageusement, mais il devait compléter parmi les sept le groupe des vierges.

Les quatre qui se marièrent furent Monaldi, Amidéi, Sostegni et Manetti. Dans ces temps orageux, le mariage était vraiment une sauvegarde pour les jeunes gens et leurs familles. Florence était tellement infectée par la double peste de l'immoralité et de l'hérésie; il y avait de telles erreurs en circulation, en particulier sur le mariage, que les héré-

tiques rejetaient comme un mal pour mieux se livrer à leurs penchants dissolus, qu'il y avait tout à redouter de tant de séductions diverses.

Le voile le plus impénétrable est demeuré sur ces unions de quatre de nos sept Saints. Le fait seul en est certain, et presque tout le reste est ignoré. Il eût été si à propos, cependant, de décrire ce que furent ces intérieurs, car nous aurions eu la peinture de cet idéal que tant poursuivent dans les liens du mariage, et que si peu atteignent. Il nous eût été facile de constater que la vertu seule y est la source féconde et pure du vrai bonheur. Nous aurions vu avec évidence que la vie à deux a d'autant plus de charmes, qu'on s'y aime davantage dans l'amour de Dieu et le respect de sa loi.

Nous savons encore que plusieurs de ces mariages furent bénis, et que des enfants furent donnés par Dieu; mais rien de plus n'est arrivé jusqu'à nous.

Ce qu'il y a de certain au milieu de ces obscurités, c'est qu'après leur choix nos sept jeunes gens ne changèrent ni leurs sentiments intimes ni leur genre de vie. Ceux qui s'étaient mariés, pas plus que ceux qui s'étaient voués au célibat, ne cessèrent de tendre à la perfection. Ils avaient les uns et les autres le cœur trop fixé en Dieu pour que rien en ce monde pût en modifier les attraits. La vertu demeura leur préoccupation dominante. Ceux qui restèrent isolés dans la vie ne s'en sentirent que plus libres pour voler vers le grand objet de leurs désirs; leur amour des biens éternels ne fit que s'épurer et se fortifier. Ceux qui unirent leur destinée à ces âmes que la Providence avait placées sur leurs voies cherchèrent et trou-

vèrent dans leur société un nouveau moyen de servir et d'aimer Dieu de tout leur pouvoir. Quoique, dans les conditions ordinaires, le cœur de l'époux soit forcément partagé, eux firent une exception à cette nécessité, et l'attachement dont ils étaient tenus sur la terre ne fut pas un obstacle à l'amour divin, parce qu'en réalité, uniquement désireux de plaire à Dieu, leur amour était saint et montait en haut, bien que tourné vers un objet d'ici-bas.

Il est si vrai qu'ils ne perdirent rien de leur ferveur première, que nous les voyons adopter de nouveaux moyens de perfection. Tous les sept, sous l'empire de l'amitié qui faisait toujours de leurs cœurs et de leurs âmes un seul cœur et une seule âme, imaginèrent d'établir entre eux une association toute particulière, qu'ils voulurent consigner par écrit et formuler en un certain nombre d'articles, dont deux seulement nous ont été conservés. Ce fut ce qu'ils appelèrent le *Livret de leurs Constitutions*. Voici comment ils s'exprimaient, dans leur modestie, sur le motif de leur association : « Comme plusieurs d'entre nous sont engagés dans les liens du mariage, et que pour cette raison ils ne peuvent embrasser une vie plus rigoureuse, nous décidons de suivre une voie plus commune et comme moyenne, dans laquelle pourront facilement marcher ceux de nous qui sont mariés et ceux qui ne le sont pas. »

De plus, comme Marie ne cessait pas d'être l'objet de leurs pensées et de leurs affections en même temps que le fondement de leurs espérances, par cette association ils se consacraient à elle d'une manière absolue comme ses Serviteurs, et pour toujours. Voici le

texte même de cette Constitution : « Redoutant donc notre imperfection et suivant une sage inspiration, avec toute la ferveur de nos âmes, nous nous jetons humblement aux pieds de la Vierge Marie, la très glorieuse Reine du ciel, la priant, en sa qualité de médiatrice et d'avocate, de nous réconcilier avec son divin Fils, de nous recommander à sa bonté, de suppléer en outre à notre misère par la très grande abondance de sa charité, et de nous obtenir de sa miséricorde l'efficacité de ses mérites. C'est pourquoi, nous engageant, pour l'honneur de Dieu, au service de la glorieuse Vierge Marie, sa Mère, nous voulons, pour ce motif, nous appeler les *Serviteurs de Marie*, en adoptant, de l'avis d'hommes sages, un règlement de vie. »

Ces Constitutions sont un monument remarquable. Comme, au milieu du silence de l'histoire, elles en disent long sur la piété simple, délicate, fervente de nos sept jeunes gens! Comme elles font ressortir ce lien indissoluble de pure amitié qui les tenait si étroitement unis! Comme elles révèlent bien le foyer surnaturel où s'alimentait leur vie! C'était Marie, la Vierge incomparable, qui était elle-même ce foyer puissant et attrayant. L'avenir se découvrait ainsi dans cette préparation. L'Ordre qui doit naître plus tard est déjà fondé. Cette touchante consécration à Marie est dès maintenant acceptée dans le ciel.

Quoi qu'il en soit, préparées et approuvées par leur directeur, Jacques de Poggibonzi, ces pieuses règles furent pour nos jeunes Saints un perpétuel stimulant. En les relisant, ils se rappelaient ce qu'ils avaient promis, et ils renouvelaient à la

fois leur ardeur pour les réaliser dans toute leur perfection.

Pendant que nos sept jeunes gens se liaient d'amitié, entraient dans la compagnie des *Laudesi*, se mariaient ou embrassaient le célibat, s'associaient pour le bien, se livraient à toutes sortes d'œuvres ayant pour objet le perfectionnement de leur âme, et n'aspiraient qu'à la paix des enfants de Dieu, la turbulente Florence suivait une voie tout opposée : car elle était toujours au dedans travaillée par des luttes intestines, et au dehors elle ne finissait une guerre que pour en commencer une autre.

D'autre part, l'Église était troublée de la manière la plus douloureuse. Un nouveau pape, Grégoire IX, la gouvernait depuis le 18 mars 1227. Plein de vigueur, en dépit de ses quatre-vingt-six années, il s'était empressé de songer à la croisade, n'hésitant point à menacer Frédéric II de peines spirituelles, s'il n'accomplissait l'engagement solennel qu'il avait pris de se croiser dès le mois d'août 1221.

Il faut dire que Frédéric, une fois couronné empereur par Honorius III, son ancien précepteur, qui l'avait traité avec une bonté dont il était indigne, n'avait pas tardé à suivre une voie malheureuse et à manifester tous les penchants criminels de son cœur. En peu de temps il était devenu, à la lettre, la peste de l'Italie et l'ennemi le plus implacable de l'Église. Tyran cruel, mauvais époux, âme fourbe et voluptueuse, il semblait une sentine de tous les vices. Il ne respectait aucun droit, soit civil, soit ecclésiastique; il se moquait de l'autorité de l'Église, et trouvait des prétextes pour violer tous les traités. Ami des

cathares et des musulmans, il tournait en dérision tout ce qu'il y a de plus saint pour un chrétien. Ses blasphèmes n'épargnaient pas la personne de Jésus, le divin fondateur de la religion. Sa vie privée n'était que dévergondage et débauche, qui, connus dans le public, y produisaient le scandale le plus funeste. Excommunié trois fois par Grégoire IX, de 1227 à 1228, il ne changea en rien ses sentiments intimes. Parti pour la Palestine, parce qu'il y fut contraint par les foudres pontificales, il ne parut à la croisade que pour en compromettre le succès et se lier d'amitié avec les Sarrasins, qu'il aurait dû combattre de toutes ses forces.

L'Église de Florence était elle-même, en 1227, mise en émoi par les révélations les plus effrayantes sur les progrès du catharisme dans cette cité. Des poursuites avaient aussitôt été exercées par l'évêque Jean de Velletri et l'inquisiteur Jean de Salerne. On saisit Paternon, qui osait porter le titre d'évêque des cathares, et on le traduisit devant le tribunal. Moyennant une feinte abjuration, il fut relâché, et s'éloigna pour faire pis ailleurs. Mais il laissait derrière lui ses auxiliaires bien connus : Torsello, Brunetto, Jacques de Montefiascone, qui lui succédèrent tour à tour dans son prétendu épiscopat.

Ce n'étaient donc de toutes parts que troubles, luttes et passions humaines déchaînés pour la guerre entre les hommes ou contre Dieu et son Église.

Tous ces événements étaient loin d'être selon les goûts et les attraits de nos sept jeunes gens. Ils ne faisaient, au contraire, qu'accentuer l'aversion profonde que leurs âmes ressentaient pour le monde, ses

tendances et ses poursuites. Ils accroissaient en même temps en elles le besoin de n'aimer que Dieu seul et tout ce qui regarde son service; aussi avec quelles délices nos jeunes Saints allaient se réfugier aux pieds de Celle qui est la consolation ineffable de toutes les âmes en peine! La confrérie des *Laudesi* leur devenait de plus en plus chère; et là, aux pieds de Marie, ils se pénétraient sans cesse des sentiments de la plus vive tendresse pour cette bonne Mère.

De plus, ils continuaient à faire le bien tout autour d'eux. Ils formaient comme un centre rayonnant d'édification et d'influence pour la vertu : il n'y avait au dehors qu'une seule voix pour reconnaître leur sainteté; aussi leur action sur les autres allait toujours grandissant. Ce fut à un tel point qu'ils conquirent à leur Société un grand nombre de membres nouveaux, qui s'efforcèrent ensuite de marcher sur leurs traces.

Cependant, par le cours des années et l'effet de la grâce, leur amitié ne faisait que se cimenter davantage. Ils avaient des entrevues fréquentes. Se voyant, ils se communiquaient les tristes impressions de leurs âmes en présence de tout ce qui se passait sous leurs yeux; ils s'exhortaient et s'encourageaient à prendre patience. Plus d'une fois ils s'écrièrent : « Pourquoi sommes-nous donc contraints de rester dans le monde? Oh! si nous pouvions briser nos chaînes et nous enfuir loin de ce foyer de mal et de corruption pour nous sanctifier, prier pour notre prochain et mourir dans la paix du Seigneur! » Alors, considérant tous les liens qui les retenaient, ils s'engageaient à recourir en dernier ressort à la très sainte Vierge, pour obtenir la solution de toutes les pensées qui agi-

taient leur esprit, et sans prévoir quel pourrait en être le dernier résultat.

Ceux-là même qui étaient mariés poussaient des soupirs sur les misères de la vie. Et, malgré les joies goûtées au sein d'une famille aimée, ils étaient tourmentés par des désirs de vie retirée. Ils voyaient et sentaient plus que les autres les obstacles placés en travers de leurs aspirations; aussi parfois ils se prenaient à regretter de n'avoir pu imiter la décision de Falconiéri, de l'Antella et d'Uguccioni. Ils pleuraient leur liberté perdue; car ils mesuraient mieux maintenant les conséquences du sacrifice qu'ils en avaient fait. Mais deux de ces derniers avaient eu bientôt à verser des larmes amères: la mort leur avait enlevé leurs jeunes épouses. Le bonheur de recouvrer leur liberté put seul apporter quelque adoucissement au coup qui les frappait. Ceux qu'une grâce éminente attache plus fortement à Dieu n'en sont que plus accessibles à ce sentiment d'affection qui unit les âmes entre elles. Cela est surtout vrai de cette société conjugale qui est si étroite, si intime, que, selon l'énergique et belle expression de Dieu même, « deux ne font plus qu'un. » Les deux époux ainsi condamnés à la viduité tournèrent aussitôt leurs regards vers Dieu et vers Marie, pour adorer, dans cette épreuve, l'expression d'une volonté toujours pleine de sagesse et de bonté. Ils bénirent la main qui avait séparé deux existences si chères l'une à l'autre, et se consolèrent par l'espérance de revoir dans un monde meilleur celles qu'ils n'avaient pu posséder plus longtemps sur cette terre. Sans aucun doute, cet événement dut avoir pour effet d'augmenter

dans les deux âmes ainsi meurtries, et par contre-coup dans les cinq autres, le dégoût du monde et le désir d'appartenir encore plus entièrement à Dieu et à Marie. Quels furent parmi nos Saints ces deux qui durent arroser de leurs larmes les tombes d'épouses bien-aimées, et à quelle époque ce double événement douloureux eut lieu? Par suite de la sobriété des biographes, nous l'ignorons absolument, et nous ne pouvons même le conjecturer.

Rien ne saurait exprimer ce que ces pénibles vicissitudes avaient donné d'élan à la piété de nos sept jeunes gens envers Marie. Elle avait acquis plus que jamais chez eux ce caractère de douceur et d'abandon qui est le privilège des rapports les plus intimes; aussi elle était dans leur vie le rayon lumineux et réchauffant, l'abri où l'âme se repose de préférence, la fleur qui parfume; elle était comme le tout de leur existence. Aux pratiques anciennes servant à l'entretenir ils se plaisaient à en ajouter de nouvelles, lorsqu'ils en avaient l'occasion. C'est ce qu'ils firent aux débuts du pontificat de Grégoire IX. Ce pape se délectait à accroître dans le peuple chrétien son inclination à rendre des honneurs tout particuliers à Marie, et, dans son zèle, il avait institué deux actes tout embaumés d'amour pour elle. Le premier était l'*Angelus*, que l'on devait réciter trois fois par jour au son de la cloche : le matin à l'aurore, à midi, et le soir au coucher du soleil, pour rappeler le plus touchant des mystères de l'Homme-Dieu, celui de son Incarnation, opéré par l'entremise et dans le sein même de la Vierge Marie. Le second était l'introduction, dans le recueil des prières officielles de l'Église,

du *Salve Regina :* cette prière si suave, toute composée des aspirations de l'âme chrétienne vers Marie, et exprimant si bien toute la consolation que le pauvre exilé, dans cette vallée de larmes, ressent à contempler Celle qu'il nomme avec tant de raison sa vie, sa douceur, son espérance. Nos sept jeunes Saints s'empressèrent d'embrasser une double dévotion qui entrait si bien dans les attraits de leurs âmes. C'était pour toujours qu'ils adoptaient l'une et l'autre; car, plus tard, nuls plus que les Serviteurs de Marie n'aimeront à saluer leur Mère dans l'*Angelus* et le *Salve Regina*.

Cependant l'année 1230 voyait mourir l'évêque de Florence, Jean de Velletri, qui, pendant vingt-cinq années, avait gouverné dans des circonstances bien difficiles son important diocèse ; il avait dû, en particulier, lutter avec force contre l'hérésie manichéenne. Sans retard, Ardingo des Forasbochi lui fut donné pour successeur. C'était un prêtre pieux et docte, originaire de Florence, et appartenant à une des plus grandes familles guelfes. En recueillant l'héritage de son prédécesseur, il prit, outre la dignité et les honneurs, les labeurs et les périls. Parmi les œuvres qui le préoccupèrent immédiatement, il plaça en première ligne la dévotion envers la sainte Vierge, à laquelle il s'efforça de donner tout son essor. Pour ce motif il favorisa les confréries déjà établies qui avaient pour objet de l'honorer, et s'efforça de les multiplier. Il croyait que c'était un des plus puissants moyens de pacifier les âmes, de déraciner les vices et de vaincre l'hérésie. Il eut une affection particulière pour la confrérie majeure des *Laudesi* et tous ses

membres, surtout pour nos pieux jeunes gens ; car il savait avec quel zèle et quel succès ils travaillaient à leur sanctification personnelle et au salut des autres.

Ce fut donc au milieu de toutes ces circonstances et par toutes ces voies que nos sept jeunes gens furent préparés à la mission qui les attendait. Pour la remplir dignement, ils devaient être bien haut sur l'échelle de la perfection. Or tout, par un arrangement visible de la Providence, concourut merveilleusement à les élever sur ses sommets ardus. Les désordres du monde, les joies légitimes de la famille, les inventions multipliées de la grâce, tout fut admirablement utilisé. En voyant le mal, ils le détestèrent davantage; en goûtant le bonheur terrestre, ils en sentirent le vide; et, en recevant les dons de Dieu, ils s'abandonnèrent tout entiers à leur influence. Il semblait qu'une main animée par l'amour le plus tendre et le plus ingénieux conduisait tout dans leur carrière à ce but unique, leur sanctification. C'était la main de Marie, leur Mère bien-aimée, qui, souverainement intéressée à l'œuvre de leur sainteté, y travaillait avec tout son cœur, comme si elle avait eu hâte d'arriver à la réalisation de son plan. L'heure, en effet, n'était pas éloignée; elle allait bientôt sonner. Encore un peu, et le secret gardé avec tant de soin au Ciel va être révélé à la terre.

Qu'ils sont beaux, ces sept jeunes hommes parvenus à la maturité et à la plénitude de la vie, remplis d'une simplicité et d'une modestie qui leur vont si bien, disposés à tous les sacrifices qu'on leur demandera, liés entre eux par la plus suave amitié,

et à Dieu ainsi qu'à Marie par le plus ardent amour, à la fois s'ignorant eux-mêmes et heureux de passer inconnus! Oh! qu'ils sont beaux, ces anges terrestres! Aussi ils ont ravi le cœur de Marie, qui s'apprête à descendre vers eux.

CHAPITRE IX

APPARITION DE LA SAINTE VIERGE
AFFAIRES RÉGLÉES ET ADIEUX

(15 août–8 septembre 1233)

On était arrivé à l'année 1233. L'empereur Frédéric avait pour un temps quitté la Toscane. Florence était en paix avec Sienne sa rivale. L'évêque Ardingo déployait toute son énergie contre les cathares en faisant bannir à Rome deux de leurs chefs. Il se complaisait en même temps à favoriser tout ce qui touchait l'honneur de la Mère de Dieu, et en particulier les Confréries établies sous son vocable.

Nos sept jeunes gens, de leur côté, n'avaient jamais tant aimé cette céleste Mère. Dans la variété de leurs caractères et de leurs aptitudes, ils s'unissaient afin de ne faire qu'un pour la servir. Par le cours du temps et des événements et par l'effet de leurs efforts infatigables, ils avaient acquis cette solidité de vertu qui est comme une confirmation en grâce. De tout ce qui est terrestre et humain rien ne

leur souriait. Ils sentaient un dégoût plus vif que jamais pour ce qui passionne d'ordinaire le monde. Ils avaient toutes leurs aspirations comme absorbées dans les choses du ciel : leur unique bonheur eût été de s'y adonner totalement, sans mélange d'aucun autre souci. Ils rivalisaient d'ardeur pour céder aux impulsions de la grâce en toutes choses, et avec une décision vraiment virile. De fait, ce n'étaient plus des adolescents ; c'étaient pour la plupart des hommes parvenus à cet âge où le temps des grandes luttes est passé, et où l'on se possède et se donne dans le plein usage des facultés, surtout lorsque les âmes sont portées avec force à l'héroïsme en tout. Monaldi avait trente-cinq ans, Falconiéri trente-trois, de l'Antella trente, Amidéi et Uguccioni vingt-neuf, Sostegni vingt-huit, et Manetti vingt-sept.

Ils étaient donc prêts à entendre les ordres du Ciel : et, d'autre part, Marie se préparait à les leur communiquer. Pour ce faire, elle choisit un jour cher à son cœur : ce fut celui de son Assomption. Cette fête se célébrait avec une grande solennité dans la Confrérie des *Laudesi*. La pompe et l'éclat y étaient en rapport avec la grandeur du mystère. A cette occasion, nos sept Saints s'approchèrent des Sacrements : purifiés dans la Pénitence, ils mangèrent le pain céleste de l'Eucharistie. Ils avaient, par suite, le cœur rempli de toutes les impressions les plus surnaturelles. La meilleure part de leurs pensées et de leurs sentiments en ce jour fut évidemment pour Marie; vers elle leurs âmes ne cessèrent point de s'élever, surtout lorsqu'ils étaient recueillis dans la chapelle

de la confrérie. Ce fut à un de ces moments qu'il plut à la Reine du Ciel de venir vers les siens.

Tout en prenant part aux louanges qui lui étaient adressées, ils poursuivaient leurs délicieuses contemplations : le regard de leurs âmes demeurait comme dans un arrêt immobile sur la gloire de Marie. Ils l'admiraient et s'en réjouissaient; ils passaient par tous les sentiments que le souvenir et la représentation d'une si grande beauté peuvent faire naître. Soudain leur personne sembla entièrement étrangère à tout ce qui les entourait. Donnant à peine signe de vie, leur être était absorbé dans un objet qui le ravissait : ils étaient tombés en extase.

Un foyer d'une lumière toute surnaturelle dardait sur nos sept Saints des rayons si beaux, si purs, si pénétrants, qu'ils étaient tous tenus captifs comme par une force irrésistible. Une joie composée de suavités toutes célestes accompagnait la lumière et inondait tous les replis de leurs âmes : c'était un véritable écoulement du Ciel, qui leur communiquait un dégoût véhément pour la terre et un élan insatiable vers les biens éternels. Nos Saints nageaient dans un bonheur indicible, mais sans en saisir l'origine et le motif. Leur esprit, suspendu dans l'attente, fut bientôt satisfait.

Au sein de la lumière apparut soudain une Dame toute belle et toute lumineuse; elle était escortée par des Anges; elle se tenait en présence de nos sept Saints avec le plus aimable sourire. Il n'était pas possible de s'y tromper : c'était Marie en personne, c'était la propre Mère de Dieu, qui se montrait à ses serviteurs.

Bientôt Marie faisait entendre à chacun des paroles plus suaves encore peut-être que son regard. Elle disait à tous avec un accent affectueux : *Quittez le monde, retirez-vous ensemble dans la solitude, afin d'y combattre contre vous-mêmes et d'y vivre entièrement pour Dieu. Vous jouirez ainsi de consolations toutes célestes. Ma protection et mon assistance ne vous manqueront jamais.*

Cette communication faite, l'apparition s'évanouit, laissant nos sept *Laudesi* pénétrés par une vertu merveilleuse qui n'avait rien de la terre. Revenus à eux-mêmes, ils sentirent le souvenir de la vision imprimé en eux comme s'il eût été buriné dans leurs âmes. Tous favorisés de la même grâce, ils ignoraient, chacun en leur particulier, ce qui s'était passé pour les autres; aussi ils se tenaient immobiles à leur place, dans l'étonnement de ce qui leur était arrivé.

Cependant l'exercice touchait à sa fin, et la pieuse assemblée avait quitté la chapelle des *Laudesi*. Nos sept Congréganistes seuls, sans se rendre compte de ce qu'ils faisaient, demeuraient encore agenouillés, éprouvant le besoin d'épancher au dehors le prodigieux événement qui venait de s'accomplir en eux. En même temps ils étaient dans un extrême embarras pour rompre le silence, ne sachant comment exprimer ce qu'ils ressentaient. Bonfils Monaldi mit fin à cette situation en prenant la parole. Il lui sembla que les autres l'attendaient de lui; n'était-il pas leur aîné? Faisant donc violence à son humilité, il leur raconta ce qui venait de lui arriver : que la sainte Vierge s'était montrée à ses regards, qu'elle l'avait convié à se retirer du monde, et qu'il avait

accédé de grand cœur à son invitation. Tous aussitôt de s'écrier qu'ils avaient reçu la même faveur, et qu'ils étaient prêts à se rendre également à l'appel de Marie.

Ces premières ouvertures amenèrent entre nos sept Saints tout un échange de communications par lesquelles ils se confirmèrent dans leur dessein. Il fut décidé, entre autres choses, qu'à Bonfils Monaldi appartiendrait l'initiative dans tout ce qui se ferait par la suite : il avait été le premier à parler, il devait être également le premier à agir. Du reste, il avait plus que les autres les qualités pour assumer ce soin. L'aîné des Sept fut contraint d'accepter, malgré sa résistance. Il prit occasion de là pour adresser à ses compagnons des paroles profondément senties sur la nécessité pour eux de se dépouiller de tout, afin d'être plus à même de devenir de généreux disciples du Christ. Puis ils se retirèrent, emportant dans leurs cœurs des impressions qu'il serait bien difficile de rendre.

Tel fut ce grand événement, que la postérité a recueilli avec le soin le plus pieux. Telle fut cette apparition, qui nous a été transmise par les traditions dans ses traits principaux, mais qui nous est demeurée en partie voilée dans ses détails. Ceux qui en avaient été favorisés furent, en effet, plus zélés pour l'ensevelir dans leur cœur que pour la manifester au grand jour. Pierre de Todi, le contemporain de saint Alexis, en parle d'une façon si générale, qu'on la reconnaît à peine. « Nos sept Saints, dit-il, cédèrent à l'attrait qui les inclinait les uns vers les autres par la vertu de la charité, et décidèrent de tout mettre

en commun : vies, bons exemples, œuvres et paroles, et de se donner ainsi la joie de leur société mutuelle. Ce fut chez eux une détermination, non point prise à la légère et par accident, mais arrêtée après mûre et sérieuse délibération; ce fut l'œuvre de *Notre-Dame, qui les y porta par son intervention surnaturelle.* » De quelle sorte d'intervention veut ici parler l'auteur? Le contemporain se tait; mais le chroniqueur Nicolas Mati supplée à son silence, environ soixante-dix ans plus tard, et il déclare qu'il s'agit de « cette vision extraordinaire qui de tous est connue ». Puis l'histoire, réunissant tous les traits épars du fait, les a consignés dans un récit authentique que nous avons répété.

Marie s'était donc montrée, et avait parlé dans ce langage tout céleste qui lui est propre, et qui avait pénétré jusque dans le plus intime les cœurs des sept pieux *Laudesi.* La parole virginale de la Mère de Dieu, imprimée sur leurs âmes, devait y rester toujours, semblable à un sceau divin que nulle puissance humaine ne saurait jamais effacer. Mais les Saints, aussi humbles dans leur pensée qu'ils sont près de Dieu par leur vertu, sont toujours en défiance. Ils redoutent d'être trompés par l'esprit infernal, qui souvent cache sa malice sous le manteau d'une lumière trompeuse, d'autant plus qu'ils ne voient que disproportion entre les grâces reçues et ce qui leur semble en eux comme un fond de misère méprisable. Aussi volontiers ils refusent de croire, ou du moins hésitent de se rendre à l'évidence, jusqu'à ce que la parole d'une autorité visible affirme la vérité de l'action invisible de Dieu. C'est pourquoi

Bonfils Monaldi s'empressa d'aller trouver le directeur de la confrérie des *Laudesi*, que nous avons déjà fait connaître, le pieux et grave Jacques de Poggibonzi.

Celui-ci, considérant toutes les circonstances de l'événement et la vertu si marquée des sept membres de la confrérie, décida que tous les signes étaient en faveur d'une intervention véritable de Marie; il dit à Bonfils de l'annoncer à ses compagnons, et conclut en ajoutant que c'était un devoir pour eux tous de se préparer à répondre à l'appel d'en haut. Le message fut aussitôt communiqué à tous les intéressés, qui se mirent sans le moindre retard à disposer tout pour leur prochain éloignement du monde.

La tâche, envisagée humainement, était capable de déconcerter les volontés les plus intrépides. Il s'agissait de faire accepter une résolution des plus étranges selon les vues naturelles. Il s'agissait de se séparer de familles qui, par affection, intérêt ou tout autre motif, selon toute vraisemblance feraient une grande opposition. Il s'agissait d'abandonner des entreprises auxquelles on était attaché, des charges honorables, peut-être déjà occupées ou ambitionnées avec chances de succès. Il s'agissait, pour plusieurs, de briser les liens les plus forts, ceux qui unissaient à des épouses chéries ou à des enfants bien-aimés. Mais Marie avait parlé, la volonté de Dieu était manifeste : alors nos sept héroïques jeunes gens se sentirent au cœur une énergie de fer capable de broyer tous les obstacles, quels que fussent leur caractère et leur source. Leur dessein était arrêté, ils l'exécutèrent.

Tous, sans différer, firent part de leur résolution à leur famille. Partout, au foyer des Monaldi, des Falconiéri, des Antellesi, des Amidéi, des Ugucconi, des Sostegni, des Manetti, la nouvelle éclata comme un coup de foudre. Malgré les sentiments profondément chrétiens de toutes ces familles, elles ne voyaient pas toutes choses exclusivement avec les yeux de la foi. Bien que les chefs et les membres de ces familles pussent se laisser dominer par la fougue des partis et les passions régnantes, tous sans exception aimaient d'un amour de préférence ces jeunes hommes exemplaires, dont la vie exhalait le plus suave parfum de toutes les vertus. Aussi les pères furent désolés d'une résolution si soudaine; les mères surtout eurent le cœur déchiré à la pensée d'une telle séparation. Toutes les objections imaginables retentirent aux oreilles des sept Saints, mais ce fut vainement; car, selon leur conviction, il ne leur était pas loisible de rester dans le monde, après que le Ciel s'était prononcé d'une manière si solennelle et si indubitable.

Les premières émotions calmées, ils passèrent à l'exécution pratique de leur projet, qui consistait d'abord pour eux à se rendre entièrement libres. Ce fut relativement facile à Alexis Falconiéri, de l'Antella et Uguccioni; car, ne s'étant pas établis, ils étaient plus maîtres de leurs destinées.

Il n'en était pas de même pour les quatre autres. Engagés dans les liens du mariage ou ayant charge d'enfants, ils avaient par suite à régler des affaires diverses d'une grave importance.

Selon la discipline de l'Église, en ce qui regarde

les époux, leur séparation ne peut avoir lieu que du consentement réciproque des deux conjoints, et l'entrée de l'un d'eux en religion entraîne pour l'autre la nécessité de l'imiter. Les femmes devaient, en règle commune, se réfugier dans une clôture perpétuelle. Il fallut donc pourvoir à cette nécessité; car, sans embrasser un ordre religieux proprement dit, nos sept Saints entendaient s'obliger à mener jusqu'à leur mort la vie érémitique, qui est une forme très parfaite de vie religieuse. Rien de précis ne nous est parvenu de la solution donnée à ce problème; mais il n'est pas douteux qu'il fut résolu conformément aux lois de l'Église. D'après une tradition, les épouses des deux *Laudesi* se seraient dans la suite affiliées à l'Ordre même des Serviteurs de Marie en qualité de Tertiaires, et elles se seraient liées dans le monde par toutes les obligations de l'état religieux. Ces jeunes femmes, qui avaient uni leur sort pour toujours à nos Saints, et qui, profondément chrétiennes elles-mêmes, pouvaient espérer une vie si heureuse en compagnie d'âmes aussi nobles et aussi délicates, durent donc immoler toutes leurs légitimes aspirations. Aussi la séparation des deux côtés fut d'autant plus douloureusement sentie que l'affection était plus élevée et plus profonde.

Il y avait en outre des enfants, dont l'avenir fut l'objet de sérieuses considérations. Il eût semblé que, si tous les autres obstacles pouvaient être vaincus, celui-là devait être insurmontable. Des pères et des mères abandonner leurs enfants! La nature ici se récrie et le monde se scandalise, en voyant ce que volontiers il appellerait de la cruauté et de la barbarie.

Il n'en fut rien. Dans tous les temps, l'amour de Dieu par-dessus toutes choses a triomphé des sentiments les plus forts et les plus tendres du cœur humain. Ces actes héroïques sont la réalisation la plus sublime des conseils de Jésus lui-même. Ne dit-il pas en toutes lettres dans son Évangile : « Celui qui aime son père, sa mère, son épouse, ses enfants, ses frères et ses sœurs, et encore sa vie plus que moi, ne peut être mon disciple? »

Cette victoire fut remportée par ceux de nos Saints qui se trouvaient en face de ce lien à rompre. Malgré ce je ne sais quoi d'inexprimable qui remue l'âme jusque dans ses dernières racines, en présence de ces jeunes êtres qu'on a enfantés à la vie, et l'inclination irrésistible qu'on se sent vers eux, nos deux Saints n'hésitèrent pas à accomplir ce réel sacrifice d'Abraham. Le cœur brisé, ils laissèrent ou remirent ces enfants entre des mains sûres, pour être libres de partir.

En ce qui concernait les intérêts matériels, tout fut arrangé de manière à fournir aux épouses ce dont elles avaient besoin pour vivre, et aux enfants de quoi pourvoir à leur avenir; et le reste, selon la parole de Notre-Seigneur, fut vendu et cédé, et le produit donné aux pauvres et aux églises.

Les anciens biographes parlent de charges, de dignités dont nos sept Saints auraient été honorés dans le gouvernement de la république. Ceux qui se trouvaient dans ce cas, n'aspirant plus désormais qu'à servir le Roi et la Reine du Ciel, s'empressèrent de donner leur démission. En un mot, le dépouillement fut universel, et en vingt-trois jours il fut entièrement achevé.

Ces démarches diverses avaient fait transpirer dans le public le projet des sept amis, qui bientôt devint la grande nouvelle de la cité. Comme Florence était une ville très animée et qu'on y causait volontiers, chacun se répétait l'événement avec tous ses détails. De tous côtés, dans les deux partis, ce furent des exclamations d'admiration et de surprise. Les âmes religieuses furent confondues par tant d'héroïsme; les tièdes, les indifférents, les impies, les païens, comme on les appelait, blâmèrent ou se moquèrent. Quoi qu'il en soit, nos Saints arrivèrent à leur but, qui était d'avoir leur entière liberté au jour marqué, le jour même de la Nativité de la sainte Vierge, le 8 septembre 1233.

Dans le même temps, Bonfils Monaldi, tout en donnant ses soins au règlement de ses affaires personnelles, s'occupait des affaires communes à tous. Il aidait chacun de ses conseils et de ses exhortations. Il songeait à tout ce qu'exigerait leur nouvelle vie, et déterminait en quoi elle consisterait, et il en arrêtait en principe les grandes lignes. Ce devait être une vie entièrement différente de celle du monde, et dans l'esprit et dans la pratique. Elle comporterait la poursuite de toutes les vertus qui forment la perfection évangélique. Ce serait la vie religieuse, moins un titre et un but particulier, et la forme spéciale qui est de l'essence d'une famille religieuse. Ce serait une simple association, dans l'amour de Dieu et l'amitié fraternelle, pour prier et faire pénitence. En somme, on mènerait une sorte de vie érémitique, sans le désert. Vivant à proximité du monde, on l'édifierait par l'exemple du renoncement universel, et on offri-

rait pour lui des prières et des expiations quotidiennes.

Bonfils Monaldi, de concert avec ses amis et avec l'approbation de leur Directeur, avait choisi un vêtement qui serait comme le signe extérieur de la vie qu'ils voulaient embrasser. Ce fut une tunique ou large sac en étoffe de laine grossière, d'une couleur cendrée, symbolisant la pénitence, et se fixant à la taille par une ceinture de cuir.

Une habitation était strictement nécessaire pour se retirer du monde, observer la vie commune et se protéger contre le dehors; on y pensa, et on la trouva un peu au delà des remparts, dans des conditions assez favorables. Ils seraient ainsi assez éloignés de Florence pour posséder le bienfait de la solitude, et assez près pour prêcher par l'exemple à leurs concitoyens.

Durant toutes ces négociations, Bonfils Monaldi voyait et consultait Jacques de Poggibonzi. Aussi il eut maintes occasions de l'entretenir d'un autre de leurs besoins : celui d'un chapelain et directeur. C'était pour eux un besoin primordial, touchant à l'organisation même de leur vie spirituelle. Bonfils Monaldi pensa qu'il y aurait tout avantage à conserver le prêtre que la Providence leur avait donné pour conseil et pour appui dans la compagnie des *Laudesi*. Comme ce fut l'avis de tous, il n'hésita pas à lui demander de vouloir bien continuer près d'eux ce qu'il avait fait déjà dans le passé, et même de faire plus en devenant leur prêtre attitré, tout consacré à leur service et au bien de leurs âmes. Jacques de Poggibonzi, sous l'influence de l'estime et de l'af-

fection qu'il avait pour eux, ne put refuser; il accepta de grand cœur, et il fut arrêté qu'il vivrait avec eux et prendrait soin de leur direction.

Il avait été également nécessaire de prévenir l'évêque de Florence et d'obtenir sa bénédiction. Bien qu'il ne s'agît point de la fondation d'un Ordre religieux, cependant nos sept *Laudesi* ne pouvaient, à plusieurs points de vue, rien entreprendre sans l'approbation de l'Ordinaire du diocèse. Leur œuvre était d'un caractère trop spirituel pour qu'elle pût naître, s'établir, s'enraciner, sans que l'évêque du lieu n'en fût informé : sa sanction était donc indispensable. Ne leur fallait-il pas également une permission pour installer une chapelle dans leur maison, y avoir la sainte Messe, y conserver le saint Sacrement, et être pourvus d'un chapelain?

Ils se rendirent donc ensemble, un dimanche, auprès du pieux évêque Ardingo, qui fut charmé de les voir tous en sa présence. Il écouta avec une extrême bienveillance l'exposé de leurs intentions. Il en fut si touché qu'il en versa des larmes. Il leur adressa tous ses encouragements. Le bon évêque sentait le poids des âmes accabler ses épaules, et il était tout joyeux en lui-même et reconnaissant envers Dieu de ce qu'il voulait bien lui envoyer ce secours. Dans sa pensée, l'exemple des sept futurs solitaires devait être plus efficace pour porter les autres au bien que les paroles les plus éloquentes. Il ne refusa rien de ce qu'ils lui demandèrent, si bien qu'ils se retirèrent plus déterminés que jamais à marcher dans leur nouvelle voie. Et tous en paix attendirent la date fixée.

En vingt-trois jours nos sept Saints avaient donc brisé tous leurs liens, et conquis la liberté de répondre à la voix de Marie. Ils l'avaient fait au prix des plus grands sacrifices. Leurs cœurs avaient été cruellement déchirés; mais au fond de la coupe amère ils avaient savouré les charmes que le divin Maître a promis à ceux qui laissent tout pour le suivre. Bientôt, dans la vie solitaire et pénitente, ils allaient goûter ce centuple réservé à tous les disciples du divin Crucifié. Puis Marie, qui avait consolé leurs âmes de sa présence et de ses paroles, ne devait plus dans la suite s'éloigner d'eux; plus que jamais elle allait présider à leur vie et la diriger vers le terme choisi par sa tendresse.

CHAPITRE X

LA CAMARZIA. — VISITE A L'ÉVÊQUE DE FLORENCE
CONCOURS VERS LES SOLITAIRES

(8 septembre 1233 - 31 mai 1234)

Il y avait en dehors des murs de Florence, à une faible distance au delà de la porte de *Buoi*, une villa appelée *la Camarzia*. Ce nom lui venait du champ de Mars qui était dans son voisinage. C'est là que les frères Mineurs, enfants de Saint François, avaient fini par se fixer en 1221, après avoir quitté Ripoli. Ils y avaient organisé leur couvent et ouvert une église aussi modeste que Sainte-Croix devait être grandiose plus tard. A droite de cette église, les Pères Franciscains avaient installé, en vertu d'un privilège accordé aux Ordres mendiants, leur cimetière propre. Or, dans l'angle de ce cimetière, juste à l'entrée de l'emplacement qu'il occupait, se trouvait une petite maison construite sans art.

C'est là que nos sept Saints, fuyant le monde, déterminèrent de se retirer. La combinaison présentait

ses avantages et ses inconvénients. On ne pourrait certes leur reprocher le luxe dans leur choix, et leur nouvelle résidence porterait bien le cachet de la pauvreté. De plus ils seraient en dehors de la ville, à l'écart de sa tumultueuse activité, et protégés contre elle par ses propres remparts. Ils auraient pour proches voisins des religieux, appelés à une grande perfection de dénuement, et aussi les morts reposant à quelques pas : deux sources de pensées très salutaires pour leurs âmes. Un auteur affirme qu'elle était la propriété de l'un de nos sept Saints; dans cette hypothèse, rien n'était plus facile que de l'appliquer à l'usage commun. En tout cas, il semble peu probable qu'ils l'acquirent de deniers conservés de la liquidation de leur avoir : c'eût été une contradiction manifeste dans leur conduite, puisqu'ils ne voulaient absolument rien posséder.

Ce fut dans cette maison, par suite, qu'ils étaient tous, de bonne heure, dans la matinée du 8 septembre 1233, jour de la Nativité de Notre-Dame. Encore sous le coup des émotions et des larmes de la séparation, ils s'y rendirent sans éclat. Tout avait été disposé à l'avance pour que le saint Sacrifice pût être célébré, et fût le premier acte de leur installation. Leur Père spirituel dit donc la sainte Messe, à laquelle ils assistèrent et communièrent. Les Anges seuls pourraient redire ce qui se passa alors, les effusions et les élans que la charité produisit dans ces sept âmes au contact de Celui dont ils avaient fait leur unique partage.

L'image de la sainte Vierge avait été placée au-dessus de l'autel, pour indiquer que Marie était leur

palladium, et qu'ils ne voulaient rien faire que sous sa protection.

Cette matinée du 8 septembre fut, de plus, marquée par un fait qui se plaçait naturellement à l'entrée de leur nouvelle carrière : ce fut leur transformation extérieure. Naguère, bien que modestes en tout, ils portaient cependant, par égard pour leurs familles, le costume de leur rang. La forme, l'étoffe, la couleur, tout en était recherché. Le moment était venu d'y substituer tout ce qu'il y avait de plus pauvre, la tunique de drap grossier et de couleur cendrée, qu'ils avaient choisie. Ils s'en revêtirent donc sans plus tarder. Cette cérémonie les remua profondément, car c'était pour toujours qu'ils prenaient ce vêtement religieux; ils devaient vivre et mourir recouverts de ce signe de leur entière appartenance à Dieu.

Leur première journée se passa toute dans les sentiments de cette joie surnaturelle qui est le partage des âmes abandonnées sans réserve aux influences de la grâce. Elle s'écoula avec rapidité dans une succession non interrompue d'actes d'amour, de confiance et de gratitude. Ce fut le premier essai du genre de vie que nos sept Solitaires voulaient mener. Marie avait eu une trop grande part dans leur vocation extraordinaire pour ne pas recevoir en ce jour leurs meilleurs hommages; aussi, prosternés devant son image, ils lui promirent de continuer sans cesse, hors du monde, ce qu'ils avaient commencé dans la confrérie des *Laudesi*, et d'avoir toujours ses louanges dans le cœur et sur les lèvres.

Sans retard ils s'organisèrent. Tout d'abord, il leur

fallait une règle formulée en des termes clairs et précis. Ils s'empressèrent de la rédiger, et y mirent cette simplicité et cette sobriété qui les caractérisaient tous, et en quelques points très brefs ils possédèrent leur législation intérieure. Elle contenait le sommaire de la plus haute perfection. Les conseils les plus élevés de l'Évangile en étaient les points saillants. Une charité fondant les cœurs et les vies de façon à ne faire qu'un d'eux tous; une pauvreté brisant toute attache intérieure ou extérieure aux biens terrestres; une sévérité de vie n'accordant à la nature que le strict nécessaire; un silence presque perpétuel, coupé à intervalles par quelques récréations sous forme d'épanchements fraternels; une application constante à la prière et à l'oraison; une considération fréquente des maximes éternelles les plus capables de faire impression sur l'âme; un amour plein d'abandon et de tendresse pour Marie, leur maîtresse et leur protectrice, accompagné d'hommages souvent répétés : tels furent les principes qui devaient gouverner désormais leurs vies. C'était bien la réalisation de leurs attraits les plus vifs et de l'invitation que Marie leur avait adressée.

Au moyen de cette règle, ils possédaient une description exacte de la vie qui devait être désormais la leur. Ce serait, conformément à leur propre pensée, un mélange de contemplation et de pénitence, un renoncement universel ayant pour but de les unir plus étroitement à Dieu, et une série d'exercices prévus et communs destinés à les tenir sans cesse en haleine, avec la faculté d'employer le reste de leur temps selon leurs attraits personnels.

Pour achever leur organisation, par une élection formelle ils prirent pour Père, maître et supérieur, Bonfils Monaldi, et lui promirent une obéissance sans réserve, afin de mettre comme le couronnement à tout ce qu'ils s'étaient imposé.

De cette façon, ils furent constitués et formèrent une véritable communauté. Il est vrai que c'était un genre de société religieuse entièrement à part; mais à cette époque il n'était pas rare de rencontrer ces familles de solitaires, qui, sous une forme ou une autre, se réunissaient pour vivre à l'écart du monde, dans l'exercice de la pénitence, tantôt dans des solitudes reculées, tantôt même à proximité des villes ou des villages.

Cependant il ne leur manquait plus que la sanction de leur évêque pour marcher en avant, et être convaincus qu'ils accomplissaient en tout la volonté divine. Ils savaient que, dans le domaine spirituel, rien ne prospère que par la vertu de la bénédiction de l'Église. Ils demandèrent donc au bon Ardingo une audience pour lui soumettre tout ce qu'ils avaient arrangé eux-mêmes. Au jour fixé par lui, ils durent songer à quitter leur retraite pour se rendre au palais épiscopal : l'évêque désirait les voir tous. Ils éprouvèrent une véritable émotion d'être obligés de reparaître tous ensemble au milieu de la brillante cité qu'ils avaient abandonnée. Quel contraste entre ce qu'ils étaient peu de jours auparavant et ce qu'ils étaient maintenant! Et ils devaient se montrer dans les rues où ils avaient passé tant de fois, en face des palais qu'ils avaient habités tant d'années, aux yeux de leurs concitoyens, témoins autrefois de leur opu-

lence ! Volontiers ils auraient évité l'éclat dont cette sortie allait être la cause, mais ils devaient obéir.

Dès qu'ils parurent dans la cité, la nouvelle de leur apparition ne tarda pas à voler de bouche en bouche, et ils eurent instantanément sur leur passage une foule composée de toutes sortes de personnes avides de les voir. Nobles et gens du peuple, femmes et enfants, tous voulaient jouir du spectacle. Chacun à sa façon faisait ses remarques et poussait ses exclamations. Les âmes religieuses admiraient, plusieurs même versaient des larmes d'attendrissement. Parmi les indifférents et les impies, les uns étaient frappés et remués, et sentaient la leçon qui leur était donnée; les autres, plus endurcis, regardaient avec ironie, et se laissaient aller à des propos méprisants. Dans cette foule émue, bien des enthousiastes se précipitèrent sur les pas de nos sept Saints, voulant à tout prix toucher leurs vêtements, baiser leurs mains et obtenir leur bénédiction.

Mais voilà que le merveilleux, se joignant à cette scène, mit l'émotion à son comble. Tout à coup, au milieu du bruissement des conversations, on entendit de petits enfants qui s'exclamaient : *Voici les Serviteurs de Marie, voici les Serviteurs de Marie.* Tout le monde alors d'être stupéfait de saisir, sur les lèvres d'enfants encore à la mamelle, des sons si distincts et si extraordinaires. Le prodige arrivé circula aussitôt à travers la foule, qui s'en allait pensant et disant qu'on n'avait jamais rien vu de semblable; et beaucoup de bons chrétiens déclaraient tout haut que ces hommes étaient des saints, et des saints de Marie. Les solitaires, pendant ce temps, les yeux baissés,

le cœur confondu de tout cet émoi, demandaient à Dieu de leur épargner ces louanges, et s'en humiliaient comme d'un hommage immérité.

Enfin ils arrivèrent à la demeure de l'évêque de Florence. Celui-ci, déjà informé par la rumeur publique des incidents qui venaient de se passer, les reçut avec de grandes marques d'estime et de vénération; puis il s'entretint avec eux, leur demandant de lui parler à cœur ouvert, afin qu'il pût mieux diriger leurs voies. Des dispositions qu'ils lui exprimèrent il conclut, comme la première fois, que leur appel était bien vraiment émané du ciel par l'intermédiaire de Marie, qui en est la Reine. S'il eût pu concevoir des doutes, ils se seraient immédiatement dissipés à la vue de ces sept hommes, si remplis d'humilité, qui se tenaient à ses pieds dans leur pauvre costume et attendaient ses ordres. Leur seul aspect était plus persuasif que tous les discours : ils portaient sur toute leur personne un reflet de candeur, d'innocence, de bonté, qui ne pouvait échapper à un homme versé dans la connaissance des âmes.

Après avoir entendu les explications de Bonfils Monaldi, l'évêque donna sa pleine et entière approbation à tout ce qu'ils avaient fait; il y ajouta quelques conseils et exhortations dictés par son cœur de père, et il les congédia avec sa bénédiction, après avoir entendu l'expression de toute leur gratitude. Eux rentrèrent à la Camarzia l'âme remplie de cette joie simple et douce, privilège exclusif de ceux qui cherchent uniquement le bon plaisir divin. Ils admiraient en silence les voies par lesquelles ils étaient conduits, et ils jubilaient en eux-mêmes de la con-

sécration donnée, par la bouche de petits enfants, à leur ardent désir d'appartenir entièrement à Marie. Ils se plaisaient à caresser la consolante pensée que ce titre de Serviteurs de Marie leur venait en droite ligne du Ciel, de leur Mère elle-même, en passant par ces créatures innocentes.

« O chose merveilleuse! que personne ne peut ignorer, et que tous doivent célébrer de leurs louanges, s'écrie Pierre de Todi, dans ces commencements nos premiers Pères reçurent le nom de Serviteurs de la Bienheureuse Vierge Marie, sans savoir comment tous en vinrent à les désigner de ce nom. D'où il résulte évidemment que ce fut Notre-Dame, la Bienheureuse Vierge Marie elle-même, qui l'inventa et l'imposa à nos Père. Aussi Frère Alexis disait plus tard : « Je n'ai jamais pu savoir, et personne autre n'a « pu savoir que ce nom fût imaginé par les hommes; « aussi j'ai toujours gardé ce souvenir qu'il fut donné « par Notre-Dame, et que mes frères et compagnons « ne pensaient pas autrement. »

A la reconnaissance de leurs cœurs nos sept Saints voulurent joindre les actes; c'est pourquoi ils prirent une résolution qui devait perpétuer à jamais l'expression de leurs sentiments. Il y avait dans l'Église un pieux usage suivi par un grand nombre de chrétiens désireux d'honorer Marie, Mère de Dieu : il consistait à réciter chaque jour un office en son honneur. Comprenant sept parties, comme l Office divin lui-même, il fournissait un moyen très suave de répéter sept fois par jour les sentiments que les âmes pieuses éprouvaient pour Marie. L'Église avait toujours beaucoup encouragé cette pratique en vigueur depuis

environ quatre siècles déjà. Nos solitaires, qui connaissaient cet office, l'aimaient et le disaient, crurent qu'ils devaient profiter de la circonstance pour s'obliger d'une manière définitive à cette pieuse pratique. Ce fut leur hommage à leur Mère et Reine, pour la bonté qu'elle avait eue de les désigner pour ses propres Serviteurs. Cet hommage ne devait point cesser après eux; leur postérité, fidèle à la promesse qu'ils avaient faite, dit encore chaque jour, après plus de six cent cinquante ans, le petit Office de la sainte Vierge.

Action de grâces pour un bienfait reçu, le petit Office était encore admirablement approprié aux attraits d'âmes qui ne respiraient que l'amour de Marie. Il rappelait avec charme et éloquence tous les grands mystères de la religion chrétienne dans lesquels Marie a une part si éminente. C'était la théologie de la Mère de Dieu, chantée et modulée avec un art que toutes les âmes chrétiennes ne peuvent que savourer.

D'anciens documents nous disent aussi que, dès leur séjour à la Camarzia, nos solitaires voulurent réserver le samedi de chaque semaine pour honorer les joies de Marie. Cette dévotion n'avait pas alors d'existence publique, mais elle était connue dans l'Église; saint Thomas de Cantorbéry, en particulier, dans le courant du XIIe siècle, en faisait ses délices. Elle était, comme tant d'autres, le fruit spontané d'attraits qui, sous le souffle de l'Esprit, se portent vers tout ce qui est saint. Le samedi donc ils contemplaient tout ce qui dans la vie de la Reine du ciel est pour elle source de joie et de bonheur. Peut-être se servaient-ils pour ce pieux exercice de cette hymne

si gracieuse, composée, dit-on, par le saint martyr de Cantorbéry lui-même.

Mais cette pratique particulière, prenant un seul jour, ne pouvait être pour eux que le pendant d'une dévotion plus profonde et plus étendue qui occupa le reste de leur temps. Bien que l'ombre du silence plane sur ce sujet, il n'est pas douteux cependant que les solitaires de la Camarzia aient, dès le commencement de leur nouvelle vie, appliqué toutes leurs pensées et donné tout leur cœur au souvenir des douleurs et des larmes de Marie. Ce fut dès lors l'objet préféré de leurs contemplations. Cette dévotion avait pris naissance dans leurs âmes lorsqu'ils étaient encore dans le monde, et à la Camarzia elle devait recevoir un grand développement. Bonfils Monaldi, qui gardait précieusement en lui-même les impressions de son enfance, portait ses compagnons à revenir sans cesse à cet océan de douleur qui avait inondé le cœur de Marie. Le souvenir de Notre-Dame du Spasme lui était resté au cœur; il en vivait dans son âme, et il désirait en faire vivre ses compagnons. Aussi dès cette époque, selon toute apparence, comme expression de ce culte, la Couronne des Sept Douleurs de Marie fut adoptée à l'exemple du Rosaire de saint Dominique.

Après avoir pourvu à toute leur organisation intérieure dans un concert tout fraternel, nos solitaires se mirent à l'œuvre. Qui pourrait retracer ce que fut alors leur vie? Ardents comme ils l'étaient, et fortifiés par la grâce des sacrifices accomplis, ils ne refusèrent rien aux attraits célestes. Ils avaient conçu un idéal de vie absorbée dans la contemplation, la péni-

tence et le service de Marie. Ils le réalisèrent à la lettre; leurs journées et même leurs nuits ne furent plus qu'une série interminable de prières, de chants et d'oraisons, de jeûnes et de macérations. Leurs biographes nous les représentent se vêtant de cilices rigoureux, de chaînes aux pointes pénétrantes, usant en un mot contre leurs corps de toutes les duretés usitées dans ce siècle de foi. Ils demeuraient dans le plus parfait accord, soumis à l'autorité de Bonfils Monaldi et de leur directeur spirituel. Une émulation constante régnait entre eux pour tendre au but qu'ils s'étaient proposé en quittant le monde. En même temps qu'ils se livraient à toutes ces pratiques diverses, ils n'abandonnaient jamais la pensée de Marie; ils l'aimaient toujours dans leur cœur, vivaient comme sous sa présidence perpétuelle, et se plaisaient à rapporter tout à cette divine Mère comme à la source de tout leur bonheur et au fondement de toutes leurs espérances.

Ils avaient même dépouillé le souci de la vie corporelle; sur ce point ils s'en étaient remis entièrement à la Providence et à la charité des fidèles. De temps en temps quelques-uns d'entre eux sortaient pour solliciter l'aumône de quelques vivres grossiers, ou même on les leur apportait spontanément pour subvenir à leur pauvreté. Ayant le pain de chaque jour, le vêtement et le logis, ils étaient pleinement satisfaits. Les biens de ce monde ne troublaient point leurs âmes, qui pouvaient être toutes à Dieu et à Marie.

Ils goûtaient près d'eux toute la suavité du bonheur que procure leur service, quand un nouvel

événement vint encore leur causer une vive émotion. C'était le 13 janvier 1234, le jour de l'octave de l'Épiphanie. Falconiéri et Manetti étaient partis pour quêter dans Florence. Ils avaient dirigé ce jour-là leur course vers le quartier d'Oltrarno, de l'autre côté du fleuve, où demeurait la famille de Jacques Bénizi, appartenant à l'art des apothicaires. Pendant que nos deux solitaires allaient de porte en porte faisant leur office de quêteurs, voilà que soudain on entendit une seconde fois de petits enfants encore dans les langes parler très distinctement, et dire à leurs mères et à leurs nourrices de faire l'aumône aux deux Saints. Un de ces enfants était Philippe Bénizi lui-même, qui, à peine âgé de cinq mois et se trouvant au bras de sa mère, se mit à lui sourire en s'agitant et en disant : *Mère, voici les Serviteurs de Marie, faites-leur l'aumône.* Cet événement provoqua une admiration non moins grande que la première fois; et les solitaires de la Camarzia, au récit qui leur en fut fait, y virent la confirmation des bontés du Ciel envers eux, et l'indication formelle qu'ils avaient pour vocation d'être de vrais et parfaits Serviteurs de Marie.

Cependant déjà la petite maison de la Camarzia était devenue un centre d'attraction en même temps que le but d'un grand nombre de visites intéressées. Il s'était fait un grand bruit autour du nom des sept solitaires à l'occasion de leur changement de carrière et de leur éloignement du monde. L'extraordinaire de leur vie et les faits prodigieux qui s'étaient accomplis depuis, avaient encore ajouté à leur réputation. Aussi beaucoup, pour un motif ou pour un autre, aimaient à prendre le chemin de la Camarzia

et à les visiter, persuadés que près d'eux ils trouveraient tout ce dont leurs âmes avaient besoin, et surtout le rayon de lumière qui éclaire l'esprit, et le baume consolateur qui adoucit les peines du cœur. Les Saints ont toujours eu ce don d'attirer les foules et de les soulager dans leurs maux.

Il arriva donc que bientôt bon nombre d'habitants de Florence visitèrent régulièrement la Camarzia. Sous des prétextes divers ils demandaient à voir nos Saints; et ceux-ci, malgré leur austérité, ne pouvaient s'y refuser. C'étaient des âmes trop tendres pour causer la moindre peine. Malgré eux ils se prêtaient aux désirs de leurs visiteurs; de là une brèche sensible faite à tout leur plan de vie solitaire.

D'autre part, le lieu qu'ils avaient choisi, d'abord assez tranquille, se transformait rapidement. Les Pères Franciscains jouissaient d'une popularité de plus en plus grande, et de tous les points de la ville on se rendait près d'eux pour assister à leurs offices et prendre leur direction. En outre, la grande place qui avoisinait le couvent n'avait pas changé de destination, on y faisait toujours les exercices militaires; et Florence, qui n'avait point perdu son humeur belliqueuse, s'en servait autant que par le passé. Les Florentins, de leur naturel très amateurs de distractions, venaient s'y livrer à leurs jeux favoris ou s'y promener. Ils commencèrent même, dès ce temps, à y tenir des réunions ayant un caractère politique. La Camarzia n'était réellement plus à la campagne, c'était un faubourg très animé de la ville.

Nos sept solitaires suivaient avec préoccupation tout ce mouvement. Ils ne pouvaient se dissimuler

que l'affluence qui se produisait vers eux et le quartier qu'ils habitaient étaient des obstacles sérieux au but qu'ils s'étaient proposé en se séparant de leurs familles et du monde. Ce qu'ils avaient quitté revenait à eux. Alors ils se demandaient si ces relations entraient bien dans le genre de vie auquel Marie les destinait, et si, en demeurant à la Camarzia, ils répondaient bien à son appel. Puis un doute surgissait au fond de leur cœur : étaient-ils fidèles à la grâce? Doute poignant et crucifiant, surtout pour ces âmes dont l'unique aspiration était d'accomplir les volontés divines.

Ce fut une frayeur salutaire, car d'elle vont jaillir et la lumière qui leur montrera un degré plus parfait de renoncement, et le désir ardent de l'atteindre. Brillant comme un phare dans la nuit obscure, elle les conduira au désert où Marie veut leur communiquer ses desseins. Ce sera un pas de plus fait vers le terme où ils tendent sans le savoir, et auquel ils arriveront, parce qu'ils sont dociles à toutes les touches de la grâce.

CHAPITRE XI

DÉCISION D'ÉLOIGNEMENT

(1234)

La crainte de manquer à l'appel de Dieu et de sa Mère, une fois entrée dans le cœur des sept solitaires de la Camarzia, n'en sortit plus. Avec le temps elle ne fit que se fortifier; elle ne les quittait ni le jour ni la nuit; elle s'attachait comme l'ombre à leurs pas. Bonfils Monaldi, plus que tous les autres, en sa qualité de supérieur, portait le poids de cette anxiété.

S'il avaient eu l'espoir fondé de voir, dans un avenir rapproché, disparaître les causes de leurs alarmes, ce nuage inquiétant aurait pu se dissiper; mais non, selon toutes les apparences, ce qui se produisait alors devait durer toujours. C'eût donc été une chimère pour eux de penser que le flot des visiteurs diminuerait, encore moins qu'il s'arrêterait complètement : il y avait trop près l'un de l'autre un foyer de grandes souffrances et une source de vives consolations.

Comme tou'es les âmes qui jugent et pèsent tout

sous le regard de Dieu, nos Saints ne précipitèrent rien; ils continuèrent leur vie accoutumée de prières, de pénitences et d'hommage à Marie, attendant avec foi la lumière promise à tous les hommes de bonne volonté. Ce souci qui les tourmentait, ils le soumettaient avec humilité au bon plaisir divin; ils l'étudiaient en se consultant entre eux, afin d'en voir la source et d'en bien saisir le sens. De cette façon, la question grave d'un éloignement se mûrissait comme d'elle-même dans la lenteur et la patience. Le prêtre, confident de leurs plus secrètes pensées, avait été prié aussi de joindre ses efforts aux leurs, afin qu'une décision sage fût prise pour la plus grande gloire de Dieu. Dans ces conditions, il n'était pas possible que les solitaires de la Camarzia ne fussent pas bientôt fixés sur leur sort.

En effet, par un progrès à la fois doux et fort de raisonnements et d'impressions, ils en vinrent à une conclusion définitive. Leur décision dernière et irrévocable fut de ne point attendre pour quitter la Camarzia : ils ne voyaient pas d'autre issue pour sauver leur vocation en péril.

Leur résolution prise, ils ne songèrent plus qu'à l'exécuter en renversant tous les obstacles. Ils s'encourageaient eux-mêmes par toutes sortes de considérations : ils s'éloigneraient, se disaient-ils à eux-mêmes, de leur patrie, autant qu'il serait en leur pouvoir; leurs yeux ne la verraient plus, leurs oreilles n'entendraient plus le bourdonnement de son activité; ils lui deviendraient étrangers sans cesser de l'aimer. Ainsi dégagés, ils s'en iraient à la recherche de la terre des vivants, de cette terre où ils seraient à même

de jouir d'un ciel plus à découvert, d'un air plus pur, et d'un Dieu qu'ils sentiraient plus près d'eux.

Sur ce point important d'un départ prochain, ils tombèrent tous d'accord : la plus parfaite unanimité de pensées se produisit parmi eux ; tous d'une seule voix ils en proclamèrent la nécessité; et Pierre de Todi dit que « par la vertu de la charité, qui déjà les avait faits une seule famille, un seul cœur, une seule âme pour mener ensemble la même vie, ils n'eurent qu'un seul cœur pour embrasser ensemble le sacrifice d'un exil volontaire ». Aussi ils se disaient souvent les uns aux autres : « Venez, mes frères, venez ; abandonnons ce lieu où notre vie se consume dans la vanité et court un si grand danger, et cherchons-en un autre où nous puissions, sous la conduite de Dieu, satisfaire nos désirs. » Leur départ ne devait être différé que le temps nécessaire pour découvrir la solitude où ils chercheraient un refuge.

Cependant, comme dans le passé, une Providence délicate et attentive veillait sur eux. Celui qui les avait appelés par l'organe de sa Mère et les avait trouvés si dociles, ne devait pas les laisser plus longtemps dans l'incertitude. Eux s'étaient remis sur ce sujet comme sur tout le reste entre ses mains, et Lui avait déjà préparé les voies pour leur fournir la solution de leurs sollicitudes et y mettre un terme.

Il y avait dans le *contado*[1], au nord de Florence, à une distance de quinze kilomètres à vol d'oiseau, une montagne qui aujourd'hui s'appelle *Monte Senario*. Autrefois elle a eu simultanément ou successive-

[1] On appelait *contado* tout le territoire qui dépendait de Florence, en dehors de ses murs.

ment plusieurs noms : celui de *Sonario,* à cause des vents qui y soufflent parfois avec violence, et du bruit sourd qu'ils produisent dans les grottes ou cavernes pratiquées dans ses flancs par la nature ou de main d'homme; celui d'*Asinaio,* soit par une corruption du nom précédent, que les paysans dans leur négligent langage avaient adoptée, soit parce que on y menait réellement paître des ânes; enfin celui de *Sanario,* exprimant l'air pur qu'on y respire et la bonne santé dont on y jouit. Le nom de Senario, qui a prévalu, est le plus noble, parce qu'il désigne l'habitation des vieillards qui y ont vécu et sont morts en saints, ou encore parce que la montagne elle-même, avec son antique forêt, dépasse six de ses voisines de sa tête vénérable. Quoi qu'il en soit, cette montagne faisait partie d'une vaste propriété située sur la paroisse de Sainte-Félicité de Bivigliano, village dont le centre était à douze cents mètres environ du sommet de Monte Senario; et cette propriété, depuis un peu plus de quatre-vingts ans, dépendait de la mense épiscopale de Florence; elle y était inscrite sous le titre de *Castellum montis Asinarii,* « château du mont Asinaire. »

Monte Senario, d'une élévation d'environ huit cent vingt mètres, est un des plus hauts sommets d'un système détaché qui, par le mont Morello, se relie vers le nord à un rameau de l'Apennin; et ainsi il fait partie de l'ensemble des montagnes qui ferment au nord, à l'ouest et au sud, cette fertile vallée de Mugello, que la Sièvc arrose, et qu'elle tient ouverte dans la direction de l'est.

Cette montagne, soit par la conformité du terrain

et la difficulté de son accès, soit par la rareté et l'éloignement des habitations, est une parfaite solitude. La forêt de sapins qui la garnit sur sa crête et sur ses flancs ne fait qu'ajouter au recueillement et au silence de la nature en cet endroit. En regardant dans toutes les directions on semble comme planer sur des pays lointains, tant le spectateur les domine de haut. Les bruits de la terre s'éteignent presque entièrement avant d'atteindre son sommet, et ne sauraient troubler la quiétude dont y jouit le solitaire.

De quelque côté qu'on la considère et dans quelque direction qu'on porte ses pas, on a des paysages d'un type achevé. Cette absence de formes régulières, ces accidents de toutes sortes, ces rochers abrupts, ces noirs sapins jetés sans art çà et là, ces plantes grimpantes : tout cet ensemble compose un tableau, ou plutôt des tableaux variés, tous plus pittoresques les uns que les autres. Mais, quoique un peu sauvages, ils n'ont rien de repoussant; ils revêtent, au contraire, les formes les plus attrayantes; aussi le regard se délecte avec un charme inexprimable sur ces soubresauts de la nature. Pendant qu'on contemple ce spectacle, l'esprit est porté à se recueillir et à méditer; et en pensant que toute cette multiplicité et variété d'aspects n'a été qu'un jeu sous la main du Créateur, on admire et on loue sa toute-puissante fécondité, et on s'incline avec amour devant son être infini.

Selon la saison, Monte Senario se pare d'une beauté particulière. Pendant le cours de l'hiver, c'est une beauté sombre et vraiment sauvage, avec la désolation du froid, l'agitation des vents et l'apparence de la mort. Alors, durant plusieurs semaines, la mon-

tagne, sous le manteau de neige qui la recouvre, apparaît dans une sorte d'illumination. Pendant la saison de la douce température et de l'été, cette beauté se transfigure; tout est aimable et gracieux ; on peut contempler au-dessus de sa tête le ciel bleu le plus magnifique; on sent autour de soi la vie qui abonde; on respire un air des plus suaves; les arbres se décorent de leur vert feuillage; les sapins embaument avec la senteur qui leur est propre; les fleurs sont partout à profusion; les insectes bruissent dans l'herbe; des troupes d'oiseaux sautent, volent et chantent dans les arbres; le murmure des fontaines se mêle au lointain mugissement de la Siève, qui roule sur des rocs, au fond de la vallée du Mugello. Cette montagne est vraiment alors un séjour enchanteur. C'est surtout pendant cette saison qu'on peut jouir des vues de tous genres que cet observatoire possède en si grand nombre. Florence apparaît dans le lointain, à moitié cachée derrière les collines de Fiésole; ses clochers et ses tours émergent presque seuls sur l'horizon. Les écrivains qui décrivent Monte Senario avec des teintes d'un noir exagéré inspirant presque de l'horreur, se sont trompés : en réalité c'est un des plus beaux sites de la belle Italie.

En 1234, Monte Senario avait quelque chose de plus abrupt encore que de nos jours : car, au lieu des chemins et des sentiers qui existent aujourd'hui, quelque imparfaits qu'ils soient, il n'y avait guère que des fourrés épais dans lesquels il était difficile de pénétrer. Aussi les animaux sauvages y trouvaient un refuge assuré, sans toutefois présenter de danger sérieux pour les voyageurs; l'imagination seule de

quelques narrateurs a pu peupler ces forêts de bêtes féroces capables de dévorer les mortels téméraires s'aventurant dans ces lieux.

Il semblerait qu'il y eût, à cette époque, dans cet endroit les ruines d'un château fort, qui autrefois avait dû être redoutable et occuper justement la partie du plateau se trouvant dégarnie de forêt.

Tel était le lieu que la Providence avait choisi et destinait aux sept solitaires de la Camarzia; et, à l'heure marquée par elle, ce lieu leur fut montré et leur fut donné.

Nos pieux solitaires se répandaient donc en prières devant Dieu et au pied de l'image de Marie, et multipliaient leurs jeûnes et leurs pénitences pour connaître, au sujet de leur nouveau séjour, la volonté divine. Or, une nuit qu'ils priaient avec plus de ferveur, voici que tout à coup, devant eux, le ciel se couvrit d'une lumière éblouissante, et, pendant que leurs âmes étaient inondées d'une douceur toute céleste qu'ils avaient déjà goûtée plus d'une fois, chacun d'eux, séparément, vit se détacher sur l'horizon lointain une montagne qui était la représentation exacte de Monte Senario; puis, entraînés à fixer leurs regards étonnés sur cette vision, ils entendirent une voix suave et sonore, distincte et mystérieuse, qui leur parlait; elle leur disait que « cette montagne était Monte Senario; qu'ils devaient en faire l'ascension, afin d'y demeurer et de s'y appliquer à une grande austérité de vie, et que pour cette grave entreprise la Mère de Dieu leur accorderait toujours ses faveurs et son secours ».

La voix de Marie, car c'était bien la Mère de Dieu

qui avait parlé, se tut, et tout s'évanouit devant eux; mais il resta dans leur cœur une impression que rien au monde n'aurait pu effacer. Par cette condescendance toute maternelle, leur décision était approuvée, et le lieu qu'ils cherchaient était trouvé. Aussi leur joie n'eut pas de bornes; ils connaissaient enfin la chère solitude dans laquelle ils devaient s'enfermer. Leurs pieds, à partir de ce moment, ne tenaient, pour ainsi dire, plus à la terre qu'ils foulaient, et leurs cœurs ne cessaient de voler vers le lieu de paix où ils pourraient atteindre le but premier de leur vocation. Ils se mirent donc aussitôt en devoir de hâter par leurs démarches la satisfaction de leurs vœux sanctionnés par le Ciel.

C'en est donc fait, nos sept solitaires de la Camarzia vont fuir loin du bruit du monde, s'élever sur les hauteurs, vivre au milieu du silence de la nature, s'appliquer à tous les saints exercices de la vie érémitique, s'unir plus étroitement à Dieu par la charité, afin de mieux répondre aux attentions si maternelles de la Reine du Ciel.

CHAPITRE XII

DÉPART POUR MONTE SENARIO

(31 mai 1234)

Nos sept solitaires savaient que Monte Senario faisait partie de la mense épiscopale de Florence; ils devaient donc soumettre à l'évêque Ardingo l'ordre qui leur était venu du Ciel, et attendre de lui le moyen de l'exécuter. Toutes ses bontés passées pour eux, et l'approbation qu'il avait donnée, quoique à regret, à leur recherche d'une retraite plus éloignée de la société des hommes, les encourageaient à le voir sans le moindre retard; c'est ce qu'ils firent. De nouveau, présidés par Bonfils Monaldi, ils vinrent se jeter à ses pieds, et lui racontèrent avec humilité et émotion les lumières qu'ils avaient reçues d'en haut sur leurs voies. Le bon évêque écouta attentivement, et, admirant une fois de plus les vertus tout héroïques pratiquées avec la plus grande simplicité par ces hommes de Dieu, il leur déclara qu'il n'avait rien à objecter à leur éloignement, et qu'il mettait à leur entière disposition, pour en jouir comme ils

l'entendraient, la portion du domaine ecclésiastique qu'ils désiraient occuper à Monte Senario, sur la paroisse de Bivigliano. Il leur dit d'aller, de visiter et d'agir à leur gré, dans l'intérêt de leur projet et pour la plus grande gloire de Dieu. A cette annonce, nos sept Saints ressentirent dans leur cœur une gratitude profonde, qu'ils exprimèrent à leur généreux évêque avec des larmes dans les yeux.

Il est vrai que nulle trace n'est restée d'un contrat positif, faisant passer une portion de la propriété sur la tête des solitaires; mais à cela il n'y a rien d'étonnant, car ce ne fut vraiment dans le principe qu'une concession d'usage. Les solitaires avaient promis d'observer la plus stricte pauvreté et de ne rien posséder; aussi, en leur concédant simplement l'usage d'un bien d'église, l'évêque de Florence agissait selon l'esprit des nouveaux Ordres appelés mendiants, qui ne devaient rien posséder, ni individuellement ni collectivement.

La solitude tant désirée était maintenant à eux. Au comble de leurs désirs, ils s'empressèrent de suivre l'avis de l'évêque de Florence, et se transportèrent sans retard sur les lieux. Ils voulaient en faire l'inspection et juger du parti qu'on pouvait en tirer, et, ce qui était encore plus urgent, savoir comment ils pourraient s'installer provisoirement. Ils entreprirent donc cette excursion et se dirigèrent vers Monte Senario. Après avoir gravi les sentiers qui y conduisaient et être arrivés au sommet de la montagne, quel ne fut pas leur étonnement de trouver un plateau dans les meilleures conditions, restreint sans doute, mais d'une beauté ravissante! Un peu à l'écart,

coulait une fontaine d'eau limpide; puis, tout autour, comme si la main des hommes avait passé par là, il y avait un bois parfaitement ordonné. C'était comme une oasis au milieu de ce site sauvage. Tout était vraiment à souhait pour le but qu'ils poursuivaient, et ils ne pouvaient s'empêcher d'en exprimer tout haut leur bonheur et leur gratitude. Ce lieu avait les deux avantages qu'ils recherchaient par-dessus tout : il était complètement à l'abri de la fréquentation des hommes, et tout à fait apte à la vie de pénitence qu'ils désiraient mener.

Ceux qui avaient visité Monte Senario retournèrent enchantés de ce qu'ils avaient vu, et, dans leur joie, ils s'écriaient en s'adressant à leurs frères, comme le rapporte Pierre de Todi : « Désormais nous n'avons plus à chercher; venez, et voyons ensemble ce lieu qui nous a été préparé par le Seigneur; élevons-nous sur la montagne que le Seigneur nous a destinée pour notre vie de pénitence. » Et se faisant écho les uns aux autres dans les transports de leur bonheur, ils ajoutaient avec élan : « Qu'attendons-nous ici? Venez, venez; laissons la ville remplie de mondanité; brisons tout rapport avec elle, n'arrêtons nos pas nulle part dans cette contrée; gardons-nous bien de regarder en arrière pour regretter tout ce qui est nuisible à nos âmes; mais partons pour la montagne que le Seigneur nous a réservée dans sa paternelle providence, afin d'accomplir en tout sa volonté, selon l'attrait de nos cœurs. » Par ces paroles et d'autres semblables, ils faisaient croître encore dans leurs âmes le désir insatiable qu'ils avaient de fuir au loin et de se dérober aux regards des hommes. De plus, ils déci-

dèrent de tout arranger pour partir le dernier jour du mois de mai, veille de l'Ascension. L'évêque de Florence avait été revu et avait confirmé toutes les dispositions prises. Ainsi cet exode, tant de fois rêvé, pouvait s'accomplir ; il n'y avait plus d'obstacle.

Rien n'était plus facile à nos solitaires que de préparer leur départ, car leur grande richesse était la pauvreté et le dénuement; et ils pouvaient répéter, avec le philosophe païen, dans les sentiments les plus chrétiens : « Nous portons tout avec nous-mêmes. » Aussi il était facile de transporter tout ce qui était à leur usage au lieu vers lequel ils se proposaient d'émigrer.

Mais la nouvelle de leur départ ne tarda pas à être connue. Aussitôt tous ceux qu'elle intéressait accoururent à la Camarzia pour exprimer aux solitaires la peine qu'ils en ressentaient. Alors ceux qui une fois déjà avaient tout laissé pour répondre à l'appel divin, eurent à subir un nouvel assaut de tout ce que la nature a de plus délicat et de plus séduisant. On vit donc, pendant les derniers jours du mois de mai, les membres de la famille venir, tout éplorés, se plaindre de ce nouveau départ, qui renouvelait et aggravait la douleur de la première séparation. Aux familles s'unirent les amis, toutes les âmes qui avaient été soutenues et consolées par la bonté inépuisable de nos sept solitaires, et les larmes coulèrent en abondance; les adieux furent déchirants et pour ceux qui restaient et aussi pour ceux qui s'en allaient, car la sainteté ne fait qu'accroître la tendresse des cœurs bien loin de la supprimer.

Nos Saints passèrent une bonne partie de leur dernière nuit à prier et à remercier Dieu; car ils pen-

saient que, malgré les épreuves qu'ils avaient eues à subir pendant leur séjour de près de neuf mois à la Camarzia, c'était en réalité une grande grâce qui leur avait été accordée, et le prélude d'une plus grande encore. A l'aurore, ils furent sur pied. Alors, après les oraisons d'usage, ils assistèrent au saint sacrifice de la Messe, célébré par leur fidèle et inséparable chapelain Jacques de Poggibonzi, et tous y reçurent la sainte Communion, qui est le pain des forts. A la hâte, ils prirent tout ce qu'ils devaient emporter, et ils furent prêts à se mettre en route.

Pour donner un caractère plus religieux à leur départ, nos sept solitaires, avec leur directeur spirituel, jugèrent à propos de s'organiser en procession; ils se rangèrent donc en ordre, placèrent à leur tête l'un d'entre eux pour porter la croix, confièrent à un autre l'image de la très sainte Vierge qu'ils honoraient dans leur oratoire, et se mirent en marche. Florence était encore à moitié endormie; du reste, ils ne pénétrèrent point dans son enceinte, et, glissant le long de ses remparts, ils s'avancèrent dans la direction de Fiésole, en gravirent les collines, et bientôt se trouvèrent sur le chemin qui devait les conduire au terme de leur course. Ils prirent naturellement la seule route qui existait alors pour conduire à Monte Senario, c'est-à-dire celle de Florence à Bologne. Cette route devait, à Pratolino, les laisser à quatre kilomètres environ du sommet de la montagne. Une fois dans la campagne, en présence de cette nature qui déroulait toutes ses merveilles autour d'eux, et qui était dans toute sa beauté printanière, ils entonnèrent de pieux cantiques. Ils marchèrent ainsi pen-

dant deux heures à peu près, excitant sur leur passage l'étonnement de ceux qu'ils rencontraient. Les oiseaux mêlaient leurs chants à ceux des pieux solitaires, qui s'en allaient tout pénétrés et recueillis.

En alternant le chant avec la prière et de pieuses conversations, ils gagnèrent Pratolino et là s'engagèrent dans le chemin étroit et agreste qui conduisait sur le plateau. Bientôt ils parvinrent à quelques maisons appelées encore aujourd'hui Aquérico, et, un peu au delà, à une fontaine qui ne tarit jamais et entretient dans une fraîcheur perpétuelle les prairies qui entourent Pratolino.

Ils étaient fatigués de la route, car ils observaient strictement le jeûne de la vigile de l'Ascension. Bonfils Monaldi ne manqua pas de le remarquer; aussi, avant de tenter l'escalade de la partie la plus difficile de la montagne, il invita tous ses compagnons à reprendre haleine et à s'asseoir sur le bord de la fontaine. C'est ce qu'ils firent, en effet; et, de là, le cœur rempli de douces et pieuses pensées, ils se mirent à promener leurs regards sur le magnifique panorama qu'ils avaient devant eux. Dans le lointain, ils aperçurent Florence, dont la vue et le souvenir faisaient vibrer leurs âmes. Puis ils se communiquèrent leurs impressions, quand Bonfils Monaldi montrant, à quelques milliers de pas, une vallée assez étroite, appelée la vallée de Croci, prit la parole et dit : « C'est en ce lieu qu'il y a plus de huit cents ans, en 406, Radagaise essuya cette terrible défaite qui sauva Florence. » Et alors il raconta cet événement, que l'histoire a consigné dans des pages émouvantes.

En effet, Radagaise, roi des Goths, à la tête d'une

nombreuse armée, après avoir ravagé le nord de l'Italie, avait pénétré en Étrurie : c'était le nom de la Toscane alors. Ayant divisé son armée en trois corps, il avait ordonné à deux de ces corps de battre la campagne, et avec le troisième il avait mis le siège devant Florence. Radagaise, accompagné de ses deux fils, dirigeait lui-même les opérations. Il avait promis à ses dieux de leur offrir en libations, après la victoire, tout le sang des Romains : il désignait par ce nom tous les habitants de l'Italie. L'épouvante était dans la ville, où le conquérant barbare avait des alliés dans les païens que le christianisme n'avait pu encore convertir. La famine déjà accroissait la peur. En vain l'évêque saint Zénobie avait ordonné prières, processions, exposition des reliques des huit martyrs que la ville possédait. Tout le monde était découragé et ne parlait que de se rendre sur-le-champ, lorsqu'un citoyen considérable vint dire aux magistrats que saint Ambroise lui était apparu et lui avait promis la victoire pour le lendemain. Sur cette communication, on attendit ; et effectivement, le lendemain, on vit s'avancer, à la tête de son armée, Stilicon, général romain, qui de Pavie, en longeant la mer, accourait dans la direction de Florence. Les assiégeants, effrayés, gagnèrent précipitamment les hauteurs de Fiésole, où Stilicon ne tarda pas à les assiéger et à les affamer à son tour. Bientôt, malgré une résistance opiniâtre, menacés d'être pris dans un cercle de fer qui se rétrécissait tous les jours, ils commencèrent à désespérer de vaincre. Radagaise lui-même et ses deux fils, qui avaient tenté de s'échapper en traversant, à la faveur d'un déguise-

ment, les lignes ennemies, furent saisis, reconnus et décapités au pied des côtes de Fiésole, à la vue des Goths frappés de stupeur. Ceux-ci, se voyant perdus, comprirent qu'il n'y avait plus de ressource que dans la fuite. Mais, poursuivis par Stilicon, coupés de la route de Bologne et de la vallée de la Siève, ils furent atteints au pied de Monte Senario, et là périrent en grand nombre sous le fer des légions romaines.

Après avoir rappelé sommairement cet épisode, Bonfils Monaldi ajouta : « Voyez cet espace étroit, situé entre les monts de Mugello et la campagne de Florence; c'est là le tombeau de cette armée de deux cent mille hommes, qui, commandée par Radagaise, avait ravagé presque toute l'Italie, avait remporté victoires sur victoires, s'était chargée de butin et de dépouilles; c'est là qu'elle est venue sombrer misérablement, grâce à l'habileté et aux armes de Stilicon, aidé des magnats de Florence. Afin de rappeler ce souvenir glorieux pour nos ancêtres, mais lamentable pour ce fameux conquérant et ses soldats, cette vallée a reçu le nom de *Croix.* » Et, en faisant ces réflexions, le doux et aimant supérieur ne pouvait s'empêcher de verser des larmes sur le sort de tant de malheureux.

Nos voyageurs s'étaient suffisamment reposés; ils tournèrent alors leurs yeux vers le sommet de la montagne, et se remirent à marcher, tout en chantant des hymnes, des psaumes, des louanges, qui prenaient un accent de plus en plus animé, en même temps qu'ils approchaient davantage du lieu béni où leurs pas devaient s'arrêter. Ils étaient saisis d'une

émotion inaccoutumée et tressaillaient de joie, en pensant que bientôt ils fouleraient de leurs pieds la terre promise, la terre de bénédiction.

Déjà le soleil était monté à l'horizon, et la chaleur se faisait sentir; aussi la marche sur le sentier à pente rapide était devenue plus pénible. Mais nos Saints étaient trop heureux pour s'apercevoir de la fatigue. Ils discouraient entre eux avec calme sur ce qu'ils remarquaient, et se faisaient l'un à l'autre des réflexions qu'une pensée de foi animait toujours. Ils arrivèrent ainsi sur le seuil de la forêt de sapins. En voyant ces arbres vigoureux, lançant vers les airs leurs cimes élevées, devant ce silence qui régnait sous l'espèce de voûte qu'ils formaient, en présence de leur disposition en étages successifs sur le flanc de la montagne, ils ne purent s'empêcher de s'extasier sur la beauté de ce lieu en même temps que sur la difficulté d'en faire l'escalade; puis, à cette occasion, ils se figurèrent qu'ils avaient fait leur entrée dans la patrie céleste, et qu'ils y jouissaient de la gloire des élus.

C'est alors qu'ils se livrèrent entre eux à de pieuses considérations sur les symboles du sapin, qui leur semblait, considéré du pied au sommet, renfermer toute l'économie du salut éternel. Selon ce qu'ils pensaient à ce sujet, la racine est le fondement de la foi; la cavité profonde qui la contient, l'humilité; le tronc est le travail, qui supporte tout; les branches, en nombre fixe et placées à des distances régulières, représentent la justice, qui distribue tout avec ordre et mesure; les feuilles toujours verdoyantes expriment l'espérance; les feuilles, avec leurs pointes aiguës et

disposées en forme de croix, figurent la croix et les tourments de Jésus et des martyrs; dans les gouttes visqueuses coulant de l'écorce, on voit le ciment de la charité; dans l'unité de l'arbre, Dieu; dans l'invariable association des rameaux par trois, la distinction des personnes divines; enfin, dans la pointe de la cime, les communications célestes.

Ces naïves réflexions avaient à peine fini de passer de bouche en bouche, que le doux Bonfils Monaldi voulut profiter de la circonstance pour faire entendre quelques paroles d'édification : « Apprenez par là, chers fils, quels liens de vive charité vous unissent à Dieu et à sa très sainte Mère; car ce sont eux qui vous ont préparé, au milieu de cette solitude, ces beaux arbres, destinés à devenir pour vous des livres toujours ouverts, où vous pourrez puiser une doctrine toute céleste, et méditer tant de sublimes mystères. Sachez donc ce qui vous attend dans le Ciel, si, sous la rude et grossière écorce d'un végétal, les forêts peuvent vous fournir le sujet de si grandes considérations. Voyez maintenant combien est vrai l'oracle du Saint-Esprit : « Il fera du désert comme « un lieu de délices, et de la solitude comme un jar- « din du Seigneur; et l'expression de la gratitude, « avec la voix de la louange, y retentira dans la joie « et l'allégresse. »

Ruminant dans leurs cœurs toutes ces pensées diverses, nos solitaires se hâtaient d'achever leur ascension; et, après quelque temps, ils posaient enfin le pied sur le sommet de Monte Senario. Aussitôt un cri de joie s'échappa de toutes les poitrines. Ils plantèrent sans délai au milieu du plateau la croix qui

ouvrait la marche; ils firent flotter au vent l'étendard qui portait l'image de la Vierge Mère de Dieu; et se jetant à genoux, comme dans un transport, ils se mirent à baiser sans fin la terre en répandant des larmes de bonheur; puis, se tournant avec amour vers l'image de leur Mère, ils s'écrièrent tous d'une voix unanime : « Voici que nous avons tout laissé pour vous, ô Marie, notre Mère! » Alors ils se répandirent devant elle en prières de toute sorte, lui déclarèrent avec effusion que c'était uniquement pour elle et son divin Fils qu'ils venaient s'établir en ces lieux, et la supplièrent avec instance d'accepter la consécration qu'ils faisaient pour toujours de leurs personnes à son service.

Cette prise de possession fermait pour nos sept Saints une phase de leur vie et en ouvrait une autre. Depuis leur naissance, l'œil qui s'était fixé sur eux, la main qui avait dirigé leurs voies, et le cœur qui s'était attaché à eux avec une préférence si marquée, n'avaient pas cessé un instant de les poursuivre, afin de les amener sur le sommet de cette montagne. Tout ce qui aurait pu y faire obstacle avait été brisé par une force à laquelle rien ne résiste. Ainsi, par des progrès sûrs et rapides, ces sept âmes, une fois lancées dans la carrière, étaient devenues capables, au milieu d'un monde rempli de dangers et de scandales, des sacrifices les plus coûteux et des vertus les plus difficiles. Résistant au foyer où toutes les passions s'alimentent, nos Saints les avaient toutes subjuguées, et ils avaient remplacé la triple concupiscence de l'indépendance, du plaisir et de l'argent, qu'ils avaient moyen de satisfaire, par le triple triomphe de l'obéis-

sance, de la mortification et de la pauvreté, qu'ils avaient embrassées volontairement. Tout ce qu'il y a de plus doux et de plus séduisant dans les affections permises : l'amour de la gloire, la recherche des honneurs et du succès, les tendresses de la famille, tout cet ordre de sentiments qui sont la consolation et la joie de la vie, avait été par eux courageusement foulé aux pieds. Quelques-uns même étaient allés plus loin et s'étaient séparés, par un effort qui semble impossible à l'homme, d'épouses aimées et d'enfants chéris, s'élevant par là sur le plus haut sommet du sacrifice. Puis ils avaient tous adopté un genre de vie plein d'austérité et de dénuement, leur attirant les moqueries des hommes impies et sensuels; ils avaient enchaîné leur liberté; ils s'étaient séparés de la société des hommes; ils s'étaient enfermés dans la solitude; ils s'étaient astreints à toutes sortes de pénitences.

Voilà ce qu'ils avaient fait dans la première phase de leur vie, sous l'œil de Marie, conduits par sa main, encouragés par les tendresses de son cœur de Mère, soutenus par la vertu de sa puissance de Reine. Dans la seconde, ils ne feront pas moins : ils monteront encore plus haut, selon la loi du progrès, et comme le symbolisera la montagne qu'ils habiteront. Après avoir préparé dans l'obscurité et le mystère l'œuvre pour laquelle ils avaient à être saints, ils la réaliseront dans la pleine lumière. D'abord ils seront seuls, loin du monde, au désert, ne travaillant que pour eux-mêmes; mais bientôt ils auront le droit d'avoir des enfants spirituels, et d'étendre officiellement leur influence sur toutes les

âmes. Leur champ d'action élargi sera la ville, les campagnes, les pays lointains; tout lieu de la terre où Jésus et Marie ne seront pas connus, ne seront pas aimés, leur sera ouvert. Et dans la seconde phase comme dans la première, ils ne feront rien que sous l'égide de Marie, que par son inspiration et ses ordres; car elle leur découvrira en personne, dans une lumière éclatante, qu'elle ne les a appelés, dès le principe, que pour être à elle sous le titre si glorieux et si expressif de ses Serviteurs, et elle leur fournira tous les moyens de réaliser ses desseins.

LIVRE SECOND

FONDATION

1234-1244)

CHAPITRE PREMIER

INSTALLATION DE L'ERMITAGE

(1234)

Nos sept Saints avaient pris possession de Monte Senario. Aussitôt après avoir reposé leurs corps fatigués par l'escalade de la montagne et le jeûne de l'Ascension, ils durent songer à un commencement d'installation. La beauté de la saison, la pureté de l'air, la verdure des arbres et des gazons, les charmes des fleurs, le silence de la solitude, agréablement coupé par le chant des oiseaux et le murmure de la fontaine : tout, en un mot, autour d'eux était ravissant. Volontiers ils eussent laissé leurs âmes exhaler leur bonheur dans la prière, en présence d'une si belle nature; mais le soleil commençait à descendre à l'horizon, et ils avaient résolu de passer la nuit sur le plateau qu'ils occupaient; car ce lieu, dans leur estime, l'emportait sur tout autre au monde, et ils préféraient de beaucoup les incommodités d'une installation improvisée aux douceurs d'un gîte confortable qu'ils auraient pu rechercher dans le voisi-

nage. L'oratoire fut le principal objet de leurs préoccupations. Ils apportèrent un soin amoureux à le faire aussi convenable qu'il leur était possible ; ne devait-ce pas être, dans son humilité, le tabernacle du Très-Haut, et le lieu béni de ses communications ineffables? Pour eux-mêmes, ils furent satisfaits à peu de frais : ils se firent une cabane juste suffisante pour les nécessités les plus urgentes. Le tout était fabriqué en bois, et constituait un provisoire destiné à faire place bientôt à quelque chose de définitif.

Leurs préparatifs achevés, ils ne songèrent plus qu'à la fête du lendemain, qui touchait d'autant plus profondément leurs cœurs, qu'elle était en parfait harmonie avec leur situation nouvelle. Jésus, au jour de son Ascension, avait quitté la terre pour monter au Ciel ; et eux, dans le même jour, avaient accompli une ascension qui les transportait du monde sur les hauteurs d'un demi-ciel, d'où le Ciel véritable serait comme sous leur main. Aussi ils se préparèrent à cette fête avec une grande ferveur. Le Père Jacques de Poggibonzi les entendit en confession. Ils prièrent avec instance Marie d'accepter en ce beau jour les prémices de leur nouvelle solitude. Ils prirent quelque repos sur des couches confectionnées de leurs mains, et se laissèrent aller au sommeil : ce fut un des plus doux qu'ils eussent jamais goûté. Ils sentaient qu'ayant quitté tout, Dieu habitait plus intimement dans leurs âmes dilatées de son amour. Ils psalmodièrent l'office de la nuit, entendirent les pieuses exhortations de Bonfils Monaldi, rendirent leurs hommages à Marie, et furent prêts pour la Messe.

C'était le matin, de bonne heure : le soleil avait

à peine commencé sa course; tout était suave et délicieux sur la montagne inondée de fraîcheur et embaumée de parfums. La nature chantait au Créateur un hymne magnifique. Et, dans l'oratoire champêtre, sept âmes, unies en chœur et comme fondues en une seule, étaient plongées dans les douceurs de l'amour divin, et assistaient au grand acte par lequel la terre apaise la justice divine et obtient la miséricorde infinie. Après Prime, en effet, Jacques de Poggibonzi avait commencé l'auguste sacrifice. Pendant que ses phases diverses se déroulaient, les sept assistants avaient leurs âmes pleines des plus doux sentiments, parmi lesquels le feu de la charité dominait tout le reste. Ils exprimaient plus que jamais leur désir de suivre Jésus dans les labeurs, les souffrances et les larmes, afin d'avoir part un jour à son Ascension glorieuse. Puis eut lieu la Communion, dans laquelle ces sept cœurs jubilèrent de posséder leur bon Maître, auteur de toutes les miséricordes dont ils bénéficiaient. La sainte Messe terminée, l'action de grâces se prolongea dans des communications qui mirent le sceau sur toutes les résolutions du passé et du présent. Cette matinée du premier juin 1234, jour de l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ, devait être à jamais une date mémorable, pleine de joie pour l'Ordre, et même pour les habitants des villages voisins de Monte Senario. Chaque année, depuis, cette fête n'a cessé d'attirer un grand nombre de pèlerins désireux de faire leurs dévotions en souvenir de cette première inauguration.

Le reste du jour se passa en grande partie comme la matinée, c'est-à-dire en pieuses psalmodies, en

prières, en méditations et contemplations. Par-dessus tout, nos sept Saints renouvelèrent la résolution dominante de leur vie, qui était d'appartenir à Marie et de tout faire pour son honneur.

La fête passée, immédiatement s'ouvrit pour eux une période de temps pendant laquelle ils eurent à mener de front trois genres différents de travaux et d'occupations. En première ligne se plaçait la vie érémitique, formée d'un mélange de prières et de pénitence. C'était là leur vocation réelle; ils n'eurent garde d'y manquer. Puis venait tout ce qui était nécessaire pour sustenter suffisamment le corps: cultures sur place et recherche des aumônes aux environs. Ayant résolu de pratiquer la plus stricte pauvreté, ils devaient quêter : tous les jours, huit personnes, pour la nourriture, le vêtement, tout ce qui est indispensable à la vie matérielle, devaient compter, comme les petits oiseaux de l'air, sur ce que la bonne Providence leur enverrait. Enfin il leur fallait un ermitage qui pût résister aux intempéries des saisons. Sans doute il devait être bien simple et bien modeste; mais encore était-il nécessaire d'en dresser le plan, d'en chercher les matériaux et de le construire. Ils se mirent donc à préparer tout pour une exécution immédiate.

Le site fut choisi sur le côté de la montagne qui regarde l'horizon de Florence. On s'était éloigné de la ville natale pour être à même d'aimer Dieu plus entièrement, mais on n'en conservait pas moins une affection ardente pour tout ce qu'on laissait derrière soi. Aussi, c'était une consolation pour le cœur de nos Saints d'avoir leur chère cité comme sous leurs yeux. De plus, on préféra sur le plateau un point qui

formait monticule par rapport au niveau général, et qui appartenait à un roc siliceux extrêmement dur. L'aspiration que nos Saints ressentaient pour la solitude les portait à faire tout pour bien s'isoler, et même pour se défendre contre les regards du monde.

Après toutes les décisions prises, ce qui fut l'affaire de peu de jours, on commença les travaux. L'ermitage, occupant un espace assez restreint, devait comprendre l'oratoire, orienté vers le sud-ouest, dans la direction de Florence; les cellules des ermites à l'entour, et peut-être quelques salles communes. Mais ils ne voulurent rien commencer sans la bénédiction de l'Église; c'est pourquoi ils firent part de leur désir à l'évêque de Florence, qui promit de se rendre sans tarder à Monte Senario pour bénir la première pierre de la chapelle : ce qui eut lieu, en effet, quelques jours après. Ardingo, au jour dit, se trouva au milieu des solitaires. La joie fut grande à l'ermitage, car l'évêque de Florence était un père pour tous. Il fut tout heureux de procéder à la bénédiction de la première pierre de l'oratoire. Nos sept Saints, attentifs et recueillis, étaient là; une prière fervente s'élançait de leurs cœurs vers Jésus et Marie, pour que la vertu du Très-Haut fût abondamment répandue à la base du petit édifice sacré. Ils ne savaient pas alors quelle devait être la fécondité de ce berceau; mais ils la préparaient en la méritant. L'évêque profita de la circonstance pour leur adresser quelques paroles d'encouragement, les exhortant à ne jamais regarder en arrière et à répondre en tout aux requêtes de la glorieuse Mère de Dieu, qui les avait appelés. Puis il regagna Florence, charmé par le parfum

de sainteté répandu par la solitude qu'il venait de visiter.

A partir de ce moment la plus grande activité régna à Monte Senario : le plan conçu fut suivi dans toute sa simplicité. Les travaux, avec les moyens imparfaits dont on disposait et vu la difficulté des lieux, ne pouvaient avancer aussi rapidement qu'on l'eût désiré. Aussi les pieux ermites furent heureux de se faire maçons ou aides-maçons, affrontant toute sorte de fatigues pour que leur bien-aimée chapelle fût terminée plus promptement.

Cependant, dans leurs excursions autour du plateau et sur les versants de la montagne, ils avaient fait des découvertes bien en harmonie avec leurs aspirations. Il y avait sur le côté regardant Pratolino et Bivigliano de véritables grottes ou cavernes; ils songèrent aussitôt à en tirer parti pour leur genre de vie, et ils décidèrent qu'ils en feraient usage pour se livrer plus aisément aux exercices de la contemplation et de la pénitence.

Le petit oratoire ne tarda pas à être terminé; et, après qu'il eut été consacré par les bénédictions de la sainte Église à sa fin particulière, nos sept Saints en prirent possession avec une vive allégresse. Leurs vœux étaient remplis en grande partie : ils possédaient la maison de Dieu, où Notre-Seigneur et Marie voulaient recevoir leurs hommages et se communiquer à eux. Il leur semblait que nul bonheur sur la terre ne pouvait être comparé au leur.

D'autre part, un peu avant l'apparition de l'hiver, l'ermitage fut achevé dans son entier et entouré de sa clôture. De la plus modeste apparence, il restait

perdu sur la crête de la montagne, au milieu des bois environnants, si bien que de loin on pouvait à peine en soupçonner l'existence. Il eût été difficile de mieux exprimer l'oubli dans lequel désiraient vivre nos sept nobles Florentins, devenus cette fois de véritables ermites; car c'est bien maintenant le titre auquel ils ont droit. C'est si vrai, que le lieu où ils se sont réfugiés portera désormais le nom de désert.

Entrez donc, ô âmes insatiables de vertu et de pénitence, dans votre voie nouvelle avec l'ardeur que vous avez apportée à la rechercher et à la trouver! C'est votre droit, que vous avez conquis par la générosité de vos efforts. Commencez à mener cette vie toute céleste, qui bientôt vous fera ressembler plus à des anges qu'à des hommes.

CHAPITRE II

VIE ÉRÉMITIQUE ET PIED-A-TERRE DE CAFAGGIO

(1234-1239)

A peine installés sur le mont Senario, nos sept Saints n'eurent d'autre souci que de continuer leur vie de la Camarzia, avec cette seule différence que tout y eut un cachet plus austère.

Ce genre de vie était bien maintenant la vraie vie érémitique. Certes, ce n'était point une nouveauté dans l'Église, car cette vocation y était en honneur et en pratique depuis très longtemps : elle datait des premiers jours du christianisme. Saint Jean-Baptiste en avait fait le principal instrument de sa sanctification, lorsqu'il se préparait à son rôle de Précurseur du Christ. Notre-Seigneur lui-même l'avait comprise dans les états de vie qu'il voulut embrasser, afin de les bénir tout spécialement de sa grâce. Nazareth, quoique très silencieux et très solitaire, ne fut un ermitage qu'en partie; mais Jésus passa quarante jours au désert au début de sa vie publique, et ensuite il ne cessa pas d'y retourner de temps en temps, ouvrant

ainsi la voie aux âmes désireuses d'abandonner le monde pour toujours. Aussi tous les temps et tous les pays ont eu leurs gloires érémitiques. Il suffit de se rappeler les ascètes, saint Paul de Thèbes, saint Antoine, leurs nombreux disciples et imitateurs, et, même dans ces derniers siècles, sainte Colette, le bienheureux Nicolas de Flue et beaucoup d'autres.

Du temps même de nos sept Saints, durant leur jeunesse et à une lieue environ de Florence, dans le voisinage d'une petite bourgade appelée Villamagna, il y avait un saint homme adonné à toute la rigueur de la vie érémitique. Le bienheureux Gérard, c'était son nom, était né vers l'an 1174, à Villamagna, de bons paysans. Orphelin à l'âge de douze ans, il avait été conduit à Florence, et élevé là chrétiennement par les soins des seigneurs dont sa famille dépendait. Plus tard il s'était croisé à deux reprises, s'était vaillamment battu en Palestine, avait été fait prisonnier, et était définitivement rentré dans son pays en passant par Assise, où il avait reçu l'habit du Tiers Ordre de Saint-François, qu'il porta jusqu'à la mort. Arrivé à Villamagna, il s'était retiré dans un endroit du pays appelé *les Grottes*, et là il s'était adonné aussitôt à la vie qu'il ambitionnait depuis longtemps. Il priait dans les lieux les plus écartés, il mendiait sur les chemins, soulageait les pauvres des aumônes qu'il recueillait lui-même, et visitait les malades pour les servir. Il travaillait des mains, jeûnait fréquemment, demeurait de longues heures dans les églises du voisinage, et se plaisait à passer souvent les nuits en prières, aux pieds d'une statue de la

sainte Vierge, placée dans une niche près de sa solitude. Durant ce temps il accomplit un grand nombre de choses merveilleuses, jusqu'à ce qu'il mourût, le 13 mai 1258.

Nos sept jeunes gens avaient donc eu le loisir et la facilité d'étudier la vie érémitique, dont ils avaient devant les yeux un si bel exemple. Et comme c'était une vocation très sainte, approuvée par l'Église, ils l'avaient embrassée. Ils en avaient d'abord fait l'essai à la Camarzia dans des conditions imparfaites, et ils voulaient à Monte Senario la mener selon toute sa perfection. Aussi, dès qu'ils furent installés, ils commencèrent à se conformer au principe fondamental de la vie érémitique, d'après lequel l'anachorète se concentre dans la solitude, afin de demeurer seul avec Dieu seul. Leur grand effort tendit donc, dès le début, à se séparer de tout pour ne penser qu'à Dieu, ne voir que lui et n'agir que pour lui plaire. Et ce fut leur but persévérant durant six années. Monde, famille, intérêts temporels, tout ce qui est de la terre ne compta plus pour eux; ils y furent comme morts. Isolés par le lieu de tout contact humain, ils arrangèrent leurs vies de manière à se tenir isolés les uns des autres, autant qu'il était en leur pouvoir. Ils étaient comme des âmes en peine, cherchant un objet de grand prix, et, après l'avoir trouvé, se complaisant à le regarder, à demeurer en sa présence, pour apprendre à l'apprécier et à l'aimer toujours davantage. Cet objet de leurs recherches était Dieu, et Dieu seul, Dieu, fin de tout être, de toute créature humaine, de tout, sans exception, au Ciel et sur la terre. Ils se passionnèrent même tellement

pour leur solitude, qu'ils éprouvèrent une peine sensible à la quitter. Florence ne les revit plus pendant un temps; leurs quêtes furent négligées; aussi, bientôt, ils en vinrent à manquer même du nécessaire. Ils prirent également en affection leurs grottes; sans s'y installer entièrement, ils y passaient volontiers tout ce qu'ils avaient de temps libre durant le jour; et, parfois même, ils y demeuraient la nuit. On n'a pas de peine à comprendre l'attrait qui portait nos sept ermites à se réfugier dans ces antres solitaires pour s'y perdre en Dieu. Rien n'était plus selon la pente de leurs cœurs que cette réclusion dans un lieu sauvage, au milieu d'une nature splendide, loin des agitations de la terre, surtout si l'on y joint le grand silence et l'obscurité de la nuit, la douce lumière de la lune et la lueur scintillante des étoiles. Rien ne pouvait être plus propice à la contemplation des choses célestes.

Dans les exercices divers qui devaient remplir leurs journées, ils firent une large part à la prière, qu'ils considéraient comme l'âme de leur vocation. Sous différentes formes, ils multiplièrent tellement ce saint exercice, que leur vie ne semblait plus qu'une chaîne d'oraisons se déroulant sans cesse dans la variété de ses anneaux. Ils avaient adopté la psalmodie usitée dans l'Église depuis longtemps déjà; et, sept fois le jour, leurs cœurs exhalaient leurs pieux sentiments au moyen de ses chants sublimes, dus à la piété et au génie du roi David, et de ces passages édifiants des saintes Écritures et des Pères, ajoutés par l'usage aux psaumes. Les louanges adressées à Marie accompagnaient toujours celles du Très-

Haut ; aussi le petit Office de la sainte Vierge, selon la promesse qu'ils en avaient faite à la Camarzia, était psalmodié tous les jours par nos sept Saints, après l'office divin.

Hiver comme été, ils se levaient au milieu de la nuit pour réciter l'Office. Ils se rendaient aussitôt dans leur modeste oratoire, et là, à la faible lueur de petites lampes, ils s'acquittaient de ce devoir si doux de louer Dieu pendant que tout était en repos autour d'eux. Le silence et le mystère, que la nuit faisait régner si complètement sur le sommet de Monte Senario, facilitaient l'union de leurs âmes avec Dieu. Quoique leur piété eût pris, avec le temps, un caractère plus viril, elle gardait toujours cependant la pente à ces effusions si familières aux âmes aimantes.

La nuit, immédiatement après Matines et Laudes, nos sept ermites avaient un exercice appelé la Conférence, c'est-à-dire que l'un d'entre eux, le plus souvent Bonfils Monaldi, leur adressait la parole. C'était un entretien plein de simplicité et d'abandon sur les choses de Dieu, c'était l'épanchement d'un père et d'un frère dans le cœur de ses enfants et de ses frères. Ce qui sortait de l'âme de l'orateur tombait dans l'âme des auditeurs, à la fois comme une rosée rafraîchissante et comme un feu embrasant. Par intervalles la voix se taisait, et les âmes seules parlaient à Dieu et à Marie avec une ferveur de sentiments et une expansion d'amour qui se continuaient même lorsque l'exercice était fini. De cette façon, la conférence était une véritable oraison : elle s'est conservée dans l'Ordre sous la forme si connue de la

méditation, consistant à lire quelques points que chacun médite ensuite.

La pratique de l'oraison mentale ne se bornait pas à cette seule conférence. Durant le cours de la journée, soit en conformité avec la règle, soit d'une façon libre, en commun ou en particulier, dans l'oratoire, dans les cellules, dans les grottes, la nuit aussi bien que le jour, les sept solitaires de Monte Senario s'y livraient de nouveau. Alors ils passaient par ces formes multiples de l'oraison et de la contemplation, qui reposent si bien l'âme en la nourrissant.

Dans la vie érémitique, pendant que la prière élevait l'âme, la pénitence devait abaisser le corps, afin de vaincre son antagonisme pour tout ce qui est surnaturel. Aussi nos sept Saints mirent-ils en œuvre à la fois ces deux grands instruments de la perfection. On les vit donc, à Monte Senario, adopter tout ce qui peut briser la résistance de la nature, si avide de jouissances sensuelles. Au milieu du monde et à la Camarzia, ils avaient fait leur apprentissage dans cet art qui apprend à dompter les appétits insatiables et les entraînements passionnés. Mais, dans leur nouvel ermitage, ils devaient y passer maîtres : d'une main énergique, parfois même cruelle, on les vit flageller cette pauvre nature et la réduire comme aux abois. Ce fut à un tel point que leurs guides autorisés, à un moment donné, prirent l'alarme et, dans la crainte d'excès périlleux, leur imposèrent des adoucissements.

Pour tourmenter leurs corps, ils eurent recours à tout l'arsenal préparé par leurs devanciers dans la sainteté. Travail du corps par le froid et la neige, la

chaleur et le soleil brûlant; nourriture rare, limitée, pauvre, toujours maigre, composée de quelques herbes ou légumes, avec un peu de pain et d'eau fraîche; privation de sommeil, veilles prolongées, coucher sur la dure; journées et nuits passées au sein des cavernes, dans l'isolement et la solitude; cilices, chaînes, disciplines : rien ne fut épargné par eux pour dompter leurs corps et s'en rendre les maîtres absolus.

Ajoutons à tout cet ensemble de rigueurs les tournées qu'ils durent entreprendre bientôt pour se procurer les choses nécessaires à la vie; les longs circuits qu'ils furent contraints de faire en toute saison, par monts et par vaux, dans les villages voisins, et surtout à Florence; toutes les fatigues et tous les ennuis résultant de cette mendicité perpétuelle, et nous aurons une description complète de la vie de nos sept Saints. On ne pourrait imaginer rien de plus édifiant et de plus héroïque; c'était bien réellement la pratique de la sainteté en permanence.

C'était sans doute la vie érémitique, mais c'était aussi la vie commune entre sept, les deux vies s'harmonisant et se fondant entre elles de façon à procurer à nos Saints les avantages propres à chacune. La vie érémitique visait à la plus haute perfection et en imposait toutes les rigueurs; la vie commune, avec ses liens de dépendance et de fraternité, écartait les dangers de la solitude, et faisait goûter les joies si douces et si pures de la famille. La Providence divine avait ainsi voulu tempérer une vocation par l'autre; et, au sein même de la vie solitaire, elle les avait unis en petite communauté, afin qu'ils pussent mieux

réussir dans leurs aspirations à une union totale avec Dieu.

Telle fut cette vie, qui dura six années environ, et qui ressembla de très près à celle que les Anges mènent dans le Ciel. Elle fut réellement le creuset dans lequel Notre-Seigneur les épura, afin de les rendre plus dignes de sa céleste Mère, à laquelle il voulait les présenter en hommage.

Au milieu de cette vie nouvelle, nos sept ermites étaient absorbés par une seule pensée : se sanctifier en servant Marie. Et avec une volonté et une énergie de fer, ils avaient recours à tous les moyens capables de leur faire atteindre ce but, passant par-dessus tous les obstacles. Leur parfait isolement sur le sommet du mont Senario leur facilitait cette poursuite, dans laquelle ils concentraient toutes leurs forces. Mais, lancés dans ce courant, ils eurent de la peine à s'y retenir, et bientôt ils coururent le danger d'y être emportés au delà des limites de la prudence et de la sagesse.

Ils oublièrent, en effet, qu'ils avaient un corps, ou plutôt ils agirent comme s'ils n'en avaient point. Sous l'empire de la ferveur qui les animait, ils en vinrent, par progrès, à négliger totalement ce corps, qu'ils devaient dompter, mais non détruire. Les privations qu'ils lui imposaient devenant de plus en plus rigoureuses, ils s'exercèrent à étouffer ses plaintes. La nourriture lui étant donnée avec la plus grande parcimonie, ils apprirent à s'en contenter. Leurs forces physiques s'affaiblissant, ils s'en consolèrent par l'accroissement de leurs forces spirituelles. « Peu importe, pensaient-ils, que la vie pour

nous soit courte ou longue! ce qui ne saurait nous être indifférent, c'est que durant l'éternité nous soyons unis au souverain bien dans la société de Marie. »

Et ainsi ils cheminaient, pratiquant une pauvreté rigoureuse, ne possédant absolument rien, ne faisant aucune réserve, vivant au jour le jour, ne songeant jamais au lendemain; se contentant, pour le peu dont ils usaient, du travail de leurs mains et du produit de quelques quêtes rares, et se reposant en paix sur cette douce Providence qui nourrit les petits oiseaux du ciel et donne leur vêtement aux lis des champs. C'était, poussé même au delà des limites du permis, le dégagement de tous les embarras qu'impose d'ordinaire le corps au détriment de l'âme.

Il y avait bien plusieurs objections à ces rigueurs : elles ruinaient leurs santés, abrégeaient leurs vies, et tentaient Dieu en quelque manière. Mais nos Saints, effleurant à peine la terre, ne s'en seraient pas aperçus peut-être sans le coup d'œil vigilant de Bonfils Monaldi. Plus attentif en vertu de sa charge, il vit le péril et en fut aussitôt alarmé. Selon son habitude, il s'empressa de recourir à la prière. Il vit alors, dans la lumière de Dieu, que les Serviteurs de sa Mère n'avaient pas été conduits par sa providence dans la solitude pour y périr de faim. Comment pourraient-ils, en effet, continuer à remplir aux pieds de Jésus les fonctions de Marie, si celles de Marthe demeuraient vacantes? Son esprit, en réfléchissant, fut frappé d'une pensée très juste, à savoir que l'indigence des pauvres a pour but providentiel d'exercer la charité des riches, et il comprit qu'il

convenait de recourir sans retard à des quêtes mieux organisées, pour procurer plus sûrement à ses compagnons les aliments qui leur étaient indispensables.

Sans plus attendre, il décida donc que Florence étant une ville de grandes ressources, deux d'entre eux s'y rendraient à des jours fixes, afin d'y recueillir des aumônes. Portant sur le dos la besace du mendiant, ils iraient modestement de porte en porte solliciter une part du superflu des gens favorisés de la fortune. Ce serait un exemple d'humilité pour la ville pleine de fierté et de grandeur, et une occasion de charité offerte à ceux qui voudraient en profiter et racheter la multitude de leurs fautes.

Malgré la brèche faite à leur vie solitaire, tous se soumirent avec empressement à une mesure dont l'opportunité et la sagesse étaient du reste pleinement évidentes; et les premiers qui durent s'acquitter de cette mission furent désignés. Le choix tomba sur Manetti et Falconiéri. Manetti était jeune, plein d'ardeur, toujours prêt pour ce qu'il y a de plus difficile. Falconiéri était un prodige d'humilité, et sa vertu l'inclinait de préférence vers les travaux manuels et les fatigues du corps.

Un jour donc, de bonne heure, après les exercices de la nuit et de la matinée, ils descendirent de la montagne par le sentier abrupt. La besace sur l'épaule et le bâton à la main, ils partirent tout recueillis. Ils gagnèrent bientôt le chemin, et, attirant sur eux les regards des campagnards émerveillés, ils arrivèrent en quelques heures à Florence. Sans se

séparer, ils se mirent immédiatement à l'œuvre. Ils s'en allèrent de porte en porte, sollicitant la charité de chacun; et tous les cœurs se sentirent inclinés à donner à ces riches devenus par leur choix pauvres volontaires. La quête dans Florence se trouvait dès lors inaugurée, et, depuis ce jour-là, elle fut une fonction presque quotidienne, dont Manetti et Falconiéri s'acquittèrent avec le plus grand zèle et la plus vive joie. Il semble qu'à eux deux fut confié spécialement ce soin, bien que les autres n'en fussent point exclus. Quoi qu'il en soit, il est certain que la présence des uns ou des autres dans les murs de Florence était une source d'émotion toujours nouvelle pour ses habitants.

A l'occasion de ces quêtes, il plut à Dieu de donner aux Serviteurs de Marie une nouvelle marque toute spéciale de sa bonté et de son amour. Selon la coutume, un jour, c'était durant les fêtes de l'Épiphanie, nos deux saints pourvoyeurs étaient dans Florence pour y recueillir le pain de la charité. Ils s'en allaient modestement par les rues, s'arrêtant aux maisons pour demander l'aumône, lorsque tout à coup retentirent des cris enfantins qui disaient : *Voici les Serviteurs de Marie, faites-leur l'aumône.* C'étaient de tout petits enfants encore à la mamelle et suspendus au cou de leurs mères, qui, s'agitant et tendant leurs bras, priaient leurs parents de donner aux deux ermites qui passaient. De nouveau le Ciel se prononçait donc par la bouche des enfants. Tout le monde en fut dans l'admiration, et à Monte Senario on ne savait que se confondre en soi-même et se répandre en témoignages de reconnaissance.

Cependant, non content de cette amélioration, saint Bonfils en étudiait une autre que la sagesse lui suggérait. L'expérience lui avait appris que, vu la distance de Florence, les chaleurs de l'été, les froids de l'hiver, les pluies et les vents en diverses saisons, les tournées de quêtes étaient trop pénibles pour ses solitaires. Aussi, après examen et délibération, il fut décidé qu'on se procurerait à Florence un pied-à-terre où l'on pourrait au moins se reposer une nuit avant de rentrer à l'ermitage.

Il y avait justement au nord-est de Florence, dans la direction de Monte Senario, en dehors et non loin du rempart, à un angle du carrefour formé par le croisement de la *via di Balla* et du chemin conduisant à Cafaggiolo, un petit oratoire, comme on en construisait à cette époque près des voies publiques. Cet oratoire s'appelait Sainte-Marie-de-Cafaggio; il portait le nom de l'endroit, qui était isolé et tranquille. Tout autour s'étendait, arrosé un peu plus haut par le torrent du Mugnone, une prairie où l'on faisait paître des bêtes de choix. C'était là qu'Henri IV, empereur d'Allemagne, après ses parjures de 1077 et son échec devant Rome, était venu, en 1081, tenter le siège de Florence; mais, après environ trois mois de tentatives infructueuses, il avait été contraint de se retirer. Aussi une célébrité s'attachait à ce lieu, qui était destiné maintenant à devenir non plus le camp d'un potentat de ce monde, mais un des trônes, sur la terre, de la Reine du Ciel.

Ce fut sur cette chapelle et une portion du terrain adjacent que Bonfils Monaldi jeta ses vues pour l'exécution de son dessein. Grâce à la libéralité

d'âmes généreuses, il put en prendre possession. Un logis modeste était adjoint à l'oratoire; c'était tout ce qu'il fallait pour que les quêteurs venant de Monte Senario eussent un refuge. Ainsi, désormais, ils auraient moins à souffrir de l'excès de fatigue et des intempéries des saisons.

Nos sept ermites, en présence de cet heureux arrangement, sentirent leurs cœurs pénétrés de reconnaissance envers Celle qui guidait en tout leurs pas, et qui se rendait si maternellement à tous leurs désirs. Leurs âmes étaient douées d'une telle sensibilité, qu'elles étaient comme la harpe sous les doigts du musicien; à la moindre nouvelle faveur, elles rendaient les sons les plus harmonieux sous la pression de la joie et de l'amour; et elles vibraient avec force, émues de gratitude, en repassant un à un tous les bienfaits de Jésus et de sa divine Mère.

Mieux pourvus de tout ce qui était essentiel à la vie du corps, ils pourraient désormais n'avoir réellement pour unique souci que celui de s'élever des hauteurs terrestres où ils avaient planté leurs tentes pour le cours d'une vie rapide, vers les hauteurs célestes où ils désiraient s'établir pour toute l'éternité.

CHAPITRE III

RENOMMÉE ET AFFLUENCE — VIE PÉNITENTE DES ERMITES — VISITE DU LÉGAT

(1234-1239)

Le vœu le plus ardent de nos ermites était que leur Monte Senario restât comme une citadelle inaccessible, dans laquelle ils pussent vivre et mourir inconnus et oubliés de tous. De fait, dans les premiers temps de leur séjour sur la sauvage montagne, l'âpreté des lieux et leur éloignement des centres habités les avaient bien protégés contre l'indiscrétion et la curiosité du dehors. Sauf les rares visiteurs que la nécessité amenait près d'eux, ils ne voyaient presque personne. Depuis qu'ils avaient quitté Florence, on les avait un peu perdus de vue; et, rien de particulier ne les mettant en scène, on les laissait en paix suivre leur étrange vocation.

Mais cette situation ne devait pas être de longue durée, et les espérances des bons ermites devaient être bientôt déçues. Quand, en particulier, après quelques mois de silence sur eux, les solitaires repa-

rurent dans Florence, tous les souvenirs se réveillèrent, et il se produisit dans la population un mouvement d'admiration enthousiaste. Tous, riches et pauvres, furent frappés par l'aspect mortifié de ces hommes de Dieu. Leurs visages pâles et amaigris, leurs vêtements couleur de cendre, leur démarche modeste et recueillie, la sainteté comme visible dans leurs traits, tout dans leurs personnes parlait en leur faveur à des regards chrétiens. Cette humble fonction de quêteurs, qu'ils remplissaient d'un cœur si allègre, démontrait à tous que la vertu n'était pas seulement dans l'air et l'apparence, mais aussi dans l'âme et la réalité.

Il n'en fallait pas davantage à l'imagination vive des Florentins pour les transporter et les ravir. Mais quand on apprit que le nom de Serviteurs de Marie leur avait été donné de nouveau merveilleusement par des enfants encore privés de raison et de parole ; quand on sut cette intervention d'en haut sous sa forme si touchante et si candide, il n'y eut plus de limites aux sentiments qu'on avait déjà dans le cœur. Ce fut comme un trait de lumière qui fit apparaître nos sept ermites avec l'auréole d'une sainteté extraordinaire. Les tièdes à leur endroit devinrent fervents, et ceux qui leur étaient déjà acquis leur furent tout dévoués. Rapidement ces derniers faits passèrent dans la campagne. Les enchaînant avec ceux qui avaient précédé, on se racontait toute l'histoire, qui, circulant de bouche en bouche, de foyer en foyer, de pays en pays, retentit bientôt jusqu'aux derniers confins de la Toscane. Partout c'étaient des exclamations de surprise et de vénération, et

chacun de dire : « Ce sont des Saints! ce sont des Saints! »

Dans ces temps de foi, ce mot de saint prononcé, c'étaient les masses ébranlées et mises en mouvement vers celui qui apparaissait ainsi avec un éclair de la face divine et un reflet plus brillant de la perfection du Christ. Ce fut l'effet produit tout autour de Florence et de Monte Senario, dans un rayon étendu. Un homme seul eût obtenu ce résultat extraordinaire; quelle ne dut pas être l'impulsion donnée par sept, et par sept hommes de grande famille, ayant tout abandonné, et menant la vie qu'ils menaient! La renommée aidant, leurs noms ne tardèrent pas à être dans toutes les bouches.

Mais savoir qu'elles avaient des saints dans leur voisinage, à une distance plus ou moins éloignée, ne suffisait pas à la naïve confiance des âmes croyantes d'alors. Elles voulaient voir de leurs yeux et, s'il était possible, bénéficier de près elles-mêmes de cette grâce. Du reste, de nos jours comme autrefois, l'humanité, qui varie de tant de manières, éprouve encore les mêmes besoins. Insensiblement on vit donc les pèlerins se mettre en route vers Monte Senario et, malgré les obstacles, aller frapper à la porte de l'ermitage. Le nombre de ceux qui se sentaient attirés vers ce sommet mystérieux fut en peu de temps considérable, et c'est le cas de dire que la solitude ne fut plus solitaire, et que les sentiers, auparavant déserts, se virent fréquenter par des légions de voyageurs.

A cette époque, comme de tout temps, l'humanité avait à souffrir, en dehors même de toute calamité

publique; car, en vertu d'une loi inévitable, la douleur est attachée à l'homme et le suit partout. Aussi beaucoup de ceux qui étaient accablés par elle songèrent-ils à se rendre auprès des saints ermites pour obtenir d'eux du soulagement. On vit donc bientôt toutes les misères et toutes les infortunes comme se donner rendez-vous sur cette montagne naguère ignorée et silencieuse. C'étaient des âmes saisies par l'ennui de la vie; c'étaient les membres d'une famille rongée par des peines cuisantes et secrètes; c'étaient des natures délicates et désireuses de la perfection, qui, tourmentées intérieurement, venaient solliciter force, consolation et lumière; c'étaient des santés délabrées, des infirmités graves, des maladies incurables qui réclamaient la guérison; c'étaient des prodigues qui demandaient à briser leurs chaînes; c'étaient des personnes pleines de piété, avides de s'instruire et de s'édifier encore; c'étaient même des curieux recherchant un peu de distraction.

Outre ces souffrances et ces besoins, indépendants des temps et des lieux, il y en avait d'autres qui tenaient à l'époque, à l'état de Florence, des pays environnants et de l'Italie entière, alors ravagée par la guerre, le luxe, le plaisir et la débauche impie. Les causes de désolation ne manquaient donc pas autour de la montagne de l'ermitage. Et c'est pourquoi ce flot des visiteurs qui s'y rendaient en pèlerinage allait toujours grossissant. Nos humbles solitaires essayèrent d'opposer quelque résistance à cette invasion qui déjouait tous leurs plans; mais ce fut peine inutile. La grandeur et le nombre des causes dignes de pitié qui venaient réclamer leur appui, et

surtout la bonté et la tendresse de leur cœur mirent la tâche au-dessus de leurs forces, et ils se décidèrent à subir ce qu'ils ne pouvaient empêcher. Alors, ne pouvant faire mieux, ils appliquèrent tous leurs soins à protéger le recueillement de leur vie et la régularité de leurs exercices. Et, tout en n'abandonnant rien des habitudes passées, ils y joignirent tous les services qu'ils étaient capables de rendre aux solliciteurs qui venaient à eux. Pris de compassion pour ce pauvre prochain, dont les souffrances brisaient leurs cœurs, ils lui prodiguèrent conseils et consolations; ils l'éclairèrent et l'encouragèrent dans ses voies difficiles; ils firent tout ce qui était en leur pouvoir pour le soulager dans ses maux physiques; souvent ils lui dispensèrent la guérison avec des circonstances merveilleuses; en un mot, ils ne renvoyerent jamais personne de ce sommet radieux dans la plaine troublée et sombre, sans lui avoir mis le baume au cœur et l'espérance dans l'âme.

Dans la grande quantité des pèlerins, il y en avait un certain nombre qui venaient avec l'intention de se joindre à nos sept ermites; mais toutes leurs supplications essuyaient invariablement le plus sévère refus. Quoi qu'il en coûtât beaucoup à ces âmes de Dieu de repousser ceux qu'un souffle de la grâce portait vers la solitude, ils pensaient, dans leur humilité, qu'il leur était défendu d'entrer dans cette voie, et qu'en agissant ainsi ils eussent outrepassé leur mission.

En présence de cette situation nouvelle et inattendue, il convient de répéter l'adage : « L'homme s'agite et Dieu le mène. » Et ce qui est vrai de la provi-

dence générale du Maître souverain de toutes choses l'est aussi de la conduite particulière que Marie, agissant en son nom, adopte à l'égard des siens. Que veut-elle définitivement faire de ses sept Serviteurs? Elle leur demande de fuir le monde; elle les applique à la vie solitaire et érémitique, puis elle permet qu'un trouble grave y soit apporté. Où veut-elle donc les conduire? C'est son secret, qu'elle va bientôt révéler.

Cependant la foule qui accourait à Monte Senario s'en retournait charmée. Il semblait à tous qu'ils avaient vu un coin du ciel sur la terre et des Anges sous des enveloppes mortelles. Nul ne quittait le bienheureux ermitage sans emporter une grâce dans son cœur. Les maux qu'on avait apportés avec soi avaient disparu, ou, s'ils se faisaient encore sentir, on y avait trouvé la patience pour les supporter. Ceux qui avaient vu ou entendu les Saints regagnaient leur foyer, en semant sur leur passage l'admiration dont ils étaient remplis pour eux, et les louanges dont ils les comblaient. De la sorte, la renommée des ermites grandissait toujours, pénétrait partout, et communiquait à beaucoup un ardent désir de les voir et de s'entretenir avec eux. Aussi le flot des visiteurs ne faisait que s'accroître vers l'ermitage.

En présence de ce mouvement persistant qui les alarmait et les consolait tout ensemble, nos Saints continuèrent à garder scrupuleusement le cadre de vie qu'ils avaient résolu d'observer. Ils s'y prirent si bien, qu'ils surent concilier leurs attraits du dedans avec les exigences du dehors. La tâche, parfois laborieuse, ne laissait pas que de leur arracher de pro-

fonds soupirs et d'amers regrets. Comparant le présent avec le passé, ils déploraient le changement qui s'était opéré. Désormais, disaient-ils, ils ne pourraient plus jouir de cette solitude absolue, de ce silence recueilli, de cette liberté entière, si favorables à la réalisation de leur unique désir : être tout à Dieu et à Marie. Mais Dieu parlait par les événements, et sa volonté leur était encore plus chère que leurs plus douces préférences. Toutefois ils n'avançaient pas dans cette phase particulière de leur vie sans un grand combat intérieur, où les lumières et les obscurités devenaient pour eux une source de souffrances très vives.

Bien plus, profitant de la latitude que leur laissait saint Bonfils, ils s'abandonnèrent plus que jamais à tout leur attrait pour la pénitence. Il y en eut qui adoptèrent de jeûner tous les jours, se contentant pour toute nourriture de pain et de la pitance la plus maigre, de légumes sans apprêt. D'autres se condamnèrent à la réclusion dans les grottes pendant des mois entiers, y demeurant au delà de cent jours consécutifs. Là, sans autres rapports avec l'extérieur que ceux qui étaient forcés, comme l'assistance à la sainte Messe, ils vivaient dans un silence continuel et dans une union étroite avec Dieu par la prière et la contemplation. Qui pourra décrire les effusions de ces âmes si pures pendant ces retraites prolongées ! Trois de nos Saints : Alexis, Sostène et Hugues, eurent cet attrait tout particulier pour la vie de reclus, car ils ont laissé leurs noms attachés aux grottes que l'on voit encore sur la montagne. Plusieurs, le corps à nu, s'infligèrent tous les jours une discipline rigou-

reuse, sanglante. Il y avait entre eux tous comme une âpre émulation pour se surpasser dans ces rigueurs. Celui qui aurait pu les tempérer, Bonfils Monaldi, étant des plus ardents, ne pouvait condamner dans les autres ce qu'il approuvait en lui-même.

Pendant ce temps-là, les années couraient : 1234, 1235, 1236, 1237, avaient disparu, après avoir vu se succéder à l'ermitage les phases et les changements que nous avons décrits. Ce fut sur ces entrefaites que le cardinal-légat Godefroy de Castiglione fut appelé à Florence par les affaires de l'Église. Mis au courant de l'histoire des sept ermites, il voulut les visiter en se faisant accompagner de l'évêque de Florence. L'émotion fut grande à l'ermitage en voyant le représentant du vicaire de Jésus-Christ et le bon Ardingo. Nos solitaires, dans leur humilité, furent confondus d'une si touchante condescendance; et ils firent aux deux prélats un accueil où se voyaient tout le respect qu'ils leur portaient et toute la bonté de leurs âmes!

Godefroy de Castiglione, vieillard plein de vertu et de savoir, ne tarda pas, après un examen sérieux, à porter sur les personnes et sur l'œuvre de l'ermitage un jugement favorable. Il fut même si satisfait que, dit le chroniqueur Mati, « il s'éprit d'une vive affection pour l'observance de notre désert de Monte Asinaio. » Il fit cependant une réserve, sur laquelle il attira l'attention de nos sept ermites dans les termes les plus énergiques : « Votre vie, leur dit-il, a trop des bêtes de la forêt en ce qui regarde les soins du corps. Vous vous infligez des traitements voisins de la cruauté. Il semble que votre but soit plutôt la mort du temps que la vie de l'éternité. Prenez garde :

l'ennemi du genre humain se cache parfois sous l'aspect d'un ange de lumière. Vous courez le double péril de la présomption et du découragement. Évitez le piège en gardant avec humilité et prudence, outre les commandements de Dieu et de l'Église, les trois grandes pratiques de la pauvreté, de l'abnégation de la volonté, et du renoncement aux plaisirs de la chair. Écoutez vos supérieurs, vous souvenant que l'obéissance est plus agréable à Dieu que les sacrifices. » L'évêque de Florence déclara aussitôt qu'il partageait entièrement la manière de voir du cardinal-légat.

Il n'en fallait pas tant pour obtenir de nos ermites une adhésion complète; aussi ils s'empressèrent de solliciter de leur évêque toutes les instructions qu'il jugerait opportun de leur donner pour la conduite de leur vie. Ils lui demandèrent même des règles précises auxquelles ils pourraient se conformer rigoureusement, comme si Dieu leur avait parlé en personne. Ardingo, sans refuser, leur avoua que c'était une affaire de trop grave importance pour être entreprise sans les lumières spéciales de l'Esprit-Saint. Il les invita donc à prier de tout leur cœur à cette intention; et, leur ouvrant alors son cœur de père, il les engagea vivement à ne point persister dans l'attitude de fermer leurs rangs à ceux qui leur demandaient d'y prendre place. « Ne découragez pas, ajouta-t-il, les attraits qui portent les âmes à se consacrer au service de Dieu et de Marie pour se sauver plus sûrement. Soyez généreux comme les Apôtres, et donnez aux autres ce que vous possédez vous-mêmes. Votre nombre mystérieux de sept indique plutôt la pléni-

tude, la dilatation et l'extension. Si, dès le début, vous avez toujours rejeté tout dessein de fondation religieuse, il ne vous appartient de persévérer dans cette voie que si Marie, qui vous a appelés, l'approuve. C'est à elle, non à vous-mêmes, que vous devez demander la solution de ce problème délicat. Si la volonté de la glorieuse Mère de Dieu est de vous donner d'autres frères, vous ne pouvez vous y opposer. Priez donc, afin de savoir quelle résolution vous devez adopter. »

Ces ouvertures catégoriques frappèrent singulièrement nos sept ermites, qui, à partir de ce moment, en eurent l'esprit et le cœur tout remplis. Ils promirent à celui qui était à la fois leur supérieur, leur père et leur ami, de se conformer de leur mieux à ce qu'il réclamait d'eux.

Bientôt la visite des deux prélats toucha à sa fin. Après avoir assuré les sept solitaires de leur dévouement et de leur appui, ils quittèrent Monte Senario embaumés par le parfum de vertu qu'on respirait dans cet ermitage.

De plus en plus Dieu dévoile ses secrets : il procède avec lenteur, mais avec sécurité. Dans le silence et la retraite de Monte Senario, il commence à révéler aux siens quelque chose de ses plans. Marie, de son côté, coopère avec une tendresse toute maternelle à une entreprise qui la touche de si près. Le moment n'est pas éloigné où tous les préparatifs seront achevés, et où la Reine du Ciel prononcera le dernier mot, qui fera la pleine lumière et triomphera de toutes les hésitations.

CHAPITRE IV

ANXIÉTÉ ET PRIÈRES — VIGNE MIRACULEUSE —
NOUVELLE APPARITION DE LA SAINTE VIERGE

(1239-13 avril 1240)

La visite du cardinal-légat et de l'évêque de Florence était un événement considérable pour nos ermites. Elle fut pour leur cœur la source d'une grande joie et en même temps des plus vives anxiétés; la joie insensiblement se calma, et les anxiétés demeurèrent. N'était-ce pas, en effet, une étape de plus, les éloignant d'un genre de vie qu'ils chérissaient de toute la force de leurs âmes, et les rapprochant davantage d'une carrière qu'ils envisageaient avec effroi?

Ils ne pouvaient donc se faire illusion, leur rêve tant aimé allait s'évanouir. Bientôt il leur faudrait dire adieu pour toujours à la vie purement érémitique. Cette espérance d'être à Dieu seul, qui les avait soutenus au milieu de tant de sacrifices, leur échappait. Ils ne savaient plus que penser, que vouloir. Ils ressemblaient à ces hommes qui, montés sur une

barque fragile et ramant de toute la force de leurs bras, tentent de gagner le port, mais en vain, parce que les vents leur sont contraires. Ils se demandent alors s'ils ne vont pas y renoncer et, pliant les voiles, lâchant les rames, s'abandonner au souffle qui les emporte où ils ne voudraient point aller.

Lorsque nos sept Saints entendaient encore l'écho des paroles du cardinal-légat, qui conseillait des pénitences moins austères, et de celles du pieux Ardingo, qui réclamait la constitution d'une famille religieuse accessible à tous, ils étaient portés à rebrousser chemin et à faire un sacrifice généreux de leurs plus ardentes aspirations. Mais quand, se repliant en eux-mêmes, ils se sentaient saisis de nouveau par cet attrait irrésistible du désert, quand ils mesuraient toute leur faiblesse dans l'excès de leur humilité, quand ils considéraient, en outre, la sécurité de la vie érémitique, ils auraient volontiers supplié les prélats de les laisser à leur vocation première.

Nulle épreuve n'égale cet état de perplexités. C'est le déchirement de l'âme dans sa partie la plus intime et la plus sensible. Aussi nos sept Solitaires ne vécurent plus que d'anxiétés et de tourments. Mais, dans cet état, ils pensèrent qu'il ne convenait pas de céder à l'abattement et à la tristesse, et qu'il fallait surtout, par d'ardentes prières, faire violence au Ciel pour obtenir une lumière plus abondante. Rien n'était plus sage, comme le montrèrent peu de temps ensuite les événements.

Il y avait à une cinquante de mètres au-dessous de la crête de la montagne, exposé au midi, un avancement de roc couvert d'une couche suffisante de terre

végétale. Nos solitaires avaient jugé à propos de faire là un essai, et d'y planter un peu de vigne. Ayant pris toutes leurs dispositions à cet effet, ils n'y pensaient plus, quand arriva le matin du troisième dimanche de Carême, 27 février 1239. Dans la journée nos ermites sortirent, soit pour se retirer dans leurs grottes, soit pour un autre motif. Or, quelle ne fut pas la surprise de tous quand ils virent de leurs yeux ce qui s'était passé dans leur jeune plantation ! Ils ne pouvaient presque y croire, et pourtant rien n'était plus certain. La vigne portait des rameaux, et les rameaux étaient garnis de feuilles verdoyantes et de raisins mûrs. Tout autour, une végétation précoce s'étalait comme au printemps; des fleurs pleines de fraîcheur et des herbes récentes couvraient la terre.

De l'étonnement causé par cette maturité hâtive nos sept ermites passèrent à l'interprétation qu'ils devaient lui donner; leurs âmes, toutes en Dieu, relièrent aussitôt avec le Ciel ce fait revêtu de toutes les apparences du miracle. Mais ils étaient bien d'une nature trop timide pour hasarder une interprétation. Le dernier mot fut laissé, comme d'ordinaire, à Bonfils Monaldi, qui lui-même dépêcha sur-le-champ vers l'évêque de Florence un de ses confrères, chargé de lui faire un rapport exact et de prendre ses observations et ses ordres.

Le bon évêque de Florence était un de ces hommes tout surnaturels et doués d'une oraison très élevée; aussi il vivait dans un commerce d'une grande intimité avec Dieu, et parfois il y recevait des communications extraordinaires. Il y avait un certain nombre d'années, c'était en 1229, au début de son épiscopat,

un prêtre inattentif, célébrant dans l'église Saint-Ambroise, à Florence, avait laissé dans le calice quelques gouttes du vin consacré. Un miracle s'était produit aussitôt, et, au lieu d'un vin apparent, on vit un sang fluide, pur et vermeil. Le vase sacré fut confié à la garde de Teida, abbesse du monastère duquel dépendait l'église Saint-Ambroise. Mais voici que, la nuit suivante, l'évêque de Florence entendit pendant son sommeil une voix forte prononcer ces paroles : « O évêque, ô évêque, nu vous m'avez reçu, et nu vous m'avez renvoyé ! » Effrayé par ces paroles, Ardingo fit sans retard confectionner un reliquaire d'or et d'ivoire, garni de pourpre et de soie, et y déposa la relique si précieuse.

Au récit qui lui était fait sur la vigne merveilleuse de Monte Senario, le pieux évêque s'écria que c'était évidemment la réponse du ciel aux prières des ermites, et que Dieu voulait leur dilatation et leur accroissement de la même manière que la vigne avait germé et donné des fleurs et des fruits. Toutefois il désira examiner l'affaire avec soin avant de se prononcer définitivement. Il se mit donc en prières, et la nuit suivante sa première impression fut confirmée par une communication d'en haut qui ne lui laissa plus de doute. Il se rendit aussitôt à Monte Senario, et s'empressa d'y visiter le lieu où le prodige s'étalait à tous les regards. Son âme tressaillit de bonheur en présence de ce témoignage de la bonté divine, et, ayant réuni nos solitaires, il leur adressa un discours dans lequel il leur raconta la vision récente qu'il avait eue, et leur confirma toutes ses vues : « O mes fils, leur dit-il, que de nouveau j'engendre dans le Sei-

gneur, écoutez ce que j'ai vu. Sous mes yeux s'étalait une vigne avec sept rejetons, lesquels à leur tour portaient autant de rameaux secondaires, couverts de feuillage, et d'où pendaient en abondance des raisins, fleurs et fruits. La Mère de Dieu, toute resplendissante de beauté, me montrait cette vigne et me disait qu'il fallait à tout prix la propager, en usant de ces paroles : « Comme la vigne, j'ai fructifié en « répandant la suavité de mes parfums, et mes fleurs « sont des fruits d'honneur et de beauté. » Si vous comparez cette vigne de ma vision avec celle de votre ermitage, pouvez-vous nier que la volonté de Dieu demande l'admission de tous à la source où vous puisez votre sanctification? O mes Pères! la sainte Écriture ne parle d'ordinaire de la vigne que pour exprimer cette idée d'extension et de propagation dans l'Église et parmi les serviteurs de Dieu. De même Marie n'a pas voulu dire autre chose à ses Serviteurs. Donc, pas de résistance à l'Esprit de Dieu. Ouvrez volontiers vos rangs, afin d'accroître le nombre des élus et la joie de vos cœurs. La réjouissance sera grande dans le Ciel, parmi les Anges, pour tous ces invités de la grâce qui, dégoûtés du monde, viendront parmi vous se consacrer au service de Dieu et de Marie, et boire le vin des consolations célestes découlant de votre vigne mystique. Saint Éphrem, raconte-t-on, vit dans son enfance une vigne sortir de sa bouche; de ses rameaux pendaient des raisins abondants, et tous les oiseaux de la contrée venaient s'en délecter. C'était l'annonce de tout le bien que ce saint moine devait accomplir dans les âmes par la suavité de sa parole et la sainteté de sa vie. Faites

de même, mes bons Pères; acceptez tous ceux qui viennent conduits vers vous par l'Esprit-Saint, et que votre famille, commencée sous les auspices de Marie, se développe sans cesse sous sa protection maternelle et pour sa gloire. Fondez partout, à la ville, à la campagne; faites connaître à la terre entière le nom et les amabilités de la Reine du Ciel. Je serai avec vous en tout, pourvu que vous entriez de tout cœur dans ce dessein. Que l'Esprit-Saint vous assiste, et que Dieu le Père avec son Fils vous bénisse à jamais! »

L'âme ardente du prélat vibrait tout entière dans ce discours; aussi toutes les paroles qui le composaient frappèrent ses auditeurs dans la partie la plus intime de leurs âmes. Cette fois, leur émotion dépassa tout ce qu'ils avaient ressenti jusqu'alors sur le sujet de leur vocation. La lumière et la conviction remplirent leurs intelligences; et leur volonté elle-même fut si fortement ébranlée, que, malgré la dureté du sacrifice, ils l'accomplirent généreusement. A l'unanimité, ils immolèrent le rêve chéri de leur cœur, et ils déclarèrent à l'évêque de Florence qu'ils étaient prêts à adopter ses vues, et acceptaient la tâche qu'il leur avait assignée. Sur cette assurance, Ardingo les félicita, les encouragea et les quitta en leur disant à bientôt.

Cette heure, pendant laquelle l'évêque parlait au nom de Dieu et de sa très sainte Mère, et les ermites entendaient sa parole et y adhéraient dans toute la sincérité de leurs âmes, marqua vraiment la transformation complète qui alors s'opéra dans nos sept Saints. Il n'y avait que quelques instants, ils étaient

encore voués à la solitude, s'occupant d'eux-mêmes exclusivement, fuyant le monde, menant surtout une vie pénitente. Maintenant, c'en était fait : ils seraient destinés à la vie publique; ils auraient charge d'âmes; ils devraient aller au milieu du monde, l'apostolat serait leur carrière; dévoués serviteurs de Marie au dedans, désormais ils allaient le devenir au dehors.

Si, dans la nouvelle phase où ils entraient, chacun avait sa part de responsabilité, Bonfils Monaldi, à lui seul, en avait plus que tous les autres ensemble. Il devait prendre l'initiative en tout, préparer les voies et moyens, discuter toutes les mesures à prendre dans sa pensée, avant de les soumettre au jugement de ses frères. C'était pour lui une tâche lourde et difficile; aussi il cherchait souvent auprès de Jésus et de Marie les secours dont il avait besoin. Il ne manquait pas également de recourir aux lumières de Jacques de Poggibonzi, qui, dans tous ces événements, était comme son collaborateur. L'heure actuelle était particulièrement ardue, car les plus graves questions touchant leur vocation à venir devaient être examinées et décidées. Il s'agissait, d'une part, de fixer l'époque à laquelle d'autres sujets commenceraient à être admis, et, de l'autre, de donner à la société naissante la forme qui lui convenait le mieux, et les règles le plus en harmonie avec sa mission et son but.

Dans cette situation, le prudent supérieur jugea à propos de parler à ses compagnons. L'évêque de Florence était à peine parti, qu'il les assembla et leur parla en ces termes : « Il n'en est aucun parmi vous, Frères bien-aimés, qui ne sente vivement la nécessité de

complaire aux moindres désirs de Marie. Vous savez aussi que, par un effet de l'intervention divine, les plans les plus habiles ne peuvent se réaliser. Depuis plusieurs années déjà, notre unique souci était de servir Dieu et Marie dans la solitude, la pauvreté et la pénitence. Nous avions fui la ville pour gagner la montagne déserte, afin d'être plus libres de suivre nos attraits. Ce fut en vain. Vous savez par quels événements le Ciel lui-même en a décidé autrement et nous a mis en évidence. C'est donc pour nous un acte de sagesse de sacrifier nos premières aspirations et de penser au prochain. Nous ne pouvons persister plus longtemps dans notre résolution de n'admettre personne parmi nous. Il nous faut obéir à la volonté de Dieu, adhérer aux vues de Marie et suivre les conseils de notre évêque. Nous entrons dans cette voie sans motif d'ambition, d'intérêt personnel, d'amour-propre. L'ordre d'en haut et l'esprit de piété nous animent seuls en cela. Il serait aussi téméraire de s'arrêter à un tel parti sans appel, qu'il sera encourageant de s'y déterminer après le prodige récent qui nous a été accordé. Si nous avons reçu quelques bénédictions jusqu'à ce jour, que n'avons-nous pas à espérer, quand désormais nous travaillerons à l'extension de cette famille sous les auspices de Marie notre Mère! »

Tous adhérèrent aux pensées exprimées dans cette allocution, et il fut décidé en principe qu'on admettrait à Monte Senario les sujets qui se présenteraient; mais en même temps il y avait à fixer les bases sur lesquelles devait reposer la nouvelle société religieuse; il fallait encore adopter un nom, un vêtement, une

règle, préciser le but qu'on se proposait. Nos Saints avaient plusieurs types d'Ordres sous les yeux : les Ordres anciens et les Ordres nouveaux. Quel genre devaient-ils préférer? Il était impossible de s'engager plus avant sans savoir à quoi s'en tenir sur tous ces points. La simple raison et la sagesse surnaturelle exigeaient que rien de fondamental ne fût laissé dans le vague; car ils allaient poser la base d'où dépendrait la solidité de l'édifice, et jeter en terre la semence qui serait l'espérance de la moisson.

Tous, d'une seule voix, opinèrent que le moyen le plus efficace pour eux de résoudre toutes choses selon l'esprit de Dieu était la prière assidue. Il fut donc décidé que, sans négliger de réfléchir et de prendre conseil, ils auraient pour ressource principale la prière : ils redoubleraient d'instances auprès de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, afin de tout résoudre pour leur gloire.

Aussitôt dit, ils se mirent à prier pour être éclairés sur tout ce qui les préoccupait. Sans rien modifier à leur vie passée, s'acquittant de tous leurs devoirs avec la plus grande ferveur, ils passèrent ainsi plus d'une année, et parvinrent enfin à la semaine sainte de l'année 1240. Ayant le pressentiment que durant ces jours leur Mère du Ciel achèverait de les instruire de ses volontés, ils résolurent de faire précéder la fête de Pâques d'un *triduum* de supplications qui ne seraient interrompues ni le jour ni la nuit.

Ils avaient commencé leur *triduum*, et déjà ils avaient passé la journée et la nuit du jeudi saint à contempler les mystères honorés en ce jour. Leurs âmes, dans des effusions d'amour et de reconnais-

sance, avaient insisté auprès de l'auguste Victime de nos autels pour obtenir d'elle tout ce dont ils avaient besoin dans les conjonctures présentes. Puis ils étaient entrés, le vendredi saint, dans la considération de ces souvenirs si émouvants et si tragiques de la passion et de la mort du Sauveur du monde. Ils y mêlaient, selon leur habitude et leur attrait, la vue des douleurs incompréhensibles de Marie, la plus parfaite et la plus aimante des mères. Leurs cœurs alors débordaient des sentiments les plus vifs de compassion, de gratitude, d'amour, de générosité à l'égard du Fils et à l'égard de la Mère. Passant de l'un à l'autre, ils aimaient à s'arrêter sur Celle qu'ils avaient choisie pour être, après Notre-Seigneur, le principal objet de leur tendresse et de leurs hommages. Son martyre, composé de tant de tourments cruels et supporté avec tant d'amoureuse résignation et de désintéressement, les ravissait eux-mêmes d'amour. Puis ils se donnaient à Jésus; ils se donnaient à Marie pour tout le temps, pour toute l'éternité, les conjurant de leur tracer la voie qu'ils devaient suivre, afin de ne jamais agir que selon leur gré.

Ce fut au milieu de ces circonstances qu'en ce jour du vendredi saint, qui était cette année le 13 avril, Marie leur accorda sa plus grande faveur, une grâce extraordinaire éclipsant toutes les autres. La nuit était arrivée, et les bons Pères, suivant les péripéties de la Passion, accompagnaient comme des enfants fidèles la bienheureuse Vierge Marie dans ses inénarrables douleurs. Du pied de la Croix ils passaient au Sépulcre, et du Sépulcre à la maison où Jésus n'apparaissait plus; puis ils se plaisaient

à offrir à leur Mère tout ce qu'ils avaient de meilleur dans leur cœur. Ils ne pouvaient en réalité sortir de la contemplation de ces mystères. Ce fut alors que, se trouvant tous réunis dans leur oratoire, ils furent plongés dans un de ces états extatiques qui enchaînent les mouvements du corps, mais laissent l'âme entièrement libre dans l'exercice de ses facultés. Puis Marie leur apparut à tous dans une magnifique vision.

La Mère de Dieu était plus resplendissante que le soleil, et son visage lançait des éclats de sa béatitude éternelle. Elle tenait dans ses mains des vêtements de couleur noire. Ornée de tous ses charmes, elle regardait avec complaisance ses Serviteurs. Une multitude d'Anges l'accompagnaient. Les uns portaient les insignes de la Passion, les autres des vêtements noirs, un autre tenait un livre ouvert. un autre encore avait d'une main le titre de *Serviteurs* entouré de rayons d'or, et de l'autre une palme. Tout le cortège semblait descendre du Ciel, et formait le spectacle le plus imposant et le plus doux à la fois.

En présence de tout cet appareil, les voyants éprouvèrent un vif saisissement de crainte et de respect; mais Marie prit la parole et leur dit :

« Me voici, je suis la Mère de Dieu; je me suis rendue aux prières que tant de fois vous m'avez adressées. Je vous ai choisis la première pour mes Serviteurs, afin que sous ce nom vous cultiviez la vigne de mon Fils. Voyez le genre de vêtements dont je veux que vous soyez revêtus : ils indiquent par leur couleur sombre les douleurs que j'ai ressenties en ce jour par suite de la mort de mon Fils unique. Vous avez dédaigné les vêtements aux couleurs variées usi-

tés dans le monde; aussi il vous sera désormais facile de porter ceux-ci, qui rappelleront extérieurement les douleurs que j'ai endurées dans mon cœur. Recevez également cette règle d'Augustin, afin qu'ornés du titre d'or de mes Serviteurs, vous obteniez cette palme de la vie éternelle. »

Ces paroles dites, Marie disparut, et la vision s'évanouit.

Il est plus facile de supposer les sentiments qui remplirent les cœurs de nos sept fortunés voyants que de les décrire. Cette vision restait sur leurs âmes comme un sceau céleste. Les parfums, suavités, joies, délices terrestres, ne peuvent donner une idée de tout ce que laisse dans l'âme un tel prodige : c'est simplement inénarrable.

Dans le même temps, paraît-il, Marie se montrait au pieux évêque de Florence, afin de lui faire les mêmes communications qu'à ses sept Serviteurs. De la sorte, celui-ci apprenant la vision de Monte Senario ne pouvait en douter : tout s'enchaînait dans le plan de Marie; après avoir instruit ceux qui devaient exécuter son dessein, elle informait aussi celui qui devait lui donner sa première sanction.

Marie, par cet acte souverain de maternelle bonté pour les siens, achevait ce qu'elle préparait depuis longtemps, la fondation de la famille religieuse qu'elle s'était choisie. A partir de ce moment on peut l'appeler la Mère, la Patronne, la Fondatrice de l'Ordre de ses Serviteurs, car elle l'est en toute réalité. C'est elle qui le met au monde; c'est elle qui lui communique sa force; c'est elle qui le fonde en lui donnant tous les éléments principaux de son existence.

En même temps, les sept Saints, enfants de la Toscane et de Florence, deviennent les sept premiers Serviteurs de Marie, avec la joie et la gloire d'avoir reçu ce nom de la bouche même de la Reine du Ciel. Ils commencent, et une multitude d'autres les suivront pendant le cours des siècles à venir, les rendant pères d'une génération qui ne s'éteindra jamais.

Et toi, Monte Senario, bondis de joie et sois fier de tes hautes destinées, car non seulement sept grands Saints t'ont choisi pour leur demeure, mais Marie en personne, leur Mère et leur Maîtresse, a honoré de sa présence ton sommet solitaire, afin d'y placer le berceau de la famille de ses Serviteurs.

CHAPITRE V

DESSEIN CHER A MARIE

Si Marie, dans son ineffable condescendance, se fût montrée à ses sept Serviteurs uniquement pour satisfaire sa tendresse et consoler leurs âmes, l'apparition du 13 avril 1240 eût été pour eux un événement d'une haute importance. Quoi de plus grand et de plus émouvant, en effet, que ce fait de la Reine du Ciel venant sur cette terre et se manifestant dans toute la beauté de ses charmes! Et c'est là ce que Marie avait accompli sur le mont Senario, non pour un seul, mais pour sept de ses enfants, avec un déploiement extraordinaire de grandeur et de suavité.

Mais ce qui donnait une portée bien plus considérable encore à cette grâce insigne, c'est qu'elle renfermait toute une révélation : Marie y mettait au jour les secrètes pensées de son cœur, encore plus lumineux que les rayons de sa face, et y exposait tout le plan d'une œuvre dont elle avait été la première inspiratrice, et dont elle voulait être et demeurer la principale Fondatrice. Dans cette admirable vision, elle dévoilait le

dessein qu'elle nourrissait depuis longtemps, et elle témoignait en même temps qu'il lui était cher entre tous. Quel était donc ce dessein? Pour le faire mieux comprendre, nous avons besoin d'esquisser rapidement la place que Marie occupe dans le plan divin, et comme conséquence le culte auquel elle avait droit en principe, et celui qu'on lui rendait dans la pratique à l'époque de nos sept Saints.

Nous reportant bien au delà des six mille ans qui nous précèdent, nous voyons Dieu préparer, du sein de sa béatitude éternelle, un plan dans lequel il a conçu de faire éclater sa puissance et son amour d'une manière souverainement digne de lui. C'est le plan des infinies miséricordes qu'il veut exercer par le moyen de son Fils unique envers la race humaine misérablement déchue.

Mais, en vertu d'une disposition toute particulière, ce plan ne peut se réaliser sans le concours d'une femme, d'une vierge, d'une mère, qui donnera naissance au Fils de Dieu fait homme. Son consentement lui sera demandé, et elle devra le donner librement. Alors, par l'intervention du Saint-Esprit, le grand mystère de l'Incarnation sera opéré, et celui de la Rédemption commencé. La femme, la vierge, la mère à laquelle est réservé ce rôle, c'est Marie, qui, par un choix spontané de Dieu, devient ainsi l'instrument des plus grandes choses, la Mère de son Créateur, son introductrice dans le monde.

Il ne saurait se concevoir dans une créature humaine de mission plus grande que celle assignée à Marie par ce plan. Aussi, pour que tout soit en harmonie, les grâces et les privilèges les plus insignes

seront répandus à profusion sur cette créature élevée si haut en dignité. Elle sera donc immaculée dans sa conception, et exempte de tout péché durant tout le cours de sa vie; elle sera comblée de grâces au delà de toute mesure, et elle s'élèvera sur les plus hauts sommets de la vertu; elle réunira sur son front le double diadème de la virginité et de la maternité; par un privilège inouï, elle échappera aux horreurs du tombeau, pour monter, sur les ailes des anges, dans le Ciel, où elle sera établie pour toujours Reine de toutes les créatures. De plus, elle sera associée d'une manière si étroite à l'œuvre de son Fils, et y coopérera avec tant d'efficacité, qu'elle sera appelée la corédemptrice du monde. Sans détriment pour celui qui est l'unique Rédempteur, elle devra procurer à sa manière le salut des hommes et l'obtenir par l'empressement de son concours, l'ardeur de ses prières et le mérite de ses bonnes œuvres.

Tels étaient le plan éternel de Dieu et la place que Marie y occupait. Ce plan fut dans le temps exécuté à la lettre, et nous avons eu le chef-d'œuvre de grâce et de vertu par excellence : Marie, Mère de Dieu et Mère des hommes. Aussi, dès le principe, l'Église l'a reconnu et enseigné, les Conciles l'ont proclamé, et tous les Docteurs en ont écrit dans des termes pleins de vénération et d'éloquence. Voici les paroles par lesquelles saint Cyrille d'Alexandrie, en 431, au concile d'Éphèse, acclamait la sainte Vierge au nom de toute l'assemblée des évêques qu'il présidait : « Nous vous saluons, ô Marie, Mère de Dieu, trésor vénéré de tout l'univers, vous par qui la Trinité est glorifiée et adorée, par qui la précieuse croix du

Sauveur est exaltée et révérée ; par qui le Ciel triomphe, les anges se réjouissent, des démons sont chassés, le tentateur est vaincu, la nature fragile est élevée jusqu'au Ciel, la créature raisonnable qu'avaient infectée les idoles est venue à la connaissance de la vérité ; vous par qui les fidèles obtiennent le baptême; vous par qui toutes les Églises du monde ont été fondées, et toutes les nations amenées à la pénitence. Que dirai-je de plus ? Vous par qui la lumière du monde, le Fils unique de Dieu, éclaire ceux qui étaient dans les ténèbres, assis à l'ombre de la mort; par qui les prophètes ont prédit l'avenir, les apôtres ont annoncé le salut aux nations; vous par qui les morts sont ressuscités, par qui les rois règnent. Quel homme peut donc louer dignement la très louable Vierge Marie? »

En rapport avec cette place éminente que Dieu accorde à Marie dans son plan, dès le principe, des honneurs tout particuliers sont rendus à la sainte Vierge. Ce culte commence le jour même où elle devient la Mère de Dieu et l'épouse de saint Joseph. Le Verbe incarné et le chef de la sainte Famille sont les deux premiers qui lui présentent les hommages dus à son rang. L'humble maison de Nazareth est le premier sanctuaire où ce culte se produit. Les Apôtres, les disciples de Jésus, les premiers chrétiens suivent les exemples de leur Maître pendant la vie et après la mort de Marie. Quand la persécution sanglante éclate, elle n'arrête ni la diffusion du christianisme, ni l'effusion pacifique du sang de Jésus sur les autels, ni les hommages offerts par l'Église naissante à la Mère de Dieu. Seulement le silence et l'ombre recouvrent les progrès toujours croissants de

la religion du Fils de Marie. Obligés de se cacher, les chrétiens des premiers temps emportent le culte de Marie avec celui de Jésus dans les catacombes, où nous en retrouvons aujourd'hui des traces multiples et touchantes. Plus tard, quand il y eut assez de sang versé, le culte de la Vierge-Mère sort triomphant de l'obscurité où il a été confiné pour se produire au grand jour. En beaucoup d'endroits on dédie à la Mère de Dieu des églises : ainsi à Éphèse, la cathédrale ; à Rome, Sainte-Marie-Majeure; à Constantinople, Sainte-Marie-des-Blachermes. L'usage de l'invoquer se répand et se généralise; ses images se trouvent partout. Bientôt on établit des fêtes pour célébrer le souvenir de ses principaux mystères, et, entre autres, ceux de l'Annonciation, de la Purification, de l'Assomption et de la Nativité. Dès lors le culte de Marie fait partie intégrante de la religion divine établie par le Christ pour la sanctification et le bonheur des hommes. Plus on avance, plus on lui donne d'éclat, et plus il se fond avec la religion elle-même; il ne tarde pas à devenir le cachet caractéristique de la religion du Dieu fait homme; et les bons fidèles, les membres du clergé, les religieux de toutes sortes, rivalisent de zèle pour rendre à Marie des hommages tout particuliers, qui l'emportent sur le culte rendu aux Saints, et que pour ce motif on appelle culte d'hyperdulie. Au moyen âge, ce culte a tout son développement; aussi les écrivains sacrés, en même temps qu'ils posent les bases solides sur lesquelles il s'appuie, ne peuvent arrêter le cours de leurs hommages enthousiastes à l'adresse de Marie. L'un d'eux, l'illustre saint Bernard, se distingue

entre tous, et, au milieu du XIIe siècle, une cinquantaine d'années avant la naissance de nos sept Saints, il exalte Marie dans les termes les plus pathétiques, et il décrit magnifiquement le culte intérieur que les âmes pieuses s'efforcent de lui rendre. « Ce nom de Marie, dit-il dans un de ses discours, selon une interprétation, veut dire Étoile de la mer. Cette signification convient admirablement à la Vierge-Mère; car c'est avec raison qu'on la compare à un astre. Celui-ci émet son rayon sans que rien ne soit altéré en lui-même, ainsi la Vierge enfanta son Fils sans avoir eu à en souffrir. Le rayon n'enlève rien à la clarté de l'astre, et le Fils ne porte aucune atteinte à l'intégrité de la Vierge. Elle est cette noble étoile issue de Jacob, dont le rayon illumine l'univers entier, dont la splendeur brille dans les hauteurs des cieux, pénètre jusque dans les enfers, et, répandant sur la terre la lumière et la chaleur plus dans les âmes que dans les corps, fait naître les vertus et détruit les vices. Elle est cette étoile merveilleuse qui s'est élevée par un ordre divin au-dessus de cette mer immense, sur laquelle elle jette l'éclat de ses mérites et l'illustration de ses exemples.

« O vous qui, jetés dans le torrent du siècle, vous voyez ballottés au milieu des orages et des tempêtes, au lieu de marcher sur la terre ferme, ne détournez pas les yeux de la lumière de cet astre, si vous ne voulez pas sombrer dans la tourmente. Si les vents des tentations s'élèvent, si vous êtes jetés contre les récifs des tribulations, regardez l'étoile, recourez à Marie. Si vous êtes emportés par les vagues de l'orgueil, de l'ambition, de la haine, des rivalités, re-

gardez l'étoile, recourez à Marie. Si la colère, l'avarice, l'appétit de la chair, viennent heurter contre la barque de votre âme, tournez les yeux vers Marie. Si effrayés par la gravité de vos crimes, si honteux du désordre de votre conscience, si accablés par l'horreur du jugement, vous vous sentez engloutis dans le gouffre de la tristesse, dans l'abîme du désespoir, pensez à Marie. Au milieu des périls, des difficultés, des doutes, pensez à Marie, invoquez Marie : qu'elle ne quitte pas vos lèvres, qu'elle ne quitte pas votre cœur. En même temps que vous sollicitez l'appui de ses prières, recherchez l'édification de ses exemples.

« En la suivant, vous marcherez droit; en la priant, vous ne désespérerez jamais; en pensant à elle, vous ne pourrez errer: en la tenant par la main, vous ne tomberez pas; protégés par elle, vous n'aurez rien à craindre; avec elle pour guide, vous ne sentirez point de fatigue; avec sa protection, vous parviendrez au but; et, de cette façon, vous expérimenterez en vous-mêmes avec combien de raison il a été dit : Et le nom de la Vierge est Marie. »

On voit que le culte rendu à Marie au moyen âge correspondait admirablement aux conceptions mêmes de Dieu. Mais, entre tous ceux qui se faisaient un bonheur de s'y distinguer, les Ordres religieux avaient la première place. C'est avec enthousiasme qu'ils s'y appliquaient, et rien n'est édifiant comme de parcourir toutes les industries auxquelles ils recouraient pour manifester leurs sentiments.

Malgré cette ardeur que, dans tous les rangs de la société chrétienne et des familles religieuses, on montrait pour servir la bienheureuse Vierge Marie, celle-ci

cependant avait pensé que ce n'était pas assez, et elle avait conçu dans le secret de son cœur un dessein : ce dessein était de posséder une famille religieuse qui serait plus pour elle qu'aucun Ordre ne l'avait jamais encore été jusqu'à ce jour. Ce dessein, Marie l'aimait, le caressait, et avait résolu de l'exécuter. Mais n'est-ce pas une témérité d'attribuer à la Mère de Dieu un tel dessein, quand elle a déjà tant de fidèles serviteurs, et que de toutes parts, surtout au sein des Ordres religieux, elle reçoit des hommages si parfaits? Eh non! il n'y a là rien que de juste et de raisonnable. La place que Dieu a faite à Marie dans le plan qu'il a conçu pour le salut du monde appelle cet Ordre nouveau. Le culte que, dans l'Église entière, on rend à la Mère de Dieu réclame une institution qui soit tout à elle, et qui ait la mission toute particulière de la servir.

CHAPITRE VI

L'ORDRE DE MARIE

Ce dessein, qui s'harmonisait si bien avec le plan de Dieu et le culte dû à Marie, aurait pu, à première vue, paraître superflu. Mais il n'en était rien : il venait, au contraire, se réaliser en temps opportun, à l'époque de la plus grande expansion de la foi, et combler une lacune; ou, si l'on aime mieux, réunir en faisceau les traits épars par lesquels tous les Ordres religieux alors existants relevaient de Marie, lui appartenaient, étaient ses Serviteurs. Ce fait ressort avec évidence de l'histoire; et, pour le mettre en relief, il suffit de parcourir les Ordres des siècles précédents, en recherchant les liens particuliers qui les attachaient à Marie.

Les moines de saint Basile et ceux de saint Antoine, différents par l'origine, mais vivant tous sous la règle écrite par l'illustre évêque de Césarée, sont les premiers qui ouvrent la voie à tant d'autres dans la pratique de la vie religieuse et de toutes les observances régulières. La pensée fondamentale qui les fit naître

au IIIe et au IVe siècle fut le renoncement, l'abnégation, l'obéissance, le don sans réserve de soi-même à Dieu. Ils prenaient l'engagement de garder la pureté et la chasteté, d'obéir au moindre signal, et de se dépouiller en tout de leur volonté propre. Leur occupation exclusive était le travail, la prière et la pénitence. Isolés dans des ermitages ou associés dans de vastes monastères, tous devaient viser de toute l'énergie de leurs âmes à la perfection, dont le type achevé se trouve dans la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Toute la famille religieuse de saint Basile était animée de l'esprit de son saint patriarche. Or celui-ci professait pour Marie une vénération et un amour qu'il partagea avec son frère, saint Grégoire de Nysse, et qu'il légua à toutes les nombreuses communautés d'hommes et de femmes qui, pendant sa vie et après sa mort, surgirent en Orient comme par enchantement. Parmi tous ses disciples, saint Basile compta des papes et des évêques, dont les écrits débordent de science théologique sur la Vierge toute sainte, Mère de Dieu, et sont remplis des plus magnifiques élans de poésie en son honneur. Il suffit de nommer saint Cyrille de Jérusalem, saint Grégoire de Nazianze, saint Épiphane, saint Jean Chrysostome, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Éphrem, toute une phalange d'écrivains illustres. Dans leurs œuvres se trouve tout ce qui touche les grandeurs de Marie, exposées avec toute la richesse du style oriental. En lisant ces Pères, on sent que le cœur inspirait l'intelligence et que l'amour animait la pensée ; on découvre aisément que Marie était pour ces esprits élevés, pour tout l'Ordre

de saint Basile, comme l'âme et la vie de leur propre vie.

Plus tard, un membre célèbre de cet Ordre, saint Jean Damascène, qui, comme un si grand nombre de ses frères, défendit au prix de son sang le culte des images, et tout spécialement le culte des images de Marie, eut le bonheur de voir sa piété envers elle couronnée par un éclatant miracle. L'iconoclaste Jean l'Isaurien, pour le punir des belles pages qu'il avait écrites, l'avait condamné à perdre la main droite. Le vaillant Docteur venait, en conséquence de cet ordre barbare, de subir ce douloureux traitement, quand, se tournant vers une image de la bienheureuse Vierge Marie, il se recommanda à cette puissante Patronne, pour laquelle il avait enduré un si cruel supplice. Il n'avait pas achevé sa prière, que sa main lui fut rendue saine et intègre, et demeura unie à son corps comme auparavant.

Les disciples de saint Augustin, de leur côté, qu'ils s'appelassent chanoines réguliers, religieux Prémontrés, ermites de Saint-Augustin ou de tout autre nom, étaient demeurés dignes de leur illustre Père, qui avait si bien écrit de la bienheureuse Vierge Marie, et, dans leur diversité, se ressemblaient tous par leur attachement pour cette miséricordieuse Mère des hommes.

Saint Norbert, qui fut le fondateur d'une des branches les plus prospères de cet Ordre, eut l'honneur d'être favorisé d'une apparition de la très sainte Vierge elle-même, qui lui montra à Prémontré, dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, l'habit religieux que devaient revêtir ceux appelés à vivre sous sa con-

duite. Dans la Frise, un autre membre du même Ordre, le bienheureux Frédéric, avait pour cette Vierge bienfaisante un si vive dévotion, qu'un enfant étant mort sans baptême, il obtint d'elle sa résurrection.

Les ermites de Saint-Augustin se plaisaient à avoir l'image de la Vierge bénie entre toutes les femmes jusque sur les cachets qui étaient en usage dans leur Ordre, et, comme on le lit dans leurs mémoires, on voyait gravé sur leurs sceaux officiels un religieux Augustin aux pieds de Marie, qui abaissait tendrement ses regards sur lui. Il serait trop long d'énumérer toutes les marques de la dévotion de cet Ordre envers la très sainte Vierge, tout ce qu'il a entrepris pour la répandre parmi les peuples, et toutes les faveurs qu'il a reçues en retour de Marie, si aimante et si sensible.

La grande famille bénédictine, qui étendait ses rameaux innombrables sur tout le monde civilisé, emportait partout avec elle le culte de Marie Mère de Dieu. Tous les monuments d'architecture élevés en tant d'endroits par ces infatigables moines portaient les traces de leur piété envers elle. Mais cette piété qu'ils manifestaient au dehors par l'art, ils la possédaient encore plus au dedans de leurs cœurs, et ne cessaient de l'entretenir avec un soin jaloux et persévérant pour la perfection et la consolation de leur vie. C'est ainsi qu'ils avaient adopté de bonne heure le pieux usage, suivi par tant d'autres Ordres, de réciter en chœur le petit Office de la sainte Vierge; et même, si nous en croyons des auteurs graves, à eux reviendrait l'honneur de sa composition.

Les Cisterciens avaient des motifs tout particuliers d'être attachés à la Vierge-Mère, car, dans leurs commencements, ils avaient reçu d'elle des faveurs peu communes. Saint Albéric, en effet, ayant, avec les bienheureux Robert et Étienne, fondé l'Ordre de Cîteaux sous le patronage et le titre de Marie, celle-ci l'en avait récompensé en lui remettant elle-même le vêtement blanc qui devait s'y porter. Pour les Cisterciens, ces faits étaient une gloire pour l'Ordre, et leur traçaient la conduite à tenir envers la céleste Vierge. Aussi on s'était à Cîteaux formé dès le principe au culte de Marie, et on y était demeuré fidèle. Suivant la tradition, devenue une règle, toutes les églises des nouveaux monastères étaient dédiées à Notre-Dame et portaient quelqu'un de ses titres. Outre la récitation du petit Office, qui avait lieu régulièrement, on faisait toujours, en terminant les Heures du grand Office, mémoire de la très sainte Vierge. L'Ordre, en outre, se plaisait à reconnaître d'une manière solennelle que Marie était sa Patronne principale et sa Protectrice toute particulière, qu'il dépendait d'elle, qu'il lui appartenait, et qu'il n'existait que pour faire son bon plaisir. Animé de cet esprit, Cîteaux avait enfanté une foule de saints religieux, remplis de la plus vive piété envers la sainte Vierge, au milieu desquels avait brillé d'un éclat extraordinaire l'illustre abbé de Clairvaux, saint Bernard, qu'on peut appeler à juste titre le Docteur de Marie au sein de l'Église latine, tant ce qu'il a écrit d'elle est sublime et complet!

Quand saint Bruno et ses compagnons avaient été, en l'année 1084, poussés dans la solitude de la Char-

treuse par cet esprit de pénitence rigoureuse qui anima autrefois Jean-Baptiste, ils avaient déjà dans leur cœur cette douce et tendre dévotion envers Marie qui devait toujours distinguer leur Ordre; aussi le commencement de leur œuvre, la construction de leur premier sanctuaire, fut marquée par un acte de piété envers elle. Ils lui consacrèrent le lieu où elle devait entendre leurs chants et leurs prières pour les porter aux pieds du Très-Haut. L'esprit qui avait présidé à ces débuts s'était conservé intact et même accru dans l'Ordre, destiné par sa forte constitution à ne jamais varier dans ses observances. Le culte de la sainte Vierge concourait, dans une large mesure, à le maintenir dans cette perfection de vie, qui contrastait avec la mobilité et la décadence de quelques autres institutions obligées d'appeler le secours d'une salutaire réforme. L'Ordre des Chartreux était donc, au XIIIe siècle, dans son développement, ce qu'il avait paru à son berceau, un Ordre des plus profondément dévoués à la Reine du Ciel.

Le culte de la Vierge Marie existait jusque dans les Ordres militaires qui avaient pris naissance au moyen âge, et dont le but était d'arracher les saints Lieux des mains des sectateurs de Mahomet. A la vocation de fer qui les appelait même à verser le sang, ces religieux avaient joint les pieux exercices du culte envers la Vierge pleine de douceur. Aussi on avait vu les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem consacrer à Marie la première église qu'ils avaient construite pour leur usage, et s'imposer la règle de réciter quotidiennement l'Office de la sainte Vierge.

Les Carmes, ou Frères de Notre-Dame-du-Mont-

Carmel, selon leurs respectables traditions, auraient été fondés, pour mener la vie pénitente et érémitique, par Élie lui-même. Retiré dans la solitude du mont Carmel, un jour qu'il était en prière, ce grand prophète aurait vu s'élever dans les airs une nuée portant la sublime représentation de la très sainte Vierge. Parmi les disciples qu'il avait formés, grâce à ses soins, le culte de la Vierge appelée à enfanter le Messie était demeuré en grand honneur. A la venue de Notre-Seigneur, ces pieux ermites s'étaient rangés au nombre de ses disciples, et même après la descente du Saint-Esprit, à l'époque de la prédication de l'Évangile par les Apôtres, ils avaient eu des rapports avec Marie en personne, par avance honorée depuis neuf siècles dans leur solitude. Cédant aux sentiments d'une profonde vénération pour la Mère du Dieu sauveur, ils avaient construit sur le lieu même du Carmel une chapelle consacrée à cette très pure Vierge. Depuis ils n'avaient pas cessé d'entourer Marie de leurs hommages, jusqu'à ce qu'ils reçurent, vers 1209, une forme définitivement religieuse. Pour montrer combien les Carmes lui étaient chers, Marie, quelque temps après, favorisait l'un d'entre eux, saint Simon Stock, d'une célèbre apparition, devenue le fondement de l'association du saint Scapulaire.

Dans la légion organisée par saint Dominique, la dévotion à Marie était un mot d'ordre et une arme redoutable. Le chef, le premier, l'avait pratiquée, enseignée, utilisée ; et, dans une circonstance mémorable, il avait institué le saint Rosaire, avec l'aide duquel il avait vaincu les plus grandes difficultés

et triomphé de l'endurcissement des Albigeois, qu'on désespérait de ramener du manichéisme à la vraie foi. Le Rosaire, conservé par les héritiers du grand saint, était resté dans l'Ordre le trait caractéristique de sa dévotion envers la Mère de Dieu.

Les enfants de Saint-François ne le cédaient à personne en attachement pour Marie, la plus pure des créatures. Leur bienheureux Père avait été un privilégié de la Vierge. Il avait eu le bonheur de converser familièrement avec elle et d'obtenir, par son intermédiaire, de Jésus la merveilleuse indulgence de la Portioncule. L'Ordre qu'il avait fondé ne pouvait oublier les faveurs reçues de sa puissante Patronne; et, en effet, Marie y était regardée et honorée comme une Mère, et déjà on préludait à ce culte spécial pour sa Conception immaculée, auquel toutes les branches de la grande famille franciscaine devaient demeurer toujours si fermement attachées.

L'Ordre de Notre-Dame-de-la-Merci devait directement son existence à la Mère de Dieu; aussi avait-il pour elle une dévotion toute particulière. Saint Pierre de Nolasque, qui avait reçu de Marie la mission d'instituer cet Ordre pour y travailler à la rédemption des captifs, avait fait passer dans le cœur de ses frères l'amour dont il était lui-même rempli pour la Mère de tous ceux qui souffrent; et, selon ses intentions, une fête spéciale, célébrée avec une grande solennité chaque année, devait rappeler le souvenir de la triple apparition de Marie demandant le nouvel Institut.

Tel était le spectacle offert au commencement du XIIIe siècle par les Ordres religieux les plus mar-

quants; et il faut s'empresser de dire que, dans les Ordres secondaires et moins importants, on rencontrait le même zèle et le même dévouement pour tout ce qui touchait la gloire de Marie. Et ainsi, tous ensemble, ils formaient comme une immense cour d'honneur au milieu de laquelle, Reine immortelle, la Mère de Dieu recevait les hommages incessants de toutes les générations qui se succédaient dans les monastères et couvents de tous les Ordres. Disséminés sur toute la face du monde, ils constituaient des écoles sans nombre, où leurs membres apprenaient à connaître la beauté de la Vierge immaculée, et des foyers où ils puisaient l'amour de Celle que Dieu avait aimée jusqu'à la faire sa propre Mère.

Toutefois, malgré ces rapports d'intime union entre Marie et les Ordres religieux, la plupart portaient le nom soit d'un saint, leur fondateur, soit du lieu où ils avaient pris naissance, et indiquaient assez par là que la très sainte Vierge n'était pas leur principale raison d'être, l'objet prédominant de leur vie, le terme tout particulier de leurs travaux. Ces Ordres avaient une fin propre et générale qui n'était point le culte de la sainte Vierge; ce culte, il est vrai, tenait toujours à cette fin par des liens indissolubles, y mêlait toutes ses douces influences, y apparaissait comme un beau couronnement; mais c'était tout, la fin propre dominait tout le reste. Les moines de Saint-Basile, les religieux de Saint-Augustin, les enfants de Saint-Benoît, avaient pour fin d'allier la pratique de la perfection avec le ministère des âmes; les Cisterciens et les Chartreux se proposaient de mener la vie pénitente; les Ordres militaires devaient

défendre les saints lieux et la foi; les Carmes avaient surtout pour objet une vie consacrée à la retraite, la prière et la pénitence; les fils de Saint-Dominique et de Saint-François recherchaient leur sanctification et celle des autres, au moyen de la parole et de l'exemple; les religieux de la Merci s'employaient à la rédemption des captifs.

En étudiant donc les Ordres existant déjà, en pénétrant avec soin leur institution, leur fin, leur nature, leur cachet propre, on pouvait facilement découvrir parmi eux la place pour un Ordre nouveau, qui devrait tout à la bienheureuse Vierge Marie, qui serait conçu par elle, institué par elle, formé par elle, sauvé par elle; lequel Ordre, à la fois, vivrait tout pour elle, porterait simplement son nom, se vêtirait de son habit, recevrait d'elle sa règle, procurerait sa gloire, se livrerait à la méditation de ses mystères, aurait un cachet spécial imprimé par elle, serait animé de son esprit, et s'appliquerait à maints exercices, tous tendant à son honneur.

Or ce que nous eussions pu nous-mêmes reconnaître comme possible était dans la pensée de la Mère de Dieu un projet conçu et arrêté. En conservant son affection entière à des Ordres qui rivalisaient d'ardeur pour lui plaire, elle voulait l'étendre à un autre pour lequel elle serait davantage ce qu'elle était déjà pour les premiers, en même temps que ce même Ordre serait plus complètement pour elle ce qu'étaient déjà les autres. Cet Ordre devrait porter son nom, faire sa vocation de l'honorer partout et toujours, et ne vivre que pour la servir de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces. Ses membres de-

vraient être heureux de se savoir les enfants de Marie, et s'en inspirer dans l'intime du cœur ; mais ils devraient préférer le titre de Serviteurs de cette grande Reine, parce qu'il implique une obligation de travail, de souffrance et de sacrifice, et se le rappeler uniquement dans la pratique de leur vie religieuse et militante. Cet Ordre devrait professer de s'absorber dans le service de la Reine du Ciel et de la terre, afin de manifester par là son dévouement au service du Roi des rois, fils de cette Reine, souverain Maître et Seigneur de toutes choses, Rédempteur, et Médiateur unique de tous les hommes.

Cet Ordre devrait publier partout les gloires, les grandeurs, les prérogatives de l'incomparable Mère de Dieu, se rappelant sans cesse que c'est son devoir, sa mission, la raison de son existence. Et cet Ordre était celui que la sainte Vierge avait effectivement fondé elle-même dans la vision du 13 avril 1240, en lui donnant son nom, sa fin, son vêtement, son cachet caractéristique et sa règle ; cet Ordre était l'Ordre des *Serviteurs* ou *Servites de Marie*.

——— ———

CHAPITRE VII

NOM, BUT, CACHET ET VÊTEMENT DE L'ORDRE DES SERVITEURS OU SERVITES DE MARIE

Après l'événement du 13 avril 1240, l'existence de l'Ordre des Serviteurs de Marie était donc un fait accompli. Mais, afin que la moindre méprise fût impossible, Marie avait pris soin de fixer en quelques paroles et quelques actes, remarquables surtout par leur simplicité, tout ce qui devait constituer essentiellement l'Ordre qu'elle avait en vue. A un Ordre il faut un nom qui le pose dans le public, un but vers lequel il tende de tous ses efforts et sans cesse, un cachet particulier qui le caractérise au dedans, un vêtement qui le distingue au dehors, une règle qui soit la forme de sa vie, enfin une assurance qu'il produira des fruits de sainteté. En se montrant le 13 avril, Marie avait satisfait à toutes ces exigences. Par le nom si expressif qu'elle donnait aux premiers membres de son Ordre, et par tout l'ensemble des circonstances, elle ne pouvait mieux dire le but qu'ils auraient à poursuivre. Ce qui devait tout spéciale-

ment caractériser l'Ordre était dit dans les termes les plus explicites. Pour le vêtement, elle l'avait dans ses mains, et elle l'imposait mystiquement aux siens en déclarant que c'était le leur; comment s'y tromper? La règle était sous les regards des voyants, occupant aux côtés de Marie une place d'honneur, et Marie elle-même la déclarait la règle de l'Ordre; puis, pour tout couronner, en montrant la palme de la victoire, la Mère de Dieu fournissait le signe de l'efficacité surnaturelle qui marquerait son Ordre. Rien donc ne manquait à la démonstration : le dessein de Marie devenait, par cette révélation complète, le dessein le plus positif, le plus indubitable.

Il y avait longtemps que nos sept Saints s'étaient déclarés les Serviteurs de Marie et avaient choisi le service de la Reine du Ciel pour leur partage. Tout jeunes ils avaient ressenti cet attrait. Avant de se rencontrer et de se connaître, ils s'y étaient laissés aller avec bonheur. Réunis ensuite dans la confrérie des *Laudesi* et liés par l'amitié la plus douce, ils l'avaient fortifié de façon à en faire la pente principale de leurs âmes. L'appel, tombé des lèvres de Marie au 15 août 1233, l'avait transformé en une aspiration incessante de plaire à leur souveraine Maîtresse. La solitude et le désert leur avaient permis de le satisfaire en réalisant ce qu'ils avaient rêvé : une vie passée aux pieds de Marie. Les acclamations des petits enfants en avaient fait une sorte de ravissement; mais, le 13 avril 1240, Marie en personne, de sa propre bouche, prononçait ce nom, qui était déjà si cher à nos sept Saints, et le leur donnait pour toujours. Le passé, quelque brillant qu'il fût, s'effaçait

devant le présent; c'était la consécration dernière de leur vocation. Désormais, devant le public comme en leur particulier, *Serviteurs de Marie* était leur nom, leur appellation, leur titre. Nul au monde et eux-mêmes ne pourraient changer ce nom que Marie avait choisi pour eux. Aussi, par son origine, il devait leur paraître plus précieux que les titres les plus glorieux de la terre.

Le nom de Serviteurs de Marie, si recommandable déjà en ce qu'il venait du Ciel en passant par les lèvres de la Mère de Dieu, ne l'était pas moins par sa signification. Il conférait à nos sept Saints et à leur postérité un office, une charge qui les mettait en relations immédiates et continuelles avec la Reine du Ciel. Une fois entrés dans leurs fonctions, les Serviteurs de Marie devenaient inséparables de sa personne; ils devaient, pour ainsi dire, la suivre partout, afin d'être à ses ordres et d'accomplir ses volontés. Nul ne pouvait l'approcher de plus près qu'eux, et nul plus qu'eux n'était à même de jouir de sa présence.

Ce nom était un des plus simples qu'on peut imposer, mais à la fois un des plus expressifs; et il avait cet avantage de donner une idée extrêmement claire de la vocation que Marie voulait conférer aux siens. De ce titre il résultait que ce devait être une vocation essentiellement pratique et active; il est vrai que le nom, dans une de ses acceptions, avait quelque chose d'humble et d'inférieur, mais il comportait surtout un sens noble, car ils devaient être des serviteurs de haut rang, dans le genre de ceux qui sur la terre forment l'entourage des grands de ce monde, et ont à gérer leurs intérêts.

Par le seul fait qu'ils portaient ce titre et en exerçaient les emplois, ils étaient tenus à tous les devoirs des bons serviteurs envers leurs maîtres; ils devaient donc honneur, respect, obéissance à Marie. Plus que tous les autres et avec plus d'empressement, ils devaient reconnaître sa haute dignité, ses prérogatives sublimes, ses grâces incomparables; ils devaient ne connaître aucun de ses désirs et de ses volontés sans être disposés à les accomplir aussitôt; ils devaient faire des intérêts de Marie leurs intérêts propres et les promouvoir de tous leurs efforts. Les intérêts de Marie comprennent tout ce qui touche son honneur, la connaissance de ses grandeurs, l'amour de sa personne, l'imitation de ses vertus, la propagation de son culte. Ainsi que de bons serviteurs, ils devaient s'appliquer constamment à ces œuvres diverses, comme s'il se fût agi d'eux-mêmes; ils devaient, non contents de la joie et de l'honneur que ce titre leur procurait, s'en rendre dignes par leurs fatigues et l'arroser de leurs sueurs. Et, en retour de ce qu'ils entreprenaient pour Marie, de ce qu'ils avaient souffert pour elle, ils devaient s'estimer assez récompensés par la consolation d'avoir été appelés à son service, d'y demeurer encore, et de trouver dans ces emplois de la terre une espérance certaine d'appartenir à la cour de Marie dans le Ciel.

Ce titre de serviteur était d'autant plus parfait qu'il s'ajoutait à deux autres qui, pris en eux-mêmes, sont les plus beaux qu'on puisse recevoir; il complétait le titre d'enfants et celui d'amis, et donnait à l'un et à l'autre tous les charmes dont ils sont susceptibles. Être enfant sans honorer son père et sa mère, sans

embrasser leurs intérêts et se sacrifier pour eux, sans les servir, en un mot, est un titre qui perd aussitôt tout ce qu'il dit au cœur des parents et des enfants eux-mêmes; c'est presque un nom vide de sens. Si l'enfant aime dans ces conditions, que son amour est stérile et dérisoire! Être ami sans avoir des égards, sans se dévouer, sans souffrir pour son ami; être ami simplement sans être à la fois serviteur, c'est une amitié incompréhensible et qui ne mérite plus ce grand nom qu'elle profane. Or Marie choisissait, en réalité, pour ses serviteurs ceux qui étaient déjà ses enfants et ses amis, ses enfants les meilleurs et ses amis les plus intimes. Et c'est pourquoi, en imposant à ces derniers le nom de ses Serviteurs, elle mettait le couronnement aux deux autres titres; et elle faisait de la fusion des trois noms, des trois pensées, des trois ordres de devoirs et de sentiments tout ce qu'il y a de plus beau et de plus élevé. Aussi, lorsque ce nom fut donné à nos sept Saints, avaient-ils raison de le considérer comme le plus magnifique qu'ils pussent recevoir pour eux-mêmes et transmettre à leurs successeurs.

De ce titre de Serviteurs ainsi compris, découlait le but que l'Ordre devait principalement se proposer: il était exprimé aussi clairement qu'il pouvait l'être; il s'agissait d'un but particulier, non d'un but général. Le but général devait être le même que pour tous les Ordres religieux, c'est-à-dire tendre, dans le service de Dieu, à la perfection par la pratique des conseils évangéliques et l'observation des vœux. Le but particulier devait, au contraire, être propre à l'Ordre des

Serviteurs de Marie, et consister à réaliser l'idéal de ce nom, de ce titre de Serviteurs.

Le vrai Serviteur de Marie devrait donc vivre constamment dans la poursuite de cet idéal, et rendre son dernier soupir avec le nom de Marie sur les lèvres et son amour dans le cœur, heureux de quitter la terre, où il aurait travaillé pour elle, afin d'aller vivre éternellement au Ciel, sous son regard et dans son intimité.

Tels étaient le nom que Marie avait imposé aux membres de son Ordre et le but qu'elle leur avait indiqué. En vérité, l'un et l'autre étaient délicieux et attrayants comme Celle qui les avait donnés. Aussi il ne devait pas être étonnant que lorsqu'ils seraient connus, des âmes nombreuses, éprises de leur beauté, vinssent aussitôt solliciter l'honneur de porter le titre de Serviteurs de Marie et d'en embrasser la vocation.

Mais ce n'était pas assez pour Marie, et elle voulut encore, dans le service qui devait attacher l'Ordre à sa personne d'une manière si étroite et si absolue, lui signaler une portion de son office, à laquelle il s'appliquerait avec un soin plus grand et une préférence plus marquée. Qu'était-ce donc? C'est ce qu'il convient d'expliquer maintenant, car ce complément du dessein de la Mère de Dieu, envisagé en lui-même et dans la pensée de Marie, avait une grande importance.

Il n'est pas nécessaire de recourir à de longs arguments théologiques pour démontrer que Marie fut associée à toutes les souffrances de l'Homme-Dieu, et que sa vie ne fut qu'une longue chaîne de peines

et de douleurs, ayant pris fin seulement à son dernier soupir. C'est une vérité qui découle avec une telle évidence du plan adopté par Dieu pour la Rédemption des hommes, qu'elle frappe aussitôt. La Mère devait, par une conséquence inévitable, entrer dans la destinée du Fils, qui était de réparer la multitude des péchés des hommes par la multitude de ses souffrances et de ses humiliations. Marie fut donc la Mère de douleur, pendant que lui-même fut par excellence l'Homme de douleur.

Le fondement de cette doctrine est consigné dans l'Évangile lui-même : tous les mystères qu'il raconte avec tant de précision établissent l'indissoluble union de Jésus et de Marie dans tout le grand acte de la Rédemption. Les Docteurs ne s'y sont pas trompés; aussi leurs commentaires sont remplis de cette pensée qu'ils étendent à tous les aspects de l'entreprise divine : Marie a partagé les gloires et les grandeurs de Jésus, ses vertus et ses mérites, et aussi ses douleurs et ses opprobres. C'est pourquoi elle doit avoir dans le culte divin la première place après le Fils de Dieu, comme elle l'a également dans le Ciel. D'après eux donc, Marie a été sur la terre un prodige de souffrance et d'angoisse, aussi bien qu'elle a été une merveille de grâce.

Jésus triomphant et montant au Ciel y avait emporté les signes de sa terrible passion et de sa sanglante mort; et depuis il ne cesse point d'exhiber aux yeux de son Père, des Anges et des élus, les stigmates sacrés qu'il a reçus sur son corps glorieux : c'est une partie de cette interpellation suppliante que Jésus adresse perpétuellement à Celui qui est la justice

même. Ainsi les hommes sont rachetés sans fin, et voient couler sur eux les torrents d'une miséricorde inépuisable. De même Marie, établie Reine du Ciel au jour de l'Assomption, a gardé dans son âme les traces profondes et lumineuses des tourments qui l'ont déchirée, des douleurs qui l'ont accablée. Et ce spectacle demeure sous les regards de la très sainte Trinité et de toute la cour céleste, pour les réjouir et être une source féconde de grâces pour l'humanité.

L'Église de la terre, toujours agissant de concert avec celle d'en haut, a, dès le principe, placé dans la passion et la mort de Jésus crucifié le principal objet de sa foi, le plus solide fondement de son espérance et le terme premier de sa charité. C'était le cri dominant dans la prédication de saint Paul, auquel tous les vrais ministres de l'Église ont fait écho durant tout le cours des siècles écoulés. Et la Croix de Jésus, placée partout dans une position éminente, montre que le culte divin, se déployant au pied de ce symbole, est tout inspiré par l'idée mère qu'il exprime. En même temps, l'Église n'a point oublié que Marie devait occuper, après Jésus, la première place dans ce mystère fondamental, et elle la lui a donnée. Aussi, de très bonne heure, elle a honoré la Compassion de Marie; et sur le théâtre même des mystères de la passion et de la mort de Jésus, à Jérusalem, sur le Calvaire, elle a inauguré le culte des douleurs de Marie à l'endroit même où celle-ci avait enduré les plus grandes. Ce culte, à la victoire du christianisme sur le paganisme, fut consacré par un monument dû à la pieuse initiative de sainte Hélène, mère de Constantin, et appelé le sanctuaire de Notre-Dame-du-

Spasme. Dès lors ce culte alla se propageant et se développant au sein de l'Église, quoiqu'il nous soit très difficile d'en suivre la marche à cause de l'obscurité de l'histoire. Mais, au moyen âge, quand les regards et les cœurs des fidèles se portèrent avec tant d'amour sur les lieux saints, les mystères de la passion de Jésus, et, par un effet de concomitance nécessaire, ceux de la compassion de Marie occupèrent la place d'honneur dans la piété des âmes vraiment chrétiennes. Les croisades accélérèrent ce mouvement, surtout la première, qui mit Jérusalem au pouvoir des croisés pendant quatre-vingt-huit années entières. Le souvenir de la passion grandissant dans les cœurs chrétiens, celui de la compassion y fit aussi des progrès continuels. Partout alors on vit la Vierge Marie apparaître dans le culte sous la forme de la Mère qui se tient debout près de la Croix; de la Mère qui reçoit Jésus sans vie dans ses bras et sur ses genoux; de la Mère qui pleure au tombeau où l'on ensevelit son Fils. Il y eut dans le peuple chrétien un vrai transport de dévotion pour la Vierge de pitié, la Mère de douleur. Enfin Fra Jacopone de Todi fixa les principaux traits de ce culte si émouvant et si beau dans une poésie immortelle : le *Stabat Mater dolorosa*, que l'Église adopta officiellement, et qu'ensuite on ne devait se lasser jamais de dire, de chanter et de méditer.

Du haut du Ciel, Marie contemplait cette émulation des âmes pour honorer ses douleurs, son martyre, et elle y prenait une grande joie. Comment aurait-elle pu personnellement se désintéresser d'hommages offerts à ce qui, dans sa vie, l'avait frappée au

plus intime de l'âme, et demeurait pour toujours un souvenir inaltérable dans son cœur? Mais, de plus, elle y voyait une source abondante de grâces pour les hommes. Quel spectacle mieux que celui de sa vie de peines et d'afflictions pouvait les porter efficacement à recevoir avec patience leurs épreuves et leurs douleurs, leur inspirer toute confiance pour une Mère si dévouée, leur faciliter l'amour de la vertu et l'horreur du mal? Son divin Fils y trouvait sa gloire, parce que le fruit le plus certain de la méditation des douleurs de la Mère est de manifester les miséricordes du Fils, et de le faire aimer dans les mystères de sa passion et de sa mort, qui sont les témoignages les plus éclatants de l'amour dont son cœur déborde pour les hommes.

Marie voulait-elle encore prévenir tout ce qui pourrait empêcher le souvenir de ses épreuves et de ses souffrances de rester vivant dans les cœurs? C'est ce que nous pouvons présumer; car, il n'y a pas à se le dissimuler, la pente de la nature humaine est beaucoup plus inclinée vers tout ce qui flatte ou réjouit. On envisage bien plus volontiers les gloires et les joies que les douleurs et les tristesses, même lorsqu'il s'agit de la Mère de Dieu. Il est évident qu'un culte qui place constamment sous les yeux des afflictions et des larmes, a toute chance de dépérir et de tomber, s'il n'est soutenu par des moyens puissants. Tel est certainement le culte des Douleurs de Marie, comme aussi bien celui de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

La sainte Vierge avait donc conçu le projet de déposer entre les mains de ses Serviteurs attitrés, déjà

commis pour s'occuper de tous ses intérêts, le soin spécial d'honorer ses douleurs, d'en porter continuellement sur eux le signe, et de les prêcher à tout le monde. Et, le 13 avril 1240, qui était un vendredi saint, par conséquent le jour commémoratif du plus haut sommet que Marie pût atteindre sur la voie de ses douleurs, elle mettait à exécution cette partie de son dessein général. Elle n'avait fait qu'énoncer ce qui devait former la substance de la vocation de ses Serviteurs, parce que ceux auxquels elle parlait connaissaient cette vocation, en possédaient l'esprit, et s'en acquittaient avec perfection depuis bien des années déjà; mais sur ce point spécial de leurs devoirs envers ses douleurs elle avait insisté, expliquant et précisant sa pensée, comme si elle n'avait eu que cette communication à leur faire. Tenant donc dans ses mains le vêtement qu'elle leur destinait et qui était tout noir, elle leur avait dit : « Voyez le genre de vêtements dont je veux que vous soyez revêtus ; ils indiquent par leur couleur sombre les douleurs que j'ai ressenties en ce jour par suite de la mort de mon Fils unique. Vous avez dédaigné les vêtements aux couleurs variées usités dans le monde ; aussi il vous sera désormais facile de porter ceux qui rappelleront extérieurement les douleurs que j'ai endurées dans mon cœur. » Et, du même coup, elle leur avait imprimé le cachet qui devait les caractériser, et donné le vêtement qui en rappellerait le souvenir, en même temps qu'il serait leur habit religieux.

Cette mission particulière imposait donc, pour l'avenir, aux Serviteurs de Marie le devoir d'entrer dans ce domaine peu exploré des douleurs de leur

Maîtresse, pour le connaître selon toute son étendue, en alimenter leurs âmes par la méditation, en inspirer leur conduite, et en dévoiler au peuple les secrets trop peu connus. Au milieu d'eux, le culte de ces douleurs devrait être en grande estime et en grand honneur : l'Ordre devrait le regarder comme une de ses fonctions essentielles dans l'Église de Dieu; il devrait le conserver intact, et le défendre contre ce déclin qui atteint si facilement toutes les choses humaines; et, pour s'acquitter de cette tâche, il aurait grâce et assistance. En tout cas, il ne pourrait jamais être tenté de l'oublier, car le vêtement qu'il porterait ne cesserait pas un instant de lui rappeler ses devoirs à cet égard. Et pour lui conférer une plus grande vertu, Marie avait voulu dans sa maternelle bonté le montrer, le tenir dans ses mains et l'imposer elle-même à ses premiers Serviteurs.

Ce vêtement, qui pour toujours devenait celui des Serviteurs de Marie, n'était point nouveau dans sa forme : c'était le vieux vêtement religieux avec toutes ses qualités au point de vue de l'hygiène, de la commodité et de la modestie. La pièce principale était la tunique couvrant tout le corps, des épaules aux pieds; assez ample et sans artifice de coupe, elle se resserrait à la taille au moyen d'une ceinture de cuir. Par-dessus se plaçait le scapulaire, fait de deux longues bandes d'étoffe tombant uniformément devant et derrière le corps : plein de dignité, le scapulaire avait, pour l'un et l'autre sexe, le privilège de protéger la pudeur et de l'inspirer; aussi Marie, Vierge toute pure, l'avait adopté comme le signe distinctif de ses enfants et de ses serviteurs. Enfin une

sorte de manteau, chlamyde ou chape, agencé avec un capuce, complétait le costume, dont l'aspect avait quelque chose de religieux et d'imposant. Ce vêtement, soit pour la couleur, soit pour la forme, se rapprochait de plusieurs autres vêtements religieux; mais dans son ensemble il était unique, et devait être et rester le vêtement propre et exclusif du Serviteur de Marie.

Par lui, ceux que la sainte Vierge avait appelés à la servir tout spécialement, seraient reconnus dans le monde et distingués des autres Ordres; il leur serait à la fois un honneur, un mémorial et un préservatif; en le portant, ils auraient la livrée ou marque d'appartenance de leur grande Reine; en le voyant, ils se rappelleraient ce qu'elle attendait d'eux, et, en le gardant avec fidélité, il protégerait l'intégrité de leur vie.

Ce vêtement et l'office dont il devait être le symbole étaient donc deux dons insignes de la libéralité de Marie envers nos sept Saints. S'ajoutant au titre et au but qu'elle leur avait déjà assignés, ils montraient dans une lumière encore plus vive les bienfaits contenus dans la vision du 13 avril 1240; ils étaient une pierre de plus dans la construction de l'Ordre à édifier; ils manifestaient encore un aspect particulier du dessein de Marie. Avec la Règle, destinée à l'Ordre nouveau, ce dessein sera connu en entier, et fera paraître avec quelle sagesse tous ses éléments constitutifs ont été préparés et harmonisés par Celle qui le fonde.

CHAPITRE VIII

LA RÈGLE DE L'ORDRE DES SERVITES DE MARIE — SON AUTEUR ET SON CONTENU

Outre le nom, le but, le cachet, le vêtement, Marie, dans son apparition du 13 avril, avait donné à son Ordre une Règle. A cette époque, l'essence de la vie religieuse était parfaitement définie, et ses principes fondamentaux étaient depuis longtemps fixés avec précision et clarté. On en trouvait des notions très complètes dans les bulles des papes et dans les essais des premiers théologiens; on la voyait en plein exercice dans les Ordres anciens et nouveaux : bientôt le tout allait être coordonné dans les fameuses collections de droit canonique de saint Raymond de Pennafort et dans les magnifiques travaux des scolastiques. Ceux-ci se préparaient à inonder de flots de lumière les modestes sillons tracés par leurs devanciers. L'enseignement sur l'essence de la vie religieuse était donc un et invariable ; mais il n'en était pas de même de la forme particulière que cette vie pouvait revêtir.

Cette forme était multiple, et différait d'un Ordre à un autre par ce qu'on appelait la Règle.

Du temps de nos sept Saints, un certain nombre de Règles étaient en vigueur : les unes dataient de plusieurs siècles; c'étaient principalement la Règle de Saint-Basile, celle de Saint-Augustin et celle de Saint-Benoît. Les autres étaient plus récentes, et avaient été inspirées, en particulier, à saint Bruno et à saint François pour les Ordres qu'ils avaient fondés. Quant aux autres religieux, par exemple les Cisterciens, les Camaldules, les religieux de Vallombreuse, les Prémontrés, les Carmes et les Dominicains, ils suivaient une Règle ancienne, soit celle de Saint-Benoît, soit celle de Saint-Augustin, auxquelles ils avaient ajouté des règlements de discipline et d'organisation appelés Constitutions. Les Règles, remontant aux débuts de la vie religieuse, avaient été composées principalement en vue des moines destinés surtout à vivre renfermés, et à s'occuper plus de contemplation, d'étude et de travaux manuels que du ministère des âmes. La Règle de Saint-Bruno avait pour objet exclusif la vie érémitique; celle de Saint-François inaugurait quelque chose d'entièrement nouveau, c'est-à-dire une société religieuse dans laquelle tous les membres auraient autant pour but le salut des autres que le leur propre, et iraient exhorter tout le monde, plus encore par l'exemple que par la parole, à faire pénitence et à garder les divins préceptes. Pour les Ordres nouveaux, qui avaient adopté les Règles anciennes, ils avaient, au moyen de leurs Constitutions, selon le but qu'ils se proposaient, modifié considérablement la vie monastique en l'éten-

dant aussi au ministère des âmes. De ce nombre étaient, à la suite des Franciscains, les Dominicains, les Carmes, les Augustins. Toutes ces Règles, quelle que fût leur source, étaient saintes et avaient l'approbation de l'Église; la plupart joignaient à ces qualités la garantie d'une longue et fructueuse expérience.

Marie, pour l'Ordre qu'elle avait dessein de fonder, aurait pu concevoir une Règle nouvelle, mais elle ne le jugea pas à propos; et, de fait, elle choisit parmi celles qui existaient déjà. Ce fut la Règle de Saint-Augustin qui eut, entre toutes, ses préférences. Il serait difficile de dire au juste quels furent les motifs réels qui la firent agir dans cette circonstance; toutefois, en examinant de près tout ce qui concerne cette Règle, on peut voir que la Mère de Dieu avait bien des raisons de la goûter et de la donner à ses Serviteurs.

Augustin est une des plus grandes figures de l'histoire de l'Église. Son retour à Dieu après de longs égarements, la profondeur de sa doctrine sur les points les plus difficiles de la foi, la sainteté de sa vie avec les immenses travaux qui la remplirent, la suavité et l'amabilité de son caractère : tout en sa personne le fait si beau et l'élève si haut, qu'on se demande s'il a jamais été égalé depuis. Il a tiré du fond de son âme la Règle qu'il a écrite; aussi cette Règle reflète l'âme qui l'a produite avec tous ses dons sublimes. Elle fut le fruit de longues études et méditations auxquelles le grand Docteur joignit sa propre expérience. On verra par le récit suivant au milieu de quelles circonstances saint Augustin la conçut et la formula.

Augustin, converti et baptisé après vingt années d'égarements dans le dédale de ses passions, fut repris d'un rêve qu'il avait fait autrefois. Hésitant à revenir totalement à Dieu, mais embrasé de l'amour du vrai et du beau, il avait conçu le dessein de former avec ses amis une famille, où, vivant comme des frères, ils vaqueraient, au sein de la paix, à l'étude de la sagesse. Cent fois pris et repris, ce beau projet n'avait pu se réaliser, parce que les uns étaient mariés et les autres voulaient l'être. Mais cette fois rien ne s'opposait à son exécution, et il fut décidé qu'on retournerait en Afrique pour en faire l'essai aux portes de Tagaste. Augustin n'avait alors que trente-trois ans, et déjà il réunissait dans sa pensée les éléments de cette Règle admirable, qu'il devait pratiquer lui-même avant qu'elle passât à tant d'autres.

Dès ce moment Augustin ne cessa plus d'étudier tout ce qui concernait ce grave sujet de la vie religieuse; il compulsait les Règles connues, surtout celle de Saint-Basile, celles en usage dans les Gaules et ailleurs. Avant de quitter Milan, il visita, accompagné de sa mère, des religieux que saint Ambroise dirigeait. En chemin vers Rome, avec Monique et ses amis, il s'arrêta à Pise pour faire une excursion dans les forêts des Apennins, et voir des solitaires en grande renommée qui y menaient la vie religieuse. A Rome, où il ne passa d'abord que quelques jours, il put visiter encore quelques-uns des monastères d'hommes et de vierges qui y florissaient alors. Ensuite, après la mort de sainte Monique à Ostie, il revint à Rome, où il demeura une année entière, visitant les églises, les catacombes et les monastères

surtout. Il était sans cesse dans la compagnie des religieux, s'initiant à leurs observances et en faisant une étude approfondie; aussi, en un an, il apprit beaucoup, et il esquissa dès lors dans sa pensée ce qui lui semblait la perfection.

Enfin il s'embarqua pour l'Afrique. Arrivé dans sa patrie, il s'empressa de satisfaire ses aspirations pour la solitude, et avec ses amis intimes il fonda aux portes de Tagaste le monastère tant rêvé, où la prière et l'étude, la pauvreté, la chasteté et l'obéissance constituaient toute la vie. Il se revêtit avec les siens d'une tunique noire, retenue par une ceinture de cuir, et il adopta la couronne monacale. La Règle qu'il ruminait dans son cœur depuis si longtemps, fut alors élaborée et mise en pratique pour la première fois. L'écrivit-il dans ce temps-là même de sa main? C'est un mystère qui n'est pas encore résolu, car ce que l'on appelle sa Règle nous est venu par une voie toute différente et porte une date de beaucoup postérieure.

Augustin était le père et le supérieur de cette nouvelle Thébaïde. « Il y demeura trois ans, dit Possidius, son historien, étranger désormais aux soucis du siècle, vivant avec ses compagnons pour Dieu seul, dans le jeûne, l'oraison, les bonnes œuvres; méditant jour et nuit les mystères de la foi chrétienne, et communiquant déjà aux présents et aux absents, dans ses conversations et dans ses lettres, les lumières extraordinaires que Dieu lui donnait dans la contemplation. » Il ne songeait qu'à s'ensevelir de plus en plus dans l'obscurité de la vie monastique, quand une visite à Hippone fut extraordinairement la cause de

sa promotion au sacerdoce. Obligé de se rendre dans cette dernière ville, il quitta Tagaste, ayant achevé ce qu'on pourrait appeler son noviciat religieux; mais il n'abandonna son premier monastère que pour entrer dans un autre, qu'il fonda aux abords d'Hippone, avec ses premiers compagnons, auxquels d'autres vinrent se réunir.

Ce monastère, sous la direction d'Augustin, prêtre et moine, devint promptement une école de sainteté et une pépinière d'évêques pour l'Afrique. Tout en s'adonnant aux pratiques de la vie religieuse et surtout au silence, à l'étude et à l'oraison, Augustin prêchait chaque dimanche dans l'église d'Hippone; il convoquait les hérétiques à des conférences publiques; il entretenait une correspondance très active, et il ne cessait d'écrire de nombreux ouvrages qui excitaient partout des transports de joie et d'admiration, et produisaient les fruits les plus abondants de grâce et de salut. Il mena durant cinq années environ, de 391 à 395, cette double vie intérieure et extérieure, au dedans religieux accompli, au dehors apôtre infatigable, faisant marcher de front les exercices intimes de la lutte sur soi-même, de la soumission à sa propre Règle et de tous les renoncements, en même temps que les combats dans la plaine contre tous les ennemis de l'Église et des âmes. Alors il eut avec surabondance la facilité d'achever dans sa pensée ce type du religieux parfait, et de la vie que celui-ci doit embrasser et mener chaque jour.

Après cette première phase de sa vie d'Hippone, vint pour lui l'heure où, par un coup soudain et presque violent, il fut sacré évêque par son propre

évêque, qui fit de lui son bras droit et son soutien, en même temps que l'héritier de sa charge. Une fois placé sur ce sommet, Augustin fut obligé d'être tout à tous et d'abandonner son monastère; mais il y substitua une maison épiscopale, où la vie commune était en vigueur et où tous devaient suivre une règle. Il entra alors dans cette carrière de trente-cinq années, pendant laquelle on ne sait qu'admirer le plus, ou de l'évêque qui administrait son troupeau avec la plus haute sagesse et capacité, ou du Docteur qui étonnait l'Église entière par la profondeur d'écrits se succédant sans interruption, ou de l'homme privé aimable, bon, accessible pour tous, ou du saint qui se distinguait par toute sorte de vertus, et que l'amour de Dieu consumait.

Ce fut vers la fin de cet épiscopat, si rempli et pendant lequel il n'avait pas cessé un instant de vivre en religieux, quoique sous une forme différente d'autrefois, qu'il écrivit la Règle qui, depuis, a gardé son nom. Il était alors en possession de l'expérience la plus consommée; il connaissait à fond toutes les misères que la vie religieuse a pour objet de corriger et de remplacer par la perfection; il les avait étudiées et vues à l'œuvre en lui-même durant les orages de sa jeunesse, et dans les autres pendant les longues années de son ministère épiscopal. Il avait en même temps développé cette perfection, qui, déjà éminente aux débuts de sa conversion, était devenue la sainteté véritable, celle qui brilla en Notre-Seigneur lui-même d'un éclat tout divin, celle qui avait sa base dans l'humilité la plus profonde et son sommet dans la charité exercée sous toutes ses formes les plus suaves.

Le caractère dominant de la sainteté d'Augustin était devenu de plus en plus, avec le cours des années, la bonté, la modestie, la douceur, le tempérament, la bienveillance, la miséricorde. Dans toute sa conduite envers les autres, quels qu'ils fussent, il avait une prédilection pour fléchir, par la vertu de la prière et de la grâce, ce qu'il ne voulait à aucun prix heurter et briser. La vie religieuse était toujours restée son idéal; il avait continué de l'étudier, de la répandre en Afrique, de la protéger; il la pratiquait dans ses lignes principales au milieu de ses travaux multipliés. Qui mieux que lui pouvait formuler une Règle qui portât le sceau de la sagesse, et pût être un guide sûr pour les âmes religieuses? Aussi, l'ayant écrite, il conquit les suffrages du monde entier par le succès avec lequel il s'acquitta de la tâche; et sa Règle fut suivie par des communautés innombrables.

On voit donc qu'Augustin avait dans sa personne, dans sa vie, dans son caractère, dans sa vertu, tout ce qui était capable de lui concilier les bonnes grâces de Marie. Mais, de plus, il était vraiment son fils de prédilection par les écarts dont il était revenu, par son inclination de préférence aux vertus qu'elle-même faisait passer avant toutes les autres : l'humilité, la modestie, la pureté, la douceur, la patience et la charité. Marie ne pouvait que se sentir attirée vers ce grand cœur tout dévoré de l'amour de son divin Fils et du salut des âmes. Le souvenir de Monique et de ses larmes lui rappelait ses propres épreuves et ses propres douleurs. La sublimité du génie d'Augustin, servant d'ornement à toute cette magnifique nature si choyée de la grâce, achevait de ravir l'âme de la

Mère de Dieu, si pleine elle-même de sagesse. Et puis, Augustin n'avait-il pas parlé d'elle avec des accents qu'elle gardait précieusement dans son cœur? Tout le long de ses ouvrages pour la défense du Verbe incarné, fils de Marie, de sa grâce et de son Église, n'avait-il pas semé continuellement l'éloge de cette Vierge divine, si bien qu'en réunissant tout ce qu'il a écrit sur elle, on aurait la défense la plus éloquente et la plus victorieuse de tous les privilèges et de toutes les grandeurs de Marie, toujours Vierge immaculée, Mère de Dieu, Mère des hommes et Reine du Ciel? En outre, la Règle qu'il avait composée, en décrivant la vie religieuse sous cette forme tempérée et aimante qui plaisait tant à Marie, avait encore l'avantage de cadrer avec la vocation qu'elle voulait donner à son Ordre : vocation de Serviteurs au dedans et d'apôtres au dehors. Cette Règle leur enseignerait une forme de vie qui pourrait s'accommoder avec tous les ministères, et leur procurerait la facilité de les remplir tous, puisqu'elle n'en excluait aucun.

Les titres que la Règle de Saint-Augustin avait aux préférences de Marie étaient donc nombreux et décisifs; et c'est pourquoi elle la choisit, la fit apparaître aux regards de ses sept Serviteurs avec des caractères d'or, marque de son estime, et leur annonça qu'elle serait désormais leur Règle. L'examen de son contenu ne peut, du reste, que mettre en évidence combien judicieusement Marie l'avait adoptée pour les siens, et quelle grâce insigne elle leur avait faite en leur donnant, à la suite de leur nom, de leur but, de leur cachet et de leur vêtement, cette Règle pour être la forme de leur vie.

La Règle que saint Augustin avait donnée à ses monastères de Tagaste et d'Hippone, et qu'il y avait suivie lui-même, ne nous est pas parvenue. L'avait-il composée et écrite de sa main dès ce temps, ou était-elle simplement consignée dans les observances que l'on pratiquait, et communiquée de vive voix par le Fondateur et le Père de ces deux communautés à ceux qui en étaient les enfants et les frères? Cette question est demeurée assez obscure.

Il est bien vrai qu'il nous est resté deux écrits contenant chacun une Règle sommaire de la vie religieuse. Attribués à saint Augustin, ces écrits sont bien réellement de lui, car le grand Docteur y est avec ce style caractéristique sur lequel il est impossible de se méprendre. Le premier s'adresse aux moines proprement dits, et le second aux clercs vivant en commun dans un monastère, tout en s'occupant des âmes au dehors. On sait qu'Augustin avait établi à Hippone ces deux classes de religieux, et qu'il avait vécu dans l'une et l'autre vocation. Ces deux Règles renferment l'essentiel de la vie que les moines et les clercs avaient à mener; elles sont remarquables par leur sagesse et leur élévation; elles révèlent une grande science dans l'art de conduire les âmes; mais pourtant elles n'ont pas ce fini d'une œuvre faite pour durer et passer à la postérité. Elles forment comme un croquis de la Règle complète, dont elles contiennent la substance; elles sont une série d'avis excellents, suffisants à la rigueur, mais elles ne sauraient être considérées comme un code mûri et définitif de législation religieuse. Par leur brièveté et leur manque d'une certaine solennité,

Augustin, dans la supposition qu'il n'a rien écrit de plus, a semblé vouloir dire que, si en sa qualité de Père il avait donné quelques avis à ses enfants, il n'avait point voulu, dans l'Église de Dieu, légiférer pour tous. Mais cette Règle détaillée nous décrivant ce que dans la pensée d'Augustin devait être la vie religieuse, cette Règle, que sa profonde humilité nous avait peut-être fait perdre, la charité et la bienveillance de son cœur nous l'ont rendue. Voici comment :

Il y avait à Hippone un monastère de femmes fondé par le saint évêque lui-même. Selon ses propres paroles, il l'avait planté comme un jardin du Seigneur, pour y cultiver les fleurs les plus belles et les plus odoriférantes. Placé sous la direction de sa sœur, ce monastère avait répondu à l'attente de son fondateur, et il était une des grandes joies de son âme. Mais il arriva un jour que l'ivraie de la division et de l'insubordination, semée par quelques esprits turbulents, leva dans cette terre choisie et compromit les espérances de la moisson. La supérieure qui gouvernait alors était devenue à charge à quelques-unes, et celles-ci réclamaient son changement. Instruit de ce qui se passait, Augustin en ressentit une peine très vive. Prié de venir lui-même arranger le différend, il s'y refusa, disant que c'était assez pour lui d'apprendre ce scandale de ses oreilles, sans être encore contraint de le voir de ses yeux. Il se contenta de gémir et de prier, et il écrivit à la communauté une lettre dans laquelle toute sa grande et belle âme exhalait les sentiments de sa douleur. En même temps, il y parlait comme un père, plein d'une tendresse compatissante

pour des enfants égarées, et un supérieur d'une fermeté inflexible contre le mal. Enfin, pour corriger le désordre, il joignait à sa lettre une règle étendue et complète, contenant ce que ces religieuses avaient à faire pour ramener parmi elles la piété, la paix, la charité. Cette Règle forme le chef-d'œuvre qu'on a appelé la Règle de Saint-Augustin.

C'est cette Règle qui, moyennant l'addition d'un principe fondamental au début, le changement de quelques mots et la suppression d'une ou deux phrases dans le corps du texte, est devenue la fameuse Règle qui a gouverné une multitude de communautés d'hommes et de femmes et les gouverne encore. Elle est conçue de telle manière, que c'est, pour ainsi dire, sans effort qu'on l'a appliquée à des hommes; et, à la fois, dans ce changement de destination, elle a gardé des traces ineffaçables qu'elle a été composée et écrite originellement pour des femmes. Rien n'est plus remarquable que la conduite de la Providence à l'égard de ce document. Il était né d'un incident presque privé, et il est devenu un monument public; il avait pour objet de servir de remède à un mal passager, et il est resté une source permanente de bien; il était adressé à une classe particulière de personnes, à des femmes, et il est devenu la règle favorite d'une autre classe, des hommes. Cette facilité de transformation a dû tenir à ce qu'Augustin, en composant cette Règle, n'a fait que reproduire celle qu'il avait donnée à ses monastères, et qui avait été le fruit d'études et d'essais prolongés. De plus, l'écrivant à un âge avancé,—il avait alors soixante-neuf ans, — il y a ajouté ce qu'il avait appris durant les vingt-huit années qu'avait déjà

duré son épiscopat. Cette Règle, en effet, atteste une expérience consommée, une connaissance très approfondie de la nature humaine, de ses faiblesses, des ménagements qu'elle réclame, un tact parfait et exquis, un art de conciliation des choses les plus opposées; toutes qualités qui ne peuvent provenir que d'un commerce prolongé avec les âmes. C'est sept années seulement avant sa mort qu'Augustin, de son génie et de son cœur, produisait ce chef-d'œuvre, qui devait être à la fois son testament monastique.

Le texte de la Règle de Saint-Augustin fut adopté dans toutes sortes de monastères peu de temps après la mort de son auteur. Elle était en vigueur au monastère de Tarnat, dans le Lyonnais, au VIe siècle. Saint Benoît d'Aniane, célèbre réformateur, qui vivait de 750 à 831, en fait l'éloge dans sa concordance des Règles monastiques. Après lui, on la trouve dans tous les pays où fleurissaient la descendance directe de saint Augustin et les Ordres qui suivaient sa Règle, principalement les Prémontrés, qui couvrirent l'Europe entière de leurs innombrables fondations.

Cette Règle, telle qu'on l'a observée depuis le moyen âge, s'ouvre par le principe fondamental qui commence le sommaire des avis donnés aux clercs. Augustin l'avait omis dans ceux adressés aux moines et dans la Règle destinée aux religieuses d'Hippone. Ce principe est ainsi conçu : « Qu'avant tout, frères très chers, Dieu soit aimé parmi vous, et ensuite le prochain, parce que ce sont les deux principaux préceptes qui nous ont été donnés. » Cette différence de rédaction se comprend : il convenait que l'attention

des clercs, consacrés d'une manière spéciale et directe au service ordinaire du prochain, fut attirée sur ce qui formait comme une moitié de leur vocation essentielle. Pour les autres, leur objet étant surtout leur sanctification personnelle, il n'y avait pas urgence à insister autant sur le double devoir que la charité impose. En travaillant à la conquête de la perfection, ils devaient par là même s'efforcer de pratiquer toutes les vertus, parmi lesquelles la charité envers le prochain a sa place marquée comme les autres.

Aussitôt après ce principe fondamental, source et âme de tout dans la vie religieuse, sont énumérées les unes à la suite des autres, sous forme de prescriptions et d'ordres, toutes les parties essentielles de cette vie. Notre-Seigneur, les Apôtres remplis de l'Esprit-Saint, les premiers chrétiens dans toute leur ferveur, sont les modèles qu'Augustin ne perd pas de vue dans ce qu'il réclame des âmes qui veulent se vouer à la vie religieuse. Il se conforme, comme il dit dans ses avis aux clercs, « à la tradition apostolique ». Puis le législateur descend dans la pratique, déduisant lui-même les conséquences qui découlent des principes, et fait des réflexions où brille le plus grand sens; le tout pour confirmer par la raison et la foi ce qu'il a prescrit par l'autorité.

Alors il pose l'idée mère de la vie religieuse telle qu'il la conçoit, et qui est la communauté, un rapport d'union, un lien soudant les membres les uns aux autres : d'où la même habitation, les mêmes pensées, les mêmes sentiments, les mêmes aspirations dans l'ordre le plus élevé, de manière à ne former qu'un cœur et qu'une âme, dans un milieu où

tout se scelle et se fond, c'est-à-dire en Dieu lui-même; en un mot une véritable famille des âmes, au sein de laquelle elles fraternisent, ayant pour Père le Père qui est dans les cieux, et pour Mère la société qui les a enfantées à la vie religieuse. Tous les membres deviennent ainsi inséparables matériellement, inséparables spirituellement.

Cet esprit de fusion et de famille est porté jusqu'à ses dernières limites; si bien que ce droit, inhérent à l'individu dans la société civile, et indestructible aux yeux de la loi en général, est, par une exception et un privilège, transporté à la communauté qui possède pour tous. Ainsi se trouve réalisé ce qui, dans les conditions ordinaires de l'humanité, n'est qu'un rêve d'utopistes : la suppression du tien et du mien. La propriété, ce droit raisonnable et nécessaire, mais engendrant tant de maux, a, dans ces conditions, beaucoup plus de chance d'offrir à l'homme tous les avantages qu'elle peut lui procurer, sans aucun de ses inconvénients.

En effet, quoique entièrement dépouillés, tous ont un droit d'usage sur le fonds commun, qui est dispensé pour faire face à toutes les nécessités de la vie, par la main sage et providente de celui qui est dépositaire de l'autorité, le chef de la famille, son père visible sur cette terre. Et cette distribution se fait, non pas selon une règle froide et mathématique, accordant à chacun dans une mesure strictement égale, mais selon la méthode de la proportion avec les besoins; méthode non seulement toute charitable et maternelle, mais encore pleine de sagesse et de raison.

Ici, le législateur adresse des exhortations très

opportunes à ceux qui étaient riches avant d'entrer en religion et à ceux qui étaient pauvres. Il dit aux premiers de mettre volontiers tout en commun, aux seconds d'être modestes dans leurs exigences. Il défend toutefois de refuser aux pauvres quoi que ce soit d'utile, tout en recommandant à ceux-ci de chercher leur bonheur plus haut que dans l'exemption de leur misère passée. Il demande à tous, riches et pauvres, de se fondre dans l'esprit d'une profonde humilité, sans égard pour la fortune; car l'orgueil est un principe de mort même pour les bonnes œuvres. Et il ajoute : « Honorez-vous plutôt réciproquement comme les temples de Dieu. »

Ayant décrit ce qui fait le pivot de la vie religieuse, saint Augustin en trace, toujours de main de maître, les exercices principaux. C'est d'abord la prière commune et privée, pour laquelle il demande le zèle, des temps marqués, un oratoire toujours libre et silencieux, et d'autres conditions utiles. Vient ensuite la mortification du corps, à laquelle chacun doit se livrer selon ses forces, en jeûnant, en s'abstenant de viande, de boisson, en ne mangeant pas entre les repas, en gardant le silence à table, en y écoutant la lecture. A cette occasion, le prudent législateur prescrit à ceux qui sont robustes d'être contents des exceptions accordées aux délicats, et à ceux qui sont malades de revenir à leur régime passé dès qu'ils sont guéris. Après ce sujet de la mortification, il traite d'un certain nombre de points de discipline et d'ordre général, embrassant toutes les actions principales de la vie pour les régler religieusement. Le vêtement, dit-il, sera modeste; on ne cherchera pas à plaire au

moyen de ce vêtement. Au dehors, dans les visites, on ne sera pas seul. Dans la démarche, la tenue, en tout et partout, on s'efforcera de ne scandaliser personne. On sera très vigilant pour garder la modestie des yeux; Augustin se souvenait, et il connaissait le climat sensuel d'Afrique. C'est pourquoi il explique longuement tous les dangers des yeux, comme ils peuvent allumer le feu de la convoitise, introduire et transmettre de funestes ardeurs, et finalement souiller les âmes. Il inspire ainsi l'horreur des premiers acheminements à la passion la plus redoutable, pour faire concevoir un effroi mortel du vice lui-même.

Indiquant l'obligation où chacun est d'avertir et de corriger un frère qui ne garde point ses yeux, et même de le dénoncer et de le punir selon le mode évangélique, s'il est récalcitrant, le saint législateur profite de la circonstance pour étendre ce devoir de la correction fraternelle à toutes les autres fautes. Saint Augustin, fidèle à son esprit de douceur et de modération, fait remarquer, par une distinction lumineuse, qu'en remplissant cette obligation on doit être plein de tendresse pour les personnes et réserver l'aversion pour les vices.

Il passe de là au commerce occulte des lettres et à l'acceptation secrète de présents, et interdit l'un et l'autre avec sévérité.

Les vêtements sont un sujet des plus délicats : la vanité peut si facilement s'y complaire. Aussi Augustin veut qu'ils soient placés en commun, sans distinction, dans un vestiaire; qu'on prenne ce qui est donné sans réflexion et murmure, quels que soient l'état et la vétusté des vêtements remis. Il insiste sur la nécessité,

dans le vêtir, de ne point penser à soi, de ne point travailler pour soi avant tout, mais de faire passer la communauté la première; et il donne cette préférence de tous les autres à soi-même, comme un signe sûr de réelle perfection.

Sous les rayons brûlants du soleil africain, l'usage s'était introduit de prendre des bains fréquemment, et il y avait partout à cet effet des établissements auxquels se rendait le public. Toujours animé par ce ménagement qu'inspire la charité pour la pauvre nature, le bon Père ne supprime pas les bains, mais il les règle et il entoure leur usage de précautions destinées à sauvegarder le bien de l'âme, pendant qu'on procure celui du corps.

Le charitable Docteur n'oublie pas également les malades. Il veut qu'on consulte le médecin à leur sujet, qu'il y ait un emploi exprès pour eux, et qu'on leur donne, pendant et après la maladie, tout ce dont ils peuvent avoir besoin. Il place ici, à l'adresse du procureur, du préposé au vestiaire, du bibliothécaire, la recommandation expresse d'être empressés au service des autres.

Il défend les procès au dehors ou demande qu'on les termine promptement, de peur que la dispute ne dégénère en haine et en aversion. Au dedans, il exige aussitôt l'apaisement et la réparation de toute querelle, de toute parole dure. Il invoque comme argument décisif l'union des cœurs nécessaire pour prier efficacement et recueillir les fruits de cet exercice. Toutefois, il ne veut pas qu'on énerve l'autorité en offrant des excuses aux inférieurs qu'on peut avoir blessés. Et ainsi il montre partout que si son cœur

est dominé par l'amour, il est conduit aussi par la sagesse, qui lui dicte la mesure et la limite à garder. De même, s'il demande par-dessus tout qu'on s'aime, il entend que ce soit une dilection pure dans laquelle il n'y ait rien de la chair.

Ayant parcouru tous les points essentiels qui constituent la discipline extérieure, il passe au couronnement : à l'obéissance destinée à combler les lacunes de la Règle, à trancher tous les doutes, à décider en toutes circonstances. Toujours enclin au côté affectueux, il commence par dire que l'obéissance doit voir dans le supérieur surtout un père; puis il décrit en quelques mots les obligations de l'autorité, qui sont de faire tout observer et de ne rien abroger, et de faire réparer tout ce qui peut l'être. En même temps il énumère, avec une perfection qui n'a jamais été égalée, toutes les qualités que doit avoir le supérieur. « Le supérieur, dit-il, estimera sa charge, non par l'autorité qu'elle lui donne, mais par le service de charité qu'elle lui impose. Honoré par les hommes, il se prosternera à leurs pieds devant Dieu; il donnera l'exemple de toutes les bonnes œuvres; il corrigera les turbulents, consolera les faibles, soignera les malades, sera patient envers tous, sera empressé à se conformer à la discipline et réservé à l'imposer. Il cherchera à se faire plus aimer que craindre, en pensant au compte qu'il rendra à Dieu. » — « Obéissez donc de plus en plus, dit saint Augustin à tous, ayant compassion de vous-mêmes, en même temps que de celui qui est dans un poste d'autant plus périlleux qu'il est plus élevé. »

Augustin avait fini sa tâche, et il conclut sa Règle

par une prière à Dieu, pour qu'il accorde à tous de la garder; et une dernière prescription qui est de relire cette Règle une fois toutes les semaines, afin que chacun, s'y voyant comme dans un miroir, rende grâces au Seigneur de ce qu'il a fidèlement observé, se repente de ses infidélités passées, et se précautionne contre elles pour l'avenir.

Tel est le froid résumé du monument immortel que saint Augustin a laissé presque sans intention à l'Église; telles sont les grandes lignes de ce tableau de la vie parfaite, peint par un des plus grands maîtres dans la science et la sainteté; telle est l'analyse de cette Règle, dans laquelle le génie d'Augustin a condensé toute la substance de la vie religieuse, et exposé avec tant d'art et de charmes la source de toute perfection. Tel est, en abrégé, ce commentaire si lumineux des plus belles maximes que l'homme puisse suivre ici-bas. C'est de cette Règle qu'un autre saint, évêque et Docteur de l'Église lui-même, François de Sales, n'a pas hésité à faire l'éloge suivant : « La grande autorité de saint Augustin, dit-il, meritée par la très excellente sainteté de sa vie et par l'incomparable doctrine dont il a orné l'Église, a fait qu'entre tous les législateurs des Ordres religieux il a été le plus suivi. Aussi Notre-Seigneur, habitant en lui, comme parle saint Jérôme, lui inspira cette Règle, tellement animée de l'esprit de charité, qu'en tout et partout elle ne respire que douceur, suavité et bénignité, et que par ce moyen elle est propre à toutes sortes de personnes, de natures et de complexions. Ce qui fait que non seulement plusieurs congrégations de religieux cloîtrés, comme celles des

chanoines et clercs réguliers, des ermites, de Saint-Dominique, de Saint-Jérôme, de Saint-Antoine, des Prémontrés, des Servites de Marie, de la Rédemption des captifs; mais aussi des Ordres de religieux chevaliers, comme ceux de Saint-Jean de Jérusalem, ceux des Saints-Maurice-et-Lazare, les Teutoniques, ceux de Saint-Jacques et plusieurs autres se sont rangés sous l'étendard de cet admirable conducteur. » Et saint François de Sales adoptait lui-même cette Règle pour les sœurs de la Visitation, qu'il fondait à son tour.

Et en parlant et en agissant ainsi, le Docteur des temps modernes n'était que juste envers la Règle du Docteur des premiers temps. La Règle de Saint-Augustin n'est pas, en effet, autre chose que la moelle même du saint Évangile de Notre-Seigneur, répétant, presque dans les mêmes termes, les avis de perfection qui étaient tombés de la bouche divine du Fils de Marie; et c'est pourquoi Marie l'avait elle-même préférée et choisie pour ses Serviteurs, afin qu'en l'observant ils pussent marcher plus heureusement à la conquête de cette palme qu'elle leur avait montrée, et qui signifiait la sainteté pour leur vie mortelle et la béatitude infinie pour l'éternité.

CHAPITRE IX

PHYSIONOMIE, ESPRIT ET FRUITS DE SAINTETÉ DANS L'ORDRE DES SERVITES DE MARIE

L'Ordre dont Marie a fixé elle-même les éléments constitutifs : le nom, le but, le cachet, le vêtement et la règle, ne fait que de naître, et cependant il a déjà, grâce à la douce intervention de la Mère de Dieu, une physionomie dont les traits caractéristiques peuvent être saisis sans peine. Il apparaît parmi ses contemporains avec des allures qui lui sont toutes personnelles, et à la fois, en plusieurs points, il se rapproche de certains d'entre eux. Il est lui-même, ne pouvant être confondu avec aucun autre; et, de plus, il se range dans une classe où il fraternise avec plusieurs auxquels il ressemble en quelque chose.

D'abord, il n'y a pas le moindre doute possible, c'est bien un Ordre religieux proprement dit que les Serviteurs de Marie vont former. La Mère de Dieu ne l'avait pas dit en termes explicites, mais elle l'avait fait suffisamment entendre. Tout ce qu'elle avait déterminé elle-même pour le constituer, le prouvait jus-

qu'à l'évidence; ce ne pouvaient être que des religieux qui auraient un nom particulier, porteraient un habit comme celui qu'elle avait montré, et surtout devraient suivre la Règle de Saint-Augustin. Il est très vrai que cette Règle semblait laisser dans l'ombre la question des vœux; mais pour qui connaît les phases successives par lesquelles est passée la vie religieuse, ce manque apparent de précision s'explique aisément.

La vie religieuse consiste essentiellement dans la pratique des conseils évangéliques résumés dans le renoncement à tout bien terrestre, à tout plaisir sensuel et à toute volonté propre, ou, en d'autres termes, dans la pratique de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance. C'est la première idée qu'on doit se faire de cette vie; mais cette idée est ainsi incomplète. La vie religieuse doit, de plus, constituer un état dans lequel le religieux demeure d'une manière immuable, en s'y attachant au moyen d'un lien durable, perpétuel; c'est-à-dire qu'embrassant les trois branches des conseils évangéliques, le religieux doit le faire par un triple vœu irrévocable.

Le fait de se donner tout entier à Dieu dans la vie religieuse a existé de tout temps : à commencer par les Apôtres, il y a eu constamment des âmes qui ont voulu marcher dans les voies de la perfection, et qui s'y sont engagées par des promesses les liant en conscience. Mais la forme sous laquelle s'est accompli cet acte a varié; et assez longtemps on l'a appelé du nom de consécration pour tous en général, et de celui d'imposition du voile pour les vierges en particulier. Les Règles de Saint-Basile et de Saint-Augustin ne

parlaient point de vœux; mais elles les supposaient renfermés dans cette consécration, qui avait un caractère rigoureusement obligatoire et définitif. Saint Benoît est le premier qui ait demandé expressément dans sa Règle des vœux solennels et perpétuels, et qui ait prescrit le vœu de stabilité, donnant ainsi une idée exacte de la vie religieuse et coupant court à toute confusion et à toute difficulté.

Or, pour la Règle de Saint-Augustin en particulier, il est facile de voir par ses prescriptions si formelles sur le dépouillement de tout bien temporel et la mise en commun de tout ce qu'on possédait, qu'elle ne pouvait rien dire de plus significatif en ce qui regarde la pauvreté. L'obéissance est un des points qu'elle énonce aussi clairement. La chasteté seule n'est pas ordonnée en des termes formels; mais elle était alors associée d'une manière si étroite avec la vie religieuse, que qui disait l'une disait l'autre. Aussi le grand législateur se contente d'insister sur un danger particulier que courait cette vertu; et le soin scrupuleux qu'il apporte à préserver un côté accidentel de la vertu, prouve avec quelle rigueur il voulait qu'on gardât la substance elle-même.

Quant à la consécration, elle n'est même pas mentionnée, mais elle ressort de tout l'ensemble de la Règle et des avis adressés aux moines par saint Augustin. Dans ces avis, une épreuve était exigée pour être admis à la vie religieuse, parce que c'était pour toujours qu'on s'y engageait. L'histoire, les traditions, les usages prouvent surabondamment que la stabilité était dès lors regardée comme essentielle à la vie religieuse. Il était tellement admis par tous que

c'était un état fixe et stable, qu'on ne songeait point à le dire.

Mais ce nouvel Ordre religieux une fois existant, quel genre de vie va-t-il adopter par rapport à son organisation intérieure et à son action extérieure? Va-t-il s'attacher de préférence au genre plus solennel et plus retiré qui comporte l'abbaye et l'abbé, le chant prolongé des offices divins, l'éloignement des villes, la concentration au dedans pour des études prolongées et des travaux manuels? Non; d'abord la Règle de Saint-Augustin, autre dans son esprit que celle de Saint-Benoît, l'en détourne; et, en outre, il ne peut éviter le courant qui, tout autour de lui, supplante les vieilles traditions monastiques et répond davantage aux besoins actuels de la chrétienté. Depuis vingt ans environ, ce genre nouveau de vie religieuse avait déjà été inauguré sous la direction de deux grands saints : François d'Assise et Dominique; il avait attiré une foule d'ouvriers évangéliques qui faisaient un très grand bien au milieu des peuples; il avait même décidé d'autres sociétés religieuses à marcher sur leurs traces. Ce système de vie religieuse, qu'on n'avait pas encore vu, alliait, avec la vie monastique simplifiée, les œuvres de la charité extérieure et du ministère des âmes, devenus un second but de l'activité du religieux. Il remplaçait l'abbaye par le couvent, l'abbé par le prieur, le chant par la psalmodie, le séjour au désert par l'habitation au milieu des villes, les travaux intimes par les occupations mixtes du dedans et du dehors, par la prière, l'étude et l'apostolat; de plus, il mobilisait tout l'Ordre sous le commandement et la surveillance d'un

premier supérieur, appelé Général, ce qui donnait une grande facilité pour le bien. Voilà ce que l'Ordre des Servites de Marie, par une pente à laquelle il ne résiste pas, accepte et embrasse. Son but mystique, du reste, se joint aux autres motifs pour le porter dans cette direction ; car la meilleure manière de procurer l'honneur de Marie, sa Maîtresse, n'est-elle pas de propager et de développer au milieu des masses des sentiments de dévotion envers elle, qui doivent contribuer si efficacement à la sanctification et au perfectionnement des âmes? L'Ordre de Marie entre donc dans cette voie, où il persévérera jusqu'à la fin. Si, plus tard, un groupe retourne à la vie érémitique, ce sera une anomalie qui ne durera qu'un temps et disparaîtra pour toujours.

Comme les Ordres nouveaux, les Serviteurs de Marie se défont à leur naissance de l'entrave des biens temporels. Au lieu d'avoir d'immenses possessions, comme certains Ordres autrefois, ils ne posséderont que le juste nécessaire pour s'abriter et pouvoir pratiquer leurs observances. Ils n'amasseront point de richesses, vivront au jour le jour, attendront tout de la Providence de Celui pour lequel ils combattent, iront humblement quêter de porte en porte, d'où le droit pour eux de porter le nom de Mendiants, et ainsi ne manqueront jamais de rien. Avec cette pratique austère de la pauvreté, ils n'auront pas à redouter le ver rongeur de la prospérité temporelle, qui attaque et fait crouler les institutions les plus fermement établies.

Dans les autres traits de leur physionomie extérieure, insensiblement ils se façonneront à l'instar de

ceux qui les ont devancés de quelques années. Ils ne sauraient mieux faire ; car les deux Ordres qu'ils ont sous les yeux, les Franciscains et les Dominicains, ont tous les signes de la faveur céleste. L'Église les a solennellement approuvés ; leurs fondateurs ont vécu, sont morts en saints, et sont déjà canonisés ; les religieux qui les composent sont innombrables, et, répandus par tout le monde, ils font un bien immense. A eux seuls, ces deux Ordres régénèrent l'Église de Dieu ; aussi ils sont acclamés par les masses, qui se rangent sous leur direction, et entrent dans ces milices spirituelles qu'ils proposent aux gens du monde et qu'on appelle Tiers Ordres. Ils soulèvent et entraînent les autres Ordres, qui se rajeunissent, se retrempent et s'équipent pour de nouveaux combats.

Malgré tout ce qui avait changé si profondément les voies des sept saints Fondateurs, l'Ordre héritera, pour ainsi dire, du vif regret qu'ils avaient ressenti d'abandonner la vie érémitique ; il gardera comme un reste de cette aspiration par une affection marquée pour un genre de vie plus intérieur. Éloignement du bruit et du monde, horreur pour tout ce qui sent l'ostentation, préférence pour les œuvres et entreprises modestes et tranquilles, désir de se dérober aux regards et aux applaudissements du public pour ne vivre que sous les regards de Jésus et de Marie, seront tout autant d'inclinations qui domineront et se remarqueront toujours dans l'Ordre de Marie. Et même on y verra des âmes être tellement saisies par l'amour de la solitude, que l'ermitage seul pourra les contenter. Plusieurs grands saints seront donnés à l'Ordre par la satisfaction de cette tendance ; pendant

un temps, même une branche fleurira, qui, tout en restant dans le sein de l'Ordre, y mènera une vie différente de celle qui lui est propre : ce seront ceux qu'on a appelés les ermites, et qui, à deux reprises différentes, durant trois siècles environ, répandront les parfums les plus suaves de sainteté.

L'Ordre en outre, surtout à ses débuts, sera sujet à des variations dans les formes accidentelles de sa vie. Ses premiers Pères seront comme surpris par la nouvelle qui leur est notifiée de fonder un Ordre. Accoutumés déjà à une vocation différente, ils auront à tâtonner pour tracer des lois appropriées à un autre genre de vie; ils se trouveront placés dans des circonstances qui rendront leur tâche difficile et quelquefois impossible; ils auront, au dehors, à lutter contre une opposition que plus de soixante années de courage et d'efforts pourront seuls vaincre. Ainsi l'Ordre passera, comme l'enfant qui naît, par les diverses phases d'une vie qui, en traversant l'adolescence, n'arrive à l'âge mûr qu'après des labeurs sans nombre et en surmontant de grands obstacles; ce qui imprimera sur sa physionomie le cachet de la douleur, si conforme à sa vocation.

Mais, s'il varie sur des points divers, il est une marque qui sera tellement inaltérable dans sa figure, tellement incrustée dans tout son être, qu'il faudrait le détruire, l'anéantir pour la modifier ou la faire disparaître. Cette marque est celle exprimée par le nom de l'Ordre; cette marque est cet attachement absolu, universel, invincible à Marie, ce tendre et filial souvenir pour toute sa vie douloureuse que ses Serviteurs gardent dans leur cœur, proclament par

leurs paroles, montrent dans leur vêtement, prouvent par toute leur existence. Voilà le double trait immuable de leur physionomie, que rien au monde n'a pu effacer, n'a pu même altérer; qu'ils ont eu dès les premiers commencements, et qu'ils ont emportée partout avec eux dans toute la suite des siècles.

Telle est la physionomie générale que l'Ordre des Serviteurs de Marie offrit dans les premiers temps de son existence, lorsque Marie daigna le constituer. Le hasard a fait mettre la main sur un écrit du XIIIe siècle, où, dans la simplicité d'un dialogue piquant, l'auteur anonyme, sans aucun doute un religieux de l'Ordre, met bien en relief les principaux traits de cette physionomie.

Voici ce dialogue échangé entre un religieux Servite de Marie, du nom de Benoît, et un homme du monde appelé Pierre :

« PIERRE. — Et qui êtes-vous, frère?

« BENOIT. — Si vous me demandez quel nom je porte et de quel pays je suis, Benoît est mon nom, et Florence est ma patrie.

« PIERRE. — Si vous aviez dit n'être pas Florentin, j'aurais répondu que vous ne disiez pas la vérité, car votre accent vous trahit. Mais, je vous en prie, dites-moi de quel Ordre est l'habit que vous portez.

« BENOIT. — Puisque vous avez le désir de savoir à quel Ordre j'appartiens, moi qui porte cet habit, eh bien, sachez qu'on nous appelle les Serviteurs de la Vierge glorieuse, que nous portons l'habit de sa viduité, et que nous faisons de ses douleurs l'aliment de nos méditations.

« Pierre. — Votre habit me plaît beaucoup, et je pense que, puisque vous nourrissez votre âme au moyen de la méditation, vous êtes ermites; aussi, étant un homme mêlé aux affaires du monde, je porte envie à votre bienheureuse solitude.

« Benoit. — Louanges en soient, Messer, rendues à Notre-Seigneur et à Notre-Dame! Selon notre règle et nos loisirs, nous avons une solitude intérieure pour méditer, mais le saint et bienheureux repos de l'ermitage ne nous appartient pas; car nous menons la vie des saints Apôtres, comme l'a dit notre saint Père Philippe aux Pères Dominicains.

« Pierre. — Vous allez donc cheminant par les campagnes afin de prêcher le saint nom de Jésus-Christ?

« Benoit. — Certainement, Messer, et plusieurs des nôtres sont partis, avec la bénédiction de Monseigneur le pape Clément, dans les terres de la Tartarie; ce fut notre saint Père Philippe qui les y envoya. Nous avons reçu la nouvelle qu'ils furent martyrisés et donnèrent leur sang pour le Christ. Encore aujourd'hui nous avons un de nos frères, très avancé dans la science et l'argumentation, et réputé pour un saint, qui réside à Candie, et a gagné à la foi de Jésus-Christ un grand nombre des habitants de ce pays. On dit même encore qu'il a opéré des miracles de bon aloi [1].

« Pierre. — Voudriez-vous dire par là que votre vocation est de prêcher la foi aux Turcs et aux Tartares?

[1] Antoine de Viterbe, mort à quatre-vingts ans environ dans l'île de Candie, le 17 mars 1309.

« Benoit. — Non, ce n'est pas ce que je veux dire; mais je dis que notre glorieuse Reine et la Mère très douloureuse du doux Jésus nous a appelés du monde pour être les apôtres de ses douleurs. Par suite, elle veut véritablement et avant tout que nous imprimions la passion dans nos cœurs, et que nous impreignions nos âmes de la douleur immense qui l'accabla et l'attrista sans mesure en la faisant participer à notre rédemption; puis elle demande que nous prêchions partout, aussi bien par une vie mortifiée et vertueuse que par la parole et les écrits, la haine du péché, qui fut la cause maudite de son terrible martyre, et cela en s'adressant à tout le monde. Aussi ne soyez pas surpris si les Serviteurs de la bienheureuse Vierge, qui sont les enfants de ses douleurs, non seulement font pénitence en disant l'office, en priant, en s'entremettant comme pacificateurs dans les disputes et les inimitiés des partis, non seulement vont prêcher, non seulement enseignent la grammaire et la logique, mais encore versent leur sang dans les missions. »

Par cette description de la physionomie de l'Ordre des Servites de Marie, nous avons sous les yeux sa vie plus extérieure; mais, à l'intérieur, il possède aussi un aspect propre constitué par l'esprit intime qui l'anime. Cet esprit, il est facile d'en deviner la source : Marie a dû évidemment en fournir les principaux éléments.

Ce qu'elle a préféré comme habitude d'esprit, de cœur, de vie, devait s'imposer à ses Serviteurs, dont la première préoccupation était de ressembler à leur Maîtresse et à leur Mère. Cet esprit comprend plusieurs inclinations intérieures qui forment un tout,

un genre plein de suavité et de charme; il est comme un reflet de la vie intérieure de la sainte Vierge sur la terre. On y voit une affection marquée pour le calme, le silence, la solitude; une grande modestie de pensées, de vues et de projets, dans l'exclusion absolue de toute ambition terrestre et humaine; une grande facilité possédée par l'âme pour se replier sur elle-même, converser avec Dieu sur les choses du Ciel et vaquer à tout ce que peut procurer une union plus étroite avec lui ; dans les relations avec autrui, tout cet ensemble de vertus qui pivotent autour de la bonté, de la patience, de la compassion ; enfin une disposition de sacrifice universel, par laquelle toute l'âme se tient entre les mains de Dieu, acceptant ses volontés, quelles qu'elles soient, sans la moindre réserve, et parvient à un dépouillement intérieur qui ne laisse pas la moindre parcelle de ses pensées et de ses désirs en dehors des décrets divins.

Ainsi caractérisés par leur physionomie et leur esprit propres, les Serviteurs de Marie ont pour vocation essentielle de ne point sortir de la sphère où la figure de leur céleste Maîtresse domine tout. Aussi ils ne cessent point d'avoir l'intelligence et le cœur remplis du souvenir de sa vie passée et de la représentation de sa vie présente, de ses prérogatives et de ses gloires, de ses humiliations et de ses douleurs ; ils passent de là aux hommages qu'ils ont à lui rendre, et qui prennent tour à tour la forme de la louange, de la gratitude, de la prière, de la compassion. Ils demeurent ainsi près d'elle et avec elle comme de vrais et fidèles serviteurs, puisant dans ce genre de vie de véritables délices.

Quoi d'étonnant, par suite, que la sainteté leur soit facile! Vivant dans une atmosphère tout embaumée de ses parfums, ils la respirent continuellement, et ils se l'assimilent comme sans efforts. Tel est, en effet, le privilège accordé à ceux qui se consacrent entièrement à Marie; ils conquièrent cette palme montrée par la Mère de Dieu à ses premiers Serviteurs, et qui est la palme de la vertu que Jésus couronne au Ciel.

Il y a longtemps qu'on regarde dans l'Église de Dieu la dévotion à Marie comme un signe de prédestination. Saint Alphonse de Liguori a résumé cet enseignement des Pères et des Docteurs dans cette proposition certaine : « Il est impossible qu'un Serviteur de Marie se damne, tandis qu'il la sert fidèlement, et qu'il se recommande à elle; » affirmation qui n'était que l'écho des paroles de saint Éphrem, déclarant que la dévotion à la Mère de Dieu « est le sauf-conduit pour ne pas aller en enfer ». Mais cette doctrine n'est qu'un côté des influences surnaturelles du culte de Marie; pour l'énoncer dans son entier, il faut dire que ce culte est une source abondante de sainteté.

La sainteté découle, en effet, de ce culte par deux voies différentes : d'une part, par l'efficacité des prières et de tous les devoirs que nous adressons à Marie; et, d'autre part, par la puissance qu'elle-même exerce sur ceux qui l'honorent, au moyen des exemples et des encouragements qu'elle leur donne.

Les docteurs l'ont bien comprise, cette efficacité, et ils ont appelé Marie la Voie royale qui mène à Jésus, source unique de la sainteté. L'expérience a confirmé

le jugement des Docteurs, et on a vu tous les saints animés d'une ardente dévotion envers Marie, et s'en servant comme de l'auxiliaire le plus puissant pour accomplir les héroïques efforts que la sainteté réclame.

Mais, dans ce culte, il y a comme un domaine réservé, une fleur plus belle que toutes les autres, un sommet qui ne peut être dépassé : c'est la dévotion aux Douleurs de Marie. C'est cette partie du culte général de la sainte Vierge qui embrasse les phases diverses de son martyre. Comme l'amour témoigné à une personne dans les épreuves et les larmes l'emporte sur celui qu'on lui donne dans la prospérité et le bonheur, ainsi le souvenir des douleurs de notre Mère du Ciel est beaucoup plus parfait que celui de ses gloires et de ses joies; c'est pourquoi aussi les fruits de sainteté qu'on en recueille sont plus abondants. Marie en est plus touchée et se montre, par suite, plus généreuse. A la fois, entrant en contact avec cette Mère de toutes douleurs, on en subit des influences bien plus efficaces pour décider au sacrifice et élever à la sainteté qu'il produit.

Un pieux auteur, qui a composé un livre magnifique sur les Douleurs de Marie, a parfaitement décrit cette influence. Il s'exprime ainsi : « Cette dévotion a une liaison remarquable avec une grande sainteté intérieure ; elle nous rend naturellement pieux, parce qu'elle nous fait vivre et respirer dans une atmosphère d'affliction; elle nous montre la vanité des joies de ce monde; elle ramène nos pensées à la raison; elle les tient près de Jésus-Christ, et près de Jésus-Christ crucifié; elle communique à nos âmes

l'esprit de la Croix ; et le don enviable de l'amour des souffrances très souvent commence dans une dévote familiarité avec les afflictions de notre sainte Mère. Plus que la plupart des dévotions, elle tend à rendre nos âmes surnaturelles, parce qu'elle les tient dans une sphère de beauté céleste dont l'aspect et le parfum passent en elles : c'est une sphère dans laquelle les opérations divines les plus merveilleuses se mêlent avec les maux et les afflictions ordinaires d'un monde souffrant, de manière à exprimer cette union d'humilité et d'abnégation dans laquelle les plus grandes grâces de la vie spirituelle prennent racine. En outre, les idées dominantes, auxquelles cette dévotion attache nos esprits, sont justement celles qui sont les plus solides et les plus essentielles dans tous les efforts persévérants que nous faisons pour atteindre à la sainteté; car elle nous unit à une douleur permanente du péché : du péché, qui a causé la souffrance de Marie; du péché, qui a causé la souffrance de laquelle Marie s'affligea; de notre propre péché, qui était réellement présent et exerçait son influence sur l'une et l'autre de ces deux souffrances, en offensant à la fois la Mère et le Fils. Cette même dévotion nous unit au sentiment perpétuel de la nécessité de la grâce, au sentiment qui nous fait compter d'une manière absolue sur la grâce, et reconnaître cette prompte abondance de la grâce sur laquelle repose notre confiance filiale. Cette dévotion est toute teinte du précieux Sang, et ainsi nous place au fond même du sacré Cœur de notre Sauveur; il n'y a aucune âme que la mondanité attaque plus difficilement que celle qui est retranchée derrière les douleurs de la sainte

Vierge. Il n'y a dans cette dévotion rien sur quoi le monde puisse se greffer; il n'y a en elle rien qui soit de la même nature que l'esprit ou les voies du monde, rien même que le monde puisse falsifier pour ses propres fins, ou détourner frauduleusement pour ses desseins. De plus, ce fut dans ses douleurs que les grandeurs de la sainteté de Marie se formèrent, et se formèrent d'éléments qui nous sont communs avec elle, proportion gardée. Il est difficile de vivre au milieu de grands exemples sans en recevoir l'influence. Les leçons que les douleurs de Marie nous enseignent sont utiles presque à chaque pas de la vie, et sont très appropriées aux temps même où la grâce a coutume d'être le plus active en nous; et elles nous sont données avec une si vive tendresse, avec une si touchante simplicité, et au milieu de tant de rapports avec notre Mère immaculée et nos âmes coupables, qu'il est difficile de concevoir une école dans laquelle tant de sagesse céleste soit enseignée d'une manière si attrayante [1]. »

Voilà donc comment les Serviteurs de Marie devaient tendre à la sainteté et y parvenir; c'était en réalisant en leurs personnes cette parole d'un saint prêtre très dévot à Marie : « Il n'y a qu'à se tenir aux pieds de Marie pour être aussitôt enrichi [2]. » C'était en se conformant à cette recommandation puissante que saint Alexis Falconiéri faisait sans cesse à ses frères, avec un accent si paternel et si émouvant : « Mes bons petits enfants, nous avons un esprit beau-

[1] P. Faber, *le Pied de la Croix*, p. 479.

[2] M. Olier, *Vie intérieure de la tres sainte Vierge*; édition in-12, p. 343.

coup plus digne et remarquable que les religieux de Saint-François et de Saint-Dominique; cet esprit consiste pour nous à être saints et à faire tous les autres saints en méditant et en faisant méditer, avec un vrai sentiment de cœur, les douleurs de la très affligée sainte Mère de Dieu et celles de son très saint et cher Fils. Ne croyez jamais être perdus pour quelque épreuve et persécution que ce soit, si vous êtes diligents à faire cette sainte volonté de Notre-Dame; mais malheur à vous si vous la violez! Mes chers enfants, cela je le sais de la bouche de notre Patronne, dont nous sommes les Serviteurs; croyez-le donc, et fiez-vous-y. Bienheureux vous serez si vous l'accomplissez[1]! »

Les Serviteurs de Marie n'auront, par conséquent, qu'à ne point quitter les pieds de Marie, et à fixer leurs pensées et leurs cœurs sur ses douleurs pour entrer en possession de cette palme, montrée par la Reine du Ciel à nos sept Saints, pour être admis à demeurer sans fin au pied de son trône au Paradis, et à vivre éternellement au milieu des joies et des délices les plus vives et les plus pures.

On le voit, Marie, dans son apparition du 13 avril 1240, avait pourvu à tout pour la constitution de son Ordre bien-aimé; elle en avait tracé les grandes lignes, sans omettre de faire briller la récompense dans le lointain. C'était maintenant à nos sept Saints de se mettre à l'œuvre, et d'achever par leur persévérante énergie ce que leur céleste Maîtresse et Patronne avait commencé avec tant de bonté et d'amour.

[1] *Ricordi del P. Nicolo Mati*, pp. 21, 22, 67, 68.

CHAPITRE X

COMMENCEMENT EFFECTIF DE L'ORDRE DES SERVITES DE MARIE

(1240-1241)

Le 13 avril 1240, le dessein de la Mère de Dieu était apparu à nos sept Saints avec une évidence qui réduisait à néant tous leurs doutes. Aussi, à partir de ce moment, ils n'eurent plus qu'une seule aspiration, celle de réaliser ce que cette divine Vierge attendait d'eux. Quand ils se réunirent donc peu après pour conférer de leurs affaires, tous d'une seule voix décidèrent que dès Pâques, comme signe de leur transformation, ils accepteraient les premiers sujets qui se présenteraient pour se joindre à eux. Le chapelain si dévoué qui les avait suivis et assistés sur le mont Senario, pendant toute la durée de leurs essais érémitiques, fut mis, comme toujours, au courant de toutes choses. Il fut vivement touché par tout ce qu'on lui reconta, et joignit sa pleine approbation à tout ce que les sept Pères avaient déterminé; il s'ouvrit même à eux de sa résolution de ne point les quitter, et de se consacrer, lui aussi, à Marie dans

l'Ordre qu'elle leur avait donné la mission d'établir. Les Pères de Monte Senario ne pouvaient que sourire à une démarche qui leur donnerait un frère dans la personne de leur propre père spirituel.

L'évêque de Florence, qui depuis longtemps poussait nos Saints vers la vie apostolique, informé de leur résolution, y applaudit de toutes ses forces. Renseigné sur tout, instruit même directement par Marie, il avait examiné et pesé devant Dieu tous les aspects de sa décision, et il était arrivé dans le calme de son âme à la conclusion que les Pères de Monte Senario devaient aller en avant. Aussi il voulut régler avec eux tous les points qui réclamaient une solution : il fut, en particulier, convenu que les sept premiers Pères ne tarderaient point à se revêtir du nouvel habit religieux, qui devait être le leur pour toujours, et que le bon évêque irait lui-même le leur imposer dans la petite chapelle de Monte Senario. On examina et trancha la question du noviciat. Un décret de Grégoire IX, remontant à une douzaine d'années et portant la date du 12 juillet 1227, défendait rigoureusement de se lier par des vœux avant une année d'épreuves. Aussi nos sept Pères, déjà bien avancés sur le chemin de la sainteté, furent prêts à se faire joyeusement novices, comme s'ils avaient tout à apprendre. Saint Bonfils devait être confirmé dans sa charge de maître et supérieur, qu'il remplissait réellement depuis qu'il avait commencé à former ses compagnons à la vertu, dans la confrérie des *Laudesi*. Au jour donc fixé pour la vêture, Ardingo se rendit à Monte Senario; c'était peu de temps après Pâques. Après les fatigues du Carême, de la semaine sainte et

des fêtes de Pâques, le zélé prélat était bien aise de gagner la solitude qu'il aimait tant.

On avait tout préparé pour la cérémonie; les vêtements avaient été confectionnés sur le modèle montré par Marie aux Pères, avec une étoffe de laine simple et commune, telle qu'on en fabriquait tant à Florence. Ils comprenaient surtout la tunique couvrant le corps jusqu'aux talons, et fixée par une ceinture de cuir; le saint habit ou scapulaire, et le manteau sur lequel un capuce était adapté. Ces divers vêtements, de couleur noire, devaient être d'une sorte de lainage ou serge qu'on appelait le drap d'en deçà des monts, car l'étoffe d'outre-monts était plus fine et plus précieuse. On adopta pourtant celle-ci pour la tunique blanche, qui se portait au-dessous de la tunique ordinaire. Le linge était dans ce temps un effet de luxe; toutefois on en permit l'usage pour recouvrir les jambes. Ainsi le costume était complet.

Il y avait, à cette époque, un usage qui n'a pas été conservé depuis. Le sujet à vêtir se dépouillait presque entièrement des habits qu'il portait; c'est pourquoi un voile le dérobait aux regards du public. On voulait par là symboliser ce dépouillement universel qui est l'essence de la vie religieuse. Qui pourra exprimer les sentiments dont nos sept Saints, dans cette posture humiliante, furent alors remplis? Ils firent alors de nouveau à Jésus et à Marie, avec l'élan le plus spontané de leur générosité, cette offrande parfaite de tout leur être, qu'ils devaient confirmer par tout le cours de leur vie. Puis ils reçurent, avec un amour plein de joie et de gratitude, le vêtement des Serviteurs de Marie, rempli, dans ses différentes pièces, de significa-

tions si élevées. En même temps leurs cheveux, tombant sous le ciseau du sacrifice, laissèrent sur leur tête la trace glorieuse de la couronne monastique, symbole de leur royauté spirituelle.

En cette circonstance encore, selon l'usage traditionnel, nos sept Saints prirent les noms qu'ils devaient porter en religion; c'était une manière de montrer que tout était renouvelé en eux, même cette désignation extérieure qui sert à distinguer les hommes dans la société où ils vivent. Deux d'entre eux, les plus âgés, conservèrent leurs prénoms, abandonnant leurs noms de familles : ce furent Bonfils Monaldi et Alexis Falconiéri, qui désormais furent Frères Bonfils et Alexis. Ce changement exprimait pour eux, sans doute, que leur sacrifice comprenait tout ce qui remue le plus le cœur de l'homme, ce lien du sang à la fois si fort et si doux. Trois autres rejetèrent les noms de leurs baptêmes, qui avaient retenti à leurs oreilles avec tant de charme au sein de leurs familles, et retinrent, au contraire, leurs noms patronymiques. Pourquoi? qui saurait le dire? Il y a tant de délicatesse dans le cœur des saints! Ce fut peut-être pour prouver aux leurs que, tout en les quittant, ils se souvenaient toujours d'eux et ne cesseraient jamais de les aimer. Ainsi Barthélemy Amidéi devint Frère Amidée, nom qui se trouvait rendre si bien le caractère dominant de cette âme toute brûlante de charité; Ricover Uguccioni s'appela Frère Hugues, et Gérardin Sostegni Frère Sostène. Les deux derniers, Benoît de l'Antella et Jean Manetti, le plus jeune de tous, eurent l'attrait de se dépouiller totalement; et ils devaient être connus uniquement, dans la suite,

sous les noms de Frère Manetto ou Manet et Frère Buonagiunta ou Bienvenu. Quelle fut la raison de ce changement? Pour le premier, nous l'ignorons; pour le second, nous ne pouvons que supposer; mais il est probable qu'il désira par ce nom perpétuer le sentiment d'ardente reconnaissance qu'il éprouvait d'avoir été admis des premiers dans la Compagnie des Serviteurs de la Reine du ciel.

Après la vêture et l'imposition des noms, l'évêque de Florence adressa aux Pères une allocution. Il ne pouvait, en effet, terminer cette cérémonie sans quelques paroles senties de conseil et d'encouragement. Ceux qui se tenaient à ses pieds étaient vraiment ses fils spirituels, et leur œuvre était aussi son œuvre. Il leur dit donc que dès ce moment la Règle de Saint-Augustin devenait obligatoire pour eux; il leur rappela ensuite qu'elle renfermait le type accompli de la vie qu'ils devaient mener, et qu'en se rapprochant le plus qu'ils pourraient de la perfection qu'elle décrivait, ils marcheraient dans la voie de la sainteté. Puis il les exhorta, du ton le plus paternel, à s'y élancer avec courage, les assurant du succès final. Alors, pour tout couronner, le doux Pasteur invita ses enfants au baiser de la paix, et il le leur donna à tous successivement; et il reçut d'eux ce témoignage si simple et si beau de l'amour fraternel, qui exprime si bien l'union et la fusion des âmes, et que l'Église a su s'approprier en lui donnant une signification toute sublime et divine. Le prélat, en même temps, tirait de son cœur sa meilleure bénédiction, et disait à ses enfants d'une voix tout émue : « Que la bienheureuse Marie, Mère des Anges, bénisse, augmente

et conserve l'Ordre de ses Serviteurs, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Les Pères, au sortir de cette cérémonie, ne se possédaient pas de joie. Dans leur transport ils s'embrassaient mutuellement, comme des frères s'aimant avec la plus vive tendresse; ils baisaient leur saint habit, et d'une voix unanime décidaient de le garder pendant tout le cours de leur vie, sans le quitter jamais, comme un signe de leur consécration irrévocable au service de Marie et au culte de ses douleurs. Ils convinrent dès lors que cet habit, si grand par son origine céleste et sa signification symbolique, ne serait jamais modifié, et que tous, frères convers, clercs, prêtres dans l'Ordre, le porteraient selon un type très uniforme, parce que, pour eux, le titre de Serviteur de Marie passerait même avant le rang et la dignité.

Le pieux évêque ne tarda pas à prendre congé de ses hôtes. Nos Saints allèrent avec lui jusqu'à une certaine distance, et il paraît que le bon prélat, tout en s'avançant à travers les sentiers de la montagne, édifiait ses compagnons en les entretenant du saint habit qu'ils portaient. La sombre couleur leur rappelait, leur dit-il, la chute misérable faite par nos premiers parents; ils devaient méditer souvent sur le motif qui avait porté la Reine du Ciel à le leur donner. Plus ils tâcheraient de se rendre dignes de cette faveur, plus les grâces d'en haut leur seraient départies avec abondance. Ce fut au milieu de ces discours que nos Saints et Ardingo se séparèrent en se disant adieu.

Durant son séjour à Monte Senario, l'évêque de Florence avait décidé que les sept Pères se prépare-

raient promptement à recevoir les ordinations; le bien de l'œuvre entreprise l'exigeait. Il y eut bien dans le cœur de nos Saints un sentiment d'effroi à cette ouverture, mais ils cédèrent à la nécessité. Un d'entre eux, cependant, demanda en grâce qu'on lui permît de faire exception et de demeurer dans le modeste rang de frère convers. Ce fut saint Alexis, qui, pendant soixante-dix années, se complut dans l'office obscur qu'il avait préféré.

Cependant la nouvelle n'avait pas tardé à se répandre que les sept ermites de Monte Senario devenaient les chefs d'une milice religieuse, destinée à servir Marie et à combattre au milieu du monde. Beaucoup furent remplis de joie en voyant un renfort si consolant donné à la sainte Église. Aussitôt les vocations, tant de fois repoussées, renouvelèrent leurs instances, qui cette fois furent accueillies. Parmi les heureux appelés, outre le Père Jacques de Poggibonzi, on comptait le Père Octavien, qui deviendra le premier Procureur général de l'Ordre; le Père Juncta, qui sera le *socius* du Père Octavien; le Père Victor, futur compagnon de voyage de saint Philippe; le Père Marculin, fait plus tard prieur du couvent de Pistoie; le Père Ildebrand, et d'autres encore dont les noms ne nous sont pas parvenus. En peu de temps les demandes se multiplièrent, et les admissions, suivies de vêtures, se succédèrent sans interruption. Bientôt le noviciat fut au grand complet : et on y vit ce spectacle extraordinaire des maîtres confondus, dans l'humilité la plus franche et la familiarité la plus cordiale, avec leurs disciples tout fraîchement arrivés.

Ce fut vraiment l'heure de l'inauguration de l'Ordre réclamé par Marie. Le sommet de Monte Senario, sans perdre son recueillement et son silence, devint plus animé. Dès lors la vie régulière, avec tous ses exercices, fonctionna sur un pied qui harmonisait ensemble les attraits du passé et les devoirs du présent. Les sept premiers Pères, en apportant à leur vocation les changements profonds que leur Mère du Ciel avait sollicités, ne pensèrent pas toutefois qu'il leur fût défendu pour ce motif d'avoir une préférence marquée pour l'oraison, âme de la vie religieuse et apostolique; pour la mortification corporelle, levier de la perfection; pour la vie retirée et éloignée du monde, source des pieux sentiments et des saints désirs. Ils gardèrent donc de leur passé tout ce qui était compatible avec leurs obligations nouvelles, en y mettant ce ton de zèle et d'ardeur que leur inspirait une humilité, une conviction d'indignité que rien ne pouvait vaincre. C'est pourquoi, tout en changeant en réalité de carrière, ils semblèrent persévérer dans leurs mêmes voies. Le silence, les jeûnes, les grottes ne cessèrent point de faire le charme de leur vie.

Tous les soins du gouvernement furent abandonnés à saint Bonfils, qui ne faisait que croître dans ces vertus de douceur et de tendresse, de sagesse et de prudence, si efficaces pour aplanir tant de difficultés. Il dressait lui-même, en union avec ses frères, des Règlements tous marqués au coin d'une grande simplicité; et bientôt, sous sa houlette toute paternelle, son petit bercail fut dans la ferveur.

Il est évident que l'ermitage primitif ne pouvait plus suffire à la pieuse famille de Monte Senario, augmen-

tée des premières recrues et destinée encore à s'accroître; aussi il fallut songer à une nouvelle construction s'appuyant au levant sur le modeste oratoire. C'était le début dans les développements successifs de cette maison-mère de Monte Senario, qui, par suite des remaniements nombreux qui s'y firent, ne permet plus de retrouver aujourd'hui la place exacte des premières cellules de nos sept Saints. Le petit ermitage a disparu. Il ne nous reste que la trace de la seconde construction dans laquelle habitait saint Sostène, puisque, par une tradition non interrompue, on y conserve encore maintenant sa cellule transformée en chapelle.

Cependant Monte Senario voyait tous ses hôtes pleins d'activité; on se livrait sans doute encore à quelques travaux manuels nécessités par les circonstances. Mais ce qui dominait, c'étaient, d'une part, toutes les observances de la vie religieuse, qui étaient pratiquées par tous avec un entrain que l'exemple de nos sept Saints ne laissait pas se refroidir; c'étaient, d'autre part, les études auxquelles s'adonnaient tous ceux qui étaient destinés au sacerdoce. Selon la recommandation du vénéré Ardingo, nos sept Saints devaient eux-mêmes étudier la théologie, afin de se disposer aux ordinations. Jusqu'à ce jour, sauf saint Manet, qui passe pour avoir étudié et possédé cette science dès sa jeunesse, les autres étaient plutôt versés dans la vie spirituelle. Ils acquirent donc, pendant cette année de leur noviciat, tout ce qu'ils avaient besoin de savoir. Le livre dans lequel ils puisèrent fut, selon toute apparence, le livre des Sentences, ce sommaire si connu et si bien fait, dû au génie de

Pierre Lombard, évêque de Paris. Alors les grands maîtres de la scolastique se préparaient dans l'ombre. Saint Thomas d'Aquin, âgé de quatorze ans environ, était tourmenté du désir de la vie religieuse, et saint Bonaventure l'avait embrassée depuis plusieurs années. Alexandre de Halès florissait à l'université de Paris, commentant, le premier de tous, les Sentences de Pierre Lombard.

L'année, partagée entre l'étude, la prière et l'apprentissage de la vie convenant à l'Ordre, s'écoula rapidement. Elle fut vraiment une année féconde en grâces, une année de fondation sur laquelle devait reposer tout l'avenir de l'Ordre. Les Pères y rivalisèrent de bonne volonté et d'héroïsme, pour se perfectionner d'abord eux-mêmes, et ensuite pour former les autres; ils comprirent que l'espérance de la moisson était dans cette première semence, jetée en terre et appelée à se reproduire sans fin pendant le cours des siècles. Leurs efforts furent bénis, car, parmi leurs novices, il s'en trouva beaucoup qui se distinguèrent ensuite par la sainteté et par la science.

Enfin, le temps marqué par les saints Canons étant terminé, ils durent se préparer à leur profession religieuse. Depuis longtemps cet engagement définitif et irrévocable, par lequel l'âme se donne totalement à Dieu, avait été pris et même scellé dans leurs âmes; il avait, de plus, subi l'épreuve du temps et triomphé de tous les obstacles. Dans leur intérieur ils n'avaient rien à ajouter; mais, pour se conformer aux dispositions de l'Église, la bouche devait faire connaître publiquement les liens que l'âme prenait dans la plénitude de son libre choix. Au printemps donc de

l'année 1240, ils se rendirent à Florence, pour faire entre les mains de l'évêque leur profession religieuse. La cérémonie s'accomplit sous une forme très simple. Le bon Ardingo commença par bénir les vêtements, qui devaient être imposés de nouveau, en se servant des prières d'usage; il en revêtit nos sept Saints et reçut leurs vœux. Le Père Bonfils Monaldi, en sa qualité de supérieur, prit ses engagements entre les mains de l'évêque, et les six autres les firent entre les mains du Père Bonfils. La formule de ces vœux nous a été gardée. Ce fut celle que l'on consigna, par la suite, dans les premières Constitutions de l'Ordre. Voici les paroles mêmes que prononça le Père Bonfils :

« Moi, frère Bonfils, autrefois Bonfils des Monaldi, je fais profession et promets à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Marie, toujours Vierge, et à toute la cour du Ciel, et à vous, seigneur évêque, au lieu des supérieurs de cet Ordre, mes successeurs, obéissance et chasteté, et de vivre sans posséder rien en propre, selon la Règle de Saint-Augustin, tout le temps de ma vie, dans cette religion. ».

Cette cérémonie, malgré son manque d'apparat, avait remué Ardingo jusqu'au fond de l'âme; elle avait touché le cœur si sensible du pieux vieillard, et, dans sa joie, il ne pouvait retenir ses larmes. S'abandonnant aux plus tendres effusions, il embrassa nos sept Saints, et leur adressa un discours dans lequel il épancha ses plus intimes impressions. « Mes vœux sont remplis, leur dit-il, je vois ce que j'ai désiré voir. Vous voilà pour toujours au service de Marie, destinés à lui prodiguer sans cesse vos louanges et

vos vénérations. Désormais elle sera l'Étoile de votre vie; saluez-la donc avec moi de cette hymne gracieuse : *Ave, maris stella.* » Alors tous ensemble, alternativement, ils récitèrent cette hymne qui rendait si bien tout ce que leur cœur sentait. Et le prélat de nouveau prit la parole, et dit à nos Saints : « Jusqu'à ce jour, comme de petits enfants, vous êtes demeurés sous ma tutelle et ma garde; mais maintenant devenus hommes, vous passez sous le joug suave et léger de la divine Marie, et vous aurez à obéir à votre propre supérieur selon la Règle de Saint-Augustin, désormais votre véritable évêque. » Après ces paroles, Ardingo invita nos Saints à se choisir un supérieur, et, à l'unanimité, ils élirent Frère Bonfils pour les gouverner.

Enfin le prélat, après avoir sanctionné ce choix, accorda aux premiers Serviteurs de Marie les pouvoirs les plus étendus, soit pour leur organisation intérieure, soit pour leur développement au dehors. Ils pouvaient, en vertu de cette concession, ériger partout dans son diocèse des oratoires et des maisons, sonner les cloches, célébrer les offices divins selon le rite de l'Église romaine, admettre dans leur Ordre toute sorte de personnes, se procurer par des quêtes tout ce qui leur était nécessaire pour le vivre et le vêtement, et en général pour subvenir à tous leurs besoins. En un mot, Ardingo donnait à ses enfants tous les privilèges qu'il pouvait leur accorder.

Une dernière recommandation lui restait à faire. L'évêque de Florence rappela aux sept nouveaux profès qu'ils devaient être prêts bientôt pour recevoir les

Ordres sacrés; c'était le couronnement indispensable de l'œuvre. Aussi tous, sauf saint Alexis, qui persista dans sa résolution première, prirent part successivement aux différentes ordinations. Sur ce sujet rien n'a transpiré : préparation, réception des Ordres, premières messes, circonstances de temps et de lieux, nous ignorons tout. Nous pouvons seulement dire que nos Saints comprirent toute la gravité de cette démarche, et que le sacerdoce les trouva ornés de toutes les vertus, même au delà du degré qu'il exige.

Ainsi l'Ordre des Serviteurs de Marie avait ses bases vivantes, douées de toutes les qualités capables d'assurer son succès. Mais il lui fallait encore une organisation intime, qui, fixée par des règles précises, ne laissât rien à l'arbitraire. C'était un travail qui s'imposait avant tout; l'unité et la régularité dans les pratiques et les exercices de la vie religieuse y étaient attachées. Aussi ce fut une des toutes premières préoccupations de saint Bonfils, et, sans attendre, il s'était mis en devoir de tracer quelques Constitutions, qui, s'ajoutant à la Règle de Saint-Augustin, devaient la compléter pour le plus grand bien de tous.

CHAPITRE XI

PREMIÈRES CONSTITUTIONS DE L'ORDRE DES SERVITES DE MARIE

(1240-1241)

On avait à Monte Senario des principes de vie très définis dans la Règle de Saint-Augustin ; l'interprétation à donner aux différents points qui la constituaient ne faisait pas défaut. Les Ordres qui la suivaient depuis plus ou moins longtemps, les avaient mis en lumière au moyen d'usages inspirés par la sagesse et sanctionnés par l'autorité. Toutefois cette Règle était insuffisante; car, s'occupant des grandes lignes, elle n'entrait point dans les détails et ne réduisait pas toutes choses à la pratique d'une manière assez nette et rigoureuse. Par exemple, prescrivant la prière et le jeûne, elle ne disait pas quand, dans quelle mesure et sous quelle forme on devait s'y adonner; elle entendait que tout le monde obéît à un supérieur, sans indiquer comment et pour combien de temps l'autorité était conférée. Ce que la Règle omettait, les Constitutions devaient le suppléer; celles-ci étaient appelées à combler les lacunes de celle-là.

C'est ainsi qu'en avaient agi la plupart des Ordres, et notamment les Prémontrés et les Dominicains.

Nos saints Fondateurs ne firent pas autrement, et, à côté de la Règle, ils crurent de leur devoir de placer toute une série de statuts ou constitutions destinés à préciser ce que la Règle fondamentale laissait indécis. Pour composer ces Constitutions, il y avait deux voies ouvertes devant les premiers Pères de l'Ordre : ils pouvaient, d'une part, les concevoir après avoir prié et réfléchi, et, les ayant élaborées dans le calme et la discussion, les consigner par écrit pour la direction de leur vie religieuse, comme l'ont fait, en réalité, d'autres Fondateurs avant et après eux. D'autre part, ils pouvaient se contenter de régler et de légiférer, quand le besoin s'en ferait sentir, en présence d'un doute à trancher, d'un abus à réprimer, d'œuvres à entreprendre. Des deux méthodes nos Saints préférèrent la seconde, bien plus en harmonie avec leur humilité, qui les rendait extrêmement défiants d'eux-mêmes. C'est donc au cours des années, selon les conjonctures, qu'ils en vinrent à formuler le corps des Constitutions de l'Ordre, et encore ce fut toujours d'une main timide; la trace de cette lenteur est très apparente dans leur histoire. Du reste, s'il y avait dans cette marche quelque chose de moins vif et de moins alerte, il y avait plus de sécurité. Une autre raison imposait cette circonspection et cette réserve. L'Ordre n'était alors qu'un tout petit enfant au berceau, d'une nature frêle et délicate; il était venu au monde dans les circonstances les plus critiques; on ignorait, et on devait ignorer encore pendant plusieurs années, si les vues de l'évêque de Flo-

rence seraient approuvées du Saint-Siège, et si sa chère fondation recevrait un jour la sanction apostolique. La législation en vigueur sur les Ordres religieux permettait de redouter le contraire, et les Serviteurs de la Vierge Marie ne pouvaient que vivre d'espérances fondées sur les promesses de leur Fondatrice. Du côté des hommes tout était incertain.

Il fallait pourtant qu'aux débuts on traçât un cadre renfermant tout l'essentiel de la vie qu'on inaugurait. Saint Bonfils comprit cette nécessité; aussi, s'entourant de tous les avis qu'il put recueillir, il parvint à renfermer ces points plus nécessaires dans une formule qui nous a été conservée par une tradition fidèle, et qui fut consignée par écrit plus tard. Ce fut là le noyau même des Constitutions complètes, dont la rédaction devait être réservée à saint Philippe Bénizi. Toutes sobres qu'étaient ces premières Constitutions, elles présentaient cependant, presque trente années à l'avance, comme la substance et la moelle d'autres plus étendues.

Nous pensons que ces observances principales et toutes celles qui les complétaient étaient enseignées de vive voix; Bonfils Monaldi et les autres Pères en traitaient dans leurs conférences spirituelles, et ainsi chacun se formait à leur école, selon des prescriptions qui, quoique non écrites, n'en étaient pas moins en vigueur. Sans aucun doute l'impulsion donnée à ces commencements garda des traces profondes des premiers attraits des sept saints Fondateurs; et sur leurs lèvres comme dans leurs exemples, c'était toujours la passion de l'humilité, l'amour de l'oraison, la tendance vers la mortification qui revenaient sans

cesse et l'emportaient sur tout le reste. Par cette conduite, quel que pût être l'avenir, nos premiers Pères pensaient que ce n'était point du temps perdu pour eux et les autres de se former à la perfection et de devenir des saints.

Les Constitutions organisant la vie religieuse à Monte Senario furent donc, dans le principe, très courtes. Mais ces linéaments, quelque incomplets qu'ils fussent, dessinaient si bien la physionomie de l'Ordre, que ceux qui en étaient déjà les membres, ou désiraient le devenir, ne pouvaient s'y méprendre. Nons donnons ici ces Constitutions, en nous servant d'un texte qui fut adopté seulement quelques années ensuite.

Ces Constitutions s'ouvraient, comme on pouvait s'y attendre, par le nom de Marie et les devoirs qu'on avait à lui rendre. Marie étant la première dans le cœur de nos sept Saints devait être aussi la première dans le Règlement de leur vie religieuse. Ils prescrivaient donc que pour son honneur et son culte tout ce qui avait été observé par eux dans la confrérie des *Laudesi*, à la Camarzia, dans l'ermitage de Monte Senario, devait être conservé intégralement sans en supprimer un iota. Étant arrivés à la plénitude de leur vocation par des étapes successives, ils tenaient, en ce qui touchait Marie, à réunir, au terme de leur vie religieuse, tout ce qu'ils avaient moissonné dans ses préparations diverses. Ils pouvaient à la rigueur, pensaient-ils, se permettre de modifier et d'adoucir d'autres observances; mais celles qui concernaient leur Mère et leur Reine, ils ne pouvaient que les conserver invariablement ou les développer.

Cette première Constitution fixait par conséquent d'une manière irrévocable, dans la vie de l'Ordre consacré à Marie, les pratiques suivantes : la récitation de l'*Ave Maria* au commencement de la sainte Messe et de chaque heure de l'Office divin, de même la récitation du *Salve Regina* à la fin des mêmes exercices religieux, la récitation quotidienne du petit Office de la sainte Vierge, les prières d'usage destinées à honorer tous les jours les douleurs de Marie, et le samedi ses joies.

Cette prescription fondamentale, tout inspirée par le devoir que le Serviteur de Marie devait estimer le plus strict et le plus doux à la fois, était conçue dans les termes suivants : « Avant tout, doivent être rigoureusement observés les Statuts établis pour rendre hommage à la bienheureuse Vierge Marie, même dans la célébration de l'Office divin et de la sainte Messe, au moyen de l'*Ave Maria*, qui se récite au commencement, et du *Salve Regina*, qui se dit à la fin. En outre, on ne fera usage que du Bréviaire et du Missel romains. » Ces diverses pratiques, quoique assez nombreuses, étaient peu par elles-mêmes, mais par leur signification elles disaient beaucoup. L'intention de ceux qui les avaient instituées était, en effet, d'imprimer jusque dans le plus intime du cœur cette pensée que leur vie appartenait entièrement à Marie ; et, de même qu'ils lui consacraient les actes les plus solennels de leur vocation, ainsi tout le reste de moindre importance devait aussi lui appartenir. Ils devaient donc couler leurs jours sans jamais oublier les droits de leur Maîtresse, et le but de ces pieuses pratiques était de les tenir toujours pré-

sents à leur mémoire, s'ils étaient tentés de les oublier.

Mais ce danger était d'autant moins à redouter, que dans le train de leur vie quotidienne entraient des habitudes de piété envers Marie, qui le conjuraient avec une efficacité infaillible. Ces pratiques ne furent jamais enregistrées explicitement dans leurs Constitutions officielles. Dans cette classe d'observances, il faut compter surtout le culte des douleurs de Marie, qui, né de la piété enfantine de Bonfils, avait alimenté la virilité de ses disciples. Développé, à l'ombre de l'ermitage, dans ces cœurs sensibles, il avait été confirmé solennellement par Marie elle-même, qui avait voulu en faire le cachet particulier de l'Ordre de ses Serviteurs. Ensuite il avait eu sa première expansion quand les novices, formant une nouvelle famille, furent assemblés, comme une couronne, autour de leurs Pères. Et il allait bientôt, par le progrès des ans, enfoncer ses racines si avant au sein de l'Ordre, qu'il devait y être indestructible, et après des siècles apparaître aussi vigoureux qu'au premier jour.

Cette dévotion était un diamant de grand prix auquel Marie tenait extrêmement; aussi elle inspira, tout à fait dès la naissance de son Ordre, à ses sept Serviteurs privilégiés de le fixer comme dans un écrin où il serait plus en sécurité. Cet écrin fut cette forme spéciale de prière qu'on appelle le Rosaire. Institué par saint Dominique, de 1205 à 1213, durant cette guerre des Albigeois qui mit à feu et à sang le midi de la France, le Rosaire s'était bien vite répandu partout. Les Frères Prêcheurs s'étant établis à Florence dès 1221, nos sept Saints avaient connu cette

pratique, et l'avaient certainement adoptée. Mais, tournant leur préférence vers les mystères qui concernent entièrement Marie et rappellent ses douleurs, ils furent conduits à lui faire hommage d'un Rosaire nouveau, qu'ils nommèrent *Couronne*. Composée de sept séries de sept *Ave Maria*, distinguées par un *Pater noster*, qui commence chacune d'elles, et terminée par trois *Ave Maria*, en souvenir des larmes de Marie, c'était certainement une couronne que la sainte Vierge devait agréer avec la plus grande jouissance. Bien que les fleurs dont elle était tressée fussent d'une teinte un peu sombre, elles n'en étaient pas moins agréables au cœur d'une Mère, qui demandait surtout à ses enfants de ne pas oublier ses gémissements.

Le Rosaire de saint Dominique, étant le premier en possession de la chrétienté, prit le pas, et la modeste Couronne des pieux Serviteurs de Marie se plut dans l'ombre, où elle resta si bien ensevelie à ses débuts, que c'est à peine si on peut saisir la trace de ses origines. Comme tout le culte rendu à la Mère des Douleurs par nos sept Saints et leurs premiers disciples, la Couronne eut pendant longtemps un caractère presque tout privé. La connaissance et l'usage s'en transmirent par tradition ; elle fut comme un de ces legs pieux que de père en fils on se passe sans titre légal qui le constate. Mais rien n'est plus authentique que cette Couronne que saint Philippe Bénizi, le fils bien-aimé de nos sept Saints, portait toujours à son côté, et avec laquelle on le déposa dans sa tombe, à Todi.

Les sept douleurs que la Couronne avait pour but d'honorer étaient toutes mentionnées dans le saint

Évangile, en sorte que rien ne pouvait paraître plus chrétien et plus solide que cette pratique. Voici ces sept douleurs dans le texte même qui les contient :

Première douleur. « Siméon, homme juste et craignant Dieu, dit à Marie : Un glaive traversera votre propre âme. » (Saint Luc, II, 36.)

Seconde douleur. « Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, et fuis en Égypte; et demeure là jusqu'à ce que je te parle. » (Saint Matthieu, II, 13.)

Troisième douleur. « Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi envers nous? Votre père et moi, nous vous cherchions pleins de douleur. » (Saint Luc, II, 48.)

Quatrième douleur. « Une troupe de femmes sanglotant et se lamentant suivaient Jésus portant sa croix. Filles de Jérusalem, pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. » (Saint Luc, XXIII, 27 et 28.)

Cinquième douleur. « Lorsque le cortège fut arrivé en un lieu qu'on appelle Calvaire, on le crucifia (saint Luc, XXIII, 33). Cependant la Mère de Jésus se tenait debout près de sa croix. » (Saint Jean, XIX, 25.)

Sixième douleur. « Joseph d'Arimathie demanda le corps de Jésus (saint Matthieu, XXVII, 68; saint Marc, XV, 43), que sa Mère reçut dans ses bras lorsqu'il fut descendu de la croix. » (Saint Luc, XXIII, 52 et 53 ; saint Jean, XIX, 38.)

Septième douleur. « Joseph enveloppa Jésus dans un linceul et le déposa dans le sépulcre. » (Saint Marc, XV, 46.)

Saint Luc rapporte tous ces faits douloureux, excepté le deuxième, que saint Matthieu seul consigne dans son Évangile. Saint Jean se joint à saint

Luc pour achever de décrire le cinquième. Les deux derniers mystères ont le privilège d'être narrés par tous les évangélistes.

En égrenant cette Couronne, le religieux, comme le fidèle, devait apprendre, à la source la plus pure et par le moyen le plus suave, le plus obscur et le plus terrible des mystères, celui de la souffrance et de la douleur. En laissant tomber ces *Ave Maria* de ses lèvres, et en se rappelant ces mystères de la vie de Marie, il apprenait la plus utile, la plus fortifiante et la plus profonde des leçons. Aux étapes successives de cette voie de douleur, une lumière pleine de charmes lui révélait les deux grands mots de notre sainte Religion : immolation et charité. Puis les voyant réalisés d'une manière si héroïque dans la créature qu'il avait le plus d'inclination à aimer, il se sentait capable de vaincre tous les obstacles, d'accomplir tous les sacrifices et de s'exercer aux vertus les plus héroïques.

Par sa répétition cette prière ne faisait que gagner en force et en efficacité; et, comme l'a dit longtemps après un grand écrivain parlant du Rosaire : « La libre pensée sourit en voyant passer des files de gens qui redisent une même parole; celui qui est éclairé d'une meilleure lumière, comprend que l'amour n'a qu'un mot, et qu'en le disant toujours il ne le répète jamais. »

Par cette Couronne des sept douleurs, les premiers Pères de Monte Senario avaient certainement imaginé le moyen le plus puissant pour faire pénétrer dans leur propre cœur et le cœur de tous les beautés austères des douleurs de Marie.

Outre la dévotion aux sept douleurs de Marie, les sept Pères de Monte Senario, afin de rendre ce sombre horizon plus conforme à la vérité et plus acceptable à la nature, s'étaient réservé de célébrer les joies de Marie un jour de la semaine, le samedi. Ce n'était que justice; car si la Mère de Jésus a immensément souffert, elle n'a pas moins joui. Ses joies furent courtes sans doute, mais elles furent profondes aussi comme l'océan, et ne cessèrent jamais de découler de ses douleurs. Et comme, de la part de ces bons Fondateurs, c'était sagesse! Ne devaient-ils pas ménager la faiblesse humaine, qui ne saurait porter un ciel toujours noir, et réclame la clarté, la joie, l'espérance, comme l'oiseau veut l'espace pour y voler à son aise? Le samedi donc, ils se réconfortaient dans les joies inénarrables que Marie ressentit au milieu de sa vie si éprouvée en ce monde, et celles qu'elle goûte éternellement au Ciel depuis la fin de son exil sur la terre.

Parmi ces exercices traditionnels, le petit Office de la sainte Vierge était encore un des échelons par lesquels la famille spirituelle de Marie devait perpétuellement s'élever vers elle, et lui offrir toutes les louanges qu'elle attendait de ses enfants.

En dehors de toutes ces pratiques, chacun avait la liberté, dont il usait souvent, de s'ingénier en mille manières pour ne point quitter sa présence et la servir en lui présentant toutes sortes d'hommages et en lui témoignant tous les sentiments qui jaillissent spontanément de l'amour. Ce fut sous l'influence de cet entrain enthousiaste que les sept Pères ne tardèrent pas à inaugurer une cérémonie

très touchante, consistant à couronner l'image de la très sainte Vierge, le soir du samedi saint, en mémoire de la joie dont son cœur déborda en voyant son divin Fils ressuscité. Dans cette circonstance, ils crurent même pouvoir célébrer dans l'après-midi le saint sacrifice de la Messe, exception très inusitée dans l'Église, et qui se conserva jusqu'aux temps de saint Pie V.

On voit par tout cet ensemble que les sept Pères répondaient parfaitement à leur vocation, et que les désirs de Marie étaient remplis à la lettre avec une ardeur qui devait réjouir grandement son cœur.

Dans la seconde de leurs primitives Constitutions, les sept saints Fondateurs s'occupaient des jeûnes et des abstinences. Pour eux, c'était un point fondamental : il ne leur semblait pas que la vie religieuse fût possible sans la mortification corporelle et sans une large soustraction des conforts de la vie, et principalement de tout ce qui sert à l'alimentation. Cette Constitution s'exprimait ainsi : « En ce qui regarde les jeûnes et les abstinences, outre ce qui est prescrit par l'Église, on jeûnera tous les vendredis, en mémoire de l'habit qu'on a reçu, et pour rendre hommage au mystère de la rédemption des hommes. De même, en l'honneur de la Vierge Mère, on commencera le jeûne le 2 novembre pour le terminer à la Nativité de Notre-Seigneur. Quant aux privations individuelles, on s'en remettra à la décision du supérieur. » Avec le Carême, on avait ainsi abondamment l'occasion de réduire le corps par ce moyen si puissant du jeûne; d'autant plus que le jeûne se faisait encore avec une grande rigueur à cette époque; un

seul repas était permis, et la collation du soir n'était guère qu'un simple rafraîchissement avant complies.

Sur le vêtement, la troisième Constitution s'exprimait de la manière suivante : « A ce sujet, dit-elle, que les dispositions arrêtées au commencement par les sept Pères et par l'évêque Ardingo, selon le modèle montré par Marie, et observées dans la première vêture, soient gardées inviolablement. » La pauvreté et la simplicité, comme nous l'avons vu déjà, devaient par conséquent être les deux qualités les plus éclatantes dans les vêtements des Serviteurs de Marie.

Le coucher était l'objet de la quatrième Constitution. « Quant aux lits, disait-elle, et à la manière de se coucher, on se servira de couchettes de paille avec des draps de laine et des couvertures simples ou velues, selon les saisons, à moins qu'on ne désire des lits plus durs. On suivra en tout cela l'ordre primitif, et, en particulier, on ne manquera pas de se coucher avec son vêtement en entier, le manteau excepté. »

La cinquième Constitution complétait ce qui regardait le corps, en prescrivant de « prendre comme nourriture et boisson, à l'imitation des Apôtres, tout ce que la charité des fidèles pourrait leur fournir de jour en jour, à la condition toutefois que tous mangeraient dans le même lieu, à la même table, la même nourriture ». C'était entièrement selon l'esprit de l'Évangile, où Notre-Seigneur recommande à ses Apôtres de manger tout ce qu'on leur servira; et de la Règle de Saint-Augustin, qui veut que tous vivent ensemble comme frères, usant de tout en commun.

Ce principe, très parfait et très élevé en lui-même, eut cependant une conséquence fâcheuse; il engendra une sorte de fluctuation en ce qui regarde l'espèce d'aliments dont on ferait usage. Le moyen âge, avec raison, attachait une grande importance à cette question des aliments. Suivant les traces du passé, il en avait distingué quatre sortes : les aliments de l'ordre végétal, et surtout les fruits et les légumes; les poissons et crustacés; les produits des oiseaux et quadrupèdes, comme le lait et les œufs; et les oiseaux et animaux eux-mêmes. Alors l'usage libre de tous les aliments semblait incompatible avec la vie religieuse. C'est pourquoi, dans les Ordres, on les restreignait le plus possible, et on étendait à toute l'année les prescriptions de l'Église applicables au Carême et à l'Avent. Les Cisterciens se contentaient de végétaux; les Bénédictins y ajoutaient le poisson; les Chartreux, les œufs; c'était la limite qu'on n'osait pas franchir. On se condamnait donc à une abstinence perpétuelle. La vie d'apostolat embrassée par les Ordres mendiants, et surtout l'absence chez eux de propriétés domaniales et de cultures, les mirent dans un grand embarras. Dans leurs courses fréquentes, ils étaient exposés à ne pouvoir se procurer le maigre que leur règle commandait, et, comme ils acceptaient des aumônes en nature, ils se voyaient offrir des dons qu'il leur était interdit d'avoir par leur règle. Devaient-ils prendre tout ce qui leur était présenté, ou se contenter d'une part et refuser l'autre? Dans certains Ordres, le conseil de Notre-Seigneur : « Mangez tout ce qui vous sera servi, » prévalut; dans d'autres, l'observance traditionnelle du maigre

fut maintenue. L'Ordre des Serviteurs de Marie eut des variations causées par les deux courants; et à la fin, lorsque même il ne recevait plus guère de dons en nature, il conserva, comme les enfants de Saint-François, l'usage mélangé du gras et du maigre.

Une dernière Constitution s'occupait du gouvernement. Dans ces premiers commencements, il était à peine besoin de législation à cet égard. Comme il n'y avait qu'un seul groupe de religieux associés, et qu'il était pourvu d'un supérieur, tout se trouvait ainsi réglé. D'autre part, la Règle de Saint-Augustin disait amplement tout ce qui était nécessaire à celui qui portait la charge de l'autorité. Cependant une Constitution spéciale fut formulée, afin de préciser encore cette matière si délicate. Il était bon aussi de prévoir certaines éventualités; le supérieur ne pouvait tout faire par lui-même; il pouvait même être empêché d'exercer ses fonctions par raison soit d'absence, soit de santé. La Constitution du gouvernement s'occupait de ces cas divers; et, en même temps qu'elle avisait pour le présent, elle avait en vue aussi l'avenir; car le nombre rapidement croissant des sujets permettrait sans doute bientôt de projeter d'autres fondations. « Dans chaque maison il y en aura un, disait cette Constitution, qui sera mis à la tête des autres, avec la faculté de les conduire et de les reprendre dans une parfaite charité, et encore de pourvoir à tous leurs besoins en temps opportun; il sera appelé de droit prieur, tant à cause de sa supériorité que de son ministère habituel. Tous devront lui obéir, et il pourra se choisir un coadjuteur, dont l'office principal sera, entre autres, de dispenser à chacun

tout ce qui regarde la nourriture. Comme il tiendra la place du supérieur, on l'appellera à juste titre sous-prieur. » Rien n'était plus sage; car il faut toujours, au sein d'une réunion de personnes vivant en communauté, une autorité visible, abordable, et ordonnant en tout. La paix et le bien de tous sont à ce prix. Par cette Constitution, nos sept saints Fondateurs avaient fait acte de sagesse et achevaient leur essai de législation, dont la brièveté faisait ressortir encore davantage l'à-propos, le tempérament et la fermeté.

Maintenant, avec les traditions héritées du passé, les habitudes contractées dans les années de la retraite et du silence, les oracles venus du Ciel sur les lèvres de leur auguste Mère, les premiers Pères de l'Ordre pouvaient former leurs enfants. Avec la Règle et les Constitutions, ils avaient le moyen de réduire tout à l'unité, afin que, comme un seul homme, tous s'animassent de l'esprit propre à de véritables Serviteurs de Marie, et pussent glorifier cette divine Reine dans la vie intime du couvent, et, au dehors, dans l'apostolat des âmes.

CHAPITRE XII

ÉVÉNEMENTS DANS L'ÉGLISE ET TEMPS D'ATTENTE

(1241-1244)

Sur ces entrefaites, Grégoire IX mourait le 21 août 1241, au milieu de grandes épreuves et dans un âge très avancé. Quelques semaines après, le cardinal Godefroy de Castiglione, évêque de Sabine, était élu à sa place. C'était ce même cardinal qui, chargé d'une légation dans le nord de l'Italie, avait visité les solitaires de Monte Senario quelques années auparavant, et avait conçu pour eux de si vifs sentiments d'estime et d'affection. Il prit le nom de Célestin IV. Selon toute apparence, il eût favorisé l'œuvre que les sept Pères avaient entreprise de tout le pouvoir que lui donnait la plus haute charge de l'Église; mais il mourut après quinze jours de pontificat, lorsqu'il entamait des négociations avec l'empereur d'Allemagne. Aussitôt s'évanouirent toutes les espérances que l'on avait fondées à Monte Senario sur ce pape.

Ces événements avaient lieu dans le temps même

que la famille religieuse des Serviteurs de Marie prenait son essor, pourvoyait à son organisation régulière, s'accroissait en nombre et projetait de se dilater au dehors. Volontiers alors les Pères eussent songé à Florence, où ils avaient toujours rencontré tant de sympathie de la part des bons catholiques; mais la situation générale ne présentait rien de bien encourageant. La cité florentine était à la discrétion de Frédéric, dont le quartier général était à Pise. Ses partisans y régnaient en maîtres; d'où une division très prononcée entre le parti d'Église et le parti impérial, les guelfes et les gibelins. Le feu couvait sous la cendre, et une explosion se fût déjà produite sans la présence de Frédéric et de ses représentants, qui imposaient de force la paix. En outre, les Pères de Monte Senario étaient dépourvus de ressources. Ayant résolu de ne rien posséder, ils devaient attendre de la générosité des bonnes âmes des offres qui leur permissent de s'établir sans frais. Or, comme ils n'avaient pas encore été reconnus par le pape, on hésitait à s'imposer des sacrifices en leur faveur. De plus, quoique à peine naissants, ils avaient déjà des adversaires qui n'eussent pas vu d'un œil bienveillant l'établissement à Florence d'hommes appartenant aux meilleures familles de cette cité.

On se contenta donc de conserver le pied-à-terre qu'on avait à Cafaggio, en se disant que c'était une pierre d'attente pour l'heure où il plairait à la Providence de faire surgir une occasion favorable à une fondation.

Cependant l'Église se trouvait dans une immense détresse. Après avoir perdu son chef suprême, elle ne

pouvait en élire un autre, l'empereur d'Allemagne refusant de rendre la liberté aux cardinaux dont il s'était emparé. Ce veuvage devait durer vingt longs mois, pendant lesquels Frédéric continuait partout ses vexations, multipliait ses scandales et causait aux âmes des maux sans nombre. Les méchants se permettaient tous les excès, et les bons ne pouvaient que gémir en silence. Dans ces extrémités, la prière pouvait seule fléchir le Ciel et procurer les secours vers lesquels on soupirait avec ardeur ; aussi les évêques se mirent à ordonner des exercices de pénitence, afin d'obtenir la cessation de tant de calamités. Ardingo ne fut pas le moins zélé, et il convoqua son peuple à des cérémonies publiques d'expiation. Il semble que ce fut durant le carême de 1242.

Une députation nombreuse de Monte Senario se rendit à ces prières, qui intéressaient toutes les âmes chrétiennes sans distinction d'état de vie. Plus que tous les autres, les Pères de Monte Senario comprenaient et sentaient les malheurs de l'Église, et ils avaient contracté depuis longtemps l'habitude de prier beaucoup à ses intentions ; ils furent donc des plus empressés à se rendre à l'appel du saint pasteur. C'est dans cette circonstance, que, modestes et recueillis, ils assistèrent à une procession qui se faisait par la ville, quand de nouveau ils furent mis en évidence de la même façon extraordinaire que nous avons déjà racontée. De petits enfants, capables à peine de balbutier, répétèrent l'exclamation d'autrefois : « Voici les Serviteurs de Marie, voici les Serviteurs de Marie! » Le fait se répandit bien vite dans le public, qui était accouru en foule à ces cérémonies; et aussitôt tous de

crier au miracle et d'admirer ces hommes que Dieu semblait prendre plaisir à faire paraître, tandis qu'eux cherchaient uniquement à se cacher et à s'anéantir.

Cet événement ne fit qu'augmenter la puissance d'attraction que nos sept Saints possédaient déjà. Aussi, plus que jamais, on vit les âmes accourir vers eux pour recevoir de leur abondance; et eux, n'étant plus retenus par la crainte de manquer à leur vocation, pouvaient librement prodiguer à tous lumières, consolations et encouragements, et ainsi faire le plus grand bien. D'autre part, les sujets se recrutaient en grand nombre, tellement que bientôt on devait être à même de fonder plusieurs maisons renfermant chacune un groupe d'une douzaine de religieux.

Ils étaient bien éloignés cependant de renoncer à Monte Senario : « Ils avaient, dit Pierre de Todi, un si profond respect pour les voies de Dieu, qui, dans le principe, leur avait préparé et montré ce lieu de Monte Senario, que, dans leur conviction, ni eux ni les Frères qui devaient se succéder dans l'Ordre, ne pouvaient dignement l'abandonner. Mais, voyant que cette maison ne pouvait suffire pour les Frères qu'ils avaient déjà reçus et pour ceux qu'ils se proposaient de recevoir dans la suite, ils furent obligés de se procurer d'autres maisons, où ils pourraient habiter avec leurs Frères présents et futurs et s'appliquer au salut des âmes. »

Mais tous projets d'extension, même avec la paix revenant sur l'horizon politique, devaient être de difficile exécution tant que la parole du Souverain Pontife n'aurait pas sanctionné de son autorité su-

prême l'œuvre commencée par l'évêque de Florence et nos sept Saints. La contradiction, qui assaille invariablement les entreprises que Dieu inspire, ne pourrait être combattue avec succès que par un acte du pape, émanant de lui au moins par l'intermédiaire d'un légat apostolique. Tant que le premier pouvoir de l'Église n'aurait point parlé, tout, sous des prétextes divers, serait sujet à contestation : le nom de l'Ordre, son habit religieux, sa Règle, ses usages et ses pratiques, tous ses pas et toutes ses démarches. Et l'attaque devait être d'autant plus facile, qu'un décret du concile général de Latran défendait avec la plus formelle rigueur d'introduire de nouveaux Ordres. C'était là un argument invincible entre les mains d'adversaires.

Et c'est pourquoi la famille de Monte Senario, comme des colombes timides, restait au nid, au lieu de prendre son vol dans toutes les directions. Les difficultés, venant de haut lieu, n'étaient peut-être pas aussi considérables que celles provenant de sources plus rapprochées. Aux yeux des intéressés, tant que les Serviteurs de Marie restaient confinés à Monte Senario, ils semblaient inoffensifs; car pour tout le monde, c'était le désert; mais vouloir en sortir et pénétrer dans les villes, c'était donner le signal d'un soulèvement dont il était impossible de prévoir l'issue. Du reste, on verra qu'il était dans la destinée de l'Ordre de subir cette épreuve pendant plus d'un demi-siècle. C'est vraiment ce qui explique le mieux comment Cafaggio fut conservé si longtemps sous la forme de pied-à-terre; comment les avances de l'évêque et de la république de Sienne, ainsi que de

ceux qui voulaient concourir à une fondation, restèrent sans résultat; comment d'autres villes du voisinage, désireuses de posséder des Serviteurs de Marie, ne purent en obtenir. La famille de Monte Senario s'augmentait sur place, mais elle ne pouvait pousser des rejetons au loin sans soulever des questions pleines d'orages. Il y avait à cette époque tant d'humeurs batailleuses! Des conflits étaient à craindre, si les nouveaux religieux abandonnaient leur solitude pour apparaître dans quelque centre important.

Telle fut la manière dont s'écoula cette période de quatre années environ, qui alla du mois d'avril 1240 à la fin de 1243; aussi, durant ce temps, les annales sont vides. L'essaim de Monte Senario était devenu une légion d'abeilles travailleuses; mais, contre leur gré, elles devaient se contenter de butiner à l'écart, çà et là, sur le haut de la montagne, dans les alentours, au loin, sans éclat et sans bruit. La famille de Monte Senario était tellement renfermée et recueillie au dedans, que rien n'en transpirait au dehors. Mais on ne perdait pas toutefois son temps. Les sept Pères s'étaient mis à l'œuvre et cultivaient dans le secret les plantes que la bienheureuse Vierge Marie leur avait confiées. Saint Bonfils conservait le gouvernement général; saint Amédée avait la conduite du noviciat; saint Bienvenu était un auxiliaire précieux dans l'administration; saint Manet utilisait sa science en la communiquant aux autres; saint Alexis ne sortait plus des soins matériels, qu'il savait accompagner des progrès les plus rapides dans la sainteté; saint Hugues et saint Sostène rivalisaient de zèle pour donner le bon exemple en tout et porter secours aux

autres Pères; Jacques de Poggibonzi était toujours d'un conseil éprouvé. Chacun se fortifiait dans l'affection aux choses de Dieu, se perfectionnait dans la pratique de la contemplation, et progressait dans toutes les vertus qui font les saints religieux. Aussi les retards qu'on éprouvait dans le monde pour la propagation de l'Ordre étaient largement compensés par les grands fruits de grâce que l'on récoltait dans les pratiques de la vie intérieure.

En même temps, Marie, dont la complaisance pour ses Serviteurs allait toujours croissant, aplanissait les obstacles et préparait des solutions que personne n'eût espérées pour un avenir si prochain. Et, en effet, l'homme destiné le premier par la Providence à ouvrir les voies à l'Ordre des Serviteurs de Marie avait déjà fait son apparition à Florence. C'était saint Pierre l'inquisiteur, plus tard martyr. Doué de toutes les qualités nécessaires à sa mission, il allait bientôt entrer en relation avec nos sept Saints et les lancer dans la carrière.

Ainsi prenait fin la période de fondation, avec toutes ses grâces et ses merveilles. Aussitôt commence une ère nouvelle, pendant laquelle les sept Fondateurs propageront l'Ordre de Marie auprès et au loin, feront face en même temps à des épreuves de toute sorte, croîtront dans la pratique des vertus les plus héroïques, et enfin auront tous, les uns après les autres, le privilège d'une mort toute marquée de suavité et de sainteté.

LIVRE TROISIÈME

EXTENSION — AFFERMISSEMENT
ÉPREUVES — TRIOMPHE

(1244-1310 — 1717-1888)

CHAPITRE PREMIER

SAINT PIERRE DE VÉRONE A FLORENCE

(1244-1245)

Après vingt-deux mois de vacance et de désolation, Innocent IV avait enfin été choisi pour succéder à Grégoire IX sur la chaire pontificale. Homme de science et de caractère, le nouveau pape n'avait point perdu de temps pour chercher des remèdes aux maux qui affligeaient l'Église. Il s'était empressé de faire à Frédéric des propositions de paix, mais tout d'abord sans le moindre succès, car l'orgueilleux empereur y avait répondu par des exigences intolérables. Comme, d'autre part, le catharisme se montrait partout de plus en plus menaçant, il avait approuvé les mesures énergiques concertées par Grégoire IX pour en arrêter le progrès. En ce qui regardait Florence, devenue une de ses forteresses les plus redoutables, il avait compris qu'il fallait à tout prix lui porter un coup décisif dans cette ville.

L'hérésie y régnait, en effet, presque en souveraine. Les ordres donnés par Grégoire IX pour la

combattre, soit mollesse, soit prudence, soit impossibilité, avaient à peine été mis à exécution. Le bon évêque Ardingo était animé du plus grand zèle, mais il avait été peu secondé par son inquisiteur. La recherche des hérétiques languissait, et, quand ceux-ci arrivaient devant le tribunal, le juge osait à peine sévir contre eux; aussi les cathares, sentant qu'ils étaient forts, agissaient en conséquence. Par suite, le mal débordait de toutes parts et était sur le point de devenir irrémédiable. Pour sauver la situation déjà bien compromise, il importait donc d'avoir un homme d'une trempe extraordinaire, et qui fût prêt à tout plutôt que de céder. La nécessité le fit découvrir.

Il y avait, dans le nord de l'Italie, un religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, appelé Pierre de Vérone. Encore jeune, d'une nature ardente, vertueux jusqu'à l'héroïsme, il luttait depuis six années environ contre les cathares, principalement à Milan. Il les connaissait à fond, et il ne voyait, pour avoir raison de leur ténacité infernale, que l'éclat saisissant de la vérité divine uni au feu brûlant de la charité fraternelle, ou, si ces ressources s'adressant à l'âme étaient impuissantes, les rigueurs du bras séculier. Il était doué d'une grande éloquence; il avait un don très élevé d'oraison, et sa piété envers Marie était tendre comme celle d'une jeune fille.

Ce fut l'homme qu'on discerna, ou plutôt que sa sainteté et ses travaux signalèrent à l'attention du pape. Vers la fin de 1243, il recevait tous les pouvoirs nécessaires, avec ordre de se rendre à Florence sans tarder. L'intrépide dominicain était bientôt sur les bords de l'Arno, installé à Santa-Maria-Novella, cou-

vent de son Ordre, et prêt à commencer l'attaque. Aussitôt arrivé, il entra en campagne.

Alors se déroulèrent toutes les péripéties émouvantes de ce drame, qui se termina par une victoire complète de la vérité sur l'erreur.

A peine dans les murs de Florence, l'inquisiteur se rendit compte de la situation, et recueillit avec soin toutes les informations qu'il put se procurer. Puis, après avoir étudié le terrain, il se hâta d'engager la lutte. Il ouvrit, sans plus attendre, une série de prédications, dans lesquelles il mit en relief la doctrine catholique dans toute sa pureté, et fit ressortir la fausseté immonde des enseignements et des pratiques suivis par les manichéens. Prononcés d'une voix tonnante, avec cette pénétration et cette ardeur que donne la sainteté, sans souci de la vie et de la mort, ces discours produisirent des effets bien différents : les uns furent touchés et éclairés, et revinrent de leurs erreurs; les autres s'obstinèrent sous l'empire de l'orgueil et de la passion ; beaucoup malheureusement, avec l'aide du respect humain et de perfides conseils, s'endurcirent. Alors il fallut prendre les moyens extrêmes. Dénoncés au tribunal de l'inquisition, convaincus, ceux qui refusèrent de se soumettre furent condamnés et subirent les lois impitoyables de l'époque. La justice dut avoir son cours. Puisque la persuasion était impuissante, force était bien de recourir à la sévérité. Les membres gâtés furent sacrifiés pour le salut des membres sains.

En présence de cette procédure inflexible, les cathares furent remplis de fureur, et menacèrent de

mort Pierre de Vérone, ainsi que ses confrères de Santa-Maria-Novella. Le courageux inquisiteur, pour parer au danger, fit un appel à ceux qui étaient en état de porter les armes, et leur confia la garde du couvent avec la défense de ceux qui l'habitaient. Cette nouvelle milice, revêtue d'un habit blanc avec une croix rouge sur la poitrine, prit le nom de capitaines de Sainte-Marie. Ils furent désormais aux ordres de Pierre de Vérone dans sa lutte contre l'hérésie. Ils y apportèrent tant de zèle, que bientôt les hérétiques n'eurent plus d'autre ressource que d'abjurer ou de mourir.

Exaspérés, les cathares, avec l'appui du podestat et des Baroni, gibelins dévoués à la secte, s'armèrent à leur tour. Ce que voyant, les inquisiteurs citèrent immédiatement à leur tribunal les chefs mêmes de la rébellion, qui, d'abord condamnés, signèrent, en donnant mille livres de caution, l'engagement d'obéir aux exigences des juges. Mais, soudain, le podestat faisait réclamer la révocation de la sentence, que Pierre de Vérone, de son côté, maintenait énergiquement. Bientôt la situation fut des plus tendues. Les deux partis se trouvaient en présence : les défenseurs de la bonne cause brûlant du désir de signaler leur foi, et les hérétiques animés par la soif de la vengeance. Ce fut alors que Pierre convoqua les fidèles, le 24 août, jour de saint Barthélemy, dans les églises de Santa-Reparata et de Santa-Maria-Novella, pour entendre la condamnation du podestat. La haute dignité de ce magistrat, loin de l'excuser, ne faisait qu'aggraver la faute qu'il avait commise en pactisant avec l'hérésie. Pendant que la foule écou-

tait attentivement le sermon prêché à Santa-Reparata, les cathares et les gibelins, assemblés en armes sur la place, se précipitèrent, à un moment donné, dans l'église, en chassèrent les fidèles en les frappant, en blessèrent un certain nombre, et même en mirent plusieurs à mort.

Sans perdre de temps, dans l'après-midi, avec l'approbation de l'évêque, Pierre de Vérone assemblait le peuple sur la place de Santa-Maria-Novella, et, dans un discours plein de fermeté, il prononçait de nouveau la condamnation du podestat et des Baroni; puis il exhortait les défenseurs de la foi à être prêts à donner leur sang, s'il le fallait, pour la cause de Dieu et de la vérité. Sur ces paroles, les capitaines de Sainte-Marie se mirent en mouvement, conduits par Pierre de Vérone, qui tenait en main la bannière blanche à croix rouge. Les cathares étaient postés non loin de là, en un lieu appelé Pozzo-San-Sisto. Pleine d'ardeur et d'enthousiasme, la troupe de Pierre de Vérone ne tarda pas à tomber sur les hérétiques; ceux-ci, ébranlés par ce choc soudain, se débandèrent presque aussitôt, et s'enfuirent, en passant par le Ponte-Vecchio, vers le quartier d'Oltrarno. Les défenseurs de la foi les y suivirent, et là eut lieu une mêlée générale dans laquelle les cathares périrent presque tous.

Cet exemple sanglant fut pour les autres une leçon qui porta ses fruits : un grand nombre se présentèrent à Santa-Maria-Novella pour abjurer leurs erreurs et se réconcilier avec l'Église.

Ce fut la fin du manichéisme à Florence. Si le moyen employé pour l'extirper fut efficace, il faut dire

qu'il fut aussi terrible. Mais on se demande comment on aurait pu parvenir à vaincre l'obstination et les séductions de cette hérésie, et ce que serait devenue la belle cité de Florence, si elle eût gardé dans son sein ce chancre dévorant.

Quoi qu'il en soit, Pierre de Vérone, qui semblait n'être venu que pour les cathares, avait à remplir une autre mission plus douce et plus pacifique : la mission de réconforter le cœur des Serviteurs de Marie et de les lancer en avant. Car, il n'y avait point à se le dissimuler, si tout était à l'intérieur décidé pour la pieuse famille de Monte Senario, au dehors tout pouvait être contesté. Le nom, l'habit et la règle qui formaient les caractères distinctifs et saillants de l'Ordre, couraient d'un jour à l'autre le risque d'être remis en question; et ainsi tout pouvait sombrer en un instant. Si l'Ordre perdait son but, son cachet, sa forme propre, il n'avait plus par là même aucune raison d'exister. Tant que le siège apostolique demeurait silencieux, telle était la situation précaire de l'œuvre entreprise. L'inquisiteur de Milan, devenu inquisiteur à Florence, ne devait pas entièrement remédier au mal; il n'en avait pas réellement le pouvoir; mais il allait remplir, par un dessein évident de Dieu et de sa Mère, le rôle d'un guide et d'un consolateur qui, fixant les Serviteurs de Marie sur le bon chemin, leur mettrait la joie au cœur pour y avancer en dépit de tout.

Tout le monde accourait aux discours et conférences de l'éloquent dominicain : gens de la noblesse, du commerce et du peuple, ecclésiastiques et religieux; tous s'y pressaient en foule. Les sept Pères

de Monte Senario se distinguèrent aussi par leur assiduité.

Mais, pendant que Pierre de Vérone était tout à ses travaux dans Florence, il se passait dans le secret de sa vie privée un fait très extraordinaire. Bien des fois, durant la nuit, ravi en extase, il avait eu une vision : il apercevait une montagne toute resplendissante de lumière; des fleurs de toutes sortes s'y épanouissaient à ses regards, et, parmi elles, il distinguait sept lis d'une blancheur éblouissante et de la plus suave odeur, qui l'emportaient en beauté sur toutes les autres fleurs. Et pendant qu'il considérait avec admiration ce spectacle, il voyait des Anges cueillir ces lis, les mettre ensemble et les offrir à la Mère de Dieu; et elle, avec le plus doux des sourires, s'empressait de les accepter. La vision passée, Pierre de Vérone en demeurait profondément impressionné.

Durant bien des jours, le saint chercha l'explication de cette mystérieuse vision; il pria avec ferveur pour en obtenir l'intelligence, mais en vain; il revoyait toujours le même spectacle sans pouvoir le comprendre.

Cependant nos sept Saints allaient toujours entendre les discours de Pierre de Vérone. Par la vertu de ce sens du divin qui est le propre des âmes profondément surnaturelles, ils discernèrent bientôt dans le saint inquisiteur le feu qui brûlait en son cœur, et la ferveur du Saint-Esprit qui se révélait dans ses paroles et ses actions. En même temps, à son contact, ils sentirent la flamme du céleste amour remplir leurs âmes d'ardeurs inconnues. Aussi, soit que

l'inquisiteur, soit qu'eux-mêmes aient fait les premières démarches, ils ne tardèrent pas à entrer en relations, et bientôt même ils en vinrent à la plus cordiale amitié. Ce fut à un tel point, que nos sept Pères prirent le saint dominicain pour leur père spirituel, leur maître et leur conseiller dans les affaires du salut. Ils lui donnèrent toute leur confiance, lui ouvrirent entièrement leur cœur, et s'adressèrent même à lui pour la confession.

Dès les premières entrevues, Pierre de Vérone eut le pressentiment qu'il avait la clef de ses mystérieuses visions; mais, en homme prudent, il voulut procéder avec lenteur. Il s'enquit autour de lui de tout ce qui concernait nos sept Pères, et entendit les jugements variés qu'on portait sur leur compte; en somme, il vit qu'il n'y avait qu'une voix pour proclamer leur vertu, mais que les avis étaient partagés sur leur entreprise. Si, d'une part, l'évêque de Florence était tout en leur faveur, de l'autre, ses propres confrères de Santa-Maria-Novella et d'autres avaient une opinion différente. Non content d'avoir recueilli l'impression de personnes compétentes sur le sujet, il mit toute sa diligence à étudier directement nos Saints. Il en avait la plus grande facilité, puisqu'ils étaient devenus ses enfants spirituels. Il se fit donc raconter leur vie avant et après leur réunion en communauté. En recueillant les confidences de ces âmes si simples dans leurs voies et si élevées dans leurs aspirations, il ne put s'empêcher d'admirer de suite le merveilleux travail de la grâce en elles. Il vit avec évidence que leur sainteté était réelle et n'avait rien de feint ni d'exagéré; aussi sentait-il son cœur entièrement incliné vers ces

hommes de Dieu, si bien que son intimité avec eux ne fit que croître de plus en plus.

Le saint inquisiteur acquérait toujours davantage la conviction que ses visions se rapportaient à ses auditeurs de Monte Senario. Cependant, malgré tout, il n'était pas entièrement satisfait. Il possédait déjà beaucoup d'informations sur les points essentiels de la question qu'il étudiait, mais il voulait encore quelque chose de plus pour le confirmer dans ses appréciations; il eut bientôt l'occasion de se le procurer.

Grâce à l'intimité qui allait toujours se développant entre Pierre de Vérone et nos sept Pères, le saint inquisiteur se décida, sur leur prière, à les visiter à Monte Senario. Ce fut là qu'il devait enfin voir dans une lumière éclatante les desseins de la sainte Vierge, et apprendre, à ne pouvoir en douter, la ligne de conduite qu'il devait suivre lui-même. Arrivé dans cette solitude, au milieu des Pères et des enfants qui composaient la pieuse famille des Serviteurs de Marie, il y passa plusieurs jours. Examinant la vie qu'on y menait, il ne pouvait assez admirer la paix et la concorde qui régnaient en ce lieu béni, la crainte avec laquelle on y évitait toute offense du Seigneur, la touchante harmonie existant entre l'esprit de Dieu déposé au fond des cœurs et les habitudes de régularité adoptées par tous. Il était surtout frappé par l'aspect des sept chefs de cette société naissante ; ils n'avaient quitté le monde et les affaires du siècle que depuis quelques années, et déjà cependant ils savaient parler avec une doctrine profonde du royaume de Dieu, et expliquer avec une grande

lucidité les mystères les plus difficiles. Réjoui de tout ce qu'il voyait et entendait, il déclarait qu'il y avait vraiment dans ces hommes des trésors cachés. Puis il avouait que c'était seulement lorsqu'il avait mis le pied dans le monastère de Monte Senario qu'il avait vu dans toute sa clarté le sens des manifestations qu'il avait reçues du Ciel à Florence.

Pierre de Vérone ne se contenta pas de cette première visite; il en fit encore plusieurs autres aux Serviteurs de Marie, qui l'accueillaient toujours les bras ouverts, comme leur père et leur meilleur ami. Il se complaisait lui-même à séjourner au milieu d'eux. Ces visites continuèrent d'être pour Pierre de Vérone toute une révélation. Éclairé par une grâce particulière, il pénétra jusque dans l'intime des âmes qui habitaient cette délicieuse oasis de Monte Senario. Devant ce nombre déjà considérable d'hommes ne respirant que pour servir la Vierge sainte entre toutes, et formant une variété de types si remarquables par leurs charmes surnaturels, son admiration ne fit que se confirmer et s'accroître. Parmi eux marchaient en tête les sept premiers Pères, se distinguant par la perfection de leurs dons spirituels; les autres s'avançaient à leur suite, s'efforçant de les imiter. Tous ensemble, dans l'unanimité la plus parfaite, semblaient n'avoir qu'une voix et qu'un cœur pour rendre leurs hommages à Marie, lui procurer honneurs et louanges à la manière des esprits angéliques. Aussi Pierre de Vérone ne put plus hésiter à reconnaître que ces Serviteurs du Christ et de sa Mère réalisaient pleinement ses visions; et, à partir de ce moment, dans ses prédications, il ne manquait jamais de faire d'eux

l'éloge le plus magnifique, et de proclamer que cette famille religieuse allait toujours progressant dans la science et la vertu, devant Dieu et devant les hommes.

Après des conversations répétées avec les Pères de Monte Senario sur les obstacles qu'ils rencontraient au dehors, à cause de leur nom, de leur vêtement et de leur règle, Pierre de Vérone, malgré leurs instances, osait à peine se prononcer, parce que ce n'était point de sa compétence. Il avait à poursuivre les hérétiques, et non à décider de la légitimité d'un Ordre religieux. Cependant, désireux de faire cesser la détresse des Serviteurs de Marie devenus ses meilleurs amis, il se mit en prière. Il s'adressa en particulier et plus d'une fois avec larmes à Marie. En même temps, les Pères et leurs fils spirituels, à Monte Senario, multiplièrent les jeûnes et les bonnes œuvres, et firent assaut de supplications auprès de la Reine du Ciel. Tous demandaient à Marie qu'elle daignât, par un signe évident, éclairer le saint inquisiteur sur les points contestés.

Marie, prêtant une oreille bienveillante à ces demandes filiales, eut la bonté de se montrer de nouveau à Pierre de Vérone. Durant son sommeil, il la vit devant lui, entourée d'Anges; elle portait un manteau sous lequel s'abritaient les Frères de Monte Senario, avec lesquels il s'était entretenu bien des fois. Alors elle lui fit entendre « que ces hommes et ceux qui se joindraient à eux, étaient appelés à faire choix tout particulièrement de son service; et que, dans ce dessein, ils devaient établir un Ordre en son honneur, qui porterait son nom; qu'elle avait obtenu cette

grâce de son divin Fils ». Elle lui montra l'habit dont ils étaient déjà revêtus, et « qu'ils devaient conserver comme un témoignage des humiliations et des souffrances qu'elle avait endurées dans la passion très amère de son Fils »; elle lui déclara enfin que « la Règle de Saint-Augustin devait leur être donnée pour être la forme de leur vie ». Dans cette circonstance, la très sainte Vierge, comme le rapporte un autre auteur, aurait ainsi parlé : « Pierre, regarde : ce sont les hommes que j'ai retirés du monde, et que j'ai choisis pour mes Serviteurs, afin qu'ornés de ce titre ils ne cessent jamais de me rendre leurs devoirs en cette qualité. Faites en sorte, par conséquent, qu'ils gardent mon nom et l'habit qui leur a été imposé, et qu'ils observent la Règle de Saint-Augustin. »

Se levant de bonne heure, l'homme de Dieu se mit en oraison, et s'empressa d'exprimer à Notre-Seigneur et à sa Mère de vives actions de grâces pour un tel bienfait; et, pour mieux remercier encore la bonté de celle qui l'avait dispensé, il célébra avec une grande piété la messe de Notre-Dame; puis, sans retard, il se rendit à Cafaggio avec son socius. Là, ayant trouvé les Pères assemblés et tout heureux de le voir, il leur annonça la bonne nouvelle et leur dit « que Marie s'était montrée, qu'elle avait parlé de nouveau; que pour toujours ils devaient garder leur habit et leur règle, et porter le nom de Serviteurs de la Vierge Marie; qu'elle l'avait elle-même révélé primitivement, et que par l'autorité de Notre-Dame, lui, Pierre de Vérone, le confirmait pour toujours ». Après avoir exhorté les Pères à la reconnaissance, ce qui était

à peine nécessaire, il s'en retourna en se recommandant à leurs prières [1].

Grande fut la joie de nos sept Saints pour cette nouvelle marque de la miséricorde divine et cet immense encouragement accordé à leurs efforts. Toutefois, bien que les assurances à eux données par le saint inquisiteur fussent d'un grand poids, elles ne tranchaient pas encore entièrement la question d'autorisation apostolique; mais elles y étaient un acheminement; du moins ils en avaient le doux espoir. Aussi ils vont enfin s'enhardir au point de fonder une colonie, selon les règles canoniques, dans une ville voisine; et ce sera le début de cette expansion qui ne s'arrêtera plus, malgré toutes les entraves du dedans et du dehors.

[1] Sa mission terminée à Florence, Pierre de Vérone retourna dans le nord de l'Italie, où, en 1252, il fut mis à mort par les manichéens. Canonisé par l'Eglise peu de temps ensuite, il est généralement appelé saint Pierre martyr.

CHAPITRE II

PISTOIE — SAINT MANET EN FRANCE — ÉVÉNEMENTS D'ITALIE — SIENNE

(1244-1249)

L'Ordre était organisé dans une mesure suffisante, et les sujets abondaient au delà des besoins. Dans plusieurs villes, on appelait les Serviteurs de Marie avec les instances les plus pressantes; dans beaucoup d'autres, on était prêt à leur faire l'accueil le plus cordial s'ils se présentaient; et cependant Monte Senario gardait ses hôtes comme avec un soin jaloux. Malgré les vœux ardents des personnes pieuses de Florence, malgré les sollicitations de Sienne, la ville de la Vierge, ils restaient immobiles sur leur sommet solitaire. Plusieurs d'entre eux se répandaient bien çà et là dans la vigne du Seigneur pour s'occuper à des travaux divers, mais pas une seule fondation régulière n'avait encore eu lieu. La situation bouleversée de l'Italie, la mort de Grégoire IX et le retard apporté à l'élection de son successeur, l'absence d'une approbation formelle émanant du siège apostolique, l'oppo-

sition venant de différents quartiers, la pénurie des ressources, tout avait d'abord conspiré douloureusement à paralyser les aspirations de Bonfils Monaldi et de ses compagnons. Toutefois un ensemble de circonstances favorables allait décider les sept Pères à prendre un parti pour l'établissement régulier et canonique du premier couvent de l'Ordre.

A quelque distance, environ trente kilomètres de Florence, presque à la source de l'Ombrone, il y avait une ville nommée Pistoie. Plus marquante par son histoire et son influence que par la force de ses remparts et l'importance numérique de ses habitants, cette petite cité ne comptait guère que douze mille âmes; elle n'était point de taille à lutter avec Florence. En majorité favorable à l'empire, elle sympathisait peu avec la cité toute dévouée aux Papes; aussi, ayant osé défier cette dernière, elle avait eu à essuyer l'humeur belliqueuse des Florentins.

Or il y avait dans cette ville une famille du nom de Cancellieri. Noble et influente, elle était à la tête du parti guelfe. Parmi ces Cancellieri se trouvait un Messer Marsilio, qui joignait au titre de chanoine la charge d'une église, située en dehors des murs, vers la porte appelée des Cancellieri, du nom même de la famille. Soit qu'il fût avancé en âge ou insuffisant pour la tâche, il avait pour chapelain ou auxiliaire un Frère Lucien, qui appartenait à l'Ordre des Serviteurs de Marie. Sans aucun doute, le bon chanoine avait pris l'Ordre en affection par suite de tout le bien qu'il en avait entendu dire, et il avait résolu de lui céder son église. Après une entente préalable et la pleine approbation de l'évêque de Pistoie, Graziadio

Berlinghieri, Florentin d'origine, il fut décidé que l'Ordre prendrait possession le 16 février 1244.

Les Pères voulurent que cette fondation fût inaugurée selon les règles et dans des conditions sérieuses. Douze religieux furent choisis pour former cette première colonie, mais pas un des premiers Pères n'y fut compris. L'un des douze religieux détachés de Monte Senario fut élu pour prieur : il s'appelait Marcellino.

Voici comment Mati raconte, avec sa simplicité ordinaire, cette prise de possession : « Le 16 février 1244, dit-il, nous, Frères Serviteurs de la Vierge Marie, nous entrâmes en possession du couvent et de ses dépendances, le tout situé à Pistoie, en dehors de la porte Cancellieri; l'église, qui s'appelait Santa-Maria-Novelletta, étant à la charge de Messer Marsilio, chanoine, de la noble maison des Cancellieri. Il y avait là pour chapelain Frère Lucien, de notre Ordre, qui remplaçait Messer Marsilio. Nous fîmes notre entrée en procession, en chantant le *Salve Regina;* nous étions accompagnés de Messer l'évêque, de Messer le recteur de l'église Santa-Maria-Novelletta, de Messer Marcho des Amadori, tous les deux chanoines et prêtres; de beaucoup d'autres prêtres, d'un grand nombre de personnes séculières, femmes et hommes; de Messer Vicigherra Tinghi et Messer Forte, son fils, qui prirent avec Messer Marsilio une grande part dans notre venue à Pistoie. Tout le peuple fut grandement joyeux de notre installation dans cette cité. L'évêque chanta la messe solennelle, bénit le peuple, et donna l'indulgence; il fit savoir à tous que l'église s'appellerait Sainte-Marie-des-Servites, et non plus Santa-Maria-Novelletta.

« Ensuite Messer l'évêque, avec les vénérables chanoines Marsilio et Marcho, et Messer Vicigherra, et Messer Forte, avec beaucoup d'autres, restèrent à déjeuner au couvent, dans la charité du Seigneur, avec le prieur et les frères, en observant la pauvreté qui était convenable, bien que l'évêque et les autres invités eussent suppléé à notre disette, et que beaucoup de présents nous eussent été faits par le peuple.

« Après les grâces offertes à Dieu, chacun prit amicalement congé du prieur et des frères; tous se retirèrent pleins de joie et de consolation d'avoir reçu la compagnie de frères portant un nom tel que celui de Frères Serviteurs de la Vierge Marie, pour habiter et rester dans leur ville. Ils en louaient Dieu et sa Mère, de concert avec tout le peuple; et pendant bien des jours ils ne pouvaient parler d'autre chose, en voyant dans la société des frères une si grande honnêteté, simplicité et bonté, à l'honneur de Dieu et de sa Mère, la Madone sainte Marie. »

Monte Senario conserva donc les sept Pères, qui étaient son plus grand trésor. Ceux-ci étaient certainement prêts à laisser leur chère solitude, à s'éloigner de leurs compagnons bien-aimés et à partir même pour les pays les plus lointains; mais ils jugeaient, dans leur humilité, qu'ils faisaient plus en levant, du sommet de leur montagne, les bras vers le ciel, qu'en combattant dans la plaine les armes à la main. En outre, ils avaient besoin, dans cette phase si difficile, de concerter entre eux toutes leurs lumières pour se frayer un chemin à travers tant d'obstacles. Leur entreprise ressemblait à

un enfant frêle et délicat, réclamant les soins les plus attentifs et les plus constants. Le décret de Latran restait suspendu sur leur tête comme une épée de Damoclès. Les rivalités jalouses dont ils étaient l'objet constituaient aussi un véritable danger; ils devaient donc faire ensemble le guet pour déjouer plus efficacement toutes les tentatives que l'on pouvait diriger contre eux.

Cependant, en vertu de la sollicitude constante qui animait nos sept Saints envers leur Ordre, leurs regards s'étaient fixés sur Lyon, où le pape avait cherché un refuge et convoqué le concile général. Ils pensèrent que, selon toute probabilité, ce concile ne serait pas sans s'occuper de la question des ordres religieux. Aussi, après avoir pris conseil et délibéré entre eux, ils jugèrent opportun qu'un des leurs se rendît dans cette ville, afin qu'étant sur place il pût mieux protéger les intérêts de l'Ordre. Ils firent appel au zèle de saint Manet, que ses connaissances théologiques recommandaient à leur choix, et lui confièrent la mission de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour le bien commun. Il partit donc, et se trouva à son poste en temps utile. A Lyon, il rencontra plusieurs prélats, qui, pleins de bienveillance pour les Serviteurs de Marie, pouvaient l'aider en cas de besoin : le cardinal Godefroy de Castiglione, l'évêque de Florence, l'évêque de Pistoie, peut-être aussi celui de Sienne, étaient du nombre. Il se mit en relations avec eux, et il attendit, dans la prière et la paix, le résultat des délibérations.

Après des travaux préliminaires qui prirent environ six mois, le 28 juin 1245, en l'église primatiale de

Saint-Jean, le pape ouvrait le concile en personne. Il prononça lui-même le discours d'ouverture, dans lequel il décrivit les grandes douleurs qui affligeaient l'Église, les comparant aux cinq plaies du Sauveur : c'étaient le ravage de la chrétienté par les Tartares, le schisme des Grecs, le progrès des hérésies, la Terre Sainte souillée par les infidèles, la persécution soulevée par Frédéric contre l'Église. Puis, les 5 et 17 juillet 1245, eurent lieu successivement les deux autres sessions, dans lesquelles on prit toutes les mesures nécessitées par les maux dont le Souverain Pontife avait entretenu le concile.

Contre l'attente de nos Saints, la question des ordres religieux, de leur nombre et de leur approbation, ne fut point touchée. Le décret du quatrième concile de Latran de 1215 demeurait donc dans toute sa vigueur. Ce décret, si important pour nos Pères, était ainsi conçu : « De peur que la trop grande diversité d'ordres religieux n'apporte de la confusion dans l'Église, nous défendons d'en inventer de nouveaux; mais quiconque voudra entrer en religion embrassera un de ceux qui sont approuvés. » Par suite, rein n'était innové; la situation restait la même, et, en ce qui regardait les Serviteurs de Marie, leur voie n'était ni plus claire ni plus obscure. Ils pouvaient espérer d'avoir, en dépit du décret prohibitif du concile de Latran, leur existence régularisée comme l'avaient obtenu successivement les Dominicains, les Franciscains, les Augustins, les Trinitaires, les religieux de Notre-Dame-de-la-Merci. Le culte de Marie avait pris dans l'Église l'accroissement le plus touchant ; ils étaient donc en droit de supposer qu'on en

finirait par reconnaître la grande convenance d'un institut exclusivement consacré à la Mère de Dieu. D'autre part, par la Règle de Saint-Augustin, qu'ils avaient embrassée, ils ne formaient pas, à proprement parler, un Ordre nouveau.

Mais le Père Manet ne se borna pas à suivre les débats et les décisions du concile; il chercha en même temps, autant que les circonstances pouvaient le permettre, à propager l'Ordre en France. Le trône de ce pays était alors occupé par Louis IX, le type le plus accompli du chrétien et du roi. Selon quelques-uns, saint Manet aurait été reçu en audience par saint Louis, et lui aurait imposé le petit habit des sept Douleurs de Marie. Dans cette hypothèse, le saint religieux aurait eu sa tâche grandement facilitée par un si haut appui; car nul plus que le pieux roi de France n'avait d'estime et d'affection pour les religieux: il vivait avec eux sur le pied de la plus grande familiarité, les invitait à sa table, leur donnait des missions de confiance dans son royaume, et avait sans cesse recours à leurs lumières et à leurs avis.

Nous ne savons rien de positif sur les résultats des travaux du Père Manet en France. Quelques auteurs lui attribuent la fondation des couvents de Paris et de Toulouse; mais d'autres en font honneur à saint Philippe; il semblerait bien que la fondation de Vienne fût son ouvrage. En tout cas, le saint sut tirer bon parti de son temps : il fit connaître l'Ordre, répandit l'édification partout, et prépara admirablement les voies à saint Philippe, qui, vingt-quatre ans plus tard, devait venir lui-même affermir et développer ce que saint Manet avait inauguré pendant son

séjour. Ce dernier, ayant donc rempli sa mission, reprit le chemin de l'Italie et de Monte Senario, où il fit connaître à ses frères les résultats de son voyage.

D'après quelques auteurs, saint Manet, en rentrant en Italie, se serait arrêté à Bologne, où il aurait reçu des ouvertures pour une fondation qui n'eut lieu que plus tard, vers 1260.

Les troubles occasionnés par les guerres intestines qui désolaient alors l'Italie et Florence en particulier, n'étaient point de nature à encourager les Pères de Monte Senario dans leur projet d'établissement dans cette ville. Tout y était bouleversé : leurs âmes, avides de paix et de silence, ne pouvaient songer à se jeter au milieu de ce volcan enflammé. De plus, le pieux évêque Ardingo, leur vrai père et défenseur, après une vie pleine de mérites autant que d'agitations, venait de mourir. Son siège devait rester vacant pendant plusieurs mois et être occupé, au commencement de 1250, par Philippe Fontana, seulement pour un peu plus d'une année. Dans de telles circonstances, ils ne pouvaient qu'attendre pour réaliser leurs vues sur Florence. Avant de se mettre en mouvement, il fallait que devant eux l'horizon devînt plus clair et plus serein.

Ils ne restèrent pourtant pas inactifs : leur jeune famille s'accroissait toujours. Les événements douloureux qui se passaient augmentaient dans beaucoup d'âmes le dégoût du monde. Les partisans de Frédéric, frappés par l'excommunication, demandaient d'entrer en religion pour recueillir le bénéfice de l'absolution. Il y avait une part dans ces conquêtes pour les Serviteurs de Marie; aussi Monte Senario ne

cessait pas de se peupler dans le calme et le recueillement, pendant que la tourmente sévissait tout près de lui.

Il n'était donc pas possible de fonder à Florence, durant cette période de luttes et de troubles; mais rien n'empêchait de le faire à Sienne, car cette ville jouissait d'une grande tranquillité. Et il semble, en effet, que, vers cette époque, nos Saints y fondèrent pour la première fois ou y achevèrent ce qu'ils avaient peut-être déjà inauguré depuis plusieurs années. Des pourparlers avaient eu lieu dès 1239, et quelques-uns pensent qu'ils avaient été suivis d'un commencement d'exécution avec le Père Jacques de Poggibonzi comme prieur; mais rien dans les documents ne permet de le donner comme certain. Quoi qu'il en soit, en 1249, on signale comme prieur des Serviteurs de Marie, à Sienne, un frère Bernard Salimbene, qui portait l'un des noms les plus en vue de cette ville.

Sienne était un lieu parfaitement choisi pour y fixer un rejeton de Monte Senario. Au point de vue géographique, elle était la plus considérable des villes de la basse Toscane. Située au centre de toute la région et bâtie sur le sommet de collines élevées, elle commandait facilement toutes les plaines environnantes. Son origine se perdait dans la nuit des temps (dans ses constructions elle indiquait un caractère étrusque, et par son nom elle était romaine). De loin, avec sa cathédrale, ses autres monuments, ses murs, elle avait tout à fait l'aspect d'une capitale de province. Sous le rapport politique, elle était le siège d'une république assez florissante; sa population n'é-

tait pas moins de trente à quarante mille âmes, et elle augmentait sans cesse; aussi rien d'étonnant qu'elle fût le centre le plus important dans ces parages. Sans prétendre dominer sur Florence, elle pouvait rivaliser avec elle. Florence le comprit, et dans sa fierté eut peur qu'elle ne l'emportât; c'est pourquoi elle la considéra comme une ennemie à laquelle elle ne devait laisser aucun repos, tant qu'elle ne l'aurait pas pliée sous sa domination. De là ces guerres répétées, dans lesquelles Florence le plus souvent était victorieuse. Comme toutes les villes d'Italie, Sienne renfermait dans son sein deux partis; mais celui de l'empire était de beaucoup le plus fort; aussi elle était considérée comme une ville gibeline.

Par une opposition bizarre, moins entraînée vers le pape que vers l'empereur, elle était la cité religieuse par excellence, et son trait caractéristique était un attachement pour le culte de la Vierge Marie qui n'était dépassé nulle part ailleurs. Sa foi vive et naïve se concentrait sur la Mère de Dieu avec une ardeur que les passions de toutes sortes ne pouvaient en rien diminuer. Cette dévotion remontait à la plus haute antiquité. Selon une tradition très respectable, elle aurait été l'œuvre même d'un disciple des Apôtres, saint Ansano. Venu à Sienne pour prêcher la bonne nouvelle du salut, il avait converti un grand nombre d'âmes à la vérité. Pour les aider à garder la foi qu'ils avaient embrassée, le saint leur avait fortement recommandé d'avoir des sentiments de filiale tendresse pour la Mère de Dieu. Dociles à ses conseils, les Siennois s'adonnèrent tellement alors au culte de

Marie, qu'il devint comme le principe inspirateur de toute leur religion. Depuis il n'avait fait que croître; si bien que, devenue célèbre pour son attachement à la Mère de Dieu, Sienne se faisait un honneur de s'appeler la cité de Marie.

Cet amour de Marie devint le palladium de cette cité contre l'hérésie manichéenne des cathares; et, grâce à lui, elle avait, d'une part, été plus préservée de cette peste redoutable, et, de l'autre, tout en demeurant fidèle à l'empire, ce qui était sa politique traditionnelle, elle ne devait jamais donner la main à un empereur excommunié. Il se comprend, par suite, que Sienne ait réclamé des envoyés de la Reine du Ciel, à la première nouvelle des événements qui avaient décidé les sept premiers Pères à devenir les fondateurs d'une famille religieuse portant le nom de Serviteurs de Marie. Rien n'était plus en accord avec les circonstances et les sentiments de piété de la population siennoise envers Marie. Si ses vœux ne furent pas exaucés sur-le-champ, ils devaient l'être à la première conjoncture favorable. Afin de mener cette entreprise à bonne fin, nos sept Saints choisirent des hommes qui ne pouvaient heurter les affections patriotiques des Siennois. Ils leur donnèrent, en premier lieu, le Père Jacques de Poggibonzi, qui, par son pays d'origine, était leur voisin, presque leur compatriote; et, en 1249, ils mirent à la tête du couvent de Sienne un religieux portant le nom si connu de Salimbene.

Ce couvent devint bientôt l'enfant gâté, pour ainsi dire, de la république de Sienne et des Siennois, qui, à l'envi, subvinrent à ses moindres besoins et se

plurent à le combler de largesses. Spirituellement, il ne fut pas moins prospère : les religieux s'accrurent vite en nombre, et bientôt de grands saints germèrent sur cette terre féconde, spécialement bénie par la dévotion à la Vierge sainte entre tous. C'est dans ce couvent que bientôt, en effet, devaient venir s'abriter et se sanctifier saint Pérégrin Latiosi et les bienheureux Joachim Piccolomini et François Patrizi, qui, par la sainteté de leurs vies et l'innocence de leurs âmes, devaient tant honorer la pureté virginale de Marie.

Tels furent les premiers essais d'expansion de l'Ordre. Dans l'espace de dix années, c'était peu; mais les circonstances étaient exceptionnellement difficiles. La préparation et la fondation de l'œuvre avaient été très laborieuses ; son extension devait avoir le même caractère. Les Ordres religieux reflètent dans leur existence la pensée dominante pour laquelle ils ont été créés. L'Ordre des Servites de Marie a pour but mystique d'honorer spécialement la Mère des douleurs; c'est pourquoi la souffrance et la peine apparaissent fortement imprégnées sur ses débuts, comme elles le seront par la suite sur ses progrès ; mais il triomphera malgré tout, et, semblable au chêne que les vents impétueux enracinent plus fermement dans le sol, l'Ordre des Servites de Marie puisera dans ses épreuves mêmes une grâce de solidité inébranlable et de durée sans fin.

CHAPITRE III

PREMIÈRE APPROBATION APOSTOLIQUE — PREMIER CHAPITRE GÉNÉRAL — CAFAGGIO

(1249-1251)

Dans l'Église catholique, il y a un centre où tout doit puiser la force et la vie : ce centre est le saint-siège, le siège occupé par le successeur de Pierre. Il est nécessaire de croire et d'agir en conformité avec lui pour être un membre reconnu du corps mystique du Christ, un véritable chrétien. La vie religieuse, dans la forme qu'elle prend et dans les obligations qu'elle impose, ne dépend pas moins de ce siège, qui a le droit d'organiser les institutions publiques établies dans son sein pour le bien des âmes, comme celui de définir les règles de morale et les points de foi que tous doivent admettre pour le salut. Aussi, pour être inattaquable et légitime, tout Ordre religieux doit avoir la sanction du Pontife romain.

C'est précisément cette sanction que les Serviteurs de Marie n'avaient point, après dix années environ d'existence; ils avaient eu les paroles et les sourires

de Marie, leur apportant du Ciel les ordres de son Fils. Le bon évêque de Florence, Ardingo, leur avait donné tout son cœur et son appui, et ils avaient marché de concert avec lui. Le saint inquisiteur Pierre de Vérone avait reconnu et confirmé la bonté de leurs voies et de leurs œuvres; il était même devenu leur meilleur ami. Autrefois, il est vrai, un cardinal, devenu depuis pape, les avait visités pendant quelques jours, et leur avait conseillé, lorsqu'ils n'étaient encore qu'ermites, de fonder un nouvel institut religieux; mais Rome, depuis, avait gardé le silence. Le chef suprême de la chrétienté n'avait parlé ni par lui-même ni par aucun de ses légats. Pierre de Vérone ne pouvait être compté parmi ces derniers; car, à Florence, il n'avait eu qu'à rechercher et à réprimer l'erreur et le crime, et non à sanctionner canoniquement les familles religieuses. Mais l'heure était venue de recevoir du siège apostolique lui-même cette approbation nécessaire, ou du moins quelque chose y préparant.

Innocent IV, qui occupait la chaire de saint Pierre, s'inspirait envers les Ordres religieux de l'esprit du concile général tenu à Latran en 1215. Non seulement il s'opposait à la création d'ordres nouveaux, mais, bien plus, il songeait à en diminuer le nombre par voie de suppression ou de fusion. Aussitôt investi de la charge du souverain pontificat, il avait, dès le 16 décembre 1243, enjoint aux diverses branches de la grande famille des Augustins, en Toscane, de se réunir en un seul corps et de ne former qu'un Ordre unique. C'était, pour une province, le commencement d'une fusion qu'Alexandre IV, son successeur, devait,

en 1255 et en 1256, rendre plus universelle. Aussi il était fort à craindre qu'Innocent IV, placé en présence des Serviteurs de Marie, ne songeât à les fondre avec cet Ordre. Le projet paraissait d'autant plus plausible, que les religieux de Monte Senario avaient embrassé la Règle de Saint-Augustin. C'était là le point délicat, et l'avenir vérifia avec trop d'exactitude cette frayeur. En principe, l'interdiction d'établir de nouveaux ordres, et, en pratique, la disposition à vouloir considérer les Serviteurs de Marie comme de vrais Augustins, devaient être pour les sept Pères d'abord, et pour tous leurs enfants ensuite, comme les deux clous destinés à les attacher à la croix pendant plus de soixante années.

En attendant, la Providence préparait le premier obstacle à une fusion avec les Augustins, obstacle qui devait être à la fois le premier moyen de conserver aux Serviteurs de Marie leur nom, leur but, leur cachet, leur autonomie, tout ce qui leur était propre, et ainsi être le principe de leur salut.

Dans le cours de 1248, Innocent IV, encore à Lyon, nommait légat en Toscane le cardinal Régnier Capocci ; c'était le premier cardinal apparaissant en Italie avec les insignes rouges de sa dignité. Ces insignes avaient été institués par Innocent IV au dernier concile, en témoignage du sang versé par les membres de la hiérarchie sacrée, victimes des fureurs de Frédéric. Ce légat se distinguait par une grande piété envers la Mère de Dieu. Étant à Viterbe, il avait élevé à cette bienheureuse Vierge un sanctuaire, consacrant à cette œuvre une somme considérable prise sur sa fortune personnelle.

Dès que les Pères de Monte Senario apprirent sa présence en Toscane, ils eurent la pensée de l'aller trouver; car ils n'avaient pas encore vu depuis les commencements de l'Ordre de représentant direct du pape, et ils sentaient de plus en plus la nécessité d'une approbation. Ils décidèrent donc que cette démarche se ferait sans retard. Au père Bonfils revenait cette tâche importante. Le légat résidait alors à Fermo, ville assez considérable située vers le sud, dans les Marches, non loin des bords de l'Adriatique. Ce fut dans cette ville que saint Bonfils se rendit au commencement de mars 1249, emportant les recommandations les plus chaleureuses de l'évêque de Florence et les vœux les plus ardents de tous les siens. Introduit près du légat, il s'empressa de lui annoncer que ses confrères et lui-même étaient, d'une part, citoyens de Florence, la ville toujours si attachée aux papes, et, de l'autre, les Serviteurs de la Vierge Marie, deux titres qui ne pouvaient que lui ménager un accueil favorable. Il fit ensuite connaître en détail les événements principaux qui les avaient conduits au point où ils en étaient; il répondit à toutes les questions du cardinal, et, après s'être entretenu avec lui autant que ses affaires l'exigeaient, il attendit en paix les résultats de son entrevue. Ils dépassèrent ses espérances, car le légat lui remit des lettres protégeant tout ce que lui et ses confrères pouvaient craindre de voir en péril.

Ces lettres étaient ainsi conçues :

« Régnier, par la miséricorde divine cardinal-diacre de Sainte-Marie-in-Cosmedin, tenant la place

de notre seigneur le Pape dans le patrimoine de l'Église, la Toscane, le duché de Spolète et la Marche d'Ancône, et légat du siège apostolique en Toscane : à nos fils bien-aimés dans le Christ, le prieur et les frères de Sainte-Marie de Monte Senario, qu'on appelle les Serviteurs de Marie, au diocèse de Florence, salut dans le Seigneur.

« Le culte et le dévouement que vous professez, dans la sincérité de vos âmes, pour l'Église romaine nous portent, non sans raison, à vous accorder des faveurs, autant que nous le pouvons devant Dieu. C'est pourquoi, prenant vos personnes et le lieu de Sainte-Marie de Monte Senario, où vous vaquez aux divins offices, sous la protection du Siège apostolique et la nôtre; par la teneur des présentes et en vertu de l'autorité dont nous sommes investi, nous confirmons la faculté qui vous a été accordée par Ardingo, évêque de Florence, de vivre sous la Règle de Saint-Augustin, et l'établissement dudit Ordre dans le même lieu, appelé du nom des Pères qui l'habitent et le garderont à perpétuité. Toutefois nous enjoignons qu'aucun de vos frères qui ont fait leur profession dans le même lieu, ou la feront dans l'avenir, ne puissent se rendre ailleurs sans les lettres testimoniales du prieur dudit lieu, à moins que ce ne soit pour embrasser une religion de plus stricte observance. Nous voulons également que vous ayez la permission de recevoir les sujets de condition libre qui quittent le siècle, et de les garder une fois reçus.

« En témoignage de quoi nous avons dressé les

présentes lettres, et nous avons ordonné qu'elles fussent munies de la force de notre sceau.

« Donné à Fermo, le 13 mars, la sixième année du pontificat du seigneur Innocent pape IV (1249). »

Cet acte, bien que n'émanant pas du Souverain Pontife, fut cependant une grâce immense qui place le cardinal Régnier au rang des plus grands bienfaiteurs de l'Ordre. En quelques traits rapides, il donnait à ce dernier sa véritable définition; il lui conférait un degré plus élevé de vie et d'existence; il consacrait l'œuvre commune d'Ardingo et des sept Pères, cette œuvre qui leur avait coûté tant de sueurs, de veilles et d'anxiétés. Avec cet acte, nos Saints pouvaient en obtenir d'autres plus importants encore et parer les coups qui leur seraient portés. Innocent IV, rentré en Italie, le verrait inséré dans les lettres curiales, et ne pourrait aussitôt désavouer son légat; il serait le plus grand obstacle au projet de fusion si cher au Souverain Pontife. Il sauverait, en un mot, les Serviteurs de Marie de la destruction.

Ces lettres, en effet, ne pouvaient s'exprimer avec plus de précision et de clarté sur tous les points essentiels; le titre renfermant la vocation y était énoncé sans réticence et sans distinction. Il y était parlé de tout ce qui constitue un ordre : un prieur, des frères, une règle, la clôture, la stabilité, l'accès libre à tous; le mot d'ordre était formellement prononcé pour désigner l'entreprise. Le tout, pour comble de faveur, était mis, par une déclaration officielle, sous la protection du Saint-Siège. L'approbation ne pouvait être plus explicite.

Bonfils Monaldi, surabondant de reconnaissance, reprit le chemin de Monte Senario. Ce furent de véritables transports d'admiration et de joie dans tous les cœurs. La nouvelle fut aussitôt communiquée aux couvents de Pistoie et de Sienne. Alors le saint prieur, avec ses frères, crut que le moment était favorable pour une réunion générale dans laquelle on traiterait de concert toutes les questions intéressant l'Ordre, et plus spécialement ce qui touchait les Constitutions. En conformité avec cet avis, le chapitre eut lieu, et, bien que sans apparat, on fit une revision de tout ce qui avait été déterminé dans le passé, et plus particulièrement des règlements adoptés depuis le passage de Pierre de Vérone à Florence. La question de la propriété fut de nouveau agitée, et on se confirma dans la disposition de ne rien posséder même en commun. Les sept Pères avaient toujours rêvé ce dénuement total, et, malgré les ennuis dont il pouvait être la source dans la pratique, ils y avaient tenu. A Monte Senario, dans l'exercice de la vie érémitique, il leur avait été facile de suivre cet attrait de leur cœur; mais, dans leur nouvelle vocation, avec les fondations qu'ils devaient faire, il ne devait plus en être de même. C'est pourquoi ils décidèrent formellement de nouveau que leur vœu de pauvreté comprendrait non seulement l'incapacité de droit, mais encore l'absence de toute possession en fait; et, tous ensemble, ils prononcèrent ce vœu qui, les allégeant de tous les embarras terrestres, devait rendre leurs cœurs plus agiles pour voler dans les voies de la perfection.

En outre, profitant de cette réunion nécessitée par

les affaires de l'Ordre, ils s'entretinrent tous ensemble, cœur à cœur, comme de véritables frères. Tous ceux qui vivaient séparés des premiers Pères, étaient heureux de saisir cette occasion de s'épancher auprès d'eux, leur confiant toutes leurs peines et toutes leurs préoccupations. Et nos sept Saints se faisaient une grande joie d'éclairer, de consoler, d'encourager leurs enfants pour de nouveaux combats.

Le premier résultat de cette réunion fut de fixer davantage les points fondamentaux de la Règle propre destinée à l'Ordre. Déjà les pratiques existaient, déjà on suivait un mode de vie précis; mais c'était plus sous forme d'usages établis que comme exécution de règlements positifs consignés par écrit. Ce fut probablement dans cette circonstance que l'on formula le texte des toutes premières Constitutions qui nous a servi par avance, en 1240, à donner une idée du genre de vie religieuse que nos sept Saints embrassèrent avec les disciples qui s'étaient tout d'abord rangés sous leur conduite. C'était un progrès sur le passé, et comme la première des trois étapes par lesquelles les Constitutions devaient passer avant d'atteindre leur achèvement.

Un autre fruit de cette entrevue de Monte Senario fut l'encouragement que tous ceux qui étaient présents puisèrent dans la communication et l'échange de leurs idées, de leurs craintes et de leurs espérances. Ils constatèrent avec joie l'unanimité qui régnait entre eux pour tendre au même but; ils virent sans illusion les difficultés qui se dressaient sur leurs voies, mais ils comprirent en même temps qu'il devait en être ainsi, puisque la souffrance était surtout pour

eux une condition essentielle du bien qu'ils pouvaient accomplir. Puis, se rappelant tout ce que Marie avait fait déjà pour eux, ils se disaient les uns aux autres qu'elle viendrait encore certainement à leur secours; qu'il n'y avait donc jamais pour eux lieu de désespérer.

Enfin cet essai de réunion, source de si douces consolations, était une invitation pour eux à y recourir de nouveau. Aussi ils se séparèrent avec la pensée de se rassembler souvent de la même manière pour se concerter sur tout, aviser aux moyens les plus efficaces de promouvoir leur entreprise, et se revoir dans la paix du Seigneur et sous la protection de leur divine Mère. Tous partirent avec la joie au cœur, et prêts à tout affronter dans l'avenir pour affermir et propager leur cher Ordre.

Désormais l'élan était donné, et la petite famille de Monte Senario allait envoyer de ses membres dans toutes les directions pour fonder de nouveaux couvents. Les sept premiers Pères allaient enfin voir leurs efforts bénis au delà de leurs espérances. Les entraves suscitées de toutes parts, bien loin d'arrêter ce progrès, paraîtraient, au contraire, l'accélérer. Pistoie et Sienne avaient demandé dix ans pour exister; mais maintenant il ne devait presque pas s'écouler d'année sans que l'Ordre naissant fût occupé à se donner des rejetons.

Les Pères portèrent d'abord leurs regards sur Florence; il y avait longtemps que ce poste leur faisait envie. Sans doute, ils y possédaient déjà une sorte de pied-à-terre, mais ce n'était rien qui ressemblât à une installation régulière. Cet abri pour

leurs courses, dû à la charité, ne pouvait former un centre pour une communauté travaillant au bien des âmes. L'ampleur lui manquait entièrement, et la chapelle n'était qu'un petit oratoire domestique. Jusqu'à ce jour aucune circonstance favorable n'avait permis d'occuper Cafaggio, et plus d'un obstacle était sur la voie. Si on eût tenté cette fondation, les autres Ordres, déjà établis solidement à Florence, n'auraient pas été disposés à voir revenir comme religieux apostoliques ceux qu'ils avaient vu partir comme ermites; ils eussent objecté encore l'absence de toute approbation pontificale. Florence, d'autre part, passait alors par des commotions trop graves pour se prêter à l'établissement pacifique des Pères de Monte Senario. Enfin le vœu de pauvreté stricte que le nouvel Ordre avait adopté confiait entièrement le succès de leurs fondations à la charité de leurs amis, des bonnes âmes.

Mais toutes ces circonstances étaient maintenant changées. Le pape avait tout récemment parlé par la bouche de son légat, et la transformation opérée dans la vie des Serviteurs de Marie avait été autorisée. L'horizon politique à Florence était devenu plus pacifique, surtout depuis que Frédéric, traînant une vie misérable et sans prestige, avait quitté la Toscane. La ville guelfe allait elle-même secouer le joug des gibelins, qui la dominaient et la terrorisaient. Pour achever de rendre l'idée d'une fondation à Florence réalisable, des âmes généreuses s'étaient rencontrées qui voulaient faire les premiers frais d'installation, et avaient réuni une somme suffisante pour l'acquisition de l'hôtellerie de Cafaggio, pour des aménagements convenables et de nouvelles constructions.

Cette propriété appartenait à plusieurs Florentins, qui la possédaient par indivis. Après les démarches nécessaires, ils consentirent à la céder moyennant une somme qui ne paraît pas excessive pour l'époque, six cent et une livres, ce qui représentait environ quatre mille deux cents francs de notre monnaie. Pour satisfaire aux exigences du vœu de pauvreté, la vente fut faite à un représentant du Pape et de l'Église romaine; la juridiction pleine et entière sur la propriété fut réservée à l'évêque de Florence, qui devait faire aumône de l'usage en faveur des frères de l'Ordre, ou, en d'autres termes, du couvent de l'église Sainte-Marie de Monte Senario; le représentant choisi était un pieux Florentin, nommé Henri Baldovini, ami intime et dévoué des Pères. La vente stipulait expressément que l'on vendait le morceau de terre d'une contenance de quatre *staiora,* mesure du temps, fonds et surface avec le logement, les murs, le cloître et tous les autres édifices existant sur l'immeuble.

Ce fait important se passait le premier juillet 1250; c'était un premier pas vers ce rêve si caressé par les Pères de revenir dans la cité de leur enfance et de leur jeunesse. Pour aplanir les autres difficultés, il n'y avait qu'une ressource : voir le légat et obtenir de lui une permission écrite, dont l'effet serait de prévenir les difficultés soulevées par les opposants; il fut décidé que le père Bonfils aviserait au moyen d'avoir la sanction désirée. Le pape Innocent IV était encore à Lyon, où il devait demeurer jusqu'au 19 avril 1251, mais il avait son légat en Italie. C'était donc avec ce légat qu'il fallait absolument s'aboucher.

On n'attendit plus que l'occasion favorable, l'heure opportune.

Cependant, à Florence, les gibelins penchaient de plus en plus vers leur ruine. Après des revers au dehors et au dedans, un coup plus terrible encore était venu les frapper : Frédéric, qui séjournait alors en Apulie, mourait à Fiorentino durant la nuit du 12 au 13 décembre de cette même année 1250. Par une coïncidence singulière, son vicaire, à Florence, périssait la même nuit, écrasé par une pierre qui se détacha de la voûte de sa chambre. La nouvelle de ce double événement se répandit avec rapidité dans toute l'Italie. En Toscane et dans sa capitale, elle fut pour les guelfes le signal d'une joie exubérante, et pour les gibelins comme un coup de foudre. Les premiers redevinrent les maîtres, et les seconds se retirèrent pour recommencer de nouvelles intrigues et de nouvelles conspirations.

Les Pères de Monte Senario, voyant les affaires prendre une meilleure tournure à Florence, ne crurent pas devoir différer davantage l'exécution de leur projet d'installation dans cette ville. Le légat Pierre Capocci était dans les Marches, à Ancône. Le père Bonfils Monaldi s'y rendit, et il eut avec le représentant du pape une entrevue, dans laquelle sans doute bien des questions furent agitées ; mais deux seulement y reçurent une solution formelle.

La première fut celle de la fondation de Florence ; on y avait déjà la libre disposition d'un terrain et de constructions, dans lesquelles se trouvait un petit oratoire. Mais il s'agissait d'élever une église véritable, destinée à être le principe d'un couvent pro-

prement dit. L'occupation à titre privé devait par là se transformer en occupation publique, avec le droit d'ouvrir l'église aux fidèles. C'était donc une réelle création. Le légat se montra très favorable, et il adressa à l'évêque de Sienne, chargé du diocèse de Florence pendant la vacance du siège, des lettres par lesquelles il autorisait le père Bonfils à reconstruire sur un fonds propre la chapelle déjà existant à Cafaggio, en dehors des murs de Florence, à la condition de ne point léser les droits d'autrui; puis il priait l'évêque de Sienne de donner aussi la permission de poser la première pierre.

La seconde affaire à traiter était celle des sujets qui demandaient à entrer dans l'Ordre après avoir appartenu au parti de Frédéric, et étaient demeurés gibelins obstinés après son excommunication et sa déposition. Excommuniés eux-mêmes, ils étaient inadmissibles; car l'effet de la peine qu'ils avaient encourue était de priver de tous les biens spirituels confiés à l'Église de Dieu : les Pères avaient besoin de les absoudre. Le légat ne fit aucune difficulté pour leur accorder cette permission; il donnait donc au prieur et à tous les prêtres de l'Ordre ce pouvoir, à la condition que les absous répareraient les torts commis envers l'Église et toutes autres personnes, et, dans le cas où ils ne connaîtraient pas ces dernières, ils devraient s'acquitter entre les mains des pauvres.

Aussitôt après l'entrevue, on s'occupa de faire parvenir à l'évêque de Sienne la décision du légat touchant l'entreprise de Cafaggio; lui-même s'empressa de se conformer aux ordres qui lui étaient exprimés, et, selon la teneur de sa missive du 17 mars 1251, les

Pères pouvaient prendre possession de Cafaggio, y bâtir une nouvelle église et poser, au début des travaux, la première pierre selon les rites accoutumés. Du reste, nul ne pouvait faire sérieusement opposition à cette entreprise, et aucuns droits ne pouvaient être strictement lésés, puisque cette œuvre surgissait en dehors de la ville et dans un lieu presque désert.

De tous les côtés, les Pères étaient en règle; aussi Bonfils Monaldi jugea opportun de ne point différer, et lui-même, puisqu'il y avait été autorisé à cause de la vacance du siège, bénit et posa la première pierre. Cette cérémonie fut pour le cœur de ce bon Père la source d'une joie bien vive. Avec quelle effusion il répandit ses prières sur cette fondation sacrée! avec quelle ferveur il demanda que l'édifice matériel dont cette pierre était le résumé et le principe, et l'édifice spirituel qui devait être le plus important, s'élevassent en ce lieu pour la plus grande gloire de Notre-Seigneur et de Marie, sa très sainte Mère!

Les travaux, poussés avec activité, marchèrent rapidement. L'église était dans des proportions modestes, et le couvent était agencé en utilisant tout ce qu'il y avait de constructions sur la propriété. Des pauvres de Dieu ne pouvaient que bâtir selon les règles de la pauvreté. Ce trait fut bien remarquable dans la fondation de Florence. Il semble qu'autant sa destinée devait être glorieuse par la suite, autant ses origines furent humbles : la Santissima-Annunziata fut un tout petit sanctuaire avant de devenir la splendide basilique que l'on connaît.

Pendant ce temps, le prudent Bonfils n'oubliait rien de ce que suggérait la sagesse pour faire fleurir

l'Ordre tout en le protégeant. Cette année même (1251), il réunit à Monte Senario un chapitre dans lequel ce qui regarde l'autorité fut examiné et décidé d'une manière plus précise. En étendant les rameaux, il ne fallait point affaiblir le tronc; c'est pourquoi des règlements ou constitutions, marqués au coin d'une grande prudence, furent adoptés sur ce sujet. On verra plus tard tous ces efforts successifs pour donner à l'Ordre un corps complet de règles, aboutir à une œuvre parfaite dans ses détails et dans son ensemble. C'est saint Philippe Bénizi qui aura le talent et le mérite de ce travail de coordination et d'achèvement ; mais tout devait être préparé par nos sept Pères, qui mettaient sans cesse en commun leurs lumières et leurs délibérations pour arriver aux meilleurs résultats.

Ces deux années avaient donc été amplement bénies : un légat du Pape avait sanctionné l'œuvre de Monte Senario, les Constitutions de l'Ordre avaient été ébauchées, et le couvent de Cafaggio inauguré à Florence. L'avenir pouvait être obscur, mais ces trois événements y répandaient une lumière pleine de consolation et d'espérance; c'était l'Ordre recevant un premier affermissement de l'autorité suprême, perfectionnant son organisation dans sa vie intime, et prenant au dehors une extension de grande importance. Aussi nos sept Saints, pleins d'une confiance toute surnaturelle, vont bientôt obtenir de la sainte Église un protecteur officiel pour leur Ordre et faire de nouvelles fondations ; ils recevront même du Ciel une faveur qui leur prouvera que, plus que jamais, Marie est avec eux.

CHAPITRE IV

PREMIER CARDINAL PROTECTEUR — CASTELLO — LA SANTISSIMA-ANNUNZIATA — LUCQUES — AREZZO

(1251-1253)

Pour l'Ordre et ses saints Fondateurs, la grande entreprise de l'heure présente était la construction de l'église et du couvent de Cafaggio. L'habitation déjà existante et le plan modeste qu'on avait tracé permirent de faire marcher les travaux avec une grande rapidité. L'infatigable père Alexis était sur place, dirigeant et surveillant. Bientôt tout fut prêt pour recevoir une communauté régulière, dont la mission serait de faire à Florence, dans cette grande capitale, ce que l'on faisait déjà à Monte Senario, à Pistoie et à Sienne.

Cependant la consolante perspective de posséder bientôt un centre à Florence n'empêchait pas les Pères de Monte Senario de s'inquiéter des entraves qui pouvaient leur venir de leurs adversaires; c'est pourquoi ils jugèrent à propos de prendre des précautions contre ces douloureuses éventualités. Ils savaient que, pour les autres Ordres, le Souverain

Pontife désignait un cardinal ayant pour office de prendre sous sa protection la famille religieuse qui lui était confiée et de l'aider dans tout ce qui l'intéressait. Les Pères songèrent à obtenir une faveur du même genre. Tant qu'ils étaient demeurés dans une sorte de pénombre à Monte Senario, leur éloignement même les protégeait assez; mais maintenant qu'ils allaient être mis sur le plus grand théâtre d'activité et de conflit existant en Toscane, il n'était pas inopportun pour eux de prendre ce moyen de sécurité.

Innocent IV, après la mort de son persécuteur Frédéric, avait aussitôt résolu de quitter Lyon et de regagner l'Italie. Parti de France, le 19 avril 1251, il était à Bologne dans le cours du mois d'octobre. C'est dans cette dernière ville que saint Bonfils alla présenter sa requête, faisant valoir tous les arguments militant en faveur de sa cause. Il obtint ce qu'il demandait, et le 23 octobre on lui délivrait des lettres par lesquelles il en était officiellement informé. Ce document, qui émanait du cardinal choisi pour être le premier protecteur de l'Ordre, Guillaume de Fiesque, propre neveu d'Innocent IV, était des plus importants par les expressions qu'il contenait, car il reconnaissait implicitement l'Ordre, et il donnait les principaux traits de son organisation.

En voici le texte :

« Guillaume, par la miséricorde divine cardinal-diacre de Saint-Eustache, aux religieux, ses bien-aimés dans le Christ, le prieur et tous les frères, qu'on appelle Serviteurs de Sainte-Marie, salut et sincère charité dans le Seigneur.

« Afin que par notre ministère le zèle de votre Ordre s'accroisse et produise des fruits toujours plus grands dans le temps et l'éternité, notre seigneur pape m'a confié le soin général de votre Ordre. C'est pourquoi, par la volonté expresse dudit seigneur pape, nous prenons sous notre gouvernement et notre protection bienveillante vos personnes et les lieux dans lesquels vous vaquez au service divin ; et, par la teneur des présentes, nous vous enjoignons de garder inviolablement dans l'avenir tout ce qui est de votre Ordre, placé sous la Règle de Saint-Augustin, en conformité avec l'établissement et la concession qui vous en ont été faits par Ardingo, évêque de Florence, d'heureuse mémoire, et la confirmation et la concession qui vous ont été accordées par le seigneur Régnier, cardinal-diacre de Sainte-Marie-in-Cosmedin, de vénérable mémoire.

« En foi de quoi, nous vous accordons les présentes lettres munies de la force de notre sceau.

« Donné à Bologne, le 23 octobre, IXe année du pontificat du seigneur pape Innocent IV, soit en l'année 1251 du Seigneur. »

Le nouveau cardinal protecteur ne pouvait dire rien de plus clair et de plus net : il reconnaissait le titre propre du nouvel Ordre, il admettait tout ce qu'avait fait Ardingo, il approuvait tout ce qu'avait fait le cardinal Régnier. On voit que, preuves en main, le Père Bonfils Monaldi avait pu convaincre le cardinal Guillaume que l'Ordre des Serviteurs de Marie était un Ordre par lui-même, et non simplement un rameau d'un autre Ordre. Mais sous l'em-

pire de quelles influences et par suite de quel plan les Serviteurs de Marie apprendront-ils bientôt, par des documents pontificaux, qu'ils appartiennent purement à l'Ordre de Saint-Augustin, comme on le verra dans les deux lettres d'Innocent IV, du 17 et 18 août 1254? C'est ce qu'on ne saurait expliquer que par un revirement total opéré soudain dans les idées et les vues du pape.

Sans se soucier davantage des périls qui pouvaient menacer l'Ordre, nos sept Pères, confiants en la miséricorde divine et en leur céleste Protectrice, poursuivaient leur œuvre et ne perdaient aucune occasion d'en assurer le développement. Le couvent de Pistoie prospérait; celui de Sienne continuait à être l'objet des libéralités de la république siennoise; Cafaggio se construisait, s'organisait et allait entrer en ligne, et bientôt même une autre fondation pourrait être réalisée : c'était celle de Citta di Castello, petite ville de l'Ombrie située sur le Tibre.

Il y avait à Citta di Castello une famille Mancellari. Pieuse et à l'aise, elle fut prise d'un grand désir de faire une bonne œuvre dont les Serviteurs de Marie seraient l'objet et les instruments. Aussi, tous les intéressés étant assemblés par-devant le notaire impérial du lieu, le 24 octobre 1251, ils déclarèrent que l'acte auquel ils allaient procéder avait pour motif de procurer « le bien de leurs âmes, celui de leurs parents et de ceux de toutes les personnes qui leur étaient unies par la consanguinité ». Puis ils donnèrent par acte authentique, pour la fondation d'un couvent de l'Ordre, au frère Gratien, syndic, acceptant et stipulant au nom de la sainte Église romaine,

une pièce de terre située à Castello, hors de la porte Saint-André, dans le lieu appelé les Fours-à-Chaux du fils Uguli. L'évêque de Castello, Pierre, des comtes d'Agnani, petit-neveu d'Innocent III et de Grégoire IX, prêtait tout son concours à l'entreprise. Les Serviteurs de Marie s'installèrent provisoirement dans une maison de la ville en attendant qu'ils pussent, quelques années plus tard, entreprendre la construction d'un couvent et d'une église.

Pendant que la fondation de Citta di Castello prenait naissance, celle de Cafaggio se terminait dans les proportions auxquelles on avait jugé prudent de se restreindre. L'église s'élançait gracieuse dans les airs, avec son petit couvent adossé à son flanc nord-ouest. C'était beaucoup pour les Pères de Monte Senario, qui voyaient de si grands charmes dans la pauvreté; mais, par comparaison avec d'autres édifices de Florence, il n'y avait rien dans le nouvel établissement de Cafaggio que de modeste et d'ordinaire. Pour donner à leur œuvre un cachet tout spécial de consécration à Marie, il leur sembla, puisqu'ils avaient promis de s'appliquer entièrement à son service durant tout le cours de leur vie, qu'ils feraient bien de représenter dans leur église le mystère de son Annonciation, dans lequel elle se déclare la Servante du Seigneur. Une telle idée était d'un grand à-propos. Marie montre, en effet, dans ce mystère qu'au moment même où elle est revêtue, par une volonté d'en haut, des plus grands titres, ceux de Mère de Dieu et de Reine du Ciel et de la terre, ses préférences marquées sont pour cette humble qualification de Servante, et que, par suite, c'est la plus belle qu'on puisse ambitionner. Marie

fait paraître en même temps dans sa déclaration les plus grandes vertus : l'humilité, la force, la reconnaissance, l'amour et d'autres encore, toutes impliquées dans ce mot si simple et à la fois si profond. Marie par là enseigne au monde, au moyen d'une parole dont la toute-puissance accomplit les plus étonnantes merveilles, que Dieu seul est grand et la source de toute grandeur, et que la créature humaine est d'autant plus grande qu'elle s'abaisse davantage en sa présence.

Il fut donc décidé que dans l'endroit le plus apparent de l'église on ferait peindre, au printemps de 1252, une fresque aussi belle qu'il serait possible de l'obtenir, et dans laquelle serait reproduite cette scène ravissante du colloque de l'ange Gabriel avec la plus pure des vierges, qui, au message du Ciel, ne trouva que cette parole à répondre : « Voici la Servante du Seigneur. » Pour ce travail, on convint de recourir au peintre le plus habile que l'on pourrait rencontrer. Florence, à cette époque, ne faisait pas encore école. Elle possédait des peintres, mais pour la plupart ils suivaient, avec un scrupule étroit, les errements du genre byzantin, que la persécution des iconoclastes avait depuis longtemps acclimaté à Florence. Il paraît toutefois qu'il y avait dans cette ville un peintre habile, dont le pinceau avait répudié en partie cette servile imitation du passé, et pouvait s'abandonner à son propre génie. Il s'appelait, dit-on, Barthélemy; il avait un goût extrêmement pur et délicat, et, ce qui ne gâtait rien, il était profondément religieux : il n'entreprenait aucune œuvre d'importance sans s'y être préparé par la réception des sacrements; il pen-

sait avec raison que plus l'âme se dégage des choses terrestres et sensibles, plus elle est capable de s'élever à l'idéal, au divin. Quand donc les saints Fondateurs firent appel à son talent, il purifia son cœur dans le bain de la Pénitence et reçut la sainte Eucharistie, qui renferme le Dieu de toute beauté. Puis, après avoir conçu son plan, il se mit à l'œuvre, non sans avoir réclamé les prières de ceux qui recouraient à son art. Il commença par les parties les plus faciles de sa tâche, et put s'en acquitter à merveille. L'Ange, porteur du message divin, apparaissait gracieux et modeste; le Père éternel, dans le lointain, avec des traits pleins de calme et de gravité, considérait le premier acte du grand mystère qu'il avait résolu; le Saint-Esprit, sous la forme d'une douce colombe, s'élançait vers le sein qu'il devait divinement féconder; le corps de la Vierge se dessinait dans sa pose aisée et charmante; le visage seul de Marie restait à esquisser et à peindre. Il fallait que l'artiste le fît illuminé par l'annonce étonnante qui venait du Ciel, et reflétant l'âme de Marie avec toutes ses beautés. Il devait être un chef-d'œuvre d'expression; les traits devaient y être d'une correction sans égale, le regard plus limpide et plus pur que le plus pur rayon de lumière. Le divin devait s'y voir avec cet éclat puissant et suave qui écarte la pensée de tout ce qui est humain. Le peintre avait devant les yeux de son âme un idéal qui lui semblait répondre à la sublimité du mystère. Il s'appliqua donc à le tracer; mais, considérant son esquisse, il n'en parut point satisfait. Il se remit à l'œuvre, refaisant, corrigeant son premier essai, mais en vain: il ne put réaliser ce qu'il croyait

avoir conçu ; il tenta encore, mais ses nouveaux efforts furent infructueux. Découragé, il suspendit son travail et alla prendre son repos.

Le lendemain était précisément le 25 mars 1252, jour de l'Annonciation. Barthélemy se rendit à l'église pour tenter de nouveau l'inspiration rebelle; mais Marie avait décidé que dans cette circonstance une main humaine ne reproduirait pas ses traits célestes. A peine le peintre eut-il soulevé le voile qui recouvrait son ébauche, qu'un cri d'admiration échappa à ses lèvres, tremblantes d'émotion. Un pinceau invisible avait achevé la fresque en peignant le visage de la Vierge avec un art qui laissait bien loin derrière lui le génie des plus habiles. Il était évident qu'un miracle s'était accompli, et Barthélemy ne put s'empêcher de le proclamer tout haut. Alors tous d'accourir : Pères et Frères de Cafaggio. La nouvelle ne tarda pas à se répandre dans toute la ville, une foule immense fut bientôt présente ; et tous ne pouvaient que s'extasier devant cette face ravissante, d'une beauté toute céleste. Les larmes coulaient des yeux de tous les spectateurs, tant ils se sentaient émus à l'aspect de ce visage qui n'avait rien de la terre. Il semblait que le surnaturel les pénétrât jusque dans le plus intime de leur être. Un auteur rapporte qu'en considérant la Vierge de l'Annonciation, un attrait indicible les portait avec force vers les choses de Dieu, et qu'un ennui mortel les étreignait au souvenir de tout ce qui était contraire à l'amour divin.

Nos sept Saints ne furent pas les moins impressionnés; ils comprirent mieux que personne cette

marque de bonté accordée par Marie; ils lui en dirent toute leur gratitude, et y puisèrent un nouveau courage pour continuer l'œuvre commencée.

En peu de temps, on accourut pour voir ce prodige des pays les plus éloignés, et les foules se succédèrent sans interruption devant la fresque miraculeuse. A cette époque de foi, on se mettait vite en route quand il s'agissait de faits merveilleux. L'affluence fut d'autant plus grande, qu'on chercha aussitôt à en profiter pour le soulagement des innombrables misères qui accablaient alors la pauvre humanité. On vint réclamer des miracles de toutes sorte à la Vierge de Cafaggio, et bientôt des grâces si multipliées furent accordées, qu'on n'appela plus le nouveau sanctuaire que Notre-Dame-Sainte-Marie-Mère-des-Grâces.

Presque en même temps, le sanctuaire prit encore le nom de Santissima-Annunziata, et depuis il n'a pas cessé d'être visité par des multitudes de pèlerins, venant de toute l'Italie et du monde entier pour honorer la Mère des grâces et solliciter ses faveurs. D'autre part, l'image miraculeuse a été constamment l'objet de l'admiration des plus grands artistes, qui ont reconnu son origine divine. Michel-Ange, qui l'avait étudiée, ne craignait pas de dire : « Si quelqu'un me disait que cette image a été peinte de main d'homme, je dirais (et je suis homme du métier) que c'est un mensonge, car véritablement l'art de l'homme et tout son talent ne peuvent atteindre aussi haut que ce chef-d'œuvre. Et mon avis est tout simplement que ce visage divin a été fait par Dieu et non par les hommes. »

L'installation de Cafaggio achevée, le couvent de Notre-Dame-Sainte-Marie-Mère-des-Grâces acquit de plus en plus une célébrité qui portait au loin son nom et attirait vers lui les foules. L'image miraculeuse de la divine Vierge ne cessait de voir à ses pieds de nombreux visiteurs. La famille religieuse établie à l'ombre du nouveau sanctuaire était pleine de ferveur. Un parfum céleste s'exhalait de tout ce lieu; tous ceux qui en approchaient subissaient l'influence toute surnaturelle qui s'y faisait sentir; ils goûtaient là cette paix ineffable que le monde était impuissant à leur donner.

Telle était l'œuvre récemment organisée par saint Bonfils avec le concours des autres Pères. Il était évident que la bénédiction du Ciel lui avait été départie; aussi tous redoublaient de zèle et de générosité pour répondre aux grâces d'en haut. En réalité, ils n'épargaient rien pour se montrer dignes des bienfaits de la Providence.

Ce fut à cette époque que le pieux prieur général commença à résider souvent à Florence, afin de gouverner plus facilement les premiers rejetons de l'Ordre et lui en donner d'autres. Toutefois il gardait encore son titre de prieur de Monte Senario; il y avait entre lui et ce nom un lien trop fort pour le rompre si vite: Bonfils était le premier Père de l'Ordre, et Monte Senario le berceau dans lequel l'Ordre avait passé dans l'obscurité ses premières années d'enfance; aussi ces deux noms étaient comme inséparables.

De son côté, saint Alexis, qui était venu à Florence pour les travaux entrepris à Cafaggio, ne devait plus quitter cette ville; ses services y étaient des plus

utiles. Dans la maison, il donnait l'exemple de toutes les vertus religieuses, en même temps qu'il remplissait les divers offices d'un frère convers ; il était toujours prêt pour les occupations les plus humbles, les plus multiples et les plus fatigantes. Dans la cité, il jouissait de la plus grande popularité, et il n'avait qu'à parler pour obtenir beaucoup; il était vraiment une des colonnes de l'Ordre à Florence. Aussi le père Bonfils le gardait soigneusement près de lui.

Pendant ce temps, saint Amédée restait sur la montagne, chargé de la tâche délicate de former les novices. Son grand nom lui donnait un prestige qui n'était rien comparé à la vénération et à l'autorité que lui conquérait sa vertu consommée. Tout embrasé de l'amour divin, il possédait surtout des lumières qui rendaient sa direction merveilleusement efficace; aussi il gouvernait toutes ces âmes, venues du monde et de trempes si diverses, avec une sagesse et une dextérité qui les transformaient complètement et leur communiquaient les dispositions les plus favorables à leur vocation.

Les autres Pères s'utilisaient de leur côté : saint Bienvenu s'occupait de fondations nouvelles; saint Manet, de retour de France, où il avait fait connaître l'Ordre et préparé les voies pour les travaux futurs de saint Philippe Bénizi, déployait toute son activité en Italie; saint Hugues et saint Sostène continuaient de vivre retirés à Monte Senario, où leur régularité et leur ferveur faisaient une impression profonde sur les jeunes religieux.

Ainsi, à Florence et à Monte Senario, tous les

efforts des Serviteurs de Marie tendaient à l'acquisition pacifique de la sainteté.

Cependant, au dehors, la guerre continuait entre Florence et ses nombreuses rivales, mais toute cette agitation guerrière n'empêchait pas les Pères de poursuivre leur œuvre, et même parfois elle en favorisait la propagation. Pour les besoins de leur commune cause, les Florentins et les Lucquois avaient fait alliance, et c'est ainsi qu'ils avaient pu récemment mettre en déroute leurs ennemis à Montopoli. Cette amitié ne se borna pas aux intérêts de la politique; elle s'étendit encore au domaine religieux, car Lucques devait être dotée bientôt d'un couvent de l'Ordre originaire de Florence, d'une colonie de Serviteurs de la Vierge Mère de Dieu.

Lucques était une ville importante. Capitale de la Toscane au VIe siècle, elle fut longtemps la cité préférée par la cour de ses ducs ou margraves. Elle était en lutte avec Pise, sa rivale, comme Florence avec Sienne. Révoltée contre la comtesse Mathilde, elle s'était attachée au parti de l'empereur, mais pour l'abandonner bientôt. Depuis, elle n'avait pas cessé d'avoir des sympathies guelfes et d'être inclinée pour Florence.

Ce furent deux frères, du nom de Simonetti, qui commencèrent cette fondation. Selon toutes les apparences elle fut très humble, puisqu'il fallut, deux ans plus tard, que le père Bienvenu fît l'acquisition de terrains pour l'agrandir.

L'année suivante, 1253, les Pères établissaient l'Ordre dans une autre ville de la Toscane, appelée Arezzo. Située sur l'Arno, remontant à la plus haute

antiquité, mêlée depuis longtemps à tous les débats de l'Italie, cette ville avait de l'importance. A l'époque où nous sommes arrivés, elle renfermait dans son sein les deux partis politiques qui divisaient toutes les villes de l'Italie. Sans aucun doute, les Pères ne tardèrent pas à prendre possession de ce nouveau poste : c'était le septième couvent qu'ils acquéraient.

Comme on le voit, ils ne perdaient pas de temps et ne se laissaient point arrêter par les obstacles. Sans appuis humains, l'Ordre grandissait d'année en année, signe évident que la main invisible de Marie le soutenait. Le miracle de la Santissima-Annunziata l'avait assez proclamé; toutefois une autre preuve de cette providence maternelle qui l'accompagne et lui ouvre les voies, va lui être encore donnée dans la personne d'un sujet d'élite, que, sous peu, Marie lui conduira, pour ainsi dire, par la main.

CHAPITRE V

ENTRÉE DE PHILIPPE BÉNIZI DANS L'ORDRE[1] — MESURE DÉSASTREUSE PRISE PAR INNOCENT IV — SA MORT

(1254)

Au commencement de l'année 1254, il y avait à Florence un jeune docteur en médecine; il appartenait à une famille noble et s'appelait Philippe Bénizi. Élevé très chrétiennement dans son enfance, il était demeuré très pieux durant sa jeunesse; il était revenu récemment de Paris et de Padoue, où il avait fait ses études et pris ses grades. Il n'avait que vingt et un ans. Tout en exerçant sa profession il menait la vie la plus extraordinaire, et se montrait plus semblable, dans ses goûts et ses attraits, à un homme du cloître qu'à un homme du monde. Il passait de longues heures en prière le jour et la nuit; il était extrême-

[1] Voir, pour ce qui regarde l'entrée de saint Philippe dans l'Ordre, l'ouvrage si intéressant du Père P. Soulier, O. S. M., intitulé : *Vie de saint Philippe Bénizi, propagateur de l'Ordre des Servites de Marie*, chez Berche et Tralin, éditeurs, 69, rue de Rennes, Paris.

ment charitable; il aimait la sainte Vierge de toute l'ardeur de son âme; il s'adonnait à toutes sortes de bonnes œuvres, ne recherchait aucun des plaisirs si tentants d'ordinaire pour les jeunes gens de son âge, et semblait être étranger à toutes les rivalités et passions qui agitaient Florence.

Or bientôt il avait fini par sentir une inclination très forte pour la vie religieuse. Sur ces entrefaites, on était arrivé au jeudi de Pâques de cette année 1254. Au matin de ce jour, Philippe était à prier dans une église de Fiésole, devant un crucifix miraculeux, lorsqu'il entendit le Christ lui dire : « Va, Philippe, élève-toi sur la montagne; escalade les hauteurs et fixe-toi près des Serviteurs de ma Mère, et tu seras agréable à Dieu. » Philippe, sans tarder, promit d'accomplir ce qui lui était commandé. Alors, descendant de Fiésole, il s'arrêta à l'oratoire de Cafaggio. Là, il se mit à prier avec ferveur, recommandant à Marie la résolution qu'il avait prise d'obéir promptement à son divin Fils, quand un religieux, revêtu des ornements sacerdotaux, s'avança pour célébrer la sainte Messe.

L'épître de ce jour est celle dans laquelle est raconté l'enlèvement miraculeux du diacre Philippe, qui, transporté sur la route de Gaza, y rencontre l'eunuque de la reine Candace, monte dans son char, et, après lui avoir expliqué le prophète Isaïe, le convertit et le baptise. Le prêtre lut donc cette épître et en vint à ce passage : « L'Esprit dit à Philippe : Approche et monte sur ce char. » En même temps que Philippe Bénizi entendait distinctement ces paroles retentir à ses oreilles, une vive lumière inondait son

âme, et il vit, à n'en pas douter, que le Saint-Esprit lui adressait le même appel. Alors, saisi de cette frayeur religieuse qui annonce l'approche de la divine Majesté, il devint pâle et tremblant; il perdit l'usage de ses sens et il eut la vision suivante. Il lui semblait s'avancer à travers un lieu d'un aspect effrayant, entièrement désert, tout couvert de broussailles, de ronces et d'épines qui le déchiraient. Devant lui se dressaient d'énormes pierres superposées, prêtes à l'écraser dans leur chute. A ses côtés, des précipices béants menaçaient de l'engloutir au moindre faux pas. De toutes parts, il était environné de serpents au venin mortel, dont les sifflements horribles le glaçaient de terreur. Pour comble d'infortune, le sol marécageux sur lequel il marchait cédait sous ses pieds; à mesure qu'il avançait et faisait effort pour sortir de ce lieu affreux, il enfonçait davantage, et il voyait avec épouvante venir le moment où il périrait étouffé dans la fange.

Au milieu de tant de dangers, le cœur le plus courageux se serait senti défaillir. Saint Philippe, voyant ses forces l'abandonner, poussa vers le Ciel des cris de détresse : « Sauvez-moi, mon Dieu! s'écria-t-il; car les grandes eaux sont entrées jusqu'à mon âme. Je suis perdu dans une fange profonde, et je ne trouve plus d'endroit solide. » Puis, se tournant vers la Mère des grâces, avec des regards suppliants et des gémissements plaintifs il la conjura de ne pas le délaisser dans un besoin si pressant. Il n'avait pas fini qu'une voix d'une suavité ineffable se fit entendre dans les airs, et ces paroles de l'épître retentirent de nouveau à ses oreilles : « Philippe, approche et

monte sur ce char. » Il regarda du côté d'où venait la voix : le spectacle le plus admirable s'offrait à ses yeux éblouis.

Sous un ciel d'azur, il voyait un char magnifique qui se dirigeait vers lui; il était d'or massif, porté sur quatre roues d'une grande beauté, et traîné, chose singulière! par un lion et une brebis. L'aspect farouche du lion contrastait étrangement avec l'extrême douceur de la brebis, qui était plus blanche que la neige. Un trône d'ivoire était placé sur le char, et sur ce trône était assise, avec une majesté et une grâce divines, la Vierge Marie, revêtue d'habits de deuil et couverte d'un long manteau noir. Une tenture de même couleur recouvrait le char lui-même. La terre n'a rien qui puisse donner une idée, même affaiblie, de la beauté de l'auguste Mère de Dieu et de la grandeur qui resplendissait dans toute sa personne. Au-dessus de sa tête couronnée d'étoiles se balançait un riche baldaquin de soie, aux couleurs d'azur, soutenu par des anges. D'autres anges en foule l'entouraient avec des Saints, et faisaient retentir les airs de ses louanges; leurs voix suaves remplissaient l'église d'une harmonie inconnue ici-bas. Enfin, au-dessous de ce pavillon, une colombe d'une blancheur éblouissante voltigeait gracieusement autour de la tête de la Reine du Ciel ; de son corps s'échappaient des rayons lumineux, brillants comme ceux du soleil.

A cette apparition, saint Philippe, ravi hors de lui-même, sentit toutes ses terreurs s'évanouir et une douce confiance pénétrer son âme. Contemplant avec admiration le spectacle merveilleux qui se dé-

roulait devant lui, il ne pouvait détacher ses regards du char mystérieux et de Celle qui y était assise avec tant de majesté; il s'enivrait à longs traits de la suave harmonie qui retentissait autour de lui. Soudain les anges cessèrent leurs concerts, et la même voix, avec une douceur et une bonté inexprimables, fit entendre une seconde fois ces paroles : « Philippe, approche et monte sur ce char. » En même temps la Reine des cieux lui présenta un habit religieux de couleur noire, entièrement semblable à celui que portaient les religieux de Cafaggio. Saint Philippe se dirigeait vers elle pour recevoir ce saint habit, lorsque tout à coup il sentit une main étrangère le secouer doucement. A ce contact inattendu, qui le rappelait à la réalité de cette vie, le charme sous lequel il était se rompit aussitôt, et la vision disparut.

Regardant autour de lui, il vit qu'il était dans la petite église de Notre-Dame-des-Grâces, où il avait entendu la messe le matin. Un frère Serviteur de Marie se tenait près de lui. C'était saint Alexis, qui, ayant le soin de l'église, devait en fermer les portes, et l'avait annoncé au jeune Philippe Bénizi, perdu dans son oraison. S'étant approché, il lui avait dit doucement : « Levez-vous, mon bien cher frère, l'Office est fini. » Mais, plongé dans son extase, le jeune médecin n'avait rien entendu. Saint Alexis, le croyant endormi, avait élevé la voix, répétant la même demande : « Levez-vous, homme de Dieu, l'Office divin est terminé, et il est l'heure de retourner à la maison. » En même temps il l'avait touché à l'épaule. Ouvrant les yeux et revenant à lui-même, Philippe se rendit compte de tout, et, s'adres-

sant avec un ton de doux reproche au saint Fondateur, il lui dit : « Que Dieu vous pardonne, frère Alexis; hélas! vous m'avez tiré du paradis. » Et, sans rien dire de plus, il se leva humblement et sortit de l'église. Sans tarder, tout peiné et tout pensif, il gagna la demeure de ses parents.

Saint Alexis ne fut pas sans deviner quelque chose de ce qui se passait dans l'âme de Philippe. Il se tut en admirant, persuadé que la Vierge des grâces travaillait dans le cœur de ce jeune homme si pieux pour l'élever à la plus haute perfection. Il joignit ses vœux à ses pressentiments, et, après avoir fermé les portes de l'église, il se retira pour vaquer à ses occupations. Bientôt il verra se vérifier au profit de l'Ordre des Serviteurs de Marie ce que, dans cette circonstance, son œil clairvoyant avait saisi et pénétré.

Tout le jour Philippe ne cessa de repasser dans son esprit l'événement du matin; la vision avec toutes ses circonstances demeurait devant lui comme dans un tableau vivant; il en cherchait l'explication, mais en vain; le mystère demeurait impénétrable. La nuit vint, sans interrompre ses recherches et ses prières. Il les prolongeait encore quand, vers minuit, tombant de nouveau en extase, il eut exactement la répétition de ce qu'il avait vu à Cafaggio. Dans la détresse qu'il éprouvait au milieu du désert affreux d'où il ne pouvait sortir, comme il recourait ardemment à Marie, il la vit lui sourire avec une extrême tendresse et l'entendit lui dire : « Va, Philippe, cours avec empressement vers mes Serviteurs; tu apprendras de leur bouche les mystères du char que tu as

vu, et tu mettras de suite à exécution tout ce qu'ils te diront. » A ces mots, Marie s'envola vers le Ciel, laissant l'âme de Philippe toute pénétrée de suavité.

« Va, Philippe, vers mes Serviteurs. » Ces paroles, résonnant encore le matin à l'aurore dans le cœur du jeune Bénizi, le rendaient impatient d'obéir. Aussitôt qu'il le put, il quitta la maison paternelle et se rendit à Cafaggio. Là, il se prosterna devant l'image miraculeuse de Marie, pria en assistant à l'Office divin, et entendit la sainte Messe. Puis il alla frapper à la porte du monastère, demandant à parler au Père prieur, qui était Bonfils Monaldi. Celui-ci ne tarda pas à venir.

Le Père fit bon accueil à Philippe Bénizi et, avec ce calme et cette bonté qui le distinguaient, le mit parfaitement à l'aise. Aussi le jeune homme s'empressa de faire connaître l'objet de sa visite, et il se mit à raconter, sans rien omettre, la vision qu'il avait eue deux fois : une première fois devant l'image de la Santissima-Annunziata, et une seconde fois durant la nuit. Il termina en disant qu'il lui semblait être appelé dans l'Ordre des Serviteurs de Marie, et que son plus grand bonheur serait d'y vivre et d'y mourir.

A ce récit plein d'ingénuité, saint Bonfils ne put s'empêcher de ressentir la joie la plus vive, car il entrevit alors les grandes destinées de son jeune interlocuteur. Aussi, levant les mains et les yeux vers le ciel, dans l'élan de sa reconnaissance, il en bénit Dieu avec effusion au fond de son âme. Il exprima, sans attendre, à Philippe ses félicitations du dessein qu'il avait conçu, et lui donna des conseils appropriés à la circonstance.

« Du reste, ajouta-t-il, c'est ce que Marie vous a montré clairement dans votre vision. Cette solitude affreuse couverte d'épines qui vous déchiraient et remplie de pierres prêtes à vous écraser, que représente-t-elle en effet, sinon ce monde maudit, vrai désert, où l'âme ne rencontre que tentations de toute sorte? Ces serpents, vous menaçant de leurs dards empoisonnés et vous préparant une mort cruelle, ne sont-ils pas l'image des démons, qui, répandus partout sur la terre, font périr les âmes de leurs morsures cruelles, en les rendant esclaves de l'avarice, de l'ambition, des plaisirs, des discordes et des autres vices? Ce gouffre effrayant qui bordait le chemin et dont la seule vue vous glaçait de terreur, qu'est-ce autre chose que l'abîme sans fond des enfers?

« Vous vous trouvez maintenant, mon frère, au milieu de ces dangers, puisque vous vivez au milieu du monde. Mais la très sainte Vierge, que vous avez invoquée si souvent avec confiance, a eu compassion de votre sort : vous voyant si exposé, elle s'est empressée de vous secourir; elle est venue vous arracher à une mort qui semblait inévitable; elle vous a offert un refuge assuré auprès d'elle, et ce refuge c'est l'Ordre de ses Serviteurs, figuré par ce char mystérieux sur lequel elle était assise, semblable à une reine majestueuse. Marie, en effet, n'est-elle pas notre Souveraine? Ne règne-t-elle pas dans notre Ordre avec une autorité absolue?

« Ce char céleste, disiez-vous, était porté sur quatre roues; ce sont les quatre vertus cardinales, et aussi les quatre Évangiles, dont les préceptes et les conseils dirigent notre vie, selon ce qui se lit dans

Ézéchiel : « L'esprit de vie était dans les roues, » et notre Sauveur dit dans l'Évangile : « Faites cela, et « vous vivrez. » Il était d'or massif pour montrer l'excellence de la vie religieuse; de même que l'or est le plus précieux des métaux, ainsi devant Dieu l'état religieux l'emporte sur les autres états. Un lion farouche et une brebis étaient attelés à ce char, parce que le vrai Serviteur de Dieu et de Marie doit allier ensemble deux vertus qui semblent opposées, une grande douceur et une indomptable énergie. Selon le Psalmiste, en effet, « les hommes doux auront la « terre en héritage, » et Notre-Seigneur nous invite à cette belle vertu en disant : « Apprenez de moi que je « suis doux et humble de cœur. » Mais la douceur ne suffit pas; la force et le courage doivent s'unir à elle pour résister généreusement aux tentations, lutter contre les passions et éviter le péché. Le Sauveur nous l'enseigne clairement quand il dit : « Soyez « courageux dans la guerre, et combattez contre le « vieux serpent, et vous recevrez le royaume éternel. » Cette blanche colombe qui voltigeait autour de la tête de la sainte Vierge représente la pureté d'âme dont doit être orné le Serviteur de Marie pour être digne d'approcher d'elle, et aussi cette simplicité que le Seigneur Jésus recommande à ses disciples par ces paroles : « Soyez simples comme des colombes. »

« Mais sans doute vous vous demandez pourquoi la Reine des Anges, au lieu d'être revêtue de magnifiques vêtements, comme il semble qu'elle aurait dû l'être, portait au contraire de sombres habits et un long manteau noir. C'est, mon frère, afin de rappeler la tristesse et la douleur immense qu'elle ressentit

à la mort de son Fils unique; et cet habit religieux de couleur noire qu'elle vous présentait, c'est l'habit de deuil que nous portons, nous ses Serviteurs : car vous savez que c'est pour honorer le souvenir de cette douleur que notre Ordre a été institué sur le mont Senario. Cet habit, en même temps qu'il tient continuellement présent à notre esprit le veuvage de notre douce Maîtresse, nous prêche la pénitence que nous devons pratiquer; il nous distingue des autres religieux; et parce que nous l'avons reçu des propres mains de la bienheureuse Vierge, nous ne le quittons jamais, ni le jour ni la nuit. C'est à revêtir cet habit, c'est à entrer dans cet Ordre, mon cher frère, que Marie vous a invité hier quand elle vous a dit avec tant d'amour : « Philippe, approche et monte sur ce « char. » Non, n'hésitez pas à répondre à son appel, soyez fidèle à la grâce, et persévérez avec constance dans votre sainte résolution. »

Saint Bonfils, que l'Esprit-Saint inspirait intérieurement, ajouta encore d'autres considérations non moins pieuses; sous l'action de la grâce, les paroles coulaient de sa bouche comme un fleuve d'eau vive. Son langage plein d'onction faisait sur Philippe une impression profonde; le cœur du saint jeune homme battait avec force, et de douces larmes coulaient de ses yeux. Quand le vénérable Fondateur eut fini, Philippe se jeta à ses pieds, et, d'une voix entrecoupée par l'excès de l'émotion, il lui dit : « Mon bon Père, que vos paroles ont été agréables et suaves à mes oreilles! Par les entrailles de la miséricorde divine, ne m'abandonnez pas. Oui, je suis résolu à tout quitter, et je vous prie de daigner me recevoir

dans votre saint Ordre, parmi les Serviteurs de Marie. Mettez-moi, je vous le demande en grâce, non pas au rang de ceux qui sont destinés au sacerdoce, mais parmi ces humbles convers qui servent les prêtres et les clercs; car c'est pour être le serviteur des Serviteurs de Marie que je désire me faire religieux.

— Mon fils, lui répondit saint Bonfils, qui voulait éprouver sa résolution et voir si elle n'était pas l'effet d'un enthousiasme passager, mon fils, il faut pour cela un cœur courageux, résolu, constant et persévérant : car il s'agit d'une chose sérieuse et difficile.

— Avec l'aide de Dieu et l'assistance de la bienheureuse Vierge Marie, repartit le jeune docteur, je suis disposé à combattre pour mon salut et la gloire de Jésus-Christ; je lutterai sans faiblesse contre le monde et ses vanités, contre le démon et ses tentations. C'est pourquoi je vous supplie de nouveau de tout mon cœur de vouloir bien me donner l'habit des Serviteurs de Marie. »

Saint Bonfils et Philippe allaient continuer, quand ils entendirent tout à coup sonner la cloche du repas. Rien n'égala leur surprise à ce son inattendu : ils étaient si occupés des choses célestes dont ils s'entretenaient, qu'ils ne s'étaient aperçus ni l'un ni l'autre de la rapidité avec laquelle le temps s'était écoulé. Il était environ trois heures du soir : car c'était un vendredi, et nos sept Saints avaient établi comme une règle inviolable qu'en ce jour consacré au souvenir de la passion de Jésus et des douleurs de Marie, on observerait toujours un jeûne rigoureux. Saint Bonfils, voyant combien Philippe désirait répondre à l'appel de Marie, résolut de le proposer aux reli-

gieux le jour même pour son admission. Les ayant tous réunis, il le fit entrer en leur présence dans l'intérieur du couvent, le conduisit avec eux dans leur pauvre réfectoire, et l'invita à partager leur frugal repas.

Le repas terminé, après les grâces, suivies, selon l'usage, du *Salve Regina,* saint Bonfils eut avec ses religieux une conférence spirituelle dont le sujet fut le mépris des richesses, la vanité du monde, la pauvreté apostolique, les observances régulières, les cérémonies et coutumes de l'Ordre. Ils voulaient par là éclairer Philippe sur la nouvelle vie à laquelle il aspirait, la lui faire bien connaître à l'avance, afin que, agissant en pleine connaissance de cause, il n'eût pas ensuite à regretter d'avoir agi trop précipitamment.

A peine saint Bonfils et ses religieux eurent-ils terminé, que Philippe, plus décidé que jamais, se mit à genoux au milieu du réfectoire, et, étendant les bras en croix, il protesta hautement qu'il voulait quitter le monde pour se donner à Dieu sans réserve. « Très cher Père prieur, dit-il à saint Bonfils, je vous en prie par l'amour que vous portez à Dieu et à sa sainte Mère, ne tardez pas davantage à m'accepter comme le plus petit de vos serviteurs et novices. Je sens mon cœur se fondre de joie et de bonheur en considérant l'état religieux; je n'en puis douter, c'est véritablement un paradis terrestre. »

S'adressant ensuite aux autres religieux, il les supplia tous, sans exception, de vouloir bien le recevoir au nombre des Serviteurs de la Vierge Marie. Il leur répétait ce qu'il avait dit à saint Bonfils, qu'il n'avait

d'autre désir sur cette terre que de devenir le serviteur des Serviteurs de Marie, de vivre et de mourir dans cette condition, et que pour cela il demandait instamment à être admis comme convers. « Mes bons Pères, disait-il, pour le salut de mon âme, je vous prie humblement de m'ouvrir les bras de la clémence, puisque Notre-Seigneur et sa très sainte Mère ont daigné, sans aucun mérite de ma part, m'appeler à leur service. »

Au spectacle d'une telle ferveur, jointe à une humilité si profonde, tous ceux qui étaient présents furent touchés jusqu'aux larmes; ils contemplaient avec admiration ce jeune homme de haute naissance, de manières distinguées, de talents remarquables, humblement prosterné à leurs pieds, leur demandant comme une faveur d'être reçu pour le dernier de leurs serviteurs. Philippe était naturellement gracieux et d'un extérieur aimable; mais en ce moment son visage, transfiguré par la grâce, avait quelque chose de céleste.

Son admission dans l'Ordre ne souffrait aucune difficulté; la seule question était de savoir si on le recevrait parmi les convers, comme il le demandait. Saint Bonfils éprouvait une certaine répugnance à admettre en cette qualité un jeune homme de ce mérite. Néanmoins, après en avoir délibéré avec les religieux, il jugea plus à propos d'acquiescer à ses désirs. Un tel postulant était évidemment appelé à une haute perfection; il fallait d'abord qu'il en posât les fondements dans une humilité profonde. Quand le moment de la Providence serait venu, Dieu saurait bien trouver les moyens de le faire sortir de ce rang

inférieur pour lui permettre d'accomplir ses grandes destinées. Ayant donc ainsi pris l'avis des Frères, le saint Fondateur revint à Philippe, le releva avec bonté, et, lui posant doucement les mains sur les épaules, lui donna le baiser de paix, en lui disant qu'il le recevait parmi eux. A ces paroles, une joie ineffable remplit l'âme du postulant. Ses vœux étaient donc exaucés, et désormais sa vie s'écoulerait au milieu des Serviteurs de Marie, dans cette maison de Dieu qui lui paraissait la porte du Ciel.

C'était l'usage, à cette époque, que les postulants admis dans le monastère demeurassent un certain temps avant de recevoir l'habit. Durant cet intervalle, destiné à éprouver leur vocation, on leur faisait pratiquer toute sorte d'actes d'obéissance, d'humilité et de mortification. Malgré la ferveur avec laquelle Philippe avait demandé à entrer dans l'Ordre, malgré tous les prodiges qui avaient précédé et accompagné sa résolution, saint Bonfils ne crut pas devoir le dispenser de cette règle. Doué d'une prudence extrême, il ne voulait rien faire avec précipitation dans une affaire aussi grave. Le saint Fondateur exerça sans ménagement le nouveau postulant, et, suivant son désir, il lui donna les travaux les plus pénibles, les occupations les plus basses et les plus abjectes. Philippe s'en acquitta avec un empressement et un zèle qui émerveillaient ces religieux, habitués pourtant au spectacle quotidien des plus grandes vertus.

En présence d'une telle abnégation, voyant d'ailleurs la manière parfaite dont il subissait les autres épreuves auxquelles il fut soumis, saint Bonfils reconnut aisément qu'il ne s'agissait pas d'une vocation

ordinaire; il admirait en secret à quel éminent degré de perfection le pieux docteur avait su s'élever dans le monde. Il n'hésita pas à abréger la durée de sa probation, et, après un temps plus court que de coutume, il résolut de donner au fervent postulant cet habit de la très sainte Vierge après lequel il soupirait si ardemment. Réunissant tous les religieux en chapitre, au milieu du chant des psaumes et des hymnes, il le dépouilla de ses habits séculiers, et le revêtit des humbles livrées des Serviteurs de Marie, en qualité de convers. En recevant des mains du vénérable prieur cette pauvre tunique, ce modeste scapulaire et cette large chape qui forment l'habit de l'Ordre, Philippe montra une telle piété, un tel recueillement et une telle humilité, que, comme le premier jour, saint Bonfils et tous les assistants ne purent retenir des larmes d'attendrissement.

Bien que ce fût la coutume, lorsqu'on donnait l'habit, de changer le nom du postulant, afin de lui montrer qu'il commençait une vie entièrement nouvelle, néanmoins saint Bonfils ne crut pas devoir le faire pour Philippe. Par respect pour la voix céleste qui l'avait appelé quatre fois de ce nom, il voulut qu'il continuât à le porter, afin qu'il se rappelât à jamais les infinies miséricordes de Marie à son égard.

La cérémonie terminée, le vénérable supérieur introduisit définitivement le nouveau Serviteur de Marie au milieu de ses frères. Il le laissa ensuite à lui-même, pour lui permettre de donner un libre cours aux effusions de sa reconnaissance.

Aussitôt Philippe Bénizi commença son noviciat

dans la plus grande ferveur. Dès les premiers jours, il fit l'édification de ses frères; dans ses paroles et dans ses actions, il était pour tous un modèle accompli de la perfection religieuse. On voyait resplendir dans toute sa conduite l'humilité, la douceur, la bonté, la modestie, la patience et la diligence. Il gardait le silence avec une scrupuleuse exactitude, et, quand la nécessité l'obligeait à parler, il le faisait avec tant de circonspection que le recueillement du monastère n'en était point troublé. Sa démarche était gracieuse et digne, sans raideur ni affectation, grave et posée, sans lenteur ni précipitation; son habit était d'une extrême pauvreté, sans rien de sordide toutefois, toujours propre et convenable. Sa mortification était universelle; à l'exemple de l'Apôtre, il châtiait son corps et le réduisait en servitude, soumettait ses appétits au joug de la raison et de la foi, se refusait impitoyablement toute satisfaction, même la plus légère, contrariait sans relâche la nature avec ses inclinations et la combattait comme son plus grand ennemi. Il embrassait avec joie les travaux les plus pénibles, les offices les plus humiliants, travaillait au jardin, balayait et nettoyait le monastère, lavait la pauvre vaisselle des religieux, ne reculait, en un mot, devant aucune fatigue. Son esprit de prière n'était pas moins admirable. Toujours l'un des premiers au chœur, il ne le quittait que le plus tard possible. Non content d'assister aux longs offices, aux méditations et conférences qui s'y faisaient, il consacrait à la prière et à la lecture des saints livres tout le temps que lui laissaient libre ses occupations. L'église était son séjour favori, et, si

parfois on avait besoin de lui, il n'était pas nécessaire de le chercher ailleurs; on était toujours assuré de le trouver dans le lieu saint. Tel fut Philippe Bénizi dès le début de son noviciat: on eût dit une copie vivante des sept Fondateurs. Dans ce premier élan donné à sa vertu, le mérite principal revenait cependant à saint Bonfils, qui sut si bien seconder ses attraits pour les actions les plus héroïques.

Les religieux de Cafaggio n'eurent pas longtemps la consolation de posséder le saint novice au milieu d'eux; il fut bientôt nécessaire de l'éloigner, pour le soustraire aux visites importunes de ses parents et de ses amis. Philippe l'avait compris, et il avait humblement demandé à saint Bonfils de l'envoyer au mont Senario. Lui qui avait toujours aimé la retraite, sentait cet attrait d'une manière plus irrésistible, depuis qu'il lui avait été donné de goûter dans le silence du cloître combien le Seigneur est suave et avec quelle douceur il parle au cœur de l'âme fidèle. Saint Bonfils ne fit pas difficulté d'accéder à sa demande. C'était d'ailleurs son intention : car, à cause de l'affluence du peuple à Notre-Dame-des-Grâces, le monastère était un séjour peu favorable pour les jeunes religieux, qui ont besoin d'un plus grand recueillement. Ayant donc obtenu la permission de se retirer à Monte Senario, Philippe alla s'agenouiller au pied de l'image de Marie pour se mettre sous sa protection maternelle; puis, ayant reçu à genoux la bénédiction du vénérable prieur, il prit plein de joie le chemin de la sainte montagne.

A Monte Senario, Philippe passa entre les mains d'un autre des sept Fondateurs; il fut placé sous la

dépendance immédiate du père Amédée, chargé de la formation des novices de l'Ordre. Au contact de ce grand amant de Dieu et de Marie, le jeune saint devait accroître encore dans son âme le zèle qu'il ressentait pour la perfection. Le feu qui brûlait dans le cœur de saint Amédée envahit facilement celui du disciple, qui, sous une telle conduite, marcha à pas de géant dans les voies de la sainteté. Philippe vécut à Monte Senario sous les yeux et dans l'intimité de plusieurs des autres saints Fondateurs; aussi était-il ravi par les exemples qu'il pouvait contempler sans cesse et porté à les imiter. Il n'eut plus, pendant les quatre années qu'il devait passer sur le sommet du mont Senario, d'autre soin que de reproduire en lui les traits de ses modèles vénérés et chéris. Sous leur influence, il se rapprocha de plus en plus, dans sa propre conduite, de leurs austères vertus, et il sembla bien vite s'élever à leur hauteur. Prières prolongées, macérations continuelles, retraites dans une grotte solitaire, tous les exercices de ces âmes énergiques lui devinrent familiers. A la même école, il apprit également à aimer Marie avec cette perfection de sentiments et cette ardeur de tendresse qui étaient les caractères si marqués de nos sept Saints.

Tous les cœurs étaient donc à la joie au sein de l'Ordre. De toutes parts surgissaient de nouveaux couvents; les vocations devenaient de plus en plus nombreuses; la ferveur enflammait toutes les âmes d'un grand désir de la perfection; l'amour de Marie répandait sur tout une suavité ineffable. Tout semblait prendre le cours le plus heureux, quand un orage tout à fait inattendu éclata sur le centre nou-

veau de l'Ordre, sur la maison de Cafaggio. Il fallait bien que l'amertume de l'épreuve se mêlât au bonheur du succès pour que les enfants de la Reine des martyrs accomplissent leur vocation.

Le couvent de Cafaggio, depuis le miracle qui aussitôt avait fait sa renommée, ne cessait point d'être fréquenté par des foules nombreuses. De plus, la république de Florence avait établi dans son voisinage un marché périodique, qui donnait lieu à une grande affluence. La paix et le recueillement étaient ainsi bien compromis. Les frères de Sainte-Marie, désireux de remplir avec perfection les devoirs de leur état, cherchèrent à se protéger contre ce tumulte mondain; mais ils ne purent y réussir.

D'autre part, on était bien à l'étroit dans le petit couvent de Sainte-Marie; la chapelle aussi était loin de suffire : il fallait donc tout agrandir. Le père Bonfils vit cette nécessité si pressante, qu'il n'hésita pas à prendre les moyens de remédier au mal. Justement à cette époque la république avait épuisé le trésor par ses luttes continuelles, et cherchait le moyen de faire face à ses dépenses. Elle songeait, dans sa détresse, à aliéner des biens lui appartenant près de la Santissima-Annunziata; elle était prête, en particulier, à céder au couvent de Cafaggio tout ce qui lui conviendrait pour ses agrandissements. Mais comment acquérir sans ressources aucunes?

Au milieu de ces difficultés, saint Bonfils ne crut pouvoir mieux faire que de recourir au Souverain Pontife, qui était alors à Anagni. Il alla donc le trouver et lui présenta une double requête : il lui demandait de protéger ses religieux contre le trouble que leur

causaient ces assemblées régulières si pleines d'agitation, et de les secourir dans leur besoin d'une organisation plus convenable pour leur couvent.

Innocent IV répondit lui-même à cette double demande par deux lettres séparées. Par la première, il approuvait le désir que les frères de Cafaggio avaient de s'adonner plus librement à la contemplation, et, pour leur en faciliter la réalisation, il leur défendait d'entendre les confessions des personnes du monde, de donner la sépulture à ceux qui désiraient après leur mort reposer à l'ombre de leur sanctuaire, et d'admettre les femmes aux Offices divins qu'ils célébraient. Cette lettre, datée du 17 août 1254, était la toute première que l'Ordre recevait directement d'un pape.

Bien loin d'être une faveur, c'était une gêne considérable apportée au ministère des religieux de Cafaggio. Il n'est pas possible de supposer qu'Innocent IV ne saisit pas la portée de l'acte par lequel il répondait à la demande des Pères. Il faut donc croire que sa conduite fut dictée par un dessein formel soit de préparer la fusion des Serviteurs de Marie avec les Ermites de Saint-Augustin, soit de leur enlever leurs privilèges en conformité avec un plan général qu'il mit à exécution pour tous les religieux mendiants, quelque temps après, le 21 novembre 1254. En tout cas, par ces prescriptions du 17 août 1254, l'Ordre des Serviteurs de Marie était, pour ainsi dire, rejeté de quinze ans en arrière, et son caractère fondamental, qui était d'unir la vie active à la vie contemplative, se trouvait grandement compromis. De plus, les conséquences pratiques de cette interdiction étaient désastreuses; elles enlevaient au couvent de Cafaggio les instru-

ments les plus efficaces qu'il possédât pour faire le bien, et aussi pour vivre et se développer.

Comme pour adoucir la rigueur de cette mesure, Innocent IV, dès le lendemain 18 août, signait lui-même une autre lettre, dans laquelle il accordait aux Frères de Sainte-Marie, pour subvenir à toutes leurs nécessités, deux cents livres pisanes à prélever sur des valeurs usuraires qui ne pouvaient point être restituées à leurs légitimes propriétaires. Ce genre de réparation était très usité dans ce temps, où l'amour du gain portait si souvent les commerçants à prélever des bénéfices judaïques.

Bonfils Monaldi put ainsi acquérir bientôt de la république quelques terrains avoisinant le couvent et la chapelle de Cafaggio, et réaliser l'agrandissement qu'il projetait. L'oratoire commença à se convertir alors en une église véritable, de forme rectangulaire, mesurant près de quarante-cinq mètres de longueur sur vingt-quatre mètres de largeur. Les travaux, entrepris à cette époque, devaient se prolonger encore assez longtemps, et produire un monument qui éclipserait tous les autres; car les églises fameuses de Santa-Maria-Novella, du Dôme et de Santa-Croce, n'avaient pas encore été construites.

Tels furent les événements bien divers qui remplirent cette année 1254. Elle allait bientôt finir, quand Innocent IV mourut à Naples, le 7 décembre. Cinq jours après, le cardinal Réginald était élu pape et prenait le nom d'Alexandre IV. L'Ordre, menacé sous son prédécesseur d'une fusion qui voilait une suppression véritable, ne put que se réjouir de l'avènement d'Alexandre IV, dont la modération de vues

et la douceur de caractère étaient bien connus. Sous son règne, en effet, l'Ordre, semblable à un navire désemparé, devait réparer ses avaries et voguer de nouveau vers les destinées que la Providence de Dieu lui avait assignées, et que la protection de Marie devait lui faire atteindre malgré tous les vents contraires.

CHAPITRE VI

BORGO SAN-SEPOLCRO — PÉROUSE — PREMIER MONASTÈRE DE RELIGIEUSES — ALEXANDRE IV — RETRAITE DE SAINT BONFILS

(1255-1256)

Nos sept Saints, déconcertés d'abord par l'attitude d'Innocent IV à l'égard de l'Ordre, respirèrent en voyant sur le saint-siège un pape dont la bienveillance et l'aménité étaient célébrées par tous à l'envi. Tout semblait prêt à leur sourire de nouveau. Florence elle-même entrait dans une phase bien extraordinaire pour elle : après avoir été en guerre avec toutes les villes voisines, après avoir eu l'année des victoires, elle allait commencer l'ère de la paix en faisant des alliances avec tous ses ennemis d'autrefois. Les Pères Fondateurs se remirent donc à l'œuvre sans attendre, avec un cœur allègre et un courage ravivé. Partout où ils avaient déjà fondé on était en progrès : à Cafaggio, l'église s'agrandissait sous la direction du père Bonfils ; à Lucques, le père Bienvenu achetait des terrains pour compléter le couvent ; à Sienne, avec l'aide de la république, on continuait

la construction de l'oratoire et de la maison; dans les autres couvents, tout cheminait heureusement. Le vent était en poupe; il n'y avait qu'à céder à son impulsion. C'est ce que l'on comprit et l'on fit en s'abandonnant à la Providence.

Lorsque nos sept Saints commencèrent à donner à l'Ordre son essor, ils avaient rayonné en partant de leur centre, qui était la montagne bénie du Senario, et en occupant les points les plus rapprochés dans la Toscane, comme Pistoie, Sienne, Cafaggio, Lucques, Arezzo. Toutefois, en poursuivant l'exécution de ce plan, ils ne refusaient pas des postes plus éloignés. Déjà, dans l'établissement de Citta di Castello, ils avaient dépassé les frontières de la Toscane; de nouveau, ils allaient le faire en se fixant à Borgo San-Sepolcro, dépendant alors de l'Ombrie. Cette petite ville, située à environ trente lieues de Florence, était autrefois une sorte de place forte toute garnie de tours pour sa défense. Gracieuse et pittoresque, elle avait dans sa destinée de donner naissance à des peintres pleins de talents. Les circonstances se montrant donc favorables, les Serviteurs de Marie résolurent de planter là un couvent.

Un fait des plus extraordinaires se rattache aux origines de cette fondation. Il importe de le raconter, car il est tout à l'honneur de l'un des sept Fondateurs, de saint Sostène, dont il met en évidence la grande vertu. Il y avait, à une certaine distance de Borgo San-Sepolcro, un petit pays nommé Selva de Casentino. Là habitait le comte Bonafedi. Désireux d'avoir des religieux de Sainte-Marie dans son voisinage, il avait fait des démarches pour obtenir l'éta-

blissement d'un couvent de l'Ordre près de Borgo San-Sepolcro. Il avait offert en même temps son concours le plus généreux pour l'entreprise. On trouva bientôt un local provisoire en attendant une organisation définitive. Ce fut saint Sostène que l'on chargea, avec plusieurs autres Pères, de former la première communauté. Le bon Fondateur partit donc avec ses compagnons. Arrivés à destination et installés, ils ouvrirent le couvent. Sur ces entrefaites, le comte Bonafedi eut à célébrer le mariage de son fils Donati avec une noble demoiselle appelée Grazia, fille d'André, aussi comte italien. Le comte Bonafedi pria le père Sostène de donner aux futurs époux la bénédiction nuptiale. Le saint ne put s'y refuser. Au cours de la cérémonie, comme c'était l'usage, le père Sostène prononça un discours : il célébra dans les termes les plus touchants les grandeurs du sacrement de mariage, mais à la fois il en vint à faire avec la virginité une comparaison qui rehaussait incomparablement l'éclat de cette dernière. Sa parole alors prit une telle animation, son éloquence s'éleva si haut, son cœur épancha des sentiments si sublimes, que les deux jeunes gens en furent tout remués; et, après la célébration du mariage, ils annoncèrent à leurs familles qu'ils avaient décidé de se séparer pour toujours. Le jeune homme entra dans le couvent que son père venait d'établir, et sa fiancée prit le voile des vierges dans un cloître. Ce fut une conclusion tout à fait inattendue, dont saint Sostène, dans son humilité, rapporta toute la gloire à la Vierge sans tache, qui veut être escortée d'un grand nombre de vierges.

Placé à la tête du couvent de Borgo San-Sepolcro,

saint Sostène lui imprima une direction des plus fécondes en fruits de sainteté, car c'est là que saint Philippe devait, un peu plus tard, recruter trois de ses conquêtes les plus glorieuses : les bienheureux André Dotti, Jérôme et Ubald Adimari.

L'histoire ne nous éclaire pas beaucoup sur les débuts matériels de cette fondation; nous savons seulement que le site de ce couvent se trouvait en dehors des murs de la ville, sur la voie appelée Cupa. On ne tarda pas à en prendre possession et à y commencer les travaux nécessaires. A cet effet, dès le 15 juillet suivant, on demandait la permission de construire l'église et le couvent.

Même avant ces préparatifs, vers la fin d'avril, le général Bonfils Monaldi avait décidé qu'il se rendrait auprès du nouveau pape. Plus de quatre mois s'étaient écoulés depuis l'élection pontificale, et il était temps que l'on s'entendît avec le chef suprême de l'Église. Il y avait lieu surtout de solliciter la révocation des mesures de rigueur prises par Innocent IV; car l'Ordre, sous le coup de ces restrictions, ne vivait qu'à moitié; son action sur les âmes était presque totalement paralysée.

Saint Bonfils partit donc confiant et se rendit à Naples, où Alexandre IV continuait de résider, et là il put conférer à plusieurs reprises avec lui. Il trouva dans le pape l'homme qu'on lui avait dépeint; la bonté était le cachet dominant de sa personne : aussi il aurait voulu rendre immédiatement aux Serviteurs de Marie tout ce qu'ils avaient perdu sous le pontificat précédent, mais il devait par prudence user de lenteur. Il y avait deux questions de la plus haute gravité

en cause : d'abord l'existence des Serviteurs de Marie comme Ordre proprement dit et distinct de tout autre, puis la collation des pouvoirs pour le ministère des âmes. Ces deux questions touchaient à trop d'intérêts et mettaient en mouvement trop de rivalités pour que le saint-père les tranchât sans plus de précaution. Mais il accorda pour le moment tout ce qu'il put, par deux actes qu'on est tout heureux de rapporter.

Par le premier, en date du 19 mai 1255, s'adressant aux religieux de Monte Senario, il rappelait la pauvreté rigoureuse qu'ils avaient embrassée avec l'approbation du saint-siège : il en sanctionnait les dures conséquences; et pour aider les Serviteurs de Marie dans leur entreprise de Cafaggio, la construction de la nouvelle église et l'agrandissement du couvent, il leur accordait de recevoir des legs et aumônes à cette intention.

Cette faveur concernait un fait isolé et transitoire. Mais sept jours après, le 26 mai, le pape en dispensait une autre d'un caractère général et permanent, ayant une portée considérable : c'était un pouvoir formel pour l'Ordre de s'établir, partout où il aurait de ses membres, dans les conditions nécessaires à leur vocation propre de Serviteurs de Marie. Cette concession, aussi importante en elle-même qu'elle était brève dans les termes qui la conféraient, était ainsi conçue :

« Alexandre, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à nos fils bien-aimés le Prieur et les Frères de la bienheureuse Marie de Monte Senario, dénommés communément Serviteurs de Sainte-Marie, de

l'Ordre de Saint-Augustin, salut et bénédiction apostolique.

« Nous accédons dans notre bienveillance aux prières de votre zèle, et, par l'autorité des présentes, sans préjudice du droit d'autrui, nous vous accordons d'avoir, dans tous les lieux où vous êtes établis, les maisons nécessaires, les oratoires et le cimetière, mais seulement pour vos exercices religieux.

« Donné à Naples, le 7 des calendes de juin (26 mai), de notre pontificat la première année. » (1255.)

Au milieu des pourparlers que nécessitèrent ces deux faveurs, le pape et les cardinaux, surtout le cardinal protecteur, ne furent pas sans parler au père Bonfils du projet conçu d'abord par Innocent IV, et repris par son successeur, de fondre ensemble toutes les familles d'Ermites de Saint-Augustin qui existaient alors. Le père Bonfils n'eut pas de peine à montrer en cette circonstance que les Serviteurs de Marie, bien qu'appartenant à la grande famille de Saint-Augustin, ne pouvaient être compris dans cette mesure. Sans doute ils avaient avec les Ermites quelques points de ressemblance; mais par leur titre, leur esprit et leur but, ils en différaient profondément. Ils pouvaient bien appartenir au même ordre dans un sens large, mais il leur était impossible d'adopter les mêmes observances et de dépendre des mêmes supérieurs. Il fut donc entendu que les Serviteurs de Marie continueraient à former une famille religieuse entièrement à part, dirigée par des supérieurs à elle exclusivement propres, et appartenant par sa Règle

fondamentale à l'Ordre de Saint-Augustin. Telle fut bien la conclusion du débat, car bientôt après Alexandre IV, à la date du 15 juillet 1255, approuvait les statuts destinés à toutes les Congrégations d'Ermites de Saint-Augustin qui devaient entrer dans l'union, mais il ne les imposait point aux Serviteurs de Marie; il convoquait ensuite les représentants de ces mêmes congrégations à un chapitre général, mais il ne faisait point écrire aux Frères de Monte Senario de s'y rendre; du moins il n'en est pas resté la plus légère trace, ce qui est plus que significatif. Les Serviteurs de Marie furent donc laissés en dehors de toutes ces négociations. D'autre part, la question d'autonomie ne fut point décidée : il est facile d'en saisir les motifs. Tranchée affirmativement par des actes formels du pouvoir pontifical, elle eût constitué un Ordre proprement dit et nouveau, ce à quoi la Curie semblait répugner beaucoup; résolue au contraire négativement, elle eût supprimé du coup l'Ordre naissant. On prit un moyen terme, ce fut de s'en tenir au *statu quo*, c'est-à-dire à l'état de choses existant avant les mesures sévères d'Innocent IV. Hélas! l'Ordre cher à Marie devait, dans les desseins de la Providence, voir cette douloureuse épreuve se prolonger au delà de toutes les prévisions, afin de mieux ressembler à Celle qu'il honorait comme la Mère affligée au-dessus de toutes les mères.

Quoi qu'il en soit, le voyage du père Bonfils était déjà un triomphe partiel. Naguère, en effet, dans les assauts que l'Ordre, à peine sorti de son berceau, avait à subir de la part de ses ennemis, les Pères avaient craint parfois de le voir succomber. Mais

maintenant il pouvait sortir victorieux de la crise, en opposant aux contradicteurs la dernière lettre du Pontife et en montrant à tous son droit à l'existence. Des horreurs de l'agonie, nos sept Saints passèrent donc aux joies que donne le retour à une vie robuste et affermie. En peu de temps l'heureuse nouvelle fut transmise à tous leurs enfants, qu'elle combla de bonheur. Partout on reprit avec plus d'ardeur les travaux déjà en train. A Cafaggio, on prépara de nouveaux agrandissements; à Borgo San-Sepolcro et à Citta de Castello, le prieur, Pierre Ristauro, chargé de l'une et l'autre fondations, s'occupa de construire, dans les deux petites cités, l'église et le couvent. L'évêque de Castello lui donnait, le 7 juillet et le 21 août 1255, tous pouvoirs à cet égard. Dans ces démarches, frère Ristauro avait un compagnon et un conseiller, qui, malgré son âge et sa vertu, aimait à s'effacer devant son jeune confrère. C'était saint Hugues lui-même, que le culte de l'humilité faisait descendre au second rang, lorsqu'il aurait dû occuper le premier.

En revenant de Naples, porteur des concessions pontificales, le père Bonfils était rentré à Cafaggio. Déjà il avait pensé qu'il serait utile, dans les circonstances actuelles, de réunir un chapitre de l'Ordre. Aussi, après en avoir conféré avec les autres Pères, il décida de mettre à exécution ce projet. Depuis quatre ans, vu tous les obstacles qui avaient surgi les uns après les autres, on n'avait point tenu de ces assemblées. Tout le monde éprouvait, par suite, le besoin de se revoir pour se concerter et s'encourager. Il est si bon et si doux de vivre pendant quelques

jours dans les épanchements de l'amitié fraternelle, de sentir la sympathie d'âmes dévouées et d'entendre les conseils de l'expérience et de la vertu ! De plus, saint Bonfils méditait un dessein dont il ne disait rien à personne, mais qui lui tenait beaucoup au cœur. Il pensait qu'après vingt-deux ans de supériorité, il pouvait songer à se retirer. Humble et détaché, il était persuadé qu'un autre pouvait réussir aussi bien et même mieux que lui. Toutefois il comprenait qu'il n'y avait pas à y songer pour cette année, car comment procéder à l'élection d'un général sans y être autorisé par le Souverain Pontife? L'élection serait-elle valide? Il était donc nécessaire qu'il attendît patiemment une occasion plus favorable, en raison des nuages qui planaient sur l'Ordre.

Quand, au commencement de septembre 1255, le calme régnait tout autour de Florence, il crut l'heure venue d'avoir une réunion des Pères au couvent de Cafaggio, destiné à devenir bientôt ou même devenu déjà le centre réel de l'Ordre. Le 7 octobre suivant, le chapitre tenait, en effet, ses assises. Le père Bonfils le présida et l'ouvrit par un discours dans lequel il exposa la situation, les dangers qu'on avait courus et les espérances qu'on pouvait concevoir; il indiqua ensuite ce qu'il y avait à faire présentement. Comme c'était un fait acquis et non contesté qu'ils appartenaient à l'Ordre de Saint-Augustin, tout en conservant leur cachet et leurs observances propres, il était indispensable pour eux, leur dit-il, de garder la plus stricte pauvreté, caractère essentiel de cet Ordre. Ils devaient, par suite, en faire une profession solennelle au nom de toute leur famille reli-

gieuse, afin que tout doute fût dissipé à cet égard, et qu'ainsi ils pussent bénéficier des avantages en résultant. Cette déclaration présentée au saint-siège ne pourrait que le disposer favorablement, et obtenir de lui cette approbation formelle que l'on souhaitait depuis si longtemps.

Tous répondirent unanimement qu'ils étaient prêts à exprimer de vive voix et par écrit ce qu'ils professaient de cœur. Et en effet, séance tenante, en présence de notaire, la déclaration proposée fut faite et signée. Dans l'acte authentique qui en fut passé, nous lisons avec émotion les noms de plusieurs de nos sept Saints.

Voici le résumé de cet acte tel que nous l'avons trouvé dans une bulle d'Alexandre IV, qui devait plus tard approuver l'engagement pris par l'Ordre au sujet de la pauvreté.

« Au nom de Dieu. Ainsi soit-il.

« L'an mil deux cent cinquante-cinq, les nones d'octobre, indiction dixième.

« Qu'il soit heureusement manifesté par le présent écrit que, réunis ensemble, le frère Bonfils, prieur de l'église de Sainte-Marie de Monte Senario, et les frères du même lieu, appelés les Serviteurs de Sainte-Marie, et les autres Frères soussignés, résidant près de Florence, dans leur maison située au lieu dit Cafaggio, à savoir : frère Bonaventure, frère Roger, frère Jean, frère Clément, frère Barthole, frère Albertin, frère Nicolas, frère Égide, frère Cambio, frère Matthieu, frère Bonaventure, frère Ildebrand, frère Benoît, frère Jacques et frère Manetti;

« Tous et chacun, à l'honneur de Dieu tout-puissant, de Notre-Seigneur Jésus-Christ, son Fils, à l'honneur également de Marie, la Mère de Dieu sainte et sans tache, ont promis et se sont liés par vœu envers Dieu tout-puissant et la bienheureuse Marie pour ne pas posséder de biens immeubles. Et s'il arrivait que quelqu'un voulût leur en donner ou en céder, que la propriété ne leur en soit jamais conférée. Mais que cette propriété et ces biens appartiennent incontinent et immédiatement au seigneur pape et à la très sainte Eglise romaine. Que cela cependant soit de telle manière que l'évêque puisse disposer des fruits et des revenus, les distribuer pour le salut et le bien spirituel de la personne qui a cédé les biens et en faire la charité aux frères dudit Ordre. Si quelqu'un d'entre eux agissait à l'encontre de ces engagements, qu'il encoure la malédiction de Dieu tout-puissant et de la bienheureuse Marie, toujours vierge. Au surplus, à l'avance ils renoncent à invoquer quoi que ce soit des canons et des lois qui seraient en leur faveur.

« Fait dans l'église située près de Florence, dans le lieu appelé Cafaggio, par-devant notaire. »

Fait bien singulier, cet argument, invoqué dans cette circonstance par l'Ordre pour obtenir une situation normale et canonique, sera plus tard retourné contre lui : on en fera la base d'une accusation grave, consistant à dire que malgré les deux conciles de Latran et de Lyon, défendant d'établir de nouveaux Ordres mendiants, nos sept Saints avaient expressément voulu créer un autre Ordre voué à la plus stricte

pauvreté. Aussi, pour écarter cet obstacle, la Providence permit que, peu après, par la force des circonstances, l'Ordre fut contraint de posséder en fait; ce qui devait rendre vaine la volonté des sept Fondateurs, et préparer à l'avance victorieusement la réfutation des attaques dirigées de ce chef contre l'Ordre.

A peu près vers le même temps, saint Bienvenu était devenu prieur du couvent de Cafaggio. Dans ce poste, il mettait en évidence toutes les qualités cachées dans sa grande âme. Plein de zèle pour la sanctification des autres autant que pour la sienne propre, il ne négligeait rien pour atteindre ce double but. A l'égard du prochain, il épuisait toutes les ressources de la charité et de la mansuétude; il prodiguait les avis et les remontrances; il insistait pour que le dernier mot fût à la grâce. Aussi il sauvait un grand nombre d'âmes. Son administration fut des plus fécondes en fruits de salut; malheureusement la rigueur de ses pénitences faisait craindre beaucoup pour sa santé déjà compromise.

A la réputation d'un saint et d'un apôtre il joignait encore celle d'un thaumaturge. Un fait extraordinaire avait surtout manifesté ce don qu'il possédait de faire des miracles. Il y avait dans Florence un vieil usurier appelé Antoine. Le père Bienvenu connaissait cet homme et son vice, et, toutes les fois qu'il en avait l'occasion, il lui adressait de sévères réprimandes. Il lui disait en particulier qu'une seule ressource, outre l'aveu et le repentir de sa faute, lui restait pour réparer les torts qu'il avait commis, c'était de faire généreusement l'aumône. Antoine, à la fin, résolut de se débarrasser des avis du saint qu'il

trouvait plus qu'importuns ; en effet, simulant le regret du passé et le désir de mieux faire à l'avenir, il dit au Père que bientôt il verrait les fruits de sa conversion. Quelque temps après, la servante d'Antoine se présentait à Cafaggio avec des vivres destinés à titre d'aumône au Père Bienvenu : il y avait du pain, du vin et d'autres comestibles. Le Père, éclairé d'en haut, sut à l'instant que le tout était empoisonné. Alors, s'adressant à la servante, il lui fit part du crime projeté par son maître, et il ajouta qu'en retournant à la maison elle le trouverait mort. En même temps il fit le signe de la croix sur les vivres apportés, et il put ensuite en manger et en boire sans dommage pour sa santé. La servante, ayant regagné la demeure d'Antoine, constata avec le plus grand effroi la vérité de la prédiction du Père. L'usurier était mort.

Ce fut au milieu de ces événements divers que l'Ordre ajouta un nouveau couvent à ceux qu'il possédait déjà. En 1251, il avait pris pied à Citta de Castello, dans la vallée du Tibre et dans le patrimoine de saint Pierre. Dans la première moitié de 1255, remontant le cours du fleuve vers la Toscane, il s'était établi à Borgo San-Sepolcro. Et maintenant, s'avançant dans la direction de Rome, il devait s'installer dans la capitale même de l'Ombrie, à Pérouse. Cette ville, assez peuplée, jouissait d'une grande influence. Beaucoup plus guelfe que gibeline, elle avait été et devait être encore recherchée par les papes, heureux d'y faire de longs séjours. Ce fut un de ses habitants, le comte Philippe Piscina Cucurani, qui, pris d'affection pour l'Ordre, y entra lui-même, et construisit

dans le faubourg de la ville un couvent et une église qui porta le nom de Saint-Jacques.

A cette fondation de Pérouse se rattache ce que, peut-être, il est permis d'appeler le premier essai de religieuses vivant à l'instar des Serviteurs de Marie.

En général, en ce qui regarde nos sept Saints, il est extrêmement difficile de dire ce qu'ils ont projeté et réalisé touchant l'introduction de leur genre de vie parmi les femmes. Ici, comme presque partout dans les événements qui ont rempli leur carrière, l'obscurité est complète. Ont-ils vraiment pris l'initiative dans l'établissement de communautés de femmes et de vierges vivant de leur esprit? Ont-ils seulement concouru en aidant de leurs conseils et de leurs encouragements? Ont-ils été simples spectateurs de tentatives de ce genre, sans y donner autre chose que leur sympathie? Nous l'ignorons entièrement.

On comprend que le désir de se consacrer à la sainte Vierge dans un Ordre portant son nom et ayant pour but principal de l'honorer, dut naître dans un grand nombre de cœurs parmi les veuves et les vierges. Il appartient si bien à la femme d'entourer d'hommages Celle qui a porté si haut la gloire de son sexe, Celle qui a été bénie entre toutes les filles d'Ève! Tout ce qu'on savait des origines de l'Ordre des Serviteurs de Marie devait encourager grandement ces dispositions. Mais, d'autre part, toutes les luttes que l'Ordre eut à soutenir pour son existence ne purent que refroidir le zèle de la plupart et rendre presque insurmontables, dans beau-

coup de circonstances, la fondation de monastères de femmes.

Quoi qu'il en soit, il semble que les premières et les plus anciennes traces d'une fondation de ce genre soient celles que nous trouvons à Pérouse. Il y avait dans cette ville une dame appelée la comtesse Simona. Devenue veuve, elle s'était empressée de revêtir l'habit des Serviteurs de Marie. Dès lors elle vécut retirée du monde et adonnée entièrement au service de Dieu et au soulagement du prochain. Puis, imitant la conduite de nos sept Saints, elle vendit ses biens et en donna le prix aux pauvres. Comme elle s'était logée dans une petite habitation portant toutes les marques de la pauvreté, elle y fut rejointe par d'autres âmes désireuses de se consacrer à la sainte Vierge. Ce fut le commencement d'une véritable communauté, connue sous le nom de Monastère des Pauvres-Dames de la comtesse Simona, à cause du dénuement dans lequel elles vivaient. Dans la suite, cette fondation continua d'attirer des sujets appartenant aux meilleures familles de la contrée, et elle finit par prendre le nom de l'Immaculée-Conception.

Ce qui eut lieu à Pérouse, vers 1255, se reproduisit dans d'autres endroits. L'histoire mentionne seulement Pistoie, Florence et Porcheria; mais il est permis de croire que des groupes de religieuses se constituèrent dans d'autres villes. Il est vrai que la forme de vie adoptée n'était pas partout la même. On y distinguait surtout deux degrés : celui qui n'excluait pas la vie dans le monde et même au sein de la famille, et celui qui obligeait à se renfermer dans le cloître pour n'en jamais sortir. On prit l'habitude d'appeler

ce dernier le second Ordre, et l'autre portait le nom de troisième ou Tiers Ordre[1].

Cependant il se passait au dehors, dans l'Église, un fait considérable et plein d'intérêt pour l'Ordre des Serviteurs de Marie. Les représentants de la plupart des congrégations des Ermites de Saint-Augustin arrivaient à Rome, à la requête du pape, et se réunissaient, le 1er mars 1256, dans l'église Sainte-Marie-du-Peuple. Dix congrégations différentes se trouvaient avoir là leurs délégués : c'étaient celles de Valersuta, de la Tour-des-Palmes, de la Pénitence-de-Jésus-Christ, de Saint-Benoît-de-Montefabalo, des Guillelmites, des Jean-Bonites, de Loupcavo, près de Lucques; des Britiniens, de Sainte-Marie-de-Murceto et de Saint-Jacques-de-Montlio. En conformité avec les statuts approuvés par Alexandre IV, Lanfranc Septala était élu comme général unique de toutes ces congrégations fondues en un seul Ordre, et cet Ordre était divisé en quatre provinces : celles de France, d'Allemagne, d'Espagne et d'Italie. Le tout était sanctionné le 13 avril suivant par le pape; et, le 2 mai 1256, une bulle solennelle d'union était promulguée. Enfin, l'année suivante, Alexandre IV mettait la dernière main à cette grande entreprise, en donnant à cet Ordre des Ermites de Saint-Augustin le privilège de l'exemption des Ordinaires.

Le pape, si plein de sollicitude pour cette branche de la nombreuse postérité de Saint-Augustin, ne

[1] Voir, page 436 et suivantes, dans la *Vie de saint Philippe*, par le Père P. Soulier O. S. M., les notions si précises qu'il donne sur l'origine des tiers ordres en général et du tiers ordre des Servites de Marie en particulier.

voulut pas délaisser les enfants du grand patriarche qui s'étaient consacrés entièrement à la Mère de Dieu. Malgré les difficultés de leur situation canonique, il sut montrer clairement que telle était son intention. Les mesures qu'il prit à cet effet correspondirent exactement avec celles qui concernaient les Ermites. Le 1er mars 1256, ceux-ci s'étaient assemblés pour se constituer en un Ordre unique par l'élection d'un seul général ; le 23 du même mois et de la même année, le pape adressait aux Serviteurs de Marie les lettres suivantes :

« Alexandre, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu.

« A nos fils bien-aimés le Prieur et les Frères de la bienheureuse Marie de Monte Senario, appelés communément Serviteurs de Sainte-Marie, de l'Ordre de Saint-Augustin, salut et bénédiction apostolique.

« Votre saint Ordre, agréable à Dieu et goûté des hommes, nous porte à vous accorder des faveurs, à vous qui, après avoir renoncé aux séductions de ce monde, désirez servir à jamais le Seigneur dans votre observance régulière; et à faire droit à vos demandes autant que nous le pouvons sans déroger à notre dignité. Aussi, fils bien-aimés dans le Seigneur, heureux d'aller au-devant de vos justes demandes, à l'imitation du pape Innocent, notre prédécesseur, nous prenons sous la protection de saint Pierre et la nôtre vos personnes et le lieu dans lequel vous vaquez au service divin, avec tous les biens que vous possédez justement à l'heure présente, ou que vous pourrez, pour de justes motifs,

acquérir dans l'avenir avec l'aide du Seigneur. A cette intention, Ardingo, évêque de Florence, d'heureuse mémoire, de son autorité ordinaire, vous a, comme vous l'affirmez, accordé, pour être observés à jamais, sous la règle de Saint-Augustin, des statuts réguliers vraiment salutaires et raisonnables, édictés par vous dans le même lieu. En conséquence de quoi, Régnier, d'heureuse mémoire, cardinal-diacre de Sainte-Marie-in-Cosmedin, remplissant dans ces contrées l'office de légat, confirma ces statuts, comme on le voit dans les lettres rédigées à ce sujet. Aussi, ratifiant et ayant pour agréable, non sans raison, ce qui a été fait tant par vous que par l'évêque et le cardinal, nous le confirmons de notre autorité apostolique, et nous le munissons du privilège du présent écrit.

« Donné à Latran, le 10 des calendes d'avril (23 mars), la seconde année de notre pontificat (1256). »

Le 2 mai 1256, le pape donnait aux Ermites leur bulle définitive d'union; le 16 juin de la même année, il accordait aux Serviteurs de Marie un Indult ainsi conçu :

« Alexandre, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu.

« A nos chers fils le Prieur et les Frères Serviteurs de la bienheureuse Marie de Cafaggio, près de Florence, de l'Ordre de Saint-Augustin, salut et bénédiction apostolique.

« Nous jugeons convenable et selon notre devoir

d'être sans cesse plein de libéralité dans tout ce qui regarde le salut des âmes. Aussi, nous rendant à votre prière, par l'autorité des présentes, nous permettons que ceux de vos frères qui sont prêtres puissent, avec le consentement des Ordinaires et des recteurs des églises, entendre les confessions de leurs paroissiens et leur imposer une pénitence salutaire, à moins qu'ils ne se soient rendus coupables de fautes qui imposent le recours au Siège apostolique.

« Que nul, par suite, ne se permette jamais d'enfreindre la teneur de cette concession ou, par une téméraire audace, de s'y opposer. Car si quelqu'un avait la présomption de se livrer à cet attentat, qu'il sache qu'il encourrait l'indignation de Dieu tout-puissant et des bienheureux Pierre et Paul, ses Apôtres.

« Donné à Anagni, le 16 des calendes de juillet (16 juin), la deuxième année de notre pontificat, et l'an 1256 du Seigneur. »

Ces lettres prouvaient jusqu'à l'évidence que l'Ordre des Serviteurs de Marie ne devait pas être confondu avec celui des Ermites de Saint-Augustin; de plus, elles complétaient sa défense et achevaient presque la restitution des privilèges qu'il possédait avant Innocent IV. Il pouvait maintenant respirer en paix. Sans être approuvé définitivement, il lui était permis de vivre. Quelques-uns pensent même que de vive voix le pape, à cette époque, accorda expressément le pouvoir de tenir le chapitre général et d'y élire un général. C'est assez vraisemblable, à moins qu'en réalité il n'ait simplement approuvé le chapitre gé-

néral qu'on tint alors, et dans lequel on élut de fait le général de l'Ordre.

Pendant ce temps, le père Bonfils avait mûri sa détermination de résigner la charge qu'il occupait depuis vingt-trois années. Ses forces n'étaient plus égales à la tâche, puis il semblait que toutes les circonstances lui conseillaient de prendre sa retraite. L'Ordre était remis de la terrible épreuve par laquelle l'avaient fait passer les rigueurs d'Innocent IV. Successivement il était rentré en possession de presque tous ses privilèges; il pouvait désormais poursuivre son but à l'intérieur sans entraves, et exercer le saint ministère au dehors assez librement. Tout récemment il avait échappé au péril d'une fusion qui eût altéré son caractère essentiel. Toutes les branches des Ermites de Saint-Augustin avaient été réunies sous un général commun, et lui restait en dehors, gardant son double titre de Serviteurs de Marie et d'Ordre de Saint-Augustin et sa propre autonomie, avec le pouvoir de tenir son propre chapitre général et d'élire son général. L'heure était favorable pour un changement; aussi l'humilité de saint Bonfils en profita. Il convoqua donc une assemblée des Pères à Cafaggio, afin de délibérer sur tout ce qui concernait l'Ordre. Les faveurs accordées par Alexandre IV semblaient lever, pour l'avenir, tous les obstacles à son gouvernement régulier. Le chapitre général pourrait et devrait donc se tenir tous les ans, comme les autres Ordres le pratiquaient. Il n'y avait plus qu'à formuler le mode selon lequel auraient lieu ces assemblées si importantes. Ce chapitre de 1256 devait être le premier chapitre général tenu canoniquement, et en même

temps il devait adopter la Constitution réglant sa fréquence, son mode de convocation, les membres obligés d'y siéger, ce qui s'y ferait, et l'ordre dans lequel on procéderait depuis son ouverture jusqu'à sa conclusion.

Les Pères capitulaires réunis, saint Bonfils ouvrit les séances par un discours. Son premier soin fut d'y proclamer toute la gratitude que l'Ordre devait au pape Alexandre IV pour ses bontés; car, par son intervention, ils étaient réellement passés de la mort à la vie. Il indiqua ensuite la tâche qui s'imposait à l'assemblée, et qui consistait à rédiger une Constitution claire et précise sur la tenue du chapitre général; puis il leur annonça qu'il aurait à soumettre à ce chapitre une résolution personnelle, qu'il avait prise devant Dieu, et qu'il croyait être pour le plus grand bien de l'Ordre.

Des lumières mises en commun par les Pères sur ce sujet si important du chapitre général, sortit un règlement. On ne pouvait édicter rien de plus net et de plus pratique. Toute cette matière si complexe était élucidée en quelques points précis.

Voici comment ils étaient formulés :

« 1° Chaque année, au gré du supérieur général, on célébrera le chapitre général, auquel seront tenus de se rendre le prieur général et chacun des prieurs, accompagné d'un ou deux Pères discrets.

« 2° Aucun prieur ou discret, légitimement empêché, ne pourra donner sa place à un autre.

« 3° Il sera permis au prieur général de renoncer à sa charge, et les Pères capitulaires pourront de leur côté accepter sa démission.

« 4° Dans tous les chapitres, on élira parmi les Pères capitulaires quatre Pères des plus prudents, entre les mains desquels le prieur général et tous les prieurs devront résigner leur charge. Le soin de louer ce qui aura été bien et de reprendre ce qui aura été mal, sera laissé à leur prudence.

« 5° Dans la tenue du chapitre général, on suivra l'ordre suivant :

« D'abord, au jour fixé par le Père général, tous les Pères capitulaires se réuniront dans le lieu aussi désigné par lui. Alors, à genoux, ils salueront très dévotement, à mi-voix, la Vierge Mère de Dieu, en disant le *Salve Regina*, jusques y compris ces paroles : *O dulcis Virgo Maria*, avec le verset *Ora pro nobis ;* et on dira également la collecte *Concede nos famulos tuos*.

« Ensuite, le supérieur général ou celui auquel ce soin aura été confié fera le discours sur le sujet qu'il jugera convenable : il fera l'éloge, soit de la sainte Vierge, soit de la vie religieuse, ou il parlera sur autre chose de ce genre.

« Ceci achevé, on proclamera aussitôt les noms des Pères qui de cette vie sont allés vers le Seigneur, et on fera en commun les prières pour leur repos en récitant le psaume *De profundis* et la collecte *Absolve*.

« Puis, selon l'ordre de la dignité, si quelqu'un désire, pour l'utilité et l'avantage de la religion, proposer de nouvelles Constitutions, il le pourra avec l'agrément du supérieur général; et alors on déclarera que ces Constitutions ont force de loi, quand elles auront été approuvées par trois chapitres généraux.

« De plus, le général remettra le sceau de son office aux quatre Pères élus, et il sortira du lieu de l'assemblée. Ceux auxquels il ne conviendra pas de le confirmer dans sa charge pourront ne pas l'élire; de même, s'ils veulent le rétablir dans la première dignité de l'Ordre, ils le pourront également. Ayant été élu, il occupera la première place, puis tous viendront lui rendre hommage et lui baiser le main.

« Enfin, tout prieur résignera aussi son office entre les mains du général et des Pères. Ceux-ci le puniront, s'il s'est mal acquitté de son administration; s'il a bien géré sa charge, au contraire, ils le loueront au nom du Seigneur, et lui donneront leur approbation, comme ils le jugeront convenable.

« Aussitôt après ces opérations diverses, on sonnera la cloche, et deux chantres entonneront le *Te Deum laudamus,* auxquels le chœur répondra *Te Dominum,* et ainsi jusqu'à la fin. Le supérieur général dira ensuite *Ora pro nobis*, puis *Concede nos famulos tuos;* enfin il bénira les Pères au nom du Seigneur, et il les laissera partir en paix pour les endroits qui leur auront été assignés. »

Cette Constitution du chapitre général avait toutes les qualités désirables. Elle était brève : il eût été, en effet, difficile de dire plus de choses en si peu de paroles. Elle était claire : toute la procédure était décrite dans des termes qui ne permettaient pas d'erreur. Enfin elle était extrêmement pratique : de l'arrivée au départ, tout se succédait comme de soi, sans embarras et sans complication.

On y voit de plus avec évidence sur quels principes, dès les commencements, l'autorité dans l'Ordre fut

conférée et exercée. D'abord, il est admis que l'Ordre se gouverne lui-même, comme formant un corps à part que l'Église a muni de tout ce qui est nécessaire pour son fonctionnement régulier. De plus, ce gouvernement est en partie démocratique, par la source d'où sortent le pouvoir suprême et les pouvoirs inférieurs, et par le mode selon lequel ils se contrôlent. En effet, tous, directement ou indirectement, élisent le général, puisque chaque maison députe, outre le prieur, électeur de droit, et élu lui-même par le chapitre général, un ou deux autres électeurs choisis eux-mêmes à l'élection. En outre, dans l'exercice de son pouvoir, le général est tellement justiciable de l'Ordre tout entier, que celui-ci, représenté par le chapitre général et plus spécialement par les quatre définiteurs qu'il a élus, peut l'examiner chaque année dans l'usage de son autorité, le louer ou le blâmer, lui continuer son office ou l'en décharger selon les circonstances. Les prieurs de couvent, élus de la même manière, sont soumis au même examen. La substance de ces principes fondamentaux a été fidèlement conservée dans l'Ordre, bien qu'il y ait eu par le cours des siècles des modifications assez importantes en plusieurs points.

Mais il importe d'ajouter que si le pouvoir est démocratique dans son origine première et dans son contrôle, dans son exercice pratique il est, on peut dire, monarchique et absolu. Une fois proclamé, le général devient un véritable roi, revêtu d'une autorité que nul ne songe à contester, et cela d'autant moins que tous ont concouru à la conférer. Il en est de même, dans un domaine plus restreint, des prieurs

de chaque maison particulière. De cette façon, en dehors de la rigueur imposée par le vœu d'obéissance, tous les sujets se remettent entièrement entre les mains de leurs chefs, pour accomplir toutes leurs volontés sans restriction ni réserve ; et ainsi, par l'autorité exercée d'en haut et l'obéissance offerte d'en bas, il y a dans l'Ordre une parfaite unité.

Le côté démocratique de l'Ordre donnait satisfaction aux sujets, qui avaient pour les gouverner des supérieurs de leur choix, et en même temps il servait d'avertissement à ces mêmes supérieurs, s'ils étaient jamais tentés de faire abus de leur pouvoir. Le côté monarchique fortifiait la main de l'autorité, et décourageait à l'avance toute velléité de rébellion dans les sujets insubordonnés. Les deux aspects du gouvernement se faisaient par là même équilibre l'un à l'autre, et se corrigeaient réciproquement en s'harmonisant pour le plus grand bien de l'Ordre.

Mais la rédaction de ce règlement ne fut pas la seule affaire grave qui réclama l'attention des Pères. Saint Bonfils avait parlé d'une autre qui le touchait lui-même : il s'agissait de sa démission, qui, depuis un certain temps, était l'objet de ses plus grandes préoccupations. Il s'adressa donc aux membres du chapitre, leur manifestant sa pensée, qu'ils connaissaient déjà. Il le fit en termes très pressants; il leur rappela brièvement comment l'Ordre avait pris naissance, à travers quelles difficultés il s'était maintenu et développé, les longues années pendant lesquelles il avait été appelé à le diriger dans ses débuts laborieux ; puis il annonça qu'il croyait l'heure venue pour lui de céder le poste à un autre, et de se retirer

dans la solitude, afin d'y travailler à la sanctification de son âme.

Sans attendre davantage, le bon Père se jeta à genoux devant ses frères en versant des larmes, et les supplia de le décharger, déclarant qu'il renonçait à son office. En même temps il remettait entre les mains des définiteurs les sceaux, insignes de sa dignité. Les Pères, tout attendris, ne voyaient pas sans une peine très vive un supérieur si accompli déposer l'autorité; mais, devant les intentions formelles du père Bonfils, ils ne crurent pas devoir insister, et décidèrent de procéder à l'élection de son successeur.

Le choix unanime de tous se fixa sur le père Bienvenu Manetti, qui était le moins âgé des sept Fondateurs; il avait alors quarante-neuf ans. Il s'était révélé surtout dans la charge de prieur, qu'il remplissait au couvent de Cafaggio. C'était l'homme du devoir et de la règle; d'un caractère énergique, il ne fléchissait jamais; il prenait une vue nette des situations et décidait en conséquence. Il était, d'autre part, aussi tendre de cœur qu'il était ferme d'esprit. Il avait toutes les grandes vertus qui font les apôtres. En tout, il ne s'épargnait pas lui-même et se prodiguait volontiers, souvent même au delà de ses forces. Élu, il dut accepter le gouvernail, qu'il prit en main, se confiant surtout en Dieu et en sa bienheureuse Mère.

Le chapitre compléta son œuvre en élisant aussi le premier procureur général de l'Ordre en Cour romaine. Déjà bien des Ordres avaient le leur. Le gouvernement d'un Ordre, à cette époque comme aujourd'hui, du reste, comportait un tel courant d'affaires

graves à traiter avec l'autorité suprême, qu'il était nécessaire d'avoir près du chef de l'Église un homme mûr et expérimenté, savant et zélé, afin de procurer les intérêts de sa famille religieuse. Le chapitre général choisit le père Jacques de Poggibonzi, qui était admirablement doué pour occuper cette charge.

Après avoir pourvu à tous les besoins des couvents, le chapitre fut clos, selon la règle que l'on venait d'adopter, par le *Te Deum*, que tous chantèrent dans les sentiments de la plus profonde reconnaissance; puis tous les membres se dispersèrent, regagnant chacun leur poste. Saint Bonfils reprit lui-même pour quelque temps le chemin de sa solitude bien-aimée de Monte Senario, pendant que le nouveau général, saint Bienvenu, établissait sa résidence à Cafaggio.

En passant des mains d'un Saint dans celles d'un autre Saint, le gouvernement de l'Ordre ne pouvait qu'être fécond et béni. C'est ce qu'on allait, en effet, expérimenter sous le généralat trop court du père Bienvenu.

CHAPITRE VII

GÉNÉRALAT ET MORT DE SAINT BIENVENU

(1256-1257)

Cafaggio, dans la perspective d'un développement que tous étaient en droit d'espérer, convenait beaucoup mieux pour la résidence du premier supérieur de l'Ordre. Celui-ci y serait plus accessible à ceux du dehors, et, de là, il lui serait également plus facile de rayonner dans les environs. Florence était devenu un point si important pour les relations, que l'Ordre devait forcément choisir cette ville pour en faire son centre. Désormais donc, Cafaggio devait être la tête de l'Ordre, comme Monte Senario en avait été le berceau. Quant au général récemment élu, peu de loisirs allaient lui être laissés, et les soins les plus graves devaient, en dehors de la visite annuelle des couvents, absorber tous ses instants et toutes ses forces. Hélas ! son passage au poste le plus élevé de l'Ordre devait être de très courte durée : ce fut à peine s'il eut le temps de prendre en main les rênes du gouvernement, de se montrer aux siens et de régler

quelques affaires de la plus haute gravité, et la mort vint le ravir.

Presque aussitôt après son élection, le père Bienvenu apprit la mort du premier protecteur de l'Ordre, le cardinal Guillaume de Fiesque. Il se mit sans tarder en route pour Anagni. Malgré sa faiblesse, résultat de ses fatigues et de ses austérités, il voulut faire ce voyage à pied. Arrivé près du Souverain Pontife, qui l'encouragea dans l'accomplissement de son nouvel office, il lui parla de l'affaire qui l'amenait principalement, et, sans aucun doute, de plusieurs autres. Sur le choix d'un protecteur, le pape ne fit aucune difficulté : il accorda pour remplir cette charge un autre neveu d'Innocent IV, le cardinal Otthobon de Fiesque. Par un de ces jeux dont la Providence aime quelquefois à se servir dans les choses humaines, ceux qui touchaient de plus près Innocent IV devaient comme recevoir une mission spéciale d'effacer les traces douloureuses laissées par ses sévères décrets. Saint Bienvenu put donc parler avec le nouveau protecteur de tout ce qui intéressait l'Ordre. De ces entrevues sortit une nouvelle réparation des dommages causés aux Serviteurs de Marie dans le passé. On se rappelle comment soudain, au lieu d'une faveur qu'ils sollicitaient, les religieux de Cafaggio avaient eu à supporter la privation des pouvoirs nécessaires pour s'acquitter du plus fructueux des ministères, celui de la direction des âmes. Alexandre IV, toujours agissant sous l'influence de la même bonté, s'empressa de faire disparaître ce souvenir amer; et, par ses lettres apostoliques du 16 juin 1256, rendit les pouvoirs perdus. Ce fut pour les religieux de Marie

un motif nouveau de bénir ce pape pour tout ce qu'il faisait afin d'adoucir leurs épreuves. Aussi sa mémoire est restée invariablement dans l'Ordre comme celle d'un père et d'un sauveur ; et ces sentiments se sont traduits dans la suite par un hommage qui rend bien toute leur vivacité : on éleva au centre même de l'Ordre, à Cafaggio, une statue monumentale en son honneur.

Le père Bienvenu était avant tout l'homme du devoir. Aussi, malgré son épuisement et les chaleurs de l'été, il se mit sans hésiter, en quittant Anagni, à commencer la visite des couvents, tâche minutieuse et fatigante. Avec les habitudes rigoureuses dont il ne voulait à aucun prix se départir, ces travaux devaient précipiter la fin de sa carrière. Cette fâcheuse issue était d'autant plus à craindre, qu'il menait tout de front. Il avait résolu, en particulier, de présenter au plus prochain chapitre général un sommaire plus complet des Constitutions. Quelle que fût la brièveté de ce travail, il demandait des considérations sérieuses et approfondies, avant de fixer dans un texte précis les observances de l'Ordre. Durant ce temps, le Père, fidèle à son amour de la vie cachée et silencieuse, s'acquittait de ses devoirs de telle façon que rien n'en transpirait au dehors. Aussi il est extrêmement difficile de suivre sa trace dans cette phase de sa vie.

Les mois cependant s'écoulèrent, et bientôt on fut à l'époque accoutumée du chapitre général. Saint Bienvenu réunit donc à Monte Senario les Pères qui en faisaient partie. Sans doute, il était là depuis quelque temps pour arrêter la rédaction nouvelle des

Constitutions qu'il voulait proposer au chapitre. A l'ombre de ce berceau si cher à son cœur, si rempli de souvenirs, et gardant si fidèlement la grâce des premiers temps, il se sentait plus apte à découvrir et à faire sanctionner ce qui devait être pour le plus grand bien de tous. En outre, saint Bonfils et la plupart des autres Fondateurs s'y trouvaient aussi; il pouvait, par conséquent, recourir plus facilement à leurs lumières. Enfin, étant très affaibli, le saint général comprenait que sa vie ne tenait plus qu'à un fil, et, comme ses préférences le portaient à attendre la mort sur le sommet du Senario, il tenait à ne pas s'en éloigner.

De fait, les nouvelles Constitutions furent proposées, discutées, approuvées et adoptées. Marquées d'un cachet de grande simplicité et de haute sagesse, elles étaient un pas sérieux en avant dans la voie d'une organisation se perfectionnant sans cesse avec le progrès des années. Ces Constitutions, dans leur ensemble, révèlent un des aspects les plus saisissants de l'Ordre à ses débuts; c'est que tout s'y accomplissait, pour ainsi dire, sans effort et sans contention. Les règlements étaient rares et brefs, parce que les manquements de leur côté étaient presque inconnus et de courte durée. Les sujets venaient, comme des brebis dociles, se ranger sous la houlette de leurs pères, qui n'avaient point à commander; les désirs des supérieurs remplaçaient les ordres. Les points principaux de la vie étant décidés, tout le reste en découlait dans cet esprit d'abandon et de droiture qui caractérise les âmes n'agissant que par l'effet de la grâce divine. Marie présidait à tout; sous son re-

gard et sous son inspiration, tous les instants des siens tendaient vers son divin Fils. Elle était comme un astre lumineux qui ne s'obscurcissait jamais et demeurait toujours sur l'horizon de ses Serviteurs.

Voici ces Constitutions rapportées textuellement :

« 1. Les Frères devront porter des vêtements de laine; la tunique extérieure, le scapulaire et le manteau seront de drap d'en deçà des monts ou germanique, et de couleur noire; la tunique intérieure sera de couleur blanche. La longueur de la tunique noire ne dépassera pas le dessus du pied; la chape sera cousue sur la poitrine de la longueur d'une main, et sera distante de la terre de la même quantité; les ceintures seront de cuir noir avec des boucles sans aucun ornement.

« 2. Nul n'ira se coucher sans le scapulaire et la tunique, à moins d'infirmité grave.

« 3. Tous les Frères garderont le silence dans le chœur, le réfectoire et le dortoir, et nul n'y parlera sans la permission de son supérieur; celui-ci pourra permettre de parler dans ces lieux, quand il le jugera convenable.

« 4. Tous les Frères devront jeûner tous les vendredis, depuis la fête de la Toussaint jusqu'à la Nativité de Notre-Seigneur, et depuis la Quinquagésime jusqu'à la Résurrection. Aucun supérieur, si ce n'est le supérieur général, ne pourra dispenser de ces jeûnes; cette dispense ne pourra cependant être accordée pour les fêtes de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge ou des autres Saints pour lesquelles l'Église impose tout particulièrement la vigile. Le même jeûne

s'observera pour les vigiles des Apôtres, de saint Jean-Baptiste, de la Toussaint, des fêtes de la sainte Vierge, pour les Quatre-Temps, et pour toutes les vigiles ordonnées par l'Église. Ces jours-là, on prendra toujours la nourriture usitée pour le Carême.

« 5. Tous les jours de jeûne, après la grand'messe, la cloche donnera le signal de la récitation de None; et après Vêpres, au premier signal de Complies, les Frères entreront au réfectoire, et le chantre dira : *Jube domne,* et la bénédiction donnée : *Fratres, noctem quietam ;* et après avoir dit : *Benedicite et largitor,* tous ceux qui le voudront pourront boire; puis au signal donné on dira : *Tu autem,* et, entrant à l'église, on commencera Complies.

« 6. Ceux qui voyagent, quoique ne jeûnant pas ces jours-là, s'abstiendront cependant de chair et de laitage; ils se contenteront de la nourriture usitée pour le Carême; toutefois, en dehors de leur résidence, tous pourront prendre ce qui leur sera servi, à la condition qu'il n'y ait aucune prohibition de l'Église, ou qu'aucune fête de Notre-Seigneur ne soit célébrée.

« 7. Personne n'aura la témérité de jeûner en dehors des temps fixés, sans l'agrément de son prélat.

« 8. Nul ne mangera de viande dans le réfectoire; cependant le supérieur pourra quelquefois dispenser de cette règle.

« 9. Avant que les Frères se mettent à table, on dira la bénédiction; ensuite, lorsqu'ils se lèveront de table, on dira l'action de grâces avec le psaume *Miserere mei.*

« 10. Dans les lieux où nous avons des chapelles, il

ne sera permis à personne de manger en dehors du cloître, si ce n'est avec l'évêque ou dans d'autres maisons religieuses, ou encore avec d'honnêtes séculiers. Mais cette permission sera accordée rarement.

« 11. Si quelqu'un voit son compagnon assis auprès de lui manquer de quelque chose, il le demandera aux servants.

« 12. Si quelqu'un dans les endroits communs, comme au chœur et au réfectoire, commet un désordre, il se lèvera et demandera pardon à tous, et, quand le supérieur lui aura fait signe, il retournera à sa place.

« 13. On pourvoira avec charité aux besoins des étrangers, selon que l'exigeront la longueur de la route et la fatigue du corps.

« 14. Que dans toutes les maisons on dispose une infirmerie, dans laquelle ceux qui sont infirmes et malades puissent se coucher, et qu'on les traite avec les plus grands soins. S'il y a des lépreux, on les séparera des autres malades; toutefois on les soignera dans l'enceinte du monastère; si, pour une raison légitime, cela ne peut se faire, sur l'ordre du général ou du supérieur, ils seront transportés daus une autre maison de l'Ordre.

« 15. On couchera sur des lits de paille; il sera permis d'avoir des draps de laine sous la tête; mais on donnera des draps de toile aux malades et aux hôtes.

« 16. On fera la tonsure deux fois par mois.

« 17. Personne ne sera reçu dans l'Ordre avant quinze ans et après quarante ans. Si quelqu'un a dépassé cet âge il pourra être admis avec la permission

du général. Quand le postulant aura quitté son Ordre ou aura été profès dans un autre Ordre, il sera reçu du consentement du chapitre général tout entier... On examinera en outre ceux qui se présenteront, et s'ils ont quelque impédiment, on les refusera. »

On le voit, toutes ces prescriptions sont surtout d'un caractère extérieur. La Règle de Saint-Augustin et l'histoire des origines de l'Ordre étaient les sources de la vie intérieure. La Règle de Saint-Augustin formulait ce que dans l'Évangile de Notre-Seigneur on devait pratiquer, c'est-à-dire les plus hauts points de la perfection chrétienne. L'histoire de l'Ordre ne proférait, pour ainsi dire, qu'un seul nom, celui de Notre-Dame, que tous les membres de l'Ordre devaient servir par tous les actes et dans tous les moments de leur vie. Le meilleur, le plus intime des pratiques des Serviteurs de la Vierge toute sainte était renfermé dans leurs traditions et comme caché avec un soin jaloux dans les replis de leurs cœurs.

Tous les Pères capitulaires accueillirent avec acclamation ce règlement de vie, et l'Ordre dispersé leur fit écho de toutes parts. Avec la Constitution du chapitre général, on possédait ce qu'alors on appelait les Observances. Cette partie si considérable et si importante de la vie religieuse à cette époque était ainsi soustraite aux variations de la volonté personnelle ou aux caprices de l'imagination. Au moyen âge, la vie religieuse avait ses caractères particuliers. Beaucoup d'âmes simples et ingénues cherchaient et trouvaient leur satisfaction dans cette vie, où, d'une manière principale, le vêtement, la nourriture et le

coucher étaient mortifiés. Elles se tenaient dans la retraite, à l'écart du monde, où elles apparaissaient à peine. Leur grande occupation était d'avoir leur volonté dans la main des supérieurs, absolument comme de petits enfants. Elles remplissaient tous les interstices de leurs occupations de prières, d'exercices, d'oraison, de pratiques de piété de toute sorte. Et ainsi pour elles, les jours et les années disparaissaient au milieu de douceurs intimes qui les satisfaisaient pleinement, en attendant le bonheur infini du Paradis.

La société de ce temps, malgré tous ses vices, était profondément religieuse et ne réclamait pas tant d'ouvriers apostoliques; aussi les membres des Ordres nouveaux, bien qu'ils fussent nés pour l'action, restaient souvent retirés dans le cloître, à l'exemple des Ordres anciens. Et c'est dans ce genre de vie que très souvent la sainteté, protégée par ces observances extérieures, prenait les développements les plus extraordinaires. Tel était le tableau que présentait aussi l'Ordre des Serviteurs de Marie; il y en avait beaucoup dans son sein qui ne portaient pas leurs aspirations au delà du contentement que donne une vie s'écoulant dans la paix et la pratique de la vertu, sous le regard de Dieu et de Marie.

Cependant le père Bienvenu avait ses jours comptés; il ne lui restait plus que quelques mois à passer sur cette terre. Malgré la maladie qui le minait sourdement, il avait décidé de travailler jusqu'au bout, jusqu'au dernier souffle. Ne s'épargnant donc en aucune manière, il s'était remis à ses visites par les chaleurs les plus accablantes. Il avait même conçu le

projet de retourner à Rome pour les affaires de l'Ordre, quand il en fut empêché par une recrudescence de son mal. Marchant toujours à pied, il était arrivé à Monte Senario, pensant, après quelque repos, se remettre en route; mais Dieu en avait disposé autrement : il ne devait plus quitter ce lieu; il était sur le point d'y finir sa carrière mortelle.

Le Saint le comprit bientôt, et il l'annonça formellement à ses frères. La fièvre, qui l'épuisait de plus en plus depuis quelque temps, ne tarda pas à redoubler encore d'intensité. L'angoisse sur-le-champ fut grande parmi tous ceux qui l'entouraient, et on se mit à multiplier les prières afin de le conserver. Mais lui, recueilli devant Dieu, ne songea qu'à se préparer à mourir. Sans perdre de temps il convoqua les Pères capitulaires à Monte Senario, afin qu'ils pussent aviser au bien de l'Ordre; puis, dans un pressentiment prophétique, il fixa lui-même le jour de sa mort. En attendant il ne cessait point de célébrer le saint sacrifice de la Messe.

Enfin arriva le jour marqué par lui comme le dernier de sa vie, le vendredi 31 août 1257. Comme d'ordinaire il se leva, à peine capable de se traîner. Il alla se vêtir des ornements sacrés; et où il avait célébré sa première Messe dans les joies du sacerdoce, il allait célébrer la dernière dans la paix de son âme et un abandon total entre les mains de Dieu. On dut le soutenir pour qu'il pût rester debout à l'autel. La plupart des Pères et les Frères présents à Monte Senario étaient là réunis. Avec la piété et la ferveur d'un ange il offrit la divine Victime, en dépit du mal dont il souffrait cruellement. Des larmes abondantes

lui tombaient des yeux, et des soupirs pressés s'échappaient de sa poitrine. Il était aisé de voir que son cœur était tout ravi en Dieu, et qu'à l'offrande de l'Agneau sans tache il joignait l'immolation entière de sa propre personne. Quand il eut achevé le saint sacrifice, toujours revêtu des ornements sacrés, il se tourna vers les assistants, et, tout animé du feu de l'amour divin, il leur adressa un long discours. D'une voix pleine d'énergie, quoique voilée, il les exhorta tous à une sainte vie, comme à leur devoir unique, plaçant la charité fraternelle avant toutes les autres vertus. Il leur demanda d'avoir un soin particulier pour conserver et accroître la plus chère des traditions de l'Ordre, sa dévotion à la passion de Notre-Seigneur et aux douleurs de Marie. Et il ajouta : « C'est en cela que consiste l'esprit propre des vrais Serviteurs de Marie; elle-même nous l'a dit dans ce lieu saint consacré par son auguste présence. » Il leur prédit le développement de l'Ordre, malgré une tourmente furibonde qui serait sur le point de l'engloutir. Ensuite il se fit lire la passion de Notre-Seigneur, l'écouta attentivement; et, quand celui qui la lisait en fut au crucifiement, le bon vieillard versa un torrent de larmes, poussa de profonds soupirs et gémit à la pensée de la multitude des péchés des hommes. Ce fut alors que le lecteur prononça ces paroles : « Je remets mon esprit entre vos mains; » il les répéta lui-même; puis, appuyé contre l'autel, étendant ses bras en forme de croix, il expira doucement. « Aussitôt, dit le bon Mati, son visage devint resplendissant comme celui d'un ange, et il sembla que le saint vieillard souriait encore. »

Pendant toute cette scène émouvante, tous les religieux présents pleuraient à chaudes larmes et se sentaient comme pénétrés par une vertu céleste. La douleur de perdre un Père si héroïque était grande dans les cœurs, mais la joie de sa sainte mort et de son bonheur éternel l'emportait encore.

Cette mort faisait un grand vide dans l'Ordre; elle lui enlevait l'ouvrier peut-être le mieux doué pour procurer son extension. Saint Bienvenu, descendu le premier dans la tombe, était cependant le plus jeune des sept saints Fondateurs. C'est pourquoi tant d'espérances reposaient sur cette vie ; c'est pourquoi, dès que saint Bonfils avait insisté pour prendre sa retraite, le choix de tous s'était porté sur lui pour le faire général. L'expérience qu'on avait faite de son gouvernement pendant le peu de temps qu'il avait duré, avait pleinement confirmé l'attente de tous. On l'avait vu déployer toutes les facultés maîtresses dont son âme était ornée. On prisait la vivacité de son intelligence, son coup d'œil ferme et rapide, son énergie dans la pratique de toutes les vertus religieuses et dans l'accomplissement de tous ses devoirs de supérieur. Il était comme une règle vivante, ne permettant jamais de violer aucune des traditions, aucun des règlements. Il apprenait à tous ce que c'est qu'un cœur de père et une âme d'apôtre. Il ne se lassait point à la poursuite des âmes; il apportait, à les gagner à Jésus-Christ, toutes les industries du zèle et de la charité; et, quand c'était nécessaire, il savait faire apparaître devant les yeux de ceux qui s'endurcissaient dans l'avarice et l'usure, l'impureté et l'irréligion, les châtiments de la justice éternelle.

Sur la très sainte Vierge, ses lèvres parlaient de l'abondance de son cœur ; et partout où il portait ses pas, il prêchait avec toute la force de son éloquence ses grandeurs, ses mystères, et surtout celui de ses douleurs et de ses larmes. Sur ce dernier sujet il ne pouvait tarir. Son âme débordait d'une tendre et suave piété : c'eût été pour lui la plus grande des privations d'omettre le saint sacrifice de la Messe; il le célébrait tous les jours avec l'expression, dans toute sa personne, de la plus grande foi; il obtint, en récompense de sa dévotion pour la sainte Messe, de mourir à l'autel après l'avoir dite et au récit de l'immolation suprême du Calvaire. Il était extrêmement sensible à tout ce qu'on faisait en faveur de l'Ordre, et, en particulier, il ne pouvait assez dire sa reconnaissance pour ceux qui l'aidaient dans ses besoins matériels. En allant au réfectoire et en le quittant, il pensait à ses bienfaiteurs, et priait pour eux souvent en versant des larmes. On rapporte qu'au commencement et à la fin des repas il se recueillait, afin d'offrir à Dieu ce tribut de sa gratitude.

Cette perte fut pour les six autres Fondateurs un coup des plus douloureux. C'étaient des liens resserrés par plus de trente ans de la plus grande confiance et de la plus vive amitié, qui se brisaient. La volonté de Dieu seule put adoucir pour eux la blessure faite à leur cœur.

On déposa le corps du saint dans la petite chapelle de Monte Senario, sous le maître-autel. Tous prirent part à la cérémonie avec des sentiments mêlés de tristesse et de joie, sentant toute la perte qu'ils avaient

faite sur la terre, et persuadés à la fois que le père Bienvenu était au comble du bonheur dans le Ciel, où il jouissait de l'intimité de Marie, et d'où il protégerait efficacement son Ordre.

Cette mort arrivait au cours d'une période remplie de promesses. Le saint-siège était devenu tout favorable; la marche de l'Ordre était de plus en plus régulière; les couvents se multipliaient. Les sujets accouraient de toutes parts pour se placer sous le manteau de la Reine du Ciel. Parmi eux des âmes d'élite s'annonçaient : il était certain déjà que la sainteté des Fondateurs ne tomberait pas en déshérence; elle brillait dans le jeune père Philippe Bénizi, en particulier, avec un éclat contenu qui allait bientôt frapper tous les regards. Marie, par toutes ces faveurs, accordait aux siens un répit de joie et de consolation pour les préparer aux épreuves futures, que saint Bienvenu, dans un éclair prophétique, avait annoncées au moment de mourir.

CHAPITRE VIII

LE PÈRE JACQUES DE POGGIBONZI GÉNÉRAL
— FAVEURS D'ALEXANDRE IV — SAINT PHILIPPE PRÊTRE —
ORVIÉTO — BOLOGNE
— PROVINCES DE TOSCANE ET D'OMBRIE —
MORT DE SAINT BONFILS

(1257-1262)

Les Pères capitulaires, apprenant l'état de santé de saint Bienvenu, s'étaient pour la plupart transportés à Monte Senario. Après avoir recueilli son dernier soupir, ils avaient rendu les derniers devoirs à ses restes mortels; puis, sans retard, ils s'étaient assemblés à Cafaggio, sous la présidence de saint Bonfils, afin d'élire un général. Volontiers ils eussent tourné leurs regards vers celui qui le premier et si longtemps avait gouverné l'Ordre; mais ils rencontrèrent, de la part du père Bonfils Monaldi, une opposition qu'ils ne purent vaincre. Celui-ci allégua son âge, ses infirmités, les travaux de l'eglise Sainte-Marie-des-Grâces qui réclamaient encore son attention, pour écarter de ses épaules un fardeau que son humilité

lui faisait craindre plus que jamais. Ce fut alors que les votes se portèrent sur un des membres les plus dignes et les plus méritants de l'assemblée, le père Jacques de Poggibonzi. Les Pères capitulaires crurent qu'ils ne pouvaient faire un choix meilleur; les saints Fondateurs eux-mêmes furent trop heureux de s'effacer devant celui qu'ils avaient appris à vénérer et aimer depuis de si longues années.

Jacques de Poggibonzi était, en effet, une des colonnes de l'Ordre des Serviteurs de Marie; il avait eu une part active dans toutes les merveilles de son origine, et il avait conçu pour lui un attachement qui dominait tout dans sa vie. Aussi était-il prêt à embrasser tous les travaux et tous les sacrifices pour procurer sa prospérité et son extension; il en possédait éminemment l'esprit, et Marie avait en lui le Serviteur le plus convaincu et le plus dévoué. Il avait occupé des charges qui l'avaient rendu très apte au maniement des affaires; il s'était, en particulier, par son séjour auprès de la cour romaine comme procureur de l'Ordre, initié à toutes les difficultés de la situation et à tous les ménagements qu'elle exigeait. Homme droit et plein de doctrine, il pouvait, plus qu'un autre, être grandement utile à l'Ordre et le mettre sur une voie pleine de sécurité.

Il dut se résigner à prendre en main une responsabilité dont il mesurait toute l'étendue; il savait à l'avance que les épines abonderaient dans sa tâche; mais la pensée du devoir et son dévouement à l'Ordre l'emportèrent sur l'attrait de la tranquillité et du repos, et il accepta généreusement.

Le point noir sur l'horizon de l'Ordre était toujours

ce terrible décret d'Innocent IV, par lequel le ministère des religieux était complètement paralysé au dehors. Ce décret avait, sans doute, été considérablement adouci par les concessions favorables d'Alexandre IV, qui en détruisaient en grande partie les fâcheux effets; mais il demeurait consigné dans le recueil des lois de l'Église, et, tant qu'il n'était pas formellement et clairement annulé, il ne cessait pas d'être une arme redoutable entre les mains des ennemis de l'Ordre. Rien ne pressait donc plus que le rappel de cette mesure désastreuse. Le père Jacques de Poggibonzi le comprit, et il agit en conséquence.

Deux jours seulement après son élection, il faisait aux Pères réunis à Cafaggio une proposition dont l'objet était justement la suppression de ce décret. Il s'agissait de constituer à la cour du pape deux procureurs, qui seraient délégués par l'Ordre afin d'obtenir gain de cause dans cette grave affaire. Les termes mêmes des pouvoirs qu'on voulait leur conférer, et dont on dressa un acte authentique, exprimaient toute l'importance de cette mission. Les Pères, au nombre de vingt et un, parmi lesquels ne figuraient que quelques-uns des Fondateurs, donnaient mandat aux frères Octavien et Juncta, bien qu'absents, de solliciter la cassation du décret d'Innocent IV, afin que l'Ordre pût librement entendre les confessions, donner dans ses cimetières la sépulture aux défunts, et admettre dans ses églises tout le monde sans distinction. Hélas! malgré tous ces efforts, l'Ordre ne devait pas conquérir alors le droit irrévocable à l'existence. Ce terrible glaive de la suppression devait

rester suspendu sur sa tête durant de longues années encore.

Pendant que le père Jacques vaquait aux devoirs de sa charge et se préoccupait de ces importantes démarches, les saints Fondateurs continuaient à travailler dans l'ombre. Leur vie était si humble et si cachée, que c'est à peine si aujourd'hui on peut en suivre la trace. Selon ce qu'il semble, saint Bonfils eut alors à demeurer habituellement à Cafaggio pour les travaux de l'Église; saint Alexis, comme inséparable de la Santissima-Annunziata, y poursuivait sa vie d'abnégation entière et d'occupations modestes; les autres Saints donnaient tour à tour leurs soins à des tâches diverses, selon les circonstances. Saint Manet montrait de plus en plus ses aptitudes pour toute sorte d'emplois graves. Saint Amédée s'appliquait à l'éducation des jeunes sujets de l'Ordre, et y réussissait admirablement, à cause de son don particulier de captiver les cœurs par l'affection. Saint Hugues et saint Sostène goûtaient toujours, sans s'en fatiguer jamais, les délices de la solitude et de la pénitence à Monte Senario; en même temps ils étaient invariablement prêts à partir au premier signe de l'obéissance.

Le temps s'écoulait ainsi, au sein de l'Ordre, au milieu du travail, de l'étude, de la prière et des ministères extérieurs, auxquels on pouvait se livrer. Les années disparaissaient une à une, et il y avait déjà un quart de siècle que la petite plante de la Camarzia et de Monte Senario avait été jetée en terre; elle était aujourd'hui un arbre, mais encore faiblement enraciné. Un orage plus violent pouvait facile-

ment l'emporter, si la Providence cessait de le protéger. L'Ordre rencontrait sans doute beaucoup de sympathies, mais il avait à essuyer sans interruptions des attaques suscitées par la jalousie et la rivalité. La situation était précaire, et il y avait lieu d'agir avec prudence, énergie et ténacité. Ce furent précisément les caractères du généralat du père Jacques de Poggibonzi, qui, gardant en main les rênes du gouvernement pendant plus de sept années, sut, au milieu des dangers que courait l'Ordre, le consolider et l'étendre.

L'année 1258 ne fut marquée par rien d'extraordinaire; elle fut pleine de calme pour l'Ordre, que rien ne pouvait détourner de ses travaux et arrêter dans ses progrès. Le père Jacques de Poggibonzi pressait en particulier le rappel définitif du décret d'Innocent IV, et, pour y parvenir plus promptement, il stimulait le zèle des procureurs délégués près de la cour pontificale. Toutefois les démarches étaient lentes et inefficaces. Après avoir épuisé tous les moyens humains, le père Jacques n'avait d'autre ressource que de prier et de faire prier. Sur sa recommandation, l'Ordre se mit donc en instance auprès de Marie, afin qu'elle daignât toucher le cœur d'Alexandre IV. Gagnée à la cause de ses Serviteurs, la Mère de Dieu fit plus qu'agir sur le Souverain Pontife : elle se montra elle-même à lui, l'invitant à ne point différer les faveurs qu'il voulait accorder aux siens. Nous serions heureux de raconter les détails merveilleux de cette apparition, mais les auteurs contemporains ne font que la mentionner. Ce fut seulement alors, après deux ans d'efforts et d'attente, qu'on put enfin obtenir

de nouvelles concessions. Le Père général s'était lui-même rendu près du pape, afin de tenter le suprême effort.

La première des nouvelles concessions d'Alexandre IV concernait ce privilège, si envié des laïques, de pouvoir reposer, après la mort, dans les cimetières des couvents. Il semblait que la terre y fût plus légère aux défunts, en raison des prières plus abondantes que de saints religieux répandaient sur leurs tombes. Alexandre IV, à la date du 1er avril 1259, parlant à tout l'Ordre, général, prieurs et frères des Serviteurs de Marie, déclarait donc qu'il voulait répondre à leur prière, mû qu'il était par la bonté de leur vie, et qu'en conséquence il leur donnait le pouvoir d'enterrer librement dans leur cimetière tous ceux qui le leur demanderaient. C'était un encouragement et une espérance permettant de solliciter davantage. Il faut le dire, bien qu'à contre-cœur, l'état d'incertitude dans lequel l'Ordre dut forcément demeurer à cette époque était loin de favoriser l'exercice de l'autorité. Les mesures d'Innocent IV, l'attitude réservée et prudente du pape actuel, les menées des ennemis du dehors ne laissaient pas que de fomenter dans quelques sujets une certaine rébellion. Pour la réprimer, on ne possédait aucun texte formel du saint-siège qui exprimât la légitimité du commandement exercé par le premier supérieur de l'Ordre. Alexandre IV voulut bien obvier pour toujours à ce grave inconvénient. Cette fois, il s'adressait tout particulièrement au général de l'Ordre dans les termes suivants :

« Alexandre, évêque, serviteur des serviteurs de

Dieu, à nos fils bien-aimés, et spécialement au prieur général des Frères Serviteurs de Sainte-Marie, de l'Ordre de Saint-Augustin.

« Salut et bénédiction apostolique.

« Voulant bien répondre favorablement aux prières de votre zèle religieux, nous vous accordons, par l'autorité des présentes, à vous et à vos successeurs, le pouvoir, pour vous et ces mêmes successeurs, de corriger en toute liberté, selon les règles de votre Ordre, les autres prieurs et tous les Frères à vous soumis, d'exercer de même à leur égard tous les autres devoirs de votre charge, et de conférer ce pouvoir, toutes les fois que vous le jugerez bon, à d'autres de vos Frères aptes à ces fonctions.

« Que personne au monde n'ait l'audace d'enfreindre notre volonté, etc.

« Donné à Anagni, le 3 des ides de mai (13 mai 1259), de notre pontificat l'année cinquième. »

Rien n'était plus clair et plus explicite. Ces lettres, dans leur brièveté, rendaient incontestable l'autorité du général. De plus, elles avaient l'avantage de mettre en relief la véritable constitution de l'Ordre. Il résultait de là que l'unité la plus rigoureuse en était un caractère essentiel, et que sous aucun prétexte il ne pouvait y avoir, au sein de l'Ordre, des groupes ou des individus indépendants du chef suprême. L'Ordre des Serviteurs de Marie était bien une société parfaitement une, sous un supérieur unique, avec le caractère déjà signalé : c'est-à-dire que l'autorité souveraine de l'Ordre, conférée par la masse en vertu d'un principe démocratique, était exercée, selon un

principe monarchique, par un seul supérieur, avec le contrôle réclamé par les Constitutions.

C'était la sixième grande faveur accordée par Alexandre IV aux Serviteurs de Marie; aussi ce pape méritait vraiment de leur part le titre d'insigne bienfaiteur, qui lui a été décerné. Nul n'a fait plus pour l'Ordre; il l'a sauvé à l'avance d'un naufrage inévitable; il lui a donné les rames et les voiles qui, sous saint Philippe, lui ont permis de gagner le port, à travers la tempête qui devait l'assaillir avec tant de fureur. La gratitude que ce pape avait le droit d'attendre de l'Ordre lui revenait d'autant mieux, qu'il s'était prononcé en sa faveur malgré toutes les oppositions. Fermant l'oreille aux clameurs des jaloux et des haineux, il n'avait pas craint de décider que l'Ordre vivrait pour la gloire de Marie; et l'Ordre a vécu.

Après ces bienfaits d'Alexandre IV, une lacune subsistait encore : c'était la reconnaissance officielle du droit de tenir le chapitre général et d'élire un prieur général. Ce droit était admis d'une manière implicite par les différentes lettres d'Alexandre IV; mais, attendu les exigences canoniques, il eût fallu quelque chose de plus. Sur ces deux points essentiels, l'Ordre ne possédait qu'une tolérance de fait et une approbation donnée de vive voix. La carrière d'un homme est toujours trop courte pour achever une œuvre de toutes pièces. Il était réservé à Urbain IV, successeur immédiat d'Alexandre IV, de faire cette concession destinée à garantir pour toujours à l'Ordre son caractère de parfaite unité.

La dernière faveur d'Alexandre IV fut accueillie dans tout l'Ordre par une explosion de joie et des

vivats de reconnaissance. On raconte à ce sujet un trait bien touchant. Le messager qui devait porter à Monte Senario la bonne nouvelle, se hâtait de gagner le couvent : c'était un samedi. Justement la communauté était assemblée aux pieds de la statue de la sainte Vierge. Elle faisait les prières ordonnées pour les besoins de l'Ordre, et elle chantait, quand l'envoyé franchissait le seuil de la porte, la strophe de l'*Ave, maris stella : Monstra te esse Matrem.* « Montrez que vous êtes notre Mère. » Alors, pour perpétuer le souvenir de ce pieux incident, on décréta qu'à l'avenir les deux côtés du chœur chanteraient l'un après l'autre cette même strophe.

L'obtention de cette faveur donna naissance à une autre pratique qui est encore usitée dans l'Ordre. En témoignage de gratitude, on décida de réciter tous les jours en chœur, avant vêpres, une prière spéciale appelée *Vigile* ou *Benedicta tu.* Cette *Vigile* fut composée des trois psaumes et des trois antiennes du premier nocturne de l'office de la sainte Vierge, avec trois leçons suivies elles-mêmes de répons ; le tout exhalant le plus doux parfum de piété envers Marie. Le double nom donné à cette pratique était d'une signification charmante. La *Vigile,* récitée debout, devait exprimer l'ardent désir qu'on professait dans l'Ordre d'être toujours sur pied pour veiller devant le trône de Marie. Le *Benedicta tu* indiquait l'intention de l'Ordre de garder perpétuellement sur ses lèvres la louange de sa Reine et de sa Mère, bénie entre toutes les créatures humaines.

Il convenait après ces événements de réunir le chapitre général. C'est ce que fit le père Jacques aussitôt

qu'il fut de retour à Florence; et, dès le 1er juin, les Pères capitulaires étaient assemblés à Monte Senario.

Le père Jacques ouvrit le chapitre en annonçant de nouveau les faveurs déjà connues de tous; il fit ressortir combien on avait le devoir d'être reconnaissant envers Marie, dont la protection avait été si visible; et il exhorta tous les Pères à entrer plus que jamais dans l'esprit de leur vocation, qui était d'honorer et de faire honorer par tous cette divine Vierge.

Le chapitre ensuite s'occupa de ses travaux. Toujours à la recherche des mesures qui pouvaient procurer le plus grand bien de l'Ordre, les Pères instituèrent une charge nouvelle. Lorsque le général était contraint, pour les devoirs de son propre office, de quitter sa résidence ordinaire, l'Ordre manquait, à son centre, de quelqu'un qui pût le suppléer en son absence pour les affaires urgentes. On crut bon de donner au général un *socius*, ou collègue, qui le remplacerait lorsqu'il serait nécessaire.

Ce fut sur saint Bonfils que tomba le choix du chapitre. L'ancien supérieur et général aurait bien voulu décliner cette charge; mais il dut imposer silence à son humilité et à son amour du silence, qui lui conseillaient de ne point accepter. Vu son âge et ses infirmités, il demanda lui-même un auxiliaire, qui lui fut accordé volontiers. Ce fut saint Philippe que l'on désigna pour cet emploi : le père et le fils ne purent qu'éprouver une grande consolation à se trouver réunis dans un labeur commun.

Justement saint Philippe, qui n'avait cessé de

donner les signes de la plus grande vertu, et qui avait récemment manifesté les trésors de science divine renfermés en lui, avait dû par obéissance recevoir les ordres sacrés. Après cinq ans environ passés à Monte Senario et à Sienne, dans l'humble condition de frère convers, soudain le père Jacques de Poggibonzi avait décidé qu'il serait prêtre, pour mieux utiliser les grâces que Dieu lui avait départies avec tant de générosité. Il avait été ordonné à Florence le 12 avril 1259; et, après cinquante jours de préparation à Monte Senario, il devait célébrer sa première messe à l'occasion du chapitre général, le jour même de la Pentecôte. Un grand miracle rendit cet événement à jamais célèbre, et, comme la plupart des saints Fondateurs en furent témoins, nous ne pouvons omettre de le mentionner.

Le moment venu de monter à l'autel pour la première fois, le jeune Père, tout brillant de la grâce du sacerdoce et débordant d'un amour de séraphin, après le chant de tierce, se revêtit des ornements sacrés. Alors, avec un air plein de dignité et de modestie, il s'avança vers l'autel. En même temps tous les Pères s'agenouillèrent recueillis et attentifs; les saints Fondateurs étaient, de leur côté, tout plongés en Dieu. C'était le lieu même où la Vierge Marie leur était apparue pour leur communiquer le céleste appel. Que d'émotions, par suite, dans leurs âmes!

Le saint sacrifice commença : le pieux célébrant était tout entier au grand mystère qui allait s'accomplir par ses mains. On le voyait ému, ravi; tous les assistants le suivaient, avec une religieuse attention, des yeux, mais surtout du cœur.

Philippe Bénizi arriva au moment de l'élévation; lui, les assistants, tous étaient absorbés dans l'adoration. Le jeune prêtre, d'une main tremblante, élevait vers le Ciel l'hostie du salut, lorsque tout à coup, au milieu du silence général, des chants se firent entendre. Personne, parmi ceux qui étaient présents, n'avait reçu la charge d'accompagner de cantiques le moment le plus solennel du sacrifice divin, et cependant des voix entremêlées chantaient avec une justesse et une harmonie inimitables : *Sanctus, sanctus, sanctus, Dominus Deus.* Jamais des chants aussi doux et aussi suaves n'avaient retenti sur le sommet de Monte Senario; ils ne venaient pas d'en bas, ils descendaient d'en haut. Des flots de mélodie si pure et si ravissante n'auraient pu découler de lèvres humaines.

Un miracle semblable à celui qui avait eu lieu la nuit de Noël sur les montagnes de Judée venait de s'accomplir sur le mont Senario. Pendant que l'Enfant-Dieu s'échappait, comme un pur rayon de lumière, du sein virginal de Marie immaculée et apparaissait dans la grotte de Bethléhem, les Anges chantaient. Ainsi, tandis que le même Dieu naissait mystiquement et réellement entre les mains si pures du père Philippe Bénizi, les Anges chantaient encore.

Tous ceux qui étaient là, les saints Fondateurs surtout, écoutaient et versaient des larmes d'attendrissement. C'était bien un témoignage irréfragable de la sainteté de Philippe Bénizi. Tout le monde le comprit et s'en réjouit : « Mais lui, dit la Chronique de Poccianti, pendant qu'il était élevé si haut, ne

faisait que s'humilier de plus en plus devant Dieu et les hommes. »

Outre l'office de collègue du général, qu'il confia au père Bonfils, le chapitre décida que deux autres des Fondateurs seraient chargés : le père Amédée du gouvernement de Cafaggio, et le père Hugues de Monte Senario. Tous les deux s'inclinèrent devant les ordres de l'obéissance et se disposèrent à prendre possession de leurs postes. Saint Amédée devait quitter sa chère solitude, qu'il aimait tant et où il était tant aimé de tous, et reparaître dans ce milieu agité de Florence, où les passions ne pouvaient pas plus se calmer que les flots de la mer. C'est ainsi qu'en arrivant dans cette ville, il ne devait plus y trouver les siens, que les factions avaient exilés, ni revoir leurs palais et leurs tours détruits jusqu'aux fondements.

Le père Hugues, au contraire, allait rester dans le calme et la solitude à Monte Senario, et c'était à peine si les échos de toute cette agitation arriveraient jusqu'à lui. Son œuvre devait consister surtout, à la suite du père Amédée qu'il remplaçait, à former les sujets qui venaient grossir les rangs de l'Ordre.

Que devenaient les autres Pères? Nous savons que le père Alexis ne quittait jamais la Santissima-Annunziata. Quant aux autres, ils s'occupaient diversement, selon toute apparence, le père Manet dans quelque couvent plus important, et le père Sostène dans la province de l'Ombrie, que l'on allait bientôt inaugurer.

Ce fut vers ce temps que l'Ordre fit une étape de plus dans sa marche progressive vers le sud de l'Italie. Les circonstances étant favorables, il s'établit

à Orviéto, dans le patrimoine de l'Église. C'était une charmante petite ville, d'un pittoresque achevé. Entourée de solides remparts et guelfe prononcée, elle avait le don d'attirer les papes, obligés plus d'une fois de séjourner, durant cette époque troublée, en dehors de Rome. Pas moins de trente-deux sont demeurés dans ses murs. Des Pères furent envoyés pour prendre possession; et, le 27 septembre de l'année suivante, le père Ristauro, qui avait comme la mission d'ouvrir de nouvelles fondations, reçut des mains de l'évêque Jacques l'église Saint-Pierre-in-Vetera, qui était proche de la ville.

L'Ordre prenait donc de plus en plus d'extension; aussi il éprouva le besoin de faire ce qui était en usage parmi les Ordres mendiants, à savoir : de diviser, pour gouverner plus facilement et plus efficacement. Ce fut le chapitre, tenu durant le mois de mai 1260, à Cafaggio, qui s'occupa de cette grave affaire. On posa la question devant les Pères; elle fut examinée, discutée et tranchée dans le sens de l'affirmative. La voie la plus simple, déjà sanctionnée par la pratique des autres religieux, était de se conformer aux divisions politiques. Ce fut ce à quoi l'on s'arrêta, et on constitua deux provinces différentes, l'une formée de tous les couvents de Toscane, et l'autre de tous ceux de l'Ombrie. La délimitation des deux provinces se trouva ainsi faite d'elle-même. Il s'agissait ensuite de choisir les supérieurs qui seraient mis à la tête de ces provinces, pour les administrer à part et devenir les coadjuteurs du général dans le gouvernement de la république des Serviteurs de Marie. En raison de la bonté de vie et de la science,

comme s'exprime une chronique, des pères Manet et Sostène, ils furent élus pour être les premiers provinciaux; le père Manet eut à gouverner la province de Toscane, et le père Sostène celle de l'Ombrie. Ils devaient rester dans ce poste trois années entières.

Après ce chapitre, tout rentra dans cette monotonie active et laborieuse qui est le propre des Ordres religieux. Comme les abeilles au dedans et au dehors de leur ruche, tous les Serviteurs de Marie, les saints Fondateurs en tête, s'agitaient sur différents terrains et dans la régularité de leurs exercices et de leurs ministères, pour procurer la gloire de Dieu et de sa Mère, et obtenir ainsi le but de leur vocation. Aucun fait saillant ne peut être signalé, excepté la fondation de Bologne, qui allait ouvrir à l'Ordre de nouveaux horizons.

Bologne était pour l'Émilie ce que Florence était pour la Toscane. Assise avec grâce au pied des Apennins, ville active, religieuse et guelfe, occupée par une population nombreuse, elle avait tout ce qu'il faut pour être ambitionnée par l'Ordre. Il réussit à s'y implanter vers cette époque; il n'est guère facile d'en fixer la date. Quelques-uns ont prétendu que le père Manet, revenant de France après le voyage qu'il y avait fait, avait déjà préparé les voies à cette fondation; mais le tout est couvert d'un voile et reste obscur.

Il semble que pendant l'année 1260 tout s'absorbe dans la politique, et en particulier dans les événements qui préparent et suivent la désastreuse défaite infligée par les Siennois aux Florentins, près de Montaperti; les annales de l'Ordre sont vides et silen-

cieuses. Toutefois le cours du temps ramena l'époque du chapitre général, qui se tint le 15 mai 1261, à Borgo-San-Sepolcro. Ce lieu avait été désigné de préférence, parce que le comte Bonafedi de Selva de Casentino, dont le fils était entré dans l'Ordre après avoir dit adieu au monde et dédaigné les joies d'une union déjà contractée, avait généreusement offert de défrayer lui-même tous les Pères qui feraient partie de ce chapitre. On continua dans cette assemblée de s'occuper de la législation de l'Ordre, qu'on enrichit de plusieurs Constitutions sur les droits et les devoirs du général et des provinciaux.

Ce chapitre terminé, quelques jours après on apprit une douloureuse nouvelle : Alexandre IV était mort le 25 mai. L'Ordre ne pouvait que se lamenter de la perte d'un de ses plus grands bienfaiteurs. Son successeur fut Urbain IV, originaire de France et alors patriarche de Jérusalem. Comme il se trouvait à Viterbe pour affaires, les cardinaux réduits à neuf, dont huit présents et incapables de s'entendre, jetèrent tout à coup les yeux sur lui et l'élurent.

Cependant le père Bonfils, à l'âge de soixante-quatre ans, épuisé moins par la vieillesse que par les travaux et les pénitences, était rentré à Monte Senario vers la fin de 1261. Les voyages nécessités par sa charge de collègue du général avaient achevé de ruiner ses forces : il avait dû, en effet, remplacer souvent le général lui-même dans la visite des maisons de l'Ordre. Il ne tarda pas à comprendre que sa fin n'était pas éloignée. Bien loin de redouter la mort, au contraire, il la voyait venir comme une délivrance : c'était le comble de ses vœux d'être uni à Jésus et

à Marie, après toutes les tribulations de cette vallée de larmes. Il se prépara donc tous les jours au passage du temps à l'éternité, priant plus que d'ordinaire et n'abandonnant aucun des exercices de la vie régulière.

Or, dans la nuit du 1er janvier 1262, malgré son âge et l'hiver, il assistait au chœur pour l'office de matines. Suivant l'usage, après la lecture de la légende des Saints qui se faisait chaque jour, les Pères conféraient entre eux sur des sujets spirituels, et en particulier sur le mystère du jour. Soudain une voix pleine de suavité se fit entendre, disant ces paroles : « Viens, *bon fils,* parce que tu as prêté l'oreille à l'invitation de mon Fils, lorsqu'il t'a dit de quitter tout pour son nom : père, mère, frères, sœurs, maison; parce que tu as observé ses commandements avec une fidélité inviolable, tu recevras le centuple et posséderas la vie éternelle. »

C'était Marie qui parlait; à peine eut-elle achevé, que le bon vieillard, sans la moindre agonie, s'affaissa sur lui-même. Les religieux, effrayés, s'empressèrent autour de lui; il était mort. Ils allaient s'abandonner à la douleur, quand tout à coup la voix qu'ils avaient déjà entendue, avec autant de suavité que la première fois, prononça ces paroles : « Venez, Saints de Dieu; accourez, Anges du Seigneur: prenez cette âme qui m'a servie sur la terre, et portez-la dans le bienheureux royaume. Et vous, mes Serviteurs bien-aimés, donnez la sépulture à son corps. » Les religieux remarquèrent, en effet, que « le visage de leur Père, dit Nicolas Mati, resplendissait comme une étoile, et que son corps répandait une odeur de

paradis ». Tout remplis d'allégresse, ils ne se préoccupèrent point de lui chanter une Messe de *Requiem*, et ils déposèrent ses restes sous l'autel de l'Oratoire, auprès de ceux de saint Bienvenu.

Celui qui avait été le père et l'inspirateur de la famille de Monte Senario avec tant de sagesse et de dévouement n'était plus. L'homme qui était sans cesse attentif pour agir, conseiller et ordonner selon l'Esprit de Dieu, avait cessé de vivre. Il avait montré sa prudence en donnant aux siens, pendant tant d'années, sa direction si douce et si mesurée, et encore en leur retirant cette même direction, afin de les accoutumer à celle d'un autre et de les préparer à son départ. Après avoir été si longtemps la tête et l'âme de tout, il fut très satisfait d'être simplement un ouvrier en sous-ordre; après toute une vie de commandement et de supériorité, il couronna sa carrière par la pratique de la dépendance; ce qui prouvait combien l'humilité avait pénétré avant dans son cœur.

Doux, suave, tendre, il gouvernait plus par insinuation que par autorité; il aimait tous les Frères comme ses véritables enfants: et par la force de son affection il possédait leurs cœurs. Aussi les dirigeait-il à son gré dans l'accomplissement de leurs devoirs.

Son amour pour Marie était chez lui comme le centre de tout lui-même; il sacrifia pour elle tout ce qu'il possédait de meilleur; il tourna toute la tendresse de son aimante nature vers ce qui en elle avait le moins d'attrait pour le commun des chrétiens : les douleurs et les tristesses de son cœur; il en fit une étude toute particulière; et, après s'être pénétré lui-

même de la saveur amère du martyre de la Mère de douleurs, il s'efforça de porter toutes les âmes, surtout ses enfants spirituels, à goûter cette dévotion, qui est le fruit le plus élevé de l'amour.

Par la part qu'il prit à la préparation, à la fondation et à l'extension de l'Ordre des Serviteurs de Marie, il mérite une place privilégiée parmi les sept Fondateurs eux-mêmes. Devant la postérité, c'est lui qui reste le chef de cette pléiade d'âmes, qui les groupe et les associe pour les consacrer à la Mère de Dieu. C'est lui qui est le lien et le ciment de ces sept cœurs que l'amitié unifie dans la grâce et la charité. C'est lui qui prend les devants parmi eux et les entraîne tous, à sa suite, dans la carrière où les appellent la volonté de Dieu et la voix de Marie. Saint Bonfils Monaldi est donc bien le premier des sept premiers Serviteurs de Marie et le premier Fondateur de cet Ordre, après Celle qui la première en a conçu l'idée et fourni les éléments pour le réaliser.

Quand saint Bonfils s'éteignit à Monte Senario, l'Ordre continuait à jouir de cette paix relative, qui n'était, hélas! qu'une trêve de quelques années. Toutes les fondations commencées s'affermissaient; il s'en préparait d'autres, on s'organisait de plus en plus à l'intérieur. Des sujets d'élite, parmi lesquels brillait au premier rang saint Philippe, donnaient déjà ou allaient bientôt donner leur concours à l'œuvre. Les cinq Fondateurs survivants répandaient tout autour d'eux le parfum d'une vertu que l'âge ne faisait qu'embellir. Marie, par suite, on le voyait, du haut du Ciel souriait toujours à ses enfants, qui le lui rendaient partout en hommages incessants.

CHAPITRE IX

MONTEPULCIANO — ASTI — PROVINCE DE ROMAGNE — SAINT MANET, GÉNÉRAL — GUBBIO — MORT DE SAINT AMÉDÉE — SAINT PHILIPPE, GÉNÉRAL

(1262-1267)

Pendant que saint Bonfils allait rejoindre au Ciel saint Bienvenu et jouir avec lui du repos éternel, dans la compagnie de la Reine des Anges, les Pères Fondateurs survivants, malgré leur douleur, poursuivaient leur tâche avec un redoublement de courage. Dans des postes divers, ils prêtaient, nous l'avons vu, tout leur concours à Jacques de Poggibonzi, leur général. Aussi l'Ordre ne s'arrêtait point dans ses progrès et se consolidait de plus en plus, afin d'être mieux à même de faire face aux orages à venir.

Le 3 avril 1262, avec le consentement de l'évêque d'Arezzo, il prenait possession à Montepulciano de l'église Saint-André. Montepulciano était une forteresse toscane assez importante, située au delà de Sienne, près de la frontière. Hostile à Sienne et sym-

pathique à Florence, qui la protégeait, la petite ville était guelfe dans l'âme. Placée comme une pomme de discorde entre les ambitions rivales des deux républiques ennemies, elle était presque toujours agitée ; aussi les Serviteurs de Marie allaient avec opportunité s'y présenter comme des messagers de paix.

Puis, dans le courant de la même année, un nouveau couvent de l'Ordre était également inauguré à Asti. C'était le point le plus avancé que l'Ordre eût jusqu'alors occupé au nord de l'Italie. Asti devait être le commencement d'une nouvelle province, érigée plus tard sous le nom de Gaule cisalpine.

Cependant Sienne allait être, pour la première fois, le lieu de réunion du chapitre général. Cette ville avait, depuis Montaperti, acquis une situation très indépendante. Les Serviteurs de Marie étaient toujours ses religieux préférés, elle ne cessait de les combler de ses dons; elle avait même multiplié ses instances afin qu'ils revinssent dans les murs de la cité et qu'ils y occupassent l'église Saint-Clément. Ce fut dans cette église que se tint, durant le mois de mai, le chapitre de 1262. Dans ce chapitre, on élut les définiteurs, qui furent les pères Ristauro, de Florence; François, de Sienne; Pérégrin, de Citta-di-Castello, et Philippe Bénizi, de Florence. Tous s'étaient déjà distingués par les services qu'ils avaient rendus à l'Ordre. Philippe Bénizi, en particulier, était maître des novices à Sienne depuis le commencement de l'année, et, malgré son jeune âge, — il n'avait que vingt-neuf ans, — il confirmait de toute manière les espérances qu'il avait fait concevoir. Les Pères Fondateurs, au sein de cette assemblée, se

tinrent modestement dans l'ombre, heureux et fiers de voir leurs enfants et disciples choisis pour les offices les plus relevés. Plusieurs d'entre eux eurent, comme tous les autres supérieurs, à rendre compte aux définiteurs des charges qu'ils occupaient. Saint Manet, en particulier, dut soumettre à leur jugement son administration de la province d'Ombrie.

Un nouveau chapitre se réunit l'année suivante (1263), à Cafaggio. Ces assemblées, prescrites par les Constitutions, étaient devenues un des actes les plus importants de la vie de l'Ordre. Désormais elles devaient se tenir avec la plus grande régularité. Outre le bien que l'Ordre en retirait pour son gouvernement, le public apprenait de plus en plus par là que les Serviteurs de Marie formaient une famille religieuse distincte et jouissant d'une parfaite unité. Ce n'est pas que ce droit à la réunion du chapitre général fût admis sans contestation; l'Ordre ne pouvait lasser la ténacité de ses adversaires, qui, repoussés sur un point, renouvelaient aussitôt leurs attaques sur un autre.

On s'assembla donc dans le couvent de Cafaggio. L'extension prise par l'Ordre, en dépit de tous les obstacles, amena le chapitre à s'occuper de la création d'une troisième province, qui serait appelée province de Romagne. Elle comprendrait tous les couvents situés en Italie au nord de l'Apennin; Bologne devait en être le centre. Rien n'était plus à propos; la configuration des lieux appelait cette mesure; il eût été difficile au provincial de Toscane d'étendre ses soins à un pays d'accès difficile et assez éloigné. A cette époque, les religieux voyageaient généralement à pied;

de plus, le provincial devait être souvent en course. Il importait donc que cette tâche fût adoucie par la proximité des lieux à visiter. Deux des définiteurs, créés l'année précédente par le chapitre général, devinrent provinciaux : le père Ristauro, de Florence, fut mis à la tête de la nouvelle province de Romagne, et le père François, de Sienne, à la tête de celle de Toscane. La province d'Ombrie fut confiée au père Étienne, de Borgo-San-Sepolcro. En même temps saint Philippe, malgré sa résistance, fut élu *socius* ou assistant du général. De son côté, saint Amédée fut déchargé du gouvernement de Cafaggio, et put se retirer à Monte Senario; il fut remplacé par saint Manet, qui cessait d'être provincial de Toscane. De la sorte, les cinq survivants des Pères Fondateurs cédaient les postes supérieurs à d'autres. Ce fut volontiers qu'ils se retirèrent dans l'oubli et l'obscurité; ils étaient tellement pénétrés de leur néant, qu'ils n'éprouvaient aucune peine à demeurer à l'écart. Mais, pendant qu'ils cessaient d'agir au dehors, ils fécondaient tout par la puissance de leurs prières et la vertu de leurs sacrifices.

Dans cette dernière assemblée, on avait agité la question du chapitre général, et on était tombé d'accord qu'il fallait tout tenter pour mettre ce droit à l'abri de toute atteinte. C'est pourquoi le père général, Jacques de Poggibonzi, et son *socius*, Philippe Bénizi, étaient partis sans retard pour Orviéto, où Urbain IV, successeur d'Alexandre IV, résidait alors. Ils devaient lui exposer le besoin qu'ils avaient d'une protection efficace contre des ennemis bien résolus à ne se désarmer jamais. Grâce à l'intervention du

cardinal Otthobon, protecteur de l'Ordre, qui aplanit toutes les difficultés, Urbain IV se rendit à leur prière. Il eût bien voulu, par prudence, différer; mais, lorsqu'il fut instruit de la situation, il n'hésita point à donner, par l'acte le plus formel et le plus authentique, ce droit si capital de réunir le chapitre général. Afin de couper court à toute objection, il conférait le pouvoir sollicité comme s'il n'eût jamais été obtenu, soit par écrit, soit de vive voix.

Voici les termes dans lesquels il exprimait la faveur accordée :

« Urbain, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu :

« A tous les prieurs et frères des Serviteurs de Sainte-Marie, de l'Ordre de Saint-Augustin, salut et bénédiction apostolique.

« Les œuvres de bien par lesquelles, dans votre Ordre, on s'acquitte des devoirs du saint ministère nous portent à vous accorder, avec la plus bienveillante affection, ce que nous croyons devoir tourner au profit de cet Ordre. C'est pourquoi, accédant à vos vives supplications, nous vous permettons, par l'autorité des présentes, de tenir le chapitre général de votre Ordre et d'y élire un prieur général. Si ce chapitre se tient à une distance de plus de cinq jours de chemin du lieu où réside la cour romaine, le prieur général élu recevra sa confirmation de l'ordinaire du diocèse; et, s'il y a moins de cinq jours de chemin, il la recevra de nous et de nos successeurs. Et tant que cette confirmation sera pendante, il lui sera permis d'avoir un ou plusieurs vicaires conseillers.

« Que personne n'ait donc l'audace d'enfreindre cette concession ou de s'y opposer par témérité. Et si quelqu'un avait cette présomption, qu'il sache qu'il encourra l'indignation de Dieu tout-puissant et de ses bienheureux Pierre et Paul.

« Donné à Orviéto, le 8 des calendes d'août, la deuxième année de notre pontificat. » (25 juillet 1263.)

Ces lettres étaient trop précises pour laisser planer le moindre doute sur le droit de l'Ordre à s'assembler en chapitre général. Toutefois elles ne triomphèrent pas encore entièrement de l'opposition qui faisait tant souffrir les Serviteurs de Marie. Mais ceux-ci n'en continuèrent pas moins de tenir ses sessions annuelles, et même ils avaient déjà généralisé l'usage du chapitre, ainsi que des Pères discrets ou conseillers. La province et le couvent avaient inauguré aussi leurs assemblées périodiques, la province chaque année, et le couvent toutes les semaines. Le principe d'après lequel l'autorité d'un seul devait être consolidée et guidée, surtout dans les matières les plus importantes, par d'autres choisis parmi les plus sages, prévalait sur toute la ligne. C'était, en effet, le système le mieux approprié aux dangers que courent ceux qui gouvernent, et aux justes exigences de ceux qui sont gouvernés. En tout cas, l'Ordre fut dans l'exultation; c'était pour lui un véritable triomphe, que les Pères Fondateurs goûtèrent encore plus que tous leurs confrères. Il semble que saint Manet était alors prieur du couvent de Lucques, tandis que les autres Fondateurs étaient soit à Cafaggio, soit à Monte Senario, poursuivant tous, sans

désemparer, leur vie de silence, de vertus et de bonnes œuvres.

Où qu'ils fussent, ils ne souhaitaient rien tant que de voir l'achèvement de l'église de Notre-Dame-des-Grâces à Cafaggio; mais les ressources manquaient. Le second plan qu'on avait adopté était assez grandiose; on avait commencé à le mettre à exécution, et force était bien, par suite, de le réaliser dans son entier. C'est pourquoi saint Alexis, qui avait cette entreprise particulièrement à cœur, profita d'une circonstance qui lui permettait de venir en aide à cette entreprise. Son frère Clarissime, un peu moins âgé que lui, s'occupait en grand du commerce des draps d'outremonts; il y avait amassé une fortune considérable. Puisqu'il faut l'avouer, tout n'y était pas gain permis. En achetant et en revendant ces draps, après les avoir travaillés selon l'art de la *Calimala*, il avait parfois violé les règles de la justice. Aussi, étant bon chrétien, il sentait sa conscience agitée par le remords. Il eût bien voulu réparer les torts commis; mais comment les connaître tous? Il y avait de nombreuses années qu'il était dans le négoce. Saint Alexis, consulté, sut aussitôt le tirer d'embarras. On eut recours au Saint-Siège, qui, le 5 juin 1264, imposa à Clarissime Falconiéri de faire faire d'abord dans toutes les églises de Florence une annonce publique de ses intentions. Puis, cette précaution préliminaire prise, il pourrait, pour tout ce qui ne lui serait point réclamé et qu'il pensait retenir injustement, l'offrir aux Serviteurs de Marie, afin d'être employé à l'achèvement de leur église.

Durant ces événements divers, le pape Urbain IV,

menacé par Manfred et les gibelins dans Orviéto, s'était réfugié à Pérouse, où il mourut le 2 octobre 1264. Le 5 février suivant, il eut pour successeur un autre Français, Gui Fulcodi, qui prit le nom de Clément IV. Il avait été longtemps un des conseillers intimes de saint Louis, et se distinguait par son esprit de justice et son habileté dans les affaires. Saint Manet, s'étant présenté à la cour du roi de France à l'époque du concile de Lyon, avait fait sa connaissance, et ils étaient devenus intimes : il y avait du reste entre eux une grande affinité de caractère et d'inclinations. Le pape voulut reconnaître cette amitié en accordant, le 20 mai 1265, à la demande de saint Manet, devenu prieur de Cafaggio, une indulgence de vingt jours en faveur de ceux qui aideraient à la construction de la somptueuse église. Ce furent les premières indulgences que l'Ordre ait jamais reçues du Saint-Siège. Déjà, le 17 avril précédent, il avait voulu intervenir pour que les Prémontrés d'Orviéto laissassent les Serviteurs de Marie bâtir dans cette ville l'oratoire dont ils avaient besoin.

Bientôt après, le chapitre général fut convoqué de nouveau à Sienne, et s'y réunit dans Saint-Clément, le jour de la Pentecôte, 24 mai 1265. Le père Jacques de Poggibonzi avait déjà résolu de profiter de cette circonstance pour se démettre de sa charge. Il y avait huit ans qu'il était général; son âge avancé, ses fatigues accumulées, son désir de se préparer à la mort dans le recueillement, bien des motifs le portaient à se retirer du tracas des affaires. D'autre part, il pensait que le père Manet pourrait servir

l'Ordre plus fructueusement en usant de ses relations d'amitié avec le nouveau pape. Il exposa le tout aux Pères capitulaires, qui consentirent, bien qu'à regret, à le décharger du gouvernement, et le confièrent à celui-là même qu'il avait désigné, saint Manet. Ce dernier accepta, mais sous la condition expresse qu'il pourrait, après peu de temps, déposer le fardeau. Sa frayeur venait uniquement de sa grande humilité, car il était doué de toutes les qualités nécessaires à un bon général. Il possédait la sainteté et la science, et il avait, dans les emplois les plus divers, acquis une grande expérience; aussi les événements vérifièrent les espérances qu'on avait conçues en l'élisant.

Il commença par demander au chapitre, avant qu'il se séparât, l'érection d'une quatrième province, celle de la Lombardie ou de la Gaule citérieure, à laquelle on donna pour provincial le père Rota, de Florence. L'Ordre embrassait ainsi toute l'Italie, du centre au nord, et il ne devait plus avoir à conquérir que la partie méridionale. Le père Ristauro fut fait en même temps prieur de Cafaggio, et le saint général, accompagné de saint Philippe, qui avait été confirmé, malgré son refus, dans son office de *socius*, partit sans délai pour Pérouse, où résidait la cour pontificale.

Clément IV fit le meilleur accueil à son vieil ami; aussi toutes les affaires dont il était venu traiter s'arrangèrent facilement. L'élection du père Manet fut confirmée par le cardinal Rodolphe au nom du pape, le 29 mai; et, le 8 juin suivant, Clément IV lui-même renouvela la bulle d'Urbain IV, son prédéces-

seur, concernant la réunion du chapitre général et l'élection du prieur général. Quoi qu'il en soit, saint Manet était de retour à Cafaggio au commencement d'octobre 1265, et c'est à cette époque que se place un épisode dans lequel le saint général eut une part prépondérante. Il y avait à Florence un homme excellent appelé Henri Baldovini; il était marié et avait de la fortune, mais toutes ses aspirations le portaient à n'avoir souci que des biens célestes. Il aimait les Serviteurs de Marie comme ses propres frères, et il les avait considérablement aidés dans la fondation et l'agrandissement du couvent de Cafaggio. Son plus grand désir eût été de leur appartenir : comment faire? Il n'était point libre, et il ne pouvait briser les liens d'une union que Dieu a faite indissoluble. Ne pouvant obtenir tout ce qu'il souhaitait, il demanda d'être admis en qualité de *dévoué* ou *convers*. On appelait ainsi les personnes qui, mues par une dévotion particulière envers une église ou une communauté religieuse, leur consacraient leurs services et leur donnaient tout ou partie de leurs biens. Ces personnes vivaient d'ordinaire dans le couvent lui-même ou dans ses dépendances; elles promettaient obéissance aux supérieurs, et quelquefois elles s'obligeaient à observer la pauvreté et la chasteté. C'était une pratique pleine de charmes pour la piété ardente du moyen âge. Saint Manet fut trop heureux de contenter le généreux bienfaiteur de l'Ordre, et, le 6 octobre 1265, devant l'autel de la Santissima-Annunziata, il reçut l'oblation de Henri Baldovini, qui dès lors, quoique dans un humble degré, fut véritablement de la famille des Serviteurs de Marie.

Cependant, malgré ses fatigues et son âge, le saint général ne négligeait aucun des intérêts de l'Ordre. Toujours écouté avec bienveillance par Clément IV, il obtenait de lui un nouvel encouragement pour l'église de Cafaggio, dont les travaux se poursuivaient sans interruption. Cette fois, le pape accordait quarante jours d'indulgence à ceux qui concourraient à cette bonne œuvre. En même temps, la grande âme de saint Manet éprouvait un véhément désir de coopérer au salut des multitudes innombrables assises à l'ombre de la mort dans les pays infidèles, et surtout dans l'Extrême-Orient. Ce fut donc avec la plus grande joie qu'il répondit à l'appel du pape et prépara une légion d'apôtres, qui, munis de la bénédiction du chef de l'Église et de leur général, devaient aller sur des plages lointaines porter la connaissance et l'amour du Sauveur Jésus et de sa sainte Mère. Ces missionnaires partirent pour les lieux auxquels ils étaient destinés, y travaillèrent avec intrépidité, et plusieurs d'entre eux eurent le bonheur de sacrifier leur vie pour la gloire de leur Maître et de leur Souveraine.

C'étaient là de grandes consolations pour le bon général; mais, à côté, il y avait aussi de vives et profondes douleurs. Entre toutes, celle causée par l'inconstance de quelques sujets fut sensible au cœur du saint vieillard. L'apparition des Ordres mendiants avait été saluée comme un signe d'espérance et de triomphe; leurs vertus et leurs œuvres leur avaient conquis presque aussitôt toutes les sympathies. Toutefois quelques voix discordantes s'étaient fait entendre pour les condamner; mais nul n'avait

poussé les attaques aussi loin et avec autant d'acrimonie que Guillaume de Saint-Amour, docteur de l'université de Paris. Il n'hésitait point à les représenter, avec toute la subtilité d'arguments spécieux, comme des hypocrites, des séducteurs et de faux apôtres. Condamné par Innocent IV et Alexandre IV, et réfuté magistralement par saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure, ce semeur de calomnies avait troublé la tête et le cœur de quelques religieux fatigués du joug de la discipline régulière : de là des tentations les portant à violer les engagements qu'ils avaient pris dans le plein usage de leur liberté. Toutefois les droits de Dieu et de la conscience devaient l'emporter sur la turbulence des passions. Aussi, malgré la peine que saint Manet éprouvait à sévir, il comprit qu'il n'y avait pas d'autre remède ; et le pape lui accorda tous les pouvoirs à cet effet. Selon les mœurs du temps, il l'autorisait à les frapper des rigueurs de l'excommunication et à recourir, s'il était nécessaire, au bras séculier pour les réduire à l'obéissance. Aujourd'hui, pour ces cas extrêmement rares, le seul remède, la seule ressource est d'ouvrir la porte à ces esprits insubordonnés, leur laissant toute la responsabilité de leur désertion.

Vers cette époque, l'Ordre s'occupa d'une autre fondation en Ombrie. Tout près de la frontière de cette province, au pied de l'Apennin, sur le versant occidental, il y avait une petite ville appelée Gubbio. Modeste et tranquille, elle devait désormais être édifiée et sanctifiée par les Serviteurs de la Mère de Dieu, qui y plantèrent un couvent.

Pendant que l'Ordre croissait de toute manière,

sans bruit et sans éclat, ses saints Fondateurs continuaient à disparaître de la scène de ce monde pour aller recevoir au Ciel une récompense justement acquise. Cette fois, c'était le tour du père Amédée, alors âgé de soixante-huit ans. Retiré à Monte Senario depuis près d'une année, il sentait la mort approcher à grands pas. Son corps avait perdu ses forces, et cependant le bon Père ne songeait à diminuer en rien les austérités d'autrefois; son cœur brûlait à un tel point du feu de l'amour divin, qu'il avait de la peine à en supporter la véhémence; et souvent le Saint s'évanouissait par l'effet des ardeurs qui le consumaient intérieurement. Malgré tout, il ne se crut pas encore suffisamment préparé pour mourir. On le vit donc bien des fois se renfermer dans sa grotte, afin d'y passer ses jours comme enseveli en Dieu; et là il refusait tous les adoucissements qu'on voulait lui procurer, pour être plus capable de s'abandonner à tous les élans et à toutes les effusions de la divine charité qui le pressait au dedans de lui-même. Cette grotte devint pour lui, au milieu de ses oraisons presque continuelles, un séjour d'ineffables délices. Ce fut dans ces circonstances que la mort le surprit dans une extase d'amour, le 18 avril 1265, le troisième dimanche après Pâques.

Un phénomène singulier, qui était un grand miracle, se produisit aussitôt au dehors. Juste dans le temps que l'âme du Saint quittait son enveloppe mortelle, on aperçut hors du couvent une flamme considérable qui illuminait tout le mont Senario et le faisait resplendir au loin : c'était certainement son âme toute de feu qui s'en allait au Ciel, laissant

après elle ce symbole de la violence de son amour. En outre, tout le couvent fut rempli d'une très suave odeur, signe que, dans cette âme, la pureté et la charité étaient deux compagnes inséparables.

Des pleurs d'une tristesse tempérée par une joie toute surnaturelle furent répandues avec abondance sur la dépouille du saint, que l'on déposa, sans tarder, sous l'autel de la chapelle primitive, dans la châsse qui renfermait déjà les restes de saint Bonfils et de saint Bienvenu. Ainsi on joignait les uns aux autres ces corps dont les âmes avaient été unies si étroitement par l'amour divin et la tendresse pour Marie. Trois, dès ce moment, restaient comme confondus ensemble sur la terre et perdus au Ciel dans l'unité du souverain bien.

Le saint Fondateur qui venait d'être ravi à l'affection des siens laissait une mémoire vraiment bénie et toute remplie d'exemples édifiants. Sous tous les aspects, il apparaissait comme un modèle accompli.

Comme religieux, sa vie avait été la pratique des vertus les plus héroïques. Il se délectait d'être tenu pour rien et de demeurer dans l'obscurité la plus entière; la pénitence et la mortification avaient pour lui des charmes inexprimables. Il vivait comme dans une prière perpétuelle de contemplation et de ravissement. Cette habitude avait développé en lui un tel degré d'union avec Dieu et d'amour pour lui, qu'il était devenu incapable de le dissimuler. Au milieu de ses emplois et de ses occupations, en public comme en particulier, il restait soudain immobile et tombait en extase. D'autres fois, en récitant l'Office divin, il s'unissait aux chœurs des Anges, et il priait avec

tant de ferveur, que son visage lançait des rayons lumineux; et parfois son cœur s'enflammait à un tel point, qu'il était contraint d'ouvrir ses vêtements pour lui donner un peu d'air. Une fois même on le vit courir comme un insensé à la fontaine pour y rafraîchir sa poitrine. Comme les religieux qui le voyaient en manifestaient de l'étonnement, il leur dit : « Oh! si vous saviez, chers enfants, quelle grande flamme j'ai dans le cœur! » Il disait la sainte Messe avec le plus grand recueillement et la plus vive effusion de sentiments; il y était tellement absorbé, qu'on eût dit qu'il voyait Notre-Seigneur lui-même; et, après l'élévation et la communion, on lisait sur son visage toutes les douceurs dont les saints Mystères étaient pour lui la source surabondante.

La charité de saint Amédée ne s'épuisait point en Dieu; de lui, elle s'étendait à tout le prochain sous les formes les plus tendres et les plus dévouées. Tout ce qui était infirmités du corps, infirmités de l'âme, trouvait en lui un secoureur infatigable. Il n'épargnait rien dans toutes les rencontres pour procurer la sanctification des âmes : prières, exhortations, raisonnements : il recourait à tout pour parvenir à son but. Il visitait avec joie les pauvres malades tirant toujours de la bonté de son cœur des paroles de consolation et d'espérance. Les malheureux étaient ses meilleurs amis; ce qu'il pouvait recueillir pour eux, il le leur donnait sans regret, heureux de répandre dans leur sein de quoi soulager leur détresse : aussi il mérita le nom si élogieux de père des pauvres.

Chargé de la conduite des autres pendant de longues années, il fut un supérieur parfait; il gou-

vernait avec un mélange de douceur et de force, d'humilité et d'autorité, de prudence et de charité qui rendait avec lui l'obéissance facile et la soumission pleine d'agréments. Aussi, sous sa conduite, la discipline fut toujours florissante, chacun s'efforçant d'accomplir avec exactitude ce que sa direction faisait apparaître si aimable. Il payait de sa personne, marchant toujours en avant. Il gardait sa patience jusque dans les maladies les plus douloureuses; il se réjouissait dans les privations imposées par la pauvreté, et restait calme au milieu d'une multitude de soucis divers; il ne donnait des conseils qu'inspiré par la sagesse; il savait recourir à des paroles énergiques quand les circonstances l'exigeaient; il était d'une parfaite égalité d'humeur avec tous, et indiquait à chacun la voie à suivre avec une constance inébranlable. Ainsi il suffisait de le voir pour apprendre quelles étaient les qualités du véritable religieux. Le premier à tous les exercices, au chœur en particulier, il entraînait tous les autres à sa suite encore plus par l'exemple que par les avis. Il prêchait sans cesse le détachement de tout, l'indifférence universelle. Quand il était contraint de reprendre, il le faisait de telle manière, que le sujet le plus susceptible était vaincu par son extrême douceur, se corrigeait aussitôt, comprenant que la correction était dictée bien plus par l'amour du père que par l'autorité du supérieur.

On a conservé de lui plusieurs avis qui mettent en évidence la perfection de sa méthode dans le gouvernement et la direction des sujets. En parlant de l'exercice si important du chœur, il disait : « Rappe-

lez-vous, mes frères, que vos psalmodies sont accompagnées par les mélodies des Esprits angéliques, qui, unis à vous, louent le Seigneur en ce lieu. Il vous y faut donc de la dévotion et de l'attention; il ne suffit pas de louer Dieu de la bouche, il est encore nécessaire que le cœur y ait sa part, en méditant par la pensée le sens des hymnes et des psaumes sacrés que vos lèvres prononcent; car ce que Dieu aime par-dessus tout, c'est l'offrande de nos affections. »

Une fois, il avait été obligé de refuser ce que lui demandait un religieux. Celui-ci alors s'en allait triste et abattu. Aussitôt saint Amédée le rappela, et, avec une placidité toute souriante, il lui fit ce petit discours : « Mon fils, pourquoi êtes-vous troublé? pourquoi la sérénité de votre visage a-t-elle disparu? Sans doute mon refus d'accéder à votre requête vous a déplu. Sachez, mon bien cher, que de solliciter des dispenses et des exemptions, avec le désir de les obtenir quand il n'y a pas de nécessité, cela prive le religieux du mérite et des grâces qu'il pourrait acquérir en observant les ordres et les bons règlements du supérieur. Le religieux qui a le véritable esprit d'obéissance, lorsqu'il demande, doit être indifférent et résigné à tout ce qui est le bon plaisir de celui qui le gouverne, dans la volonté duquel il doit voir la volonté de Dieu. De plus, il doit être persuadé que, quand sa volonté est en opposition avec celle du supérieur, plus vite il obéit, mieux il accomplit le bon plaisir divin, et plus grands aussi sont le mérite et la récompense qu'il acquiert. Alors il triomphe de sa volonté propre pour rendre hommage à celle de Dieu, et c'est là le sacrifice le plus parfait qu'il puisse faire

pour sa gloire. » Le religieux, ayant entendu ces paroles, s'en alla tout instruit et consolé.

Dans une autre circonstance, un religieux, jaloux de la vertu d'un de ses compagnons, se permit de le juger, le dépréciant et lui supposant des mobiles peu nobles. Saint Amédée le sut, et voyant ce religieux, il lui dit d'un ton calme et en souriant : « Mon fils, la religion est une école où tous, sous peine d'être sévèrement punis, doivent apprendre deux leçons : une leçon de mortification et une leçon de victoire sur leurs propres passions. Par la première, nous acquérons, en les pratiquant nous-mêmes, les vertus que nous voyons dans les autres; par la seconde, celui-là devient le plus habile qui combat et résiste le plus. C'est là le grand avantage de vivre en communauté, et nous devons rendre grâces à Dieu de ce qu'il met sous nos yeux de si beaux modèles; et, si nous ne les imitons pas, nous devons nous en humilier; mais les déprécier, jamais! » La correction porta coup, et le coupable s'amenda.

Avec ses vertus, ses principes et ses manières d'agir, saint Amédée formait des sujets remarquables. Plusieurs saints sortirent de ses mains, entre autres saint Philippe Bénizi, qui fit un assez long séjour à Monte Senario quand saint Amédée y était maître des novices. Notre Saint fut donc pour l'Ordre la source d'un bien immense, par l'esprit qu'il contribua tant à inculquer aux nombreux élèves préparés par ses soins.

Saint Amédée eut, même de son vivant, la gloire du thaumaturge. Dans son héroïque charité, il ne se refusait à personne; et bien des fois on lui amena des

malheureux affligés et estropiés qui réclamaient ses prières. Ce fut alors qu'on vit de fréquents miracles opérés par ses mains. Il chassa des démons, guérit des malades, rendit l'usage de leurs sens et de leurs membres à des infirmes, arracha des moribonds au trépas, et même ressuscita des morts. C'est ainsi qu'il rappela à la vie un jeune homme qui s'était noyé dans un étang, au pied du mont Senario.

Ce jeune homme jouait sur le bord de l'eau, quand il y tomba par imprudence. Ses parents, qui étaient à une faible distance, accoururent aussitôt, mais ne purent le secourir à temps. Les pauvres gens étaient inconsolables et poussaient des cris de désespoir. La Providence voulut que le père Amédée passât en ce moment non loin du lieu; il s'approcha, et, touché jusqu'au fond de l'âme de la désolation des parents, il s'efforça de les consoler. Pendant ce temps, d'autres personnes avaient retiré de l'étang le jeune homme, qui n'était plus qu'un cadavre. Ils le déposèrent au pied du saint, au milieu des gémissements du père et de la mère, qui suppliaient le père Amédée d'avoir pitié d'eux. Dans sa charité, le Saint se tourna vers Dieu avec un vif élan de foi, se mit à genoux, et, prenant les mains du jeune homme, lui commanda au nom du Seigneur de reprendre vie et de se lever sur ses pieds. Au contact et au commandement du père Amédée, le jeune homme ouvrit les yeux, se leva debout, et tout joyeux se jeta dans les bras de ses parents en criant : « Je vis, je vis! » Puis tous commencèrent à acclamer le père Amédée, qui, tout confus, s'empressa de reprendre le chemin du couvent.

Il n'est pas étonnant, par suite, qu'on l'appelât le Saint et qu'il jouît d'une si grande popularité. Quand on le voyait passer, on se précipitait vers lui en lui adressant des salutations élogieuses, on voulait lui baiser les mains, les vêtements, recevoir sa bénédiction, toutes choses qui étaient un tourment pour sa modestie. Il en profitait toutefois pour faire passer dans tous les cœurs les plus salutaires influences et surtout l'amour de Notre-Seigneur et de sa très sainte Mère.

Tel fut le père Amédée; sa mort fut donc pour l'Ordre une perte bien sensible. Mais pendant que cet astre disparaissait à l'horizon, un autre, destiné à non moins d'éclat, allait bientôt s'élever d'un autre point et monter à son zénith. Il s'agit de saint Philippe, le disciple bien-aimé des sept Fondateurs et l'élève de saint Amédée lui-même, qui, depuis 1263, occupait la charge d'assistant du Père général. A l'âge de trente-quatre ans, il allait devenir général lui-même. Ici nous laissons la parole à l'historien de saint Philippe [1].

« Le Serviteur de Marie était prêt, le temps était venu de lui confier sa mission. Le 5 juin 1267, en la solennité de la Pentecôte, les Pères du chapitre général, assemblés au couvent de Cafaggio, se rendaient processionnellement devant l'image de la très sainte Vierge. Humblement agenouillés aux pieds de leur céleste Maîtresse, ils la saluèrent en récitant dévotement et d'une voix grave le *Salve Regina*, suivi

[1] Voir le chapitre IX de la *Vie de saint Philippe Bénizi*, par le père Soulier, ouvrage déjà cité plus haut.

du verset et de l'oraison *Concede nos*. C'est ainsi que les Serviteurs de Marie ouvraient et ouvrent encore leurs chapitres généraux. Alors saint Manet vint abdiquer le généralat entre leurs mains. Comme ils pouvaient, selon qu'ils le jugeaient bon dans le Seigneur, ou confirmer le général dans sa charge ou lui donner un successeur, le Saint, qui connaissait leurs intentions, les pria de ne pas lui imposer de nouveau un fardeau si pesant : les graves infirmités dont il souffrait et son âge déjà avancé le rendaient incapable de s'acquitter désormais de fonctions si difficiles. Il leur suggéra d'élire à sa place son collègue, frère Philippe Bénizi, qui avait donné tant de preuves de sa capacité pendant les années précédentes. Aussitôt les suffrages non seulement des définiteurs, mais encore de tous les Pères se portèrent sur saint Philippe, et il fut élu à l'unanimité.

« C'en était trop pour son humilité : déjà il n'avait accepté que malgré lui, et non sans une vive résistance, l'office de *socius* qu'on lui avait imposé quatre ans auparavant; mais prendre le premier rang, se charger de la responsabilité de l'Ordre entier, commander enfin à tant de saints religieux vieillis dans le service de Dieu, lui si jeune, si nouveau dans la religion, et qui comptait huit années à peine de sacerdoce, il ne pouvait s'y résoudre. Il considérait, d'ailleurs, qu'il y a bien plus de mérite et de sécurité à obéir et être gouverné qu'à gouverner et donner des ordres. D'un ton plein de modestie, il refusa la charge qu'on voulait lui imposer; et, se mettant à genoux au milieu du chapitre, il supplia avec larmes les Pères définiteurs de vouloir bien faire un

autre choix : car il était un instrument trop indigne pour une telle œuvre, et il manquait des qualités nécessaires à un vrai supérieur. Les Pères du chapitre, qui connaissaient son humilité et son mérite, ne voulurent pas admettre ses excuses, et, lui faisant une violence pleine de courtoisie, le forcèrent à se courber sous le joug.

« Ce ne fut pas sans peine cependant qu'ils triomphèrent de sa résistance; malgré toutes leurs instances, ils ne pouvaient le faire consentir à accepter une charge qui, dans son estime, était bien au-dessus de ses forces. Il s'engagea entre lui et les électeurs une de ces luttes pleines de charité comme on n'en rencontre que dans la vie des Saints, et il fallut que le Ciel lui-même intervînt directement pour y mettre fin. Tandis que les Pères s'efforçaient en vain de le persuader, on entendit tout à coup dans les airs une voix qui disait d'un ton de douce autorité : « Philippe, ne résiste pas à l'Esprit-Saint, car « je t'ai appelé du monde pour que tu gardes et gou- « vernes mon peuple choisi. »

« A la voix de leur Souveraine, tous les religieux tressaillirent de joie; saint Philippe ne résista plus et s'inclina devant la volonté d'en haut. Avec une contenance pleine d'humilité, il alla occuper la place du général, et tous les religieux vinrent successivement à ses genoux lui baiser les mains, en signe de respect et d'obéissance. Il se leva alors, et, dans un langage inspiré, il adressa la parole à ses nouveaux enfants; il emprunta le texte de son discours au psaume trente-deuxième, qui commence par ces mots : « Tressaillez « de joie, ô justes, dans le Seigneur; aux cœurs

droits convient la louange; » et il le commenta avec des développements qui frappent d'étonnement par leur nouveauté. Il montra à tous qu'ils doivent louer le Seigneur, qui les a appelés dans l'Ordre de la Vierge, et les y a réunis comme les eaux de la mer dans un vaisseau étroit; qui a mis dans les trésors, c'est-à-dire dans leurs premiers Pères si chers à Dieu, des abîmes de science et de sainteté; et qui les a placés eux-mêmes comme une nation bienheureuse sous la protection de la Mère de Jésus-Christ, afin qu'ils obtinssent l'héritage de la vie éternelle. Il ajouta que le Seigneur dissiperait les desseins des méchants qui voulaient détruire leur Ordre, et qu'il protégerait toujours contre les efforts de ceux-ci les Serviteurs de sa Mère. Il continua ainsi, faisant sortir du texte sacré les plus belles applications, et, comme le bon père de famille dont parle l'Évangile, tirant de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes. Les religieux l'écoutaient dans un silence profond, craignant de perdre la moindre de ces paroles inspirées par l'Esprit de Dieu; ils ne pouvaient se lasser d'admirer sa science des saintes Écritures; et quand il termina sa brûlante improvisation, ils n'eurent tous qu'un regret, c'était qu'il se fût arrêté sitôt.

« Il était de règle qu'après le discours du général on procédât à l'élection des autres dignitaires de l'Ordre. On élisait d'abord son collègue, et c'était le général lui-même qui le désignait aux suffrages des Pères. Celui que saint Philippe choisit pour remplir cette charge auprès de lui fut le bienheureux Lothaire de la Stufa. C'était un homme de grande vertu et de

grande science, rempli de prudence et de discrétion. Le bienheureux Lothaire et lui étaient, en effet, deux amis d'enfance; et leur affection, scellée par la piété, n'avait fait que grandir avec les années.

« Après l'élection du bienheureux Lothaire, on nomma les supérieurs des quatre provinces que possédait l'Ordre : la Toscane, l'Ombrie, l'Émilie ou Romagne, et la Gaule citérieure ou Lombardie. En leur remettant leurs pouvoirs, saint Philippe leur recommanda de s'informer sans délai des religieux de leurs provinces qui savaient le grec, l'hébreu, le syriaque et l'arabe, et de veiller en même temps à faire apprendre ces langues à tous ceux qui montreraient du talent et des aptitudes spéciales. Dans l'ardeur du zèle qui le dévorait, il avait hâte de suivre le bel exemple de saint Manet, et d'envoyer de nouveau des missionnaires en Orient; il savait combien cette œuvre de la conversion des infidèles était chère au Souverain Pontife, avec quelle ardeur il demandait partout des apôtres pour évangéliser les Tartares et autres peuples de l'Asie; il connaissait les glorieuses expéditions des Frères mineurs et des Frères prêcheurs, et il brûlait de voir ses frères voler comme eux à la conquête de ces pauvres âmes, esclaves du démon. Enflammés par sa parole ardente, les provinciaux promirent de travailler sans relâche à lui trouver des ouvriers évangéliques.

« Suivant le cérémonial du chapitre, après l'élection des provinciaux, les autres supérieurs résignèrent à leur tour leurs fonctions entre ses mains et celles des définiteurs généraux : on confirma les uns, on remplaça les autres, selon qu'on le jugeait plus expé-

dient pour les besoins de l'Ordre. Chacun proposa alors ce qui lui paraissait utile pour le bien commun; puis, tout étant terminé, on sonna la cloche; deux religieux entonnèrent le *Te Deum* en action de grâces, et tout le chœur continua alternativement après eux. Après quoi, le nouveau général récita le verset *Ora pro nobis* et l'oraison de la très sainte Vierge; puis il donna sa bénédiction à tous au nom du Seigneur, et renvoya chacun en paix au lieu qui lui avait été assigné.

« Peu de temps après, conformément au décret d'Urbain IV, il se présenta devant l'évêque de Florence, Jean de Mangiadoro, pour lui faire part de son élection et en obtenir la confirmation. Celui-ci le reçut avec bienveillance, s'enquit de la manière dont lés choses s'étaient passées, et déclara l'élection validée.

« Ils avaient été vraiment inspirés de Dieu, selon l'expression d'anciens biographes, ceux qui élevèrent saint Philippe à la dignité suprême : personne n'était plus capable de remplacer les saints Fondateurs, qui disparaissaient les uns après les autres; personne plus apte à continuer et consolider leur œuvre. C'était bien le chef et le père préparé par Marie à ses Serviteurs bien-aimés. Il devait, pendant les dix-huit ans qu'il gouverna l'Ordre après l'avoir sauvé, lui donner une force et une splendeur qu'il n'avait pas connues jusqu'alors, et le préparer aux grandes choses qu'il devait accomplir dans la suite des siècles. »

CHAPITRE X

LES CONSTITUTIONS DE L'ORDRE DES SERVITES DE MARIE

(1267-1268)

Dès les commencements de l'Ordre, les sept Saints Fondateurs lui avaient donné des Constitutions. Saint Bonfils formula les toutes premières lorsque la famille religieuse, dont il avait été établi le Père, prit naissance à Monte Senario. Ce fut comme le germe et la substance de celles que saint Bienvenu fit sanctionner à son tour au chapitre général de 1257. Plus développées, ces dernières se distinguaient encore par leur brièveté et leur laconisme. Complétées dans les chapitres qui se réunirent ensuite presque tous les ans, elles devaient être coordonnées et finies par saint Philippe, le nouveau général choisi par la providence de Dieu pour accomplir cette tâche, affermir et développer l'Ordre à la tête duquel il était placé, et même l'arracher à la mort.

Pour reviser ces Constitutions, y mettre la dernière main et en faire un corps de législation définitive, Philippe Bénizi avait toutes les qualités né-

cessaires. Il était tout pénétré de l'idée fondamentale des sept premiers Pères. Leur enfant bien-aimé, leur disciple favori, leur confident intime, leur espoir le plus certain, il avait vécu dans le contact le plus amical et le plus fraternel avec eux. Saint Bonfils l'avait reçu dans l'Ordre après lui avoir expliqué sa vision de la Santissima-Annunziata; il l'avait, dans la suite, pris pour son compagnon dans les voyages qu'il eut à faire pendant deux ans comme *socius* du général; il avait rendu le dernier soupir sous les yeux de son émule. Saint Bienvenu était mort aussi soutenu dans les bras du père Philippe Bénizi. Saint Amédée l'avait eu pendant quatre ans au noviciat de Monte Senario, et l'avait façonné à toutes les vertus propres de l'Ordre. Saint Manet l'avait gardé pendant deux ans en qualité de collègue dans le généralat. Il est donc certain que les saints Fondateurs avaient, en de nombreuses occasions, initié le jeune religieux à leurs secrets les plus cachés et à leurs désirs les plus chers; aussi il est vrai de dire que les circonstances l'avaient fait l'héritier de leur tâche. Il possédait leur esprit et leurs vues au plus haut degré; il était donc le plus apte à les traduire dans des règlements destinés à servir de forme et de guide à la vie des Serviteurs de Marie.

De plus, saint Philippe Bénizi était doué d'une intelligence rare, et il avait fait les études les plus sérieuses; il avait acquis, quoique jeune encore, une grande expérience dans les différents ministères qu'il avait déjà remplis. Il était, pour couronner le tout, un saint pratiquant les vertus les plus héroïques et uni à Dieu par l'esprit d'oraison le plus élevé. Le

choix qu'on avait fait de lui pour gouverner l'Ordre, ajoutait à tous ces dons une grâce spéciale pour les devoirs de sa charge, et en particulier celui de dresser des règlements sages et sanctifiants.

Il se mit donc à l'œuvre, et, joignant la prière à un travail opiniâtre, malgré la difficulté de l'entreprise et toutes les occupations dont il était accablé au début d'un généralat, il put achever la rédaction entière des Constitutions en moins d'une année. Suivant pas à pas la trace des jalons posés par les pères Bonfils et Bienvenu et les différents chapitres qui avaient décrété de nouvelles Constitutions, il produisit une œuvre qui fixait d'une manière irrévocable tous les points importants. Saint Philippe, en continuant et achevant ce que ses prédécesseurs avaient fait et ébauché avant lui, s'entoura encore de tous les secours qu'il avait sous la main; c'est pourquoi il mit à profit l'expérience du passé et se servit des Constitutions des autres Ordres, et particulièrement de celles des Dominicains, qui eux-mêmes avaient emprunté beaucoup aux Prémontrés.

Il nous serait impossible de transcrire ici tout ce travail; mais il convient d'en reproduire les grandes lignes, afin d'en donner une idée et de mieux faire comprendre l'Ordre que Marie avait demandé à nos sept Saints de fonder en son honneur. Ces Constitutions, qui comprenaient primitivement vingt et un ou vingt-deux chapitres, se rapportent principalement aux cinq points suivants : 1° Devoirs et exercices de religion et de piété, 2° Discipline religieuse, 3° Admission et formation des sujets, 4° Perfection religieuse, 5° Gouvernement et administration.

§ 1. *Devoirs et exercices de religion et de piété.*

Le but de l'Ordre apparaît en tête des Constitutions; car tout le chapitre premier s'occupe des hommages à rendre à Marie, il les multiplie et les énumère comme avec complaisance. Les exercices préférés sont en rapport avec l'esprit de l'époque; aussi c'est principalement par les offices de l'Église qu'on prescrit à l'Ordre d'atteindre son but. Toutes ces marques diverses de vénération sont sans préjudice de ce que chaque religieux aimera faire en son particulier. S'il n'est pas dit un mot des douleurs de Marie, c'est que cette dévotion était tellement imprimée dans les cœurs, qu'il n'était pas nécessaire de l'écrire dans les règles; et puis elle devait garder longtemps dans l'Ordre ce caractère de chose intime, pieusement transmise par une tradition fidèle.

CHAPITRE I

DES SIGNES DE VÉNÉRATION DUS A LA SAINTE VIERGE

Les mercredis et samedis de chaque semaine, on célébrera, dans les maisons de l'Ordre, une messe *de Beata* en y ajoutant, le samedi, le *Gloria* et le *Credo.*

Chaque soir, on dira l'Office de la Vigile de la sainte Vierge, et après la 3e leçon on récitera le *Salve Regina.*

Au commencement de chaque heure, le semainier, après avoir récité tout bas le *Pater noster,* entonne aussitôt le verset : *Ave Maria, gratia plena, Dominus tecum,* et les Frères répondent : *Benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui.*

Le *Salve Regina* sera récité à la fin de chaque heure et après les repas, en tout temps, excepté pendant les trois

derniers jours de la semaine sainte. Chaque soir, cette même antienne sera chantée avec grande dévotion après la leçon de la Vigile de la sainte Vierge, si toutefois on chante cet Office; sinon, on devra la chanter immédiatement après Complies.

Toutes les églises de notre Ordre et l'autel principal seront élevés et consacrés en l'honneur de Notre-Dame, là du moins où cela pourra se faire sans inconvénient.

Chaque fois que les Heures de l'Office de la sainte Vierge devront, d'après les rubriques de la liturgie romaine, être omises aux grandes solennités, les Frères, réunis par groupes de deux ou trois, selon leur plus grande commodité, les réciteront dévotement.

L'Office divin et les Sacrements sont l'objet du chapitre second. L'Office divin doit être récité en commun, dans l'église, avec une célérité modérée. Cette manière de dire l'Office, outre qu'elle est conforme à la recommandation de Notre-Seigneur, indique clairement que l'Ordre est actif : il ne doit pas seulement prier, il doit encore travailler au salut des âmes.

Quant aux Sacrements, la règle adoptée est la confession fréquente et la communion rare. C'était l'usage du temps.

CHAPITRE II

DE L'OFFICE DIVIN

La Messe et les autres Offices divins seront célébrés selon la coutume de l'Église romaine, en y ajoutant toujours les signes de vénération pour la sainte Vierge.

Les Heures et autres Offices divins seront récités avec une célérité modérée, de peur que trop de lenteur ne nuise à la dévotion des Frères et des assistants; on devra donc obser-

ver les points et les pauses et ne pas prolonger la voix, mais terminer court.

Les Frères devront se confesser au moins deux fois par semaine.

Ils communieront le premier dimanche de l'Avent, à Noël, à l'Épiphanie, le jour des Cendres, le Jeudi saint, à Pâques, à l'Ascension, à la Pentecôte; aux quatre fêtes de Notre-Dame, savoir : la Purification, l'Annonciation, l'Assomption, la Nativité; à la fête des Apôtres Pierre et Paul du mois de juin, et à la Toussaint.

Les chapitres troisième et quatrième s'étendent sur les signes extérieurs de religion qui doivent se faire, durant les divins Offices, dans l'église et dans le chœur; ils forment comme la liturgie spéciale de l'Ordre.

Un Ordre est une vraie famille, et les membres y sont unis par des liens qui ne se rompent jamais, même dans la mort; aussi les défunts y sont l'objet de préoccupations continuelles. Sur ce point, l'Ordre des Serviteurs de Marie ne le cède en rien aux autres. C'est pourquoi des prières toutes spéciales et nombreuses doivent se faire après la mort de ses membres, ainsi que l'ordonne le chapitre cinquième.

CHAPITRE V

DES SUFFRAGES POUR LES DÉFUNTS

Quand un de nos Frères viendra à mourir, la messe conventuelle lui sera appliquée; tout prêtre lui dira trois messes.

L'anniversaire de la mort des pères et mères de nos Frères aura lieu le jour qui suivra l'octave de l'Épiphanie.

§ 2. *Discipline religieuse.*

Rien ne sert à tremper une âme comme la privation ou l'usage restreint au strict nécessaire, surtout dans ce qui présente un plus grand danger d'amollissement pour le corps. Ainsi on évite cette multitude d'attachements à des objets divers, qui absorbent l'attention, encombrent l'âme et peuvent même la conduire à un misérable esclavage. La discipline religieuse a pour objet de briser toutes ces chaînes, de décupler les forces de l'âme et de lui rendre toute sa liberté.

Le silence, ce levier de la discipline religieuse, est exigé surtout dans trois lieux où le besoin s'en fait le plus sentir : dans les chambres ou cellules, pour faciliter les occupations intérieures du religieux; dans le chœur, à l'église, pour favoriser la ferveur de la prière; et au réfectoire, pour donner un caractère plus marqué de gravité à l'action animale qu'on y accomplit et en diminuer les dangers. Le silence doit s'observer particulièrement pendant toute la nuit, afin de permettre au religieux de jouir de ce calme parfait qui est de tradition dans tous les Ordres, et qui aide l'âme à s'unir plus intimement à Dieu et à se mieux préparer aux divins ministères du sacerdoce.

CHAPITRE VI

DU SILENCE

Le silence sera gardé par nos Frères au dortoir, dans les chambres et au chœur, depuis Complies jusqu'à Prime du lendemain; au réfectoire, pendant les repas, aussi bien à

la première table qu'aux tables suivantes; tant dans l'intérieur de la maison qu'au dehors. Toutefois, quand quelque chose manquera à la table, on pourra le demander une seule fois, rapidement et à mi-voix, à celui qui sert, de telle sorte que les voisins entendent à peine.

Celui qui présidera pourra, quand il le jugera bon, accorder des dispenses sur ce sujet aux autres Frères.

Le jeûne, ce puissant dompteur du corps, est en honneur dans l'Ordre. Il est observé pendant l'Avent et le Carême, tous les vendredis de l'année, les jours des Quatre-Temps et certains autres jours de Vigile.

CHAPITRE VII

DU JEUNE

Nous jeûnerons sans interruption depuis la Toussaint jusqu'à Noël, et depuis la Quinquagésime jusqu'à la Résurrection de Notre-Seigneur; en outre, nous jeûnerons tous les vendredis, depuis Pâques jusqu'à la Quinquagésime de l'année suivante, la veille de la Pentecôte et les jours des Quatre-Temps.

Le reste du temps, pour n'être point un trop lourd fardeau à ceux vers qui nous allons, il nous sera permis de manger tout ce que, pour emprunter le texte de l'Évangile, on nous offrira au nom du Christ : *Omnia quæ apponuntur vobis.*

En dehors des jeûnes précités, que personne, en son particulier, ne se permette de son chef d'en ajouter d'autres.

Tout ce qui regarde la nourriture et la manière de la prendre en deux tables successives est indiqué dans le chapitre huitième. Le maigre perpétuel est

adopté, selon l'esprit de l'époque qui voyait dans l'usage de la viande un luxe tout à fait opposé à la vie religieuse. Les prieurs toutefois avaient le droit d'en dispenser. Quand saint Philippe écrivait les Constitutions, l'Ordre n'observait plus dans toute sa rigueur le vœu de pauvreté; il avait jugé prudent d'y renoncer, pour ne pas tomber sous le coup du décret du concile de Lyon, qui défendait d'établir aucun nouvel autre Ordre mendiant; il avait, par suite, des ressources permanentes pour vivre. Dans ces conditions, il pouvait se conformer à la tradition, qui excluait l'usage de la viande dans la vie religieuse.

Le chapitre neuvième décrit la manière de faire collation, qui dans ce temps s'accomplissait d'une façon très expéditive.

CHAPITRE VIII

DE LA NOURRITURE

A l'heure convenable, avant le dîner et le souper, on sonnera la cloche pour se laver les mains, après quoi tous se rendront en silence dans le lieu déterminé, en dehors du réfectoire. Quand la cloche aura donné le signal, les Frères entreront au réfectoire.

Aucun des Frères présents au premier repas, à l'exception des servants et des gardiens, ne devra rester au réfectoire, s'il n'en a la permission.

Tous les autres qui n'ont pu prendre leur repas avec la communauté, devront manger à la seconde table.

Dans les maisons de l'Ordre, en aucun temps, on ne mangera de viande; mais la nourriture pourra être assaisonnée à la crème. Cependant les prieurs pourront, sur ce sujet, accorder quelquefois des dispenses à leurs Frères, mais en gardant une juste réserve.

Nos Frères, tant prieurs que simples religieux, ne pourront, dans les lieux où nous avons des communautés, manger en dehors du monastère, si ce n'est en la compagnie d'un évêque, dans d'autres maisons de religieux, chez d'honnêtes ecclésiastiques ou séculiers; et encore ce sera rarement, et avec la permission du prieur.

Qu'on ne garde dans sa cellule rien de ce qui sert à la nourriture du corps.

CHAPITRE IX

DE LA COLLATION

Aux jours de jeûne, après le premier coup de Complies, quand le servant a donné le signal, les Frères entreront au réfectoire pour la collation.

Les malades ne sont nulle part l'objet de soins aussi vigilants et dévoués que dans les Ordres religieux; c'est pourquoi on s'y efforce de leur procurer tout ce qui peut soulager le corps et dissiper la tristesse, qui si facilement assombrit les âmes dans la maladie. En prodiguant aux malades tout ce que leur santé réclame, on doit en même temps éviter des attentions excessives qui conduisent au relâchement.

CHAPITRE X

DES MALADES

Que le supérieur veille à ne point négliger les malades; il doit leur procurer le soulagement qui les remettra bientôt sur pied, selon ce que dit notre père Augustin.

Toujours, pour que le religieux se dégage de ces mille entraves que la mollesse, la vanité et l'esprit

d'indépendance lui suscitent, tout ce qui regarde le coucher, le vêtement, le soin des cheveux, les voyages, la correspondance, est décrit presque minutieusement. En tous ces détails, quelquefois petits par eux-mêmes, mais toujours importants dans leur portée sanctifiante, la volonté des Constitutions se place au-dessus de la volonté des religieux pour la régler et l'ordonner.

CHAPITRE XI

LITS ET COUCHER

Nos Frères n'auront point de matelas pour dormir, mais on leur permettra de reposer sur des couchettes de paille; ils pourront avoir des oreillers sous leurs têtes et se servir de draps de laine et de serge.

En dehors du couvent, ils accepteront le lit qu'on leur offrira, afin de ne point être à charge à ceux qui leur donnent l'hospitalité.

Pour se coucher, ils ôteront leur manteau et leurs chaussures, mais conserveront leur tunique et leur scapulaire, à moins de grave infirmité.

CHAPITRE XII

DU VÊTEMENT

Les vêtements de nos Frères seront de laine : la tunique, le scapulaire, le manteau ou cappa seront faits d'étoffe d'outre-monts ou allemande de couleur noire; la tunique blanche, toutefois, pourra être d'étoffe étrangère ou du pays. Ils n'useront pas de vêtements de toile, sauf pour les jambes; les ceintures seront de cuir noir, avec des agrafes d'os noir ou de fer. Tous les ans, on donnera à chacun des Frères deux florins d'or, qu'ils seront tenus de dépenser en entier pour l'achat de leurs vêtements.

CHAPITRE XIII

DE LA TONSURE

La tonsure sera suffisamment grande, comme il convient à des religieux, de telle sorte que la couronne de cheveux restants n'ait pas une largeur de plus de trois doigts.

CHAPITRE XVII

DES VOYAGES

Quand on envoie les Frères au dehors, celui qui les envoie choisit l'un d'eux comme gardien. S'il n'a pas fait de choix, le plus âgé est le gardien.

Ceux à qui l'obéissance prescrit de quitter un lieu pour un autre, devront se jeter aux genoux du supérieur, et s'inclinant lui demander sa bénédiction.

Avant de sortir, ils iront également prier à genoux devant l'autel ou devant une image vénérée; ils en feront autant à leur retour, et ils agiront toujours ainsi chaque fois qu'ils sortiront au dehors.

Ils n'iront point ailleurs que là où on les envoie.

Les Frères qui sont en voyage devront toujours porter sur eux des lettres testimoniales qu'ils remettront, aussitôt leur arrivée, entre les mains du prieur du lieu ou de son vicaire.

§ 3. *Admission et formation des sujets.*

Le recrutement d'un Ordre et l'éducation première qu'il donne à ses sujets ont la plus grande part dans les fruits de bien et de salut qu'il produit, dans la bonne renommée qu'il acquiert, dans la paix et le contentement qu'il procure à ses membres, dans l'extension qu'il prend; en un mot, pour lui, toutes ses espérances sont dans la semence qu'il jette en

terre. Aussi les Constitutions doivent traiter de ces questions essentielles avec un soin proportionné à leur importance.

Dans trois chapitres successifs, les Constitutions s'occupent donc du postulat, du noviciat et de la profession. Elles y tracent toutes les précautions et tous les moyens à prendre afin de n'admettre que des sujets sûrs et dignes, afin de les former efficacement à la perfection requise par la vie religieuse, et les préparer à un engagement solennel et définitif. L'admission est entourée de toutes les garanties de maturité et de prudence convenables. Le sujet ne peut être introduit dans la maison qu'après avoir été examiné par deux religieux d'une prudence consommée, le prieur et un autre. Un nouvel examen est nécessaire pour que le sujet soit destiné au sacerdoce. L'entrée au noviciat n'a lieu qu'après trois avis favorables de la communauté et l'autorisation du provincial ou du général.

Tout un code d'éducation pour les novices est formulé dans le chapitre quinzième. Ces règles ou principes sont empruntées en grande partie aux Constitutions des Dominicains, qui, eux-mêmes, les avaient trouvées dans les Ordres plus anciens.

CHAPITRE XIV

DES POSTULANTS

Nul ne sera admis au-dessous de quinze ans et au delà de soixante ans, à moins d'une autorisation du prieur général.

Les postulants ne seront reçus que dans le couvent de leur lieu d'origine.

Quand un sujet voudra revêtir notre habit, avant son entrée dans l'Ordre, le prieur, de concert avec au moins un autre religieux prudent, examinera attentivement les raisons qui peuvent mettre obstacle à son entrée.

On n'admettra à la cléricature aucun postulant qui ne justifiera pas de sa science du chant et de la grammaire. Le prieur du couvent pourra alors l'agréer avec le conseil et le consentement des Frères de la communauté, réunis en trois chapitres, et après en avoir informé le général ou le provincial et avoir obtenu leur autorisation.

CHAPITRE XV

DES NOVICES

Le prieur mettra à la tête des novices un maître diligent, qui les instruise sur l'Ordre, et qui ait soin de les reprendre de vive voix ou par signe, quand ils se montreront négligents, soit à l'église, soit ailleurs.

Il doit leur procurer, autant qu'il le peut, les choses nécessaires.

Quand l'un d'eux aura commis quelque faute publique, il viendra en demander pardon; et le maître lui donnera une pénitence, ou bien encore il pourra le réprimander dans le chapitre particulier des novices.

Qu'il leur apprenne à pratiquer l'humilité intérieure et extérieure, suivant ces paroles de Notre-Seigneur : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. »

Qu'il leur apprenne à se confesser fréquemment, d'une manière simple et discrète.

Qu'il les forme à vivre sans avoir rien en propre, à faire abandon de leur volonté personnelle, et à mettre en tout celle de leur supérieur à la place de la leur.

Il les instruira sur la manière de se comporter dans les différents lieux et les différentes circonstances, et comment ils doivent rester à l'endroit où on les a mis.

Qu'il leur apprenne comment ils doivent s'incliner quand on leur donne ou leur enlève quelque chose, quand on leur parle bien ou mal;

Comment ils doivent se tenir dans les salles; comment ils ne doivent point avoir les yeux levés;

Comment ils doivent prier, quelles prières ils doivent dire, et qu'ils doivent les dire en silence pour ne pas déranger les autres;

Comment ils doivent demander pardon au supérieur, au chapitre, et partout où ils sont repris.

Si l'un d'eux scandalise son frère en quelque façon, il restera prosterné à ses pieds jusqu'à ce que celui-ci s'apaise et le relève.

On les formera aussi à ne jamais oser contester avec personne.

Qu'ils obéissent en tout à leur maître.

Qu'ils fassent attention à leur compagnon dans les processions.

Qu'ils ne parlent ni dans le temps ni dans les lieux prohibés.

Qu'ils ne jugent absolument personne; mais, s'ils voient faire quelque chose qui leur paraisse mal, qu'ils inclinent à l'interpréter en bien, ou du moins à le croire fait dans une bonne intention; souvent la nature humaine se trompe dans ses jugements.

Qu'ils ne parlent pas des absents, sinon en bonne part.

Qu'ils prennent souvent la discipline.

Qu'ils boivent avec les deux mains et assis.

Qu'ils gardent soigneusement les livres, les vêtements et autres choses du couvent.

Si l'un d'eux demande quelque chose, qu'un autre ne le demande pas sans en exposer la raison.

Que l'on reçoive les confessions des novices avant leur profession, et qu'on les instruise avec soin de la manière de se confesser et des autres choses.

Que les novices, avant leur profession, s'acquittent de leurs dettes; et tout ce qui leur restera, qu'ils le déposent aux pieds du prieur, afin d'être entièrement dégagés de tout.

Que les novices, pendant le temps de leur probation, étudient avec soin la psalmodie et l'Office divin.

Que, pendant l'année du noviciat, on ne les envoie pas au loin, sinon dans les cas de nécessité; et qu'on ne les occupe dans aucune charge.

Qu'on n'aliène pas leurs vêtements avant leur profession sans leur consentement.

Qu'on ne les ordonne pas avant leur profession.

Quand vient pour eux le temps de faire profession, qu'ils soient envoyés au prieur général ou au provincial, avec des lettres qui relateront leur nom, celui de leur couvent; ou que du moins on ne les admette à la profession que du consentement spécial du prieur général ou de leur provincial.

Si l'un d'eux, au temps révolu, ne voulait pas faire profession, qu'on l'exclue de l'Ordre.

Qu'ils gardent le silence entre eux et avec les personnes du dehors; cependant, avec la permission du prieur ou de leur maître, ils pourront parler aux personnes avec qui cela est défendu.

CHAPITRE XVI

DE LA PROFESSION

Voici quelle doit être la formule de la profession :

Ego, N., facio professionem et promitto Deo omnipotenti, beatæ Mariæ Virgini, et universæ Curiæ cælesti, et tibi, Fratri N. priori generali Fratrum Servorum sanctæ Mariæ, Ordinis sancti Augustini, et omnibus tuis successoribus obedientiam, vivere sine proprio, et castitatem, et vivere secundum regulam beati Augustini, toto tempore vitæ meæ, in hac religione. « Moi, *N.*, je fais profession et je promets à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Vierge Marie, à toute la Cour céleste, à vous, frère *N.*, prieur général des Frères Servites de Marie, de l'Ordre de Saint-Augustin, et à tous vos successeurs, de garder l'obéissance, la pauvreté, la chasteté, et de vivre toute ma vie dans cette religion, selon la règle de Saint-Augustin. »

Les vêtements des novices, à leur profession, seront bénis avec cette formule :

℣. *Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam.*

℟. *Et salutare tuum da nobis.*

℣. *Dominus vobiscum.*

℟. *Et cum spiritu tuo.*

OREMUS

Domine Jesu Christe, qui tegimen nostræ mortalitatis induere dignatus es, obsecramus immensæ largitatis tuæ abundantiam, ut hoc genus vestimentorum, quod sancti Patres, ad innocentiæ et humilitatis indicium, ferre sanxerunt, ita bene ✠ dicere digneris, ut qui hoc usus fuerit te induere mereatur. Qui vivis et regnas...

℟. *Amen.*

Ensuite on les asperge d'eau bénite.

§ 4. *Perfection religieuse.*

Les trois chapitres vingtième, vingt et unième et vingt-deuxième, intitulés : *De la faute grave, — De la faute plus grave, — De la faute très grave* [1], énumèrent tous les manquements contraires à l'essence et à la perfection de la vie religieuse. En prenant donc juste l'opposé de ces violations diverses, on a le portrait exact du religieux accompli, dont la vie est en harmonie parfaite avec la vocation qu'il a embrassée. En évitant toutes ces fautes, il pratique, en effet, les vertus dans toute leur universalité et dans tout leur héroïsme.

§ 5. *Gouvernement et administration.*

Les Constitutions résolvent ce grave problème du gouvernement en utilisant l'expérience des Ordres

[1] Ces chapitres ne se trouvaient pas dans les Constitutions originales. Ils y furent ajoutés ensuite du temps de saint Philippe.

qui l'ont précédé. Elles se modèlent en particulier sur les Constitutions des Dominicains et des Prémontrés.

Comme l'Ordre, qui forme un tout parfaitement uni, est cependant divisé en provinces, et que les provinces comprennent un certain nombre de couvents, les Constitutions remettent l'autorité entre les mains de trois sortes de supérieurs. Par suite, il y a le supérieur qui étend son autorité sur la totalité de l'Ordre sans exception ni réserve : c'est le général. Il y a le supérieur qui doit l'exercer dans toute l'étendue d'une partie délimitée de l'Ordre, appelée province : c'est le provincial. Il y a le supérieur qui restreint son autorité à une maison, un couvent, où se trouvent réunis un certain nombre de religieux vivant comme en famille : c'est le prieur.

Les supérieurs gouvernent et administrent par voie d'ordres, de dispenses, de visites, de réprimandes, de corrections, d'emprunts, d'aliénations, d'acquisitions, etc., le tout soumis à des réserves et à des conditions d'autant plus strictes, que le supérieur est moins élevé en dignité et que la matière a plus d'importance.

Le prieur, dans chaque couvent, partage l'administration avec plusieurs fonctionnaires : avec un procureur, qui encaisse l'argent et le débourse; avec un sous-prieur, qui veille à tous les besoins des Frères, tant en santé qu'en maladie; avec un sacriste, qui a la charge de tout ce qui touche à l'église; avec un économe, qui est préposé à la garde et à la dispensation des provisions; avec un portier, qui reçoit les visiteurs. Toutes ces fonctions s'exercent

sous la surveillance et la dépendance du prieur. C'est pourquoi les autres Pères ne doivent pas se mêler des offices qui ne leur ont point été confiés.

Les supérieurs et autres fonctionnaires reçoivent leur autorité par le moyen de l'élection, et ils doivent compte de leur administration au chapitre général. L'élection du général, du provincial, du prieur, a lieu au chapitre général, qui se réunit tous les ans; celle des fonctionnaires du couvent est faite par la majorité des religieux dans chaque maison.

Le chapitre général, pour les élections des fonctionnaires et les redditions de comptes, a toute une procédure dans laquelle les quatre définiteurs, investis de pouvoirs exceptionnels, jouent le rôle principal.

Et, par sa méthode de gouvernement, l'Ordre vit en paix, sans secousse, protégé contre les excès et les abus inhérents à la fragilité humaine, évitant ce qu'il y aurait de rigide et d'absolu dans un gouvernement autocratique, et aussi ce qu'il y aurait d'instable et de passionné dans un gouvernement purement démocratique.

CHAPITRE XVIII

DE L'AUTORITÉ DES SUPÉRIEURS

Le général aura pleine autorité dans les choses tant spirituelles que temporelles.

Il aura le pouvoir absolu de dispenser d'un point quelconque des Constitutions, après en avoir délibéré avec plusieurs religieux prudents et avoir pris leurs avis.

Il sera tenu de visiter par lui-même ou par ses vicaires, au moins une fois par an, toutes les communautés d'en deçà des monts, et celles au delà tous les trois ans.

Le provincial ne pourra faire aucun emprunt sans avoir consulté tous les prieurs de sa province.

Il aura l'autorité du général pour le gouvernement de sa province, à moins que celui-ci n'ait voulu se réserver quelques cas. Il sera tenu de visiter tous les monastères de sa province, trois fois par an au moins, et même plus si cela est nécessaire.

Le prieur général envoie des visiteurs quand il le juge opportun.

Les provinciaux envoient aussi des visiteurs quand cela est opportun.

Le prieur d'un couvent ne fera ordonner aucun de ses Frères sans l'assentiment du général ou du provincial; il ne bâtira ni ne renversera aucun édifice sans l'avis de ses conseillers; il ne réglera aucun compte ni legs également sans leur avis; il aura le plein pouvoir de corriger ses frères dans le couvent, selon nos Constitutions, après avoir consulté sur les cas graves ses conseillers ordinaires. Il tiendra chapitre tous les vendredis au moins. Ce chapitre aura lieu immédiatement après Matines, et le prieur y entendra les fautes des Frères. Quand il devra s'absenter, il mettra à sa place un vicaire, chargé de gouverner la maison avec soin et vigilance; il aura soin de faire lire les Constitutions devant les Frères assemblés, au moins six fois par année.

Dans chaque couvent, il y aura un procureur, élu à la majorité des suffrages de la communauté, dûment réunie en chapitre; on lui remettra toutes les sommes d'argent distribuées en aumônes au couvent, ou déposées sur l'autel, ou parvenues entre les mains des Frères de quelque manière que ce soit. Avec la permission du prieur, il pourra les employer et les dépenser; il tiendra un registre des sommes reçues et dépensées, et tous les mois rendra compte de tout au prieur et à ses conseillers.

Dans chaque couvent, il y aura également un sous-prieur, élu par la plus forte et la plus saine partie du chapitre de la communauté; il sera chargé de la dépense et des choses nécessaires à l'entretien des Frères; il veillera avec un soin

diligent à ce que les malades, les religieux en santé et les étrangers aient le vivre, les chaussures, le mobilier et les autres choses nécessaires; ce n'est qu'avec sa permission ou celle du prieur qu'on pourra préparer au dehors le mobilier des Frères.

On choisira un sacriste prudent et zélé, qui s'acquittera avec soin et conscience des devoirs de sa charge; il n'échangera, ne donnera ni n'aliénera rien des choses dont il a la garde, à aucun Frère ni à aucun étranger sans la permission du prieur.

L'économe sera prévoyant et discret; il devra tenir sous sa garde vigilante le pain, le vin et toutes les autres provisions de table; tous les jours, il distribuera aux servants, en temps voulu, le pain, le vin et le reste du nécessaire quotidien. Quand les Frères de la seconde table auront pris leur réfection, leur servant remettra tout à la garde de l'économe.

Que le portier soit un religieux prudent, honnête, à qui on puisse se fier; il remplira avec diligence les fonctions de sa charge, comme le prieur les lui aura assignées.

CHAPITRE XIX

DES PROHIBITIONS

Que nul ne retienne près de soi de l'argent.

Que nul ne vende au-dessus du prix d'achat ni livre ni aucune autre chose appartenant à l'Ordre.

Qu'aucun prêtre de notre Ordre n'entende la confession de nos Frères, des séculiers ni des femmes sans l'autorisation du prieur général ou du provincial.

Que les prieurs de couvent visitent une fois par mois, en leur absence, les armoires, les tiroirs et les sacs des Frères.

Personne n'enverra de lettres, adressées à un Frère ou à un étranger, sans les avoir auparavant montrées au prieur. Et si l'un de nos Frères en reçoit du dehors, il devra tout d'abord les présenter au prieur.

Nul ne pourra être élu à la charge de prieur général, ni de vicaire général, ni de visiteur, qu'il n'ait fait un stage de quatre ans dans l'Ordre.

On ne vendra, n'achètera, ne donnera, ne recevra rien sans la permission du prieur.

Que nul, sans la permission de son supérieur, ne se mêle de l'administration et de la gestion des biens, soit meubles, soit immeubles, des étrangers ni même des novices.

CHAPITRE XXIV

DU CHAPITRE GÉNÉRAL

Nous voulons que le chapitre général se tienne, chaque année, aux calendes de mai. Seront convoqués pour ce chapitre : le prieur général, ses collègues ou vicaires, tous les provinciaux et les prieurs de tout couvent d'au moins treize religieux de chœur.

Chacun d'eux sera accompagné de deux religieux élus par la plus forte et la plus saine partie de son couvent.

Le prieur des couvents où il y a moins de treize religieux ne prendra avec lui qu'un seul compagnon.

Si un ou plusieurs de ceux qui doivent assister au chapitre, sont empêchés d'y venir, ils ne pourront confier leurs votes à personne.

Tout d'abord on invoque Marie, notre avocate, à genoux, avec grand respect, en disant l'antienne, sans la chanter, *Salve Regina*, avec le verset *Ora pro nobis* et l'oraison *Concede nos*.

Ensuite, si quelqu'un veut parler, ou que le prieur général lui ait ordonné de le faire, on entendra le sermon, qui devra être court et succinct. Ceux qui voudront s'édifier pourront assister au sermon.

Le sermon fini, comme il est bon de venir promptement en aide à ceux qui souffrent, on récitera en commun l'Office des défunts pour les Frères morts dans l'année; on fera pour eux une absoute commune, on dira le psaume

De profundis; après quoi, *Kyrie eleison, Pater noster,* avec le verset *A porta inferi* et l'oraison *Absolve.*

Puis, ces prières dites, ceux qui ne font pas partie du chapitre devront sortir.

Alors les Frères présents élisent quatre définiteurs, de cette manière : chacun des électeurs écrit son nom, puis le nom des définiteurs qu'il choisit; après quoi on proclame les noms des élus avec celui des électeurs. Que les Frères électeurs suivent en tout l'inspiration de Dieu.

C'est entre les mains des définiteurs que les provinciaux et autres prieurs remettront aussitôt le sceau et les feuilles de leurs pouvoirs.

Ensuite les mêmes définiteurs redressent le prieur général, ses collègues ou vicaires, et tous ceux qui ont rempli ces fonctions. Le prieur général s'adjoint ensuite aux quatre définiteurs pour redresser les torts des prieurs provinciaux, conventuels et autres. Puis les Frères présents au chapitre élisent deux Frères prêtres, qui, de concert avec le général, redresseront à leur tour les abus des définiteurs commis avant la réunion du chapitre.

On discute ensuite les nouvelles Constitutions que l'on aurait présentées; et celles que la majorité du chapitre aurait approuvées sont consignées dans un registre à part, et non dans celui des Constitutions anciennes, à moins qu'elles n'aient été approuvées par trois chapitres successifs.

Cependant on n'admettra à l'examen du chapitre général aucune Constitution envoyée par un couvent, qui n'ait été revêtue du sceau du prieur de ce couvent.

Alors le prieur général et les quatre définiteurs élisent les prieurs provinciaux et conventuels, et distribuent les religieux dans les couvents de l'Ordre; puis on recommande les bienfaiteurs de l'Ordre, et, quand on a réglé toutes les choses utiles, on proclame les noms des prieurs de chaque province et de chaque couvent. Cette lecture terminée, on entonne le *Te Deum laudamus* au son de la cloche; quand il est chanté, on ajoute le verset *Ora pro nobis, sancta Dei Genitrix,* et l'oraison *Concede quæsumus,* etc.

Puis on récite le *Confiteor,* et on donne à tous l'absolution et la bénédiction. Et c'est de cette manière accoutumée que se tient le chapitre général.

Les Frères qui ont assisté au chapitre général ne pourront rien changer, rien modifier de ce qui a été déterminé dans ce chapitre, à moins que l'on n'obtienne le consentement de tous. De même un statut général ou une coutume depuis longtemps en vigueur et constamment approuvés ne pourront être modifiés en quoi que ce soit, ni par un général ni par un provincial, à moins que ceux-ci n'obtiennent l'approbation de trois chapitres successifs.

La sentence des définiteurs sera inviolablement observée, de telle sorte que personne ne puisse en appeler de leur jugement. Cet appel, s'il a lieu, sera regardé comme nul et frivole; car nous prohibons tout appel dans notre Ordre: nous ne sommes pas venus pour disputer, mais plutôt pour corriger et redresser les fautes.

Le prieur général et les définiteurs détermineront, toutes les fois, le temps et le lieu où le chapitre suivant devra se tenir.

Telles furent les premières Constitutions complètes de l'Ordre des Serviteurs de Marie. La structure en est des plus simples, les prescriptions en sont pleines de sagesse; tout y est empreint de cet esprit de modération et de douceur qui est le charme particulier de Marie. Elles sont un vrai chef-d'œuvre. Aussi il n'est pas surprenant qu'on en ait gardé la substance avec une religieuse fidélité. Sans doute saint Philippe les rédigea de sa main et y mit son cachet personnel. Néanmoins, en exprimant ce qu'il pensait lui-même, il ne cessait pas un instant d'être l'interprète de nos sept Saints: c'étaient leurs propres vues qu'il consignait par écrit; c'étaient leurs propres décisions dont il faisait un corps de lois. Le disciple n'était que

l'écho des maîtres : il était inspiré par eux ; leur esprit éclairait le sien; leur âme guidait son âme. On peut donc dire, en toute vérité, que ces Constitutions furent l'œuvre commune des sept Saints Fondateurs, qui les conçurent au moins dans leur substance, et de saint Philippe, qui les formula. L'honneur de les avoir composées revient donc également aux pères et au fils, qui ont les mêmes droits à être appelés les législateurs de l'Ordre des Serviteurs de la bienheureuse Vierge Marie.

CHAPITRE XI

GOUVERNEMENT DE SAINT PHILIPPE — TRAVAUX ET MORT DE SAINTS MANET, HUGUES ET SOSTÈNE

(1267-1285).

Après l'élection de saint Philippe à l'office de général, plus que jamais les survivants de nos sept Saints rentrèrent dans l'ombre. Dès lors ils devinrent surtout des témoins attentifs de ce qui se passait dans l'Ordre. Suivant avec le plus grand intérêt tout ce qu'y faisait le grand Saint chargé de son gouvernement, ils coulaient leur vie renfermée presque exclusivement dans l'oubli et le silence.

Saint Manet allait se recueillir dans la retraite pour ne pas tarder à mourir. Saint Hugues et saint Sostène devaient vivre encore quinze ans, émergeant de leur obscurité seulement deux ou trois fois pour y disparaître ensuite. Saint Alexis, toujours attaché au couvent de Cafaggio, ne devait pas changer son train de vie aussi modeste et inaperçu que saint et édifiant; il allait le continuer ainsi pendant quarante-trois années encore.

Mais, s'ils se retiraient de la scène active et éclatante du dehors, les saints Fondateurs n'abandonnaient pas le champ clos de la vertu dans leur vie intime. Là, ils poursuivaient leur carrière, toujours avec la même ardeur et la même intrépidité, faisant passer sous les regards de tous l'image si attrayante de la sainteté. Ils demeuraient comme des types achevés de toutes les vertus devant les jeunes générations de l'Ordre, qu'ils entraînaient à leur suite.

De plus, ils s'appliquaient tout spécialement à la prière. Leurs âmes étaient sans cesse élevées vers Dieu et vers Marie, dans les effusions les plus ardentes et les plus douces de l'oraison. Pendant que les autres, leur général en tête, combattaient dans la plaine, eux, du sommet de la montagne, levaient les mains vers le Ciel. Et les prières qui s'exhalaient ainsi de ces cœurs purs montaient droit au cœur de Dieu et de sa sainte Mère, et retombaient sur l'Ordre en pluies fécondantes de grâces; si bien que, dans leur existence calme et pacifique, les saints Fondateurs étaient la vie et le salut de l'Ordre.

Tel fut le spectacle consolant qu'ils offrirent pendant que saint Philippe exerçait les fonctions laborieuses qui devaient épuiser sa vie en moins de vingt ans.

Un des premiers soins du nouveau général fut, malgré sa vie mouvementée, de fixer le texte des Constitutions. Ce travail achevé, il le présenta, le 27 mai 1268, aux représentants de l'Ordre, assemblés à Pistoie, qui l'approuvèrent à l'unanimité. Parmi eux se trouvaient les survivants de nos sept Saints, qui exprimèrent toute leur admiration pour le travail

de saint Philippe, déclarant qu'il était la traduction fidèle des plus pures traditions de l'Ordre inaugurées par son premier père, Bonfils Monaldi.

Ce fut peu de temps après que ce saint général, allant d'Arezzo à Pérouse, apprit d'un messager que saint Manet était très gravement malade à Monte Senario. On était au mois d'août. Philippe, sans tarder, malgré les chaleurs, se rendit promptement à Florence, pour de là gagner le berceau de l'Ordre.

Saint Manet y était retiré depuis un peu plus d'un an. Il n'était pas très âgé, il n'avait guère que soixante-cinq ans; mais, usé déjà par une vie de travail et de pénitence, il avait été réduit à un état total d'épuisement par les fatigues inséparables du gouvernement de l'Ordre. Son pauvre corps, affligé de plusieurs maladies, ne faisait plus que languir. Toutefois le saint et énergique vieillard conservait son âme libre et vigoureuse dans les liens d'une chair débile. Il continuait à vaquer à la prière, qui faisait ses délices, et pouvait se traîner encore à sa chère grotte, où il passait de longues heures en contemplation. En même temps ses pénitences étaient très rigoureuses. Il faisait autour de lui tout le bien dont il était capable; il ne refusait pas en particulier de s'intéresser au sort des pauvres malades qu'on lui amenait; et, peu de temps avant de mourir, il opéra une guérison merveilleuse, dont le récit nous a été conservé.

Une famille de la contrée avait un de ses membres tout perclus de corps, et de plus sourd et muet. Rien n'était plus digne de pitié que l'état de cet infortuné. Après avoir eu recours à l'art impuissant des médecins, la famille avait résolu de s'adresser au saint

vieillard. On lui conduisit donc le pauvre estropié. Il assista à la messe du Père, qui, après la communion, s'avança vers lui, le prit par la main, le fit pour la première fois marcher et mettre à genoux, et lui donna ensuite la sainte communion. Dans ce moment même le malade se sentit guéri; et aussitôt il put se servir de sa langue déliée pour remercier Dieu d'un si grand bienfait, et de ses jambes pour marcher et gagner sa demeure.

Cependant le bon Père allait toujours s'affaiblissant, et, malgré sa force d'âme, il fut à la fin immobilisé par la maladie. Les Pères virent bien que tout espoir était perdu; aussi ils avaient prévenu sans retard leur général. L'entrevue du père Philippe et du père Manet fut des plus touchantes. Les deux Saints épanchèrent avec effusion leurs âmes l'une dans l'autre, s'encourageant et s'édifiant par des paroles tout enflammées de l'amour divin. Le jeune général ne pensait qu'à adoucir et consoler les derniers moments du vieux Fondateur, qui avait été si longtemps son père et son maître. Le vieux Fondateur, à son tour, témoignait au jeune général la plus vive sympathie et la plus absolue confiance. C'était entre eux comme un assaut réciproque de bonté et de tendresse.

Tous se prodiguaient autour du lit du père Manet. Mais ni la joie ressentie de la visite du père Philippe, ni les soins empressés de tous les Pères et Frères de Monte Senario, ne purent suspendre le progrès du mal. Le saint vieillard déclinait à vue d'œil. Ce fut bientôt l'heure des adieux suprêmes. Les religieux s'assemblèrent donc près du malade, qui, d'une voix

affaiblie mais pénétrante, leur fit ses dernières recommandations. Il les exhorta à être des saints, et insista avec un soin amoureux sur le dévouement qu'ils devaient à Marie, leur disant de n'oublier jamais les obligations que leur imposait le titre de ses Serviteurs. Puis, les pressant tous sur son cœur comme des enfants bien-aimés, il donna à chacun un conseil approprié à ses besoins, avec un mot affectueux d'encouragement; et il leur dit au revoir dans un monde meilleur, aux pieds de la Reine du Ciel.

Alors, ne détachant plus lui-même son esprit et son cœur de Marie, qu'il aimait de l'amour le plus filial, il fit ses derniers préparatifs avec l'aide de saint Philippe, qui ne le quitta plus. Il reçut les derniers sacrements avec la plus grande ferveur, et il s'abandonna entièrement au bon plaisir divin. Comme il souffrait beaucoup des maux qui achevaient de ruiner son corps, saint Philippe le soutenait dans ses bras. Et là, pendant toute la durée d'une agonie lente et suprême, il écoutait avec transport les suaves exhortations de son disciple, devenu son maître; et, de sa voix expirante, il redisait à la Madone, en alternant avec saint Philippe, les hymnes d'amour et de louange qui étaient si souvent tombés de ses lèvres. Il rendit ainsi, le 22 août, dans l'octave de l'Assomption de la sainte Vierge, le dernier soupir, appuyé sur la poitrine d'un Saint comme sur l'oreiller le plus enviable qu'on puisse avoir dans la mort. Raide et immobile sur sa couche, il semblait encore sourire à Marie et chanter ses gloires.

Les religieux de Monte Senario se préparèrent à rendre les derniers devoirs à saint Manet; ils re-

vêtirent son corps de l'habit religieux, l'exposèrent à découvert dans la chapelle des Origines, et lui firent des funérailles aussi simples que touchantes. Alors ils prièrent bien plus le défunt qu'ils n'offrirent des suffrages pour lui; puis ils déposèrent sa dépouille mortelle près des trois autres saints Fondateurs. Étendu avec eux dans le silence du tombeau, il devait reposer longtemps sous cet autel et dans ce sanctuaire si chers à son âme avant que l'on songeât à l'en retirer.

Cette vie se terminait comme elle avait commencé et comme elle s'était continuée; elle s'éteignait au milieu du parfum de toutes les vertus, dans un rayonnement d'amour envers Marie, et avec tous les signes de la prédestination céleste. C'était un saint de moins sur la terre, et un de plus au Ciel.

Saint Manet était le quatrième de ceux de nos sept Saints qui avaient fini leur pèlerinage terrestre et pris place à la cour de la Reine des Anges. Ainsi plus de la moitié avaient quitté la terre. A la fois c'étaient, il semble, les plus capables; parmi eux il y avait trois généraux : saint Bonfils, saint Manet et saint Bienvenu; le quatrième, saint Amédée, avait été le grand éducateur des vocations nouvelles. Même au milieu de ces pertes douloureuses, comme la Providence se montrait admirable dans ses voies! Pendant qu'elle décidait de soustraire à l'Ordre ses appuis, elle lui en donnait, en la personne de saint Philippe, un autre qui pouvait les remplacer tous. Les trois survivants, prêts à tout dans l'obéissance et heureux dans leur humilité de n'être rien, prenaient leurs délices à s'éclipser devant saint Philippe. Aussi leur vie passe

tellement inaperçue, que c'est à peine si on peut en suivre la trace; ils allaient et venaient aux ordres de leur saint général, n'ayant d'autre volonté que la sienne. Ils vieillissaient tous : à la mort de saint Manet, saint Hugues avait soixante-quatre ans, saint Sostène soixante-trois, et saint Alexis soixante-huit.

Ce fut deux années environ après la mort de saint Manet, que saint Philippe résolut d'exécuter son projet de voyage au delà des monts. Persuadé qu'il ne pouvait se donner de meilleurs auxiliaires que saint Hugues et saint Sostène, il les prit avec lui. Les deux Fondateurs, malgré le poids de l'âge, partirent donc avec leur général. Ensemble ils se rendirent d'abord en France, où ils visitèrent les fondations, fruit des travaux du père Manet. Puis saint Philippe, ayant terminé ce qu'il voulait faire dans ce pays, y laissa le père Sostène en qualité de vicaire général avec les pouvoirs les plus étendus.

De là, avec le père Hugues, il gagna l'Allemagne, où, après des excursions dans différentes parties de ce vaste pays, il remit entre les mains de son saint compagnon le gouvernement de toutes les maisons de la province; puis il rentra en Italie en repassant par la France, où saint Philippe devait venir une seconde fois à l'occasion du concile général, dans le cours de l'année 1274.

Nos deux vicaires généraux restèrent dans leur poste respectif aussi longtemps que l'obéissance le leur imposa; ils continuèrent, en Allemagne et en France, de pratiquer toutes les vertus dont ils avaient donné l'exemple en Italie; et leur présence à la tête de ces deux importantes provinces fut le principe

de grâces abondantes qui les firent regarder de plus en plus comme des saints.

Saint Hugues fonda plusieurs couvents en Saxe, en Thuringe, dans le Brandebourg et dans d'autres parties de l'Allemagne.

Saint Sostène, de son côté, fit fructifier la semence jetée en terre par saint Manet et saint Philippe. Ayant sa résidence à Paris, il entra en relations avec le fils de saint Louis, Philippe le Hardi, roi de France, qui l'avait en grande estime. Aussi un jour, devant toute la cour, il n'avait pas hésité à parler de lui dans les termes les plus élogieux : « Le vicaire de l'Ordre des Serviteurs de Marie en France, avait-il dit, nous donne le spectacle d'une vie irréprochable; c'est un saint. » Et, quand saint Philippe vint le visiter, il lui répéta le même éloge : « Votre vicaire, lui dit-il, mène une vie exemplaire, et par l'éclat de sa sainteté il a édifié tout notre royaume. »

Ce fut en 1276 qu'ils retournèrent en Italie, rappelés par leur général. En partant, ils laissèrent un nom vénéré et des œuvres prospères. Leur plus grand bonheur fut de regagner leur chère solitude de Monte Senario, pour y suivre les attraits de leurs âmes toujours avides de silence, de prière et de mortification.

Cependant saint Philippe, à peine lui-même de retour d'un voyage qu'il avait fait en Allemagne, était soudain mandé à la cour pontificale. Le nouveau pape Innocent V, successeur de Grégoire X, voulait supprimer l'Ordre. Il pensait que le concile de Lyon lui en faisait un devoir; les termes si formels dont se servait ce concile ne permettaient, selon

lui, aucune hésitation. Quelque pénible que pût être pour son cœur cette mesure de destruction, elle s'imposait, pensait-il, à sa conscience. A cette nouvelle, le pauvre général eut l'âme transpercée de douleur. Après avoir promis à Marie des hommages tout particuliers pour obtenir sa protection, il se dirigea plein d'angoisses vers Rome; mais, avant d'y arriver, il apprit la mort d'Innocent V. A sa place le propre protecteur de l'Ordre fut ensuite élu; mais, hélas! la mort vint le frapper à son tour, cinq semaines après son élection. Il fallut tourner les regards vers Jean XXI, son successeur, qui, sur une consultation favorable des avocats consistoriaux, décida que l'Ordre continuerait à vivre dans les mêmes conditions qu'auparavant; mais Jean XXI mourait bientôt lui-même. Enfin, après six mois de vacance, le cardinal Jean des Ursins, favorable à l'Ordre, devint pape. Sans tarder, au printemps de 1278, il nomma le cardinal latin Frangipani protecteur. L'Ordre était sauvé; il pouvait respirer après cette crise aiguë, qui avait duré deux années entières, et pendant lesquelles avait sévi contre l'œuvre des sept Saints la plus furieuse des tempêtes. Dans quelles transes ne furent pas les trois Fondateurs survivants pendant cette longue épreuve! Toutefois ils ne fléchirent point sous le fardeau, soutenus qu'ils étaient par la confiance dans les promesses de leur divine Mère.

Hugues, Sostène et Alexis se remirent à leur vie accoutumée de prières et de bonnes œuvres : les deux premiers à Monte Senario, le troisième à Florence, où il résidait d'ordinaire. Saint Philippe, de son côté, reprit toutes ses occupations, qui ne lui laissaient

pas un instant de loisir. Par surcroît, il avait, tâche épineuse, à ramener la paix au sein de l'Ordre, troublé par les menaces de suppression venues du Saint-Siège lui-même et par toutes les attaques provenant du dehors, qui en avaient été la suite. Hélas! cet orage ne devait pas être le dernier.

Quatre années après, saint Philippe retournait de nouveau en Allemagne pour répondre à l'appel de l'empereur Rodolphe et visiter les maisons de l'Ordre. Mais une année n'était pas écoulée, qu'il fut rappelé en Italie. Martin IV, élu pape le 22 février 1281, parlait à son tour de comprendre l'Ordre dans le décret de suppression édicté par le concile de Lyon.

Il n'y avait pas de temps à perdre : on était à l'époque du chapitre général. Saint Philippe le convoqua à Pérouse, y mandant tout particulièrement saint Hugues et saint Sostène, dont les lumières lui semblaient indispensables dans une circonstance aussi critique. Les deux bons vieillards, malgré leurs soixante-dix ans et plus, laissèrent leur solitude et se rendirent à l'appel de leur général. Le chapitre ouvert, saint Philippe exposa la situation, en fit ressortir toute la gravité, et sollicita les avis de tous.

Dans cette circonstance, saint Hugues, malgré ses habitudes d'humilité et de silence, jugea opportun de prendre la parole. Il voyait les cœurs abattus, et il lui semblait que son devoir était de les porter à l'espérance. Avec cette éloquence toute simple et toute apostolique qui est le propre des hommes de Dieu, il prononça une allocution des plus touchantes : il rappela qu'il n'était pas rare de voir en butte à la contra-

diction les œuvres les plus agréables au Seigneur, les plus utiles à sa gloire, les plus fructueuses pour les âmes. Loin de se troubler et de craindre, on devait plutôt voir dans cette épreuve une marque de la faveur du Ciel et une assurance de la protection divine. Le Seigneur a promis, en effet, d'être avec ceux qui sont dans la tribulation; et toujours les œuvres de bien sortent plus fortes et plus puissantes que jamais de ces persécutions, destinées en apparence à leur ruine. Il en fut ainsi lorsque le divin Maître fonda son Eglise. L'humble Ordre des Serviteurs de Marie ne devait pas échapper à cette loi, afin d'apprendre à tous que son établissement et sa conservation n'avaient rien d'humain, et qu'ils étaient l'ouvrage de la toute-puissante Mère de Dieu; elle avait déjà fait tant de prodiges pour le protéger dans le passé, que certainement elle ne l'abondonnerait pas dans ce nouveau péril. Il conclut en disant que le Père général devait se rendre à la cour du pape sans retard, avec deux religieux des plus prudents, pour dissiper les nuages accumulés sur l'Ordre. Le saint vieillard atteignit son but : il eut la consolation de voir la confiance briller sur les visages de ses auditeurs ; il adressa aussi à saint Philippe les paroles les plus encourageantes, et saint Sostène déclara qu'il partageait entièrement les vues de son confrère.

Conformément à cet avis, saint Philippe, accompagné des bienheureux Lothaire et Bonaventure, ne tarda pas à gagner Orviéto, où résidait alors la cour pontificale.

Rentrés dans leur solitude de Monte Senario, nos deux Saints apprirent bientôt que saint Philippe

avait si bien plaidé la cause de l'Ordre auprès de Martin IV, que celui-ci avait renoncé à son projet de suppression. Leurs plus ardents désirs étaient remplis; ils continuèrent leur vie accoutumée de recueillement, de prière et de pénitence, jusqu'à ce qu'ils furent convoqués de nouveau au chapitre général qui devait se tenir à Viterbe, avant le 1er mai 1282.

On était tout proche du jubilé de l'Ordre; bientôt on allait entrer dans la cinquantième année de son existence. C'était pour tous une source de grande joie, malgré les obscurités de l'avenir. Les assemblées du chapitre furent témoins de l'expansion des cœurs, et les deux vénérables Pères Fondateurs furent fêtés par tous, le Père général en tête.

Saint Hugues et saint Sostène, après les ovations de Viterbe, s'empressèrent de reprendre le chemin de Monte Senario. Ils avaient une longue distance à parcourir; plusieurs jours devaient leur être nécessaires pour atteindre le terme de leur voyage. Ils étaient accompagnés des autres Pères qui regagnaient leurs couvents. Tout en marchant, les deux bons vieillards devisaient entre eux; semblables aux deux disciples d'Emmaüs, ils se remémoraient l'un à l'autre tout ce qui s'était passé depuis la naissance de l'Ordre jusqu'à cette année jubilaire. Ils se rappelaient en particulier les circonstances les plus saillantes de cette histoire : l'heure fortunée dans laquelle la Vierge bienheureuse leur avait inspiré avec leurs compagnons d'abandonner le monde; le nom de Serviteurs de Marie à eux donné par la bouche de petits enfants; la miraculeuse peinture de la Santissima-Annunziata, chef-d'œuvre du Ciel; les progrès que

l'Ordre avait accomplis dans plusieurs contrées de l'Europe. Ils redisaient avec admiration les vertus et la sainteté de leur père saint Philippe, ses mérites au moyen desquels il opérait tant de merveilles, sa science qui servait à convertir tant d'âmes, tous ses dons, qui, mis en œuvre, faisaient croître et prospérer tout ce qu'il avait planté et arrosé de ses sueurs au sein de l'Ordre. Ils en venaient ensuite à leurs saints compagnons, se racontaient leur mort précieuse devant Dieu, transformée aussitôt en une vie pleine de félicité. Puis, l'émotion les gagnant, ils poussaient tous les deux de longs soupirs, pleuraient à chaudes larmes et demandaient avec instance à Dieu d'être réunis à leurs bien-aimés compagnons, afin de les revoir et de prier avec eux bientôt au sein du repos éternel. Alors ils se disaient l'un à l'autre : « Hélas! hélas! pourquoi notre exil s'est-il prolongé? Nous habitons avec les habitants de Cédar; notre âme a été trop longtemps exilée. Nous ne cessons d'offenser notre Dieu et nos frères, jamais nous n'avons fait aucun bien : quand donc viendra le temps de notre dissolution? Quand pourrons-nous dire avec nos compagnons : « Notre âme a échappé, comme le passe-« reau, aux pièges des chasseurs; le piège a été rompu, « et nous avons été délivrés! » Hélas! hélas! ce monde est une mer immense, remplie de reptiles sans nombre. Partout le deuil, partout les gémissements, partout l'image de la mort! O bienheureuses âmes, qui avez traversé la mer orageuse de cette vie mortelle et êtes parvenues heureusement au port du salut éternel, par votre charité, nous vous en supplions, maintenant que votre sort est assuré, montrez votre sol-

licitude pour la nôtre; vous jouissez d'une gloire incorruptible, ayez pitié de nos misères. O nos compagnons, nous vous en prions par Celui qui vous a choisis, qui vous a faits ce que vous êtes, qui vous enivre de ses délices et qui vous communique son immortalité, souvenez-vous de vos frères malheureux, daignez les consoler dans leurs peines, ne permettez pas qu'ils demeurent plus longtemps séparés de vous. Priez instamment pour nous, intercédez sans cesse en notre faveur, afin que Notre-Seigneur daigne nous retirer, pauvres pécheurs, de cette vallée de larmes. »

En parlant ainsi, ils s'arrêtaient de temps en temps et se mettaient à genoux pour prier. Ils étaient parvenus presque au sommet de la montagne, ne cessant de lancer leurs soupirs vers le Ciel, lorsque tout à coup ils entendirent, dans le lointain, une voix qui disait : « Hommes de Dieu, cessez vos gémissements; réjouissez-vous, car bientôt vous serez exaucés. » Étonnés, ils levèrent les yeux, regardant de tous côtés, mais ils ne virent personne. Pénétrés d'un respect religieux à cette voix mystérieuse, ils n'osèrent plus parler, et marchèrent en silence jusqu'au monastère. Ils allèrent aussitôt à la chapelle, pour louer Dieu et le remercier de la bonne nouvelle qui venait de leur être annoncée; et ils attendirent dans l'allégresse le jour heureux de leur mort, se préparant dans les austérités et la prière. Ce jour ne tarda pas à venir, car bientôt ils tombèrent tous les deux légèrement malades; mais leur état s'aggrava rapidement, et ils reçurent alors pieusement les derniers sacrements dans des transports de joie de voir arriver l'heure de leur délivrance.

O les dignes Serviteurs de Marie! ils moururent comme ils avaient vécu, avec la louange de Marie sur les lèvres. Couchés côte à côte sur leurs pauvres lits de paille, ils récitaient ensemble la couronne de Notre-Dame, lorsque deux anges, s'approchant de saint Sostène, firent retentir à son oreille leurs célestes mélodies : « Viens, ô Sostène! lui disaient-ils; rends ta belle âme à ton Créateur. » Et, prenant cette perle précieuse, ils l'emportaient avec eux devant le trône de la Vierge. A cette vue, saint Hugues s'écria : « O Sostène, mon bien cher frère, attends, je te prie, attends ton compagnon. » Et disant ces mots, il s'envola doucement vers le Seigneur. A l'instant son âme fut recueillie par l'un des deux anges; et, avec celle de saint Sostène, elle fut présentée à la bienheureuse Vierge, au milieu des acclamations de toute la cour céleste.

La nuit même, après que les deux saints vieillards eurent rendu le dernier soupir, saint Philippe, étant en prière, fut ravi en extase. Il vit deux anges qui cueillaient deux beaux lis sur la montagne sainte, et les présentaient à Notre-Dame. Celle-ci, les ayant reçus avec un visage souriant, les offrit à son très doux Fils, qui les plaça ensemble dans un vase précieux, afin que tous les habitants du Ciel pussent admirer leur beauté et contempler en eux un modèle incomparable de charité fraternelle. Par cette vision mystique il comprit que les deux Saints étaient passés à une vie meilleure.

Lorsque le matin fut venu, il dit à ses religieux : « Réjouissez-vous, mes frères : les deux lis qui fleurissaient dans notre champ, sur cette terre militante,

ont été transplantés dans le jardin de la Jérusalem céleste, où ils fleurissent en la présence du Seigneur. Nos vénérables Pères Sostène et Hugues, qui ont fondé notre Ordre avec leurs cinq compagnons, qui ont travaillé avec nous à répandre l'Évangile de Dieu, se sont heureusement endormis dans le Seigneur cette nuit. Ils sont maintenant comme deux oliviers et comme deux lampes ardentes devant Dieu ; leurs langues sont devenues les clefs du ciel. Prions-les donc qu'ils daignent intercéder en notre faveur, et efforçons-nous de les imiter de toutes nos forces, afin que nous puissions jouir avec eux de la vie éternelle. »

Tel est le récit de Poccianti sur ces deux morts, que Nicolas Mati a retracées avec les agréments ordinaires de son style : « En 1282, s'en allèrent au Ciel nos bienheureux Hugues et Sostène, deux de nos premiers Pères. Ce furent eux qui, allant demander l'aumône dans Florence, méritèrent de recevoir pour la première fois le glorieux nom de Serviteurs de Marie de la bouche de petits enfants à la mamelle, parlant par inspiration céleste. Ils allèrent ensemble en Germanie pour y dilater l'Ordre et glorifier le Seigneur contre les hérétiques par leurs sueurs et leurs vertus, se montrant humbles, dévots, patients, mortifiés, semblables plutôt à deux Anges qu'à des hommes. Ils opérèrent tant de prodiges que le peuple de Florence, à haute voix, les appelait Saints. Consumés de vieillesse, le saint père Philippe Bénizi, notre général, les consola en les laissant retourner à la sainte montagne l'un et l'autre. Sur le chemin, ils se disposaient à la mort et à la gloire éternelle quand ils entendirent une voix du Ciel; et il arriva comme

ils avaient prévu, car peu après ils tombèrent malades ensemble; ils expirèrent en récitant la couronne de la Madone, le troisième jour de mai, et moururent en saints comme ils avaient vécu. Notre saint père en eut la vision, car il lui sembla que deux anges coupaient sur la sainte montagne deux lis et les présentaient à la Madone, et alors il dit : « Voilà, mes « enfants, que nos saints vieillards sont logés en pa« radis. »

Ainsi s'éteignirent ces deux Saints, dont les traits dominants furent la simplicité d'âme, la tendresse de cœur, l'attrait pour l'ombre et le silence. Liés déjà par une sainte amitié à leurs cinq compagnons, ils furent de plus unis entre eux par une amitié non moins sainte et encore plus étroite. Ce fut, en effet, un spectacle unique de voir ces deux âmes goûter l'une avec l'autre tous les charmes de cet attachement qui vient de Dieu et est une expansion de la charité fraternelle. Pendant leur longue carrière, ils vécurent souvent l'un près de l'autre; on dit même que plus d'une fois ils partagèrent la même grotte, et qu'ils y rendirent aussi le dernier soupir. Que ce commerce fut agréable à Notre-Seigneur, il semble que lui-même a voulu le montrer en mettant sur leurs faces, pendant leur vie, un puissant reflet de sainteté, et en leur donnant de mourir d'une façon si extraordinaire, avec tant de suavité et dans le même temps. Oh! les cœurs de Saints sont si sensibles! Ils possèdent en si grande abondance ce que le cœur de Dieu possède en plénitude infinie! Ils sont tellement remplis d'amour! Il faut qu'ils le dépensent, et après l'avoir porté sur Dieu et sur Marie, la plus belle de ses créatures, ils

ne peuvent s'empêcher de l'étendre à leurs propres frères; et, parmi eux, d'en donner toute la perfection et toutes les industries à quelques-uns, en particulier, avec lesquels ils sont plus en harmonie de pensées et de sentiments. Saint Hugues et saint Sostène furent de ce nombre, et ils nous ont laissé cet exemple, qui n'est pas si rare, de l'affection la plus ardente dans l'amitié, greffée sur la charité et concourant à produire la sainteté.

De cette double mort il résultait que de nos sept Saints six avaient quitté la vallée des larmes. Un seul y demeurait : c'était saint Alexis. Il allait être désormais l'unique témoin de la vie et des œuvres de saint Philippe, ainsi que des progrès et des vicissitudes de l'Ordre. Toujours à Florence, dans ses mêmes humbles fonctions, il y menait la vie la plus édifiante, portant à la vertu tous ceux qui l'approchaient. Il ne cessait point ses tournées de quêtes, qui étaient pour lui une occasion de faire un grand bien. Son zèle pour procurer aux jeunes religieux de l'Ordre les moyens d'aller achever leurs études à l'université de Paris ne se ralentissait point. En même temps, le bon vieillard exerçait l'influence la plus heureuse sur toute sa famille ; il prêchait à tous les siens la vanité des biens terrestres ; il ressentait un attrait tout particulier pour former à la plus tendre piété une toute jeune enfant que Clarissime, son frère, avait eue dans un âge avancé, et qui s'appelait Julienne. Beaucoup dans la ville le consultaient; les magistrats de Florence eux-mêmes déféraient à ses avis.

Au milieu de sa vie silencieuse et retirée, saint Philippe était l'objet de ses grandes préoccupations :

il voyait tout l'Ordre résumé en lui. Toujours en contact avec son cher général, dont le centre d'action était à Florence, il savait aussitôt tout ce qui le concernait. Son cœur se réjouissait de ses succès et s'affligeait de ses épreuves. Trois années devaient s'écouler ainsi, pendant lesquelles saint Philippe allait mettre la dernière main à l'œuvre de sa sainteté et faire un suprême mais inutile effort pour placer l'Ordre à l'abri de tout péril; puis il devait mourir.

En effet, le 20 mai 1285, il présidait le chapitre général à Florence; et peu après il reçut du Ciel l'annonce que sa mort était proche. Sous cette impression il se hâta de régler toutes choses, fit ses dernières recommandations à sainte Julienne, qu'il avait reçue l'année précédente dans le Tiers Ordre; passa plusieurs jours dans une profonde retraite à Monte Senario; et, réunissant les Pères capitulaires le 14 juillet à Florence, il leur donna ses derniers avis et leur fit ses suprêmes adieux, leur répétant à plusieurs reprises ces paroles : « Aimez-vous, aimez-vous, aimez-vous les uns les autres. » Enfin, après avoir établi le bienheureux Lothaire son vicaire général, il le prit avec lui et partit. Avant de s'éloigner définitivement, saint Philippe eut une dernière entrevue avec saint Alexis. Après s'être dit mutuellement tout ce qu'ils ressentaient dans leur cœur d'attachement et de dévouement réciproques, ils se donnèrent rendez-vous dans un monde meilleur, au pied du trône de Marie.

D'étapes en étapes, saint Philippe parvint à Tivoli, au delà de Rome, où le pape s'était retiré. Là, il obtint une audience d'Honorius IV, qui lui témoigna

la plus grande bienveillance, mais ne trancha point la question toujours controversée de l'approbation de l'Ordre. Le Saint confia au bienheureux Lothaire le soin de poursuivre cette affaire, et dirigea sa course vers Todi, où l'Ordre possédait un couvent très pauvre, et où le Saint, dans son humilité, voulait pour ce motif mourir et reposer.

Aux portes de Todi, il toucha le cœur de deux femmes de mauvaise vie, Hélène et Flore, qui devinrent célèbres ensuite par leur sainteté; puis il fut reçu en triomphe dans la ville. Le lendemain 10 août, saint Philippe prêcha; le 15, jour de l'Assomption de Marie, il parla de nouveau avec des accents tout célestes. Mais dès le soir, vers trois heures, il se sentit mal et il fut pris d'une fièvre violente. Il annonça qu'il mourrait le mercredi suivant, jour de l'octave de la fête; et depuis ce moment il ne cessa d'édifier, d'instruire, de consoler tous les religieux ses enfants, qui entouraient son pauvre lit. Le 21 août, il se prépara à recevoir les derniers sacrements dans les sentiments de la foi la plus vive, de l'humilité la plus profonde, de la charité la plus ardente. Il voulut se mettre à genoux pour sa confession; et le 22 août, après une longue prière qu'il fit prosterné à terre, il reçut, plus avec l'aspect d'un séraphin que d'un homme, le corps sacré du Sauveur. Ensuite il s'assit sur son lit, pria longuement, dit les psaumes de la Pénitence et les litanies des Saints. A ce moment il perdit connaissance et resta trois heures sans apparence de vie. Ce fut alors que le bienheureux Ubald Adimari, un de ses enfants, accourant de Monte Senario, entra dans sa cellule et appela de toutes ses

forces son Père. Celui-ci, sortant comme d'un pesant sommeil, reconnut le père Ubald; et, s'appuyant affectueusement sur lui, il s'abandonna entre ses bras. Faisant un effort, il put prononcer quelques paroles sur les terribles assauts que le démon avait tentés contre son âme, et dont il avait été délivré par Jésus et sa Mère. Comme il avait fini de parler, sur sa demande on lui administra l'Extrême-Onction. Ainsi fortifié par les rites sacrés, il sembla approcher de plus en plus de sa fin, lorsqu'on le vit s'agiter et chercher quelque chose : il réclamait son livre. Ignorant quel livre il demandait, on lui en présenta plusieurs, mais il les refusa tous. Alors quelqu'un ayant eu l'idée de lui donner un crucifix, il le saisit avec une grande expression de bonheur en s'écriant : « Le voilà, mon livre! c'est là que j'ai tout appris; c'est lui qui m'a enseigné la vie chrétienne et le chemin du paradis. » Enfin, après avoir récité le psaume trentième : « Seigneur, j'ai espéré en vous, » il vit Marie et son divin Enfant lui sourire, et il rendit entre leurs mains son âme heureuse de finir son pèlerinage terrestre.

L'écho de cette mort ne tarda pas à retentir jusque dans Florence. Tous les religieux de l'Ordre en furent dans la consternation, mais ce malheur brisa surtout l'âme de saint Alexis. Celui qu'on pouvait si justement appeler le huitième Père de l'Ordre n'était plus; et désormais, de ces huit élus de la Mère de Dieu, l'humble vieillard de Cafaggio restait seul. La Providence avait ses desseins : pendant vingt-huit années encore, elle voulait le retenir dans la vie, afin qu'il fût témoin des progrès et de l'affermissement définitif de l'Ordre tout ensemble, afin qu'en sa per-

sonne on pût voir, pour ainsi dire, la famille des Serviteurs de Marie naître, prolonger son existence en passant par les plus terribles épreuves, et devenir enfin invulnérable, grâce à une décision souveraine du Saint-Siège.

CHAPITRE XII

APPROBATION DÉFINITIVE DE L'ORDRE — SAINT ALEXIS — SA MORT

(1285-1310)

Plus de cinquante ans s'étaient écoulés depuis que nos sept Saints avaient entendu l'appel de Marie dans la société des *Laudesi*, et six d'entre eux avaient quitté la terre; ils étaient partis pour le Ciel, avant d'avoir vu leur œuvre à l'abri de tout danger. Leur Ordre bien-aimé, pendant qu'ils rendaient tour à tour le dernier soupir, était toujours la petite barque abandonnée aux hasards des vents et des tempêtes. Sans doute, joyeux maintenant aux côtés de la Reine des Anges et des premiers de sa cour, ils avaient appris que les jours de la tourmente étaient comptés; et que, s'ils devaient être longs encore, ils ne seraient point indéfinis. Mais leur vie n'en avait pas moins eu le caractère d'un martyre, dans lequel on meurt à petit feu d'une souffrance dont on ne voit jamais le terme.

Leur disciple, saint Philippe, dans lequel ils re-

vivaient tous, qui avait été comme l'âme de leurs âmes, leur parfaite ressemblance, n'était plus, lui aussi. De la terre il avait gagné le Ciel avec la même angoisse dans le cœur; il la sentait d'autant plus, qu'il avait mieux mesuré la grandeur du péril; il savait de quelle fureur les ennemis de l'Ordre étaient animés contre lui. Mais de la contemplation de ce spectacle attristant il était passé à la claire vue du bien suprême; et Marie, sa douce Mère, qui le lui communiquait, lui avait entr'ouvert les secrets de l'avenir en lui montrant, après un certain nombre d'années, le frêle esquif au port. Aux douleurs de la terre faisaient donc place, pour ceux qui n'étaient plus, la paix, la joie, le bonheur sans mélange.

Un seul des Fondateurs vivait encore, c'était saint Alexis Falconiéri. Il fallait, selon les desseins de la Providence, un témoin des origines de l'Ordre, un conservateur de l'esprit des Fondateurs, un répondant de leurs intentions, un spectateur du triomphe après les longs combats; ce fut le plus humble de nos sept Saints qui fut choisi pour remplir ces offices divers. Il devait représenter ses frères dans les dernières péripéties que l'Ordre avait à traverser; c'est pourquoi il allait, par un privilège exceptionnel, dépasser les limites ordinaires de la longévité humaine dans des proportions extrêmement rares.

Saint Alexis était devenu d'autant plus cher à tous les siens, qu'il concentrait en lui seul toute la vénération et la tendresse dont on eût entouré les autres Fondateurs et saint Philippe lui-même, s'ils eussent été vivants. Toutefois le bon vieillard ne voulut se prévaloir de rien pour modifier sa vie en quoi que ce

fût; il ne fit que persévérer avec une ténacité invincible dans tout ce qu'il pratiquait depuis cinquante années. Le père Nicolas Mati, le naïf chroniqueur de Pistoie, a laissé de notre Saint un portrait si touchant, qu'il serait dommage d'en perdre le moindre mot. « Saint vieillard, oh! combien nous lui sommes obligés! Il fut appelé par la Madone de la compagnie des *Laudesi* avec nos autres bienheureux Pères, à l'âge de trente-trois ans, et il était vierge. Il fut savant parce qu'il avait étudié avec soin, abandonnant à son frère le souci de la maison et du commerce. Il ne voulut jamais en aucune façon recevoir la couronne de prêtre; il avait de lui-même une idée si abjecte et si basse, qu'il semblait vraiment un néant; il servait tous les autres; à lui les tournées de quêtes, à lui toutes les fatigues et les offices les plus vils; et il était toujours joyeux, et toujours il recitait des prières. Animé du plus grand zèle pour notre saint Ordre, il insista pour que les jeunes gens étudiassent et fussent bons; et, afin d'envoyer frère Clément et frère Christophe à Paris et beaucoup d'autres jeunes gens, il mendiait, sollicitant de l'argent de ceux qui nous aimaient.

« Il était en si grande estime près de la république de Florence, que pour obtenir il lui suffisait de parler. C'est lui qui fit faire à Cafaggio la place et le dortoir, et encore toute l'église. Ce que nous avons su de notre origine, c'est lui qui le dit à frère Pierre de Todi; sans quoi nous en serions ignorants. O saint vieillard, toujours vierge! Par suite de rigoureuses pénitences, il n'avait plus que les os et la peau; il prit son sommeil toujours habillé; il porta toujours

sa tunique sur la chair nue, avec un cilice et rien autre chose; presque toujours il coucha à terre sur des planches nues. Combien par son moyen vécurent saintement dans l'Ordre et au dehors! Il se donna la discipline toutes les nuits; et, pendant beaucoup d'années, il jeûna tous les jours au pain et à l'eau, très rarement en prenant du vin. »

Un autre chroniqueur, témoin oculaire, Pierre de Todi lui-même, rapporte quelques traits de la vie extraordinaire de ce vieillard, chargé du poids de plus de cent années. Après un court préambule, le chroniqueur s'attache surtout à mettre en relief la grande mortification du Saint et la perfection de son humilité et de sa charité.

« Je l'ai appris par moi-même et l'ai vu de mes yeux; la vie du frère Alexis était telle, qu'il entraînait à sa suite tous ceux qui étaient témoins de ses vertus. A elle seule, sa vie démontrait sa sainteté, la perfection de ses compagnons et la bonté de l'Ordre auquel il appartenait.

« Malgré les progrès de l'âge, les infirmités du corps et la longueur du temps pendant lequel il avait porté le poids de la chaleur et du jour, il n'avait aucun souci de ce que tant recherchent raisonnablement, par exemple : le repos, une nourriture conforme à son état de santé, des vêtements chauds pour s'en couvrir, un lit plus doux pour remettre son corps affaibli et languissant. C'est tout le contraire qu'il voulait : jamais on ne le vit solliciter des mets plus délicats; mais, toujours content de ce que l'on servait à tous, il ne mangeait que dans le réfectoire commun. Si parfois il était tellement malade qu'il ne

pût se rendre au réfectoire avec la communauté, il ne permettait pas qu'on lui donnât autre chose qu'à ses Frères. Pour le plus, il allait chercher dans le jardin des légumes capables de lui raviver un peu le sang. Quant aux vêtements, il avait horreur de se servir de quelque chose de recherché; mais en cela il observait un juste milieu, et portait des vêtements ni vils ni luxueux. Il ne pouvait consentir à prendre un lit, comme ses infirmités l'auraient exigé; mais, comme tous ceux qui habitaient le couvent ont pu le constater, même dans sa vieillesse la plus avancée, il prenait pour se coucher les choses les plus grossières. Il était bien éloigné de fuir les travaux du corps, comme c'est naturel au grand âge; au contraire, malgré les plaintes fréquentes des Frères, il s'y portait avec une extrême avidité, s'y appliquait de toutes ses forces, et entreprenait au delà de son pouvoir.

« Il pratiquait en tout, dans ses paroles et ses actions, une humilité et une charité sans égales. La sainteté de sa vie était manifeste; tous les Frères avaient pour lui la plus grande vénération, parce qu'il était un des sept premiers Frères, par le moyen desquels Notre-Dame avait voulu commencer son Ordre; cependant il ne perdait aucune occasion de se montrer humble. Tous les offices les plus communs, quelque vils et pénibles qu'ils fussent, il les prenait pour lui, comme le moindre des Frères; et il s'en acquittait jusqu'à l'épuisement de ses forces. Tant qu'il le put, il sortait pour quêter le pain de l'aumône; et il acceptait toute la fatigue de cette tâche, comme quelqu'un qui aurait été robuste et le dernier de la maison; malgré les difficultés que faisaient habi-

tuellement les Frères, il ne voulait point laisser passer son tour. Il en était de même de tous les autres offices du couvent, que le monde regarde comme bas et vulgaires : il tenait à s'en acquitter en commun avec les autres Frères. C'est ainsi qu'il exerçait la charité envers eux, et qu'il faisait paraître au dehors l'humilité qui était dans son cœur ; aussi il donnait à tous ceux qui étaient avides de la perfection des exemples bien propres à les encourager dans leur entreprise. »

Ces traits, rapportés sans art par les deux chroniqueurs, en disent autant et plus que l'histoire la plus minutieuse et le panégyrique le plus complet. Le bon père Alexis, dans sa persévérance inébranlable à vivre dans l'état le plus humble, dans le dénuement le plus strict, nous apparaît dans les fastes de la sainteté comme un de ces types rares, qui confondent entièrement notre faiblesse par ce qu'ils ont réalisé durant leur vie. Et, pour le pauvre Frère convers de Cafaggio, il y a dans sa vertu un caractère que bien peu possèdent; c'est cette longueur excessive d'années pendant lesquelles il soutint son héroïsme et répéta sans cesse la série innombrable d'actes qui le mirent en relief.

Son genre de vie, joint à tout le reste, lui donnait une grande autorité de parole; c'est pourquoi il en usait pour inculquer aux siens le véritable esprit de l'Ordre. Il est resté de ses recommandations sur ce sujet une formule très touchante, qui constitue comme son testament spirituel. « Mes petits enfants, disait-il, nous avons un esprit beaucoup plus digne et remarquable que les religieux de Saint-François et de Saint-

Dominique, esprit qui consiste à être saint et à faire saint tout le monde, en méditant et en faisant méditer avec un vrai sentiment de cœur les douleurs de la très affligée sainte Mère de Dieu et celle de son très cher Fils. Ne croyez jamais être perdus pour quelque épreuve et persécution que ce soit, si vous êtes diligents à faire cette sainte volonté de Notre-Dame; mais malheur à vous, si vous la violez! Mes chers enfants, cela je le tiens de la bouche de notre Patronne, dont nous sommes les Serviteurs; croyez-le donc et fiez-vous-y. Bienheureux vous serez si vous l'accomplissez! »

Michel Poccianti, l'historien si remarquable du XVIe siècle, a, dans un résumé délicieux, mis en évidence toutes les beautés de cette carrière où la sainteté jette un si vif éclat. « Le bienheureux père Alexis, dit-il, fut, soit dans le siècle, soit dans la vie religieuse, un serviteur de Dieu dans toute la vérité et la force du mot. Au milieu du monde, dès son adolescence, il était tellement appliqué à ses devoirs de toute sorte, à l'étude et à la vertu, qu'on le montrait au doigt comme un modèle accompli. Celui qui, même de loin, pouvait suivre ses traces, était assuré de faire facilement la conquête du Ciel. Ce pieux serviteur, répétant ce qu'avait fait à Rome un autre Alexis, dédaigna les avantages d'une parenté illustre, foula aux pieds tous les biens de ce monde, et avec ses compagnons quitta la patrie la plus florissante. Se fixant sur le sommet d'un lieu plein d'une âpreté sauvage, il passa toute sa vie dans le jeûne, la tentation, la prière, la mortification sous toutes ses formes. De sa bouche il ne sortit que des discours

modestes et édifiants, et de ses mains que des œuvres vertueuses et saintes. Il jugea que toutes les dignités n'étaient que des vanités et des folies trompeuses, plaçant la vraie gloire à être humble et petit dans la maison de Dieu. Plusieurs fois, il fut élu provincial et même général; mais il refusa. Il resta inébranlable dans la pratique de la foi, au moyen de laquelle il foula le monde aux pieds, dans la douceur d'esprit qui lui fit supporter toutes les duretés et les âpretés de la vie. En faveur de ceux en présence desquels il se trouvait, il sut toujours garder son visage serein, afin de n'être pas à charge aux autres; cependant jamais personne ne le vit se permettre un plein rire. Il parvint à un âge très avancé, bien qu'ébranlé par plusieurs maladies et sujet à des incommodités nombreuses; mais l'âme triompha des années et ne plia point sous le faix des misères du corps. Il embrassait les travaux réservés aux jeunes Frères, au milieu des abstinences, des veilles et des prières, au point qu'il était pour tous un sujet d'admiration et d'effroi. S'il buvait du vin, c'était qu'on le lui avait imposé en vertu de la sainte obéissance; mais c'était plus du vin par la couleur que par la saveur, car il s'efforçait de le noyer dans une grande quantité d'eau. C'était très rare qu'il manquât à l'office de nuit, et on ne le trouvait jamais absent de l'office du jour. Il entrait au chœur le premier et il en sortait le dernier. En assistant à la célébration du divin et redoutable sacrifice, il versait très souvent des larmes. Au réfectoire, il mangeait la nourriture commune; et s'il arrivait qu'on lui servît quelque chose à part, ou il ne l'acceptait pas, ou il l'acceptait avec tant de peine, que

les autres en étaient gênés. Il faisait son bonheur de raconter les commencements de l'Ordre, de décrire la vie héroïque de ses compagnons, et de rappeler à ses fils spirituels tout ce qui, par la permission de Dieu, s'était passé autrefois, afin que chacun en gardât fidèlement le souvenir. Ceux qui l'écoutaient prenaient une telle jouissance à l'entendre, qu'ils semblaient être dans un ravissement. A tout cela il n'y avait rien d'étonnant, car il était tout brûlant de charité, plein d'ardeur pour les œuvres, très humble dans son cœur, et aussi très suave de discours. Aussi il trouva grâce devant les hommes et devant Dieu, auprès duquel il est devenu notre intercesseur. »

Fixé à Florence, à la Santissima-Annunziata, qu'il aimait de toute la tendresse de son âme, il vit de là se dérouler les événements qui s'accomplirent jusqu'à sa propre mort. Il les suivit d'un esprit attentif et d'un cœur ému, car l'Ordre était toute sa vie. Si l'on pouvait reproduire ici tous les sentiments que firent naître en lui toutes ces vicissitudes de plus de trente ans, on aurait le récit le plus beau et le plus suave que l'on puisse tracer d'une âme.

Enfin, après toutes les péripéties et toutes les épreuves qui remplirent, quinze années durant, le généralat du bienheureux Lothaire, successeur de saint Philippe, saint Alexis vit se lever l'aurore d'une ère nouvelle pour les Serviteurs de Marie. Il fallut près de vingt années pour amener ce changement dans les destinées de l'Ordre : une approbation suprême allait lui être accordée. Le père André Balducci, élu général à la mort du bienheureux Lothaire, fut l'instrument dont Dieu se servit pour cette im-

mense faveur; et le bienheureux Benoît XI, pape dominicain, fut l'homme choisi par la Providence pour donner sans réserve aux Serviteurs de Marie le droit d'exister, qui lui avait été contesté si longtemps. Moins de quatre mois après l'élection de Benoît XI, la question était étudiée et résolue dans le sens le plus bienveillant; et des lettres apostoliques, approuvant de la manière la plus absolue l'Ordre des Serviteurs de Marie, étaient signées par le souverain pontife agissant dans la plénitude de son autorité.

Voici ces lettres dans leur entier :

« Benoît, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu :

« A nos chers fils le général, tous les prieurs et les Frères des Serviteurs de Sainte-Marie, Ordre de Saint-Augustin, salut et bénédiction apostolique.

« Quand nous portons les regards autour de nous et que nous contemplons de toutes parts, comme c'est le devoir de notre charge pastorale, le troupeau que le Seigneur, malgré notre indignité, nous a confié par une disposition de ses divins conseils, nous apportons les soins les plus vigilants, autant qu'il nous est donné d'en haut, afin que ceux qui cultivent la vigne du Seigneur Dieu des armées s'appliquent à sauver les âmes avec un zèle tel, qu'ils étendent de plus en plus les rameaux de cette vigne et lui fassent produire les fruits les plus abondants de sanctification. Sans doute, notre sollicitude apostolique s'exerce sur tous les ouvriers qui la cultivent, et en particulier sur les membres du corps ecclésiastique; mais il convient que nous nous préoccupions davantage des

religieux qui, après avoir foulé aux pieds toutes les séductions du monde, travaillent sans relâche à mener une vie sainte dans la contemplation des choses célestes; il convient que nous leur montrions une bienveillance d'autant plus empressée qu'eux-mêmes, pour l'honneur de la religion, sont plus attachés à la défense de ce Siège apostolique. Sans aucun doute, vous qui professez l'Ordre de Saint-Augustin, approuvé par le Siège apostolique, vous avez, d'une part, mûs par une tendre dévotion envers la bienheureuse Vierge Marie, pleine de gloire, pris d'elle votre nom, vous appelant humblement ses Serviteurs; et, d'autre part néanmoins, vous n'avez pas cessé jusqu'à ce jour, ce dont nous vous louons, d'observer, comme vous observez encore, ledit Ordre de Saint-Augustin, selon les pieuses et louables prescriptions de votre propre Règle, édictées en l'honneur de cette bienheureuse Vierge; de plus, le Saint-Siège vous a accordé, par des privilèges spéciaux, la faculté de réunir le chapitre général et d'y élire un général, qui ait le droit de correction à l'égard des Frères de l'Ordre, et qui puisse accomplir librement tous les autres devoirs de sa charge, ainsi que la permission de donner la sépulture à ceux qui désirent la recevoir auprès de vos maisons. De toutes ces considérations il résulte avec assez d'évidence pour qui examine que votre Règle propre se trouve en quelque sorte déjà confirmée par ce Siège apostolique. Pour nous, qui aimons à témoigner à la Vierge Marie, Notre-Dame, toute la dévotion dont nous sommes capable, nous ne voulons pas que qui que ce soit puisse d'aucune manière attaquer soit vos personnes, soit votre

Règle, comme si cette Règle n'avait pas reçu la plénitude de la sanction apostolique; et, désirant éloigner de tous les esprits le moindre doute à cet égard et écoutant vos prières, de notre autorité apostolique et de la manière la plus expresse, nous confirmons, même approuvons, munissons de la force du présent décret votre Règle et toutes ses dispositions; nous vous concédons cette Règle, et voulons qu'en tout temps vous soyez tenus de l'observer inviolablement. Par suite, qu'il soit absolument interdit à qui que ce soit d'attaquer cette page renfermant notre confirmation, approbation, concession et décret, ou d'agir à son encontre. Si quelqu'un allait jusqu'à se livrer à une pareille témérité, qu'il le sache, il encourrait l'indignation du Dieu tout-puissant et des bienheureux Pierre et Paul, ses Apôtres.

« Donné à Latran, le 3 des ides de février (11), la première année de notre pontificat (1304).

« BENOIT XI, pape. »

Par cette approbation si précise et si lumineuse, Benoît XI finissait la longue querelle qui avait duré plus de soixante ans; il ruinait par la base tous les arguments des adversaires; il remettait entre les mains de l'Ordre comme un glaive à deux tranchants, pour frapper ceux qui nieraient que les nouveaux religieux appartinssent à un Ordre déjà approuvé, les Augustins; et ceux qui leur refuseraient de former un Ordre entièrement nouveau, les Serviteurs de Marie. L'Ordre pouvait désormais jouir sans trouble de ses conquêtes; le nuage qui jetait sur tout son

passé une ombre si douloureuse disparaissait pour toujours ; les labeurs et les angoisses de nos sept Saints Fondateurs recevaient leur récompense si justement méritée.

Benoît XI avait éludé avec un grand bonheur les décrets du concile de Latran et du concile de Lyon, causes de toutes les difficultés. Dans le sens large du mot, il n'y avait pas d'Ordre nouveau créé : c'était simplement le rejeton d'un Ordre ancien qui prenait naissance. Par suite, le concile de Latran était parfaitement respecté. D'autre part, ce rejeton n'était pas mendiant, puisque, de fait, il possédait ou bénéficiait, s'il l'était, de l'autorisation accordée aux Augustins de subsister. De toute manière donc il ne violait pas le concile de Lyon.

De plus, le pape avait trouvé dans sa bulle le moyen de consacrer le but propre de l'Ordre, qui était de s'appliquer principalement au service de la sainte Vierge. Il montrait ainsi que ce caractère des Serviteurs de Marie était une partie essentielle de l'Ordre et la raison même de son existence.

Continuant son œuvre, qui était de mettre à l'abri de toute attaque pour l'avenir l'entière organisation de l'Ordre, il y constatait l'existence de Constitutions propres et de privilèges accordés par les Souverains Pontifes, ses prédécesseurs ; si bien qu'il regardait toute la législation de cet Ordre comme confirmée déjà par le Saint-Siège. Mais, pour qu'il n'y eût pas l'ombre d'un doute, il voulait donner à tout, institution et règlements, une approbation absolue et entièrement explicite.

A la nouvelle de la concession du bienheureux

Benoît XI, un immense cri de joie retentit d'un bout à l'autre de l'Ordre : l'allégresse était si vive, qu'elle se manifestait sous toutes les formes. Ayant recours aux paroles de l'Écriture où se trouvait le nom latin de Benoît, on s'écriait dans des transports d'allégresse : *Benedictus Dominus Deus Israel, quia visitavit et fecit redemptionem Servorum beatæ Mariæ Virginis!* et encore : *Benedictus qui venit in nomine Domini!*

Il est certain que cette approbation fut une grâce incomparable pour l'Ordre, car Benoît XI ne devait demeurer que huit mois et dix-sept jours sur le trône pontifical; et son successeur, le Français Clément V, allait, après quatre années de déplacements continuels en France, fixer définitivement, en 1309, sa résidence à Avignon, ce qui devait rendre pour l'Italie les négociations beaucoup plus difficiles.

Au milieu de tous ces religieux jubilant de bonheur, il y en avait un qui avait, plus que tous les autres, le droit de se déclarer satisfait et reconnaissant : c'était saint Alexis, le Frère convers de Cafaggio, et l'unique des sept Fondateurs demeuré sur terre pour être témoin du triomphe de son Ordre. Il avait suivi, depuis presque vingt ans que saint Philippe s'était endormi du sommeil des justes, toutes les péripéties si variées par lesquelles était passée sa chère famille. En la voyant traverser toutes ces phases, il avait eu le cœur partagé entre la crainte et l'espérance, gardant toutefois ce sentiment invincible que Marie, la Reine du Ciel, n'abandonnerait jamais ses Serviteurs. Sa confiance obtenait, après un long temps, le plus cher objet de ses

désirs; et il n'en pouvait assez exprimer sa joie et sa gratitude.

Depuis que les années s'étaient appesanties sur lui, saint Alexis n'avait, pour ainsi dire, rien modifié dans sa vie. Malgré ses cent quatre ans, pour tout ce qui était de la discipline, des pénitences, de l'assistance à l'office divin du jour et de la nuit, il rivalisait avec les jeunes religieux. Il était, au milieu de ses Frères un exemple de sainteté permanent; toujours souriant et affable, il semblait porter partout avec lui la paix et la joie. Toujours prêt à répondre aux questions qui lui étaient adressées sur l'Ordre, il se plaisait à en raconter les origines et à contenter la légitime curiosité des siens sur tout ce qu'ils désiraient savoir; mais, vers ses dernières années, on comprit qu'il fallait y mettre des ménagements; car ces souvenirs du passé lui causaient des émotions si vives, qu'il ne pouvait s'empêcher d'en être affecté jusqu'aux larmes; ce qui n'était point sans inconvénient pour son pauvre corps usé de toute manière. Toutefois Pierre de Todi put recueillir de sa bouche un certain nombre de renseignements, qu'il a consignés par écrit dans sa chronique.

Tout à fait vers la fin de sa carrière, le bon vieillard allait toujours s'affaiblissant; mais rien ne pouvait le décider à tempérer les rigueurs de sa vie; il fallut les ordres exprès de l'obéissance afin de vaincre ses préférences pour les pratiques austères, qu'il continuait comme dans les temps passés. Les pères Jean de Pesei et Adamario des Adimari, qui furent l'un après l'autre prieurs de Cafaggio vers la fin de la vie de saint Alexis, durent employer toute leur auto-

rité pour qu'il se résignât à coucher sur la paille et à manger un peu de viande. Il ne fut pas longtemps à user de ces adoucissements, car bientôt il annonça que sa mort était proche, et il dit même d'une manière précise le jour qu'il devait mourir. Alors il voulut se préparer à recevoir les derniers sacrements.

Tous les Frères s'assemblèrent autour du pauvre lit sur lequel saint Alexis était étendu. Attendris en voyant le bon vieillard qu'ils aimaient comme le meilleur des pères réduit à cette extrémité, ils admiraient le reflet céleste qui apparaissait sur sa figure décharnée. Le Saint, après avoir remercié avec effusion le Dieu qui l'avait visité et fortifié pour le grand passage, adressa à tous ceux qui étaient présents les avis les plus touchants sur l'humilité et la pureté, ses deux vertus favorites. Puis il se mit à réciter de tout son cœur les cent *Ave Maria* qu'il avait la coutume de dire tous les jours de sa vie. Pendant que de ses lèvres tombaient les paroles de louanges à la sainte Vierge, son visage était tout souriant et son regard était fixé vers le ciel, où l'on eût dit qu'il voyait quelque chose, tant il était absorbé dans sa contemplation. Tout à coup il interrompit sa prière et s'écria : « Hé! voyez, mes Frères, les Anges qui sont devant moi sous la forme de colombes. Allons, mes Frères, à genoux, regardez l'enfant Jésus qui me couronne, et adorez-le. Voyez, mes Frères, quelle couronne nous recevrons en partage, si nous pratiquons la pureté et l'humilité religieuse, si enfin nous imitons la pure et très humble Mère de Dieu et notre Patronne. » Puis il acheva ses cent *Ave Maria*, et aussitôt son âme s'envola dans le sein de Dieu.

Le père Lapo Bénizi, religieux de l'Ordre, âme pieuse et candide, était présent à cette mort avec les autres Pères de Cafaggio. Or il déclara, sur la foi du serment, qu'il avait réellement vu des oiseaux d'une grande blancheur voltiger autour du Saint, et au milieu d'eux l'enfant Jésus, qui, tenant dans ses mains une couronne tressée de fleurs variées, la déposa sur la tête du vieillard mourant et repartit emportant avec lui au Ciel l'âme d'Alexis

Le père Nicolas Mati a décrit avec son charme ordinaire cette scène, bien plus capable d'inspirer la joie que la douleur : « Saint vieillard! Jésus l'appela au paradis lorsqu'il l'eut fidèlement servi pendant soixante-dix-sept années; et il mourut à cent dix ans.

« Tout le monde accourut pour le voir mourir, et c'était un bonheur de le voir regarder la mort tout souriant. Des colombes se mirent à voler autour de lui : c'étaient certainement des anges du paradis, car on ne put savoir d'où elles étaient venues. Tout d'un coup il s'écria, transporté de joie : « Mettez-vous tous « à genoux, ne voyez-vous pas Jésus? Heureux celui « qui le sert fidèlement, avec humilité et pureté, car « quelle belle couronne est préparée à celui-là ! » Ensuite il récita, comme il en avait l'habitude, cent *Ave Maria;* et, au dernier, il expira. L'émotion du peuple fut grande, car il regardait Alexis comme un saint. Après que, pendant un bon nombre de jours, au dedans et au dehors, le peuple eut satisfait sa dévotion, le père Amédée, prieur, le fit porter à la sainte montagne, afin qu'il y reposât avec nos autres saints Pères. »

Tel fut le trépas du dernier de nos sept Saints. On

ne saurait imaginer rien de plus ravissant et de plus céleste : c'était le juste couronnement d'une vie tout embaumée de vertus. L'humble Frère convers, après de si longues années d'abaissement, recevait même sur la terre les plus hauts témoignages d'honneur et de gloire. Jésus, le Roi des rois, et les Anges, ses ministres, étaient venus le visiter d'une manière visible. Quel triomphe fut donc le sien en arrivant au Ciel, avec ses cent dix années toutes resplendissantes d'innocence, illuminées de l'éclat de la virginité et remplies de toutes sortes d'œuvres saintes! Demeuré, par un choix de sa propre volonté, le dernier parmi ses compagnons; parvenu le dernier au bienheureux séjour, par une disposition des volontés divines, quelle place a-t-il reçue en récompense de son héroïque humilité et de ses labeurs prolongés? N'est-il pas permis de croire qu'il bénéficie de cette parole du divin Maître : « Les derniers seront les premiers? »

En tout cas, rien de plus beau et de plus sublime ne pouvait clore l'histoire de ces sept hommes de Dieu et Serviteurs de Marie. Cette dernière étape de celui qui survécut si longtemps à tous les autres est en pleine harmonie avec tout le reste. Le dessein de Dieu, qui avait uni si étroitement ces sept âmes, apparaît avec évidence. L'objet qu'il n'a pas cessé de poursuivre se manifeste toujours davantage; on voit et on peut par suite affirmer, sans la moindre crainte de se tromper, que Marie a été la première raison d'être de ce dessein dans la conception divine, comme elle devait en être l'objet et le terme dans son exécution.

Notre tâche serait donc finie, si nous n'avions pas

à la compléter par une esquisse des vertus que les sept Fondateurs ont laissées en exemple au monde; par quelques mots rapides sur la génération de saints qu'ils ont enfantés; par le tableau sommaire de leur nombreuse postérité à la mort du dernier survivant d'entre eux; et enfin par l'historique de leur canonisation. En effet, sous ces aspects divers, les sept Saints Serviteurs de Marie ont obtenu comme une extension de leur vie qui appartient à leur histoire.

CHAPITRE XIII

VERTUS HÉROÏQUES — GÉNÉRATION DE SAINTS — NOMBREUSE POSTÉRITÉ

Les sept Fondateurs de l'Ordre des Servites de Marie furent des Saints; ils se sont par suite élevés jusqu'aux vertus les plus héroïques, sans lesquelles il ne peut y avoir de véritable sainteté. Ces vertus forment donc une des portions les plus précieuses de l'héritage qu'ils ont légué à leurs enfants en quittant la terre. Disséminés dans leur histoire, il importe de les grouper en un faisceau, pour en faire mieux saisir la portée et la beauté. Ce soin est d'autant plus nécessaire, que nos sept Saints, dans leur humilité héroïque, ont enseveli dans le silence tout ce qui était à leur honneur.

Avant tout, nous trouvons, à la base même de toute leur vie surnaturelle, la vertu théologale de la foi. La foi, cette vue qui saisit Dieu comme le bien unique et souverain, fut en effet le fondement de toute leur vie. Par elle ils se tinrent constamment dans le monde surnaturel; ils n'eurent d'estime que pour lui,

et se mirent tout entier à sa poursuite. Tout le reste, pour leurs âmes éclairées de cette divine lumière, pâlit et perdit tous ses charmes : les biens, les plaisirs, les grandeurs d'ici-bas ne leur parurent plus qu'un peu de poussière méprisable ; ils crurent tout ce qui est du domaine de la foi avec une fermeté inébranlable; ils conçurent pour tout ce qu'elle apprend à connaître : Dieu, la très sainte Trinité, Notre-Seigneur Jésus-Christ, la bienheureuse Vierge Marie, l'Église et la vie éternelle, une estime au-dessus de toute estime ; et ils agirent en conséquence ; les considérations humaines furent étrangères au cours ordinaire de leurs pensées, de leurs sentiments et de leurs actions. L'empreinte de cette foi pénétrante est, du reste, marquée sur toute leur vie avec un éclat frappant pour tous ceux qui y prêtent la moindre attention. La foi sauva leur jeunesse des orages des passions, en leur montrant son objet d'une manière si vive, qu'ils le préférèrent à tout ce que le monde leur offrait. Elle réalisa leur vocation lorsque, dans l'appel que leur adressa Marie, elle leur fournit le courage de briser les liens qui auraient pu les retenir. Elle les fit passer dans leur œuvre principale, la fondation de l'Ordre des Serviteurs de Marie, par-dessus tous les obstacles, en leur représentant que c'était la volonté de Dieu, et que par suite ils triompheraient de tout. Elle leur donna d'abord de couler leurs vies sous l'œil de Dieu, toujours aux écoutes de son bon plaisir, en servant dévotement Marie, pour se sanctifier eux-mêmes et sauver les âmes ; puis de mourir tout remplis de la pensée de Dieu, de la sainte Vierge et de l'éternité.

Sur cette foi vive que possédèrent nos sept Saints se greffa cette crainte de l'offenser, qui leur inspira, pendant tout le cours de leur carrière, la plus grande horreur du péché. Cette préoccupation domina tout dans leur vie; ce fut cette crainte qui les mit sur leurs gardes par la vigilance, les fit entrer en défiance de leur force par l'humilité, les arma contre eux-mêmes par la mortification, et leur obtint comme fruits la paix de la conscience, la sécurité de l'âme, la joie spirituelle. Par les grâces abondantes dont elle fut le principe en eux, on peut voir jusqu'à quel point de perfection ils la portèrent.

Ils furent aussi ornés à un degré sublime de l'espérance. Dans l'entreprise de leur sanctification personnelle, dans l'accomplissement de la mission qui leur fut confiée, dans toutes les phases de leur vie, cette espérance inébranlable en Dieu, en Notre-Seigneur, en sa très sainte Mère, ne les quitta jamais. Ils se confièrent avec un abandon total en Dieu Notre-Seigneur, qui est la puissance souveraine, la bonté infinie et l'amour même; et en Marie sa Mère, qui est son image la plus ressemblante. De là, quand tout, humainement, aurait dû leur paraître perdu, ils espérèrent encore; aussi ils réalisèrent parfaitement la parole de saint Paul, « espérant contre toute espérance. » Leur œuvre, traversée de tant de manières et pendant si longtemps, fit subir la plus rude épreuve à leur confiance, qui n'en fut point déconcertée. Ils vécurent avec la douce pensée qu'ils allaient vers Dieu et vers Marie; et ils moururent avec un rayonnement de joie, persuadés que bientôt ils les posséderaient sans crainte de jamais les perdre. Sur toute leur route, à

la fois, ils n'épargnèrent rien, labeurs, prières et larmes, pour obtenir plus sûrement ce qu'ils attendaient des promesses de la bonté divine. Aussi leur espérance invincible ne fut point confondue.

Toutes les vertus de nos Saints reposaient sur une autre vertu, l'humilité. Qu'ils ne se crussent rien, absolument rien, ce fut ce que leur vie montra d'une manière surabondante. Comme ils étaient cachés, anéantis dans la confrérie des *Laudesi!* Comme ils furent heureux de se retirer du monde pour mener à la Camarzia une vie sans éclat et sans bruit! Comme ils jubilèrent, quand ils purent gagner leur sauvage solitude de Monte Senario! Comme ils hésitèrent à transformer leur ermitage en une pépinière de religieux! Avec quel soin, quand ils furent investis de la charge de fonder un Ordre, ils renvoyèrent tout l'honneur à Marie, comme à l'unique fondatrice! Avec quelle constance, quoique placés à la tête de leur Ordre, ils se dissimulèrent, ils se turent, ils évitèrent de paraître; et tous, les uns après les autres, s'éclipsèrent de la scène de ce monde, pour aller s'éteindre silencieusement à Monte Senario! Quel prodige d'humilité ne fut pas la vie si longue de saint Alexis! Tous ont bien eu le cachet de cette vertu tellement dominant en eux, qu'on peut vraiment dire qu'elle fut ce qu'ils préféraient à tout le reste.

Cette humilité, si remarquable en eux, avait pour émule la mortification, qui les accompagna jusqu'à la dernière heure. Dès le principe, ils se déclarèrent les ennemis de leurs corps; et ils le traitèrent avec une rigueur si énergique, qu'ils faillirent manquer de discrétion; mais, avertis du danger par des voix

autorisées, ils retinrent la fermeté et évitèrent l'excès. Ils adoptèrent toutes les formes de pénitence extérieures, sans oublier que la plus importante des mortifications est celle qui soumet le cœur et la volonté à toutes les exigences du bon plaisir divin. Du berceau de leur vie religieuse à leur dernier soupir, ils parurent constamment épris de cette vertu, comme si elle n'avait eu pour eux que de séduisants attraits.

A la mortification, qui recherche et impose au corps et à l'âme la souffrance, ils joignirent la patience, qui l'attend et l'accepte. Ils eurent beaucoup à endurer pendant le temps qu'ils passèrent au milieu du monde qu'ils détestaient, ensuite comme conséquence de la vocation extraordinaire qu'ils durent embrasser, enfin à cause de l'œuvre qu'ils entreprirent : fatigues de toutes sortes, peines de cœur, anxiétés et angoisses de l'âme, contradictions quelquefois venant de leurs supérieurs, de leurs amis, rien ne leur fut épargné. Ils supportèrent tout avec une patience invincible, courbant la tête avec humilité, ne répondant que par le silence et la douceur, rendant le bien pour le mal, attendant la fin de l'épreuve et de la tempête au sein d'une paix inaltérable, abandonnés à la Providence, qui n'éprouve jamais au-dessus des forces. Ils eurent des peines particulièrement cuisantes et de longue durée; leur patience n'en fut point ébranlée. Aussi le triomphe final se trouva de leur côté, et il fut vraiment la récompense de leur patience surhumaine.

Nos sept Saints pratiquèrent encore jusqu'à l'héroïsme les trois grandes vertus qui sont l'objet des trois vœux de la vie religieuse. Ils embrassèrent la

pauvreté jusqu'au dénuement total, méprisant les biens terrestres et se défaisant de ceux qu'ils possédaient, avec l'intention formelle de ne plus en posséder jamais. Après ces actes significatifs, ils coulèrent les longues années de leur vie dans ce même état de pauvreté: manquant de tout, ayant recours, comme des mendiants, à la charité publique, refusant la propriété de ce qui leur était nécessaire. Pauvres dans leur extérieur, détachés dans leur cœur, n'ayant rien qu'ils pussent dire réellement à eux, ils descendirent dans la tombe dépouillés de tout et ne laissant à leurs enfants spirituels que l'héritage de leurs vertus.

Ils savourèrent de même les délices de la chasteté. Après avoir rompu des liens qui leur donnaient un droit aux jouissances de la famille, ils ne regardèrent plus en arrière, et ils demeurèrent sevrés pour toujours de ces contentements si goûtés des gens du monde. Leur cœur n'aspira plus qu'à plaire à Jésus et à Marie et à gagner leur affection; tout le reste leur parut misérable et indigne de leurs recherches. Aussi ils en vinrent à se passionner pour Celui qui est toute beauté, toute bonté et tout amour. A cet objet principal de leur tendresse ils unirent Marie, si semblable à son Fils; et ce double amour leur suffit pour contenter leur insatiable besoin d'aimer.

En même temps, ils sacrifièrent ce qui a pour l'homme le plus de prix, leur liberté et leur indépendance, et se placèrent tout entiers entre les mains de l'obéissance. Pour accomplir cette partie la plus essentielle de la vie religieuse, pendant longtemps ils se soumirent les yeux fermés à l'un d'entre eux, leur égal;

et, dans la suite, ils furent souvent aux ordres de ceux qui avaient été leurs disciples, et dont ils demeuraient les aînés. Sans se préoccuper ni de l'âge, ni du talent, ni du mérite, ils obéirent aveuglément, ne voyant dans l'homme qui les commandait que l'organe du Maître souverain, qui a toute autorité et la communique à qui il lui plaît.

Aussi, par toutes ces vertus diverses, ils témoignèrent qu'ils avaient la plus élevée et la plus parfaite de toutes, qui est la charité. Nos Saints aimaient Dieu de tout leur cœur, de toute leur âme, de toutes leurs forces, et cet amour portait les signes du véritable amour. Il était actif : que d'actions sublimes, en effet, en découlèrent pendant tout le cours de leur vie! N'était-il pas la source où s'alimentaient toutes leurs vertus? C'est pourquoi elles étaient si héroïques : l'amour l'étant lui-même, il les soutenait pour atteindre les sommets les plus ardus. C'était leur amour unique : ils n'aspiraient à aucun autre, c'était le seul qu'ils poursuivaient dans toutes les variétés de leurs mouvements; et ils voyaient venir avec bonheur le jour où cet amour, fixé en eux d'une manière immuable, ne courrait plus le risque terrible de jamais changer. Ils y mettaient toute l'énergie de leur être, ayant leurs esprits et leurs volontés tournés sans relâche vers le suprême objet de leur amour. Aussi leur vie ne fut qu'une marche, une course haletante vers la possession de ce bien souverain, emportés qu'ils étaient par l'amour qui brûlait dans leur cœur. Saint Amédée sentait ce feu dévorer avec tant d'ardeur sa poitrine, qu'il devait la rafraîchir en l'inondant d'eau froide.

A côté de Dieu, les sept Fondateurs aimaient Marie, non comme beaucoup de bons chrétiens l'aiment dans le monde, mais avec une élévation, une force, une ténacité de tendresse dont peu d'exemples ont été donnés sur terre. Sans que Dieu fût exclu, Marie était vraiment l'âme de leur vie, le but de leurs travaux, la consolation de toutes leurs souffrances. Ils ne tentaient rien sans l'avoir dans leur pensée; son souvenir les suivait partout; elle leur était présente au commencement et au terme de tout ce qu'ils entreprenaient. Ils professaient d'avoir tout reçu d'elle, d'être à ses ordres et de lui appartenir totalement. En tout, ils invoquaient son assistance, et, dans leurs détresses, ils se réfugiaient à l'ombre de sa maternelle protection. Leur plus grande joie était de la servir eux-mêmes, et aussi de la faire connaître et aimer par tous. C'est pourquoi ils allaient par monts et par vaux, annonçant à tous ses grandeurs, ses épreuves et ses bontés. Dans leur vie intime, ils ne cessaient point de publier ses louanges, ils ne la perdaient point de vue et demeuraient toujours prêts à entreprendre ce qui pouvait accroître son honneur et son amour parmi les peuples. Ainsi ils vécurent, ainsi ils moururent, après avoir eu plusieurs fois le bonheur de voir Marie, venue du Ciel, leur sourire en personne.

Leur charité ne s'arrêtait pas en Dieu et en Marie, mais elle passait au prochain, aux âmes. Ils ressentaient le plus grand zèle pour accomplir tous les devoirs de cette vertu, qui montre dans le prochain d'autres soi-même. Ils le considéraient en Dieu, comme l'objet de l'amour éternel de la très sainte

Trinité, qui députa une de ses personnes pour se faire homme, mourir et lui rendre un bonheur infini, misérablement perdu. Ils étaient remplis d'égards pour lui, et ne savaient pas faire acception de personne, préférant plutôt ceux que Notre-Seigneur a préférés lui-même : les petits et les pauvres. Leur cœur surabondait vraiment de dilection pour le cher prochain; aussi ils supportaient ses défauts avec une grande compassion; ils s'efforçaient de l'édifier en mettant toujours sous ses yeux l'exemple de la vertu; ils priaient et faisaient pénitence pour lui, ils embrassaient tous les travaux, même les plus pénibles, pour sa sanctification.

Ils aimaient encore tout particulièrement la sainte Église : ils vivaient de sa vie, se réjouissaient de ses joies et souffraient de ses souffrances. Aussi, malgré la peine que pouvaient leur causer ses décisions, ils lui étaient soumis d'esprit, ils lui obéissaient de toute leur volonté, ils entraient dans ses vues, épousaient ses intérêts, l'aidaient de toutes leurs forces dans l'accomplissement de son œuvre, qui est de sauver tous les hommes.

Il est facile de voir par cette esquisse rapide que dans la vie des sept Fondateurs de l'Ordre des Servites de Marie la sainteté éclate et déborde sous les formes les plus diverses qu'elle puisse prendre. Ils ont en vain multiplié leurs efforts pour se dérober derrière le voile de l'humilité, l'histoire ne peut que les reproduire avec leurs traits véritables, qui sont ceux de héros de la vertu. Aussi les miracles dans la suite des temps venant confirmer la sainteté de leur vie, l'Église n'a pu leur refuser plus longtemps les hon-

neurs des autels, et par une déclaration irrévocable elle les y a placés tous ensemble, comme ayant été jusqu'à l'héroïsme des disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ce trésor de vertus héroïques fut le premier legs laissé par les sept Saints Fondateurs à leurs enfants et à la postérité. Semblable à ces filons aurifères ensevelis dans le sein du globe terrestre, il échappe en partie à nos appréciations, et on ne peut guère préciser sa richesse véritable. Cependant on en sait assez pour dire que, s'il était dégagé de l'obscurité où il demeure, l'attente des chercheurs serait dépassée. Mais nos Saints firent à leur Ordre et à l'Église un second legs : celui de toute une génération de Saints, qui surgirent comme par enchantement sur leurs traces, et qui demeurent autour d'eux comme la plus brillante couronne d'honneur. Nous devons à la gloire des sept Fondateurs de faire connaître, au moins par quelques traits, toute cette germination de sainteté qui par leur influence s'est épanouie dans les champs de la grâce.

En tête marche saint Philippe Bénizi, dont nous avons parlé à plusieurs reprises. Il fut le plus brillant des disciples des sept Fondateurs; il fit le plus grand honneur à ses maîtres par ses travaux, le bien qu'il accomplit, et sa sainteté surtout. L'éclat de ses vertus fut si grand, qu'il sembla même rejeter dans l'ombre l'héroïsme de ceux qui l'avaient formé; aussi il demeure à jamais leur gloire incomparable. Nul ne recueillit plus fidèlement leur esprit, ne saisit mieux leur pensée, n'exécuta plus parfaitement leur dessein. Il fut, à vrai dire, leur expression vivante, résumant

en lui tout ce qui était en eux : il fut leur écho et leur porte-voix ; il fut leur enfant bien-aimé et leur disciple privilégié. Ils auraient en ce monde accompli cette œuvre unique : produire saint Philippe, c'était assez pour les grandir beaucoup devant la postérité.

Mais, en lui ouvrant les voies et en le formant, ils ont fait plus que de donner un Saint, et un Saint extraordinaire à l'Église : en réalité, c'est un chef de Saints qu'ils ont laissé après eux. Car Philippe, rendu saint par des Saints, fut à son tour père de Saints, et il reste dans l'histoire avec tout un cortège de Saints et de Bienheureux. Il n'y en a pas moins de douze, qui, semblables à des étoiles brillantes, lui composent le diadème le plus splendide dont on puisse être couronné ici-bas. C'est lui qui les rencontre, comme Notre-Seigneur autrefois rencontrait ses disciples; c'est lui qui leur parle, les touche, les décide, les enrôle dans l'armée des Serviteurs de Marie, et les lance à toute vitesse sur le chemin du dévouement et du sacrifice, pour en faire des héros du Christ, des amants insensés de la Croix et des enfants pleins d'un ineffable amour pour la Mère de Jésus.

Sans doute le plus grand mérite est pour l'initiateur premier de ces vocations à la sainteté; mais il en revient certes bien une part aux sept Saints, envers lesquels saint Philippe était redevable en grande partie de ce qu'il communiquait aux autres. Aussi nous ne croyons qu'être juste en faisant rejaillir sur la face des grands-pères quelques rayons de la gloire des petits-fils; le fils glorieux, qui le voit, ne peut rien perdre à laisser rendre à chacun ce qui leur appartient. Du reste, les douze Saints et Bienheureux

formés par saint Philippe ont vécu dans l'Ordre du temps des trois derniers des sept Saints Fondateurs; plusieurs mêmes ont été en contact avec eux, et, tout en marchant à la lumière des exemples de leur premier Père, ils n'ont pas été sans sentir l'amour du bien croître grandement dans leur cœur à la vue de la sainteté de leurs trois autres modèles.

Cette couronne de saints comprend les types les plus variés; elle est tressée des fleurs les plus délicates comme des plus sauvages, mais toutes ont leur charme et répandent un parfum de la plus suave odeur. Qu'il nous suffise ici de les nommer. Ce sont : le bienheureux Jean de Francfort, le bienheureux Joachim de Sienne, le bienheureux Bonaventure Bonaccursi, les bienheureux André Dotti et Jérôme, le bienheureux Ubald Adimari, le bienheureux Thomas d'Allemagne, saint Pérégrin Laziosi, sainte Julienne Falconiéri, le bienheureux François Patrizi et les bienheureuses Hélène et Flore.

Saint Philippe, avec tout son cortège de Saints et de Bienheureux, est donc déjà un magnifique ornement pour les sept Fondateurs, si magnifique, qu'on se demande s'il pourrait être surpassé. Cependant on peut encore ajouter à cette longue liste d'autres noms de disciples, morts en odeur de sainteté, dont les liens avec nos sept Pères ont été plus directs. Seulement ici nous trouvons le même contraste qu'entre la vie de saint Philippe, leur enfant privilégié et la leur propre: autant il y a de lumière répandue sur les âmes que l'enfant a eu la joie de conduire à la perfection chrétienne, autant l'obscurité plane sur celles que les Pères ont formées à la sainteté. D'abord on ne

les connaît pas toutes, et c'est à peine si l'on possède les notions les plus sommaires sur celles dont on a gardé le souvenir. Nous devons dire que les émules des saints Fondateurs se rencontrèrent dans toutes les branches de l'Ordre; il y en eut qui furent revêtus du sacerdoce, il y eut des Frères convers, et même de simples membres du Tiers Ordre. Les femmes ne manquèrent pas dans ce cortège d'âmes héroïques; parmi elles il y en eut de celles qui entrèrent dans le cloître pour devenir les épouses uniques de Jésus, et de celles qui demeurèrent dans le monde comme simples tertiaires. Nommons ici parmi ces disciples des sept Saints Fondateurs : le bienheureux Victor, le bienheureux Lothaire della Stufa, le bienheureux Antoine de Viterbe, le bienheureux Bartholo, le bienheureux Pangino Benincasa, le bienheureux Pacifique de Francfort, les bienheureuses Illuminata, Albaverde, Marguerite de Montepulciano, Jeanne Bénizi.

Il est donc bien vrai que les sept Fondateurs ont enfanté toute une race de Saints. Ce privilège d'être ainsi entouré est rare; dans le firmament des âmes, il n'appartient qu'aux grands astres. Les Saints qui sortent du commun marquent leur supériorité au-dessus des autres par leur fécondité. Les sept Fondateurs doivent, par conséquent, être rangés dans cette classe.

Mais au legs de leurs héroïques vertus, au legs de toute une génération de Saints et de Bienheureux, les sept premiers Pères de l'Ordre des Serviteurs de Marie joignirent encore celui d'une postérité nombreuse. Ce trait est trop frappant dans leur vie pour que nous puissions l'omettre. En 1310, quand saint

Alexis rendit le dernier soupir, leurs enfants étaient répandus dans plusieurs contrées de l'Europe et n'étaient pas moins de dix mille. On est étonné de ce nombre considérable, surtout en pensant à toutes les entraves mises à l'expansion de l'Ordre, à la pénurie des ressources, à la vogue des autres Ordres, des Franciscains et des Dominicains spécialement; mais la grâce de Dieu et la protection de Marie, utilisées par la sainteté et l'héroïsme des sept Fondateurs, expliquent ces résultats merveilleux.

Alors l'Ordre était divisé en six provinces, comprenant ensemble plus d'une centaine de couvents réguliers. Nous donnons ici l'énumération de ces provinces avec les noms d'un certain nombre de couvents que chacune comprenait.

La première province, la plus ancienne, renfermant le berceau de l'Ordre : Monte Senario; la résidence du général : Sainte-Marie-des-Grâces de Cafaggio, était celle de la Toscane. Elle comprenait, en outre : les couvents d'Arezzo, Lucques, Montepulciano, Caminata, Pistoie, Prato, Sienne, Citta di Castello, Selva de Casentino.

La seconde province, inaugurée par saint Sostène, fut celle de l'Ombrie et du patrimoine de saint Pierre, aussi riche en couvents que la précédente. Elle était formée des couvents de Celle de Barnicula, Borgo San-Sepolcro, Biviliano, Citta della Pieve, Cortona, l'ermitage de Montevicchio, Gubbio, Foligno, Montamiata, Spolète, Todi, Orviéto.

La troisième province était celle de l'Émilie ou de la Romagne, avec Bologne comme couvent principal, comprenant en outre San-Angelo-in-Vado.

l'ermitage de Sant'Ansano, Broylo, Cesena, Forlı, Parme.

La quatrième province, plus récente que les autres, était celle de la Lombardie ou de la Gaule d'en deçà des monts, comptant les couvents d'Alexandrie, Asti, Gorgonzola, Mandello, Tortona.

L'Allemagne entière, divisée en deux régions principales : la Thuringe et la Saxe, constituait une sorte de province administrée par un vicaire général. Il y avait un grand nombre de couvents dans cette province. Voici les noms de ceux dont la trace a été conservée : en Saxe, Halberstad, Himmelgarten, Erfurt, Halle, Radebourg, Eutterboits, Storbera; dans le pays de Cassel, Hayn; dans le pays d'Anhalt, Bernbourg; dans la Bavière, Vach, Spire, Neubourg, Altham, Asmetet; dans la Bavière rhénane, Germesheim; dans la Bohême, Scorusheim; dans le Wurtemberg, Schonthal; en Autriche, Sbigt, Lintz, Vienne; en Thuringe, Marienthal; en Pologne, Cracovie; dans la Frise orientale, Embden; dans la Prusse rhénane, Patère; dans la Franconie, Bamberg; dans la Moravie, Weisskirchen; dans la Westphalie, Hale; en Hongrie, Passau; enfin, Francfort. Il convient d'ajouter, comme faisant partie du même vicariat : Bruxelles, Anvers, Louvain et Gand, en Belgique. Tous ces couvents datent du XIIIe et du commencement du XIVe siècle, sans que pour la plupart nous puissions donner des indications plus précises.

La France, comme l'Allemagne, formait un autre vicariat général, dans lequel on ne peut guère nommer que les couvents de Paris, Toulouse, Vienne, Avignon et Montpellier; n'ayant pour les autres cou-

vents rien qui nous permette de déterminer où ils étaient situés.

Outre ces provinces et vicariats régulièrement établis, l'Ordre avait encore entrepris des missions lointaines en Crète et dans les Indes. Mais la pénurie des documents de toute sorte sur cet apostolat à l'étranger ne nous permet pas de dire davantage sur un sujet si plein d'intérêt.

Tel est le tableau que présentait l'Ordre, lorsque saint Alexis s'éteignit à Cafaggio. Il n'embrassait pas le monde entier, mais il était installé au cœur de l'Europe dans trois grandes nations : l'Italie, l'Allemagne et la France; et il avait commencé à étendre ses travaux jusque dans les pays qui n'avaient pas encore reçu la lumière de l'Évangile, ou qui, l'ayant possédée une fois, l'avaient perdue.

Quelque sèche ou incomplète que soit cette liste, elle surprend profondément, quand on considère que ce fut un Ordre condamné à mort pendant de longues années qui donna de tels signes de vie. Semblable à ces arbres pleins de vigueur, qui puisent une force nouvelle dans les coups que leur porte l'émondeur, l'Ordre des Serviteurs de Marie ne cessa pas d'étendre ses rameaux et de multiplier ses rejetons, pendant que de toutes parts on le harcelait, lui contestant le droit d'exister et employant à son égard des procédés capables de l'anéantir. Sans aucun doute, c'était la bénédiction de Marie qui était sur lui et le guérissait de toutes ses blessures; la Reine du Ciel, bien loin de l'abandonner au milieu de ces terribles assauts, attestait plus que jamais qu'elle demeurait avec sa famille de prédilection.

Mais, à la fois, les sept Fondateurs, en correspondant si admirablement par leur sainteté aux desseins de leur Mère et Patronne, eurent aussi leur grande part dans cette propagation rapide de leur cher Ordre. Aussi il n'est que juste de leur faire honneur de cette postérité si nombreuse : elle est bien réellement la leur; et, quand ils quittèrent la vie, elle fut un témoignage de plus ajouté aux autres, qu'ils étaient vraiment des hommes de Dieu et des Serviteurs par excellence de Marie.

Leur sainteté se trouvait donc proclamée de bien des manières; et, en vérité, à toutes ces démonstrations il ne manquait plus qu'une confirmation pour leur donner le caractère d'un jugement infaillible, écouté avec une entière soumission sur la terre et pleinement ratifié dans le Ciel. A l'Église seule il appartenait d'imprimer sur la sainteté des sept Fondateurs de l'Ordre des Servites de Marie ce sceau inattaquable. Aussi sa voix devait retentir un jour afin de s'acquitter de cette tâche sacrée.

CHAPITRE XIV

GLOIRE ET TRIOMPHE

(1717-1888)

Les sept Fondateurs de l'Ordre des Servites de Marie s'étaient distingués par des vertus qui impriment sur une vie la marque incontestable de la sainteté. Ils étaient morts avec des signes non douteux de prédestination éternelle. Leurs âmes avaient pris leur vol vers les régions célestes, et elles avaient été mises en possession d'un bonheur en rapport avec leurs mérites. Désormais elles reposaient dans le sein de Dieu, et participaient à ces joies inénarrables et inamissibles qui sont le privilège des élus; elles voyaient face à face la sainte Trinité, le Christ et la Vierge qui l'a donné au monde. Échappées à la vallée des larmes, elles faisaient partie pour toujours de l'éternelle et bienheureuse Cité.

Pendant ce temps, sur la terre, leurs corps reposaient tous à la même place, sur cette montagne qu'ils avaient habitée et qu'ils avaient tant aimée. Lorsqu'ils avaient été, les uns après les autres,

frappés par la mort, leurs enfants avaient déposé avec amour et vénération leurs dépouilles mortelles dans la même châsse de pierre, sous l'autel même dont ils s'étaient approchés tant de fois. Nul endroit ne leur convenait mieux après leur mort, car c'était celui qu'ils avaient le plus affectionné pendant leur vie. Là, ils avaient de leurs mains émues offert le sacrifice de l'adorable Victime; là, ils avaient nourri du Pain de vie leurs âmes affamées; là, ils s'étaient fondus d'amour dans la contemplation des mystères divins; là, ils avaient dit à Marie, la Mère des douleurs, ce qu'il y avait de plus exquis dans leurs cœurs; là, Marie, à son tour, s'était montrée à leurs regards et avait parlé à leurs âmes; là, ils avaient psalmodié, le jour, la nuit, les louanges de Dieu; là, s'était écoulée toute leur carrière dans ses faits les plus importants, les plus décisifs; là, maintenant ils dormaient du sommeil des justes, sous la garde de leur pieuse postérité. Et c'était à bon droit, car cette montagne sacrée leur appartenait en propre; le bon évêque Ardingo la leur avait donnée, et le cardinal Régnier leur avait, comme légat du pape Grégoire IX, annoncé qu'ils la conserveraient sans fin.

La Providence, par une attention des plus touchantes, avait donc pris un soin tout particulier pour qu'ils ne fussent point séparés dans la mort, comme ils ne l'avaient jamais été dans la vie. Depuis le jour où, dans la confrérie des *Laudesi*, leurs cœurs ne faisaient réellement plus qu'un, ils n'avaient pas cessé de vivre étroitement, intimement unis, goûtant un suave bonheur dans leur compagnie réciproque. Parfois ils avaient été obligés de sacrifier leur attrait

et leur préférence aux nécessités imposées par le devoir; mais les âmes se tenaient par un lien que la séparation et l'éloignement ne pouvaient ni briser ni distendre. Tels ils furent jusqu'à leur dernier soupir; et cette amitié fraternelle fut si bien chez eux un fruit de la grâce, qu'elle apparut dans leur vie comme un trait saillant de leur sainteté. Aussi la mort ne pouvait que s'incliner devant elle; mais elle fit plus encore : elle la sanctionna; et, comme expression de ces liens si doux et si forts d'affection, les sept Saints Fondateurs, aussitôt après leur mort, reposèrent sous le même autel, dans la même châsse, les uns près des autres, mêlés et confondus comme dans un embrassement prolongé. Comme complément de ce symbole, on installa sept colonnes pour supporter la table de l'autel, et pour signifier que tout l'Ordre était établi sur les sept Saints Fondateurs comme sur sept colonnes inébranlables soutenant un même édifice.

Nos sept Saints, une fois tombés au champ d'honneur dans l'héroïsme de toutes les vertus, devaient bientôt recueillir ici-bas le fruit de leurs combats, la gloire terrestre. C'est la loi : la sainteté passant sur cette terre laisse derrière elle un rayon si lumineux, que tous s'empressent de la reconnaître, de la célébrer et de l'invoquer. Pour les sept Fondateurs, nous devons le dire afin de rendre hommage à la vérité, la première lueur de cette gloire fut pâle, et c'est à peine si elle put être perçue. On vint sans doute au tombeau des sept Saints pour les vénérer et les prier tous en commun, sans distinction aucune; on obtint d'eux des grâces et des faveurs de toutes

sortes; mais ce mouvement vers la montagne gardienne des dépôts sacrés fut calme et sans grand écho dans les masses. Ce phénomène, à première vue incompréhensible, s'explique cependant par des raisons diverses.

Après avoir fait quelque bruit à leurs débuts, vingt, trente, quarante, soixante-dix ans ensuite, lorsqu'ils fermèrent les yeux, les sept Fondateurs étaient depuis longtemps déjà rentrés dans l'ombre; on parlait d'eux à peine. Ils prenaient un si grand soin de se cacher! ils s'absorbaient si profondément dans le secret des maisons et des cellules où s'écoulaient leurs jours! Dans leurs courses au dehors, leur plus grand soin était de passer inaperçus; tout entiers à leur tâche, ils vivaient complètement en dehors du monde; ils embaumaient, partout où leurs pieds s'arrêtaient, du parfum de leurs vertus ceux qui vivaient dans leur entourage. Mais l'humilité les tenait si petits, si anéantis, qu'ils évitaient tout ce qui aurait pu les mettre en relief. Aussi, quand ils arrivèrent au terme de leur carrière, il y avait bien des années que, de leur libre choix, ils avaient discrètement tout arrangé, afin de disparaître de la scène de ce monde sans éclat et presque sans témoins.

D'autres circonstances mettaient encore obstacle à une affluence considérable près des restes des sept saints Fondateurs. Monte Senario était un endroit solitaire, assez à l'écart des grandes voies, d'un accès difficile. De Florence il fallait franchir de neuf à dix milles pour y parvenir. Les âmes ardentes et dévouées, au souvenir des sept Pères, pouvaient, sans trop y regarder, entreprendre ce pèlerinage; mais les fidèles

ordinaires voyaient assez d'obstacles pour hésiter et rester dans leurs foyers. En outre, longtemps après les six premières morts, l'Ordre demeura lui-même l'objet des contestations les plus persistantes, ne sachant pas aujourd'hui s'il subsisterait demain. A plusieurs reprises son arrêt de mort avait été signé aux applaudissements de ses ennemis : et c'était le Saint-Siège lui-même qui, interprétant les décrets de deux conciles généraux, voulait prononcer la suppression de l'Ordre des Serviteurs de Marie. Comment voir, par suite, l'auréole de la sainteté ornant la tête de ceux qui avaient donné naissance à une œuvre si proche de sa ruine? On peut être saint et se tromper : mais une erreur, surtout lorsqu'elle est si grave, jette sur la face la plus radieuse d'héroïsme un voile que le regard du vulgaire est incapable de percer.

Plus tard, quand nos sept Saints furent tous morts et que l'heure des tempêtes et des périls eut disparu sans retour, l'Ordre fut en possession d'une existence définitivement sanctionnée par l'autorité suprême de Rome. Mais alors une autre cause surgit pour empêcher nos Saints de recevoir les hommages qu'on aurait pu leur décerner. De nouveau saint Philippe éclipsa dans la mort, comme il l'avait déjà fait dans la vie, le nom de ses sept devanciers. Le disciple fut glorifié avant les maîtres. Dans les rangs de l'Ordre lui-même et à sa tête, se trouva l'instrument et le promoteur de ce fait extraordinaire; ce fut Pierre de Todi, élu général en 1314, et originaire de la ville où était mort saint Philippe et où reposaient ses ossements.

Le jeune général, Philippe Bénizi, avait laissé en

mourant une renommée plus répandue et plus profonde que nos sept Saints; non qu'il fût moins humble, mais parce que les événements de sa vie l'avaient mis beaucoup plus en évidence. Aussitôt son dernier soupir exhalé, des miracles éclatants et en grand nombre avaient été opérés par son intercession; ils avaient ensuite continué, pour ne plus cesser, durant une longue période de temps.

Pierre de Todi, qui était à peine âgé de quarante ans et possédait une activité dévorante, prit en main les intérêts de son préféré, saint Philippe, et appliqua toute l'énergie de ses efforts à l'avancement de sa cause. A cet effet, il eut l'idée d'organiser à Todi une translation des reliques du Saint: cérémonie qui fit une grande sensation et accrut encore la dévotion des peuples envers lui. En même temps, il publiait une *Chronique*, dans laquelle, poursuivant toujours le même but, il racontait les origines de l'Ordre, ainsi que la vie des sept Fondateurs et de saint Philippe, de manière à donner le pas au dernier sur ses maîtres. Il reconnaissait et célébrait la grande sainteté de ceux-ci; mais « il ne pouvait, disait-il, comme pour saint Philippe, apporter en leur faveur la preuve des miracles. Ce n'était pas qu'ils n'en eussent point fait; mais on ne pouvait, à cet égard, rien dire de certain ». Puis, démontrant immédiatement que cette obscurité, dans laquelle l'absence de faits merveilleux les plaçait, n'allait nullement contre leur sainteté, il ajoutait : « Le signe le plus évident de leur perfection dans la vie religieuse ressort de ce que Notre-Dame a voulu, lorsque déjà ils avaient adopté ce genre de vie, commencer par leur moyen l'Ordre de ses Servi-

teurs. Si alors ils ne lui avaient pas été, ainsi qu'à son Fils, plus agréables que d'autres ; s'ils ne s'étaient pas déjà élevés au sommet de la sainteté, certainement elle ne les eût pas choisis les premiers, de préférence à tous, pour lui consacrer des âmes dans son Ordre et donner à cet Ordre son nom.

« Et ce que nous disons de leur grande perfection n'est pas contredit par le fait que nous ne racontons pas de miracles accomplis par eux, soit durant leur vie, soit à leur mort, soit après leur mort. Car il est possible que tous, ou du moins plusieurs, aient dans différentes circonstances brillé de l'éclat des miracles ; mais, à cause de l'éloignement du temps et de la mort des anciens de l'Ordre, il n'est pas étonnant que rien qui mérite d'être rapporté ne nous soit parvenu en ce genre.

« Une autre raison, c'est qu'accomplir des miracles n'est pas le signe le plus incontestable de sainteté ; car le caractère propre des âmes vraiment parfaites est d'aimer Dieu souverainement, de pratiquer la charité envers tous et de garder l'humilité du cœur. Notre-Seigneur, en effet, n'a pas dit : « Apprenez « de moi à ressusciter des morts, à rendre la vue aux « aveugles, mais que je suis doux et humble de « cœur ; et c'est pourquoi je vous ai donné l'exemple, « pour que vous vous aimiez les uns les autres comme « je vous ai aimés. » Aussi, quand beaucoup allégueront, au jugement dernier, leur sainteté en disant : « Seigneur, est-ce que nous n'avons pas chassé les dé« mons en votre nom, ressuscité les morts ? etc., » Notre-Seigneur leur répondra et leur dira que les miracles ne sont pas une preuve irréfragable de sainteté.

« Enfin Notre-Dame a voulu qu'aucun des hommes saints qui ont commencé son Ordre n'ait fait des miracles manifestes, afin qu'elle-même fût, sans conteste, reconnue comme la Fondatrice qui devait lui donner son nom. »

Le résultat de ces efforts fut que saint Philippe avait son culte de plus en plus florissant, tandis que celui des sept Fondateurs ne faisait point de progrès. A partir du jour de la mort de saint Philippe jusqu'au jour de sa béatification, en 1516, et de sa canonisation, en 1671, il y eut dans l'Ordre, à commencer par le bienheureux Lothaire, une émulation infatigable de la part de tous pour obtenir que le saint général fût placé sur les autels. Et, durant toute cette longue série d'années, le silence se fit sur les sept Fondateurs, comme si un mot d'ordre avait été donné et fidèlement exécuté pour que personne ne troublât l'humilité de leur tombe.

On allait encore s'agenouiller devant leurs restes; on les vénérait comme des Saints, on les priait avec une grande confiance; mais c'était comme un culte de famille, destiné à ne point sortir des rangs de l'Ordre et de quelques initiés. Ce culte, bien loin de périr, au contraire se fortifiait, mais à la façon de ces arbres qui enfoncent à de grandes profondeurs leurs racines dans le sol et ne lancent dans les airs qu'une ramure restreinte. Il gagnait en solidité, mais il restait stationnaire dans son expansion extérieure.

La gloire des sept Fondateurs, tenue si soigneusement dans le secret, devait cependant finir par briller aux yeux de tous. Mais, pour en venir là, il fallut une longue suite d'événements. Ce fut sans doute pour

faire pendant aux difficultés innombrables qu'eux-mêmes avaient rencontrées pour fonder leur Ordre. Il plaît à Dieu d'avoir de ces harmonies dans ses voies, il donne à tout le cachet qu'il lui plaît. Pour l'Ordre des Serviteurs de Marie, ce devait être le cachet qui dominait dans leur Patronne et modèle, le cachet de l'humilité et de la douleur.

Ce fut aussitôt après la béatification de Philippe Bénizi que le mouvement en faveur de celle des sept Fondateurs prit naissance. En 1516, avaient eu lieu tous les préliminaires pour aboutir à la canonisation du Saint, et le procès lui-même avait commencé en 1619, au milieu de l'agitation causée par la révolte de Luther. Alors seulement se produisit un événement qui fut le signal de la réaction en faveur des sept Fondateurs. En 1630, mourait François Falconiéri, appartenant à la famille de notre saint Alexis, famille aussi insigne par sa piété que par sa noblesse. Ce François Falconiéri était animé du plus grand zèle pour procurer à ceux des siens qui s'étaient distingués par des vertus éminentes, les honneurs des autels. Il y en avait plusieurs; il y en avait deux notamment ayant fleuri dans l'Ordre des Serviteurs de Marie: l'oncle et la nièce, Alexis et Julienne Falconiéri. A cette intention, par son testament, il laissait vingt mille écus d'or, ou plus de quatre cent mille francs, somme considérable surtout pour ce temps-là. Il ordonnait que cette somme fût placée à intérêts, et que les intérêts en fussent capitalisés. Chaque année donc cette somme devait s'accroître, jusqu'à ce qu'on obtînt d'introduire les causes. Après plus de trois siècles d'inaction c'était un réveil; c'était une

ère nouvelle qui s'ouvrait. Trente-six ans toutefois s'écoulèrent avant que la première démarche eût lieu.

Il est ici nécessaire de dire qu'à cette époque, pour obtenir la béatification d'un saint personnage ayant vécu avant 1634, il suffisait de prouver qu'il était auparavant dans l'Église l'objet d'un culte. Et ce culte était reconnu légitime, principalement dans les cas suivants : s'il était de la part de l'Église l'objet d'un consentement général; s'il résultait d'un usage auquel, de mémoire d'homme, on ne pouvait rien opposer; s'il se trouvait consigné dans les écrits des Pères; s'il était approuvé par une tolérance du saint-siège ou de l'Ordinaire, pendant un temps considérable et en pleine connaissance de cause.

Enfin, en 1666, la cause d'Alexis Falconiéri était introduite : le cardinal Azzolino était nommé son ponent, la Congrégation des Rites donnait un avis favorable, et le pape Innocent IX signait la commission d'introduction, le 4 octobre 1667. Vingt-cinq ans plus tard seulement, le 20 décembre 1692, des lettres rémissoriales et compulsoriales étaient expédiées, à Florence, au cardinal Morigia, archevêque de cette ville, pour instruire, par autorité apostolique, le procès touchant le culte rendu de fait à Alexis Falconiéri. Le prélat étant absent de sa métropole, le 11 juillet 1699, avec l'approbation du pape, on nomma à sa place le nonce de Florence. Mais le procès, pour des causes diverses, ne fut point encore commencé; c'est pourquoi, sur des instances nouvelles de la famille Falconiéri, et surtout de Mgr Alexandre Falconiéri auprès de la Congrégation, de nouvelles lettres furent expédiées le 31 juillet 1700, avec un

rescrit du pape en date du 19 août de la même année.

Après tous ces retards, le procès apostolique sur lequel devait s'appuyer la déclaration solennelle de béatification commença enfin.

D'autre part, en 1707, au cours de ce procès qui s'instruisait à Florence, et avant qu'il fût terminé, il se passait à Monte Senario un fait intéressant tous les sept Fondateurs. Un chevalier, sénateur de Florence, Donato de l'Antella, de la famille même d'un des sept Fondateurs, était mort récemment et avait légué à l'Ordre une somme considérable, à l'effet de restaurer entièrement l'église du couvent de Monte Senario et de construire en particulier une chapelle distincte en l'honneur de saint Manet de l'Antella, son parent. A cette occasion, on déplaça la châsse qui contenait les restes des sept Fondateurs, et qui était restée toujours sous le même autel; on l'ouvrit, et le célèbre professeur de médecine Zaniboni reconnut les ossements, et déclara qu'ils appartenaient à sept différents corps. Il resta donc avéré, conformément à la tradition constante et universelle, tant à Florence qu'à Monte Senario, que les sept corps étaient ceux des sept Saints Fondateurs. Ces opérations diverses s'étaient accomplies par le conseil et sous la direction du père Louis Garbi, continuateur des Annales de l'Ordre.

Cependant, poursuivi sans discontinuer, le procès apostolique concernant saint Alexis arriva à bonne fin le 12 novembre 1712. Il était dressé dans son entier et prouvait, d'après une tradition constante, que de temps immémorial on avait rendu un culte

véritable à Alexis Falconiéri. Ce furent alors des transports de joie dans tout l'Ordre des Servites de Marie, dans Florence et parmi tous les descendants et alliés de la famille des Falconiéri. On voyait aboutir après tant d'années ce à quoi on aspirait avec tant d'ardeur depuis longtemps déjà.

Le procès de Florence passa bientôt entre les mains de la Congrégation des Rites, qui prit cinq ans entiers pour l'examiner. Enfin, le 20 novembre 1717, le cardinal Fabroni étant le ponent de la cause, les cardinaux, réunis en congrégation générale, se prononcèrent à l'unanimité en faveur de la béatification d'Alexis Falconiéri. En même temps, par leur rescrit, ils déclarèrent approuvé et confirmé le culte qui lui était rendu; ils reconnurent ce culte trouvé égal à celui accordé aux autres bienheureux béatifiés par le saint-siège, et ils déclarèrent qu'il constituait une béatification équivalente à celle que l'Église prononce selon les règles établies.

L'œuvre essentielle était achevée en ce qui regardait le bienheureux Alexis; la Congrégation des Rites voulut bien la compléter par des faveurs diverses, les années suivantes.

Tout cet événement était de nouveau un de ces jeux de la Providence qui surprennent les hommes et leur enseignent que Dieu, dans ses voies, agit et tend à ses fins comme il lui plaît. Celui des sept Fondateurs qui avait voulu occuper le dernier rang sur la terre; celui qui, selon l'ordre de la mort, était entré le dernier dans le Ciel, était maintenant placé au premier rang; le premier, il montait sur les autels; le premier, il recevait publiquement, et avec l'approba-

tion de l'Église, les honneurs rendus à ceux qui se sont élevés sur les plus hauts sommets de l'héroïsme.

Cette béatification combla l'Ordre de bonheur et lui permit d'espérer un résultat semblable pour les six autres Fondateurs. Unis dans le premier appel, unis dans la vie, unis dans la mort, unis au Ciel, pouvaient-ils n'être pas unis dans la glorification terrestre? Ce lien si fort et si divin, qui n'avait fait d'eux qu'un cœur et qu'une âme, ne pouvait être brisé dans l'acte les intronisant comme des saints, en consécration de tout leur passé. Tout, au contraire, demandait qu'il consommât cette indissoluble union. C'est pourquoi l'Ordre se prépara à entrer courageusement dans la voie ouverte par la béatification d'Alexis Falconiéri, et à poursuivre la canonisation commune des sept Fondateurs. Il y avait de grandes difficultés à vaincre, mais son énergie fut à la hauteur des circonstances.

Il fallait, avant tout, faire déclarer bienheureux les six Fondateurs qui ne l'étaient pas. Ce n'était pas la partie la plus ardue de la tâche. Le premier procès avait aplani les voies, et le succès final de cette première démarche était à peu près certain. Après donc quatre années de préparatifs, en 1721, sur l'ordre de l'archevêque de Florence, Joseph Martelli, commença l'instruction du procès de cette ville. On devait y rechercher et y établir la réputation de sainteté, les vertus, les miracles des Fondateurs de l'Ordre des Servites de Marie, le bienheureux Alexis étant excepté, et aussi le culte qui leur était rendu. Le procès marcha rapidement. Le 14 septembre 1722, Mgr Martelli

pouvait rendre sa sentence, et il déclarait que de temps immémorial un culte public avait été rendu aux six Fondateurs dont il s'agissait, et cela depuis le temps même de leur mort; et il concluait en disant que, par suite, leur cause était comprise par les décrets d'Urbain VIII dans un des cas pour lesquels la nouvelle procédure à l'effet d'arriver à la béatification et la canonisation des Saints n'était pas exigée.

Le procès de Florence fut transmis à Rome dès le 23 janvier 1723. La Congrégation des Rites en ordonna l'ouverture sans retard, et, quatre jours après, le pape Innocent XIII choisit le cardinal Zondari pour être le ponent de la cause. En dix-huit mois, le procès avait été examiné et discuté; et, le 15 juillet 1724, la commission spéciale soumettait la question à la Congrégation elle-même, qui donnait un avis favorable, émettait un rescrit conforme, et le communiquait au Souverain Pontife le 31 du même mois. Entre temps, Innocent XIII était mort le 7 mars 1724, et c'était son successeur Benoît XIII qui devait se prononcer. Ce pape professait une grande dévotion pour nos sept Saints et avait vraiment à cœur leur canonisation.

Les six saints Fondateurs, objet du second procès, allaient donc être béatifiés. Cette faveur, obtenue avec tant de promptitude, redoubla la joie de l'Ordre en même temps que de tous ceux qui aimaient Marie. L'ombre dans laquelle étaient demeurés nos sept Saints se dissipait : l'oubli du passé avait son commencement de réparation, et leur gloire allait luire autour de leurs têtes vénérées. Entre eux désormais, il n'y aurait plus de différence; ils devaient être sur le

même pied d'honneur : tous les sept devaient être bienheureux et placés ensemble sur les autels.

Que ce fût l'ère de la réparation complète qui s'ouvrît alors, qui en douterait en voyant le chef de l'Église lui-même prendre l'initiative et poursuivre la canonisation des sept Fondateurs? En effet, le 26 août suivant, avec l'assentiment et l'approbation du promoteur de la foi, alors Mgr Prosper Lambertini, qui devint plus tard le pape Benoît XIV, ordre fut donné à la Congrégation d'examiner et d'approuver, d'une part, le culte rendu aux Fondateurs, en recourant aux preuves consignées dans le procès de l'Ordinaire de Florence, et, d'autre part, la renommée de sainteté, les vertus, les miracles et le culte lui-même, en se servant de données nouvelles.

Enfin la béatification des six Fondateurs, décidée favorablement au sein de la Congrégation des Rites, était sur le point de recevoir sa sanction définitive. Le 7 juillet 1725 eut lieu la dernière formalité. La Congrégation des Rites s'étant réunie, le doute suivant fut proposé : « S'il est prouvé qu'un culte a été rendu de temps immémorial aux sept Bienheureux, et que leur cas est excepté par les décrets du pape Urbain VIII, si bien que la sentence de l'Ordinaire de Florence doive être confirmée? » Sur la réponse affirmative de tous les cardinaux présents, le culte des sept Fondateurs fut approuvé et aussitôt confirmé par Benoît XIII, qui mit le dernier sceau à cette entreprise, menée à bonne fin dans le court espace de cinq ans.

Le triomphe terrestre des sept Fondateurs dans leur béatification devait, hélas! avoir son lendemain

plein d'amertume et d'angoisse. L'épreuve y allait remplacer bientôt le succès, comme durant leur vie. Dans cette victoire suprême qu'ils devaient remporter par leur canonisation, il devait y avoir un long écho des luttes soutenues et des revers essuyés plus de six siècles auparavant. Un reflet des douleurs de leur céleste Patronne devait apparaître fortement imprimé sur le dernier acte de leur glorification ici-bas. Mais, parvenus de leur vivant, malgré tout, au terme de leurs efforts, ils devaient encore, après cent soixante ans d'attente, avoir le dernier mot et être proclamés Saints.

Il y eut trois phases successives dans l'acheminement vers ce grand acte de leur glorification.

La première dura dix-sept ans, et eut un caractère grandiose par les discussions qui s'engagèrent entre le promoteur de la foi, chargé de faire opposition à la canonisation, et les postulateurs chargés de la défendre.

Au milieu des prescriptions liturgiques qui avaient suivi la béatification, le 7 décembre 1728, Benoît XIII avait dispensé de l'examen des vertus et ordonné qu'on passerait aussitôt à l'examen des miracles. Puis, le 11 juillet 1729, le saint-siège avait pris deux mesures importantes. Par la première, le pape unissait la cause du bienheureux Alexis à celle des six autres Fondateurs, de telle façon que dans l'avenir les deux n'en fissent plus qu'une seule. De plus, il dispensait de l'examen des vertus pour le bienheureux Alexis, de la même manière que pour les six autres; car le pape voulait que la canonisation fût collective, puisque les miracles avaient été opérés

à l'invocation collective des sept Saints Fondateurs. C'était le retour parfait à l'union absolue des sept, un instant rompue et maintenant rétablie pour toujours. En second lieu, des lettres apostoliques étaient expédiées pour qu'on eût à dresser les procès concernant les miracles.

Tout était en bonne voie : les miracles abondaient, et il n'était pas difficile de présenter tous ceux qui seraient exigés. Déjà la canonisation semblait sur le point d'aboutir. Le pape veillait lui-même à ce que rien ne languît dans la procédure, lorsqu'il mourut le 22 février 1730. Ce fut le premier contretemps.

Cependant Benoît XIII eut bientôt un successeur, qui fut Clément XII. Le nouveau pape ne tarda pas à réunir une congrégation particulière pour examiner différents rescrits touchant les Rites. Ceux qui concernaient la cause des sept Bienheureux, et plus spécialement celui dispensant de l'examen des vertus dans cette cause, furent aussi discutés. Le 7 septembre 1730, cette Congrégation fut d'avis que l'on devait y faire sinon un examen rigoureux, du moins un exposé juridique des vertus de chacun des sept Fondateurs. C'était une nouvelle péripétie, dont les conséquences fâcheuses furent arrêtées presque aussitôt. Les postulateurs référèrent sans perdre de temps ce décret au pape, qui, le 18 du même mois, confirma celui de son prédécesseur, dispensa de nouveau de l'examen des vertus, et ordonna qu'on passât à la discussion des miracles. On en présenta cinq.

Les procès concernant les miracles étant prêts, ils furent transmis à Rome, ouverts, examinés et discutés. Le 23 août 1732, le promoteur de la foi reçut

l'ordre de faire ses objections, et la cause fut renvoyée au 17 janvier 1733. Ce jour-là quatre des miracles furent reconnus valides; les difficultés élevées sur le cinquième furent écartées à leur tour, et ce dernier miracle fut, le 21 mars 1733, accepté comme les autres.

Rien ne semblait plus s'opposer à l'heureuse conclusion que l'Ordre appelait de tous ses vœux. Tous les travaux de discussion, nécessités par ces cinq miracles, devaient être transmis et analysés selon les usages. On s'acquitta de cette tâche avec activité, et bientôt on remit le tout au promoteur de la foi, qui formula aussitôt ses objections dans un travail très condensé. Hélas! on croyait être au port, et encore une fois on fut rejeté en pleine mer. Des difficultés plus grandes que toutes les autres avaient surgi tout à coup contre la canonisation; elles devaient finalement être fatales à la cause et la faire renvoyer pour de longues années, pour plus de cent cinquante ans.

Les objections mises en avant étaient les suivantes: d'une part, on ne pouvait admettre les miracles obtenus par l'invocation collective des sept Fondateurs, parce qu'on ignorait, dans ce cas, s'ils étaient dus à la puissance de chacun d'eux; et, d'autre part, c'était chose inouïe de canoniser à la fois sept confesseurs. La conséquence était que l'invocation, les miracles, la canonisation, tout devait être individuel. L'Ordre fut grandement surpris : toute la cause avait été introduite et acceptée avec un caractère tout opposé; il avait été entendu que tout serait collectif : invocation, miracles, canonisation. Et c'était un pape lui-même,

Benoît XIII, qui l'avait voulu ainsi. L'antagonisme était flagrant.

Toutefois, en présence de ce volte-face complet, les postulateurs de la cause firent bonne contenance; ils se soumirent, en reconnaissant que le cas était nouveau et réclamait une grande attention. Puis, ayant pris un à un les arguments de leur adversaire, ils les réfutèrent dans un travail dont l'étendue et la profondeur remplissent d'effroi ceux qui le parcourent aujourd'hui.

Ils furent si prompts à la réplique, que, le 28 septembre de la même année 1733, eut lieu la congrégation appelée antépréparatoire, parce qu'elle sert de préliminaire à une autre congrégation, qui elle-même est plus décisive dans la cause. Cette congrégation fut très animée. De nouvelles difficultés furent élevées au sujet de l'invocation commune et collective, et on contesta que deux miracles obtenus par cette invocation et reconnus comme valides pussent suffire pour la canonisation.

Sur ces entrefaites, le pape Clément XII mourut et fut remplacé par Benoît XIV. L'Ordre se demanda aussitôt si, dans cette cause, le pape actuel allait se montrer aussi favorable que le promoteur d'autrefois. Les événements firent la réponse.

Peu de temps après son élévation, Benoît XIV convoqua en sa présence une congrégation, afin d'examiner la question de l'invocation commune, et de décider si l'on pouvait accepter cette cause de plusieurs confesseurs réunis. Assemblée en effet le 13 janvier 1742, la congrégation, différant l'examen des points proposés, ordonna qu'on ferait, devant la Con-

grégation des Rites, une relation juridique des vertus de chacun des sept Fondateurs, et qu'ensuite on pourrait revenir à la question de l'invocation commune. Cette décision fut reçue avec une respectueuse soumission. Bien loin de s'en plaindre, l'Ordre y voyait un avantage pour la cause ; la relation exigée ne pouvait que faire resplendir aux yeux de tous les prodiges qui avaient marqué la fondation de l'Ordre, ainsi que la sainteté et les actions extraordinaires des sept Saints Fondateurs eux-mêmes.

On composa donc la relation juridique demandée ; on y joignit les réponses aux difficultés du promoteur de la foi, et on déposa ces documents entre les mains de la congrégation. Celle-ci se réunit le 31 août 1743, sous la présidence du cardinal Accaramboni, successeur du cardinal Pico. Rien ne se fit encore cette fois, parce qu'on n'était pas certain de la légalité et de l'identité de plusieurs documents cités dans le sommaire des vertus. La congrégation ordonna donc aux postulateurs de les produire tous, et en particulier le manuscrit de Pierre de Todi, conservé dans les archives de la Santissima-Annunziata de Florence. Les documents furent remis sans retard au cardinal ponent et au promoteur de la foi. Alors, le 1er février 1744, se tint une nouvelle congrégation, dans laquelle fut arrêté le rescrit suivant : « Dans le cas et à l'effet dont il s'agit, on peut aller en avant, s'il plaît à Sa Sainteté. » Le 5 février, le pape approuva le rescrit.

Le moment critique était arrivé : les questions brûlantes allaient de nouveau reparaître. Quel serait le sort de la cause ? Nul ne pouvait le soupçonner ;

c'était le secret de Dieu. Quoi qu'il en soit, les esprits purent se préparer pendant sept mois entiers, car ce ne fut que le 1er août 1744 qu'une nouvelle congrégation fut réunie. Cette fois, c'était la Congrégation entière des Rites qui s'assemblait, en dehors du promoteur de la foi et des postulateurs, pour décider le point de principe dans la cause des sept Fondateurs. Le pape voulut la présider lui-même. La Congrégation examina, délibéra, donna son avis; et le pape, le 8 août suivant, décréta en ces termes : « Pour la canonisation solennelle des sept Fondateurs, nous voulons des miracles opérés par Dieu sur l'invocation distincte de chacun d'eux; quant aux miracles obtenus par invocation collective, nous pourrons les admettre par surabondance. » Le Souverain Pontife exigeait donc des sept Fondateurs deux miracles qui fussent personnels à chacun d'eux. L'Ordre ne les pouvait présenter, car l'union si étroite qui avait existé entre eux avait été si apparente aux yeux des fidèles, que, par une disposition de la Providence, ils les avaient invoqués, sinon toujours, du moins le plus souvent, comme formant un groupe indissoluble. On ne voulait pas séparer ceux que Dieu avait ainsi unis. La cause, par suite, dut rentrer dans l'ombre; elle y rentra, en effet, et elle y resta dans le silence et l'oubli pendant cent trente-quatre ans.

Alors seulement vint la seconde tentative; elle fut, comme l'éclair, passagère et rapide. Elle partit d'un homme qui avait à cœur toutes les grandes causes : le père Jean-Ange Mondani, général de l'Ordre de 1868 à 1882. Entré jeune dans l'Ordre, il l'aimait jusqu'à la passion. Après avoir passé par toutes les

charges, il fut enfin élevé à la plus haute. Charmant dans les relations, affectueux, tendre et bon comme un vrai père; d'un esprit vif, pénétrant, délié, versé dans toutes les branches de la science théologique, pour laquelle il avait une aptitude rare; ardent, entreprenant, ouvert à tous les projets ayant pour objet la gloire de Dieu et le bien de son Ordre, il avait rêvé, après un examen attentif et prolongé, d'obtenir l'auréole des Saints pour les sept Fondateurs qui étaient ses compatriotes, car il était lui-même Toscan. Après une si longue interruption et malgré beaucoup d'obstacles, il voulut tenter de faire revivre cette cause si chère à son cœur.

Pie IX occupait alors la chaire de saint Pierre. Né à l'ombre d'un couvent de l'Ordre fondé par sa famille, guéri d'un mal terrible après des prières adressées par sa pieuse mère au bienheureux Joachim Piccolomini, il ne pouvait que prendre intérêt à la canonisation des sept Fondateurs. Le père Mondani s'adressa à lui, et reçut de lui un très bienveillant accueil. Pie IX voulut bien constituer une commission spéciale de cardinaux, qui devaient examiner si la cause pouvait être reprise en admettant les miracles obtenus par invocation collective. Les cardinaux se réunirent; ils discutèrent la question de savoir si l'on pouvait revenir sur le décret du 8 août 1744. Le 14 décembre 1878, il fut répondu négativement. La principale raison alléguée fut qu'on ne voyait rien qui eût modifié la situation, pour autoriser cette dérogation aux règles établies par le droit. Dans l'intervalle, Pie IX était mort, et Léon XIII lui avait succédé dès le 20 février 1878.

L'Ordre aurait pu alors faire canoniser ceux de ses Fondateurs pour lesquels on pouvait présenter des miracles résultant d'une invocation individuelle : il y en avait plusieurs dans ce cas. Mais, voulant respecter inviolablement ce lien d'union qui rendait ses sept Fondateurs inséparables, il préféra s'abstenir totalement de démarches dans ce sens. La cause, par suite, fut de nouveau suspendue. Les regrets de cet insuccès furent plus sensibles que jamais, et les désirs de voir lever le jour de la glorification ne firent que croître en ardeur.

Ce jour n'était pas trop éloigné. Le père Mondani rendit son âme à Dieu le 21 juillet 1882, après un généralat des plus laborieux. Il eut pour successeur le R[ime] père Pierre-François Testa. Religieux d'une haute intelligence et d'un grand cœur, théologien et canoniste consommé, agissant en toutes choses avec un calme et une prudence tout surnaturels, ne se laissant déconcerter par aucun obstacle une fois lancé dans une entreprise, il fut l'homme de la Providence pour l'œuvre de glorification des sept Fondateurs. C'est lui qui devait faire la troisième tentative et la mener à bonne fin. D'autres avaient semé dans les labeurs et n'avaient recueilli que le mérite de leurs infructueux efforts ; lui devait semer dans la peine, mais récolter dans l'allégresse.

Léon XIII gouvernait l'Église avec cette sagesse et cette force qui, au milieu des difficultés des temps, étaient comme une manifestation éclatante de la Providence divine. Il conquérait, sur toute l'étendue de la terre, une estime et une influence telles que les hérétiques, les libres penseurs, les

potentats eux-mêmes se montraient envers lui pleins d'égards et de respect, reconnaissant en sa personne la plus grande autorité morale de la terre.

Cependant au sein de l'Ordre, depuis la décision prise par la congrégation des cardinaux, le 14 décembre 1878, on avait perdu toute espérance touchant la cause de canonisation des sept Fondateurs, quand s'opéra soudain un revirement total dans la situation.

A Viareggio, petite ville du littoral méditerranéen, où les pères Servites de Marie desservent une paroisse, un miracle bien caractérisé était obtenu dans le courant de février 1881, par l'invocation collective des sept bienheureux Fondateurs. Mgr l'Archevêque de Lucques, informé du fait, interrogea les témoins les plus dignes de foi, qui le lui certifièrent. Non content de cette première attestation, il voulut avoir par écrit le jugement du médecin lui-même qui avait soigné la personne guérie. Celui-ci n'hésita pas à déclarer formellement, dans son mémoire du 23 décembre 1882, que la maladie était mortelle et arrivée à une phase tellement aiguë, qu'un miracle seul avait pu arracher la malade à la mort. Il concluait en se prononçant avec force pour une intervention surnaturelle de Dieu.

Ce fut alors que l'archevêque de Lucques prit l'initiative d'une démarche auprès du Souverain Pontife, et lui adressa, le 30 novembre 1883, une lettre dans laquelle, après avoir rappelé la dévotion de son diocèse aux sept bienheureux Fondateurs et le miracle récent opéré par leur intercession à Viareggio, il suppliait le saint-père de faire reprendre la cause

de leur canonisation. Léon XIII, accédant à cette demande, commença par faire examiner à nouveau le point fameux sur lequel avaient porté toutes les longues discussions du passé. Par son ordre, une Congrégation générale des Rites se réunit le 26 juin 1884. Elle avait à examiner « si les miracles opérés par Dieu, sur l'invocation collective des sept bienheureux Fondateurs, peuvent être invoqués pour leur canonisation solennelle ». Grâce à un mémoire décisif du cardinal Zigliara, de l'Ordre de Saint-Dominique, la question fut tranchée affirmativement. On pouvait donc passer à l'examen des miracles, qui devaient être au nombre de quatre.

Plus de deux années furent employées à la préparation de cet examen, et la congrégation antépréparatoire, à cet effet, se tint seulement le 28 septembre 1886. Les miracles étaient présentés par le postulateur de la cause, le R. Père Corrado, de l'Ordre. Des quatre miracles acceptés trois remontaient à une date ancienne, et avaient déjà été proposés à la congrégation lors de la première tentative de canonisation. Déjà, par suite, ils avaient été critiqués par le promoteur de la foi et défendus ; ils avaient même, comme nous l'avons vu, été admis comme authentiques. Toutefois ils devaient être examinés à nouveau, comme s'ils ne l'avaient jamais été. Le quatrième était celui de Viareggio, qui, tout récent, n'avait encore été l'objet d'aucune discussion.

Le premier de ces miracles n'était rien moins que le recouvrement de la vue dans une personne aveugle âgée de quatre-vingts ans ; le second était la guérison

d'une fièvre accompagnée des plus graves complications et qui durait depuis quinze ans; le troisième consistait dans la disparition d'une affection hystérique du caractère le plus terrible; enfin, le quatrième était la guérison d'une fièvre puerpérale très caractérisée et arrivée à son état aigu.

Voici une description sommaire de ces quatre miracles, tels qu'ils sont consignés dans les actes des séances de la Congrégation.

Premier miracle. — Il y avait dans la ville de Rimini une veuve appelée Jeanne Lugli Silvestri, originaire de Castello de Misano. Agée de près de quatre-vingts ans, elle avait beaucoup perdu de ses forces quand, dans le courant du mois de décembre 1728, elle fut prise subitement d'une douleur de tête très intense, résultat d'une fluxion catarrhale qui l'empêchait de respirer, et qui bientôt lésa les nerfs optiques au point de lui faire perdre la vue. Aussitôt il lui fut impossible de distinguer aucun objet; et pour se rendre à l'église Saint-Augustin, qui était voisine, à l'effet d'y entendre la sainte messe les jours d'obligation, elle devait être conduite par la main. Le docteur Matthiolo vint la voir, reconnut tous les symptômes d'un catarrhe prononcé, pouvant facilement devenir mortel; aussi, ayant prescrit un remède, il conseilla d'administrer les sacrements à la malade, s'il ne se produisait aucun mieux. La malade ne ressentit aucun soulagement. Sur ces entrefaites, une de ses filles, appelée sœur Claire, qui était religieuse dans le monastère de Sainte-Claire de Rimini, prise de compassion pour sa pauvre mère, éprouva un grand désir de procurer quelque adoucissement à son

mal. Cette sœur avait une dévotion toute particulière aux sept Saints Fondateurs de l'Ordre des Servites de Marie; et, un jour, elle envoya par la tourière à sa mère une petite image de papier représentant les sept Saints, en lui disant de se recommander à eux et qu'elle serait secourue dans sa détresse. Entendant le message que lui faisait parvenir sa fille, la mère éprouva un commencement de confiance envers les sept Saints Fondateurs; alors, invoquant leur protection, elle se plaça dévotement la petite image sur le front. Aussitôt elle se sentit débarrassée de cette douleur excessive de tête qui n'avait pas cessé de la faire souffrir depuis le commencement de son mal.

Avec cet allègement, la confiance de la malade devint plus grande; et presque tous les jours elle envoyait dire à sa fille la religieuse qu'elle voulait aller au monastère, pour que de ses propres mains elle lui fît le signe de la croix sur les yeux avec la précieuse image. De fait, la veille de la fête de la Conversion de saint Paul, elle se fit conduire au monastère, et pria sa fille de lui accorder la faveur qu'elle lui demandait, parce qu'elle espérait obtenir sa guérison. Touchée par sa prière, sœur Claire fit entrer sa mère dans le parloir, récita avec elle un *Pater*, un *Ave* et trois *Gloria Patri* en l'honneur des sept Saints, et, pleine de confiance en leur intercession, elle marqua du signe de la croix avec l'image la figure et les yeux de sa mère aveugle. Avec la rapidité d'un éclair, celle-ci sentit comme un voile qui lui tombait des yeux; la vue lui revint tout entière; elle distingua parfaitement les traits de ses filles; elle reconnut également les personnes qui étaient là présentes;

enfin, sur la demande de sœur Claire, elle compta et décrivit très exactement les figures qui se trouvaient sur l'image avec laquelle elle avait été bénie. Elle voyait donc et ne devait plus, à partir de ce moment, cesser de voir.

Second miracle. — La sœur Marie-Pulchérie Thun, née comtesse d'Arco, en Tyrol, commença, dans le cours du mois d'août 1715, à être saisie d'une fièvre continue, avec douleurs de tête et d'estomac, vomissements et autres symptômes d'un état maladif des plus graves. Cet état dura quinze années entières; et, les trois dernières années, il se compliqua d'un rhumatisme sciatique très douloureux, qui la tenait attachée au lit pendant de longs mois, et qui la faisait plus particulièrement souffrir en automne et en hiver. Elle était alors tellement percluse qu'elle ne pouvait se mouvoir. L'été la soulageait un peu, mais elle manquait toujours de force et elle ne pouvait que très difficilement monter et descendre les escaliers. Le médecin donna tous ses soins à la malade, prescrivit des remèdes, mais en vain; il put procurer un soulagement presque insignifiant, et le mal resta le même. Sous le coup du découragement, en 1728, on résolut de ne plus recourir au médecin. La pauvre malade fut pire que jamais; le reste de ses forces disparut de jour en jour, ses jambes enflèrent, des douleurs de tête et celles causées par la sciatique devinrent intolérables; l'estomac se débilita de plus en plus, devint incapable de digérer et rejeta la nourriture. La veille de l'Épiphanie de 1729, l'état de la malade devint extrême: ses douleurs furent quelque chose d'atroce, sa figure et ses yeux enflèrent; elle

ne pouvait plus à la lettre se supporter elle-même, et, pour satisfaire son désir, on était obligé de la lever et de la coucher à tour de rôle. Le jour de l'Épiphanie, rien ne fut changé : aux douleurs physiques vint se joindre un redoublement de peines d'esprit, que la patiente avait commencé à ressentir dans les premiers temps de sa maladie et qui depuis n'avait jamais cessé. Cependant les religieuses n'attendaient plus que sa dernière heure, qu'elles appelaient de tous leurs vœux afin de voir cesser les souffrances de la pauvre malade.

Ce fut alors que, durant ce même jour de l'Épiphanie, le confesseur dut entrer dans le monastère pour bénir une autre religieuse, malade elle-même, avec les reliques des sept bienheureux Fondateurs. L'ayant appris, la sœur Marie-Pulchérie Thun éprouva le désir de recevoir la même bénédiction. Toutes les permissions obtenues, la malade fit dans la matinée la sainte communion, et après vêpres elle se rendit, comme elle put, au lieu où la bénédiction devait être donnée. Le confesseur arriva de son côté, et en ce moment la malade, avec une grande ferveur, se recommanda aux sept bienheureux Pères, afin que, par leur intercession, elle pût être délivrée de ses peines d'esprit et de ses infirmités de corps.

A peine eut-elle reçu la bénédiction que sur le coup, instantanément, elle se sentit une tout autre créature et dans son corps et dans son âme, et qu'elle fut radicalement guérie de toutes les maladies qui la tourmentaient si cruellement. Pleine de joie, elle se rendit aussitôt au chœur, afin de remercier Dieu, la sainte Vierge et les sept Saints Fondateurs pour

un si grand miracle. A partir de ce moment, elle se contenta de la nourriture commune du monastère, ce qu'elle n'avait pas pu faire durant tout le cours de sa maladie, ayant été dispensée de l'obligation du vendredi et du samedi. Et depuis elle resta dans une santé parfaite.

Troisième miracle. — Térèse Romagnoli, de Bologne, célibataire, était d'un tempérament sanguin et bilieux et d'une complexion extrêmement délicate. Étant encore jeune, elle fut prise d'attaques hystériques accompagnées d'atroces convulsions, d'évanouissements continuels, de tremblements très forts, tant internes qu'externes, avec vomissements, dégoût de la nourriture, soif inextinguible, et autres symptômes tous très alarmants, parmi lesquels le pire était la fièvre. Dans cet état, elle ne pouvait prendre que très peu de nourriture, et le plus souvent pas du tout. Par suite, ses forces diminuèrent progressivement, et sa maigreur, surtout dans les dernières années, devint quelque chose d'effrayant. Ses maux s'accrurent dans la proportion de son affaiblissement, et, plusieurs fois, la pauvre malade se vit réduite à la dernière extrémité et reçut les derniers sacrements. A la fin, elle avait été contrainte de ne plus sortir et de garder constamment le lit. Cependant une fois, le jour de Noël 1728, elle essaya d'aller entendre la sainte messe; mais elle en fut tellement malade qu'elle dut se remettre au lit, d'où elle ne sortit plus jusqu'au 13 juillet de l'année suivante 1729.

Plusieurs fois, les médecins virent la malade et lui prescrivirent des remèdes; mais elle ne fit qu'empirer. Aussi elle fut abandonnée d'eux comme déses-

pérée. Plusieurs fois, soit la malade, soit les membres de sa famille eurent recours à l'intercession des saints; mais inutilement, les prières demeurèrent sans résultat.

Au milieu de circonstances si pénibles, le confesseur de la malade et quelques Tertiaires de l'Ordre des Servites de Marie prièrent les Pères du même Ordre de vouloir bien lui apporter les reliques des sept Saints Fondateurs. C'est ce que firent, en effet, deux d'entre eux, le 13 juillet 1729. Ils se rendirent à la maison et virent la malade et ses sœurs au sujet de la bénédiction qu'ils se proposaient de donner. Juste à ce moment, la malade perdit entièrement connaissance. Les Pères jugèrent à propos de différer jusqu'à ce qu'elle eût recouvré ses sens. De fait, au bout d'un peu plus d'un quart d'heure, elle était revenue à elle-même. Les Pères l'exhortèrent alors à mettre toute sa confiance dans les sept Saints Fondateurs, parce qu'il était certain qu'elle obtiendrait de Dieu, par leur intercession, la guérison de son mal. La malade et ses sœurs se mirent alors à les prier, puis la bénédiction lui fut donnée avec leurs reliques. Aussitôt elle se sentit guérie. Et les religieux n'étaient pas plus tôt partis que Térèse Romagnoli demanda ses vêtements, les prit et sauta à bas du lit sans le secours de personne. Alors elle se mit à aller et venir dans la maison, à travailler, à coudre, vaquant en un mot à toutes ses affaires sans le secours de personne; désormais elle put prendre ses repas avec plaisir, mangeant à son appétit des œufs, de la viande, du pain et toute autre nourriture, bien que jusqu'à ce jour son estomac n'eût pu rien supporter de

tout cela. Elle dormit paisiblement, se leva avec facilité, et, le 16 juillet suivant, elle sortit de la maison pour entendre la sainte messe, dans une chapelle dédiée à Notre-Dame-du-Mont-Carmel, et remercia les sept Saints Fondateurs d'un si grand miracle. Depuis elle jouit d'une bonne santé et n'eut plus aucune des maladies dont elle avait obtenu la guérison.

Quatrième miracle. — Marie-Anne Barsotelli, épouse de Marc Bellotti, était d'une constitution délicate. Le 2 février 1881, elle mit au monde son cinquième enfant. Après huit jours se manifestèrent les symptômes d'une fièvre extrêmement dangereuse, la fièvre puerpérale. Ces symptômes allèrent s'aggravant de plus en plus pendant un mois environ. Outre les douleurs aiguës qui faisaient cruellement souffrir la malade, une enflure extraordinaire se déclara sur tout son corps.

Le médecin lui donna tous les soins possibles, mais inutilement. Enfin un soir, voyant l'extrême faiblesse de la malade, la violence de ses souffrances, ses délires, il avertit le prêtre de lui administrer les derniers sacrements, parce qu'il n'y avait plus d'espoir de guérison. Le prêtre, en effet, lui donna l'Extrême-Onction, la bénédiction apostolique *in articulo mortis*, et fit la recommandation de l'âme. Déjà les parents la regardaient comme morte. Comme la malade conservait l'usage de ses facultés, le prêtre l'exhorta à se détacher généreusement de tous les biens et honneurs de ce monde fugitif, à l'exemple des sept bienheureux Fondateurs des Servites de Marie, qui quittèrent tout, longtemps avant leur

mort, pour devenir d'agréables serviteurs de Dieu et de Marie. Il lui raconta brièvement leur histoire, puis il ajouta : « Vous savez que, dans notre église paroissiale, il y a un autel des sept bienheureux Fondateurs; priez-les du fond du cœur de se faire vos avocats, et dites-leur : Si c'est pour le plus grand bien de mon âme et de mes cinq petits enfants, obtenez-moi de recouvrer la santé; sinon faites que je me détache de tout, et que, dans les liens puissants de la charité, je puisse reposer dans l'éternelle paix avec Dieu ! »

Puis le prêtre sortit de la chambre de la malade; un quart d'heure après, il y rentra pour la fortifier de nouveau. A peine fut-il arrivé, que la malade lui dit : « Les sept bienheureux Fondateurs m'ont fait la grâce demandée : je suis guérie. Je ne ressens plus aucune douleur et je me porte bien. — Vous vous trompez, lui dit le prêtre; vous n'êtes pas guérie, c'est un jeu de vos nerfs. — Ce n'est pas un jeu de mes nerfs, mais les sept bienheureux Fondateurs m'ont obtenu ma guérison. — Eh bien, s'il est vrai qu'ils vous aient obtenu de guérir, asseyez-vous sur votre lit. »

Aussitôt, sans l'aide de personne, elle se mit sur son séant; on lui apporta à manger et à boire : elle prit de la main droite le vase qui contenait le bouillon, de la main gauche la bouteille de vin et se mit à manger toute seule. Après deux ou trois jours, elle put se lever sans l'aide de personne. Au bout de vingt-cinq jours environ, elle avait recouvré ses forces, et allait à l'église remercier Dieu et les sept bienheureux Fondateurs de la grâce qu'elle avait reçue; elle reporta

elle-même à la sacristie le rituel et l'étole qui avaient servi au prêtre.

Elle était donc bien radicalement guérie d'une maladie mortelle.

Ces miracles présentés, les discussions s'engagèrent dans la Congrégation des Rites. Le promoteur de la foi attaqua non seulement le dernier de ces miracles, qui apparaissait pour la première fois dans la cause, mais encore les trois autres. Il ne fut point désarmé par le long examen contradictoire auquel ils avaient été soumis dans le premier procès. S'appuyant sur les progrès faits dans les sciences médicales, il chercha, par des arguments qui ne manquaient pas de force, à en rendre douteuse la validité. Mais tous ses efforts furent vains, le postulateur de la cause montra que les quatre miracles indistinctement étaient de vrais et authentiques miracles.

Tout ce travail de discussion eut lieu dans les trois réunions de la Congrégation qui se tinrent : la première, appelée antépréparatoire, le 28 septembre 1886; la deuxième, ou préparatoire, le 1er mars 1887, et la troisième et dernière devant le pape, le 31 mai de la même année. Dans ces réunions diverses, rien ne doit transpirer au dehors de ce qui se passe au dedans ; tous les membres sont obligés au plus strict secret. On sait seulement que l'issue d'une congrégation est favorable quand on passe à la suivante. Après la dernière, c'est le Souverain Pontife qui prononce la sentence, en prenant le temps qu'il lui plaît pour former son jugement. Alors il publie un décret par lequel il déclare qu'il accepte les miracles proposés

pour la canonisation. Ce jugement porté, c'est la cause décidée favorablement. Avec le décret qui le formule, un autre décret postérieur qui prononce que l'on peut procéder en toute sécurité à la canonisation, les *placets* des cardinaux et les trois consistoires prescrits, tous les préliminaires sont achevés; il ne reste plus que la solennité elle-même, dans laquelle le Souverain Pontife, usant de la plénitude de ses pouvoirs, déclare saints ceux qui ont été reconnus mériter cet honneur.

Enfin, le 1er novembre 1887, le pape prononçait qu'il n'y avait pas le moindre doute sur la validité des quatre miracles présentés pour la canonisation. Le 27 novembre suivant, il déclarait que l'on pouvait procéder en toute sécurité à cette canonisation. Peu après les cardinaux répondaient par un *placet* unanime au Souverain Pontife, leur demandant s'il y avait lieu de proclamer solennellement que les sept Fondateurs méritaient les honneurs de la sainteté. Enfin les trois consistoires, le secret, le public et le semi-public, étaient tenus.

Il n'y avait donc plus à en douter, c'était désormais un fait bien certain, les sept Fondateurs de l'Ordre des Servites de Marie allaient être déclarés saints par un jugement infaillible du pape, et cela six cent trente ans après la mort de saint Bienvenu, le premier des sept qui soit descendu dans la tombe, et cinq cent soixante dix-sept ans après la mort de saint Alexis, le dernier survivant d'entre eux. Le triomphe était aussi éclatant que l'attente avait été longue et pénible. L'Ordre en surabonda de joie, et tout le monde catholique lui fit écho. Il n'y avait plus qu'à

fixer la date de la canonisation, et le saint-père décida qu'elle aurait lieu le 15 janvier 1888.

Mais, pendant qu'on procède encore à l'accomplissement des dernières formalités de cette canonisation, de toutes parts se produit, parmi les fidèles de la terre entière, un mouvement enthousiaste qui les tourne tous vers le centre de la catholicité, vers Rome, vers le saint-siège, vers le Souverain Pontife, vers Léon XIII. En même temps, ils envoient au pape les témoignages les plus multipliés et les plus touchants de vénération et d'amour. Quel est le motif de cette démonstration toute spontanée? Voici la réponse : Juste cinquante ans avant le 31 décembre 1887, un jeune homme recevait, le 31 décembre 1837, l'onction sainte du sacerdoce et célébrait pour la première fois le saint sacrifice de la messe, et ce nouveau prêtre était Vincent-Joachim Pecci, qui, quarante et un ans plus tard, devait être le successeur de Pie IX et être intronisé Souverain Pontife sous le nom de Léon XIII, et par suite devait célébrer son Jubilé ou ses Noces d'or sacerdotales en 1887.

Telle est la raison de ce soulèvement universel : tous les fidèles aiment leur Père, et ils le lui montrent. Aussi de toutes les plages, même les plus lointaines et les plus barbares, partent des messages, des présents, des pèlerins chargés de témoigner au successeur de Pierre l'attachement de tous les fidèles. Les empereurs, les rois, les reines, les princes, même ceux retenus dans le schisme et l'hérésie, sortent de leur réserve ordinaire pour exprimer au pape leur vénération. Tous ensemble forment comme un concert unanime pour rendre hommage

non seulement au caractère, au génie, à la vertu de Léon XIII, mais aussi à sa haute dignité de chef de l'Église catholique.

Cependant, touché du mouvement magnifique dont il est l'objet, Léon XIII résolut de donner à ces fêtes de son Jubilé le plus vif éclat, afin de répondre dignement à ces démonstrations de filial attachement, afin d'offrir aux âmes un sujet d'abondantes consolations et à Dieu une plus grande gloire. Dans ce but, entre autres décisions, il prend celle de procéder, pendant ces fêtes, à la canonisation et à la béatification d'un certain nombre de personnages qui ont vécu en odeur de sainteté, et dont les causes ont eu une issue favorable dans la Congrégation des Rites. De ce nombre seront les sept Fondateurs de l'Ordre des Servites de Marie. Les autres héros de la vertu qui doivent recevoir le triomphe en même temps qu'eux sont d'abord : Pierre Claver, prêtre; Jean Berchmans, étudiant; Alphonse Rodriguez, coadjuteur temporel, tous les trois de la Compagnie de Jésus, qui vont être proclamés saints; ensuite Félix de Nicosie, Frère convers Capucin; Jean-Baptiste de la Salle, fondateur de la Congrégation des Frères des Écoles chrétiennes; et d'autres encore, qui vont être déclarés bienheureux. Il serait vraiment difficile d'imaginer des circonstances plus solennelles et plus glorieuses. Aussi il semble que Dieu a conduit toutes choses pour que les sept Fondateurs soient exaltés sans mesure, comme ils ont voulu, durant toute leur vie, pratiquer l'humilité sans limite.

Après s'être anéantis jusqu'à l'héroïsme pendant les années de leur carrière terrestre, après avoir eu

leur sainteté voilée même dans la mort, qui d'ordinaire rend justice à tous, ils vont apparaître, au milieu de ces fêtes, comme des figures toutes rayonnantes d'une beauté céleste qui captiveront les regards et imposeront l'admiration. Alors on ne pourra s'empêcher de louer en eux cet amour de Notre-Seigneur qui leur fit sacrifier tout sans exception pour lui plaire; cet attachement pour Marie, la Vierge immaculée et la Mère de douleur, qui les rendit ses serviteurs infatigables, prêts à tout pour son honneur; toutes ces vertus héroïques, parmi lesquelles l'humilité brilla d'un éclat incomparable. On se demandera en même temps comment ils sont restés ignorés tant de siècles, et on les goûtera d'autant plus qu'on les aura vus plus humbles et connus plus tard.

Ils pourront ainsi continuer, par la nouvelle renommée qui publiera partout leurs noms et leurs exemples, le bien qu'ils ont fait pendant leur carrière mortelle; et le parfum qui s'exhalera de leurs vies sera pour un grand nombre un attrait puissant à aimer toujours davantage Celle qui a été le grand objet de leurs poursuites, Marie, la Mère du Christ et la grande conquérante des âmes. Et, par ce moyen, le bien qu'ils ont fait ici-bas se perpétuera dans le cours des siècles et ajoutera encore, s'il est possible, à leur bonheur infini.

O saints Fondateurs de l'Ordre des Serviteurs de Marie, je termine ce travail qui a été la source des plus douces consolations pour mon âme. Je me félicite de l'avoir entrepris, en regrettant toutefois que ma plume ait été si inhabile à décrire la beauté surnaturelle de vos traits et les charmes de votre œuvre de

prédilection. Mais, je l'espère, vous regarderez moins au succès de mes efforts qu'à la tendresse filiale qui m'a toujours animé et soutenu; et, en échange du peu qu'il m'a été donné de faire pour votre honneur, vous demanderez pour moi une étincelle de l'amour ardent que vous entreteniez dans vos cœurs pour Marie.

Et, puisque vous êtes si puissants auprès de cette glorieuse Reine du Ciel, vous solliciterez de sa bonté pour moi les grâces qui me sont le plus nécessaires. Vous la prierez tout particulièrement de me donner la patience, qui porte avec joie les tribulations les plus douloureuses et les contradictions les plus amères; le courage pour travailler sans trêve, sous n'importe quel ciel, à l'extension du royaume de Dieu et au salut des âmes; la fidélité à ma vocation, si bien que mon sang se glace dans mes veines avant que l'amour de Marie s'éteigne dans mon cœur.

Enfin vous conjurerez cette douce Mère de m'introduire, par les charmes toujours vainqueurs de sa médiation suppliante, dans l'intime du Cœur de son bien-aimé Fils Jésus, afin que je puisse passer là les jours de ma vie mortelle, y rendre mon dernier soupir, et y goûter éternellement le bonheur infini qui consiste à connaître, à adorer et aimer le Dieu de toute vérité, de toute beauté et de toute bonté.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

PRÉPARATION (1198-1234)

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

LIVRE SECOND

FONDATION (1234-1244)

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

LIVRE TROISIÈME

EXTENSION — AFFERMISSEMENT — ÉPREUVES — TRIOMPHE

(1244-1310 — 1717-1888)

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

18357. — Tours, impr. Mame.

